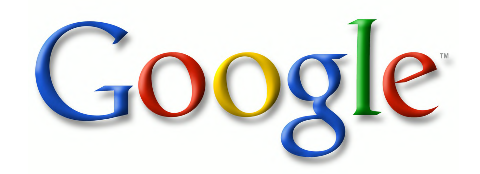





Ex-libris
Charles Atwood
Kofoid



École éclectique

HISTOIRE SOMMAIRE

DE LA

CIVILISATION

DU MÊME AUTEUR

ENSEIGNEMENT PRIMAIRE

Cours d'histoire, rédigé conformément aux programmes du 27 juillet 1882. 3 vol. in-16, avec cartes et gravures, cartonnés.

Cours élémentaire. Récits et entretiens sur notre histoire nationale, jusqu'à la guerre de Cent-Ans (1328), avec un complément jusqu'à nos jours. 1 vol., 60 c.
Cours moyen. Histoire élémentaire de la France, répondant au certificat d'études primaires. 1 fr. 10
Cours supérieur. Notions élémentaires d'histoire générale et d'histoire de France. 1 vol., 1 fr. 80

ENSEIGNEMENT SECONDAIRE SPÉCIAL

Cours d'histoire, rédigé conformément aux programmes de 1882 (anciens programmes). 4 vol. in-16, avec cartes et gravures, cartonnés :

Récits et biographies d'histoire de France (Cours préparatoire). 1 vol., 2 fr.
Histoire ancienne, grecque et romaine (1re année). 1 vol., 3 fr.
Histoire générale, depuis l'invasion des barbares jusqu'en 1610 (2e année). 1 vol., 3 fr.
Histoire générale de 1610 à 1875 (3e année). 1 vol., 3 fr. 50

Cours d'histoire, rédigé conformément aux programmes du 10 août 1886 (nouveaux programmes). 6 vol. in-16, cartonnés :

Histoire de France et notions sommaires d'histoire générale. Moyen âge (1re année). 1 vol., » »
Histoire de France et notions sommaires d'histoire générale. Temps modernes (2e année). 1 vol, » »
Histoire de France et notions sommaires d'histoire générale. Epoque contemporaine (3e année). 1 vol., » »
Histoire de la civilisation, depuis les origines jusqu'à nos jours (4e, 5e et 6e années). 3 vol., » »

ENSEIGNEMENT SECONDAIRE DES JEUNES FILLES

Cours d'histoire, rédigé conformément aux programmes de 1882, à l'usage de l'enseignement secondaire des jeunes filles. 5 vol. in-16, cartonnés en percaline :

Histoire nationale et notions sommaires d'histoire générale, depuis les origines jusqu'au milieu du XVe siècle (1re année). 1 vol., » »
Histoire nationale et notions sommaires d'histoire générale, depuis le milieu du XVe siècle jusqu'à la mort de Louis XIV (2e année). 1 vol., » »
Histoire nationale et notions sommaires d'histoire générale, depuis la mort de Louis XIV jusqu'en 1875 (3e année). 1 vol., » »
Histoire sommaire de la civilisation, depuis les origines jusqu'à nos jours (4e et 5e années). 2 vol., » »

11413. — Imprimerie A. Lahure, 9, rue de Fleurus, Paris.

HISTOIRE SOMMAIRE

DE LA

CIVILISATION

DEPUIS L'ORIGINE JUSQU'A NOS JOURS

PAR

GUSTAVE DUCOUDRAY

Ancien élève de l'École normale supérieure
Agrégé d'histoire

PARIS
LIBRAIRIE HACHETTE ET Cie
79, BOULEVARD SAINT-GERMAIN, 79

1886

PRÉFACE

Le célèbre historien Herder disait : « Quel ouvrage à faire sur la marche de la civilisation chez les différents peuples, aux diverses époques, dans les diverses régions ! Mélanges de races et leurs transformations, religions, chronologie, gouvernements et philosophie de l'Asie ; art, philosophie et gouvernement de l'Égypte, arithmétique, langue et luxe de la Phénicie ; la civilisation tout entière de la Grèce et de Rome ; religion, droit, mœurs, esprit guerrier et sentiment d'honneur des peuples du Nord ; temps de la papauté, ordres monastiques, érudition ; croisades et chevalerie, réveil de la science ; siècle de Louis XIV ; rôle de l'Angleterre, de la Hollande, de l'Allemagne : quel sujet immense ! »

Il faudrait certes, pour traiter ce sujet, toute une vie ; mais, si l'œuvre est tellement vaste qu'elle n'ait pu encore être embrassée en sa plénitude, du moins est-il permis d'en esquisser le cadre. C'est ce que nous avons cherché à faire dans ce livre, en nous conformant aux récents programmes des années supérieures de l'Enseignement secondaire spécial et de l'Enseignement secondaire des jeunes filles. Ç'a été une heureuse innovation d'appeler l'attention des maîtres et des élèves sur la partie vraiment utile de l'histoire, de les inviter

à dégager des faits multiples et variés la vie sociale des peuples, à grouper, à résumer par grandes époques, puis par siècles, le mouvement politique, économique, intellectuel et moral. L'histoire, ainsi, se comprend et se retient mieux. Il convient d'autant plus de la coordonner et de la résumer qu'elle s'étend chaque jour et que le cycle des études ne suffirait pas à la suivre si l'on voulait s'égarer dans la diversité infinie de ses tableaux et de ses épisodes.

Nous avons cherché à faire un livre qui ne fût pas trop incomplet, et peut-être ne le trouvera-t-on pas trop gros si l'on songe qu'il renferme et abrège toutes les histoires. Un soin particulier a été donné à la partie littéraire, scientifique et artistique. Sans doute les élèves ont des cours et des livres de littérature et de sciences, mais il leur sera commode de trouver ici un résumé précis de toute l'histoire scientifique et littéraire. Quant au mouvement artistique, qu'on ne peut étudier qu'avec des ouvrages spéciaux, nous avons voulu qu'il fût embrassé d'ensemble à chaque époque. Les pages qui lui sont consacrées ne suffisent point sans doute, mais elles rendront les jeunes gens et les jeunes filles, au sortir du lycée, plus capables de *lire* un musée. Les élèves connaîtront au moins quelques noms, et, n'eussions-nous qu'excité leur curiosité, nous aurions encore fait œuvre utile. La curiosité, voilà la passion qu'il est bon d'éveiller dans les esprits. On a tort de penser qu'il faut tout apprendre au collège. Les maîtres ne peuvent, hélas ! qu'enseigner à apprendre, et c'est plus tard seulement que chacun peut compléter par ses lectures et son travail personnel les études ébauchées. On trou-

vera peut-être que nous avons multiplié les notes ; mais l'histoire devient de jour en jour plus précise et plus exacte. Nous avons voulu que tous les noms fussent accompagnés de leurs dates, et nous avons désiré éviter aux élèves studieux de longues recherches. Des résumés, des tableaux synoptiques accompagnent les chapitres et les grandes divisions.

Nous ne saurions nous flatter d'avoir réussi dans une tâche aussi difficile que celle d'exposer et de juger toutes les civilisations, mais peut-être nous saura-t-on gré, au moins, de l'avoir entreprise.

HISTOIRE SOMMAIRE

DE LA CIVILISATION

LIVRE PREMIER

LES PEUPLES ANCIENS DE L'ORIENT

CHAPITRE PREMIER

LES ORIGINES DE LA CIVILISATION

Sommaire : Définition de l'histoire ; sa place dans les sciences. — La méthode historique ; la certitude historique. — Les sources de l'histoire ; les traditions. — Les monuments ; l'archéologie. — Les relations écrites. — Les historiens. — Définition de la civilisation. — Les temps préhistoriques. — Les premiers instruments de civilisation ; l'âge de la pierre. — Tumuli, dolmens. — L'âge des métaux ; le bronze. — Les cités lacustres. — L'âge du fer. — Les races civilisées. — Les divisions de la race blanche. — Marche générale de la civilisation. — Divisions de l'histoire.

Lectures : La civilisation. — L'archéologie préhistorique. — Les outils de l'âge de la pierre.

Définition de l'histoire ; sa place dans les sciences. — « L'histoire, a dit Bacon[1], est le récit des événements qui constituent la vie des nations : c'est la science qui remonte des faits particuliers aux lois qui les régissent et aux causes morales qui les produisent. »

A ce titre, l'histoire devrait nous initier aux révolutions

---

1. Bacon, savant et philosophe anglais (1561-1626).



du globe terrestre, aux phénomènes du monde physique comme aux progrès du monde moral. Elle devrait résumer toutes les connaissances humaines, devenir, en un mot, la science universelle. Mais, si intimement liée qu'elle soit aux autres sciences, car toutes ont besoin d'elle et toutes lui viennent en aide, l'histoire a dû limiter son domaine. S'attachant spécialement à suivre la vie de l'homme, elle reste une *science morale*.

Sans doute elle se distingue de la *philosophie*, qui cherche à pénétrer les secrets de l'âme. Mais, d'une part, elle lui fournit des éléments certains d'appréciation et de nombreux sujets d'observation; de l'autre, elle lui emprunte ses lois et ses méthodes : heureuse alliance qui s'exprime par une alliance de mots, la *philosophie de l'histoire*.

La véritable utilité de l'histoire et son puissant attrait résident principalement dans la philosophie qui s'en dégage. L'histoire déroule le tableau des sociétés anciennes, révèle leur origine, détaille leurs progrès, explique leur décadence. Elle nous permet d'assister aux premiers actes du drame qui se continue devant nous, et nous fait en quelque sorte bénéficier d'une existence qui nous a manqué. Elle ajoute à notre vie des milliers d'années et l'enrichit de trésors d'expérience. Aussi le grand orateur romain Cicéron[1] ne pouvait-il s'empêcher de s'écrier : « L'histoire est le témoin des temps, la lumière de la vérité, la vie de la mémoire, la maîtresse de la vie, la messagère de l'antiquité[2] ».

La méthode historique ; la certitude historique. — Des deux grandes méthodes qu'emploient les sciences, l'histoire suit principalement celle de l'*induction*. Elle observe, recueille, analyse, comme la physique, une foule de faits particuliers, les groupe, les compare, et en tire des lois générales.

« Mais, dit Volney[3], les faits que la physique observe sont

1. Cicéron (Marcus Tullius), 107-43 av. J.-C.
2. *Traité de l'orateur*, liv. II, ch. IX.
3. Volney, savant français, critique, philosophe et voyageur (1757-1820).

vivants, et ceux que recherche l'histoire sont morts. » De là cette question soulevée par les philosophes : « Y a-t-il une certitude historique? » Oui, car elle repose sur l'autorité du *témoignage* des hommes. Nous avons une foi instinctive dans la parole humaine, et nous sommes bien obligés de croire ceux qui ont vu ou des pays que nous n'avons pas visités, ou des événements auxquels nous n'avons pas assisté. Il s'agit seulement de ne pas nous laisser prendre à des mensonges ou à des erreurs. Un seul témoignage ne suffit pas, d'après le vieil adage : « Un seul témoin, point de témoin ». Mais lorsque beaucoup de témoignages, émanant d'hommes instruits, s'accordent sur un fait, nous arrivons à la *certitude historique*.

Les sources de l'histoire ; les traditions. — Un témoignage peut être oral ou écrit. Il peut même être muet, c'est-à-dire représenté par un objet matériel. De là trois sources de l'histoire : les *traditions*, les *monuments*, les *relations écrites*.

Lorsque les témoignages ont été transmis oralement de génération en génération, on les appelle des *traditions*. C'est la première forme de l'histoire et la moins pure, car l'homme en racontant les faits est disposé à les exagérer, à les fausser même ; l'erreur se mêle à la vérité, la légende à l'histoire. Les origines des peuples sont en général enveloppées de ces légendes plus ou moins merveilleuses qui nous représentent du moins l'état des esprits, des croyances, des coutumes. En cela elles ne mentent pas et sont un miroir fidèle des premiers âges.

Les monuments ; l'archéologie. — Mais les hommes, dès les temps les plus reculés, ont senti la nécessité de garantir la véracité de leurs témoignages par une preuve matérielle. Ils dressèrent des pierres à l'endroit où s'étaient passés des événements dont on voulait perpétuer la mémoire. Ce furent des monuments, mystérieux d'abord, éclairés, animés ensuite par des images, des noms, des dates.

L'étude des monuments est devenue une science particulière : l'*archéologie*, qui absorbe souvent la vie entière d'hommes amoureux des choses du passé. L'archéologie a

rempli les musées de débris de monuments, d'objets, d'ustensiles, d'armes, de vases, de bijoux. Grâce à elle, nous voyons, nous touchons les objets qui ont appartenu aux peuples anciens, nous comparons leur industrie et leurs arts.

L'archéologue déchiffre les *inscriptions* qui nous révèlent l'histoire de l'Égypte, l'organisation administrative, la hiérarchie des fonctions publiques, les institutions religieuses ou militaires des peuples anciens.

Les savants ont aussi collectionné les *monnaies*, les *médailles*, et c'est même là une branche distincte de l'archéologie, une science spéciale, la *numismatique*.

Il semble que les monuments devraient être pour nous une source de certitude absolue, puisqu'ils parlent à nos yeux. Il faut pourtant s'en défier, car ils sont généralement mutilés. D'ailleurs les pierres mentent aussi quelquefois. Des arcs de triomphe, portant des inscriptions pompeuses, ont été élevés pour flatter des princes méritant au contraire une flétrissure. En tout cas les monuments ne peuvent nous fournir que des débris de vérités si nous n'avons, pour les compléter, des témoignages écrits.

Les relations écrites. — Nous approchons davantage de la certitude lorsque des hommes contemporains ou à peu près contemporains des événements, les ont consignés par écrit. Une fois fixés, les renseignements n'ont pu varier. D'abord on se contenta de les enregistrer année par année : ce furent les *annales*[1]. Les *chroniques* ressemblent aux annales en ce qu'elles notent la succession des événements, selon les temps, sans ordre, sans critique. Quelques contemporains se sont bornés à laisser la relation des faits dont ils avaient été témoins ou auxquels ils avaient pris part : ces écrits s'appellent des *mémoires* et, si utiles qu'ils soient, ne peuvent être consultés qu'avec discrétion, car ils ont souvent pour but l'apologie d'un parti ou de l'auteur.

C'est là précisément l'œuvre de l'érudition moderne de

1. Ce mot cependant a été employé pour désigner l'histoire même. Ainsi Tacite, l'un des grands historiens de Rome, a intitulé un de ses principaux ouvrages : *Annales*.

contrôler les relations les unes par les autres, par les découvertes pour ainsi dire quotidiennes de l'archéologie, et par tous les moyens possibles d'informations. L'étude des vieux documents, *chartes*, *titres de propriété*, *papiers de famille*, est devenue un de ces moyens d'information et a constitué même une nouvelle science, la *paléographie*. Une école spéciale a été fondée pour l'étude des écritures et de la langue du moyen âge : c'est l'*École des chartes*.

Les historiens. — L'*histoire*, qui est à la fois une science et un art, recueille tous les renseignements fournis par la tradition, les monuments, les annales, les chroniques, les mémoires; elle les discute, les critique, les pèse, les compare; elle recherche les causes des événements, leurs conséquences, et compose ensuite un récit animé et raisonné. Nous avons, pour nous guider à travers les siècles, chez les anciens et chez les modernes, de véritables historiens qui ont en quelque sorte ressuscité le passé.

Faut-il cependant les croire sans réserve? Non, ils ont pu se tromper, égarés par leurs préjugés ou leurs passions. Aussi n'arrivons-nous à la certitude historique que par l'accord de plusieurs historiens dignes de ce nom. Mais grâce à une critique savante, grâce à tous les moyens dont elle dispose aujourd'hui pour se rapprocher de la vérité, l'histoire tend de plus en plus à justifier la définition qu'en a donnée Bacon et à reproduire, avec toutes ses couleurs, le tableau exact des anciennes civilisations.

Définition de la civilisation. — Le mot *civilisation*, essentiellement moderne, n'avait point chez les anciens de terme correspondant. Les philosophes qui, chez les Grecs et les Romains, ont traité particulièrement des conditions dans lesquelles l'homme vivait sur la terre, n'employaient que les mots *politique*, *république*, *lois*, *mœurs*.

Et cependant le terme dont nous nous servons dérive du mot latin *civitas* (cité), qui répondait à ce que les Grecs appelaient *polis*, ville. C'est que la ville ou la cité fut chez les Grecs comme chez les Romains la forme principale de l'*État*. La science de la cité ou de l'État, des lois qui présidaient à son organisation, des mœurs qui la soutenaient, for-

mait donc ce qu'ils appelaient et ce que nous nommons encore la *politique*.

Mais le terme de *civilisation* a un sens plus général chez les modernes. Il embrasse tout le *développement politique, social, économique, intellectuel* et *moral de l'humanité :* les constitutions des États, la diversité des conditions chez un même peuple, les ressources matérielles, l'éducation de l'esprit et du cœur[1].

Il a un sens contraire à celui du mot *barbarie*, encore un terme dérivé du latin et détourné de son sens primitif. Les anciens désignaient sous le nom de *barbares* les peuples

1. **Lecture : *La civilisation*.** — « L'idée du progrès, du développement, voilà l'idée fondamentale contenue dans le mot de *civilisation*. Quel est ce progrès, quel est ce développement? L'étymologie du mot semble répondre d'une manière claire et satisfaisante : elle dit que c'est le perfectionnement de la vie civile, le développement de la société proprement dite, des relations des hommes entre eux. C'est en effet l'idée première qui s'offre à l'esprit des hommes quand on prononce le mot *civilisation ;* on se représente à l'instant l'extension, la plus grande activité et la meilleure organisation des relations sociales : d'une part, une production croissante de moyens de force et de bien-être dans la société ; de l'autre, une distribution plus équitable entre les individus de la force et du bien-être produits. Mais ce développement de la vie sociale n'est pas tout ; il n'épuise pas à lui seul le sens du mot *civilisation*. A cet élément important il faut en ajouter un autre : le développement de la vie individuelle, de la vie intérieure, le développement de l'homme lui-même, de ses facultés, de ses sentiments, de ses idées.

« Et non seulement ces deux faits constituent la civilisation ; mais leur simultanéité, leur intime et rapide union, leur action réciproque, sont indispensables à sa perfection. J'ai fait voir que, s'ils n'arrivent pas toujours ensemble, si tantôt le développement de la société, tantôt celui de l'homme individuel va plus vite et plus loin, ils n'en sont pas moins nécessaires l'un à l'autre, et se provoquent, s'améliorent l'un l'autre tôt ou tard. Une grande amélioration sociale, un grand progrès de bien-être se manifestent-ils chez un peuple, sans être accompagnés d'un beau développement intellectuel, d'un progrès analogue dans les esprits : l'amélioration sociale semble précaire, inexplicable, presque illégitime. On lui demande quelles idées générales l'ont produite et la justifient, à quels principes elle se rattache. Qu'en revanche il éclate quelque part un grand développement d'intelligence et qu'aucun progrès social n'y paraisse attaché, on s'étonne, on s'inquiète. Il semble qu'on voie un bel arbre qui ne porte pas de fruits, un soleil qui n'échauffe pas, qui n'éclaire pas. » (Guizot, *Histoire de la civilisation en Europe*, 1re leçon.)

étrangers à la Grèce et plus tard à la vaste république romaine. Or comme ces étrangers ignoraient pour la plupart les lois selon lesquelles la société humaine se perfectionne, le mot *barbare* devint synonyme de nations sauvages, sans règle et sans frein. La *barbarie*, c'est donc l'état des peuples ne connaissant que les appétits naturels, esclaves des mêmes instincts, tournant sans cesse dans le même cercle de la vie et de la mort sans que la vie soit plus douce et la mort plus sereine.

La *civilisation*, c'est l'état des peuples chez lesquels l'intelligence se trouve cultivée, les mœurs sont adoucies, les arts prospères. « C'est, dit de Bonald [1], la perfection des lois et des mœurs. » « C'est, dit encore Balmès [2], la plus grande somme de moralité, d'intelligence, de bien-être dans le plus grand nombre possible. » Quelques auteurs ont essayé de la définir d'une façon encore plus précise : « La civilisation d'un peuple, c'est son éducation [3] ». « La civilisation est la nature cultivée [4]. »

Les temps préhistoriques. — L'humanité a commencé par la barbarie. On peut lui appliquer ce que le poète latin Lucrèce dit de l'enfant qui vient de naître : « gisant nu sur le sol, sans paroles, sans secours, remplissant l'air de ses vagissements comme il convient à un être appelé à supporter tant de misères [5] ! » Jeté ainsi sans défense sur la terre, inférieur même aux animaux auxquels la nature donne tout de suite des armes contre les intempéries et contre leurs ennemis, l'homme vivait à la manière désordonnée des bêtes sauvages, dont quelques-unes l'écrasaient de leur taille gigantesque.

La science moderne a confirmé la haute antiquité de l'homme. On retrouve en effet des débris humains dans les dépôts de terrains qu'en géologie on appelle *quaternaires*,

1. De Bonald, philosophe et homme d'État français (1754-1840).
2. Balmès, publiciste et philosophe espagnol (1810-1848).
3. Le P. Félix, prédicateur contemporain.
4. E. Bersot, savant publiciste et philosophe français contemporain.
5. *Lucrèce*, liv. V.

même, dit-on, dans ceux qui sont plus anciens et qu'on appelle *tertiaires*[1]. L'homme a vécu au milieu des mammouths,

---

1. **Lecture : *L'archéologie préhistorique*.** — Ce sont les progrès de la paléontologie qui ont amené les découvertes relatives à l'antiquité de l'homme. *Cuvier*, le premier (1769-1832), par un effort de génie, avait reconstitué les espèces d'animaux antédiluviennes. De nombreux savants ont continué les recherches, et la paléontologie est devenue une des branches importantes des sciences naturelles. Elle a sa chaire au Muséum et, depuis 1885, sa galerie-musée. On y voit le squelette du *Mégathérium* et celui de « l'*éléphant du Midi* », trouvé entier à Durfort (Gard); le *mastodonte* « à dents étroites », plus petit mais plus curieux et plus ancien que le mammouth et le mastodonte américain; le *cerf* dit *mégacéros*, l'*ours des cavernes*, un *crocodile* gigantesque, un *ichtyosaure*, enfin le *paléothérium* qui fut extrait d'une carrière de Vitry, près de Choisy-le-Roi. Ce fossile a été trouvé absolument semblable à l'animal que Cuvier avait reconstitué d'après les indices fournis par quelques ossements.

Au milieu des ossements d'animaux on crut reconnaître des ossements humains. Dès 1823 un géologue français, *Aimé Boué*, retira du terrain quaternaire de la vallée du Rhin des ossements humains. Un géologue anglais, *Buckland*, publiait un ouvrage consacré à la description de la caverne de Kinklake. Puis vinrent les découvertes de *Tournal* (Aude), de *Christol* (Montpellier), de *Schmerling* (Belgique), de *Joly* (Montpellier), de *Marcel de Serres*.

A partir de 1836 *Boucher de Perthes* entreprit des recherches méthodiques dans les sables de la Somme (environs d'Abbeville) et publia en 1847 un premier volume des *Antiquités celtiques* et *antédiluviennes*, qui confirmait les observations faites déjà en Angleterre et au Brésil. Boucher de Perthes s'attacha avec passion à ces études et communiqua bientôt sa foi aux autres savants. En 1854 le docteur *Keller*, de Zurich, découvrait les stations lacustres et donnait de nouvelles preuves de l'industrie des premiers hommes avant et après l'introduction des métaux. Des stations semblables étaient signalées dans le nord de l'Italie, en Savoie. Les découvertes, les études se multiplièrent, et en 1860 un géologue éminent, *M. Édouard Lartet*, y ajouta encore une découverte plus curieuse que les autres, celle de la sépulture humaine antéhistorique d'Aurignac (Haute-Garonne).

Des débris fossiles furent encore trouvés (1862) dans la caverne de *Bruniquel* (Tarn-et-Garonne) par MM. *Garrigou* et *Filhol*. Une mâchoire humaine fut trouvée à Moulin-Quignon, près d'Abbeville, en 1863, et depuis cette époque les preuves recueillies en faveur de l'antiquité de l'homme sont si nombreuses qu'elles constituent en quelque sorte une science à part, qui s'est singulièrement enrichie par les études de l'abbé *Bourgeois*, de M. *Meignan*, évêque de Châlons, de M. *Alexandre Bertrand*, conservateur du musée de Saint-Germain, de M. *Mortillet*, etc.

des rhinocéros, des ours, des lions, des tigres de grande taille, des aurochs, des cerfs gigantesques. C'est ce que nous appelons l'homme *préhistorique* (l'homme avant l'histoire). Même à cette époque il se montra bientôt supérieur aux monstres qu'il redoutait, car il avait reçu un don plus précieux que l'énormité des membres : l'intelligence. Seul il tenait sa tête élevée et regardait en face le ciel. Il pouvait discipliner la nature et suppléer à sa propre faiblesse par toutes les forces que lui fournissaient les éléments.

Les premiers instruments de civilisation; l'âge de la pierre. — L'homme d'abord conquit le feu. Soit qu'il l'eût fait jaillir des cailloux ou des branches d'arbres frottées l'une contre l'autre, il se trouva ainsi réchauffé, éclairé, armé pour défendre et pour soutenir sa vie. Des feux allumés écartèrent des cavernes où il dormait les bêtes féroces, servirent à préparer une nourriture moins grossière. Aussi les anciens n'avaient-ils pas assez d'enthousiasme pour le Titan *Prométhée*[1] qui aurait ravi au ciel le feu et rendu ainsi aux hommes un service inestimable.

L'homme eut pour premiers instruments les *pierres* à arêtes tranchantes et à bords coupants. Au moyen d'autres pierres il les façonna en forme de haches[2], de marteaux ou les aiguisa en pointes de flèche. Les musées de la France et de l'Europe[3] sont remplis de ces premiers témoignages de l'industrie de l'homme préhistorique.

L'âge de la pierre se subdivise. Lorsque les animaux gigantesques eurent disparu, des troupeaux de rennes abondèrent, en Europe du moins; de là le nom d'*époque du renne*. L'homme perfectionna la taille des silex. Il eut des armes et

1. La légende de Prométhée, sa révolte contre Jupiter, a inspiré au poète grec Eschyle une de ses plus admirables tragédies.

2. Ces haches de pierre emmanchées sur un morceau de bois sont encore l'arme dont se servent aujourd'hui les sauvages de l'Amérique et les peuplades de l'Océanie.

3. Parmi ces musées nous devons surtout citer celui qui a été formé au château de Saint-Germain (Seine-et-Oise), où ont été réunis les plus curieux échantillons des découvertes archéologiques relatives à l'industrie des temps préhistoriques et de l'époque gallo-romaine.

des instruments en *os*, en *ivoire*, en *bois de renne*. Il se construisit, sous de grandes roches surplombant la plaine, des abris plus commodes que les cavernes. Il savait pêcher dans les fleuves et les étangs.


Pointe de lance en silex.

Il se couvrait de peaux de renne débarrassées de leurs poils et cousues ensemble, car on a retrouvé les aiguilles primitives. Il savait même dessiner, car on a retrouvé des figures d'animaux sur des morceaux de bois de renne et sur des plaques schisteuses ou d'ivoire.

Après l'époque quaternaire, un violent écoulement d'eaux torrentielles, un déluge, amena la formation d'un dépôt dit le *terrain diluvien*, celui qui constitue encore aujourd'hui le sol de la plupart des pays de l'Europe. C'est à cette époque que remonterait l'âge de la *pierre polie*. Pointes de flèche, poignards, scies, dénotent une précision singulière, et les silex étaient souvent emmanchés dans des gaines de bois de cerf. Les hommes se fortifiaient sur des hauteurs en s'entourant de pierres énormes sans ciment et sans mortier. Ils se défendaient en faisant rouler quelques-unes de ces pierres sur les assaillants. On croit qu'ils connaissaient déjà la navigation et qu'à l'aide du feu ils avaient pu creuser des troncs d'arbres [1].

---

1. **Lecture** : ***Les outils de l'âge de la pierre.*** — Dans les cavernes explorées on a trouvé des instruments d'os ou de bois de renne, de cerf, mêlés au silex. On a remarqué des os ayant la forme d'un hameçon, des pointes de flèche, des harpons à grandes barbelures en os ou en bois de renne ; des sifflets faits avec des phalanges de renne et qui aujourd'hui encore produisent des sons distincts.

Il y avait aussi des ivoires de mammouth et d'éléphant et des plaques en schiste représentant des figures d'animaux : mammouth, rennes, chevaux à l'oreille un peu longue, sorte de cygne, poissons à écailles bien marquées, reptiles plus ou moins reconnaissables. Une plaque schisteuse forme presque un tableau : deux rennes combattant. Sur un bâton de chef on voit sculpté un homme au corps maigre et allongé, placé entre

Tumuli, dolmens, etc. — Enfin on fait remonter à ces époques préhistoriques les tumuli, les pierres qu'on a longtemps appelées en France et à tort monuments druidiques. Les *dolmens*, les *allées couvertes* cachaient probablement les tombeaux des chefs. Près des dolmens se dressaient souvent des *menhirs* (pierres debout), et autour on remarquait parfois des enceintes circulaires dessinées par des pierres espacées : ces enceintes s'appellent des *cromlechs*.

Ces monuments mégalithiques ne sont pas particuliers à la France : on en retrouve un grand nombre en Hollande, en Hanovre, le long des côtes de la Baltique dans le Mecklembourg, la Poméranie, la province de Prusse. Ils abondent en Danemark et au sud de la Scandinavie. On en remarque sur les côtes d'Écosse, puis dans le pays de Galles, en Cornouailles. On en signale jusque dans la Tartarie, la Sibérie, dans le Caucase, en Palestine, dans l'Inde, même en Afrique. La majorité des objets trouvés sous les dolmens, armes ou ornements, sont en pierre et en silex, et il est vraisemblable que la race qui y est enterrée se servait presque exclusivement d'armes et d'ustensiles de cette nature (Alexandre Bertrand, *Les monuments dits celtiques*).

L'âge des métaux ; le bronze. — C'est le métal qui a donné à l'homme les moyens de bénéficier de toutes les ressources de la nature. Avec des minerais de cuivre et d'étain fondus ensemble, l'homme fabriqua le *bronze* qui pouvait rendre plus de services que le cuivre et qui s'obtient

---

deux têtes de chevaux. Cet art naïf mais réel a été observé surtout en France (Dordogne, Charente, Tarn-et-Garonne, Ariège).

On a pu déterminer quelques grands ateliers de fabrication du silex, comme ceux du Grand-Pressigny (Indre-et-Loire). On y remarque la matière première en bloc : c'est le *nucleus* ou gros noyau de silex sur lequel on taillait des lames, des haches à l'ébauche, des marteaux, des marteaux à pic, silex taillés en pointe aux deux bouts et troués au milieu pour être facilement emmanchés.

La Dordogne (à Vezère) semble avoir cultivé l'industrie de l'aiguille : on y rencontre des aiguilles en os de divers numéros, les ossements d'où l'on détachait ces longues esquilles, les silex à pointes fines qui ont formé le chas ou trou d'aiguille. Parmi ces silex ouvrés, les uns sont taillés simplement, les autres entièrement polis.

plus aisément que le cuivre pur. Aussi a-t-on donn nom d'*âge du bronze* à la longue période qui succéd l'âge de la pierre polie. Armé d'un métal relativement dur, l'homme put tailler le bois, se construire des demeures, creuser, fouiller la terre, combattre avec plus de succès les animaux et l'homme lui-même. Le bronze continua d'ailleurs à être employé plus tard même lorsqu'on eut trouvé le fer, et beaucoup de



Bracelet de bronze trouvé dans les lacs de la Suisse.



Couteau de bronze danois.

peuples sauvages, aux temps historiques, en étaient rest aux armes et aux outils de bronze.

Les cités lacustres. — C'est à cette époque qu'on f remonter les curieuses *cités lacustres* dont l'étude a beaucou excité la curiosité des archéologues. Dans les lacs de Suisse, puis de la Bavière, de l'Autriche, de la haute Itali de la Savoie, on a trouvé des restes de pilotis qui avaie servi à soutenir des cabanes bâties au-dessus des eaux[1]. D

1. C'est le docteur Keller (de Zurich) qui le premier, en 1854, a conc à l'existence de ces cités lacustres et ouvert la voie où l'ont suivi u grand nombre d'explorateurs. Il a donné à ces constructions le nom *pfahlbauten*. Les Italiens les ont appelées *palafitta*, d'où nous avons fa le mot *palafittes*.

habitations *palustres* étaient également établies sur les marais, les étangs. Au fond de ces lacs et de ces marais on a retrouvé, avec les débris des pilotis, quantité d'outils, de haches, de couteaux, d'hameçons en bronze, même des épingles, des bracelets, mélangés, il faut le dire, avec des outils en silex et en os, ce qui permet de penser que les habitations lacustres remontaient même à l'âge de la pierre polie. Des débris de poteries, des os d'animaux domestiques ont encore ajouté aux preuves qu'on avait recueillies de l'existence de familles nombreuses vivant sur les lacs. Elles étaient ainsi garanties contre l'attaque des bêtes féroces, et le poisson leur fournissait une nourriture abondante.

L'âge du fer. — Les progrès de la métallurgie amenèrent l'homme à chercher de nouveaux minerais. Les minerais de fer durent appeler son attention, mais la fusion du fer exige une haute température. Aussi ne peut-il être question, à cette époque, de fer coulé. Les premières fonderies ne furent que des trous creusés le long d'une pente exposée au vent [1]. Dans les tombeaux de Hallstadt, près de Salzbourg en Autriche, on a retrouvé quantité de poignards, d'épées, d'ornements divers où le bronze et le fer sont unis [2]. Des vases en bronze, des poteries qui témoignent d'une fabrication assez perfectionnée, des bijoux d'or accompagnent les objets en fer. D'autres sépultures en Lombardie, en Savoie, et des stations lacustres ont fourni aussi beaucoup d'objets remontant aux premiers temps du fer [3].

L'homme avait dès lors le grand instrument avec lequel il

---

1. L. Figuier, *L'homme primitif.* Voir, sur cette question des fonderies primitives, Morlot, *Mémoires sur l'archéologie de la Suisse.* M. Quiquerez a découvert dans le Jura bernois 400 de ces forges de l'humanité primitive.

2. Le musée de Saint-Germain contient des moulages des objets trouvés dans les tombes de Hallstadt.

3. Le fer, que les Égyptiens possédaient 2500 ans au moins avant notre ère, ne pénètre en Grèce qu'au quinzième siècle av. J.-C.; en Italie, suivant toute probabilité, au douzième; au septième seulement en Gaule. Il faut atteindre l'ère chrétienne pour le rencontrer en Danemark et en Suède. (Alexandre Bertrand, *Rapport sur le congrès international d'archéologie de Stockholm*, 1874. — *Archéologie celtique et gauloise*.)

allait vaincre toutes les résistances. C'est le fer qui lui permettra d'atteindre au haut degré de civilisation auquel sont parvenues les nations actuelles. Les véritables sociétés commencent, l'histoire s'ouvre.

Les races civilisées. — La science moderne a également étudié la question des races, et l'*anthropologie* a donné lieu à une foule d'études, qui ne sont pas encore arrivées à une conclusion précise. L'humanité dérive-t-elle d'une seule race ou provient-elle de souches différentes? C'est là un problème fort controversé, mais les partisans de l'unité de race sont les plus nombreux[1].

Sans nous arrêter à ces discussions qui rentrent dans l'histoire naturelle, nous n'avons qu'à préciser les variétés de la race humaine qui ont été réellement civilisées. Il faut écarter d'abord la *race noire*, au front fuyant, à la peau huileuse et noirâtre, aux cheveux crépus, qui domine en Afrique. Bien qu'elle aussi soit susceptible d'être adoucie, régularisée, humanisée en un mot, il est certain qu'elle ne l'a pas encore été. Elle n'a pas d'histoire.

En Asie, on rencontre le type *mongol*, aux pommettes proéminentes, aux yeux petits, bridés et obliques : c'est la *race jaune*. Cette race a atteint, en Chine principalement, un certain degré de civilisation, mais elle semble n'avoir point connu le progrès. Durant des milliers d'années la civilisation chinoise, est restée immuable et l'on n'a pas d'éléments assez certains pour l'apprécier.

En Amérique, la race *cuivrée* ou *rouge* a sans cesse reculé devant les Européens et ne peut non plus compter parmi les races civilisées.

C'est la *race blanche* qui a, pour ainsi dire, allumé et transmis de pays en pays cette « lampe de la vie » dont parlaient les anciens poètes et qu'on a traduite par l'image quelque peu démodée de flambeau de la civilisation. C'est elle qui, pure ou mélangée, a constitué les grandes nations, élevé des monuments, perfectionné les arts, l'in-

1. Voir le livre d'Alfred Maury, *La Terre et l'Homme* (librairie Hachette).

dustrie, les lois. C'est elle qui a su se conduire, se régler, s'instruire et donner à l'homme sa dignité, le rapprocher, en un mot, du Dieu qui l'a créé.

Les divisions de la race blanche. — Les traditions, les recherches archéologiques, la comparaison des langues, tout concourt à placer le premier séjour des hommes de la race blanche au centre de l'Asie (plateau de Pamir et Indou-Kouch). C'est de là qu'après un déluge dont toutes les nations orientales ont conservé le souvenir dans leurs légendes, les hommes se seraient dispersés, formant les trois rameaux principaux de la race blanche, les familles de *Cham*, de *Sem*, de *Japhet*[1].

La plupart des Chamites abandonnèrent de bonne heure l'Asie et, reculant devant les enfants de Sem, allèrent coloniser l'Afrique : les Égyptiens en furent probablement le rameau le plus important[2]. Les *Sémites* formèrent plusieurs peuples célèbres : *Assyriens*, *Hébreux*, *Syriens*, *Phéniciens*. Aujourd'hui les représentants de la race sémitique pure sont les *Arabes*, qui ont gardé le goût de la vie patriarcale, de la vie de tribu.

La famille de *Japhet*, assimilée par la science aux *Aryas*, est appelée aussi *indo-européenne*. Les *Aryas* en effet se divisèrent. Les *Iraniens*, marchant vers l'ouest, s'établirent sur le plateau de la Perse (ou Iran) et de là gagnèrent le Caucase, puis l'Europe. Ils devinrent la souche des *Mèdes*, des *Perses*, puis des *nations européennes*[3]. Mélangés aux races inférieures, comme la race mongole, ils formèrent les *Touraniens*, tribus scythiques qui comprirent un grand nombre de populations aujourd'hui disparues et donnèrent naissance

1. La science moderne a conservé ces noms que la Bible nous a transmis.

2. On les range aussi dans les races proto-sémitiques; la langue égyptienne se rattacherait aux langues sémitiques par sa forme grammaticale.

3. C'est chez les Persans modernes que paraît s'être le mieux conservé le type iranien, et c'est dans le Caucase qu'on remarque les plus beaux spécimens de la race blanche (de là le nom de *caucasique* donné à cette race, bien que le Caucase n'en soit pas le berceau).



aux *Turcs*, aux habitants des steppes voisines de la mer d'Aral, des bords du Volga, les Volgars (Bulgares), de l'Oural, puis aux *Finnois*, aux *Lapons*, etc.

La seconde branche principale des *Aryens*, ou indienne, descendit par le Pendjab dans la péninsule méridionale qui a pris son nom : l'*Hindoustan*, le pays des *Hindous*. Il est prouvé aujourd'hui que les populations de l'Inde et de l'Europe ont une commune origine et que les langues européennes ont une parenté évidente avec le *sanscrit*, la langue sacrée des Hindous.

Marche générale de la civilisation. — Les premières sociétés vraiment civilisées s'épanouirent dans les vallées des grands fleuves comme le Gange, le Tigre, l'Euphrate, le Nil. Climat chaud, sol fertile, eaux abondantes, tout se réunissait pour faciliter en ces régions privilégiées la culture et la vie. Nous avons peu de renseignements sur les sociétés de l'*Inde*, mais l'histoire a des données plus précises, sinon complètes, sur les sociétés de l'*Égypte* et de l'*Assyrie*. A ces deux empires il faut ajouter le peuple de la vallée du Jourdain, les *Hébreux*, et le peuple qui occupait les côtes de la Syrie, les *Phéniciens*. Plus tard arrivèrent à la puissance les habitants du plateau de l'Iran, les *Médo-Perses*.

Les nations de l'Europe n'arrivèrent que longtemps après ces peuples d'Afrique et d'Asie à constituer des États organisés. Mais, quand ils y eurent réussi, ils marchèrent plus vite vers la perfection. La *civilisation grecque* se répandit dans tout l'Orient, puis la *civilisation romaine* embrassa à la fois l'Orient et l'Occident.

Si vaste que fût l'empire de cette civilisation romaine, une faible partie du monde en profitait. Les anciens n'avaient réellement amélioré que les pays riverains de la Méditerranée. Mais l'empire romain tombe quatre siècles après l'ère chrétienne, de nouveaux peuples se précipitent du nord de l'Europe ou de la péninsule Arabique. La scène de l'histoire s'agrandit.

Nous n'y voyons d'abord que d'épouvantables bouleversements, puis le chaos féodal, puis la lutte des peuples du Nord devenus chrétiens contre les peuples du Midi et de

l'Orient devenus musulmans. Toutefois, à partir du douzième siècle l'ordre commence à renaître en Europe; des royaumes tendent à s'organiser, et le progrès va s'accentuant jusqu'au quinzième siècle, où il devient très rapide.

On dirait, à cette époque, un rideau qui se déchire et qui révèle à l'homme une autre moitié de son domaine : le Nouveau Monde. L'intelligence elle-même semble reprendre possession d'elle-même, et la science va de siècle en siècle reculer ses limites. En quatre cents ans, la face de l'Europe est renouvelée, la société américaine créée, et voilà que de nos jours les Européens régénèrent l'Afrique et l'Asie.

Partie de l'Orient, la civilisation retourne vers l'Orient, achevant (bien qu'elle ait encore beaucoup de travaux à accomplir) ce cercle merveilleux dans lequel l'histoire nous conduit de surprises en surprises, dépassant l'intérêt des drames les plus ondoyants et les plus divers. La lumière est venue de l'Orient, mais c'est l'Occident qui la lui rend aujourd'hui et plus brillante qu'elle n'a jamais été.

Divisions de l'histoire. — L'avènement du christianisme ayant été le point de départ d'une véritable transformation du monde, la chronologie a été réglée sur ce fait. Tous les temps qui ont précédé ont été compris dans l'*histoire ancienne*, et ceux qui ont suivi dans l'*histoire moderne*. On compte donc à rebours dans l'histoire ancienne, c'est-à-dire qu'on descend des chiffres les plus forts, de 1000 ou 2000 par exemple jusqu'à 1. Au contraire, dans l'histoire moderne on remonte de 1 à 100, à 1000, etc. C'est ainsi que l'on dit : l'an 1885 de l'ère chrétienne.

Les peuples musulmans comptent les années à partir de l'*hégire* (ou la fuite de Mahomet à Médine) en l'an 622 de l'ère chrétienne. Leur ère se trouve donc en retard de 622 ans sur l'ère des peuples européens et même davantage, car leurs années sont plus courtes, puisqu'ils règlent l'année sur les mois lunaires. L'année 1885 correspond à l'année de l'hégire 1302.

Il s'en faut cependant que l'*histoire ancienne* s'arrête exactement à l'ère chrétienne. On est convenu de la pro-

longer jusqu'à l'an 395 de cette ère, date de l'*invasion des barbares* qui marqua la fin réelle de l'antique civilisation.

L'histoire moderne comporte aussi une subdivision. La longue élaboration de la société moderne a rempli quinze siècles, et les onze premiers siècles, durant lesquels cette élaboration est confuse, forment une période intermédiaire, le *moyen âge*, de 395 après J.-C. à 1453, date de la prise de Constantinople par les Turcs. Cet événement a été choisi parce qu'il coïncida avec la plupart des belles découvertes qui amenèrent les rapides progrès accomplis dans les quatre derniers siècles. Les temps écoulés depuis 1453 ont seuls gardé le nom d'*histoire moderne*, que continue l'*histoire contemporaine*.

Ces divisions reproduisent donc la marche de la civilisation et les divers âges de l'humanité. Non qu'il faille les comparer aux âges de l'homme. La civilisation ancienne ne saurait, sans injustice, être comparée à l'enfance : avec les Grecs et les Romains elle a atteint un haut degré de maturité et de force. Mais elle fut incomplète à beaucoup d'égards, et, quand elle renaquit chez les peuples modernes, elle s'éleva à une puissance matérielle et à une dignité morale que l'antiquité n'avait pas connues. La civilisation n'a sombré un moment que pour reparaître rajeunie, vivifiée, plus large, plus généreuse et plus conforme à la destinée de l'homme.

RÉSUMÉ

L'*histoire*, récit des événements passés, est une science morale.

Elle a trois sources : les *traditions*, les *monuments*, les *relations écrites*, formes diverses du témoignage des hommes. Grâce à l'érudition moderne, elle nous permet de mieux nous rendre compte des périodes diverses qu'a traversées la civilisation.

Opposée à la barbarie, la *civilisation* est l'ensemble des règles qui président à la constitution des sociétés humaines et les rapprochent de la perfection.

Ses origines fort reculées nous sont mal connues, mais on est parvenu à démêler les âges divers que l'humanité a dû traverser, âges de la *pierre*, du *bronze*, du *fer*, avant d'arriver à la formation des sociétés dont l'histoire nous a révélé l'organisation plus ou moins savante.

Les premières sociétés vraiment dignes de ce nom ont pris naissance en Orient. La civilisation a ensuite pénétré en Occident, où elle s'est épanouie d'abord dans le midi de l'Europe, en Grèce et en Italie. Arrêtée ensuite par l'invasion des barbares, elle a repris sa marche en remontant vers le nord. L'Europe moderne en est devenue le plus noble modèle, et aujourd'hui les nations de l'Europe la reportent en Orient.

L'histoire se divise en ***histoire ancienne***, qu'on prolonge encore près de quatre siècles après l'ère chrétienne, puis en histoire moderne, qu'on subdivise en ***histoire du moyen âge***, ***histoire moderne*** proprement dite et ***histoire contemporaine***.

CHAPITRE II

LES MONUMENTS ET LES ARTS DE L'ÉGYPTE

Sommaire : L'Égypte; le Nil. — Les récits d'Hérodote; les découvertes de la science moderne; Champollion. — Les successeurs de Champollion; l'égyptologie. — Les monuments de l'Égypte; les Pyramides. — Les tombeaux de Sakkarat; le lac Mœris; le Labyrinthe. — L'invasion des Hyksôs; le nouvel empire thébain. — Les monuments du nouvel empire thébain; la salle de Karnak; Louqsor; le Ramesséum. — Les grottes d'Ipsamboul. — La religion égyptienne; le culte des animaux. — Les doctrines des prêtres égyptiens. — La destinée humaine; l'mmortalité de l'âme. — Les funérailles, le jugement des morts; les momies. — Organisation politique; le gouvernement. — La société. — Mœurs et coutumes; idées morales. — Agriculture. — Industrie. — Commerce. — L'art égyptien. — L'écriture; les hiéroglyphes. — Lettres et sciences. — Caractère de la civilisation égyptienne.

Lectures : Les Pyramides. — La salle de Karnak. — Les colosses d'Ipsamboul. — La confession d'un mort.

L'Égypte; le Nil. — Entre deux déserts, près du point où l'Afrique confine à l'Asie, s'allonge une étroite vallée, fécondée par les inondations périodiques du Nil. C'est l'Égypte, simple ruban de verdure encadré et menacé par des collines de sable. C'est là le séjour de la société la plus anciennement régularisée, du premier empire qui s'éleva glorieux par les armes et les monuments; c'est là le berceau de la civilisation.

Un profond mystère enveloppait encore, il y a peu d'années, les origines de l'histoire et jusqu'à celles du fleuve

nourricier de l'Égypte. Les sources du Nil ont été enfin explorées de 1855 à 1864, et de savants archéologues ont remonté à l'origine d'une histoire qui est elle-même la source de toutes les histoires. Nous savons, depuis Speke, Grant et Baker, de quels lacs[1] s'écoule cette eau abondante qui, à des intervalles fixes, grossie par les pluies équatoriales, déborde, engraisse de son limon et rafraîchit la terre d'Égypte sous un ciel nuageux souvent, jamais pluvieux et presque toujours d'airain. Nous savons aussi comment cette fertilité extraordinaire a facilité l'organisation d'une société qui a laissé des monuments gigantesques.

Les récits d'Hérodote; les découvertes de la science moderne; Champollion. — Les anciens ne connaissaient de l'Égypte que ce qu'ils avaient puvoir de leurs yeux, car, ignorant la langue du pays, ils ne pouvaient pénétrer les mystères dont le peuple égyptien, longtemps isolé, aimait à s'envelopper.

L'historien grec *Hérodote*, qui visita l'Égypte au cinquième siècle avant l'ère chrétienne (vers 460 ou 455), a laissé (au deuxième livre de ses histoires) un tableau vivant et animé de ce pays. Mais, d'une bonne foi égale à sa naïveté, Hérodote accepta tous les récits que lui firent les prêtres égyptiens. Plus tard ni *Diodore*, bien qu'il vécût sous l'un des derniers rois de la dynastie grecque des Ptolémées[2], ni le géographe *Strabon*, sous Auguste, ne parurent guère mieux informés. Un prêtre égyptien, *Manéthon*, avait (au troisième siècle avant l'ère chrétienne) composé une histoire de l'Égypte, dont on n'a conservé que quelques fragments.

Ce sont les Français qui ont eu le mérite de révéler au monde moderne les mystères de l'Égypte ancienne. Lorsque le général Bonaparte, en 1798, résolut d'enlever l'Égypte aux mameluks et de la soustraire à l'influence de l'Angleterre, il joignit à ses régiments fameux d'Italie une armée

---

1. Les lacs Victoria et Albert-Nyanza.
2. Vers 50 av. J.-C.

de savants déjà célèbres[1] et parut aussi digne de la diriger que de commander aux autres. Afin de coordonner les travaux isolés des membres de la Commission scientifique, il établit l'*Institut du Caire*. Pleins d'une ardeur qu'excitait encore l'admiration causée par tant de monuments grandioses, ces intelligents pionniers fouillèrent le sol, mesurèrent les pierres, dessinèrent les figures, copièrent les inscriptions et dressèrent un inventaire merveilleux des richesses archéologiques de l'Égypte. Napoléon, empereur, voulut que la *Description de l'Égypte*[2] fût éditée avec luxe, et le gouvernement fit pour ce pays ce qu'il n'a jamais fait pour la France. Mais ce travail, pour admirable qu'il fût, ne faisait connaître que l'art égyptien; les figures, les dessins de toute sorte demeuraient lettres closes. L'histoire égyptienne restait une énigme aussi inexplicable que le sphinx de Gizèh.

Cependant un jeune élève du lycée de Grenoble, *Champollion*, né à Figeac en 1790, s'était senti entraîné vers l'étude des langues orientales. A seize ans, en 1807, il avait déjà conçu le plan et lu à l'Académie de Grenoble l'introduction d'un ouvrage sur l'Égypte. Or le préfet de Grenoble était Fourier, ancien membre de la Commission d'Égypte. Il encouragea le jeune élève, que son frère, Champollion l'aîné, conduisit à Paris. Dès 1809 Champollion revint à Grenoble comme professeur d'histoire à la Faculté des lettres et commença dès lors les publications qui lui valurent cet éloge de Fontanes, le grand maître de l'Université : « Vos savants travaux feraient oublier votre âge si l'on n'aimait à se le rappeler pour leur trouver un nouveau prix ». Mais ce ne fut

---

1. La Commission scientifique était composée des académiciens *Monge* et *Berthollet*, *Dolomieu*, *Denon*; des ingénieurs en chef des ponts et chaussées *Lepère*, *Girard*; des mathématiciens *Fourier*, *Costaz*, *Corancez*; des astronomes *Nouet*, *Beauchamp* et *Méchain*; des naturalistes *Geoffroy Saint-Hilaire*, *Savigny*; des dessinateurs *Dutertre*, *Redouté*, etc., et une vingtaine d'élèves de l'École Polytechnique ou de celle des Mines, parmi lesquels se sont fait remarquer Jomard, Dubois aîné, Lancret, Chabrol, Rozières, Cordier, Regnault.

2. Dix volumes grand in-folio comprenant de magnifiques dessins.

que sous la Restauration que Champollion, après de patientes recherches, de profondes études de la langue copte et des idiomes asiatiques, trouva la clef des hiéroglyphes.

Une pierre déterrée à Rosette en 1798 portait, en trois tranches horizontales et parallèles, trois inscriptions bien distinctes: l'une en hiéroglyphes, l'autre en caractères probablement démotiques ou vulgaires, la troisième en caractères grecs. Bien que la sagacité d'un grand nombre de savants se fût exercée sur cette triple inscription qui n'était qu'une triple traduction, personne n'avait pu appliquer exactement les caractères grecs sur les signes hiéroglyphiques. Champollion y parvint, et en 1822 exposa dans une lettre à M. Dacier, secrétaire perpétuel de l'Académie des inscriptions, les principes de la mystérieuse écriture. Encouragé par le gouvernement français, il alla à Turin étudier des *papyrus*, qu'il déchiffra; il alla à Rome, où il mit de l'ordre dans les antiquités égyptiennes. En même temps on créait le musée égyptien du Louvre (ouvert en 1827) et Champollion était chargé d'une mission en Égypte. De 1828 à 1829 il put, avec quelques disciples, voir, toucher ces monuments dont il comprenait la langue. La moisson de documents fut abondante, mais fatale à l'ouvrier. Champollion, reçu membre de l'Académie des inscriptions en 1830, mourait deux ans après, à Figeac, des suites d'une maladie contractée au milieu des sables du désert. Il avait à peine quarante et un ans et laissait interrompue la publication de ses nombreuses recherches. Son frère, Champollion l'aîné, recueillit précieusement cet héritage, qui ne fut point perdu pour la science

Les successeurs de Champollion; l'égyptologie. — La route ouverte par Champollion fut suivie par une foule d'érudits qui, en Angleterre, en Allemagne, en France, ont fait faire des pas décisifs à la science des antiquités égyptiennes.

Pour ne rappeler que quelques noms de l'école française, *de Rougé*[1], conservateur du musée égyptien du Louvre,

1. Né en 1811 d'une ancienne famille de Bretagne, mort en 1872.

puis professeur au collège de France, a traduit de nombreux et importants textes égyptiens et rapporté d'une exploration en Égypte une quantité d'inscriptions. *Mariette*[1], attaché au musée égyptien du Louvre en 1848, fut envoyé en Égypte en 1850 et découvrit le fameux temple du Sérapéum, tombeau des Hapis. En 1858 il se fixa en Égypte, où le vice-roi lui donna les moyens d'organiser le musée de Boulaq, près du Caire, et de continuer les fouilles. Il trouva ensuite la table d'Abydos et une liste des rois qui confirmait la chronologie de Manéthon. Sa vie tout entière fut sacrifiée à la science, au milieu des déserts, et son nom doit figurer à côté de celui de Champollion comme celui d'un des plus glorieux créateurs de l'égyptologie.

Il a laissé des disciples non moins dévoués, entre autres M. *Maspero*, qui a accepté sa lourde succession au musée du Caire et a déjà, pour sa part, arraché de nouveaux monuments au désert.

L'égyptologie prend une place de plus en plus considérable dans les préoccupations du monde savant[2], et si elle n'est pas encore arrivée à des résultats tout à fait certains, du moins nous en fournit-elle assez pour nous aider à retracer un tableau à peu près fidèle de la civilisation égyptienne.

Les monuments de l'Égypte; les Pyramides. — Protégés contre les invasions par ces déserts mêmes qui les isolaient, les peuples qui de l'Asie vinrent s'établir dans la vallée du Nil, s'appliquèrent à régulariser les inondations du fleuve et à distribuer l'eau dans tous les coins de cette vallée plus basse que le lit du fleuve. Avec des briques cuites ou simplement séchées au soleil, ils bâtirent des cités sur les monticules pour les mettre à l'abri des eaux. Puis, à l'aide des pierres que contenaient en abondance les

1. Né à Boulogne-sur-Mer (1821), mort au Caire en 1881.
2. Il y a plus de onze cours d'égyptologie en Allemagne. — L'Angleterre s'honore des travaux de Wilkinson et de Birch; l'Allemagne, de Lepsius et de Brugsch. L'école française est nombreuse : Brunet de Presles, Charles Lenormant, Letronne, J.-J. Ampère, Mariette, de Rougé, Maspero, Lefébure, etc.

deux chaînes Libyque et Arabique; élevèrent ces monuments qui ont défié les siècles.

Sur la rive gauche du Nil, près de l'emplacement de l'ancienne Memphis, se dresse le *Sphinx*, figure de plus de vingt mètres, à demi enfoncée dans le sable, moitié statue, moitié



Le grand Sphinx.

montagne, majestueuse, et, malgré ses proportions colossales, ayant une expression de sérénité et de douceur. Non loin de cet étrange monument s'élèvent, près de Gizèh, les masses gigantesques des *Pyramides*, entassement prodigieux et pourtant régulier de pierres énormes disposées en gradins; triomphe inouï du travail et de la puissance de

l'homme. La grande pyramide avait 146 mètres de hauteur[1]. Des dégradations successives l'ont quelque peu diminuée, à 137 mètres. Elle dépassait le clocher de Strasbourg, celui de Saint-Étienne à Vienne et le dôme de Saint-Pierre de Rome. « Supposez, dit Ampère, la pyramide en fer-blanc creux, on pourrait la placer sur Saint-Pierre de Rome, qui disparaîtrait comme la muscade escamotée sous le gobelet[1]. »

La grande pyramide est celle de *Khéops;* les deux autres lui sont inférieures, celle de *Khéphren* (138 mètres) et celle de *Mykérinos* (66). Ces étranges monuments qui furent construits quatre mille ans au moins avant l'ère chrétienne, appartiennent à la période du premier empire égyptien (IVe dynastie). Les Arabes, qui occupèrent l'Égypte au moyen âge, ne pouvaient croire que de si vastes monuments n'eus-

---

1. **Lecture : *Les Pyramides.*** — « Les voyageurs parlent tous des Pyramides avec enthousiasme, et cet enthousiasme n'est point exagéré. On commence à voir ces montagnes factices dix lieues avant d'y arriver. Elles semblent s'éloigner à mesure qu'on s'en approche; on en est encore à une lieue, et déjà elles dominent tellement sur la terre qu'on croit être à leur pied; enfin l'on y touche, et rien ne peut exprimer la variété des sensations qu'on y éprouve: la hauteur de leur sommet, la rapidité de leur pente, l'ampleur de leur surface, le poids de leur assiette, la mémoire des temps qu'elles rappellent, le calcul du travail qu'elles ont coûté, l'idée que ces immenses rochers sont l'ouvrage de l'homme si petit et si faible, qui rampe à leur pied; tout saisit à la fois le cœur et l'esprit d'étonnement, de terreur, d'humiliation, d'admiration, de respect. » (Volney, *Voyage en Égypte*, t. I, ch. XIV).

« C'est seulement, dit un autre voyageur, Jomard, au sommet de la pyramide qu'on en prend une juste idée et que l'attente est surpassée par le spectacle. De là on verrait à douze lieues de distance, si la vue pouvait y atteindre. A cette hauteur, sur cette cime imposante, il semble que l'âme s'élève, que les facultés s'agrandissent; tout concourt à exalter l'imagination. On distingue une partie blanche et une partie verte. La partie blanche, c'est le désert; la verte, c'est la vallée d'Égypte et le Delta. Une pierre lancée avec la plus grande force, du sommet, n'atteint qu'à peine la base de la pyramide; ordinairement elle tombe sur les degrés et n'arrive qu'aux deux tiers ou aux trois quarts de l'espace; c'est un essai que j'ai fait plusieurs fois, ainsi que mes compagnons de voyage, avec le même résultat. Les Arabes assurent qu'armé d'une fronde on ne peut réussir à porter la pierre à une plus grande distance. » (Jomard, *Mémoires de la Commission d'Égypte.*)

sent pas été élevés pour abriter des trésors. Ils cherchèrent et trouvèrent l'entrée des pyramides, se glissèrent par des couloirs étroits où les voyageurs ne peuvent marcher que courbés, jusqu'à des chambres où ils ne virent que des tombeaux. Ces pyramides, en effet, n'étaient que d'orgueilleux tombeaux que s'étaient préparés des souverains despotiques et où ils n'ont pas même pu jouir du repos éternel qu'ils croyaient s'assurer. Les sarcophages de granit qu'on a trouvés dans la *chambre du roi* et dans la *chambre de la reine* sont vides.

Les pyramides de Gizèh ne sont pas les seules d'ailleurs qui subsistent en Égypte. Il en existe une centaine dans le voisinage du Delta, et quelques-unes dépassent en hauteur la pyramide de Mykérinos. C'était la forme primitivement adoptée pour les tombeaux, et les suppositions qu'on avait faites sur la destination scientifique des pyramides, qui auraient été en quelque sorte des observatoires, sont purement gratuites.

Les tombeaux de Sakkarah; le lac Mœris; le Labyrinthe. — Les tombeaux qui ont été déblayés près de Sakkarah offrent une série de petits pylônes ou de pyramides tronquées formant par leur rapprochement des rues étroites, des impasses, une vraie ville des morts. Les Égyptiens appelaient ces tombeaux « maisons éternelles », et la richesse des décorations des chambres sépulcrales, les images sans nombre dont les murs sont couverts, justifient le nom. Encore, dans ces maisons mortuaires, le cadavre est-il dissimulé avec soin : un puits vertical très profond mène à un couloir horizontal qui aboutit à une chambre : c'est là que se trouve le sarcophage monolithe.

Vers l'époque de la douzième dynastie, la vallée qui s'appelle aujourd'hui le *Fayoum* fut aménagée pour recevoir les eaux du Nil, et un merveilleux bassin, célèbre sous le nom de lac *Mœris*, permit de retenir le trop-plein du Nil, puis de renvoyer les eaux du lac, de manière à corriger les irrégularités et les caprices de l'inondation[1]. Les digues, larges

1. Ce réservoir, l'une des merveilles de l'Égypte antique, portait plu-

parfois de cinquante mètres, enfermaient ainsi toute la vallée du Fayoum. Au milieu du lac s'élevaient, dit-on, deux pyramides couronnées chacune d'un colosse assis, dont l'un représentait, selon Hérodote, le roi constructeur, et l'autre la reine sa femme. Les savants modernes identifient ce roi ingénieux avec *Amenemhat III* (XII[e] dynastie).

A l'est du lac, sur un petit plateau, s'élevait le *Labyrinthe*, immense palais qu'Hérodote proclame la merveille de l'Égypte. Ce palais, de deux cents mètres de long, contenait trois mille chambres, dont la moitié souterraines : c'était le Labyrinthe (Lope-ro-hount) [1]. Des couloirs habilement enchevêtrés faisaient communiquer ces milliers de salles, au milieu desquelles on ne pouvait s'aventurer sans guide. Un savant allemand, Lepsius, a retrouvé en 1843 les ruines de ce Labyrinthe fameux. « Nous y remarquons, écrivait-il, des centaines de chambres l'une auprès de l'autre, souvent de très petites auprès de grandes, de vastes pièces soutenues par de petites colonnes, liées par des corridors, sans régularité pour l'entrée et la sortie; sur ce point la description d'Hérodote et celle de Strabon sont pleinement justifiées. Quant à la disposition de l'ensemble, il consiste en trois masses de constructions, dessinant un espace de six cents pieds de long sur cinq cents de large. Le quatrième côté, l'un des petits, est occupé par la pyramide, qui a trois cents pieds en carré à sa base. Du côté oriental, les murs des chambres s'élèvent à dix pieds au-dessus du sol ; et du haut de la pyramide on découvre un plan régulier de tout l'édifice. » Le Labyrinthe semble avoir été à la fois un palais et un temple où l'on enfermait les statues des divinités ou des rois défunts, et sans doute aussi les objets précieux, les vêtements divins. Ce fut aussi le tombeau d'Amenemhat III.

Enfin les tombeaux de *Beni-Hassan* ont achevé de nous

---

sieurs noms : il s'appelait *Hount*, l'inondation, *Meri*, le lac par excellence, dont les Grecs ont fait *Mœris* et *Ph-youm*, la mer, d'où les Arabes ont tiré le nom de *Fayoum*, qu'ils donnent à la province. (Maspero, *Histoire ancienne*, ch. III.)

1. Maspero, *Histoire ancienne*.



révéler, par les mille détails de la vie privée peints sur les murs ou rappelés dans les inscriptions des salles funéraires, la splendeur et la prospérité de l'Égypte sous le premier empire.

L'invasion des Hyksôs ; le nouvel empire thébain. — Quatorze dynasties (dont quelques-unes avaient eu une durée de plus de deux siècles et compté cinquante ou soixante rois), avaient déjà régné à *Memphis* d'abord, à *Thèbes* ensuite, lorsqu'une invasion de peuplades asiatiques troubla profondément l'Égypte au vingtième siècle avant l'ère chrétienne. C'étaient les *Pasteurs* ou les *Hiq-Sous* (pillards) (nom laissé par Manéthon), dont les Grecs ont fait Hyksôs. Cette domination n'a pas été aussi barbare qu'on l'a cru longtemps, puisque l'archéologie moderne a retrouvé des monuments contemporains de ces rois *qui continuèrent les dynasties égyptiennes* et se montrèrent zélés à imiter les arts de l'Égypte.

Toutefois la nationalité égyptienne se maintenait dans le sud, à Thèbes, dont les princes reprirent peu à peu courage et chassèrent l'étranger. Expulsés par *Ahmès*, puis par *Touthmès*, les Pasteurs rentrèrent en Asie, et alors l'Égypte, sous les princes de la dix-huitième et de la dix-neuvième dynastie (au dix-huitième siècle suivant les uns, au seizième suivant les autres, avant l'ère chrétienne), atteignit de nouveau un haut degré de prospérité. *Séti Ier*, les *Ramsès*, surtout *Ramsès II Meïamoun*, dont les exploits réunis ont donné naissance à la légende du fameux *Sésostris* des Grecs, portèrent au plus haut point la gloire égyptienne, envahirent l'Asie, l'Éthiopie, et ont laissé, témoignages irréfragables de leur puissance, les monuments admirables de Thèbes.

Les monuments du nouvel empire thébain ; la salle de Karnak ; Louqsor ; le Ramesséum. — C'est en remontant le Nil depuis Kenèh et Dendérah qu'on rencontre les monuments prodigieux du nouvel empire thébain. Thèbes surtout, quoique déserte et dévastée, étonne les imaginations des érudits les plus familiers avec les merveilles de l'Égypte, comme elle excita l'enthousiasme des soldats du général Desaix qui, arrivés devant les pylônes gigantesques, les allées de sphinx, les obélisques, les temples, les palais, et aperce-

vant encore, aussi loin que leurs regards pouvaient s'étendre, d'autres villes de monuments, battirent des mains comme à la vue du spectacle le plus beau qui se fût offert à leurs yeux. Ils étaient pourtant accoutumés déjà par les Pyramides à l'architecture extraordinaire de ce peuple disparu qui, selon l'expression de Bossuet, savait « imprimer le caractère d'immortalité à tous ses ouvrages ».

Thèbes s'étendait librement sur les deux rives du Nil. Elle n'avait point de portes, et l'expression d'Homère célébrant « la ville aux cent portes » doit s'entendre : la ville aux cent *pylônes*, portes triomphales. Sur la rive droite la salle hypostyle (élevée sur colonnes) de Karnak attire tout de suite l'attention, Sur une longueur de 102 mètres et une largeur de 51 mètres, cent trente-quatre colonnes soutenaient un plafond qui n'avait pas moins de 23 mètres de hauteur dans la partie centrale. Cette partie centrale était appuyée sur douze colonnes plus grosses que les autres et semblables à la colonne Vendôme de Paris ou à la colonne Trajane de Rome. Chacune des colonnes qui sont encore debout (le plafond a disparu) est couverte de peintures et d'hiéroglyphes. C'est la salle de Ramsès Sésostris, mais elle avait été construite presque entièrement par son père Séti, dont les exploits sont représentés sur les murs de l'édifice [1].

---

1. **Lecture : *La salle de Karnak*.** — « Le spectacle que j'ai devant les yeux, raconte Ampère, surpasse tout ce que j'ai vu sur la terre. Non, M. Wilkinson n'a point exagéré en disant que c'est la plus vaste et la plus splendide ruine des temps anciens et modernes. Pour Champollion, dont l'âme, naturellement ouverte au sentiment du grand, savait aussi bien admirer l'Égypte que la comprendre, on voit qu'il fut étourdi et comme foudroyé à l'aspect de cette merveille du passé. « Les « Égyptiens, écrivait-il, en présence de ce que je vois, concevaient en « hommes de cent pieds de haut, et l'imagination, qui en Europe s'élance « bien au-dessus de nos portiques, s'arrête et tombe impuissante au pied « des cent quarante colonnes de la salle de Karnak..... Je me garderai bien « de rien décrire, ajouta-t-il, car, ou mes expressions ne vaudraient que « la millième partie de ce qu'on doit dire en parlant de tels objets, ou « bien, si j'en traçais une faible esquisse, même très décolorée, je pas- « serais pour un enthousiaste et peut-être même pour un fou. »

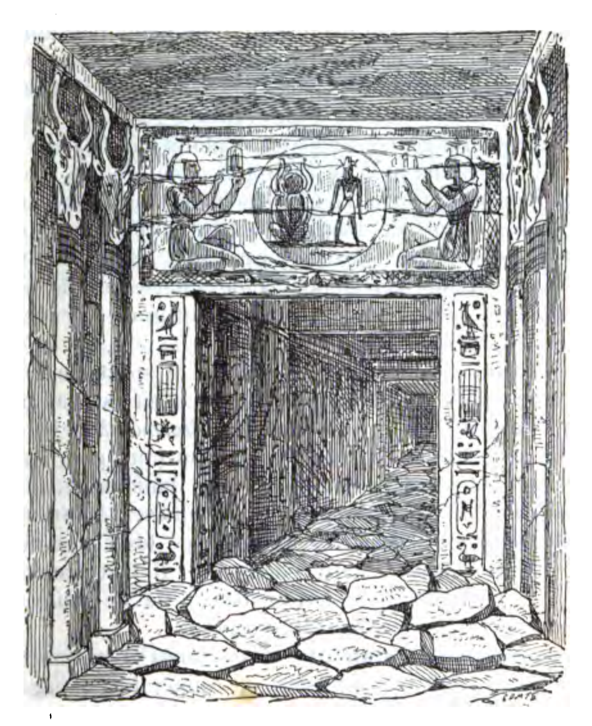
« La grande salle de Karnak a été achevée par Ramsès Sésostris, mais

Des ruines de Karnak part une allée de sphinx à tête de bélier, qui se dirige vers le sud et rejoignait le palais de *Louqsor*. Louqsor (ce mot en arabe veut dire : les palais) offre encore un amas de temples, de galeries, de pylônes, d'obélisques. C'est un des obélisques plantés devant l'édifice de Ramsès qu'on a amené à Paris et dressé sur la place de la Concorde, sous le règne de Louis-Philippe. Les obélisques, grandes aiguilles de granit, taillées et ornées d'hiéroglyphes, de bas-reliefs, se plaçaient devant les portes deux à deux, et le frère de l'obélisque de la place de la Concorde se voit encore à Louqsor, mieux conservé sous ce climat constant. Son inscription, semblable à celle de l'obélisque naturalisé parisien, n'est qu'une série de formules élogieuses et sacrées en l'honneur « de Ramsès II, fils du Soleil, approuvé par le Soleil, dieu bienfaisant, maître du monde, qui a réjoui Thèbes par des édifices grands et durables ».

---

elle avait été construite presque entièrement par son père Séti, dont les exploits sont représentés sur les murs de l'édifice. Ces tableaux forment littéralement une épopée en bas-reliefs dont le héros est le Pharaon Séti Ier, une *Séthéide* sculptée et vivante. Qu'on ne s'étonne pas de cette expression; ces peintures sont tellement homériques, que M. Wilkinson a pu penser qu'Homère les avait vues dans un voyage en Égypte et s'en était inspiré pour peindre les combats de l'Iliade. Chaque compartiment est comme un chant distinct. Ici on voit Séti, debout sur un char, percer de ses flèches ses ennemis, qui tombent en foule dans mille attitudes désespérées. Le roi, le char, les coursiers, tout est gigantesque par rapport aux ennemis de l'Égypte. Le poitrail des chevaux lancés au galop domine la forteresse et couvre l'armée tout entière des vaincus. Plus loin le vaillant Pharaon est aux prises avec un chef ennemi qu'il tient à la gorge et va percer; son pied écrase un adversaire qu'il vient d'immoler. Le mouvement qui exprime cette double action est sublime. Ailleurs on voit Séti traîner après lui les peuples soumis par ses armes, et, ce qui est plus extraordinaire, emporter plusieurs chefs sous son bras, ainsi qu'on emporterait un enfant mutin. Puis les vaincus font acte de soumission, ils abattent les forêts de leur pays comme pour l'ouvrir devant les pas du vainqueur. Le roi revient en triomphe dans ses États, où il reçoit les hommages de ses peuples, et où les grands et, ce qui est à remarquer, les prêtres, inclinés devant lui et représentés avec une stature très inférieure à la sienne, offrent en toute humilité leurs respects au Pharaon victorieux. » (J.-J. Ampère, *Recherches sur l'Égypte*.)

Sur la rive gauche du Nil on aperçoit les ruines de *Gournah* et surtout celles du *Ramesséum*, le monument dont plusieurs savants avaient voulu faire le tombeau d'Osymandias. Moitié palais, moitié temple, suite de cours



Entrée de la tombe de Ramsès III (voir p. 32).

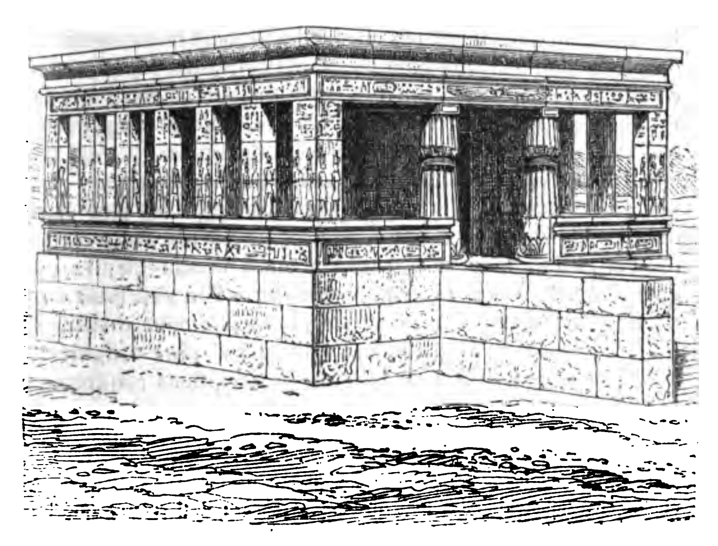
et de salles remplies de colonnes, le Ramesséum est plein des souvenirs et de la gloire de Ramsès II. Un colosse en granit de cinquante-trois pieds le représentait assis sur son trône : aujourd'hui il est brisé. Son pied a plus de deux mètres de long et, dit Ampère, « quand j'ai grimpé sur son bras, il m'a semblé gravir un rocher ».

Près de là on remarque encore deux colosses du roi Amenhotep III, le Memnon des Grecs. L'un de ces colosses fut longtemps célèbre sous le nom de la statue parlante : il rendait des sons au lever de l'aurore, lorsque les premiers rayons du soleil venaient le frapper. Un savant français, Letronne, a donné une explication purement physique de ce phénomène qui cessa lorsque la statue eut été réparée. Les édifices de *Médinet-Habou*, construits par Ramsès III, offrent une cour entourée d'un péristyle remarquable orné de peintures qui représentent les exploits du Pharaon. Près de Thèbes, comme près de Memphis, à côté de la cité des vivants on a retrouvé la cité des morts creusée dans la montagne du côté de l'ouest. De l'autre côté de la montagne, dans une vallée aride, se cachaient les tombeaux des rois, et ces tombeaux composés de galeries et de salles sans nombre, offrent une immense quantité de légendes, de figures, d'inscriptions, de peintures.

Si les ruines de Thèbes présentent le spectacle le plus grandiose qu'on puisse contempler, il n'en est pas moins digne d'intérêt d'aller visiter celles d'*Hermonthis*, le temple d'*Esnèh*, les deux temples d'*Edfou* (qui pourtant ne remontent pas au delà de l'époque des Ptolémées), le temple d'*Ombos* et surtout celui d'*Éléphantine*. A *Syène* on voit se dérouler les carrières de granit où les Égyptiens ont puisé leurs colosses, leurs obélisques. Il faut franchir la première cataracte pour arriver dans l'île de *Philæ*, l'île sainte, le dernier asile du culte égyptien.

Les grottes d'Ipsamboul. — Les ruines se continuent, et même quelquefois plus pressées, en Nubie, témoignages de l'étendue de l'empire égyptien. A Beit-Oually, un *spéos*, temple taillé dans l'intérieur du roc, montre une série de bas-reliefs représentant Ramsès triomphant de ses ennemis. Enfin, après de longs méandres du Nil, dans un endroit resserré et sauvage, on salue d'un cri d'admiration les colosses d'Ipsamboul. Deux rochers surplombent le Nil, et dans ces rochers sont creusés deux temples. Des deux côtés de la porte du petit temple on a sculpté dans le roc six colosses debout, effigies du grand Ramsès et de sa femme la reine Nofreari.

Ce sont des enfants en comparaison des colosses du grand temple. Entre les six colosses sont des contreforts sculptés également dans le roc et sur lesquels on a gravé les plus beaux et les plus grands hiéroglyphes qui existent. L'intérieur des temples, quand on peut le regarder avec des lu-



Temple égyptien (situé dans l'île d'Éléphantine).

mières, offre également la figure de Ramsès s'élançant sur ses ennemis[1].

---

1. **Lecture : *Les colosses d'Ipsamboul.*** — « Les images de Ramsès qui sont là debout devant moi ont toutes les traits bien marqués du conquérant. Le noir des yeux et des sourcils les fait paraître vivantes, en même temps que leurs bras croisés sur la poitrine et toute leur attitude expriment le recueillement. Cette expression d'un recueillement qui dure depuis plus de trois mille ans, cette silencieuse immobilité des statues séculaires qui portent les montagnes en priant; ce roi qui est à la lettre le pilier du temple, tout cela plonge dans une émotion religieuse. Je considère une à une les peintures qui décorent les

Cette rapide énumération des monuments de l'Égypte peut à peine donner une idée des richesses archéologiques dont est semée cette belle vallée du Nil, et de la civilisation qui autrefois fleurit d'Ipsamboul à Syène, de Syène à Thèbes, de Thèbes à Memphis. Ces éloquents et majestueux témoins d'une civilisation évanouie, personne ne peut les contredire. Les archéologues n'ont pas encore lu tout cet immense livre de pierre dont chaque jour révèle de nouvelles pages ; mais ce qu'ils ont déjà déchiffré a jeté un jour nouveau sur la religion et les mœurs des Égyptiens, moins singulières qu'elles ne le paraissaient aux savants grecs.

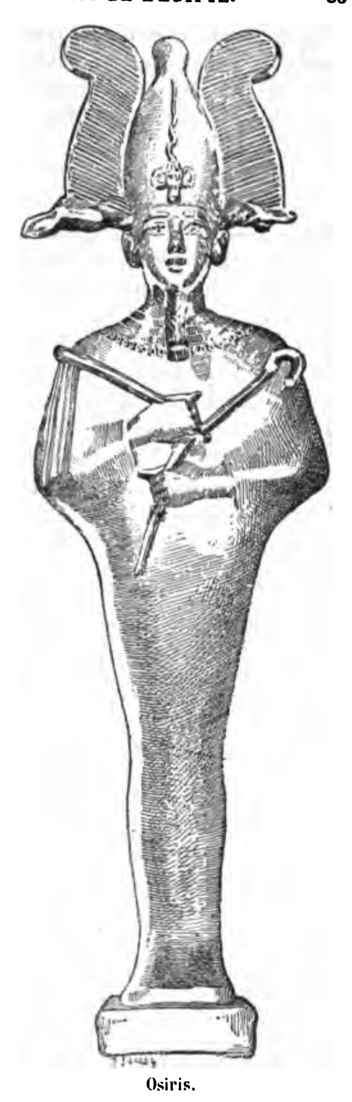
La religion égyptienne, le culte des animaux. — La phrase fameuse de Bossuet : « Chez les Égyptiens tout était dieu excepté Dieu lui-même » pouvait, avant les découvertes de l'érudition moderne, paraître aussi exacte qu'elle est énergique. En effet, bizarre et ridicule si l'on s'en tient aux manifestations extérieures, la religion égyptienne divinisait tout, les astres, les animaux même les plus vulgaires. Hérodote a exposé tout au long les prescriptions religieuses des Égyptiens. Il détaille gravement le soin avec lequel les

---

trois grandes salles et seize salles plus petites du temple, ces peintures encore si fraîches, qu'elles font dire aux Arabes : « Il semble que les « ouvriers n'ont pas encore eu le temps de se laver les mains depuis qu'ils « ont terminé leur travail. » Je m'enfonce, je m'oublie dans ces demeures souterraines, je vais des grandes salles aux petites chambres latérales. J'admire partout le majestueux style de l'époque du grand roi ; je contemple les colossales cariatides ; je marche au milieu de cette allée de géants ; je me tais comme eux ; j'écoute leur silence solennel, et puis j'en viens à me figurer qu'ils l'ont rompu quand ils étaient séparés du jour et de l'air, ensevelis dans la profondeur de la montagne. Qu'ont-ils pu se dire durant les siècles de cette longue nuit ?

« Je sors, je retourne vers leurs frères, auprès desquels ils me semblent petits. Une des têtes a roulé dans le sable et gît aux pieds du roi décapité par le temps, une autre toute blanche, vue de loin, semble la tête d'un fantôme gigantesque; la troisième est un peu mutilée, mais il en est une parfaitement conservée, et qui, vue de profil, est d'une grande beauté, — oui, beauté. — Dans l'aspect de cette masse admirable, dans ce fragment de montagne taillée qui, d'un peu loin, se confond avec les autres rochers entassés autour de lui, il y a, je l'affirme, il y a de la grâce. » (Ampère, *Recherches en Nubie*.)

animaux sacrés étaient gardés, nourris, embaumés. « On transporte, dit-il, en des maisons consacrées les chats morts; ensuite, après les avoir embaumés, on les inhume à Bubaste. Les chiens sont inhumés chacun dans sa ville, en des chambres consacrées; les ichneumons de même. » — « Pour tel des Égyptiens, dit-il encore, le crocodile est sacré; pour tels autres il ne l'est pas. Les hippopotames dans le nome de Papremis sont sacrés; pour les autres Égyptiens ils ne le sont pas. » On citait encore parmi les animaux sacrés le phénix, le serpent, l'ibis, oiseau noir aux pattes de grue, au bec recourbé.



Osiris.

De tous les animaux sacrés chez les Égyptiens nul n'était plus honoré que le bœuf *Hapi*. Reconnu à des marques extraordinaires, ce bœuf divin devait être noir, porter sur le front un carré blanc, sur le dos l'image d'un aigle, à la queue des poils doubles, sous la langue un escarbot. Hapi avait son temple, ses prêtres qui le servaient avec magnificence. Sa mort plongeait

l'Égypte dans le deuil. Il fallait trouver un autre Hapi : s'il tardait à se manifester, l'anxiété se peignait sur les visages; dès qu'il avait paru, l'allégresse était extrême et universelle. Mariette a déblayé les longues galeries souterraines du *Sérapéum* de Memphis, où chaque Hapi avait sa sépulture particulière et quasi royale.

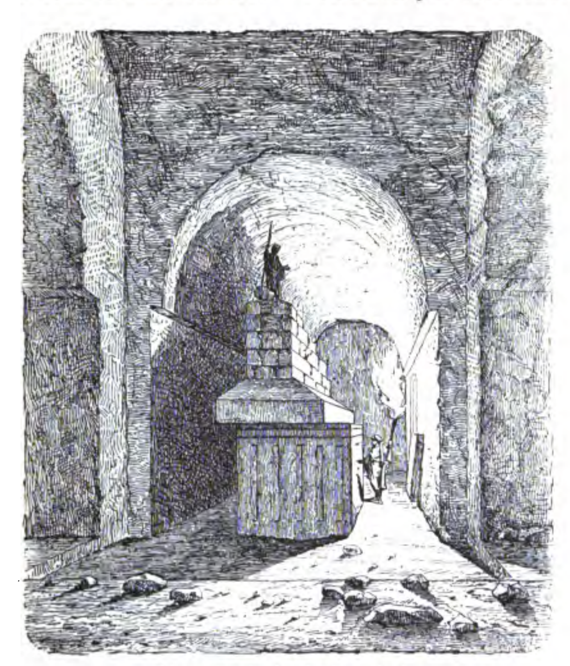
Peut-être faut-il expliquer ce culte bizarre des animaux par le sentiment de reconnaissance qu'eurent les peuples de cette contrée pour des animaux précieux par leur travail comme le bœuf, ou servant à nettoyer un pays chaud et régulièrement inondé des milliers d'insectes et des détritus de toute sorte dont la décomposition eût vicié l'air[1]. Ou bien, suivant l'opinion de la plupart des savants, ce culte des animaux était-il une forme sensible de l'adoration des dieux justifiée, dans la théologie égyptienne, par des théories qui échappaient au vulgaire?

Les doctrines des prêtres égyptiens. — Les prêtres égyptiens paraissent en effet avoir eu de la divinité une conception plus élevée. Ils crurent à un Dieu unique, éternel, immuable, « celui qui existe par essence, le seul qui vive en substance, le seul générateur dans le ciel et sur la terre qui ne soit pas engendré[2] ». Mais de bonne heure cette notion d'un Dieu unique s'altéra et se compliqua par la distinction des attributs divins devenus, à leur tour, des personnes, des dieux. Les noms de *Râ*, d'*Ammon*, d'*Imhotep*, de *Phtah*, d'*Osiris* semblent avoir été les noms différents d'un même dieu envisagé sous différents aspects.

Ce dieu était évidemment le *Soleil*, si terrible et si bienfaisant en ce pays qu'il féconde et brûle tour à tour[3]. « Les phases de son cours furent considérées comme autant de manifestations, autant de formes (*khoper*) de son être.... Sa vie journalière, depuis le moment où il apparaît à l'horizon du

1. Georges Perrot, *Histoire de l'art dans l'antiquité.*
2. Maspero, *Histoire ancienne.*
3. Une stèle funéraire conservée au musée de Berlin contient une prière au Soleil, que M. de Rougé a traduite ainsi : « Adoration au dieu Râ, Emou, Cheper, Horus des deux zones. Hommage à toi, le *Sahou*, enfant divin qui prend naissance de lui-même chaque jour! Hommage à toi qui

matin jusqu'au moment où il disparaît derrière la montagne d'Occident, devint la vie du Dieu suprême, et sa lutte contre l'obscurité, la lutte de Dieu contre les mauvais principes. » Osiris était le dieu solaire, « l'être bon par excellence, en



Chambre sépulcrale d'un Hapi.

guerre perpétuelle avec *Set* (Typhon), le maudit, le dieu des ténèbres et de la nuit. Osiris, après sa disparition à

---

luis dans les eaux du ciel pour donner la vie ! Il a créé tout ce qui existe dans les actions célestes. Hommage à toi, Râ! Lorsqu'il s'éveille, ses rayons portent la vie aux purs. Hommage à toi qui as fait les types dans leur ensemble ! Lorsqu'il se cache, ses voies sont inconnues. Hommage à toi ! Lorsque tu circules dans la région supérieure, les dieux qui t'approchent tressaillent de joie ! »

l'Occident, allant à travers une région mystérieuse, les ténèbres de l'enfer que nul vivant n'a jamais pénétrées, et voyageait pendant douze heures pour regagner l'Orient. Il symbolisait donc la naissance et la mort journalières du Soleil, qui triomphait chaque matin de la nuit[1]. »

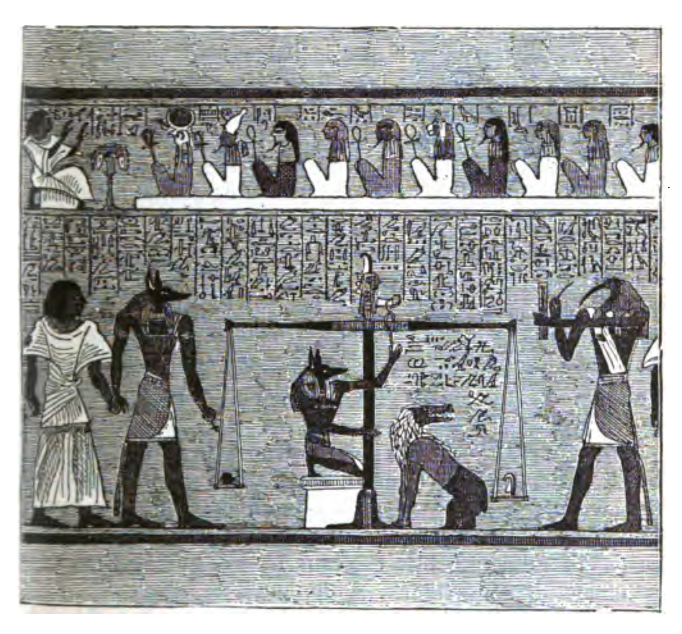
Les prêtres égyptiens, mêlant la terre et le ciel, imaginèrent en outre diverses manifestations de la divinité, se montrant aux hommes sous la forme de *dieux-rois* qui variaient suivant les provinces : *Râ*, *Shou*, fils de *Râ*, *Set*, *Hor*, etc. Puis ces manifestations s'abaissèrent, et les dieux terrestres furent non plus des hommes, mais des animaux; de là probablement ces honneurs singuliers rendus au chat, au crocodile, au serpent, au bœuf Hapi.

Ce qui rehausse le culte étrange du bœuf *Hapi*, c'est que cet animal sacré était regardé comme l'incarnation d'un dieu. « Hapi, dit Mariette, est le verbe égyptien incarné. Il est l'âme d'Osiris; c'est Osiris qui lui donne sa propre vie : il n'est pourtant pas fils d'Osiris, car il tient sa chair de Phtah. L'Égyptien qui, d'un pas silencieux et recueilli, venait s'incliner devant le taureau divinisé, oubliait que la majesté de ce dieu n'était que celle du plus ordinaire des quadrupèdes : il saluait au contraire en lui le bienfaisant Osiris, celui qui, gardien des âmes, se montrait sous la forme d'un animal comme une preuve vivante de la protection de Dieu et quittait sa nature immortelle pour venir habiter une enveloppe sujette à la mort. » — « Je n'estime pas du reste, ajoute Mariette, plus qu'elle ne vaut, cette singulière théologie égyptienne qui, commençant à Dieu, se termine par le plus déplorable usage qu'un peuple ait fait de doctrines sérieuses, à un vulgaire quadrupède qu'on nourrissait dans un temple magnifique transformé en étable[2]. »

La destinée humaine; l'immortalité de l'âme. — Les prêtres égyptiens professaient sur la destinée humaine des doctrines qui, sous leurs images, cachaient un sens élevé. Adorant surtout Osiris, ils avaient été conduits à assimiler

1. Maspero.
2. Mariette, *Mémoire sur la mère d'Apis*.

l'homme à cette divinité et la vie humaine au cours du soleil. La naissance, la maturité, le déclin, la mort reproduisaient le matin, l'heure de midi, le soir. De même qu'Osiris disparaissait pour se lever de nouveau, l'homme s'enfonçait dans la nuit jusqu'au moment où il renaissait à une autre vie.
L'homme avait reçu une parcelle de l'intelligence divine



La pesée des actions (voir p. 40).

emprisonnée dans le corps. Mais cette intelligence divine (*Khou*) eût brûlé le corps : il lui avait fallu une enveloppe : l'*âme* (*ba*), et l'âme elle-même avait une enveloppe : l'*esprit*, (*nîwou*), qui la reliait directement au *corps* (*khat*). La mort brisait la prison du corps et en même temps dégageait l'intelligence divine, qui reprenait son essor. Il ne restait plus que l'*âme*, enveloppe désormais vide. C'est elle qui

comparaissait devant le tribunal où Osiris siégeait entouré des quarante-deux membres du jury infernal. « L'âme impie, rejetée, ballottée entre ciel et terre, cherche alors un corps humain pour s'y loger, et, dès qu'elle l'a trouvé, elle le torture, l'accable de maladies, le précipite au meurtre et à la folie. Lorsque après des siècles elle touche enfin au terme de ses souffrances, c'est pour subir la seconde mort et retomber dans le néant[1]. »

Le jugement se faisait par la balance : les âmes étaient *pesées*, et les monuments nous figurent cette pesée idéale qui décidait du sort de l'homme. Le juste devenait le compagnon d'Osiris, mais non sans avoir passé par de nouvelles épreuves. « Le mort, en descendant dans le monde infernal (le Ker-neter), se voyait obligé de franchir quinze ou pylônes portiques gardés par des génies armés de glaives ; il n'y pouvait passer qu'en prouvant ses bonnes actions et sa science des choses divines : il était soumis à de rudes travaux, énumérés dans le *Rituel funéraire*. Il avait à soutenir contre des monstres, des animaux fantastiques, de terribles combats et ne triomphait qu'en s'armant de formules sacramentelles, d'exorcismes qui remplissent onze chapitres du *Rituel*[2]. »

Les funérailles, le jugement des morts ; les momies. — Cette croyance à l'immortalité de l'âme avait frappé les Grecs, et Pythagore avait probablement puisé à cette source sa doctrine de la *métempsycose* (migration des âmes dans le corps des animaux). Elle explique le soin que les Égyptiens prenaient de leurs morts et de leurs tombeaux. Ils figuraient le jugement céleste par un jugement solennel rendu par les proches et les amis du défunt. Si le mort était convaincu d'avoir, durant sa vie, commis des actions mauvaises, il était privé de sépulture légale. Si au contraire sa vie avait été bonne et honnête, on prononçait l'éloge du mort, et l'on procédait à l'embaumement.

Les Égyptiens avaient poussé très loin cet art de con-

---

1. Maspero.
2. François Lenormant, *Manuel d'histoire ancienne de l'Orient*, tome I.

server les corps. Les momies qu'on a retrouvées après des milliers d'années sont entières. « Les traits sont reconnaissables, les chairs peu affaissées; les paupières, les lèvres, les oreilles, le nez, les joues, toutes les parties charnues ont une apparence qui approche de l'état naturel; les dents sont en place, enfin les cheveux sont encore implantés solidement[1]. » Les momies des cinquante pharaons que M. Maspero a rendues à la lumière en 1881, à l'ouest de Thèbes, et transportées au musée de Boulaq, étaient si bien conservées que les traits du visage n'étaient pas altérés. Les bandelettes de lin ne s'étaient point corrompues; on retrouva jusqu'à des fleurs enfermées dans des cercueils de pierre et ne paraissant flétries que depuis quelques mois, alors qu'elles avaient été coupées il y a quatre mille ans. Le savant botaniste Schweinfurth disait qu'au développement des fleurs on pouvait préciser la saison où elles furent cueillies pour parer la momie, et il a composé un admirable herbier d'échantillons pour le musée de Boulaq.



Cercueil de momie.

Les momies étaient renfermées dans des coffres de bois ou étuis, ornés d'hiéroglyphes et de peintures, quelquefois dans un sarcophage de porphyre, de basalte ou d'albâtre. Les nécropoles, les cimetières étaient placés dans

1. *Description de l'Égypte* (mémoire de Jomard).

la partie la plus relevée du pays, près des collines encadrant la vallée du Nil, de manière que les tombeaux fussent préservés de l'inondation. A l'époque de la crue il fallait donc s'y rendre en barque; de là l'expression : « Un tel doit passer le lac de la province ». De là aussi, selon Diodore, les fables des Grecs sur le voyage aux enfers et la barque qui transporte les morts.

Organisation politique; le gouvernement. — « Les Égyptiens, dit Bossuet, sont les premiers où l'on ait su les règles du gouvernement. » Ce gouvernement s'identifiait pour ainsi dire avec la religion. Les dédicaces des monuments nous montrent les rois divinisés. Dans une salle de Gournah on voit Ramsès Ier, l'aïeul de Ramsès Sésostris, placé derrière Ammon, recevoir, transformé lui-même en Osiris, les hommages religieux de son petit-fils.

Ces pharaons cependant eurent quelques notions d'*administration*. Ils avaient divisé l'Égypte en *nomes*, « subdivisés eux-mêmes en plusieurs parties : 1° la ville capitale (*nout*), siège de l'administration civile et militaire et centre de la religion provinciale; 2° les terres de production (*ouou*), cultivées en céréales et fécondées par l'inondation; 3° les terres marécageuses (*peh'ou*), sur lesquelles les débordements du Nil laissaient des étangs trop profonds pour être desséchés facilement; 4° enfin les canaux dérivés du Nil pour les besoins de l'agriculture et de la navigation. En tête de l'administration civile et militaire on trouve tantôt des gouverneurs héréditaires, tantôt des *nomarques* nommés directement par le roi. Les habitants du nome payaient au roi et à ses fonctionnaires un impôt en nature proportionnel à leur richesse foncière et dont la répartition exigeait des recensements et des cadastres fréquents. Ils étaient soumis à une espèce de conscription pour le service militaire et à la corvée pour l'exécution de tous les travaux d'utilité publique, qu'il s'agît d'élever un temple ou une forteresse, de tracer une route, de construire une digue ou de creuser un canal. — Le nombre des nomes varia selon les temps. La plupart des historiens anciens en comptent trente-six; les listes égyptiennes en donnent parfois quarante-quatre,

dont vingt-deux pour la Haute Égypte et vingt-deux pour la Basse[1]. »

Le roi paraît avoir aussi été le seul propriétaire de l'Égypte : la Bible nous le montre, sur le conseil de Joseph, amassant tout le grain du pays pour les années de disette. C'est là un fait qu'explique le caractère conservé par la royauté même dans les temps modernes. Au dix-neuvième siècle on a vu Méhémet-Ali, seul propriétaire, seul agriculteur, seul industriel et exploitant l'Égypte comme une ferme. Le despotisme n'a cessé d'être traditionnel sur les bords du Nil et y a été aussi immobile que les monuments qu'il a élevés.

La société. — L'immobilité dans la hiérarchie, tel fut aussi le caractère de la société, qui paraît avoir été divisée en *classes*, sinon en castes. Les deux premières étaient celles des *guerriers* et des *prêtres*. Leurs terres étaient exemptes d'impôts. Si nous en croyons Hérodote, au-dessous des deux classes des prêtres et des guerriers il y avait encore cinq autres classes : les bouviers, les porchers, les marchands, les interprètes et les pilotes. Il faut plutôt voir dans ces classes des corporations que des castes. Le fils sans doute succédait habituellement au père dans sa profession, système qui convient à l'esprit constant du peuple égyptien, mais nul document ne permet d'affirmer que ces corporations aient eu le caractère de castes dans lesquelles on se trouvait emprisonné par la naissance[2].

Mœurs et coutumes; idées morales. — Les Égyptiens avaient donc une société régulière, divisée en cadres trop bien déterminés peut-être, fondée, en tout cas, sur le respect de la famille, la reconnaissance envers les parents, l'amitié, la déférence pour la vieillesse.

Ils observent, dit Hérodote, les coutumes de leurs pères et n'en adoptent pas de nouvelles. Lorsque les jeunes gens rencontrent leurs anciens, ils leur cèdent le pas et font un

1. Maspero, *Histoire ancienne des peuples de l'Orient*, ch. I.
2. Ampère a réfuté cette doctrine des castes dans un mémoire qui fait suite à son *Voyage en Égypte*.



détour; à leur approche ils se lèvent de leurs sièges. Excessivement polis, les Égyptiens, au lieu de se saluer de la voix dans les rues, se saluaient en laissant tomber la main jusqu'au genou.

Vêtus de tuniques de lin avec des franges autour des jambes et par-dessus la tunique, ils portaient des manteaux de laine blanche. Toutefois on n'entrait point dans les temples avec de la laine; c'eût été une impiété d'en laisser à ceux qu'on ensevelissait.

Les lois égyptiennes paraissent avoir été sévères pour le bon ordre de la société. Le parjure était puni de mort. Celui qui, pouvant sauver un homme attaqué, ne le faisait pas, était puni de mort aussi rigoureusement que l'assassin. Tout Égyptien devait déposer chez le magistrat un écrit indiquant ses moyens de subsistance; celui qui faisait une déclaration fausse ou qui gagnait sa vie par des moyens illicites, était condamné à mort. Le meurtre même d'un esclave entraînait la peine de mort.

Les biens du débiteur étaient engagés pour ses dettes, non sa personne. Hérodote parle d'une loi qui autorisait les Égyptiens à emprunter en mettant en gage la momie de leur père. Celui qui ne payait pas sa dette était privé des honneurs de la sépulture de famille.

L'usure était limitée (les intérêts ne pouvaient dépasser le capital); des punitions rigoureuses atteignaient la trahison, la lâcheté dans les armées, la falsification des monnaies, mesures, poids, sceaux et actes judiciaires.

Des dessins de bas-reliefs représentent « diverses maisons égyptiennes plus ou moins somptueuses, un superbe palanquin, des espèces de chambres à portes battantes portées sur un traîneau, et qui ont servi de voitures aux anciens grands personnages de l'Égypte; les singes, chats et chiens qui faisaient partie de la maison, ainsi que les nains et autres individus mal conformés, qui 1500 ans av. J.-C. et même plus, servaient à désopiler la rate des seigneurs égyptiens, aussi bien que 1500 ans après celle de nos vieux barons d'Europe; les officiers d'une grande maison, intendants, scribes; les domestiques portant les provisions de

bouche de toute espèce; les servantes apportant aussi divers comestibles; la manière de tuer les bœufs et de les dépecer pour le service de la maison; une suite de dessins représentant des cuisiniers préparant des mets de diverses sortes; enfin, les domestiques portant les mets préparés à la table du maître[1]. »

Mais il est évident que la masse du peuple courbée sous le poids des corvées de tout genre, occupée, en dehors des travaux des champs, à élever à force de bras les monuments gigantesques qui exigeaient l'emploi de centaines de mille hommes, végétait, comme le *fellah* égyptien d'aujourd'hui, dans l'ignorance et la servitude. Les figures qui sont dessinées sur les monuments nous montrent de véritables armées attelées au transport de blocs ou de colosses et marchant sous les coups de fouet.

Et cependant nous avons dans des inscriptions, et surtout dans le *Livre des morts*, de louables exposés des lois morales. Sous une forme négative, en se défendant d'avoir fait le mal, un chef énumère toutes les mauvaises actions qu'il n'a pas commises, et témoigne, dans cette confession ou plutôt cette apologie, d'une délicatesse de sentiments qui montre l'Égyptien sous un jour inattendu[1]. (Champollion, *Lettres d'Égypte et de Nubie*.)

Agriculture. — Les monuments, principalement les tom-

---

1. **Lecture : *La confession d'un mort*.** — « C'est au chapitre cxxv du *Livre des morts* que se trouve l'expression la plus belle et la plus complète de ces idées d'amour et de charité universelle. Ce *Livre des morts*, dont chaque momie portait un exemplaire, était un recueil de prières et de formules à l'usage du défunt dans l'autre monde. L'âme, amenée au tribunal d'Osiris, plaide sa cause par-devant le jury infernal: « Hommage à vous, Seigneurs de Vérité et de Justice.... Moi, certes, je vous connais, seigneurs de la Vérité et de la Justice; je vous ai apporté la vérité, j'ai détruit pour vous le mensonge. Je n'ai commis aucune fraude contre les hommes! Je n'ai pas tourmenté la veuve! Je n'ai pas menti dans le tribunal! Je ne connais pas le mensonge! Je n'ai fait aucune chose défendue! Je n'ai pas fait exécuter à un chef de travailleurs, chaque jour, plus de travaux qu'il n'en devait faire!... Je n'ai pas été négligent! Je n'ai pas été oisif! Je n'ai pas faibli! Je n'ai pas défailli! Je n'ai pas fait ce qui était abominable aux

beaux, nous permettent de nous représenter la manière de travailler et de vivre chez les Égyptiens. Ils contiennent en effet une série pour ainsi dire inépuisable de peintures reproduisant toutes les scènes de la vie journalière. Suivant Champollion, les dessins des grottes de Beni-Hassan relatifs à l'agriculture représentent le labourage avec les bœufs ou à bras d'hommes, les semailles, le foulage des terres par les béliers et non par les porcs, comme dit Hérodote. On y voit jusqu'à cinq sortes de charrues, mais toutes primitives, sans roues, car il ne fallait aucun effort pour ouvrir le sol détrempé. Des tableaux figurent la moisson du blé et du lin, des greniers, la récolte du *lotus*, la culture de la vigne, la vendange, le pressoir de deux espèces, l'un à force de bras et l'autre à mécanique, la mise en jarres, le transport à la cave, le vin cuit, etc. Dans les marais du Delta croissaient en abondance les plantes aquatiques, le *lotus* et le *papyrus*, qui servaient à la fois à la nourriture et à l'industrie des habitants.

Industrie. — Les peintures des tombeaux offrent des modèles de tous les arts et de tous les métiers. « On y voit, dit Champollion, le sculpteur en pierre, le sculpteur sur bois, le peintre de statues, le peintre d'objets d'architecture,

dieux! Je n'ai pas desservi l'esclave auprès de son maître! Je n'ai pas affamé! Je n'ai pas fait pleurer! Je n'ai point tué! Je n'ai pas ordonné le meurtre par fraude! Je n'ai commis de fraude envers personne! Je n'ai point détourné les pains des temples! Je n'ai point distrait les gâteaux d'offrande des dieux! Je n'ai pas enlevé les provisions ou les bandelettes des morts!... Je n'ai point fait de gains frauduleux! Je n'ai pas altéré les mesures de grain! Je n'ai pas fraudé d'un doigt sur une paume! Je n'ai pas usurpé dans les champs! Je n'ai pas fait de gains frauduleux au moyen des poids du plateau de la balance! Je n'ai pas faussé l'équilibre de la balance! Je n'ai pas enlevé le lait de la bouche des nourrissons! Je n'ai point chassé les bestiaux sacrés sur leurs herbages! Je n'ai pas pris au filet les oiseaux divins! Je n'ai pas pêché les poissons sacrés dans leurs étangs! Je n'ai pas repoussé l'eau en sa saison! Je n'ai pas éteint le feu sacré en son heure! Je n'ai pas violé le cycle divin dans ses offrandes choisies! Je n'ai pas repoussé les bœufs des propriétés divines! Je n'ai pas repoussé de dieu dans sa procession! Je suis pur! Je suis pur! Je suis pur! » (Maspero, *Histoire ancienne des peuples de l'Orient*, chap. I.)

de meubles et de menuiserie, les ouvriers des carrières transportant des blocs de pierre; l'art du potier avec toutes les opérations; des ouvriers pétrissant la terre avec les pieds, d'autres avec les mains; les fabricants de cannes, d'avirons et de rames; les corroyeurs, le coloriage des cuirs; le cordonnier; la filature; le tissage des toiles à divers métiers, le verrier et toutes ses opérations[1]; l'orfèvre, le bijoutier et le forgeron.

« Dans les dessins relatifs aux jeux on remarque le mail, le jeu de piquets plantés en terre, la chasse à la bête fauve. Un tableau représente une grande chasse où sont figurées quinze à vingt espèces de quadrupèdes; plusieurs tableaux représentant la chasse des oiseaux au filet; d'autres la pêche à la ligne, au trident ou au bident, au filet, etc. Les dessins relatifs à la navigation représentent la construction des barques et les jeux des mariniers analogues aux joutes qui ont lieu sur la Seine dans les jours de fête[2]. »

Les Égyptiens donnèrent aussi l'exemple de la coquetterie par les *miroirs* en métal.

Commerce. — L'expansion prise, sous certains conquérants, par l'empire égyptien, tendrait à prouver que l'Égypte ne chercha pas à s'isoler, et tout démontre que, malgré son mépris pour les étrangers, elle ne dédaigna pas d'entrer en relations commerciales avec eux. Sans doute elle n'eut point de flotte, et les Grecs n'obtinrent que très tard, sous Amasis, la permission de fonder une colonie commerciale à Naucratis. Mais le principal commerce se faisait par terre ou par le Haut Nil avec l'Éthiopie, qui fournissait de l'or, de l'ivoire, des esclaves. Les caravanes venues de l'Arabie apportaient l'encens. L'Égypte, d'après les témoignages des anciens, recevait les épices de l'Inde, les vins de la Grèce et de la Phénicie. Elle exportait le blé qu'elle récoltait en abondance, et de la toile renommée. Mais les Égyptiens ne semblent pas avoir fait eux-mêmes ce commerce d'exporta-

1. L'Égypte a connu le *verre*. Elle nous a laissé des bouteilles soit en simple verre, soit couvertes d'un treillis d'osier ou de papyrus.
2. Champollion, *Lettres d'Égypte et de Nubie*.

tion. Ils livraient leurs produits en échange de ceux qu'ils recevaient sans sortir eux-mêmes de leur pays. Encore aujourd'hui l'Égypte est traversée par de nombreuses caravanes sans que les habitants s'y engagent.

L'art égyptien. — Les monuments de l'Égypte parlent assez haut de la grandeur de l'*art*. L'architecture n'a jamais atteint ailleurs de telles proportions. Les villes étaient des amoncellements de temples et de palais eux-mêmes vastes comme des villes. Le temple, monument de la piété royale, se dérobait derrière une ceinture de murailles qui l'environnaient à distance avec le terrain consacré. Il fallait traverser d'immenses cours, des péristyles avant d'arriver au sanctuaire où résidait le dieu, et les prêtres égyptiens n'avaient sans doute fait donner ce développement aux parties accessoires, et en quelque sorte extérieures du temple, que pour favoriser la marche des processions dont les murs nous retracent l'ordonnance et la pompe. Les architectes égyptiens ne semblent guère avoir travaillé que pour les dieux et les rois, cette autre forme des dieux. Ils ne nous ont pas laissé de modèles complets d'architecture civile; sauf quelques demeures des grands, les habitations



Un pilier avec statue (à Médinet-Habou).

étaient négligées chez ce peuple qui les regardait comme des hôtelleries. Nous avons peu de modèles également de l'architecture militaire, et il faut aller dans la Nubie chercher, à 60 kilomètres au sud des cataractes de Ouadi-Halfah, une sorte de château, le plus complet échantillon de l'art de la fortification chez les Égyptiens.

La sculpture fut aussi en honneur chez les Égyptiens. Et, chose extraordinaire, les sculptures qui remontent au premier empire sont celles qui dénotent l'observation la plus savante et la plus fidèle de la nature. « Les proportions exactes, les principaux muscles étudiés avec soin, la figure sculptée avec finesse et l'individualité du portrait, saisie souvent avec bonheur, telles sont les louanges que nous pouvons décerner aujourd'hui à ces artistes du premier âge, soit qu'ils se bornent à tailler la pierre calcaire, soit qu'ils mettent en usage les belles essences de bois qui croissaient dans la vallée du Nil, soit enfin qu'ils s'attaquent aux roches les plus dures et qu'ils se rendent maîtres du granit le plus rebelle avec une puissance et une souplesse de ciseau qu'on ne saurait trop admirer[1]. »

Mais cet art demeura immobile. Peut-être fut-il considéré comme accessoire et retenu par la religion dans une sorte de symbolisme. Pourvu que la forme humaine fût rendue, peu importait le détail, et toutes les figures ont une raideur qui accuse une idée préconçue de tout sacrifier à la noblesse de l'attitude, à la majesté de l'ensemble, au parallélisme des mouvements. En un mot, la sculpture resta toujours monumentale, et si elle ne se dégagea pas de cette rigidité, ce n'est pas impuissance, car bien des fois les images d'animaux sont exactement rendues.

Les scènes reproduites à l'infini sur les parois des tombeaux témoignent également de l'art avec lequel les Égyptiens employaient la peinture. Mais là encore ils n'avaient qu'un but : rehausser par cette décoration l'éclat des tombeaux et des temples. Il ne faut leur demander ni liberté, ni variété, ni souplesse. La peinture ressemble aux bas-reliefs

1. De Rougé, *Rapport au ministre de l'Instruction publique*, 1864.

qu'elle continue ou reproduit. Toutefois les artistes égyptiens employaient des couleurs si vives qu'après soixante siècles l'éclat n'en est pas terni et nous étonne par sa fraîcheur.

Le musée du Louvre offre en outre beaucoup d'objets d'art en *verre* de diverses couleurs, des fioles gros bleu flambé de jaune et de blanc. Les Égyptiens étaient habiles à composer les ornements en perles d'émail et à décorer les vases de verre et de faïence. On cite comme une merveille d'art un petit encrier en faïence émaillée, vert de cuivre, composé de lions assis et formant grille à jour. Parmi les bijoux on remarque également un petit taureau d'or et d'émail, couché, les ailes étendues, et d'autres symboles qui témoignent à quelle délicatesse en étaient arrivées l'émaillure et l'orfèvrerie.

L'écriture ; les hiéroglyphes. — Les admirables travaux de Champollion et de ses successeurs ont fait connaître, nous l'avons dit, le véritable caractère de l'écriture égyptienne. Les trois formes *hiéroglyphique*, *hiératique* (sacrée) et *démotique* (populaire), qu'on avait crues différentes, ont été reconnues comme des variétés d'une seule et même écriture plus ou moins cursive, plus ou moins figurée. On s'était obstiné à voir dans les images *hiéroglyphiques* des signes d'*idées*. Champollion reconnut qu'elles étaient souvent des signes de *sons*, et que l'image n'avait d'autre valeur que celle de la première lettre de l'objet désigné. Les hiéroglyphes pouvaient donc se résoudre en signes alphabétiques. Outre les signes alphabétiques, il y a des signes qui représentent à eux seuls une ou plusieurs articulations formant syllabe. Mais ce qui complique singulièrement les difficultés, c'est que les hiéroglyphes peuvent être aussi idéographiques. Quelquefois, placés après le mot phonétique, ils font double emploi avec lui et n'en sont que la traduction sensible.

Ces hiéroglyphes étaient l'écriture monumentale et, sur les murs, les piliers de Thèbes, ils atteignent des dimensions dignes de leurs cadres. Une écriture abrégée servait pour la rédaction des œuvres littéraires : c'était l'écriture *hiératique*, tracée de droite à gauche et composée de signes

cursifs, ne figurant plus des objets matériels. Cette écriture se simplifia, s'abrégea encore et devint l'écriture *démotique*,

A.	À.
AÀ....	ÀS....
AÂ....	ÀD....
AB....	Â.
AP....	ÂÀ....
AM....	ÂB....
AN....	AW...
AR....	ÂM....
AS....	ÂN....
AT....	ÂR....
AD....	ÂS'...

Hiéroglyphes égyptiens.

très difficile à déchiffrer à cause de la sécheresse des signes bien dégénérés.

Lettres et sciences. — L'étude plus approfondie des textes égyptiens a permis de mieux apprécier le degré d'avancement auquel étaient arrivées les *lettres* et les *sciences*. Dans un des tombeaux de Gizèh, un grand fonctionnaire des temps de la sixième dynastie prend le titre de *gouverneur de la maison des livres* (ou bibliothèque). L'explication du *Livre des Morts* a montré le développement d'une littérature religieuse qui ne manquait pas de grandeur, et la traduction qu'on a faite de différents poèmes, entre autres de celui de *Pentaour* qui célèbre les exploits de Ramsès II, prouve que les Égyptiens savaient reproduire d'une façon vive et animée les scènes de guerre. Un *papyrus de Turin* contient une liste complète de rois avec la durée de leurs règnes et donne à penser qu'on ne négligeait pas l'*histoire*. A Turin on montre

également un *fragment géographique* du temps de Séti Ier et qui retrace une partie de la Nubie. D'autres papyrus, principalement au Musée Britannique, renferment des collections de lettres de scribes célèbres, conservées comme modèles de style et en plus d'un endroit intéressantes pour l'histoire.

Les Égyptiens avaient dû pousser assez loin la science de la *géométrie*, car les formes régulières de leurs monuments en observent les lois : ils avaient moins avancé celle de l'*arithmétique*.

L'*astronomie* avait été la préoccupation la plus constante des prêtres égyptiens fascinés par l'éclat des astres dans les belles nuits de ce pays. Ils connaissaient Sirius, l'astre d'Isis. « Son lever héliaque, qui marquait le commencement de l'inondation, marquait aussi le commencement de l'année civile, si bien que tout le système chronologique reposait sur lui. L'année primitive des Égyptiens se composait de douze mois de trente jours chacun, soit en tout 360 jours. Ces douze mois étaient partagés en trois saisons de quatre mois. La *saison du commencement* (*Sha*), qui répond au temps de l'inondation ; la *saison des semailles* (*Pre*), qui répond à l'hiver ; la *saison des moissons* (*Shemou*), qui répond à l'été. Chaque mois se composait de trois décades; chaque jour et chaque nuit se divisaient en douze heures : si bien que midi répondait à la sixième heure du jour et minuit à la sixième heure de la nuit. Entre l'année des Égyptiens telle qu'elle était alors et l'année tropique, il y avait une différence de cinq jours un quart. Des observations nouvelles décidèrent les astronomes à intercaler chaque année, après le douzième mois et avant le premier jour de l'année suivante, cinq jours complémentaires. Ils corrigèrent encore l'erreur qui se produisait d'un jour tous les quatre ans, et au bout de 1460 ans ils ajoutèrent une année[1]. »

Avec l'astronomie la *médecine* paraît avoir eu la préférence des savants égyptiens. Non que le pays ne fût très sain, car l'air y est généralement sec et le climat constant.

1. Maspero.

Mais il y avait des maladies spéciales à la contrée, comme l'*ophtalmie* (fréquente encore en Égypte), et les Égyptiens s'étaient appliqués particulièrement à ces maladies. Parmi les papyrus, des traités de médecine nous font connaître un grand nombre de recettes en usage deux mille ans avant l'ère chrétienne; sans la crainte religieuse qui ne permettait pas de disséquer les cadavres, il est probable que les Egyptiens eussent fait en médecine de sérieux progrès.

Caractère de la civilisation égyptienne. — Les Égyptiens eurent donc des médecins et des astronomes, des géomètres et des poètes. Ils cherchaient à lire dans le livre admirable du ciel comme à pénétrer les secrets de la nature. Ils eurent du raisonnement et de l'imagination, et, si nous restons peu sensibles à leur poésie trop officielle, nous sommes émus par la poésie de leurs pierres, si majestueuses que l'homme se remarque à peine devant ces monuments ouvrages de l'homme. Adroits à fabriquer tous les objets utiles à la vie et servant à l'agrément des demeures, les Égyptiens connurent les divers arts de luxe. Ils eurent une société réglée, polie, grave, une religion grossière sans doute dans ses manifestations extérieures, mais noble dans les théories mystérieuses de ses prêtres. En un mot, c'était un peuple digne de la renommée qu'il a laissée et qui méritait d'être imité, comme il le fut en beaucoup de choses, par les autres peuples.

Mais il manquait à ce pays où s'épanouissaient la science la plus ancienne et l'art le plus grandiose, ce qui fait la vie de la science et de l'art, le mouvement. Une sorte d'immobilité qui tenait à la crainte religieuse ou au despotisme des princes, ou plus simplement à la constance du climat, pétrifia en quelque sorte la civilisation égyptienne, rigide comme ses statues et à peine ébauchée comme ses sphinx inexplicables. L'Égypte inventa tous les arts et n'en perfectionna aucun. Elle étonna le monde par ses forêts de colonnes et d'obélisques sans arriver à la pureté des lignes, qui est seule l'expression de l'art véritable. Elle eut des lois sans connaître la vraie justice inséparable de la dignité et de la liberté humaines. Elle eut des tyrans plutôt que des rois. Elle

ravala la divinité à la forme d'animaux immondes. Elle avait pendant un temps fait trembler l'Asie au bruit de ses chars de guerre et tomba presque sans défense aux mains d'un Cambyse, un fou furieux.

Nous ne connaissons pas encore avec assez de précision l'histoire confuse de cette première société humaine qui fleurit entre les lotus et les palmiers des rives du Nil, pour expliquer toutes les contradictions qui nous frappent. Il nous suffit de saluer en elle l'aïeule de la civilisation et la première institutrice du genre humain. Les Grecs avouaient eux-mêmes qu'ils avaient été ses disciples. C'est de l'Égypte qu'ils prétendaient avoir reçu leur religion, les éléments de leurs sciences, et nous devons les croire, bien qu'ils dussent encore beaucoup à d'autres peuples de l'Asie. « Un mythe admirable et de haute portée, dit Hegel, nous montre le sphinx de l'Égypte frappé par la main d'un Grec qui résout l'énigme et en trouve le mot dans l'homme, dans l'esprit qui a conscience de sa liberté. » C'est en effet la liberté de l'esprit qui a manqué à l'Égypte, où l'art, enveloppé de bandelettes comme les momies, a conservé leur rigidité froide ; il est resté immuable comme les monuments qu'il élevait sous l'empire d'un despotisme et sous un ciel non moins immuables. Le peuple égyptien eût été grand s'il eût été libre.

RÉSUMÉ

L'Égypte a été surtout remarquable par ses monuments grandioses, les *Pyramides*, le *Sphinx*, qui remontent à plus de quatre mille ans avant l'ère chrétienne, puis les monuments de *Thèbes*, les palais de *Karnak* et de *Louqsor*, le *Ramesséum*, qui racontent la gloire des conquérants du second empire, les Séti et les Ramsès. Jusqu'en Nubie on retrouve des colosses sculptés comme ceux d'*Ipsamboul*.

Les prières déchiffrées sur les monuments et les parois des tombeaux nous donnent de la *religion égyptienne* une idée plus haute que celle que nous avions autrefois. Sans doute le peuple adorait les animaux mais les prêtres enseignaient une doctrine supérieure et admettaient un dieu souverain. Les autres dieux n'étaient que les attributs divinisés de ce dieu principe de toutes choses. Le soleil, sous le nom d'*Osiris*, était surtout la divinité populaire, et le bœuf *Hapi* représentait une incarnation de cette divinité.

Les Égyptiens croyaient à l'*immortalité de l'âme*, jugée après la mort

par Osiris, et absorbée, si elle en était digne, en sa lumière. C'est la croyance à l'immortalité de l'âme qui inspirait aux Égyptiens un si profond respect pour les morts et un si grand soin pour les tombeaux.

En Égypte on remarquait une société régulière, divisée en *classes* de *prêtres*, de *guerriers*, d'*artisans*, etc., des *lois sévères*, le culte de la *famille*, le *respect de la propriété*. L'*agriculture* prospéra. L'*industrie* était variée, le *commerce* fut surtout intérieur.

Les Égyptiens se sont principalement rendus célèbres par le caractère grandiose de leur *architecture;* ils avaient aussi d'habiles *sculpteurs*, d'habiles *potiers*, des *peintres* qui savaient donner de la fixité et de l'éclat aux couleurs. Fort instruits, les Égyptiens connurent la plupart des sciences, la *géométrie*, l'*arpentage;* ils excellèrent dans l'*astronomie* et la *médecine*. Ils avaient des *poètes*, des *historiens*. L'écriture mystérieuse des *hiéroglyphes* n'est plus maintenant un secret, et les savants pénètrent chaque jour plus avant dans l'étude de la civilisation égyptienne, si originale et mère de toutes les autres civilisations.

CHAPITRE III

LES ASSYRIENS ET LES BABYLONIENS

SOMMAIRE : Les civilisations de l'Asie; les vallées du Tigre et de l'Euphrate. — L'empire assyrien; Ninive. — Babylone et l'empire chaldéo-babylonien. — Les ruines et les monuments de Babylone. — Les ruines et les monuments de Ninive. — Religion des Assyriens et des Babyloniens. — Les prêtres chaldéens. — Le gouvernement assyrien. — La société; mœurs et coutumes. — Art militaire. — Agriculture et industrie. — Le commerce. — L'art assyrien. — L'écriture cunéiforme. — Littérature et sciences. — Caractère de la civilisation assyrienne.

LECTURES : La sculpture assyrienne. — L'astronomie chez les Assyriens.

Les civilisations de l'Asie; les vallées du Tigre et de l'Euphrate. — Comme la vallée fermée où elle prospéra, la société égyptienne demeura isolée en Afrique, et ce fut en Asie que se mêlèrent les peuples. En Asie se formèrent de vastes empires s'éclairant, puis se remplaçant les uns les autres. En Asie se développèrent des civilisations qui ne manquèrent pas d'analogie et peuvent, malgré leurs différences, être groupées sous le nom commun de *civilisations orientales*. Brillant en effet de tous les feux, elles souffrirent de tous les vices de l'Orient.

Dans la partie de l'Asie la plus voisine de l'Afrique, au nord de l'Arabie et du golfe Persique, entre le 30e et le 34e degré de latitude, c'est-à-dire dans une région assez voisine des tropiques, une double vallée s'ouvre au pied des monts de l'Arménie : fortement encadrée à l'est par les monts *Elvend*, délimitée par des déserts à l'ouest, elle présentait un cadre indiqué pour un puissant empire. C'est la vallée du *Tigre* et de l'*Euphrate*, fleuves qui sortent des mêmes montagnes, coulent d'abord parallèles et indépendants, puis se confondent et se jettent ensemble dans le golfe Persique. Ces deux fleuves grossissent au milieu d'avril, lors de la fonte des neiges d'Arménie, débordent et ne rentrent dans leur lit qu'au mois de juin. Il y avait donc là un pays presque semblable à la vallée du Nil. Des canaux nombreux reliaient entre eux le Tigre et l'Euphrate et portaient en tous sens l'eau nécessaire à l'agriculture sous ce climat brûlant. Le pays compris entre les deux fleuves avait reçu dans sa partie supérieure le nom de *Mésopotamie;* la vallée du Haut Tigre s'appelait l'*Assyrie*, et la partie inférieure des deux vallées la *Babylonie*, l'*Elam* ou *Susiane*.

Dans les deux vallées, également fertiles, se formèrent deux empires frères, tantôt unis, tantôt séparés comme leurs capitales à jamais fameuses, *Ninive* et *Babylone*, cités rivales et tour à tour esclaves ou maîtresses l'une de l'autre. Ce furent les empires *assyrien* et *babylonien*.

L'empire assyrien ; Ninive. — Les vallées du Tigre et de l'Euphrate ont été de bonne heure traversées par une grande quantité de nations diverses, et nulle part la confusion des races n'a plus embarrassé les savants modernes. Des *Touraniens*, mélange de la race blanche et de la race jaune, des *Kouschites* (que certains auteurs attribuent à la race de Cham), paraissent avoir été le fond des populations du pays. Il y avait outre des *Sémites :* les *Assyriens*, puis les descendants de *Tharé* et d'*Héber*, d'où sortirent les *Hébreux*.

Dès cette époque reculée, le pays, surtout dans sa partie méridionale, portait le nom de *Chaldée*. Abraham, avant sa vocation (2055 av. l'ère chrétienne), habitait *Our* en Chaldée. Mais on ignore l'origine des *Chaldéens* qui se superposèrent

aux nations indigènes et restèrent à l'état de caste supérieure et savante.

D'après les témoignages de la Bible, qui cite *Nemrod*, le fort chasseur, puis du prêtre chaldéen *Bérose* (quatrième siècle av. J.-C.), qui nous a laissé des listes de rois, précieuses quoique incomplètes, et d'après les inscriptions qu'on a déchiffrées avec ardeur, des royaumes s'élevèrent, plus de deux mille ans avant l'ère chrétienne, dans les vallées du Tigre et de l'Euphrate. Les Égyptiens, au temps des Touthmès et des Ramsès (dix-septième siècle av. l'ère chrétienne), subjuguèrent ces royaumes, et c'est à cette conquête fort ancienne qu'il faut attribuer les rapports de l'art assyrien avec l'art égyptien.

Au quinzième siècle se dessina le premier grand empire *assyrien*. *Assour* (nom d'un roi devenu celui d'une divinité et d'un peuple) domina dans la vallée supérieure du Tigre et soumit tous les pays voisins, même *Babel*, l'antique Babylone. Les Grecs avaient accepté les récits merveilleux que leur avait légués un médecin des rois de Perse, Ctésias[1]. Ils se complurent dans les légendes de *Ninus*, le fondateur de Ninive, de la reine *Sémiramis*, sorte de déesse rappelée au ciel après ses glorieux travaux, de *Ninyas* et d'une longue suite de rois fainéants. Cette dynastie aurait abouti à *Sardanapale*, roi-femme, type classique de la mollesse, et qui ne se serait réveillé que pour s'ensevelir dignement sous les murs de Ninive attaquée par les peuples révoltés.

Les inscriptions étudiées par les modernes ont réduit à néant les fables des Grecs, mais elles ne nous en font pas moins entrevoir un *empire ninivite* fort belliqueux. La Syrie, la Phénicie, la Palestine furent sans cesse l'objet de ses convoitises. A partir de 745 av. J.-C. les conquêtes des *Sargonides* font des princes assyriens les plus redoutables rois de l'Asie. C'est l'époque de la destruction d'Israël par Salmanasar V et Sargon ou *Saryou-Kin*. C'est le temps des invasions de *Sennachérib* en Égypte. Mais le joug pesant dont

1. Ctésias, médecin d'Artaxerxès II, vivait au ve siècle av. J.-C.

les monarques assyriens accablaient les populations vaincues excita tant de haines que Ninive, en 625, tomba pour ne plus se relever. Les peuples acharnés à sa destruction la ruinèrent tellement qu'on oublia bientôt jusqu'à l'emplacement où elle s'était élevée, orgueilleuse et superbe.

Babylone et l'empire chaldéo-babylonien. — Babylone, soumise durant des siècles à Ninive, n'avait pas été une des villes les moins acharnées à sa destruction. Ce fut elle qui en hérita. L'Euphrate commanda au Tigre.

Le plus illustre roi de Babylone, *Nabuchodonosor* (604-561), acheva la soumission des Hébreux et détruisit Jérusalem. S'il ne s'empara point de Tyr, comme on l'a cru jusqu'à ce jour, il domina le peuple phénicien, et son empire atteignit les rives de la Méditerranée. Mais, en dépit de la réputation qu'avaient conservée les Chaldéens, « cette nation cruelle, dit la Bible, et d'une incroyable vitesse, qui court toutes les terres pour s'emparer des demeures des autres », les Babyloniens ne paraissent pas avoir eu la force de soutenir un si vaste empire. Suivant l'énergique expression du prophète Daniel, le colosse reposait sur des pieds d'argile. Babylone succomba en 538 sous les coups du Perse *Cyrus*, qui de 560 à 529 constitua en Asie une monarchie vraiment militaire.

Les ruines et les monuments de Babylone. — L'empire babylonien n'avait donc duré qu'un siècle, de 625 à 538. Mais Babylone demeura une des capitales des rois de Perse, puis d'Alexandre. Elle ne fut point tout à fait découronnée et ne disparut qu'au moyen âge. Au commencement du dix-neuvième siècle les Anglais *Rich* et *Porter* visitèrent (1811-1818) les ruines de Babylone, qui furent ensuite explorées avec soin par un autre Anglais, *Loftus*, puis par l'expédition française, en 1853, dirigée par M. *Oppert*.

Ces ruines s'étendent sur un immense espace près de *Hillah* et de *Mohavil*, villages distants l'un de l'autre de quatre lieues. Sur la rive gauche (orientale) de l'Euphrate trois collines principales de décombres marquent la place des plus vastes édifices. La première, au nord, est désignée par les Arabes sous le nom de *Babil* ou *Makloubeh*. Un savant

assyriologue, M. Oppert, y voit le tombeau de *Bélus*. La colline de *Kasr* (Château), au sud de Babil, paraît être le grand palais, le *château* de Nabuchodonosor. La ruine d'*Amran* est la moins élevée, mais la plus étendue : elle a paru désigner l'emplacement des fameux *jardins suspendus*.

Le tombeau de *Bélus* était une pyramide qui supportait, outre la coupole des oracles où reposait le dieu, une chapelle consacrée à son épouse, un temple dédié à la déesse de la terre, *Mylitta Taauth*, la mère des dieux, ainsi qu'un sanctuaire de *Nébo*. Il est probable que des escaliers ou des rampes conduisaient dans les sanctuaires, qui étaient à une hauteur considérable. La plus haute partie de l'édifice était occupée par le temple des *Bases de la terre* et recouverte de cuivre.

Le *château royal*, qui a été décrit par Diodore, avait des murs peints, ornés d'animaux et de la représentation d'un parc de chasse. On a trouvé en effet, sur un grand nombre de fragments, des débris d'images d'arbres et d'animaux. Ce château royal avait son pendant sur la rive droite de l'Euphrate, mais le château de la rive gauche, marqué par la ruine de Kasr, était de beaucoup le plus vaste et le plus orné. C'est probablement là que mourut Alexandre.

Diodore a laissé quelques renseignements sur les *jardins suspendus*. « Il y avait, dit-il, près de l'acropole le jardin suspendu, qui n'était pas l'œuvre de Sémiramis, mais celle d'un de ses successeurs, qui le fit construire pour complaire à sa femme. Celle-ci étant, à ce que l'on dit, Perse d'origine, demanda que le roi imitât par une plantation artificielle le caractère spécial du pays de la Perse. Le jardin présente une montée accidentée et des édifices qui se tiennent les uns aux autres, en offrant ainsi une mise en scène théâtrale. Au-dessous des montées artificielles il y avait des arcades pour supporter la pesanteur de la masse du jardin. On accumulait une masse de terre d'une hauteur suffisante pour contenir les racines des plus grands arbres. Au niveau le plus élevé il y avait un édifice ayant des tranchées perpendiculaires et des machines pour porter l'eau à la hauteur voulue. » Strabon, Quinte-Curce donnent des dé-

tails semblables : « Ceux qui voient de loin ce jardin peuvent croire que c'est une forêt qui s'adosse à une montagne », dit Quinte-Curce. L'autorité plus considérable du prêtre Bérose affirme l'existence de ces jardins, attribués par lui à Nabuchodonosor. M. Oppert croit pouvoir assimiler la ruine d'Amran avec ces fameux jardins, qu'il se représente construits sur un monticule, soutenus par d'énormes piliers formant quatre étages ou terrasses et d'une hauteur totale de 78 mètres. Chaque étage inférieur dépassait l'autre, et l'édifice paraissait ainsi une pyramide.

Mais franchissons l'Euphrate. Sur la rive droite et à 12 kilomètres de Hillah s'élève la colline de *Birs-Nimroud*, bourg de Nemrod, appelée encore la cité de *Borsippa;* on l'assimile à l'antique tour de Babel et au *temple* de *Bélus*, plus célèbre que le *tombeau* du même dieu.

Hérodote parle de ce temple merveilleux. « Au centre, dit-il, s'élève une tour massive, longue et large d'un stade; elle en supporte une autre, et celle-ci une autre encore, ainsi de suite jusqu'à huit. Un escalier en spirale conduit extérieurement de tour en tour. La dernière tour est surmontée d'une chapelle spacieuse, renfermant un grand lit richement couvert, et auprès une table d'or. Les prêtres disent que le dieu parcourt le temple et se repose sur le lit. » Hérodote décrit encore d'autres chapelles avec des statues, des autels d'or.

M. Jules Oppert, aidé par les inscriptions, les mesures prises et les fouilles opérées, a pu restituer ce fameux temple de Bélus. La plate-forme qui le supportait avait 75 pieds de hauteur. Sur cette terrasse se trouvait l'édifice des *sept tours* superposées, allant sans cesse en diminuant, couvertes chacune de couleurs différentes : la première, noir; la deuxième, blanc; la troisième, orange; la quatrième, bleu; la cinquième, écarlate; la sixième, argent, et la septième, or. Ces tours étaient consacrées à des dieux et à des déesses, et formaient un ensemble gigantesque, une pyramide écrasante par sa masse, imposante par sa hauteur de 250 pieds, splendide lorsque sous le ciel ardent de l'Assyrie, le soleil faisait briller les revêtements,

miroiter les couleurs, étinceler l'or. C'était là le temple des *sept lumières* de la terre, la tour que Nabuchodonosor se vante d'avoir restaurée.

On se demande comment des édifices d'une telle dimension, séparés par des distances énormes, pouvaient être les monuments d'une seule ville. La question de savoir si Birs-Nimroud ou Borsippa était ou non dans Babylone a été fort discutée, mais on est d'accord sur l'idée qu'on doit se faire des villes assyriennes : « Leur étendue, dit Heeren, ne saurait servir de mesure pour en évaluer la population. Leur construction ne ressemblait en rien à celle des nôtres. Les maisons étaient séparées et environnées de grands jardins et de grandes cours qui occupaient souvent plus de la moitié du terrain. » Les intervalles qui séparaient les édifices étaient cultivés et ensemencés de manière à fournir des subsistances en cas de siège.

Babylone, l'histoire l'atteste, était entourée de remparts grandioses. La ville avait deux quartiers, entre lesquels coulait l'Euphrate. Des rues droites aboutissaient au fleuve, sur lequel elles s'ouvraient par une porte. Des quais contenaient les eaux du fleuve. Vers le centre un pont le traversait, mais ce pont, composé de poutres mobiles, ne servait que durant le jour. La nuit les deux quartiers étaient complètement isolés. En 1853, un des explorateurs français de la Mésopotamie, M. Fresnel, découvrit les restes des quais. Diodore parle d'un travail vraiment extraordinaire et original pour l'antiquité, d'un *tunnel* qui réunissait les résidences royales de la rive droite et de la rive gauche. Sémiramis détourna l'Euphrate dans un vaste bassin et fit une route d'une résidence à l'autre. Elle bâtit les voûtes de briques cuites et les recouvrit de couches d'asphalte. Cette tranchée fut exécutée en sept jours; alors la reine fit retourner le fleuve dans le lit antérieur, de sorte qu'il coulait au-dessus du tunnel.

Les murs de Babylone ont donné lieu à de nombreuses controverses. M. Oppert les a mesurés. Le grand mur de Babylone renfermait un espace de 530 kilomètres carrés, c'est-à-dire un territoire grand comme le département de la Seine.

Les ruines et les monuments de Ninive. — Quelque intérêt que présentent les ruines de Babylone, il était réservé à la science une découverte vraiment inespérée, celle des ruines de Ninive, ensevelies depuis plus de deux mille ans sous des couches profondes de terrains, et par cela même intactes. Chose extraordinaire, c'est la ville que les peuples furieux avaient cru anéantir à jamais qui nous a fourni des débris mieux conservés que ceux de Babylone, son orgueilleuse rivale.

Envoyé comme consul de France à Mossoul en 1842, *Botta* étudia les curiosités du pays historique où il se trouvait. Les habitants venaient lui apporter les pierres, les briques à inscriptions, et un teinturier lui en apporta un certain nombre, lui disant qu'au village de *Khorsabad* il en trouverait tant qu'il voudrait. Botta dirigea de ce côté ses recherches, et la pioche des ouvriers ne tarda pas (1843) à mettre au jour des murs bien conservés. Encouragé par le gouvernement français, Botta parvint à triompher du mauvais vouloir de l'administration turque, acheta toutes les masures construites sur la colline de Khorsabad et parvint à exhumer les ruines d'un magnifique palais. Un dessinateur, Flandin, copia les figures, et un choix des plus beaux morceaux fut dirigé sur la France pour enrichir le musée du Louvre. Le bonheur du consul français stimula les étrangers. Un savant anglais, *Layard*, fouilla les monticules de Nimroud, situé à douze heures de marche de Khorsabad, et les deux palais de Nimroud et de Koyoundjik sortirent de leur cercueil de terre. Le consul français *Victor Place* continua de son côté les travaux de Botta. Enfin le gouvernement turc ordonna aussi des fouilles, qui amenèrent la découverte du palais de Nébi-Yunus. On s'est trouvé en présence de murs, de figures entières, de bas-reliefs d'un seul tenant, et les ruines de Ninive ont été et sont encore une mine inépuisable où les savants vont chercher les documents de l'histoire et de la civilisation assyriennes.

Ninive était située, sur le Tigre, à peu près à l'endroit où s'élève aujourd'hui Mossoul, mais on ne saurait déterminer son étendue, car on n'a pas retrouvé de traces du mur d'en-

ceinte. Selon le prophète Jonas, il fallait trois journées pour



Génie assyrien trouvé à Ninive.

la traverser[1]. L'emplacement de la *cité royale* est marqué

1. Jonas, ch III, v. 3.

par les *tumuli* remarquables de Koyoundjik et de Nébi-Yunus. Le palais de Koyoundjik, qu'a déblayé Layard, offre un véritable labyrinthe de salles. Une d'elles, de 27 mètres de longueur sur 6 de largeur, est entièrement entourée de plaques sculptées, qui représentent les campagnes du roi dans l'Arménie et se distinguent par l'originalité de leurs sujets : c'est là que furent trouvées les nombreuses *tablettes assyriennes* qui formaient toute une bibliothèque. A un kilomètre de Koyoundjik on rencontre la colline de Nébi-Yunus : c'est là que se trouvait un second palais royal. On y a déterré, comme ailleurs, des taureaux ailés, des inscriptions. Ce palais semble avoir formé un appendice au grand palais et contenait les dépendances.

Autour de la cité royale, à de grandes distances, se présentent les ruines, au nord, du palais de *Khorsabad*, au sud, celles de *Nimroud* ou de *Calach*. Botta a découvert la partie sculpturale du palais de Khorsabad : son successeur Place a rencontré la base d'une tour et ses dépendances qui occupent une étendue considérable. La ville et le palais de *Khorsabad* furent fondés par *Sargon* vers l'année 710. Le mur de Khorsabad est intact dans ses bases : il constitue un rectangle oblong de 1800 et de 1700 mètres. Huit portes donnaient accès à cette ville, ainsi que le démontrent les inscriptions. Place en trouva deux dont la voûte était ornée de rosaces et de taureaux exécutés en briques bleues et blanches. Sur le côté nord-ouest se trouve le château royal. Cette immense ruine a une forme qui rappelle la place aujourd'hui comprise entre le Louvre et les Tuileries, c'est-à-dire un carré irrégulier auquel s'ajoute un rectangle plus large. De nombreux bas-reliefs, des inscriptions décoraient les quinze salles dont Botta a pu reconstruire avec exactitude le plan[1]. La grande inscription où Sargon parle de la construction du palais, se termine ainsi : « Mais celui qui attaque les œuvres de ma main, qui efface mes sculptures, qui enlève les vases qui contiennent mes richesses, qui

1. Voir, pour toutes les ruines de Ninive, la grande publication de Botta : ***Monument de Ninive*** (5 vol. in-folio).

dépouille mon trésor, qu'Assour, Samas, Ao et les dieux qui habitent cette ville exterminent son nom et sa semence dans ce pays, qu'ils le fassent pour toujours esclave de ses ennemis! »

Nimroud, le Calach antique, à 30 kilomètres sud de Ninive, présente encore en entier ses murs et ses circonvallations. La surface de la ville occupait trois cents hectares et on y trouve des palais, une pyramide à étages, des temples où l'on a découvert de précieuses inscriptions. Un palais, dit du nord-ouest, contient trente chambres. Un autre, dit du sud-ouest, était plus grand, orné d'un double portique avec un portrait de lions et de sphinx assyriens. Layard, qui a exhumé cet édifice, a observé que sa structure rappelait celle du temple de Salomon. D'ailleurs c'est à Nimroud que Layard découvrit la belle relique assyrienne connue sous le nom d'*obélisque de Nimroud* et où est gravée une des plus intéressantes inscriptions.

Sur place, ces ruines de Ninive et de Babylone ne sauraient donc être comparées aux ruines des palais et des temples de l'Égypte. En Assyrie il faut des efforts d'esprit pour redresser ces monceaux de débris, reconstruire les temples, les palais et les tours. Ce sont surtout les sculptures, les bas-reliefs transportés dans les musées de l'Europe qui ont fourni les documents les plus précieux sur la religion, la société et l'art des Assyriens.

Religion des Assyriens et des Babyloniens. — On ne peut qu'entrevoir le caractère de la religion des peuples de l'Assyrie et de la Babylonie. La bizarrerie des statues divines qu'ils nous ont laissées nous frappe autant que leurs gigantesques proportions. Certes ils avaient une haute idée de la divinité, ces peuples qui construisaient des temples immenses et étageaient à des hauteurs prodigieuses le temple des sept lumières de la terre. Mais on ne sait trop sous quelle forme ils se représentaient cette divinité dont ils personnifiaient les attributs dans des figures qui nous paraîtraient ridicules si elles ne nous étonnaient par leur masse, dans ces *taureaux ailés* par exemple, à corps d'animaux, à tête humaine, monstres informes auxquels leurs vastes ailes prêtent une

majesté inattendue. Du reste Babylone et Ninive, si longtemps rivales, semblent n'avoir eu qu'une même religion.

Le dieu *Assour* paraît avoir porté à Babylone le nom d'*Ilou*. C'est le dieu suprême dont les attributs servirent à constituer le polythéisme compliqué de Ninive et de Babylone. Les divinités émanations du dieu-principe étaient classées par triades : 1° *Anou* ou Oannès, *Bel*, *Ao* ; — 2° *Samas*, le soleil, *Sin*, la lune, et une nouvelle forme d'*Ao*, le firmament ; — 3° les dieux des cinq planètes : *Adar* (Saturne), *Mérodach* (Jupiter), *Nergal* (Mars), *Istar* (Vénus), *Nébo* (Mercure). Enfin à chacun des principaux dieux correspondait une divinité féminine, et au-dessous venaient une foule de personnifications d'ordre inférieur.

Les prêtres chaldéens excellaient sans doute à expliquer cette théogonie confuse qui partait du dieu poisson *Oannès* et aboutissait à *Bel*, l'organisateur du monde. Mais ils paraissent surtout avoir eu des doctrines fondées sur l'astrologie. Les phénomènes dont le ciel est le théâtre devinrent la cause de tous les événements qui se passent sur la terre. « Les astres, dit Diodore, influent beaucoup, suivant les Chaldéens, sur la naissance des hommes et décident de leur bon ou de leur mauvais destin. Les changements qui surviennent dans l'atmosphère sont autant de signes de bonheur ou de malheur pour les pays et pour les nations aussi bien que pour les rois et les individus. Les astres deviennent ainsi les interprètes des volontés divines. »

Les prêtres chaldéens. — « Les Chaldéens, dit encore Diodore de Sicile, sont les plus anciens des Babyloniens ; ils forment dans l'Etat une classe semblable à celle des prêtres en Égypte. Institués pour exercer le culte des dieux, ils passent toute leur vie à méditer les questions philosophiques, et ils se sont acquis une grande réputation dans l'astrologie. Ils se livrent surtout à la science divinatoire et font des prédictions sur l'avenir ; ils essayent de détourner le mal et de procurer le bien, soit par des purifications, soit par des sacrifices, soit par des enchantements ; ils sont versés dans l'art de prédire l'avenir par le vol des oiseaux, ils expliquent les songes et les prodiges. Expérimentés dans l'inspection

des entrailles des victimes, ils passent pour saisir exactement la vérité. » Les Chaldéens tenaient des écoles; au rapport de Strabon, celle de Borsippa était la plus célèbre. Caste sacerdotale, redoutable aux souverains mêmes, les Chaldéens avaient imaginé pour le peuple un culte compliqué. Ils avaient pour lui un luxe incroyable de fêtes, et la religion parlait surtout aux sens, car elle faisait des sanctuaires des lieux de débauche. La Bible parle avec mépris de ce culte grossier qui inspirait une vive horreur aux Juifs initiés à des doctrines plus élevées et plus morales.

Le gouvernement assyrien. — Le peuple assyrien, superstitieux et crédule comme tous les peuples tenus dans l'ignorance, fut en outre un peuple servile. Plus encore que le peuple égyptien il fut le type de ces populations de l'Orient chez lesquelles semble inconnue la dignité de l'âme humaine. Ces empires asiatiques, élevés facilement sont non moins aisément détruits, car les peuples s'habituent à changer de maître et s'inquiètent peu de la main qui tient le fouet, puisque ce fouet est toujours le même. Les Sardanapale et les Nabuchodonosor ne sont que les précurseurs des rois de Perse et des califes musulmans. L'histoire de l'Orient a le tort d'être monotone : c'est avec des décors divers, des personnages différents, un drame toujours semblable.

Le roi cependant chez les Assyriens est, plus que chez les Égyptiens, distingué de la divinité. On entrevoit comme une *administration*, des provinces régies directement par des gouverneurs royaux, des provinces vassales. Il y a trois langues officielles et trois chancelleries différentes selon les divisions ethnographiques de l'empire. Enfin on a pu traduire des pétitions qu'on a trouvées tracées sur des tablettes de terre cuite et qui donneraient lieu de penser que les vœux des sujets arrivaient quelquefois au pied du trône.

La société; mœurs et coutumes. — En dehors de la classe savante des prêtres chaldéens, il ne paraît y avoir eu aucune distinction sociale chez les Assyriens, tous égaux dans la servitude. Nous n'avons que peu de renseignements

sur les lois; cependant quelques contrats de vente et de louage montrent de quelles formalités solennelles et religieuses était entourée la transmission de la *propriété*. Des lois rigoureuses donnaient le débiteur insolvable comme esclave au créancier.

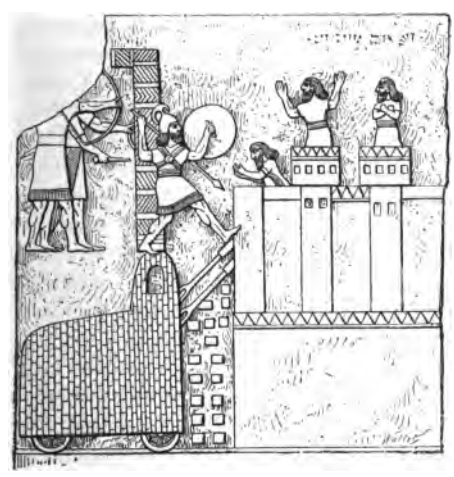
La polygamie était, comme dans tout l'Orient, permise aux riches. Cependant les mariages étaient placés sous la protection d'un dieu, et la femme apportait généralement en dot un immeuble[1]. La puissance paternelle était absolue, tyrannique même.

D'ailleurs les lois pénales semblent avoir été cruelles chez ce peuple resté féroce. Les prophètes désignent souvent Ninive sous le nom de « ville de sang ». Dans les inscriptions les rois ne cessent de vanter leurs cruautés comme des exploits dignes de la renommée: « Je remplis, disent-ils, des cadavres de mes ennemis la racine de la montagne. Je leur coupai la tête. Je renversai les murs de leurs villes. Je pris des esclaves, du butin, des trésors sans nombre. » Et ailleurs: « Je couvris de ruines les pays de Saranit et d'Ammanit. — J'ai poursuivi leurs guerriers comme des bêtes fauves, j'ai occupé leurs villes, j'ai emporté leurs dieux. J'ai fait des prisonniers, je me suis emparé de leurs biens et de leurs trésors, j'ai livré les villes aux flammes, je les ai démolies, je les ai détruites, j'en ai fait des ruines et des décombres, je leur ai imposé le joug pesant de ma domination et, en leur présence, j'ai rendu des actions de grâces au dieu

1. « Les mariages étaient placés sous la protection du dieu Nisroch. La femme apportait dans le ménage un immeuble que son père lui constituait en dot. La célèbre pierre babylonienne de la Bibliothèque Nationale de Paris, connue sous le nom de *Caillou-Michaux*, contient l'acte constitutif d'un de ces immeubles dotaux, dont la propriété est placée sous la garantie des imprécations les plus terribles contre quiconque y porterait atteinte.

« Une tablette du Musée Britannique contient un fragment de loi civile sur les droits et devoirs réciproques du mari et de la femme, du père et des enfants. On y voit que la constitution de la famille assyrienne était basée sur la puissance paternelle et maritale aussi absolue que possible et poussée jusqu'à sa dernière extrémité. » (Fr. Lenormant, *Manuel d'histoire ancienne*.)

Assour, mon Seigneur. » Ailleurs encore le conquérant dit : « Je passai par les armes deux cent soixante combattants, je leur coupai la tête et j'en construisis des pyramides. » Parlant de la punition d'une révolte, un roi donne ces détails horribles : « J'en tuai un sur deux. Je construisis un mur devant les grandes portes de la ville ; je fis écorcher les chefs de la révolte et je recouvris ce mur avec leur peau. Quelques-uns furent murés vifs dans la maçonnerie, quelques autres crucifiés ou empalés au long du mur ; j'en fis écorcher un grand nombre en ma présence et revêtir le mur de leur peau. Je fis assembler leurs têtes en forme de



Siége d'une forteresse par les Assyriens.

couronnes et leurs cadavres transpercés en forme de guirlandes. » Ce sont les mêmes horreurs que celles qui ont rendu tristement fameux le nom des Huns et des Mongols.

Art militaire. — On ne saurait donc s'étonner que chez ce peuple l'art militaire ait été en honneur. Les soldats portaient des cuirasses en petites pièces de métal ou de longues cottes de mailles, un casque conique auquel s'attachait un voile de mailles descendant sur la nuque et

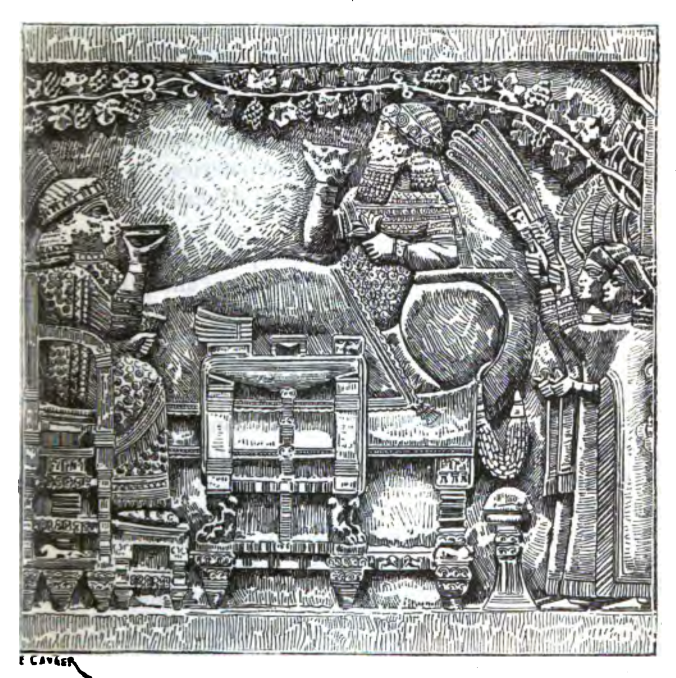
revenant encadrer le menton comme en ont encore aujourd'hui les Circassiens. Les rois entretenaient de nombreux chars de guerre. Les descriptions des anciens et les images des bas-reliefs nous donnent une idée de la largeur souvent démesurée des fortifications des villes, tours, murs crénelés. L'attaque avait fait des progrès en raison de ceux de la défense : escalade à l'aide d'échelles, béliers qu'on faisait arriver au pied des murs en les roulant sur des chaussées artificielles, machines incendiaires, etc. Les Assyriens savaient construire des ponts. Ils avaient quelque connaissance de la navigation et employaient non seulement des navires à rames, mais à voiles[1].

Agriculture et industrie. — A voir aujourd'hui ces contrées jadis si prospères, on ne saurait se douter de leur antique fertilité vantée par tant de témoignages. C'est que l'incurie de l'administration turque a laissé s'ensabler les canaux d'irrigation, et les inondations forment des marais insalubres dans le delta du Tigre et de l'Euphrate. La fièvre, la désolation et la mort règnent aujourd'hui dans ce pays où la vie eut une telle intensité. La Mésopotamie produisait le blé et l'orge. Sans doute on n'y voyait ni olivier, ni figuier, ni vignes, mais les plants de millet et de sésame atteignaient une grande hauteur. Les palmiers, fort nombreux, fournissaient une sorte de farine et de vin, du miel.

Aussi adroits à manier les métiers qu'à travailler la terre, les Assyriens tissaient des étoffes aux couleurs éclatantes, ornaient leurs vêtements de broderies à profusion et portaient des tiares magnifiques. Les tapis de pied, un des principaux objets de luxe en Orient, n'étaient tissés nulle part plus magnifiquement qu'à Babylone. Outre les robes et les tapis, les Babyloniens confectionnaient aussi des objets de parure et de luxe, des cannes délicatement ciselées où étaient figurés des animaux et autres sujets. « Les ameublements, par leur richesse et leur nature, différaient complètement de ce que nous voyons aujourd'hui en Orient : les Assyriens en effet s'asseyaient sur des fauteuils ou sur des

1. Botta, *Monument de Ninive*.

tabourets, et mangeaient comme nous sur des tables. Les tables et les chaises étaient décorées avec autant de richesse que de goût et, chose singulière, nous présentent les mêmes motifs d'ornementation que nos meubles actuels, des pattes de lion, des têtes d'animaux, etc., on pourrait encore au-



Bas-relief représentant un festin de roi.

jourd'hui étudier avec fruit ces modèles et les copier avec avantage. »

Les meubles étaient souvent incrustés ou revêtus de métal. Le Musée Britannique possède un très beau trône de bronze trouvé au palais de Calach. Il y avait aux murs des frises composées de feuilles de bronze travaillées au repoussé

et représentant des figures d'animaux ou de monstres fantastiques. Des poutres étaient revêtues de feuilles de bronze. Enfin les Assyriens fabriquaient d'élégants vases de bronze, d'argent ou d'or.

« Ils savaient travailler les matières les plus dures comme les plus tendres, c'est ce que nous démontrent les cylindres de jaspe ou de cristal, les bas-reliefs de Khorsabad sculptés sur gypse ou sur basalte siliceux. Ils connaissaient le verre et diverses espèces d'émaux, ils savaient cuire l'argile pour en fabriquer soit des briques, soit des vases dont la pâte était plus ou moins fine, suivant l'usage auquel ils étaient destinés. Enfin l'art de vernisser les poteries, de les recouvrir de peintures exécutées au moyen d'émaux colorés, était connu à Ninive.

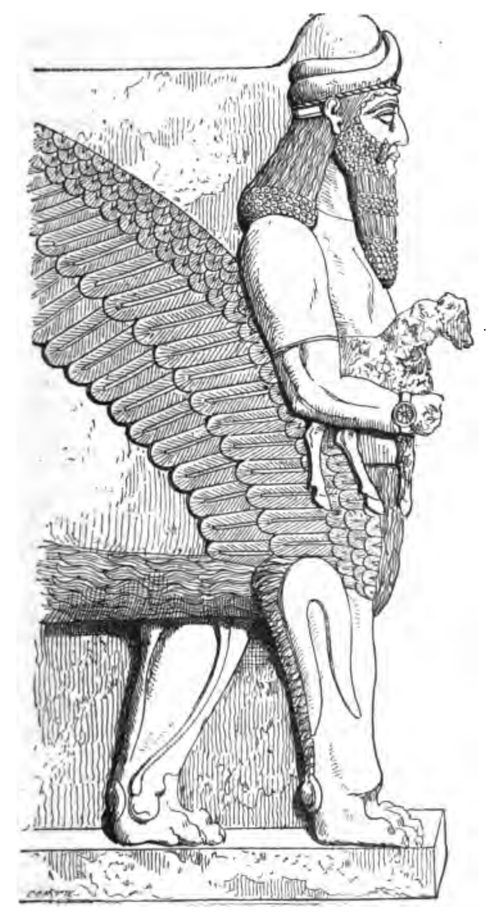
« Le métal le plus fréquemment employé paraît avoir été le cuivre, comme chez tous les peuples de l'antiquité ; ce fait d'ailleurs, dans la Mésopotamie, s'explique facilement par la proximité des célèbres mines d'Argana-Maaden, situées près de Diarbékir dans les premiers contreforts des montagnes qui bordent la plaine au nord. Ces mines, encore aujourd'hui, suffisent non seulement à la consommation de tout l'empire Ottoman, mais à une exportation considérable[1]. »

Le commerce. — Cette industrie suppose comme conséquence un commerce développé. Babylone et Ninive, Babylone surtout, étaient admirablement placées pour être des villes de commerce. Bien située pour servir d'échelle au commerce de terre, Babylone ne l'était pas moins avantageusement pour les expéditions maritimes et la navigation fluviale.

Des échanges continuels se faisaient entre la Babylonie et la Médie. Le commerce allait bien plus loin encore vers l'est, jusqu'à l'Inde. De là venaient les pierres fines dont les Babyloniens faisaient des cachets. Babylone envoyait aussi des caravanes vers la Syrie et les pays riverains de la Méditerranée, vers l'Asie Mineure, l'Arménie. Les Arméniens faisaient descendre leurs marchandises par les fleuves, mais,

1. Botta, *Monument de Ninive*.

ne pouvant remonter la rapidité du courant, revenaient par terre. Leurs navires se composaient de deux parties : une

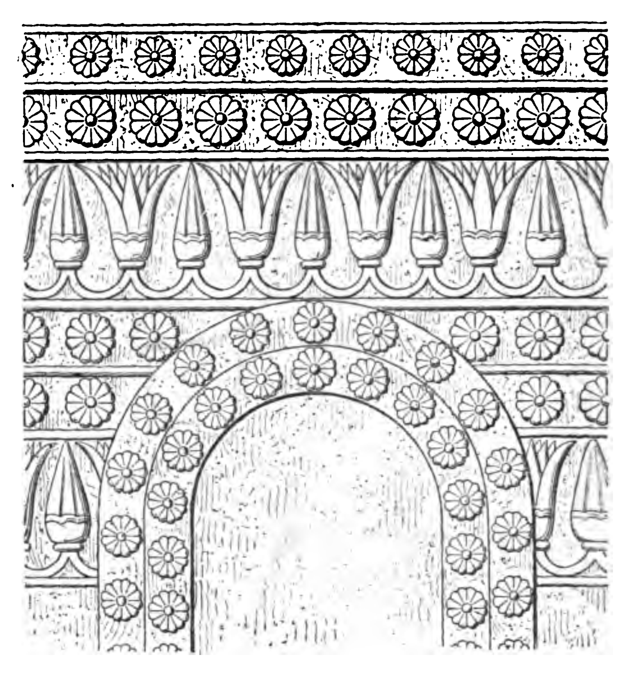


Lion ailé à tête d'homme trouvé à Ninive.

coque en bois et de hauts bords en peaux. On vendait le bois et l'on remportait les peaux. Une flottille entrait à Babylone,

une caravane en sortait. Cependant les Babyloniens eurent de véritables vaisseaux, qui naviguèrent sur la mer Érythrée.

L'art assyrien. — Les richesses accumulées par le commerce expliquent le luxe déployé par les Babyloniens, le faste de la cour et l'emploi répété des métaux précieux dans les



Décoration d'une porte à Koyoundjik.

monuments. Les Assyriens paraissent, en *architecture*, avoir visé au grandiose, mais aussi et surtout à l'éclat artificiel. Ils étageaient leurs temples sous forme de tours revêtues, nous l'avons dit, de couleurs variées. Ils confondirent l'énorme et le majestueux, la masse avec la grandeur. Peu satisfaits de l'ensemble de leurs monuments de tuiles et de briques, ils s'appliquèrent à dissimuler cette terne argile, emprun-

tant aux couleurs et aux métaux l'éclat que l'Égypte tirait de ses granits et de ses marbres.

Les Assyriens cependant ont témoigné par leurs *sculptures* qu'ils savaient admirablement rendre sur la pierre la nature, les diverses scènes de la vie, et même qu'ils étaient doués d'une fertile imagination. Les animaux les plus divers, ceux des eaux comme ceux de la terre, sont représentés avec une grande vérité, et les chevaux notamment sont aussi exacts et aussi élégants que ceux qui courent dans les plus anciennes sculptures grecques. Les guerriers, les armes, les chars de guerre sont fidèlement reproduits dans les bas-reliefs qui nous transportent au temps des Sargon et des Sennachérib. Les bas-reliefs qui se rapportent au règne de ce dernier prince témoignent même d'une préoccupation très vive du réalisme. Chaque tableau est complété par un cadre naturel représentant les localités où se sont passés les événements : « montagnes, rochers, arbres, routes, rivières y sont bien figurées[1] ».

---

1. **Lecture : *La sculpture assyrienne*.** — « Les différentes espèces d'arbres sont indiquées dans les bas-reliefs ; les jardins, les champs, les étangs, les joncs sont représentés avec soin ; les animaux sauvages, cerfs, sangliers, antilopes, sont introduits avec leurs traits caractéristiques ; les oiseaux volent d'arbre en arbre ou sont perchés sur leurs nids, tandis que leurs petits allongent le cou vers eux ; les poissons jouent dans l'eau ; les pêcheurs exercent leur métier ; les bateliers et les ouvriers des champs poursuivent leurs travaux ; la scène est pour ainsi dire photographiée dans tous ses détails, les moindres comme les plus importants, également marqués sans qu'on ait essayé de faire un choix ou de poursuivre l'unité artistique.

« Les bas-reliefs de Sennachérib nous montrent tous les procédés employés à la sculpture et au transport d'un taureau colossal, depuis le moment où l'on tire de la carrière l'énorme bloc non dégrossi jusqu'au moment où il est hissé sur le tertre artificiel qui sert de soubassement à un palais, afin de décorer la porte monumentale d'une résidence royale. Nous voyons les haleurs traînant au cours d'une rivière le bloc brut posé sur un bateau à fond plat, et disposés par pelotons, sous les ordres de contremaîtres qui jouent du bâton à la moindre provocation. La scène doit être représentée tout entière : aussi tous les haleurs sont-ils là, au nombre de trois cents, costumés chacun à la mode de son pays et dessinés avec autant de soin que s'ils n'étaient pas la reproduction exacte de quatre ving-dix neuf autres. Puis on observe le bloc mené à

Les taureaux ailés dont on admire des modèles dans la seconde salle du musée assyrien du Louvre, ont des proportions magnifiques. Ils formaient une porte du palais de Khorsabad. Encore l'espace n'a-t-il pas permis de placer les deux colosses humains à côté des taureaux qu'ils accompagnent, et on dut les appliquer en retour aux massifs de maçonnerie formant les pieds-droits de la porte reconstruite au Louvre. Ces géants sont vus la tête et le corps de face, tandis que les jambes sont sculptées de profil et en marche vers les taureaux auprès desquels ils sont placés. De la main droite ils tiennent une arme tranchante; de la main gauche ils serrent la patte antérieure d'un lion qu'ils étreignent contre leur poitrine. Quant aux taureaux, les parties du corps sont toutes accusées avec un soin qui dénote une étude fort attentive et fort avancée de la nature. « Les têtes sont d'un beau caractère, et la coiffure affecte une forme très noble : c'est une tiare cylindrique ornée de belles rosaces et de laquelle s'échappe une ample chevelure bouclée. La barbe même est frisée en petites boucles très multipliées. Les vastes ailes de ces colosses tapissent les parois intérieures de la baie à laquelle ils servent de pieds-droits; entre les jambes des taureaux sont gravés avec une délicatesse extrême de longs textes cunéiformes d'une conservation parfaite. Il faut le dire néanmoins, l'aspect général de ces figures est choquant, par suite de la malheureuse disposition des jambes de profil avec un corps entièrement de face.

---

terre et taillé rudement en forme de taureau; dégrossi de la sorte, il est chargé sur un traîneau et amené sur un terrain uni par des escouades d'ouvriers, arrangés à peu près de la même manière qu'auparavant, jusqu'au pied du tertre où il doit être placé. La construction du tertre lui-même est représentée en détail. On voit les briquetiers montant la brique à la base, tandis que des maçons, la hotte au dos, pleine de terre, de briques, de pierres ou de décombres, montent péniblement (car déjà le tertre est à moitié de sa hauteur) et déchargent leur fardeau. Alors le taureau, toujours étendu sur son traîneau, est hissé jusqu'au sommet, le long d'un plan incliné, par quatre escouades de manœuvres, en présence du monarque et de sa suite. Après quoi la sculpture est complétée, et le colosse, dressé sur ses pieds, est conduit à travers la plate-forme jusqu'à la place exacte qu'il doit occuper. » (G. Rawlinson, *les Cinq grandes monarchies de l'Orient*.)

« A droite et à gauche de ces colosses sont encastrés dans la maçonnerie de charmants petits bas-reliefs représentant sans aucun doute des divinités assyriennes, reconnaissables à leurs quadruples ailes. Dans la seconde salle du musée assyrien a été aussi placé un *autel de pierre* à table circulaire supportée par un pied prismatique dont les trois arêtes



Base de colonne (un taureau ailé à face humaine).

se terminent en griffes de lion. Sans une inscription, l'autel, bien que déterré à Khorsabad même, pourrait presque être considéré comme un ouvrage grec. Au-dessus de cet autel a été placé l'un des monuments les plus précieux de l'art assyrien : c'est un lion de bronze couché à plat ventre et dont le dos est garni d'un fort anneau circulaire. Ce lion, qui a été retrouvé scellé sur le seuil d'une porte intérieure

du palais, est tout simplement un chef-d'œuvre de plastique[1]. »

En dehors de la sculpture, les Assyriens excellaient dans l'art de la *céramique*. Les revêtements de murailles en briques émaillées composaient par leur réunion de véritables tableaux, scènes de guerre ou de chasse, images de divinités, processions d'animaux. Ils étaient un grand élément de décoration dans l'architecture chaldéo-assyrienne. Ctésias le décrit dans les palais de Babylone, et l'on en a retrouvé des débris dans les édifices qu'on a fouillés, particulièrement à Khorsabad. En dehors des scènes animées, ces briques offraient des rosaces, des palmettes, des oves, des dispositions symétriques qui se rapprochent de l'art grec. De plus, les Assyriens avaient de nombreuses *poteries peintes*.

L'écriture cunéiforme. — Si nous avons pu pénétrer plus avant qu'on ne le faisait autrefois dans l'étude de l'histoire et des mœurs assyriennes, c'est que les savants modernes, *Botta*, *de Longpérier*, *de Saulcy*, *Oppert* pour la France, *Layard*, *Loftus*, *Rawlinson* pour l'Angleterre, ont réussi lire à l'écriture des Assyriens, plus compliquée encore que l'écriture hiéroglyphique. Cette écriture singulière avait été conservée par les Perses, et la découverte d'une inscription, à *Behistoun*, en trois langues, perse, mède, assyrienne, a permis de retrouver la clef des caractères assyriens.

Cette écriture, qui paraît remonter aux Touraniens, ne fut à l'origine qu'une écriture hiéroglyphique où les images des objets étaient représentées par des lignes en forme de *clous* combinées de manière à figurer à peu près l'objet déterminé Ces lignes furent encore simplifiées et les figures réduites à quelques traits. Elles n'étaient tracées ni sur du papyrus, ni sur des peaux, mais dessinées en creux sur des tablettes d'argile molle qu'on faisait cuire. De plus en plus simplifiés, les traits finirent par ne plus représenter que des combinaisons conventionnelles. Les unes signifièrent des idées, les autres des sons. Toutefois les Assyriens n'arrivèrent pas à

1. De Saulcy, *Revue des Deux Mondes*, novembre 1847.



la décomposition par lettres : ils en restèrent aux groupes de lettres, aux *syllabes*, plus ou moins complexes. Souvent les mêmes caractères avaient à la fois une valeur *idéographique* et une valeur *phonétique* sans rapport entre elles. De là une source de confusion bien embarrassante, confusion encore augmentée par la variété des valeurs phonétiques du même signe.

Littérature et sciences. — Il est donc bien difficile, malgré les nombreux textes lus par les savants modernes, de se faire une idée de la littérature assyrienne. Elle devait être considérable cependant, car Layard a retrouvé toute une bibliothèque fondée par le roi Assourbanipal dans une des salles de son palais de Ninive. Cette bibliothèque se composait de tablettes plates et carrées en terre cuite portant sur chacune de leurs deux faces une page d'écriture cunéiforme cursive, très fine et très serrée. Ces tablettes, que l'on conserve au Musée Britannique, contiennent une sorte d'*encyclopédie grammaticale* divisée en traités. En dehors de ces traités et vocabulaires grammaticaux il y a encore des fragments de *lois*, des fragments *mythologiques*, des fragments d'*histoire naturelle*, etc.

Cette bibliothèque contenait aussi des traités d'*arithmétique*, ce qui prouve que les sciences mathématiques étaient connues, et des catalogues d'observations d'étoiles et de planètes. L'*astronomie*, nous l'avons dit déjà, était fort en honneur chez les prêtres chaldéens, qui avaient étudié le cours de la lune avec une telle précison qu'ils prédisaient les éclipses [1].

---

1. **Lecture : *L'astronomie chez les Assyriens*.** — Les astronomes de la Mésopotamie antique étaient parvenus à déterminer le mouvement moyen journalier de la lune, dont le cours avait été pour eux le principe de la mesure du temps, et, par la période de 22 lunaisons qu'ils connurent, ils étaient arrivés à prédire les éclipses de la lune. La plus anciennement calculée, celle du 10 mars 721 avant Jésus-Christ, leur est due, et leurs calculs ne diffèrent des nôtres que de quelques minutes. Moins habile à calculer les éclipses du soleil, qui offrent de plus grandes difficultés, ils n'osaient, dit Diodore, les prédire et se contentaient de les observer et de les enregistrer.

Inventeurs du gnomon, ils furent les premiers à diviser la journée

Caractère de la civilisation assyrienne. — Si nous essayons de dégager les traits généraux qui nous sont fournis par les renseignements les plus certains, nous sommes arrêtés par des contradictions. Des sciences, une littérature développée malgré une écriture primitive et gravée sur des tablettes d'argile; un art de la sculpture déjà raffiné, des monuments qui, sans être majestueux comme ceux de l'Egypte, devaient être imposants par leur masse et brillaient de couleurs variées; une élégance recherchée dans les vêtements et dans les ameublements qui dénote une grande richesse, fruit d'un actif commerce, et un caractère dur, même féroce, attesté par toute l'histoire assyrienne; une caste savante, mais livrée aux pratiques bizarres de l'astrologie; un peuple capable de dominer l'Asie et réduit par ses princes à une abjecte servitude; une religion relevée par quelques notions d'un dieu suprême et dégradée par le fétichisme quand elle ne l'était point par des débauches; des rois assez intelligents pour faire construire de splendides palais et d'immenses cités, mais traitant les peuples vaincus avec une cruauté stupide, et annonçant en quelque sorte les Genghis-Khan et les Tamerlan; voilà ce que nous montre l'histoire des Assyriens.

Représentons-nous par la pensée les vastes palais aux portes décorées de taureaux ailés; les temples portant jusque dans les nues leurs tours argentées et dorées, les immenses escaliers par lesquels on arrivait au sommet de ces pyra-

---

en vingt-quatre heures, l'heure en soixante minutes et la minute en soixante secondes. Leurs grandes périodes de temps étaient calquées sur ce modèle.

« Tout cela reposait sur la méthode de numération des fractions particulière aux Chaldéo-Assyriens. Ils divisaient invariablement l'unité en soixante parties égales, divisées à leur tour en soixante, et ils continuaient à l'infini l'échelle des fractions inférieures, toutes sexagésimales les unes par rapport aux autres. C'était là bien évidemment le résultat d'une combinaison savante et d'une nature toute pratique, destinée à concilier les deux systèmes de division de l'unité qui, depuis qu'il y a des hommes, sont en lutte et se partagent les peuples : le système décimal et le système duodécimal. » (Fr. Lenormant, *Manuel d'histoire ancienne des peuples de l'Orient*, t. II.)

mides colossales, les jardins suspendus et les montagnes artificielles de verdure, les rois aux longues robes brodées, aux tiares ornées de pierreries, la foule des courtisans non moins richement parées, le tumulte des chars de guerre, les nuées de cavaliers et de fantassins, les marchands arrivant de toute part dans des capitales immenses, les fleuves encaissés; d'immenses espaces encadrés de hautes murailles, les dépouilles de l'Asie entassées dans les demeures royales, les Salmanasar, les Sargon, les Sennachérib, les Nabuchodonosor montant au *temple des sept lumières de la terre* pour offrir de l'or sur des autels d'or, nous serons tentés d'être éblouis. Lorsque sur les bas-reliefs on voit figurés toutes les industries et tous les arts, on ne peut point ne pas reconnaître des peuples supérieurs aux peuples voisins. On comprend que la Grèce se soit inspirée des œuvres assyriennes comme des œuvres égyptiennes.

Mais si l'on réfléchit que l'art ne consiste pas à entasser des masses sur des masses, des terrasses sur des arcades, des briques sur des briques; si l'on se rappelle la religion grossière des Assyriens et l'esclavage, cet agent corrupteur des nations, on se dit qu'il n'y eut là qu'un peuple sensuel, semblable à tous les peuples d'Orient, un peuple enfoncé dans la matière et encore bien éloigné du progrès moral. La civilisation assyrienne brilla un temps, mais périt tout entière comme les orgueilleuses cités qui s'en glorifièrent et qui devinrent des masses informes de décombres, incapables de nous rendre, ainsi que le font les belles ruines de l'Egypte, témoignage des splendeurs évanouies!

RÉSUMÉ

Dans les vallées du Tigre et de l'Euphrate prospérèrent deux empires qui se remplacèrent l'un l'autre : celui de *Ninive*, tombé en 625 avant Jésus-Christ, et celui de *Babylone*, qui s'écroula en 538.

Ces deux empires, qui étendirent leur domination à l'est sur la Médie, à l'ouest jusqu'aux rives de la Méditerranée, eurent une civilisation très développée, comme l'attestent les débris des monuments qu'on a pu recueillir.

De Babylone il ne reste qu'une poussière de décombres, et l'on ne peut que juger de l'immense espace occupé par cette ville commerçante. Sur

l'emplacement de Ninive on a retrouvé les fondations de plusieurs palais, et c'est avec les pierres, les inscriptions arrachées au sol qui les recouvrait depuis plus de deux mille ans, qu'on a pu se faire une idée de la religion, de l'organisation politique et sociale, des arts de l'Assyrie.

La *religion*, qui paraît avoir débuté par la notion d'un Dieu suprême, aboutit au *culte des astres* et à l'adoration des idoles. Les prêtres chaldéens inventèrent la *divination*.

Les rois assyriens et babyloniens exercèrent le *despotisme* le plus absolu, et toutes les classes de la société étaient égales dans la servitude. Ils furent d'ailleurs, comme leur peuple, durs, cruels, féroces.

Cependant si nous regardons aux vêtements, aux ameublements, aux industries de toute sorte, ce peuple possédait une rare habileté de main, avait le *goût du luxe* et le sentiment de l'*élégance*. Si nous ne pouvons nous représenter ses monuments plus massifs que grandioses, le fini des *sculptures* témoigne d'un *art* très développé.

La caste principale des *Chaldéens* fut très instruite, quoiqu'elle eût dans l'*écriture cunéiforme* un instrument bien imparfait pour produire des œuvres littéraires. Mais ils excellèrent dans les *sciences*, notamment dans l'*astronomie*.

En un mot la civilisation assyrienne, sans manquer d'éclat, n'égala point la civilisation égyptienne, et les rois d'Assyrie inaugurent la série des despotes trop souvent barbares de l'Orient.

CHAPITRE IV

LA RELIGION ET LA SOCIÉTÉ DES JUIFS

SOMMAIRE : Le peuple juif; la Palestine. — La formation et l'histoire du peuple hébreu. — La Bible. — La religion des Hébreux; unité de Dieu. — Unité de temple. — Le culte; les sacrifices. — Le sabbat; les fêtes. — Caractère spiritualiste de la religion hébraïque. — Le sacerdoce. — Les prophètes. — Les différentes formes du gouvernement. — La société; la famille. — La propriété; le jubilé. — Loi pénale. — Agriculture, industrie, commerce. — Les lettres et les sciences. — Les arts. — Caractère général du peuple hébreu; sa grandeur morale. — Causes de la ruine de l'indépendance des Juifs. — Destinée des Juifs après leur dispersion; le Thalmud. — Les Juifs au moyen âge. — Les Juifs dans les temps modernes.

LECTURES : Le caractère de la Bible. — Une prophétie d'Isaïe. — La femme forte, d'après le livre des Proverbes.

Le peuple juif; la Palestine. — L'empire assyrien débordant, vers l'ouest, hors des vallées du Tigre et de l'Euphrate, engloutit un petit peuple, le *peuple juif*, qui maintes

fois asservi, transplanté, dispersé, a survécu à l'exil et à la proscription. Cette continuité de l'existence d'un peuple chassé et toujours épris de sa patrie, perdu et fidèle à lui-même aux quatre coins du monde, est un des faits les plus indéniables et un des mystères les plus profonds de l'histoire. De plus, ce peuple, qui n'a brillé ni parmi les peuples guerriers, ni parmi les peuples industrieux, ni parmi les peuples artistes, a exercé sur la civilisation générale une influence prodigieuse, par sa religion, mère du christianisme et aussi, en quelque sorte, de l'islamisme.

Jérusalem, la ville sainte des chrétiens, est aujourd'hui possédée par les musulmans, qui la vénèrent également et rattachent leur foi à la foi des Hébreux. Le pays dont elle fut, dans l'antiquité, la capitale un moment glorieuse, a été ruiné par des guerres acharnées, mais, découronné de ses riches cités, il attire encore aujourd'hui des pèlerins de toute nation. Rocheuse, desséchée, triste sous son beau ciel, la Palestine ne cesse d'exercer une magie toute-puissante sur les imaginations religieuses et même sur les esprits sceptiques. C'est qu'à chaque pas, pour ainsi dire, de la colline de Sion au mont Thabor, de la plaine de Saron, riante et fleurie, au désert de la mer Morte, du torrent de Cédron à la mer de Galilée, se pressent les souvenirs de la Bible et de l'Evangile. Là, sur un espace étroit, dans un pays de cinquante lieues de longueur sur soixante-quinze de largeur, s'est développée une nation unique entre les nations, dont l'histoire se confond avec sa foi, qui n'a subsisté que par elle et pour elle; de là est sortie la grande révolution religieuse qui sépare les temps anciens des temps modernes. De là ont rayonné les idées morales qui ont changé le monde.

La formation et l'histoire du peuple hébreu. — On ne saurait trouver dans l'histoire un exemple plus frappant de la manière dont un peuple a pu se former et passer de l'état primitif à l'état civilisé. Sorti d'une famille sémitique qui remontait à *Héber* (de là le nom d'Hébreux) et à *Abraham*, le peuple juif ne fut d'abord que la réunion de quelques familles de pasteurs, conservant au milieu des

peuples idolâtres la notion d'un Dieu unique. Les douze fils de *Jacob* ou *Israël* donnèrent naissance aux douze *tribus*, dont l'une des principales, celle de *Juda*, imposa plus tard son nom au peuple entier (*Judæus* d'où l'on a fait le mot juif). C'était donc un peuple nomade, divisé en tribus, ayant un gouvernement tout patriarcal. « C'était, dit Pascal, un peuple tout composé de frères; et au lieu que tous les autres sont formés de l'assemblage d'une infinité de familles, celui-ci, quoique si étrangement abondant, est tout sorti d'un seul homme; et étant ainsi une même chair et les membres les uns des autres, il compose une puissance extrême d'une même famille. Cela est unique[1]. »

Ce peuple émigra sans difficulté en *Égypte*, où son attachement à ses usages et à sa religion lui valut bientôt le mépris et la servitude. Trempé par les dures épreuves de la captivité, et devenu assez nombreux pour s'affranchir, il sortit de l'Égypte, sous les ordres d'un chef inspiré, *Moïse*. Ainsi les Hébreux formèrent, durant plusieurs siècles, une société simple et tout à fait primitive, conforme au caractère qu'a conservé jusqu'à nos jours la race sémitique.

Moïse, cependant, profite de l'isolement complet où se trouvent les Hébreux dans les déserts de l'Arabie pour donner à ces tribus, qui auraient pu se dissoudre, une forte unité par la religion et les institutions législatives. Il crée un peuple et meurt après lui avoir montré une patrie à conquérir. Cette patrie, les Hébreux l'obtiennent par les armes. Ils dépouillent les peuples de la terre de *Chanaan*, et de bergers sont devenus soldats. Ils deviennent ensuite agriculteurs. Les nomades se fixent, occupent des villes et fondent un État, sans renoncer à la division par tribus.

Les attaques réitérées des peuples voisins font sentir le besoin de resserrer l'unité Les Hébreux passent à la monarchie (1096), qui avec *Saül*, *David*, *Salomon*, étend au loin son empire. Le royaume juif, très prospère, contenait alors une population de cinq millions d'habitants.

Mais ce royaume n'échappe point aux défauts des sociétés

1. Pascal, *Pensées*, 1re partie, article VII.

humaines : il se brise en deux, royaume d'*Israël*, royaume de *Juda*. Ce schisme (976) et les guerres qui en sont la suite livrent les Hébreux à l'ambition des monarques ninivites et babyloniens. *Samarie*, la capitale d'Israël, succombe en 721. *Jérusalem*, la capitale de Juda, est détruite en 587, et sur ses ruines le prophète Jérémie égale, suivant l'expression de Bossuet, « les lamentations aux calamités ».

Cependant, assis sur les rives des fleuves de Babylone, les Juifs pleuraient en pensant à Sion. Ils refusent de se mêler aux Babyloniens comme ils ont refusé de se mêler aux Égyptiens. Cyrus les délivre (536). Jérusalem renaît de ses cendres, et les peuples, joyeux, reviennent à ses solennités. L'indépendance des Hébreux n'en est pas moins perdue. De la domination des Perses ils passent sous celle d'Alexandre; ils sont ensuite disputés, comme une proie, par les rois grecs d'Égypte et les rois grecs de Syrie, par les Lagides et les Séleucides. Ils tombent enfin sous le joug de ces derniers, et s'ils réussissent, quelque temps, à le secouer avec la dynastie des *Machabées*, ils ne tardent pas à subir la protection, puis avec le reste du monde, la domination des *Romains*.

C'est à ce moment que le *Christ* paraît. Mais les Juifs refusent de voir en lui le *Messie*, le Sauveur promis, et, tandis que la religion du Christ commence à se répandre en Asie et même en Europe, les Juifs, toujours attachés à l'ancien culte, toujours confiants dans l'espoir d'une suprématie universelle, se révoltent contre les Romains, qui exerçaient cette suprématie et qui écrasent sous leurs lourdes armées cette petite nationalité, sans la détruire (70 ap. J.-C.).

La Bible. — L'histoire et la religion des Juifs, inséparables, sont contenues dans un seul livre, la *Bible* (le Livre). C'est le seul document qui puisse nous renseigner sur la religion, l'organisation politique et sociale des Hébreux. De plus, ce document échappe aux règles ordinaires de la critique historique par le caractère sacré que lui reconnaissent les Juifs et les chrétiens. Livre d'un peuple, symbole et hymne d'une foi ardente, la Bible n'est une œuvre ni d'un seul jet, ni d'une seule époque, bien que l'unité de l'inspiration religieuse s'y fasse sentir. Elle se compose de parties

différentes, sur la publication desquelles les renseignements sont incertains, et de *récits* mêlés de *lois*, de *cantiques*, de *maximes*, de *prophéties*, mais tous reliés par la glorification du Dieu d'Israël.

La Bible s'ouvre par la *Genèse* (Naissance), qui renferme le récit de la création du monde et l'histoire patriarcale jusqu'à la mort de Joseph. L'*Exode* (Sortie) célèbre la sortie d'Égypte, la publication du Décalogue sur le mont Sinaï. et nous fait assister à l'organisation religieuse du peuple de Dieu, que décrit en détail le livre le *Lévitique*. Les *Nombres* contiennent plusieurs recensements du peuple hébreu, et le *Deutéronome* (Seconde Loi) n'est qu'une répétition, une récapitulation de la loi. Ces livres, d'ordinaire réunis sous le nom de *Pentateuque* (les Cinq Livres), ont été attribués à Moïse.

Après le Pentateuque viennent les livres historiques de *Josué* (conquête de la Palestine), des *Juges* et des *Rois*. Les *Paralipomènes* (ou Chroniques) ne sont qu'un autre résumé des anciennes annales des Hébreux fait avec les mêmes documents. Le retour de la captivité et certains épisodes détachés sont racontés dans les livres, d'ailleurs très courts. d'*Esdras*, de *Tobie*, de *Judith*, d'*Esther*. L'affranchissement des Juifs de la tyrannie des Séleucides est détaillé dans le livre des *Machabées*.

C'est la poésie qui domine dans les autres livres : dans les *Proverbes*, l'*Ecclésiaste* et l'*Ecclésiastique*, le livre de *Job*, les admirables *Psaumes* composés par plusieurs poètes, à différentes époques, depuis David jusqu'à l'exil de Babylone, et les livres des quatre grands prophètes, *Isaïe*, *Jérémie*, *Ézéchiel*, *Daniel*, et des petits prophètes, au nombre de douze[1].

Certains livres de la Bible sont rejetés comme apocryphes, les uns par l'Église catholique (partie des livres d'*Esdras* et des *Machabées*); d'autres par les Juifs et les protestants : (livres de *Tobie*, de *Judith*, la *Sagesse*, l'*Ecclésiastique*, le livre de *Baruch*, d'*Esther*, de *Daniel* et les deux premiers livres des *Machabées*[1]).

---

1. **Lecture : *Le caractère de la Bible*.** — « Les productions

La religion des Hébreux ; unité de Dieu. — Les patriarches ancêtres des Hébreux avaient conservé au milieu des nations idolâtres la notion de l'unité de Dieu. Cette notion fut précisée et fixée sur le Sinaï dans les premiers préceptes du *Décalogue* : « Je suis le Seigneur ton Dieu, qui t'ai tiré de la terre d'Egypte, de la maison de servitude. Tu n'auras point d'autres dieux que moi. Tu ne te feras pas d'idoles ni d'images d'aucune chose existant au ciel, sur la terre, sous la terre et dans les eaux. Tu ne les adoreras point, tu ne les

---

les plus étrangères à nos mœurs : les livres sacrés des nations infidèles, le *Zend-Avesta* des Parsis, les *Védas* des Brahmes ; le *Coran* des Turcs ; les *Edda* des Scandinaves, les maximes de *Confucius*, les poëmes sanscrits, ne nous surprennent point ; nous y retrouvons la chaîne ordinaire des idées humaines, ils ont quelque chose de commun entre eux, et dans le ton, et dans la pensée.

« La Bible seule ne ressemble à rien : c'est un monument détaché des autres. Expliquez-la à un Cafre, à un Canadien ; ils en seront également étonnés. Fait qui tient du miracle ! Vingt auteurs, vivant à des époques très éloignées les unes des autres, ont travaillé aux livres saints, et quoiqu'ils aient employé vingt styles divers, ces styles toujours inimitables ne se rencontrent dans aucune composition. Le Nouveau Testament, si différent de l'Ancien par le ton, partage néanmoins avec celui-ci cette étonnante originalité.

« Ce n'est pas la seule chose extraordinaire que les hommes s'accordent à trouver dans l'Écriture ; ceux qui ne veulent pas croire à l'authenticité de la Bible croient pourtant, en dépit d'eux-mêmes, à quelque chose dans cette même Bible. Déistes et athées, grands et petits, attirés par je ne sais quoi d'inconnu, ne laissent pas de feuilleter sans cesse l'ouvrage que les uns admirent et que les autres dénigrent. Il n'y a pas une position dans la vie pour laquelle on ne puisse rencontrer un verset qui semble dicté tout exprès. On nous persuadera difficilement que tous les événements possibles, heureux ou malheureux, aient été prévus avec toutes leurs conséquences dans un livre écrit de la main des hommes.

« Or il est certain qu'on trouve dans l'Écriture l'origine du monde et l'annonce de sa fin ; la base des sciences humaines ; les préceptes politiques, depuis le gouvernement, du père de famille jusqu'au despotisme ; depuis l'âge pastoral jusqu'aux siècles de corruption ; les préceptes moraux applicables à la prospérité et à l'infortune ; aux rangs les plus élevés comme aux rangs les plus humbles de la vie ; enfin toutes les sortes de styles ; styles qui, formant un corps unique de cent morceaux divers, n'ont toutefois aucune ressemblance avec les types des hommes. » (Chateaubriand, *Génie du Christianisme*.)

serviras pas ; car je suis le Seigneur ton Dieu, Dieu jaloux, vengeant sur les enfants les péchés des pères, jusqu'à la troisième et à la quatrième génération de ceux qui me haïssent ; et faisant miséricorde, pendant des milliers de générations, à ceux qui m'aiment et qui observent mes commandements. — Tu ne prendras pas en vain le nom du Seigneur ton Dieu ; car le Seigneur, ton Dieu, ne regardera point comme pur celui qui aura pris son nom en vain. »

Dieu un, Dieu invisible, tout-puissant, éternel[1], créateur de toutes choses[2], infiniment juste et bon[3], voilà l'être par excellence : *Yahvé* (celui qui est), que nous traduisons en général par le mot de *Jéhovah*. D'ailleurs les Hébreux, par respect, ne prononçaient pas ce nom auguste et redoutable et lui substituaient le nom d'*Adonaï* (Seigneur) ou d'*Élohim* (Dieu). L'unité divine, tel est le dogme fondamental de la religion mosaïque, dogme sur lequel la Bible insiste sans cesse, tant le peuple hébreu était disposé à retomber dans l'adoration du veau d'or, souvenir du culte égyptien, ou, plus tard, dans l'adoration de *Baal* et des divinités syriennes.

Unité de temple. — Pour mieux imprimer dans l'esprit des Hébreux l'idée de l'unité divine, Moïse ne voulut point que les Hébreux eussent des temples nombreux, comme les autres nations. En attendant qu'ils eussent une patrie et pussent avoir un temple de pierre, Moïse ne leur donna qu'un temple mobile, une tente qu'on dressait et repliait selon les voyages du peuple hébreu. Cette tente comprenait le sanctuaire ou *tabernacle*, entouré d'un parvis couvert d'une étoffe très précieuse. Un second sanctuaire ou *Saint des Saints* contenait l'*arche d'alliance*. Cette arche (dont l'Égypte avait sans doute fourni le modèle, car elle avait des sortes de châsses portatives) était une caisse de bois précieux recouverte

---

1. « Vous êtes dans les siècles des siècles avant la création des montagnes et de la terre et du monde. » (Psaume LXXXIX, traduction des Septante, verset 2.)

2. « A vous sont les cieux ; à vous la terre ; vous avez fondé l'univers et les êtres qu'il contient. » (Psaume LXXXVIII, 12.)

3. « La justice et le jugement sont les bases de votre trône ; la miséricorde et la vérité marcheront devant votre face. » (Psaume LXXXVIII, 15.)

d'or pur en dedans et en dehors, et ornée d'un couronnement d'or. Quatre anneaux d'or placés aux quatre coins servaient à recevoir des barres de bois couvertes d'or, pour transporter l'arche qui renfermait les deux tables de la loi ou du *Décalogue*. Au-dessus du couvercle étaient figurés deux anges ou chérubins d'or ciselé, ayant les ailes éployées et se regardant. Un voile de pourpre et de couleurs variées séparait du reste du sanctuaire le *Saint des Saints*, où le grand prêtre seul pouvait pénétrer, et une seule fois dans l'année.

Ce tabernacle qui, même après la conquête, durant la période des Juges, ne resta pas en un endroit fixe, fut enfin, sous Salomon, transformé en temple magnifique. Bâti à Jérusalem, en pierres et en bois de cèdre, le temple était précédé d'un large portique et de deux colonnes d'airain. Sur les faces du nord, du midi et de l'ouest on adossa au mur trois étages composés de chambres destinées aux trésors et aux provisions. Comme l'ancien tabernacle, le temple était divisé à l'intérieur en deux parties : le *sanctuaire* et le *Saint des Saints*. Partout de riches boiseries sculptées; partout des dorures et des ornements variés. Deux parvis environnaient cet édifice simple et majestueux, dont les descriptions de la Bible attestent l'incomparable magnificence.

Malgré l'étendue de la Palestine, ce temple devait être *unique*, et chaque fils d'Israël devait y venir assister aux grandes solennités. C'était à la fois le symbole de l'unité religieuse et politique. Mais la situation tout à fait excentrique de Jérusalem, au sud de la Palestine, devait rendre ces voyages trop difficiles et ne contribua pas peu à amener la séparation des dix tribus qui élevèrent des autels particuliers et formèrent le royaume d'Israël, avec une nouvelle capitale, *Samarie*. Ce fut le *schisme* en 976. Deux tribus seules restèrent fidèles au dogme de l'unité divine et au temple autour duquel elles étaient groupées : Juda et Benjamin[1].

---

1. Détruit en 606 et 587, le Temple fut reconstruit, après le retour de la captivité (536), mais sur des proportions bien moins grandes que l'ancien. Le roi Hérode fit réédifier sur un plan plus vaste ce temple, dont la durée fut courte, car il fut détruit par Titus en 70 après J.-C.

Le culte; les sacrifices. — On retrouve chez les Hébreux les sacrifices communs à toutes les religions de l'antiquité. Mais ces sacrifices ne doivent être accomplis que dans le sanctuaire national et par la main des prêtres. Les sacrifices humains étaient interdits sous peine de mort. D'ailleurs les prophètes, comprenant l'intention de Moïse, prêchaient contre les sacrifices, et les Psaumes disent qu'ils ne sont point nécessaires : « Seigneur, vous ouvrirez mes lèvres, et ma bouche proclamera vos louanges. Car si vous aviez voulu un sacrifice, je vous l'aurais offert; mais les holocaustes ne vous sont point agréables. Le sacrifice qui plaît à Dieu est un esprit contrit; Dieu ne méprisera pas un cœur contrit et humilié[1]. »

Les prêtres conservèrent cependant l'usage des sacrifices, pour ne pas désintéresser le peuple d'une religion trop nue, pour ainsi dire, trop dépouillée de cérémonies extérieures. Ils distinguaient les *holocaustes*, sacrifices où la victime immolée était tout entière consumée par le feu, les *sacrifices de péché et de délit*, les *sacrifices pacifiques*, offerts par suite d'un vœu ou par reconnaissance d'un bienfait reçu de la Divinité. Ces derniers se terminaient généralement par un repas solennel. Les sacrifices étaient d'ordinaire accompagnés d'*offrandes* de fleur de farine de froment et d'huile d'olive, puis de libations avec du vin. Au nom du peuple entier on offrait les prémices de la moisson des orges, puis des pains, principalement les *douze pains dits de proposition*, qui devaient rester dans le sanctuaire et être renouvelés chaque semaine.

Au reste, le culte, chez les Hébreux, était beaucoup plus personnel que public. Le jeûne, les prières, les observances concernant la pureté du corps et la nourriture, l'abstinence volontaire par suite d'un vœu, témoignaient de la sincérité de la foi. C'était là une religion tout intérieure, une religion du foyer domestique, complètement dégagée des superstitions et des pratiques bizarres des peuples idolâtres.

Les lois de pureté prescrites par Moïse peuvent être con-

---

1. Psaume L (Septante), versets 17-19.

sidérées, jusqu'à un certain point, comme des règlements de police médicale communs à tous les peuples de l'Orient et fortifiés par la crainte religieuse. Mais la pureté corporelle était aussi le symbole de la pureté intérieure. La loi de Moïse renferme également un certain nombre de prescriptions concernant la nourriture, qui reposent sur des motifs d'hygiène et sur certaines répugnances communes à presque tous les peuples de l'Orient. Moïse défendait la chair de *porc*, très nuisible dans les contrées exposées à la lèpre. Il défendait de se nourrir de certains animaux dont les peuples voisins affectionnaient la chair, pour établir une séparation entre ces peuples et les Hébreux; ainsi le chameau et le lièvre, permis aux Arabes, étaient interdits aux Hébreux.

Certains Hébreux prononçaient volontairement des vœux d'abstinence : c'étaient les *nazirs*, qui devaient s'abstenir de boire du vin ou d'autres boissons enivrantes, ou même du vinaigre. Ils devaient laisser croître leurs cheveux et éviter avec soin de se mettre en contact avec un cadavre.

Le sabbat; les fêtes. — Un des préceptes du Décalogue se rattachait au culte : c'était la sanctification d'un jour par semaine, le *sabbat*. « Souviens-toi de sanctifier le jour du sabbat. Pendant six jours travaille et fais tous tes ouvrages. Mais le septième jour est le sabbat (repos) du Seigneur ton Dieu; tu ne feras aucune œuvre ce jour-là : ni toi, ni ton fils, ni ta fille, ni ton serviteur, ni ta servante, ni ton bœuf, ni ton âne, ni aucune de tes bêtes. Car en six jours le Seigneur a créé le ciel et la terre et la mer, et tout ce qu'ils contiennent, et il s'est reposé le septième jour; c'est pourquoi Dieu a béni le septième jour et il l'a sanctifié. »

Les Hébreux comptaient les mois par lunes et n'avaient pas de noms particuliers pour les jours de la semaine. Le septième jour était donc le jour sacré, et les prescriptions de Moïse s'observèrent ponctuellement à toutes les époques. Les aliments et autres objets nécessaires devaient être préparés la veille. La terre aussi devait, tous les six ans, célébrer son sabbat, se reposer. C'était l'*année sabbatique*, pendant laquelle on ne devait ni ensemencer les champs, ni tailler la vigne : repos forcé qui profitait à la fertilité de la terre.

Les Juifs célébraient chaque année trois fêtes principales : la *Pâque*, la *Pentecôte*, la fête des *Tabernacles*. La *Pâque*, qui rappelait la sortie d'Égypte, durait sept jours. La veille de la fête, chaque famille devait manger debout l'*agneau pascal*, avec du pain sans levain (pain azyme, de là le nom donné aussi à cette solennité : la *fête des Azymes*). Coïncidant avec le printemps, la Pâque était aussi la fête de la moisson de l'orge, la plus hâtive des céréales. Cinquante jours après la Pâque, on célébrait la publication de la loi sur le Sinaï ; Moïse l'appelait la fête des *semaines* (sept semaines après la Pâque), mais plus tard prévalut le nom grec de Pentecôte (Cinquante). Le quinzième jour du septième mois commençait la fête des *Tabernacles* ou des tentes, en souvenir du tabernacle et de l'arche d'alliance. Pendant sept jours les Hébreux devaient demeurer dans des cabanes qu'on dressait dans les rues, les places, les cours des maisons. Pour célébrer plus dignement cette fête, les Hébreux, cinq jours auparavant, s'y préparaient par le jour dit des *Expiations*. Un jeûne général était prescrit, des sacrifices de boucs expiatoires, chargés des péchés d'Israël, purifiaient le peuple, qui, par son attitude grave et son austérité, témoignait de ses sentiments de repentir.

Caractère spiritualiste de la religion hébraïque. — Ces fêtes, quelles que fussent les pratiques extérieures, avaient en général, chez les Hébreux, une grandeur morale qui distingue leur religion de toutes les religions anciennes. C'était bien une religion spiritualiste. Au milieu de peuples qui traduisaient par les formes matérielles les plus bizarres leurs conceptions religieuses, il fallait que l'Hébreu s'attachât à la conception d'un Dieu insaisissable aux sens et partout présent. On ne peut qu'être frappé de cette lutte intérieure de l'esprit humain se débattant, chez les Hébreux, contre les difficultés de l'abstraction, ayant peine à dégager de la matière l'idée de Dieu et à admettre dans sa raison finie l'idée de l'infini qui pourtant y préexiste.

La foi, la pureté de la conscience, la confiance en la justice, et la soumission aux volontés de Dieu, le sentiment de l'humilité et de la fragilité humaines, l'espérance en la

miséricorde divine, telles sont les vertus qui doivent distinguer l'homme craignant le Seigneur. Les *Psaumes*, principalement, montrent jusqu'à quelle élévation d'idées et à quelle profondeur de sentiments atteignait la religion juive. Les chrétiens les ont adoptés et les unissent dans leurs cérémonies à leurs chants particuliers.

Le livre de l'*Ecclésiaste* contient d'admirables enseignements sur la vanité des choses humaines : « Vanité des vanités, tout n'est que vanité ». Le livre de la *Sagesse* renferme aussi d'éloquentes maximes qui achèvent de montrer combien la religion hébraïque abîmait et relevait l'homme devant la Divinité, confondait son orgueil et exaltait sa noblesse, ruinait ses prétentions et excitait ses espérances, l'accablant sous le poids de son ingratitude, et le consolant aussi par l'annonce d'une miséricorde égale à la justice divine, c'est-à-dire infinie.

Toutefois le Dieu de la Bible apparaît plus souvent comme le Dieu terrible, vengeur, et les terreurs des psalmistes, comme les menaces des prophètes, montrent le peuple hébreu plus préoccupé de la justice et de la colère de Dieu que confiant en sa bonté. C'est là un des traits principaux qui distinguent le *judaïsme* du *christianisme*.

Le sacerdoce. — Il ne faudrait pas confondre la classe sacerdotale chez les Hébreux avec les classes analogues qu'on trouve chez d'autres peuples, les Égyptiens par exemple. Tous les Hébreux sont élus de Dieu, tous sont égaux devant lui. Une tribu sans doute, la tribu de *Lévi*, a été désignée pour garder le temple, conserver le culte et la tradition, accomplir les sacrifices et les cérémonies. Mais les lévites n'ont aucun privilège. Leurs revenus consistaient dans les *dîmes* que les propriétaires offraient à Dieu, chaque année, des produits de l'agriculture, des arbres fruitiers et de la vigne, ainsi que des bestiaux élevés en troupeaux. Ils avaient en outre leur part dans les viandes des sacrifices.

Les *prêtres*, descendants de la famille d'Aaron, ne devaient donner lieu à aucun reproche. Dans l'exercice de leurs fonctions ils devaient s'abstenir du vin et de toute autre

boisson spiritueuse. Revêtus de longues robes de lin et d'un costume soigneusement déterminé selon les rites de Moïse, les prêtres allumaient le parfum sur l'autel d'or, nettoyaient chaque jour le candélabre sacré aux *sept branches* et versaient l'huile dans les lampes. Ils plaçaient sur la table d'or les *pains de proposition* que les lévites avaient pétris. Ils entretenaient dans le parvis un feu perpétuel pour les holocaustes, et sacrifiaient les victimes. Ils sonnaient aussi les trompettes aux époques solennelles. Le *grand prêtre*, dont la dignité resta héréditaire dans la maison d'Aaron et de son fils Éléazar, administrait le Temple et le culte. Seul il pouvait, une fois par an, le jour des Expiations, pénétrer dans le Saint des Saints. Mais ni les prêtres ni les lévites, quoique obligés particulièrement d'étudier la loi, n'avaient une mission spéciale d'enseignement. Le rôle actif, le rôle militant, passa bientôt aux *prophètes*.

Les prophètes. — Dès le temps de Moïse on voit soixante-dix anciens d'Israël placés autour du tabernacle, animés de l'esprit et *prophétisant* (parlant en inspirés). Samuel fonda un institut, un collège d'*orateurs inspirés* ou *prophètes* (*nabi*, au pluriel *nebiim*). A partir de cette époque on voit se multiplier les associations ou confréries de prophètes. « Loin du bruit des armes et de la trompette guerrière, les jeunes prophètes chantaient les louanges de Jéhovah aux sons plus doux du luth, de la flûte et de la harpe, et dans une paisible retraite ils méditaient sur Dieu et sur le vrai sens de la loi. Ils vivaient ensemble dans plusieurs villes, où ils occupaient des quartiers particuliers, et ces villes sont généralement celles où se tenaient les assemblées publiques et que Samuel visitait habituellement. Nous les trouvons à Rama, patrie et résidence de Samuel, où ces prophètes habitaient un quartier appelé *Nayoth* (Demeures); là leur assemblée était présidée par Samuel lui-même; nous en voyons également à Béthel, à Guilyat et à Jéricho. Ces confréries étaient destinées à exercer une grande influence et à prendre rang parmi les pouvoirs de l'État, en représentant la loi, selon son véritable esprit, envers les prêtres, souvent trop attachés au culte matériel, et envers le pouvoir exécutif, dont elles

devaient empêcher les empiétements[1]. » Les prophètes se recrutaient dans toutes les tribus. Ils ne renonçaient pas en général à leurs occupations ordinaires et à leurs liens de famille, ni même au mariage. D'ailleurs tous ne sortaient pas de ces écoles religieuses et se formaient seuls.

Le rôle des prophètes, c'est de défendre la religion de Jéhovah. A force de méditations solitaires, certains arrivent à une conception vive et forte de l'unité et de la majesté divines. Ils s'exaltent, ils deviennent enthousiastes, et leur renommée remplit Israël et Juda. Ce ne sont pas, comme les psalmistes, des hommes qui se contentent d'élans de l'âme vers Dieu ou de sentiments personnels. Ils prêchent; ils combattent par la parole l'idolâtrie sans cesse renaissante; ils avertissent le peuple, toujours enclin à retomber dans le paganisme; ils stimulent son zèle, réveillent son ardeur en lui montrant le châtiment prêt à fondre sur lui. Enhardis par l'assurance qu'ils sont en communication avec Dieu, ils se présentent devant les rois prévaricateurs et leur parlent avec une liberté qui leur vaut quelquefois le martyre. Patriotes, ils s'appliquent à ranimer la foi religieuse parce que cette foi, pour les Hébreux, s'identifie avec la patrie, parce que leur religion, soutien de leur courage, lien des tribus, c'est en quelque sorte la raison d'être, la condition essentielle de leur nationalité. Petit peuple isolé au milieu de monarchies puissantes, les Hébreux n'ont pu se défendre que grâce à la force extraordinaire puisée dans leurs croyances. Si ces croyances tombent, les Hébreux deviennent semblables aux peuples voisins et, leur faiblesse matérielle n'étant plus compensée par la force morale, ils ne peuvent échapper à la servitude. Voilà ce que comprenaient et s'efforçaient de faire comprendre les prophètes, consolant d'ailleurs les Hébreux par les menaces dirigées contre Ninive, Babylone et l'Égypte. Profonds observateurs, ils ne se faisaient pas illusion sur le peu de solidité des empires voisins et ils en annonçaient en termes éloquents la destruction. « Ils se transportent aussi dans un avenir éloigné et parlent

1. Munk, *la Palestine*.

du règne du Messie, de l'âge d'or qu'il amènera et du triomphe de la croyance monothéiste, qui sera adoptée par tous les peuples de la terre. Ce triomphe, ils l'annoncent avec une profonde conviction, comme le terme où doit aboutir le développement progressif des idées religieuses du genre humain. C'est là l'avenir idéal qu'ils ont constamment devant les yeux et que çà et là ils présentent sous l'image d'un *Messie* (roi sacré) de la race royale de David. » (Munk, *la Palestine*.)

Les principaux prophètes dont on a conservé les poésies sont au nombre de douze, quatre grands : *Isaïe*, *Jérémie*, *Ezéchiel* et *Daniel*; les douze petits sont : *Osée*, *Joël*, *Amos*, *Abdias*, *Michée*, *Jonas*, *Nahum*, *Habacuc*, *Sophonie*, *Aggée*, *Zacharie* et *Malachie*.

Les prophètes, avec une fougue de génie, accumulent les images. Ils décrivent la désolation de la guerre comme si elle était devant leurs yeux. On entend le bruit des chars, le cliquetis des armes, les cris des mourants, les plaintes des captifs, le crépitement des flammes. On assiste à la destruction de Ninive, de Tyr, de Babylone, de Jérusalem. « Voilà que du Septentrion je conduis contre toi, Tyr, Nabuchodonosor, roi de Babylone; il est le roi des rois, avec des chevaux et des chars, et des cavaliers, et un rassemblement de maintes nations. Il fera périr tes filles par le glaive dans les champs. — A cause de la multitude de ses chevaux, tu seras couverte de poussière ; par le fracas de ses cavaliers et des roues de ses chars tes murs seront ébranlés, quand il franchira tes portes. Les sabots de ses coursiers fouleront toutes tes places, et il passera ton peuple au fil de l'épée, et tout ce qui fait ta force il le renversera par terre. » (Ézéchiel, ch. XXVI[1].)

---

1. **Lecture : *Une prophétie d'Isaïe*.** — « Mon bien-aimé avait une vigne sur une éminence, en un lieu fertile. Et je l'ai entourée d'une haie, et je l'ai palissadée, et je l'ai plantée du plant de Sorec (qui donnait des fruits en toute saison); et au milieu j'ai bâti une tour où j'ai creusé un cellier; et j'ai compté qu'elle me donnerait du raisin, mais elle a produit des épines. Et maintenant, vous, habitants de Jérusalem, et toi, homme de Juda, jugez entre moi et ma vigne. — Que feraije encore pour ma vigne que je n'aie point déjà fait? J'avais compté

Les prophètes, en dehors de leur rôle religieux et politique, ont donc été des poètes admirables ; les lamentations de *Jérémie* sur les ruines de Jérusalem montrent par quels accents sublimes ces poètes se faisaient les interprètes de la douleur des Juifs, combien ils souffraient des malheurs du peuple qu'ils n'avaient pu prévenir. Jamais plus touchante élégie ne fut inspirée par l'amour de la patrie, que rendaient plus chère encore à ses enfants son deuil et ses larmes.

Les différentes formes du gouvernement. — Le peuple

---

qu'elle me donnerait du raisin, mais elle a produit des épines. — Or je vais maintenant vous déclarer ce que je ferai à ma vigne. Je lui arracherai sa haie et elle sera mise au pillage; j'abattrai son mur, et elle sera foulée aux pieds. Et j'abandonnerai ma vigne, et elle ne sera plus ni taillée ni bêchée; et sur elle s'élèveront des épines comme sur une terre, aride et j'ordonnerai aux nuées de ne jamais l'arroser de pluie. — Or, la ville du Seigneur Dieu des armées, c'est la maison d'Israël, et l'homme de Juda est mon nouveau plant bien-aimé. J'ai compté qu'il ferait la justice et il a fait l'iniquité; et ce n'est pas la voix de l'équité, mais des cris que j'y entends. — Malheur à ceux qui joignent maison à maison, qui rapprochent leur champ d'un autre champ, afin de prendre quelque chose au voisin! est-ce que vous habiterez seuls la terre? — Ces choses sont venues aux oreilles du Seigneur Dieu des armées. Si nombreuses que soient vos maisons, elles seront désertes; quoique grandes et belles, ceux qui les habitent ne seront plus.... — Malheur à ceux qui se lèvent le matin pour boire et qui boivent jusqu'au soir! car le vin les brûlera. Au son des cithares, des harpes, des tambours et des flûtes, ils boivent du vin; mais les œuvres du Seigneur, ils ne les considèrent pas; les œuvres de ses mains, ils n'y font pas attention. Aussi mon peuple est-il devenu captif, parce qu'il n'a pas connu le Seigneur; et la faim et la soif en ont fait périr une multitude.... — Malheur à ceux qui traînent leurs péchés comme avec un long câble, et leurs iniquités comme avec la courroie du joug d'une génisse. — Malheur à ceux qui appellent mal le bien, et bien le mal; qui donnent aux ténèbres le nom de lumière et à la lumière le nom de ténèbres; qui tiennent pour amer le doux et pour doux l'amer! — Malheur à ceux qui sont sages à leur sens et savants à leurs yeux! — Malheur à vos puissants qui boivent le vin et à vos riches qui se préparent une boisson fermentée. A ceux qui justifient l'impie à prix d'argent et qui ne rendent pas justice au juste! A cause de cela, comme le chaume est mis en feu par un charbon embrasé et consumé par une flamme légère, ainsi leur racine sera réduite en cendres et leur fleur s'envolera en poussière; car ils n'ont pas voulu de la loi du Seigneur des armées, mais ils ont irrité la parole du saint d'Israël. (*Isaïe*, chapitre v, traduction française de la Bible d'après les Septante, par P. Giguet.)

hébreu a partagé sans doute avec beaucoup d'autres nations la triste épreuve des vicissitudes de la fortune. Nul n'a peut-être essayé avec plus de bonne foi les différentes formes de gouvernement : d'abord le gouvernement *patriarcal*, puis le gouvernement *fédératif*. Moïse, en faisant des douze tribus un corps de nation, respecta l'ancienne liberté et, durant plusieurs siècles, les Hébreux gardèrent ainsi la forme *démocratique*. Les *Anciens* des villes avaient, en chaque cité, le pouvoir et jugeaient les affaires criminelles. Les *Anciens d'Israël*, au nombre de *soixante-dix*, dirigeaient les affaires de la confédération. Il y avait en outre douze chefs ou princes des tribus et de nombreux chefs ou députés inférieurs qui représentaient des fractions de tribus ou des familles. Les *Juges* qui, par intervalles, gouvernèrent Israël, étaient des libérateurs que la reconnaissance publique investissait du pouvoir pour la durée de leur vie, mais sans que les institutions républicaines fussent modifiées.

La classe sacerdotale, sans constituer un pouvoir de l'État, eut néanmoins assez d'influence pour retarder longtemps l'avènement de la *royauté*. Le vrai roi des Hébreux, selon Moïse, c'était Jéhovah. Aussi le prophète Samuel résistait-il aux demandes du peuple, craignant que l'autorité d'un roi ne fît oublier l'autorité divine, et surtout que le roi n'empiétât sur le domaine religieux. Il traça aux Hébreux un sombre tableau du despotisme qui s'appesantirait sur eux s'ils renonçaient aux avantages d'un gouvernement démocratique par dégoût de ses inconvénients. Ce qu'il avait redouté arriva. Saül, devenu roi victorieux, empiéta sur les attributions des prêtres. Il offrit lui-même un sacrifice. Aussitôt Samuel lui annonça que sa maison serait rejetée. David fut *oint* (sacré) et devait être le type achevé de la royauté hébraïque.

David était un chef militaire comme Saül, mais, soumis aux prêtres et aux prophètes, il ne songeait qu'à protéger la religion. Il mena de front la politique, la guerre et la piété. Conquérant, législateur, et aussi chantre inspiré, il étendit l'empire des Juifs, lui donna une capitale où il fixa l'arche d'alliance, et en même temps qu'il flattait l'orgueil,

il ranimait la foi de la nation. Les deux puissances temporelle et spirituelle, quoique distinctes dans la royauté hébraïque, se soutenaient l'une l'autre, et voilà pourquoi, au moyen âge et dans les temps modernes, cette royauté devint le modèle de la royauté chrétienne.

Cette harmonie entre les deux puissances, maintenue par Salomon, se rompit après lui, et en Israël comme en Juda on ne voit que de loin en loin des princes suivant docilement les instructions des prêtres et des prophètes. Les princes qui s'en écartent cherchent à opposer à la religion nationale les religions étrangères. Ils élèvent des autels sur les hauts lieux, sacrifient à Baal, favorisent les alliances et les superstitions syriennes. Ils deviennent tyranniques et préparent la ruine de leur pays en énervant la morale, la seule force qui fût capable de soutenir un peuple numériquement trop faible.

La société; la famille. — Base primitive du gouvernement durant des siècles, la *famille* était, après la religion, le premier fondement de la société hébraïque. Chez aucun peuple de l'antiquité elle ne fut plus fortement et plus justement constituée. L'*autorité paternelle* était la plus sacrée. Le Décalogue faisait une loi absolue d'honorer son père et sa mère. Et la mère était mise au même rang que le père : la femme était l'égale du mari. La législation mosaïque maintenait cependant les filles dans une certaine infériorité pour le partage des biens : elles n'héritaient que s'il n'y avait pas de fils. Le *mariage* était protégé par la loi religieuse avec la plus grande rigueur. Quoique interdit entre les parents les plus proches, il se contractait néanmoins entre personnes de la même famille ou de la même tribu. Une sévère défense des alliances étrangères conserva l'intégrité de la race et l'originalité du peuple hébreu. Aussi les familles gardaient-elles avec soin leur généalogie, et les listes de familles avec toutes leurs branches sont-elles nombreuses dans la Bible. D'ailleurs, que d'épisodes nous montre le rôle actif de la femme, qui même est admise à prophétiser, à conduire les guerriers! Mais Déborah et Judith ne sont que des exceptions et ne sauraient nous

faire oublier les gracieuses figures de Rébecca, de Rachel, de Ruth et d'Esther[1].

L'*esclave*, considéré comme un membre de la famille, devait être traité comme tel, car la servitude, chez les Hébreux, n'était que temporaire. On distinguait d'ailleurs les esclaves hébreux et les esclaves étrangers. Ceux-ci, quoique humainement traités, étaient une propriété légale. Les autres, au contraire, devaient être assimilés à des serviteurs à gages. « Et si ton frère auprès de toi vient à déchoir et à se

---

1. **Lecture : *La femme forte d'après le livre des Proverbes*.** — Le livre des *Proverbes* contient un remarquable passage qui nous donnera une idée de la manière dont les Hebreux appréciaient les devoirs et les mérites de la femme. — « Une femme forte, qui la trouvera? Une telle femme a plus de prix que les pierres précieuses. — Car elle emploie toute sa vie au bien de son époux. Elle dévide le lin et la laine et elle fait de ses mains d'utiles travaux. Elle est comme un navire qui arrive de loin chargé de vivres. Elle se lève avant le jour pour donner sa provende à la maison et leur tâche à ses servantes. — Elle a considéré le champ et l'a acheté, et dans cette propriété elle sème des graines que ses mains ont recueillies. — Elle ceint fortement ses reins et met à l'œuvre toute la force de ses bras. — Elle sait par expérience que le travail est bon, et sa lampe ne s'éteint pas de toute la nuit. Elle étend ses bras partout où il est utile, et ses mains ne quittent pas le fuseau. — Elle a la main ouverte pour le pauvre et présente un fruit au mendiant. — Son mari n'a pas à s'inquiéter des gens de sa maison, quel que soit le lieu où il est retenu ; car elle a vêtu tous ceux qui sont auprès d'elle. — Elle a fait pour son mari des manteaux doubles et pour elle-même des manteaux de fin lin et de pourpre. Son mari est considéré devant les portes de la ville, lorsqu'il siège au conseil avec les anciens de la terre. — Elle fait des toiles de fin lin ; elle vend des ceintures aux Chananéens. Elle ouvre la bouche avec prudence et mesure ; elle a mis un frein à sa langue. — Elle s'est revêtue de force et de beauté et goûte une douce joie dans ses derniers jours. » (*Proverbes*, ch. xxix.)

Le livre de l'*Ecclésiastique* insiste encore sur cet éloge de la mère de famille : « Heureux l'époux d'une femme bonne ! le nombre de ses jours est doublé. — Une femme forte est la joie de son mari ; elle multiplie ses jours au sein de la paix. — Une femme bonne est un bon partage ; c'est le partage qui sera donné à ceux qui craignent le Seigneur.... Une femme modeste accumule grâce sur grâce. — Et il n'est pas de trésor préférable à une âme maîtresse d'elle-même. — La beauté d'une femme bonne, c'est l'ornement de sa maison ; c'est le soleil se levant aux cieux du Seigneur. » (*L'Ecclésiastique*, livre 26, Bible des Septante, traduction P. Giguet.)

vendre à toi, ce ne sera jamais comme esclave. Il sera pour toi comme un mercenaire ou un domestique : il travaillera chez toi jusqu'à l'année de la rémission (l'année sabbatique, qui revenait tous les sept ans). — A cette époque il redeviendra libre, et ses enfants avec lui, et il rentrera dans sa famille, et il pourra reprendre possession de son patrimoine. Tu ne l'accableras pas de travail. »

La propriété ; le jubilé. — Cette *année sabbatique* qui obligeait les Hébreux à laisser reposer leurs champs tous les sept ans et à abandonner aux pauvres ce que la terre produisait d'elle-même en cette année sanctifiée, est un des traits les plus caractéristiques de la manière dont la *propriété* était envisagée. De plus, au bout de sept fois sept ans, tous les quarante-neuf ans, on célébrait l'année du *jubilé*[1]. Non seulement la terre se reposait, mais tous les contrats de vente étaient annulés, et chacun rentrait en possession de la terre qu'il avait aliénée. On a beaucoup disserté sur cette coutume qui semblait nier et consacrer tout à la fois le droit de propriété : le nier puisque l'acquéreur était dépouillé ; le consacrer, puisque la propriété était ainsi déclarée inaliénable. Le jubilé s'explique par l'origine de la propriété hébraïque, propriété donnée par Dieu, héritage des tribus et plus spécial aux tribus et aux familles qu'aux individus. Le jubilé avait donc pour but de rétablir ainsi, tous les cinquante ans, l'équilibre entre les possessions et la richesse des familles et des tribus. C'était l'idée que se font encore de la propriété les tribus nomades des Arabes, de la même race sémitique. En outre, l'acquéreur d'une terre ne payait évidemment qu'un prix relatif à la durée de l'époque qui restait à courir entre la date de la vente et celle du jubilé. C'était plutôt une location qu'un achat. Pour les maisons toutefois, la difficulté eût été grande. Aussi la loi était-elle modifiée. « Si un homme a vendu, dans une ville fermée, une maison habitable, il y aura faculté de rachat jusqu'à un temps déterminé ; le rachat pourra se faire pendant une année

1. L'année de *rémission* se proclamait par le son retentissant du *Jobel* (probablement une sorte de cor) ; de là le nom de *jubilé*.



entière. Mais si elle n'a pas été rachetée avant que l'année soit accomplie, cette maison qui est dans une ville fortifiée appartiendra irrévocablement à l'acheteur et à toutes ses générations; il n'en sortira pas lors de la rémission. » Ainsi on voit apparaître la propriété perpétuelle à côté de la propriété temporaire et en quelque sorte communiste.

En l'année du jubilé les *créances* étaient périmées, mais ces créances n'étaient jamais importantes, car la loi de Moïse défendait le *prêt à intérêt*, et le prêt était en quelque sorte regardé comme une aumône. Du reste, le souci du législateur avait été d'empêcher l'extrême misère. Les riches devaient toujours faire la part des pauvres et ne pas exercer d'une façon absolue leur droit de propriété : « Lorsque vous moissonnerez en votre terre, vous n'achèverez pas strictement votre moisson, vous ne recueillerez point les épis tombés çà et là. — Vous ne revendangerez point vos vignes, vous ne recueillerez pas les grains tombés, vous les laisserez pour le pauvre et l'étranger. » Il y avait là une prévoyance économique autant qu'une prescription charitable. Aussi, grâce à cette fraternité qui régnait chez les Hébreux, ne vit-on pas trop d'inégalités entre eux et de haines sociales.

Loi pénale. — Cependant la législation pénale était rigoureuse et n'était pas empreinte du même esprit de compassion. Elle appliquait la peine du talion : « Œil pour œil, dent pour dent, main pour main, pied pour pied, brûlure pour brûlure, plaie pour plaie, meurtrissure pour meurtrissure ». La peine de mort était souvent prononcée, et le criminel était soit frappé du glaive, soit lapidé. Chez ce peuple où la religion était intimement unie à la politique, la peine capitale punissait aussi bien les infractions à la loi religieuse que les infractions à la loi morale. Du reste les juges étaient choisis parmi les anciens du peuple et les hommes les plus vénérables. Ils siégeaient aux portes des villes où avaient lieu les réunions : les débats étaient publics et les témoignages sévèrement contrôlés. C'était la justice patriarcale, mais aussi populaire, et souvent, comme il arrive en pareils cas, exposée à l'emportement et à la passion de la foule.

Agriculture, industrie, commerce. — Pasteur avant la conquête du pays de Chanaan, le peuple hébreu devint surtout, après cette conquête, un peuple agriculteur. Les céréales, la vigne, les fruits, étaient la principale source de la richesse. La moisson était une fête comme la vendange. « Et la joie et les fêtes, dit Isaïe, seront enlevées à tes vignes, et dans tes vignes il n'y aura plus de réjouissances; et l'on ne foulera plus le vin dans tes pressoirs, car il n'y aura plus de vendange[1]... »

Bien que les Hébreux n'aient point paru se préoccuper beaucoup de l'industrie et qu'ils aient dû souvent faire venir chez eux des ouvriers étrangers, comme firent David et Salomon, il n'en est pas moins vrai que les artistes phéniciens durent exercer une sérieuse influence. A partir de l'époque de la construction du Temple, les progrès du luxe et de la prospérité permettent de supposer que la fabrication des étoffes, la teinture, la fabrication des meubles, des armures, prirent un grand développement. De bonne heure d'ailleurs les Hébreux recherchèrent l'or et les pierres précieuses : c'est avec les pendants d'oreilles, les bracelets de leurs femmes et de leurs enfants qu'ils fabriquèrent le veau d'or, et c'est encore avec ces bijoux que Moïse trouva le moyen d'orner le tabernacle. L'histoire rapporte d'ailleurs que les Assyriens avaient fait un riche butin à Jérusalem et qu'ils y avaient recueilli une grande quantité d'objets d'or et d'argent.

Le commerce, nous l'avons dit, n'était pas encouragé puisque la loi de Moïse défendait le prêt à intérêt. Mais cette loi ne fut pas appliquée à la lettre, et, à l'époque de David et de Salomon, les Hébreux se lancèrent, comme les peuples voisins, dans les opérations commerciales. Salomon eut des vaisseaux qui partaient du port d'Asiongaber, sur la mer Rouge, et allaient partager avec les Phéniciens les bénéfices du commerce d'Ophir et de l'Inde. Il envoyait chaque année à Hiram, roi de Tyr, une grande quantité de froment et

---

1 Isaïe, ch. XVI, v. 10.

d'huile d'olive. Il ne pouvait obtenir que par les échanges les pierres précieuses et les parfums. Il faisait acheter des chevaux en Égypte.

Les lettres et les sciences. — Les Hébreux n'ont eu qu'un livre, qui résume et représente toute leur littérature. La simplicité des récits, l'enthousiasme des cantiques, les accents tour à tour joyeux et plaintifs des psaumes, les élans des prophètes, font de la Bible, en dehors de son importance religieuse et historique, un des plus célèbres monuments littéraires de l'antiquité. Elle atteste que la culture intellectuelle était fort développée chez ce peuple plein d'imagination et de sentiment, et qu'il devait y avoir dans la classe des prêtres et des lévites, comme dans les écoles des prophètes, beaucoup d'hommes possédant une vaste érudition et un esprit capable de concevoir les plus hautes pensées et de les exprimer en un style énergique et imagé. Il y avait aussi des *Sages* qui formulaient les préceptes de la morale pratique, et le livre des *Proverbes* est un des modèles de ces recueils de sentences et de paraboles.

Les Hébreux ont cultivé tous les genres de poésie : la poésie *lyrique* sous toutes ses formes, hymne ou ode, élégie, la poésie *didactique*. Le livre de *Job* est une longue élégie inspirée par le sentiment profond de la misère humaine. « Il en est de Job comme d'Homère, dit Rollin ; on dispute sur le temps où il a vécu, sur la composition de l'ouvrage qui porte son nom ; mais jamais on n'a mis en doute la perfection et la sublimité de cette poésie primitive, de cette grandeur originelle qui, depuis plus de trois mille ans, a fait l'admiration de tous les âges. » La Harpe écrit : « Quand les poëmes de Moïse, de David, d'Isaïe et des autres prophètes ne nous auraient été transmis que comme des productions purement humaines, ils seraient encore, par leur originalité et leur antiquité, dignes de toute l'attention des hommes qui pensent, et, par les beautés uniques dont ils brillent, dignes de l'admiration et de l'étude de tous ceux qui ont le sentiment du beau. C'est aussi l'hommage qu'on leur a toujours rendu, et l'on a vu les plus déterminés ennemis de la religion révérer comme poëtes ceux qu'ils rejetaient comme prophètes.

Diderot laissait à la Bible une place dans sa bibliothèque choisie à côté d'Homère. »

Lamartine exprime encore avec plus de force son admiration pour les psaumes de David : « C'est le premier des poètes du sentiment! c'est le roi des lyriques! Jamais la fibre humaine n'a raisonné d'accords si intimes, si pénétrants et si graves! jamais la pensée du poète ne s'est adressée si haut et n'a crié si juste! jamais l'âme de l'homme ne s'est répandue devant l'homme et devant Dieu en expressions et en sentiments si tendres, si sympathiques et si déchirants! Tous les gémissements les plus secrets du cœur humain ont trouvé leur voix et leurs notes sur les lèvres et sur la harpe de cet homme, et, si l'on remonte à l'époque reculée où de tels chants retentissaient sur la terre, si l'on pense qu'alors la poésie lyrique des nations les plus cultivées ne chantait que le vin, l'amour, le sang et les victoires des Muses et des coursiers dans les jeux de l'Élide, on est saisi d'un profond étonnement aux accents mystiques du roi-prophète qui parle au Dieu créateur comme un ami à son ami, qui comprend et loue ses merveilles, qui admire ses justices, qui implore ses miséricordes et semble un écho anticipé de la poésie évangélique répétant les douces paroles du Christ avant de les avoir entendues. Prophète ou non, selon qu'il sera considéré par le philosophe ou le chrétien, aucun d'eux ne pourra refuser au poète-roi une inspiration qui ne fût donnée à aucun autre homme. Lisez de l'Horace ou du Pindare après un psaume, pour moi je ne le peux plus. »

Sans doute on reproche à cette poésie son rythme monotone produit par la coupure toujours semblable des périodes, ce qu'on appelle le *parallélisme*. Mais ces phrases courtes servent admirablement à augmenter la force et la rapidité de la pensée, exprimée dans un style concis et nerveux. Ce qui contribue parfois à produire l'obscurité, c'est l'absence de transition. Le poète sacré passe souvent d'une idée à une autre, par des sauts prodigieux, puis revient à l'idée première, se répète même plusieurs fois. C'est là un des désordres inhérents au caractère de la poésie lyrique

elle-même, et ces ellipses hardies se retrouvent dans d'autres littératures. Les Orientaux omettent dans leurs discours beaucoup de choses que les gestes et les signes doivent exprimer. D'ailleurs nous ne pouvons dans les traductions bien juger des mérites d'une poésie qui s'exprimait en une langue tout à fait originale.

L'*hébreu*, l'un des plus anciens dérivés de la langue phénicienne, appartient au groupe des langues dites *sémitiques*. Bien qu'il ait une origine commune avec les langues européennes, il est resté profondément distinct. L'écriture a reçu, de la forme habituelle de ses caractères, le nom d'*écriture carrée*; c'est celle qu'on trouve dans les manuscrits et les éditions de la Bible et dans tous les livres des Juifs. En général la syntaxe est très simple et ne permet pas les longues périodes. Faute de souplesse et de flexibilité, la langue hébraïque force le poète le plus inspiré à s'arrêter et à reprendre haleine.

Cette langue ne paraît pas avoir été riche en termes relatifs au commerce, aux sciences et aux arts. Les Hébreux ne développèrent pas l'*arithmétique* au delà des quatre règles fondamentales des nombres entiers. On ne voit non plus chez eux ni la *géométrie*, qui se bornait à quelques mesures routinières d'arpentage, ni l'*astronomie*, limitée à des observations agronomiques. Les prophètes cependant semblent avoir eu quelques notions de *physique* : ils pratiquaient aussi la *médecine*. Du reste les prêtres savaient traiter particulièrement certaines maladies, et Moïse prescrivit un traitement minutieux pour les lépreux.

Les nombreuses images empruntées par les poètes sacrés à la nature font supposer que les Hébreux étaient assez avancés dans l'*histoire naturelle* et témoignent de la connaissance, non seulement des plantes du pays, mais aussi de celles des pays voisins et même lointains. Dans le premier livre des *Rois* on attribue à Salomon une description générale des plantes et des animaux. Au reste, la description si précise que la Genèse fait de la création du monde prouve qu'on avait des notions sur les diverses révolutions géologiques qui ont amené la formation du globe

actuel[1]. Non pas que les Hébreux se figurassent la terre comme un globe; aucun passage de la Bible n'exprime clairement l'opinion de ce peuple sur la forme de la terre. Isaïe dit que Dieu réside au-dessus du *cercle de la terre*. Dans les *Proverbes*, la Sagesse dit qu'elle existait, qu'elle était là quand Dieu disposait les cieux et traçait *un cercle sur l'abîme*. Il est souvent parlé dans la Bible des *quatre angles de la terre*, qui signifient probablement les points cardinaux. Mais la Bible nous donne sur les peuples une foule de renseignements ethnographiques qui montrent les Hébreux assez familiers, aux temps historiques, avec la connaissance des pays voisins. Toutefois ils ignoraient l'existence des peuples lointains, tels que les Chinois et les Hindous.

Les arts. — La loi de Moïse défendant de représenter Dieu sous une forme visible, et en général de faire des images dans l'intention de leur rendre un culte, les beaux-arts se trouvèrent en quelque sorte interdits. Aussi ne voit-on chez les Hébreux ni peinture ni sculpture. Ils avaient également peu d'édifices publics, puisqu'un seul temple était permis. Salomon, pour construire le temple de Jérusalem et son palais, eut recours à des artistes phéniciens. Il n'y eut donc pas à proprement parler d'architecture hébraïque. La description détaillée que la Bible donne du Temple et du palais de Salomon insiste principalement sur la décoration intérieure des salles, ornées de bois précieux, d'or et d'argent. Salomon paraît avoir visé plutôt à étaler sa richesse qu'à construire des monuments grandioses.

Les Hébreux cependant avaient contemplé et même construit les monuments égyptiens. Ils étaient voisins de l'Assyrie. Ils ne durent pas être tout à fait étrangers au sentiment de l'art. Ils connurent la *céramique*. Un précieux fragment recueilli en Judée et conservé dans les galeries du Louvre prouve que la céramique des Hébreux avait les

1. Voir, sur la concordance du récit de la *Genèse* avec les données de la science moderne, un chapitre de l'intéressant livre de M. Albert Dupaigre : *les Montagnes*.



mêmes couleurs que celle des Égyptiens : avec la terre siliceuse émaillée de bleu, ils fabriquaient des amphores, des coupes, des lampes. Les textes de la Bible, d'accord avec les monuments recueillis par le savant M. de Saulcy, prouvent que les clochettes, les grenades, les raisins et en général les motifs empruntés à la nature végétale formaient le fond de l'ornementation des Hébreux, qui se distinguaient ainsi de la nation égyptienne et de ses figurations symboliques.

Mais les Hébreux cultivèrent surtout l'art de la *musique.* Elle semblait faire partie du culte. Les instruments les plus variés accompagnaient les chants des chœurs : instruments à corde, le *kinnor* (harpe ou guitare) à dix cordes, qu'on touchait avec la main ou avec un archet; le *nébel,* pincé avec les doigts; instruments à vent, flûtes, trompettes; enfin des instruments plus bruyants, les tambourins, les cymbales. Mais nous manquons de renseignements précis sur cette musique qui, paraît-il, n'était pas écrite et se transmettait par tradition. Les danses relevaient aussi les cérémonies, accompagnaient même les pompes religieuses. Le roi David dansait en précédant l'arche quand il l'amena à Jérusalem.

Caractère général du peuple hébreu; sa grandeur morale. — S'il ne fut ni artiste ni très industrieux, le peuple hébreu garda sur tous les autres peuples de l'antiquité une supériorité incontestable, une grandeur morale attestée par sa religion et ses lois. Peuple en quelque sorte dégagé de la matière, absorbé dans l'adoration d'un Être souverain invisible et tout-puissant; pur des superstitions et des idolâtries; scrupuleux observateur des règles qui constituent la famille; obligé au désintéressement et à la charité, il avait donc conscience de la dignité humaine. Sans doute la doctrine de l'immortalité de l'âme n'est pas expressément formulée dans la Bible, mais l'ensemble de tous les livres sacrés montre que cette croyance était le soutien d'un peuple qui n'aurait pas été contraint à la piété par la seule crainte des châtiments terribles dont il était souvent menacé. La religion tout intérieure, tout intime, l'union sans cesse recherchée avec Dieu, attestent suffisamment que les

Hébreux admettaient une autre vie où cette union était réalisée.

L'organisation sociale, fondée d'après des principes si élevés, était juste, exempte de ces inégalités choquantes qu'on remarquait chez les autres peuples et de la contagion quasi universelle de l'esclavage.

L'organisation politique fut longtemps démocratique, et les Hébreux jouirent de la liberté jusqu'à l'abus qui amena ensuite l'établissement de la monarchie despotique. Quoique répugnant aux alliances étrangères, ils étaient hospitaliers, et ce précepte revient souvent : « Vous aimerez l'étranger, vous souvenant que vous étiez étrangers en la terre d'Égypte ».

L'amour de l'humanité était donc une des vertus de ce peuple isolé au milieu de peuples redoutables dont il finit par devenir victime. En dehors de son rôle religieux, il a tenu une grande place dans le monde rien que par ses qualités morales qui tranchent sur les vices des peuples orientaux, et sa civilisation s'est rapprochée beaucoup plus que d'autres de l'idéal auquel doivent tendre les sociétés. Cette foi spiritualiste, cet attachement à toutes les vérités fondamentales de la morale, ont été pour ce peuple une telle force qu'elles lui ont valu la perpétuité, et son histoire se continue encore aujourd'hui au milieu de toutes les histoires.

Causes de la ruine de l'indépendance des Juifs. — L'indépendance des Juifs prit fin à la destruction de Jérusalem en 587. Quoique ramenés en Palestine après la captivité de Babylone, ils ne purent qu'un moment, sous la dynastie des Séleucides, former un royaume particulier gouverné par la dynastie des *Machabées* (166-40 av. J.-C.). Mais déjà, outre les progrès toujours croissants de la domination romaine en Asie, différentes causes amenaient la décomposition de l'ancienne société hébraïque. Les Juifs se répandaient dans toute l'Asie, la Palestine était envahie par les idées et les doctrines étrangères. De plus, des querelles intérieures, sans parler de celles que provoquaient les rivalités des prétendants au trône, dissolvaient l'unité jadis si forte.

La secte des *Pharisiens* sanctionnait certaines croyances superstitieuses et réduisait le mosaïsme à des pratiques aussi

rigides que minutieuses. Les *Sadducéens* prétendaient de leur côté conserver le mosaïsme dans sa pureté et rejetaient la plupart des traditions. Ils niaient l'immortalité de l'âme, le dogme des peines et des récompenses futures, et l'existence des anges et des démons. Ils faisaient consister le bonheur dans la jouissance des biens terrestres. Les *Esséniens* ajoutaient aux croyances pharisiennes les principes d'une morale exaltée. Ils formaient de petites sociétés au milieu de la grande et vivaient en commun dans des villages où régnait la discipline la plus étroite et la plus dure. Mais quelles que fussent les doctrines de ces sectes diverses qui ne sauraient plus nous intéresser, elles troublaient l'État juif, et rompaient le lien qui jadis avait rattaché tous les enfants d'Israël. La domination étrangère, avec *Hérode*, le roi imposé par les Romains (40 av. J.-C.) ne put que ramener la paix publique, non l'accord.

La mission du *Christ* acheva la confusion. La plupart des Juifs refusèrent de voir en *Jésus* le *Messie* promis et annoncé par les prophètes. D'autres, touchés par ses enseignements à la fois simples et sublimes, par sa mort si injuste et si dramatique, par la prédication courageuse de ses apôtres, se convertirent à la nouvelle loi. Les querelles religieuses devinrent plus vives que jamais, et la secte des *zélateurs* ajouta aux troubles en excitant chez le peuple l'amour de la liberté. Les Juifs songeaient à secouer le joug des Romains au moment où ceux-ci étaient les maîtres absolus de l'univers. Les rivalités des descendants d'Hérode avaient permis aux Romains de rétablir sur la Judée (44 après Jésus-Christ) la domination directe de leurs *procurateurs* qui, par leurs exactions, ravivèrent les anciennes haines et provoquèrent les révoltes. Les Juifs, qui avaient refusé de reconnaître le Messie dans le Christ, attendaient toujours un Messie conquérant qui leur assurerait l'empire du monde. Aussi, malgré la folie évidente d'une insurrection contre une monarchie aussi puissante que celle des Romains, prirent-ils les armes en 66, même avant la mort de Néron et les troubles qui la suivirent. La guerre dura quatre ans et coûta, dit-on, la vie à un million trois cent mille Juifs. Le Temple fut à jamais

détruit (70 ap. J.-C.) et la dispersion commença. Elle dure depuis dix-huit siècles.

Destinée des Juifs après leur dispersion ; le Thalmud. — Chassés de leur patrie, proscrits de nouveau par l'empereur Hadrien, qui trouva encore le moyen d'ajouter des ruines aux ruines faites par Titus, les Juifs se répandirent dans les principales villes de l'empire Romain[1]. Ils constituèrent une colonie importante à *Alexandrie*, où un grand nombre d'entre eux s'étaient établis depuis longtemps parce que cette ville était un foyer de science et de commerce. Perdus au milieu des nations sans renoncer à leur antique foi, ils ne songent plus qu'à conserver leurs doctrines, et, chose extraordinaire, un mouvement littéraire se produit alors qu'il n'y a plus de centre et pour ainsi dire d'impulsion. Les *rabbins*, dépositaires de la tradition, remplacèrent les prêtres et recueillirent les doctrines qui avaient jadis été discutées dans les écoles et les synagogues (lieux de réunion). De l'académie de Tibériade sortit le célèbre Rabbi *Juda*, surnommé le *saint*, qui rassembla les codes partiels et les lois traditionnelles des écoles pharisiennes. Au commencement du troisième siècle de l'ère chrétienne, il en forma un vaste corps de lois : *Mischna* (répétition ou seconde loi). A ce code vinrent s'ajouter les annotations, les commentaires des autres écoles de Palestine et de Babylone et qui furent appelés *Guémara* (complément). Ces recueils constituent le monument à la fois religieux, judiciaire et littéraire qu'on appelle le *Talmud* (doctrine). Le premier de ces recueils est le *Talmud de Jérusalem*, l'autre le *Talmud de Babylone*, et il a été achevé par le Rabbi *José* en l'an 500. C'est ce dernier, plus complet, plus clair, qui a conservé le plus d'autorité chez les Juifs.

1. C'est à cette époque que vivait l'historien *Josèphe* (37-100 ap. J.-C.). Dédommagé par Vespasien des pertes qu'il avait subies pendant la guerre, il ajouta à son nom celui de Flavius. Il écrivit à Rome l'histoire de la guerre des Juifs ; cet ouvrage est perdu, mais il nous en reste une seconde rédaction faite par Josèphe lui-même en grec. Plus tard, sous Domitien, Josèphe composa ses *Antiquités*, qui contiennent en vingt livres l'histoire du peuple hébreu et sont le seul document que nous ayons pour compléter la Bible.

Persécutés, les chrétiens ne pouvaient entrer en lutte avec les Juifs eux-mêmes proscrits. Mais, après le triomphe du christianisme, sous Constantin, commença la grande guerre entre la nouvelle loi et l'ancienne. L'ardeur des chrétiéns amena, partout où il y avait des communautés juives, des massacres, que plusieurs princes essayèrent en vain de prévenir.

Les Juifs au moyen âge. — L'invasion des barbares ne change pas la condition des Juifs, sauf dans les pays où les barbares se convertissent à l'arianisme. Mais l'Eglise catholique établit son empire sur tout le monde barbare, et les Germains, dans la nouveauté et la fureur de leur zèle, vont devenir des ennemis acharnés des Juifs. Ceux-ci toutefois étaient encore peu nombreux en Occident. Ils se maintenaient en Asie, en Afrique, en Espagne.

Les Juifs d'Espagne, en butte aux violences des Goths, qui avaient abandonné l'arianisme, saluèrent avec joie l'arrivée des Arabes. Peuple sémite, les Arabes rattachaient en outre la foi de leur prophète Mahomet à Abraham, et les Juifs respirèrent sous la domination des khalifes. Leurs écoles se multiplièrent en Espagne et dans l'Orient. Les chefs de ces écoles accomplirent alors une œuvre importante, la *Massore* (critique traditionnelle), qui fixait non seulement la prononciation du texte, mais encore le nombre des versets et même des lettres de la Bible. Les Juifs prennent rang à la cour des khalifes, et Abdérame III, khalife de Cordoue (945), avait un Juif pour médecin et pour ministre. Les Juifs, à cette époque, ont des écrivains, des savants. Ils contribuent à fonder, avec les Arabes, l'école de médecine de Salerne. Ils traduisent le Talmud en arabe. Ils ont un poète, *Gabirol* (ou *Avicebron*), qui compose une œuvre philosophique, la *Source de la vie* (1050). Un Juif érudit, *Raschi*, écrit en France un commentaire approfondi de la Bible et du Talmud.

L'époque des *croisades* est pour les Juifs une époque de misères horribles. Partout les chrétiens commencent la croisade par le massacre des Juifs, et il est extraordinaire que ce peuple sans cesse décimé ait pu se maintenir. Ses docteurs cependant, même au milieu de ces orages, travaillaient encore, et l'un des plus grands, *Moïse Maimonides*, vécut de 1135 à

1204. Il composa un abrégé systématique du Talmud et nombre d'ouvrages de théologie et de médecine.

Aux fureurs populaires s'ajoutait la persécution méthodique des rois, mais intermittente selon l'intérêt du moment, car les Juifs, écartés de tonte industrie, s'étaient adonnés au commerce des métaux précieux. On les laissait s'enrichir, puis on confisquait leurs richesses. Il semblait que ce fût une éponge qu'on laissait se gonfler et qu'on pressait ensuite. Soumis d'ailleurs à une législation humiliante, parqués dans certains quartiers, tolérés et maudits, utiles et détestés, les Juifs eurent, pendant tout le moyen âge, à subir, en France en Italie, en Angleterre, en Allemagne, toute sorte d'avanies malgré lesquelles ils vivaient se perpétuaient, rendant aux chrétiens haine pour haine et se croyant tout droit de dépouiller par la ruse ceux qui les dépouillaient par la force. La crainte continuelle dans laquelle ils vivaient, les rendait durs, défiants et sans pitié pour ceux que le besoin forçait de recourir à leurs comptoirs de prêteurs. Cette crainte les amena aussi à imaginer les *lettres de change* que les Juifs voyageurs portaient sur eux pour ne pas se charger d'or et d'argent et qu'acquittaient en monnaie les correspondants auxquels ces lettres étaient adressées. Mais leur sort devint surtout épouvantable dans les années d'épidémie. Lors de la peste noire, en 1348, les Juifs, accusés d'avoir empoisonné les fontaines, périssent par milliers, en Allemagne comme en France. La Pologne, pourtant, à la même époque, les accueille sous le règne de Casimir le Grand (1333-1370), et ils commencent à établir en ce pays leur influence qui ne fit que s'étendre dans l'âge moderne.

Les Juifs dans les temps modernes. — S'ils gagnaient un asile dans l'est, les Juifs perdaient comme une seconde patrie au midi de l'Espagne. Devenus très nombreux pendant la domination musulmane, ils avaient en ce pays, auquel ils s'étaient attachés, de florissantes écoles : la conquête chrétienne vint troubler leur profonde tranquillité. Le fanatisme de Ferdinand le Catholique et de ses successeurs les enveloppa dans la persécution dirigée contre les musulmans. Au nombre de plus de 600 000, ils partirent de cette terre

devenue pour eux comme une autre terre d'Égypte, et l'Europe assista sans s'émouvoir à un nouvel exode. Cette autre dispersion eut pour résultat de répandre davantage dans l'Europe occidentale, et surtout dans l'Europe orientale, les écrits nombreux des Juifs, qui n'avaient cessé de cultiver les lettres et les sciences.

Les temps modernes, en amenant un progrès dans les idées et un adoucissement dans les mœurs, permirent aux Juifs de connaître le repos : ils restèrent exclus de la vie civile, mais libres. En Hollande, ils formèrent une colonie importante : ils contribuaient à la prospérité de ce pays par leurs aptitudes pour le commerce, qui s'étaient extraordinairement développées durant les âges de persécution. Tout en trafiquant, ils ne cessaient de penser et d'écrire, et au dix-septième siècle sortit de leurs rangs un philosophe célèbre, *Baruch Spinosa* (1632-1677), qui pourtant s'éloigna du judaïsme par sa doctrine panthéiste.

Enfin les idées de tolérance triomphent au dix-huitième siècle. En Autriche, l'empereur Joseph II assure aux Juifs une égalité presque complète. La révolution française les émancipe définitivement. Les Juifs se mêlent aux autres citoyens, entrent dans les fonctions publiques et se distinguent dans toutes les carrières. Ils ont leurs synagogues, pratiquent leur culte, bien modifié par le temps, et, tout en s'associant aux destinées de la patrie qu'ils ont choisie, n'oublient point la patrie première. Leur cause toutefois n'est pas encore gagnée dans toutes les contrées ; sur les rives du Danube, en Roumanie, en Hongrie, des explosions haineuses ont trop souvent lieu de nos jours, parce que les Juifs ont pris dans ces contrées une place importante; c'est ce qu'on appelle le mouvement *antisémitique*.

Les Juifs, au nombre d'environ quatre millions, sont principalement répandus en Allemagne, en Pologne et en Russie, où ils forment des groupes compacts, en Turquie et dans le nord de l'Afrique. Quelques-uns seulement sont revenus s'établir en Palestine, dans les villages arabes, où, sous la domination musulmane, ils peuvent au moins con-

templer le pays si désolé et si nu qui fut la Terre promise, et que leur race opiniâtre ne désespère pas, même contre toute apparence, de réoccuper un jour.

C'est donc bien un spectacle unique dans l'histoire, que celui de ce peuple répandu partout, nulle part fixé, mêlé à toutes les nations et s'en distinguant, étranger au milieu des patries diverses qu'il adopte, obéissant aux lois des gouvernements les plus différents, sans renoncer à la sienne, errant sans être nomade, uni sous les drapeaux les plus ennemis, et se considérant comme une nation quoiqu'il n'ait plus ni territoire, ni centre, ni chef. Il maintient sa religion à côté de la religion chrétienne qui en est sortie et qui lui a emprunté ses plus beaux chants, sans que l'abîme qui existe entre les deux cultes puisse se combler. Il traite avec dédain la religion musulmane, qui n'est à ses yeux, qu'un mosaïsme dégénéré et grossier. Vaincu, non abattu, proscrit, mais obstiné, il subsiste par sa foi et son esprit de famille, évitant le plus possible les mariages mixtes et profondément attaché aux pratiques que les rabbins ont modifiées suivant les idées modernes. Il a même réussi à prendre une place au point de vue politique en devenant une puissance financière et en forçant ainsi les gouvernements chrétiens ou musulmans à compter avec lui. Enfin il nous présente l'exemple d'une nation qui, émiettée sur tous les points du globe, se maintient cependant par la communauté de la religion, des intérêts, des souvenirs et des espérances, d'un peuple cent fois détruit et toujours renaissant, d'un peuple, en un mot, qui depuis dix-huit siècles ne peut revivre et ne veut pas mourir.

RÉSUMÉ

Le peuple juif, qui occupait un pays étroit, a été un peuple vraiment extraordinaire. Son histoire et sa religion confondues sont exposées dans la *Bible*, livre de la loi et guide de la foi. Il se distingue de tous les autres peuples par la croyance à l'*unité de Dieu*.

Cette croyance amena l'unité de *temple* et la simplicité d'un culte où les sacrifices imités des autres religions ne dispensaient pas de l'adoration intérieure et de la pureté. Outre les prêtres, les *prophètes* prêchaient sans cesse la morale et réveillaient l'ardeur religieuse.

. Les Hébreux expérimentèrent successivement toutes les formes de gouvernement, mais échouèrent finalement dans le despotisme puis la servitude étrangère. Leur *organisation sociale* était juste, fondée sur un profond respect des droits de la *famille* et de la *propriété*. Ils aimaient l'égalité et pratiquaient la charité. Pourtant leurs lois pénales ne furent pas exemptes de la dureté qu'on reproche aux législations anciennes.

Principalement agriculteurs, les Hébreux ne se firent point remarquer par leur industrie ni par l'ardeur commerciale qui devait plus tard se manifester chez eux. La *Bible*, unique monument de leur littérature, a traversé tous les siècles, admirée chez tous les peuples civilisés. Mais les Hébreux ne perfectionnèrent aucune science et n'excellèrent en aucun art, sinon en celui de la *musique*.

Ils sont surtout célèbres par la *grandeur morale* de leur *foi* et de leurs *lois* et par leur invincible attachement à leurs traditions, qui leur a valu en quelque sorte la perpétuité, même après leur dispersion, et le maintien de leur nationalité quoiqu'ils ne subsistent plus en corps de nation.

CHAPITRE V

LE COMMERCE DES PHÉNICIENS

Sommaire : La confédération phénicienne. — Les colonies phéniciennes. — Exploitation des mines de l'Espagne. — Le commerce maritime et le commerce terrestre. — Industrie phénicienne ; le verre, la pourpre. — La religion des Phéniciens. — Les antiquités de la Phénicie. — L'écriture phénicienne ; origine des alphabets européens. — Rôle du peuple phénicien. — Carthage ; sa situation ; son empire. — Commerce et navigation des Carthaginois. — Causes de la ruine de Carthage.

Lecture : Le commerce des Phéniciens.

La confédération phénicienne. — A côté du peuple qui dut sa grandeur à sa religion et à ses lois morales, prospéra, sur une lisière étroite, entre le Liban et la mer Méditerranée, un peuple qui dut sa renommée à son commerce, le peuple phénicien. Sorti de la race de Cham, mais profondément mélangé du sang des Sémites, ce peuple coupa les bois des forêts qui couronnaient la chaîne du Liban et de bonne heure en fabriqua des navires à l'aide desquels il parcourut toute la Méditerranée. Enfermé dans un pays qui

ne lui permettait pas de devenir une puissance continentale, il devint une puissance maritime et la première, en date, de l'antiquité.

Échelonnées à peu de distance l'une de l'autre, les villes d'*Aradus*, *Tripolis Byblos* (aujourd'hui Gébeil), *Beryt* (Beyrouth), *Sidon* (Saïda), *Tyr*, formèrent comme une seule rue de marchands bordant la côte droite de Syrie. Ce n'était en somme qu'une seule ville éparse sur cinquante lieues de côtes, une métropole aux ports multiples et aux mille faubourgs. Libres, autonomes, les cités phéniciennes n'étaient rattachées que par une communauté de race, d'intérêts et de religion qui en fit une *fédération*. Chaque ville avait ses lois et ses chefs ou rois, ses flottes et ses colonies. Sœurs plutôt que rivales, les cités phéniciennes ne se réunissaient que pour se défendre contre les Syriens ou les Hébreux, et plus tard contre les redoutables souverains de Babylone. Comme la nation juive, la nation phénicienne fut longtemps libre au milieu de la servitude qui pesait sur les peuples asiatiques et qui à la fin l'accabla également.

Les colonies phéniciennes. — Mais la Phénicie n'existait pas seulement dans la contrée qui portait ce nom. Chaque cité s'était reproduite dans ses colonies, semées dans toutes les îles et sur toutes les côtes de la Méditerranée. Dans toutes les riantes oasis qui surnagent au dessus des flots de cette mer intérieure, et sur les rivages de l'Afrique et de l'Europe, les Phéniciens précédèrent les Grecs. Obligés de bonne heure d'abandonner à ceux-ci les îles de *Chypre*, de *Crète*, les *Sporades*, les *Cyclades*, les Phéniciens concentrèrent leurs efforts sur les côtes de l'*Afrique* septentrionale et de l'*Espagne*. En Afrique, ils fondèrent *Utique*, *Adrumète*, *Leptis* et principalement *Carthage*. En Espagne ils eurent des comptoirs importants à *Tartessos*, *Carteja*, *Gadès* (Cadix), *Malaca* (Malaga), *Hispalis* (Séville). Leur empire était vaste, mais dispersé et, quand il tomba, ne tomba pas tout entier, car une de leurs colonies, Carthage, en recueillit les débris et le perpétua jusqu'au deuxième siècle avant l'ère chrétienne.

Navigateurs hardis pour l'époque, les Phéniciens non seule-

ment explorèrent toute la Méditerranée, où l'on perd rarement la terre de vue, et où de nombreuses îles fournissent une foule d'escales, mais ils se hasardèrent sur la mer Rouge, le golfe Persique. Suivant Hérodote, ils auraient même, pour le compte du roi égyptien Néko, entrepris un grand voyage de circumnavigation autour de l'Afrique. Ils allaient à la terre d'*Ophir*, si célèbre dans l'antiquité. Que désignait-on par ce nom d'Ophir? On ne saurait le préciser. Ce fut probablement un nom générique pour exprimer un pays opulent. « Ophir, dit Heeren, était le nom général des riches pays méridionaux du littoral de l'Arabie, de l'Afrique et de l'Inde. »

D'autre part les Phéniciens sortirent de la Méditerranée et s'aventurèrent sur l'Océan. Mais ils enveloppèrent ces expéditions de mystère et nous sommes réduits, sur ce sujet si intéressant, à de vagues indications. Les Phéniciens longèrent probablement les côtes occidentales de l'Afrique. Les récits anciens nous les montrent découvrant des îles d'une admirable fertilité et d'un climat enchanteur (les îles Fortunées), sans doute *Madère* et les îles *Canaries*. Ils durent remonter également le long des côtes de l'Espagne et de l'Europe. Gadès était le point de départ de ces lointaines et périlleuses excursions qui s'étendirent, suivant certains historiens, jusqu'aux îles Britanniques et aux îles Sorlingues, pays de l'ambre et de l'étain.

Mais le centre de leur puissance n'en resta pas moins dans la Méditerranée. A leurs comptoirs d'Afrique et d'Espagne ils ajoutèrent des comptoirs en Gaule, où ils auraient, dit-on, fondé *Nîmes*. Les Phéniciens occupèrent les côtes de la Sicile longtemps avant que les Grecs y fussent allés.

Les Phéniciens n'avaient point été despotes à l'égard de leurs colonies. Images de la mère patrie, les colonies n'auraient point voulu entre elles et la Phénicie d'autres liens que ceux qui unissaient les villes métropoles. Chaque année les colonies devaient envoyer à Tyr une ambassade religieuse, et à chaque instant les colonies avaient besoin de la métropole, immense entrepôt d'un commerce maritime

et d'un commerce terrestre. Sans doute le savant Heeren n'a point tort de signaler la situation trop excentrique de la ville de Tyr par rapport à son empire colonial. Carthage fut à la vérité mieux placée pour couvrir de ses flottes la Méditerranée. Toutefois les Phéniciens s'appliquaient plus que les Carthaginois à conserver à leur empire le caractère commercial. Ils n'eurent point l'ambition de devenir conquérants, ambition d'ailleurs qui leur était interdite par l'étendue trop restreinte de leur territoire. La véritable cause de leur décadence, ce fut la disproportion entre les dimensions trop étroites de la Phénicie et les dimensions trop larges de leur empire colonial. Ils ne purent résister aux monarchies militaires de l'Asie, qui les asservirent.

Exploitation des mines de l'Espagne. — « La première observation que fait naître la lecture attentive de l'histoire des Phéniciens, c'est que leur maxime constante fut d'attacher plus d'importance au signe représentatif des marchandises qu'à ces marchandises mêmes, et de préférer la possession des pays riches en or et en argent à celle de tous les autres. Ce fut donc vers l'exploitation des *mines* qu'ils tournèrent leurs vues, et aucun danger, aucun effort ne leur coûta lorsqu'il leur fut possible d'acquérir des pays ou des îles renfermant des mines d'or et d'argent. C'était là qu'ils trouvaient tout de suite un profit qu'ils n'auraient pu obtenir autrement que par des échanges réitérés de marchandises. C'était là qu'ils pouvaient puiser aux sources mêmes des richesses.... Lorsque les Phéniciens abordèrent pour la première fois en Espagne, ils n'eurent pas besoin de beaucoup d'art pour exploiter les mines. Le minerai d'argent se montrait partout à découvert, et ils n'avaient qu'à fouiller légèrement pour en trouver en abondance[1]. »

D'ailleurs les détails que Diodore de Sicile donne sur les mines espagnoles sont très circonstanciés. « Les mines de cuivre, d'or, d'argent, dit-il, sont merveilleusement productives. Ceux qui exploitent les mines de cuivre retirent du

1. Heeren, *Du commerce et de la politique des peuples de l'antiquité.*

minerai brut le quart de son poids de métal pur. Quelques particuliers extraient des mines d'argent, dans l'espace de trois jours, un talent euboïque (5650 francs). »

Le commerce maritime et terrestre. — Les Phéniciens ne transportaient pas seulement dans leurs diverses colonies les métaux d'Espagne, mais ils faisaient un grand commerce en blé, vin, huile, cire, fruits de toute sorte et laine fine[1].

---

1. **Lecture : *Le commerce des Phéniciens*.** — Le prophète Ézéchiel a tracé du commerce des Phéniciens un tableau aussi animé qu'exact et qui paraît avoir été composé d'après des données certaines. C'est une sorte de statistique relevée par la poésie : « Tyr, tu dis : Je suis enveloppée de beauté ; Tyr, tes fils t'ont placée au cœur de la mer et environnée de beauté. Pour toi a été édifié le cèdre de Sénir ; les bois des cyprès du Liban ont été pris pour faire les mâts de tes vaisseaux. Des chênes de Basan on a fait tes rames ; on a fait tes sanctuaires d'ivoire, tes maisons des bois des îles de Chétim. Le lin d'Égypte, avec sa variété, a paré ta couche pour t'entourer de gloire ; l'hyacinthe et la pourpre des îles d'Élisæ furent ton manteau. Et tes princes qui habitaient Sidon et Aradus étaient tes rameurs. Les sages de Tyr, les sages que tu possédais, étaient tes pilotes.

« Les Carthaginois, tes marchands, nés de l'abondance de ta population et de ta force, t'ont donné l'argent, l'or, le fer, l'airain, le plomb pour ton commerce. La Grèce tout entière et ses colons trafiquaient avec toi des âmes des hommes (magnifique image pour désigner l'esclavage) et te donnaient des vases d'airain. Les chevaux et les cavaliers de Thogarma fournissaient ton marché. Les fils des Rhodiens, tes marchands, apportaient des îles les dents d'ivoire, et tu leur donnais en échange, des hommes, objet de ton commerce si mêlé, et de l'essence de myrrhe, des parures variées de Tharsis.

« Juda et les fils d'Israël, tes marchands, te vendaient du blé, des onguents, la cannelle, ils te donnaient le meilleur miel, l'huile, la résine. Damas commerçait avec toi : ses fils amenaient sur le marché le vin de Chelbon et les laines de Milet. D'Asel te venaient le fer travaillé et les roues des chars. Les fils de Dadan, tes marchands, t'amenaient des bêtes de somme choisies pour tes chars.

« L'Arabie et tous les princes de Cédar t'amenaient des chameaux, des agneaux, des béliers. Les marchands de Saba et de Rama venaient, avec des parfums et des pierres précieuses, fournir tes marchés. Charra et Chanaan commerçaient avec toi : avec toi commerçaient Assur et Charman, ils t'apportaient de l'hyacinthe et des ballots de marchandises précieuses, attachés avec des cordes, et des bois de cyprès pour en faire des navires. Ceux qui trafiquaient avec toi se mêlaient à la multitude de tes marchands et tu étais remplie et pesamment chargée au cœur de la mer. » (Ézéchiel, ch. XXVII.)

Ils faisaient bénéficier l'Asie des produits de l'Espagne, de la Gaule, de la Sicile, et l'Afrique des produits de l'Asie.

Mais ce commerce maritime ne pouvait être alimenté que par un commerce terrestre qui servait à relier les pays éloignés de la mer. La Phénicie se trouvait un des ports de l'Asie; par elle entraient les marchandises des pays lointains, par elle sortaient également celles du continent. Les



Vase phénicien, trouvé en Syrie et donné au Louvre par M. de Saulcy.

caravanes continuaient les flottes comme les flottes continuaient les caravanes. Ce commerce terrestre suivait trois directions principales : au sud celle de l'Arabie et de l'Inde, à l'est celle de l'Assyrie, au nord celle de l'Arménie et même du Caucase.

Industrie des Phéniciens; le verre; la pourpre. — Les Phéniciens avaient aussi pour alimenter leur commerce les produits de leur industrie très active et très ingénieuse. Ils eurent, comme les Égyptiens et les Assyriens, des poteries

remarquables et découvrirent l'art de fabriquer le verre. « On raconte, dit Pline l'Ancien [1], que des marchands phéniciens, ayant relâché sur le littoral du fleuve Belus, préparaient, dispersés sur le rivage, leur repas, et que, ne trouvant pas de pierres pour exhausser leurs marmites, ils employèrent à cet effet des pains de natron de leur cargaison. Ce natron, ayant été soumis à l'action du feu avec le sable répandu sur le littoral du fleuve, ils virent couler des ruisseaux transparents d'une liqueur inconnue, et telle fut l'origine du verre [2]. » Quelle que soit l'origine de cette fabrication, il n'en est pas moins certain que les Phéniciens la pratiquèrent en grand. La verrerie phénicienne devint célèbre dans le monde entier. Les verreries principales étaient établies à Sidon et à Sarephta, et durèrent, selon Pline, une longue suite de siècles. Le luxe avait introduit de bonne heure dans ces contrées l'usage de revêtir de verre et d'émail l'intérieur des appartements, les parois des murs et les plafonds. Il en fut de même en Assyrie et en Perse, où cette mode élégante s'est conservée jusqu'à nos jours.

Au premier rang des manufactures des Phéniciens il faut placer leurs *teintureries*. La pourpre de Tyr fut un des principaux objets du luxe des anciens. Il ne faut pas entendre par ce mot de *pourpre* une couleur unique, mais un genre particulier de teinture, pour lequel on se servait de couleurs animales, c'est-à-dire du suc de certains coquillages, et qui différait d'une autre espèce de teinture, la végétale, où l'on n'employait que des plantes.

« Quoiqu'on teignît en pourpre toutes les étoffes de coton, de lin ou de soie, ce genre de teinture était cependant réservé de préférence pour la laine. On teignait la pourpre deux fois de suite et on lui donnait la couleur ponceau ou violette, en employant différentes espèces de pourpre et en variant les procédés. Les Phéniciens avaient encore le

1. *Histoire naturelle*, livre XXXVI, ch. LXV.
2. On appelle natron une espèce de carbonate de soude dont on trouve des blocs naturels dans certaines parties basses des pays chauds.

talent de donner à cette couleur un certain lustre changeant qui lui faisait refléter différentes nuances.

« Les teintureries ne sauraient exister sans tisseranderies. Comme les Phéniciens teignaient en pourpre la plupart des étoffes de laine, on peut en conclure que celles qu'ils envoyaient à l'étranger étaient fabriquées par eux-mêmes. Les plus anciennes manufactures de ce genre furent celles de Sidon, puisqu'il est souvent parlé dans Homère des tuniques de cette ville; mais il s'en établit ensuite dans toute la Phénicie, et surtout à Tyr.

« Parmi les produits de l'industrie phénicienne, il faut ranger aussi les divers objets de parure et les ustensiles ou bagatelles dont tout le prix dépend de la main d'œuvre. Le commerce d'échange qu'ils avaient fait si longtemps avec des peuples barbares, chez qui ces sortes d'objets trouvent toujours un prompt débit, avait dû les mettre déjà, dès les siècles les plus reculés, sur la voie de cette industrie. Une chaîne d'ambre et d'or, artistement travaillée, est portée en Grèce, du temps d'Homère, par des navigateurs phéniciens. Ézéchiel parle des ouvrages curieux qu'ils faisaient avec de l'ivoire, matière qu'ils se procuraient dans l'Inde et dans l'Éthiopie. Combien d'autres articles durent-ils produire, qui sont demeurés dans l'oubli! car le hasard n'a fait parvenir jusqu'à nous que les noms du plus petit nombre; mais l'existence de ceux-ci, chez un peuple riche et ami du luxe, suppose l'existence de tous les autres[1]. »

La religion des Phéniciens. — Les Phéniciens ont sans cesse donné et reçu, imaginé et emprunté. Aussi est-il difficile de déterminer la part qui revient à leur originalité, même en religion.

Un fragment d'une traduction d'un auteur dont l'existence est problématique, *Sanchoniaton*[2], les commentaires de la

1. Heeren, *Du commerce et de la politique des peuples de l'antiquité.*
2. Un écrivain *Sanchoniaton*, contemporain peut-être de la guerre de Troie, passe pour avoir rédigé une théogonie phénicienne dont il ne reste que des lambeaux. Encore ces lambeaux ne sont-ils connus que par des traductions.

Bible, une connaissance plus approfondie de l'Égypte et des religions de l'Asie ont permis aux savants modernes de formuler quelques inductions sur le culte phénicien. Selon Creuzer, les Phéniciens adorèrent d'abord un seul et même dieu de la Nature, distingué d'elle à l'origine, mais bientôt absorbé dans son œuvre et multiplié par des personnifications diverses. Ce dieu se nommait *El* ou *Elioun*, le Très-Haut, *Bel* ou *Baal* le Maître, et il recevait les épithètes, souvent considérées elles-mêmes comme des noms propres, d'*Adon* le seigneur, de *Moloch* le roi, d'*Adod* ou *Adad* le souverain des dieux, le dieu suprême[1].

Les différentes formes de *Baal* semblent pouvoir se ramener à la *triade* de *Belitan* (Baal l'ancien), *Baal-Samin* (Adonis), *Baal-Chammon* (Moloch). Ces trois dieux s'unissent à trois déesses : *Réa* (ou Atergatis), *Dioné* (ou Baaltis); *Astarti* (ou Astaroth). Ces dieux et ces déesses ont comme leurs incarnations sur la terre. De ce nombre est *Melkarth* ou l'Hercule de Tyr, principe conservateur et destructeur tour à tour, divinité tutélaire de la puissante ville de Tyr. On sait que les anciens avaient coutume d'enchaîner les statues de leurs dieux quand l'État se voyait menacé, afin de les empêcher de fuir. Chez les Phéniciens, l'idole de *Melkarth* était presque constamment enchaînée. En outre tous les ans, à Carthage comme à Tyr, et probablement dans toutes les colonies phéniciennes, on allumait en son honneur un immense bûcher d'où s'élevait un aigle. Cette solennité avait lieu au printemps et symbolisait sans doute le soleil et le temps qui, consumé, renaît sans cesse. A cette fête se rendaient des ambassades ou *théories* de toutes les colonies, apportant au dieu national par excellence leurs hommages et de riches tributs. Melkarth était donc le lien sacré du système fédératif des cités phéniciennes.

Chaque cité d'ailleurs avait, en outre, sa divinité locale : à Azotus, c'était *Dagon*, à Joppé, *Dercéto;* à Byblos, *Adonis* et *Astarté*. Des divinités secondaires, ou *Cabires*, environ-

1. Guigniaut et Creuzer, *Religions de l'antiquité.*

naient Baal et Melkarth : elles représentaient les corps célestes.

Ce culte compliqué et matérialiste était de plus déshonoré par des coutumes atroces empruntées aux anciens Chananéens, celle entre autres qui, dans certaines circonstances, consistait à brûler vifs des enfants en l'honneur de Baal Moloch. On a peine à comprendre comment, chez un peuple si intelligent, les sacrifices humains des temps primitifs purent se maintenir. Même ce rite abominable fut transporté dans les colonies, à Carthage surtout. En outre les cérémonies étaient mêlées de scènes funèbres qui contrastaient avec des orgies semblables à celles de Babylone.

Les antiquités de la Phénicie. — Les Phéniciens ont fourni à l'Europe, comme nous allons le dire tout à l'heure, le système d'alphabet dont elle se sert aujourd'hui ; et nous ne savons pas la langue phénicienne, nous n'avons rien de la littérature phénicienne! Le savant Movers a établi l'existence d'archives et de stèles sacrées, au moyen desquelles la Phénicie eut des historiens. Mais aucune œuvre n'a survécu. On n'a retrouvé que des médailles, des inscriptions[1], principalement celle de Marseille (1846), relative à des prescriptions religieuses. Mais la plus complète des inscriptions est celle qu'on a pu lire sur le sarcophage d'*Eschmoun'Ezer*, déterré près de l'ancienne Sidon et transporté au musée du Louvre[2].

En 1860 une armée française alla protéger les chrétiens de Syrie contre le fanatisme des Druses et une mission scientifique dirigée par M. Ernest Renan l'accompagna. Mais les antiquités phéniciennes ont été tellement broyées par les populations qui se sont succédé sur la côte que tout espoir de les restaurer est perdu. Les fouilles n'ont amené à découvrir que des assises colossales de murs. « Les grands

---

1. Deux candélabres votifs ont été trouvés en 1735 à Malte, ornés d'une inscription grecque et phénicienne.

En 1837, le docte Genesius publia un recueil intitulé : *Tous les monuments de l'écriture et de la langue phéniciennes.*

2. Voir un extrait dans notre *Histoire ancienne grecque et romaine* (première année, p. 110).

travaux dans le roc, dit M. Renan, sont le trait caractéristique de l'ancienne Phénicie. »

En outre, la Phénicie est le seul pays du monde où l'industrie ait laissé des restes remarquables. « L'outillage industriel, chez nous si fragile, est ici colossal. Les Phéniciens construisaient un pressoir, une piscine pour l'éternité[1]. »

L'écriture phénicienne; origine des alphabets européens. — Si nous n'avons que trop peu de débris des antiquités et de la littérature phéniciennes, nous connaissons du moins leur système d'*écriture*. Sans doute il est démontré aujourd'hui que les Phéniciens n'ont pas inventé l'écriture, comme on l'a dit longtemps, et que leur alphabet est dérivé des hiéroglyphes égyptiens, mais ils ont rendu à l'humanité un service durable en se servant de signes uniquement *phonétiques*. Ils ont écarté les signes idéographiques et symboliques dont la multiplicité embarrasse encore aujourd'hui les plus savants égyptologues. Ils ramenèrent le nombre des caractères au chiffre de *vingt-deux*. Et avec ce petit nombre de caractères on put exprimer toutes les idées.

Les Grecs adoptèrent les caractères phéniciens en ne leur faisant subir que quelques modifications. Les Latins se servirent des mêmes lettres plus simplement dessinées, qu'ils avaient reçues dès la plus haute antiquité, et la langue latine fut une sœur non une fille de la langue grecque. Or, la langue française, étant dérivée de là langue latine, emploie les mêmes caractères, ainsi que la langue espagnole, la langue italienne, autres dérivés du latin. Même les langues germaniques, comme l'anglais et l'allemand, ont adopté cet alphabet. A ce titre seul les Phéniciens méritent donc une belle place dans l'histoire de la civilisation puisqu'ils ont contribué à former les langages des peuples qui ont produit des chefs-d'œuvre littéraires et le mieux exprimé les pensées humaines.

Rôle du peuple phénicien. — De plus, comme nous

1. E. Renan, *Rapport sur la mission de Phénicie.*

l'avons vu, les Phéniciens ont été des créateurs en industrie. Ils ont, par leur commerce, uni les peuples des trois continents de l'ancien monde. Rouliers des mers, intermédiaires des nations, ils ont fait voyager les idées avec les marchandises, exploré des contrées lointaines, révélé de nouvelles richesses, fait bénéficier l'Occident des produits de l'Orient et l'Orient des produits de l'Occident. Ils ont montré au monde comment des villes pouvaient arriver à un haut degré de prospérité par le travail, l'activité, l'économie. Ils sont restés comme la plus haute expression du génie commercial, et leur gloire pacifique a éclipsé celle de plus d'un peuple militaire.

Carthage; sa situation, son empire. — Le peuple phénicien, asservi par les Assyriens, puis par les Perses, revécut pour ainsi dire dans les Carthaginois. Tyr tombée, *Carthage*, sa fille, hérita de ses colonies et de son rôle commercial. Fondée vers l'an 880, Carthage devint rapidement une cité florissante. Admirablement située sur une presqu'île et liée au continent par un isthme de 4 kilomètres; ayant deux ports communiquant l'un avec l'autre, elle couvrit la Méditerranée de ses vaisseaux comme la terre de ses caravanes. « Elle accrut sa puissance dit Montesquieu, par ses richesses, et ses richesses par sa puissance. » Elle put s'étendre sur le continent africain plus librement que Tyr sur le continent asiatique; elle prit deux provinces admirablement fertiles où le blé donnait un rendement extraordinaire. Elle affermit ensuite sa domination sur toute la côte nord de l'Afrique.

Carthage se trouvait même mieux placée que Tyr pour être le centre d'un empire colonial. Tyr s'élevait à une extrémité de la Méditerranée; Carthage, au milieu, pour ainsi dire, car elle dominait la partie la plus large de cette mer, qui ne s'étend avec un peu d'ampleur qu'entre la France et l'Afrique, l'Espagne et l'Italie. En face de ce bassin si bien dessiné, rapprochée plus que toute autre de l'Occident, où ne s'élevait encore aucun empire menaçant, elle n'avait qu'à exploiter ce magnifique théâtre qui s'ouvrait devant elle : de plus elle était soutenue et fortifiée, ce qui la distingue de Tyr, par une activité guerrière.

Les guerres, cependant, ne furent pour les Carthaginois, qu'une nécessité de situation. Il leur fallait s'emparer des grandes îles de la Méditerranée, la *Sardaigne*, la *Corse*, les *Baléares*. Ils s'attachèrent surtout à la conquête de la *Sicile*, où ils rencontrèrent de rudes adversaires dans les Grecs. A partir de l'année 480, ils entreprirent une série de guerres mêlées d'alternatives de succès et de revers, ensanglantées surtout par la cruauté carthaginoise, car les Phéniciens, en s'implantant sur le sol de l'Afrique, semblent avoir pris aux peuples barbares qui les entouraient quelque chose de leur férocité. La Sicile devint un champ de bataille entre les Carthaginois et les Grecs, et la rivalité des deux peuples n'était pas terminée que cette grande île fut le théâtre des guerres de Carthage et de Rome.

Commerce et navigation des Carthaginois. — La *Sicile*, par son voisinage et sa fertilité, avait pour les Carthaginois toute sorte d'attraits qui expliquent leur acharnement à occuper cette île. La Sicile d'ailleurs trouvait à Carthage le débit le plus prompt de ses productions en huile et en vin. Le commerce avec l'Italie fut également très actif, car, dès les temps les plus reculés, les Carthaginois fournissaient les esclaves noirs qu'ils ramenaient de l'Afrique intérieure et qui étaient recherchés en Italie. Ils répandaient aussi dans cette contrée des pierreries et de l'or et les produits de leur propre industrie. L'île de *Malte*, de bonne heure habitée par les Carthaginois, fut célèbre par les beaux tissus qu'on y fabriquait. De *Corse* on tirait de la cire et du miel, sans parler des esclaves. L'île d'*Elbe* était déjà renommée par les minerais de fer qui font encore sa fortune. Les Carthaginois héritèrent des possessions phéniciennes en Espagne et du commerce des métaux. Longtemps ils n'y cherchèrent que ce bénéfice et celui d'avoir un marché immense où ils pouvaient approvisionner une foule de peuples barbares qui ne connaissaient qu'eux. Ce ne fut que plus tard, durant les guerres avec Rome, que le désir de compenser les pertes subies en Sicile les amena à entreprendre la conquête de l'Espagne.

Moins éloignés de l'Océan que ne l'étaient les Tyriens, les Carthaginois se lancèrent résolument au delà des colonnes

d'Hercule. Ils nouèrent des relations suivies avec les peuples



Stèle votive de Carthage[1].

1. La main ouverte au-dessus de la divinité symbolise la prière.

de la Grande-Bretagne méridionale. Au sud ils établirent des comptoirs sur la côte occupée aujourd'hui par le Maroc. D'après le *Périple* d'Hannon, voyage consigné dans une inscription qui ornait un des temples principaux de Carthage et qu'un Grec a traduite, les Carthaginois s'avancèrent jusqu'à « une terre brûlante, inaccessible à cause de sa grande chaleur », c'est-à-dire qu'ils dépassèrent probablement le Sénégal. L'aspect repoussant et la férocité des sauvages qu'ils aperçurent dans ces pays bordés de hautes montagnes feraient croire qu'ils allèrent jusqu'aux côtes du golfe de Guinée.

On a peu de renseignements sur le commerce que les Carthaginois faisaient par terre, car ils en cachaient les routes en quelque sorte. On ne saurait dire jusqu'où ils allèrent dans la Libye et le Soudan. Ils demandaient surtout à l'intérieur de l'Afrique les esclaves noirs, et il est probable qu'ils allaient en chercher jusqu'en Nubie.

Causes de la ruine de Carthage. — Les Carthaginois, continuant les traditions phéniciennes, donnèrent l'exemple d'une grande république conquérant et maintenant un vaste empire colonial sans cesser d'être libre. Toutefois on n'a que des données vagues sur l'autorité des *suffètes*, premiers magistrats de la république, peut-être nommés à vie, mais en tout cas subordonnés au *sénat*, qui paraît avoir concentré le pouvoir entre ses mains. Malgré la réunion d'*assemblées populaires*, ce fut un gouvernement *aristocratique*, car le sénat dirigeant se recrutait dans les familles les plus riches, et même il avait fini par concentrer presque exclusivement l'autorité dans un conseil ou tribunal de cent membres, les *centumvirs*. Les *cent* se réservaient l'examen des affaires importantes, surveillaient les suffètes et les généraux.

Le sénat carthaginois manqua cependant de la sagesse et de l'habileté qui caractérisèrent plus tard le sénat romain et assurèrent sa victoire. Composé d'une aristocratie de marchands, il n'eut en vue, dans les conquêtes, que le bénéfice commercial et ne comprit point qu'une conduite modérée à l'égard des peuples soumis aurait mieux garanti ce bénéfice. Les Carthaginois se montrèrent durs, exigeants, avides. Ils se défiaient même des villes qui entouraient Carthage et ne

toléraient d'autres fortifications que celles de la métropole. Précaution excellente contre les tentatives de révolte, cette défiance devait livrer plus tard presque sans coup férir aux Romains le territoire de Carthage. La métropole, privée de ces nombreux boucliers qui firent la force de Rome, se verra attaquée, presque aussitôt, dans ses remparts mêmes. Exploitées sans merci, les colonies carthaginoises ne demanderont qu'à changer de maîtres, et cet empire qui paraissait redoutable croulera rapidement, parce que tout avait été organisé pour la profit immédiat, et non pour la domination, qui assure les longs profits.

Comme nous l'avons dit, les Carthaginois ne combattaient pas eux-mêmes. Ils recrutaient chez les peuples barbares des *mercenaires*, qui ne pouvaient être animés du sentiment patriotique, la grande force des armées. Le sénat, punissant les chefs de la faiblesse ou de la lâcheté des soldats, faisait mettre en croix les généraux vaincus ou ceux dont l'ambition paraissait dangereuse. Malgré ces défauts de l'organisation militaire, périlleuse pendant la paix même, à cause des révoltes des mercenaires, Carthage eut de dévoués et habiles généraux, comme les Amilcar et les Asdrubal, et, dans les guerres contre Rome, elle eut, sans le comprendre et sans le soutenir, l'un des plus célèbres capitaines de l'antiquité, Annibal, qui pendant dix-sept ans balança la fortune de Rome.

Carthage périt surtout à cause de ses *divisions intestines*. Les factions des *Hannons* et des *Barcas*, la lutte incessante des marchands et des patriotes, paralysèrent les forces de la république au moment où Annibal pouvait lui assurer la victoire. C'est là une leçon éclatante qui a été donnée aux autres peuples, mais dont on n'a guère profité, car cet esprit de concorde et d'union, seule condition de la puissance, a été de tout temps bien difficile à réaliser.

En résumé, Carthage n'a été, comme Tyr, qu'une cité commerçante, entraînée malgré elle à développer une organisation militaire pour laquelle elle n'avait point de goût, obligée à se défendre contre les Romains, nation belliqueuse, ardente, patriote et ambitieuse. Elle était faite pour comp-

ter, acheter et vendre, non pour combattre. Sa lutte contre Rome marque pourtant une des époques les plus fameuses de l'histoire, les *guerres puniques*, de 264 à 146 avant J.-C. Ce duel, bien qu'inégal, ne se termina pas sans honneur, car l'acharnement des Romains à détruire la cité rivale montra combien ils la redoutaient, même abattue, et combien ils craignaient d'en voir sortir un autre Annibal.

RÉSUMÉ

Contrée resserrée entre le Liban et la mer, la Phénicie a fait nécessairement de ses habitants un peuple de marins. Les villes d'*Aradus*, de *Béryte*, de *Sidon*, de *Tyr*, etc., devinrent des cités commerçantes, unies entre elles par l'intérêt et un lien purement *fédératif*.

Les cités phéniciennes ne purent conserver leur indépendance parce qu'elles furent accablées par les grandes monarchies militaires leurs voisines. Mais elles s'étaient en quelque sorte reproduites sur tous les rivages de la Méditerranée par leurs *colonies*.

Les Phéniciens répandirent dans l'Occident les marchandises et les idées de l'Orient. Ils furent les *intermédiaires* entre les peuples de l'Europe et ceux de l'Asie.

On leur doit en industrie de belles découvertes, entre autres le *verre* et la teinture de *pourpre*. Ils avaient aussi un système d'*alphabet*, qui est devenu celui de tous les peuples de l'Occident.

Carthage, colonie de Tyr, hérita de son empire colonial et domina longtemps la Méditerranée. Mais les Carthaginois, marchands, se heurtèrent contre les Romains, peuple soldat, et Carthage fut détruite en l'an 146 av. J.-C.

CHAPITRE VI

LA CIVILISATION DES ARYENS — HINDOUS ET PERSES

Sommaire : Les Aryâs ; le sanscrit. — Les poèmes sacrés de l'Inde. — La religion de Brahmâ. — Le Bouddha et le bouddhisme. — Le plateau de l'Iran. Mèdes et Perses. — Les Mèdes ; la première organisation militaire. — Les Perses ; leur empire, Cyrus, Cambyse, Darius. — Organisation administrative. — Routes et postes. — Cour et faste des rois perses. — La religion des Perses ; Zoroastre. — *Le Zend-Avesta*. — Les monuments ; Persépolis. — La civilisation des Perses. — La civilisation ancienne des peuples de l'Orient.

Les Aryâs[1] ; le sanscrit. — Quelque grande place qu'ait tenue dans le monde la race sémitique, c'est la race *aryenne* qui en somme l'a dominé et le domine encore. Les principaux peuples de la race de Japhet qui occupent l'Asie et l'Europe, ont été désignés par la science moderne sous le nom générique d'*Aryens*. Ils seraient en effet dérivés des *Aryâs* primitivement établis dans l'Asie centrale sur les bords de l'Oxus et au pied de la chaîne élevée de l'Hindou-Kouch.

De ces sommets les peuplades se seraient, comme les eaux qui en tombent, portées dans des directions différentes : vers l'Asie occidentale et l'Asie méridionale, vers le plateau de l'Iran (la Perse) et vers l'Inde. Des Aryâs seraient sortis deux grands rameaux, auxquels se rattacheraient presque toutes les populations qui habitent de l'Inde à l'océan Atlantique, à l'exception de la famille sémitique (représentée aujourd'hui par les Arabes).

C'est la parenté des langues qui a conduit les savants à cette théorie de la parenté des populations appelées *indo-européennes*. La langue sacrée de l'Inde, le *sanscrit*, fut la

1. Nous n'insisterons pas sur ce sujet, qui, dans la réforme de 1885, a été retiré des programmes de l'enseignement secondaire classique, comme appartenant encore au domaine des hypothèses et aux discussions de la science. Mais il est bon que l'on connaisse au moins les termes du problème, et nous nous bornerons à les exposer.

langue primitive des Aryâs. C'est une langue riche en flexions, sonore et poétique. On peut, en voyageant d'Orient en Occident, suivre ses diverses altérations, qui ont donné naissance aux langues des peuples de la Perse, de l'Arménie, de l'Europe. Si les deux langues sœurs, latine et grecque, ont emprunté leur alphabet aux peuples qui parlaient les langues dites *sémitiques*[1], elles n'en sont pas moins très différentes de ces dernières et se font remarquer par leur *flexibilité*, par la variété de leurs déclinaisons, de leurs conjugaisons, et par une sorte de fécondité qui a permis à ces langues de se développer, de s'enrichir, de s'embarrasser même d'une foule de dialectes. Les termes des langues sémitiques, réduits à un petit nombre de syllabes, sont restés en quelque sorte immuables : la prononciation ne subit point de changement ; le radical ne s'adoucit pas pour exprimer une nuance différente. Les langues sémitiques sont *analytiques*, décomposent les idé es ;les langues indo-européennes, au contraire, sont *synthétiques* et cherchent à ramener les idées dans le moins de mots possible. Les langues latine et grecque furent au plus haut degré des langues synthétiques et savantes, mais le français et l'anglais ont perdu en partie ce caractère et sont devenus des langues analytiques.

Malgré ces différences des langues (dont l'étude appartient à la grammaire comparée), les langues *indo-européennes* qui se parlent des rives du Gange aux rives de la Seine et du Tage offrent les mêmes procédés, les mêmes flexions grammaticales que le sanscrit et un certain nombre de ses radicaux. Il y a donc là une preuve, sans parler des autres, qui établit la filiation des peuples et nous invite à nous intéresser aux Hindous comme à des parents.

Les poèmes sacrés de l'Inde. — Près de trois mille ans avant l'ère chétienne, les Aryâs des bords de l'Indus chan-

---

1. D'après plusieurs savants, l'écriture n'aurait du reste été employée par les Hindous que vers le huitième siècle avant l'ère chrétienne et aurait été apportée par les *Phéniciens*. Les Hindous auraient ensuite développé cet alphabet phénicien, car le leur comprend jusqu'à cinquante lettres.

taient des hymnes, qu'on a recueillis sous le nom de *Védas*. Ces hymnes nous révèlent une religion naturaliste et une mythologie déjà fort compliquée.

De l'Indus les tribus aryennes s'avancèrent dans la riche vallée du Gange, et les agitations, les guerres de cette époque de conquêtes ont inspiré des récits épiques, rassemblés dans un formidable poème, à la fois national et sacré, qui ne contient pas moins de 250 000 vers : le *Mahabarata*. Les Aryens s'étendirent ensuite dans les autres parties de la péninsule de l'Hindoustan, et le souvenir de ces nouvelles expéditions est conservé dans le *Ramayana*, autre poème, qui n'a pas moins de 50 000 vers.

La société aryenne n'avait pas seulement sa littérature, elle avait aussi son code, les *lois de Manou*, dont la rédaction est peut-être antérieure à l'établissement du texte définitif des grandes épopées. Quelques savants en placent la rédaction vers le dixième siècle avant l'ère chrétienne. Ces lois, quoique imparfaites, quoique autorisant la polygamie et divisant le peuple en castes inégales, manifestaient déjà une tendance vers une société organisée.

La religion de Brahmâ. — Ces lois n'étaient d'ailleurs que l'application des théories religieuses. *Brahmâ*, l'Être éternel, créateur du monde visible, était à la fois le père des dieux et des hommes. Parmi les dieux on remarquait surtout *Indra*, roi du firmament, *Yama*, prince de la nuit et des morts, *Varouna*, monarque de l'Océan, etc. Plus tard la religion brahmanique adopta et mit sur un pied d'égalité avec *Brahmâ*, le créateur, le dieu *Vichnou*, conservateur, et *Civa*, destructeur et régénérateur.

Mais elle ne s'arrêtait pas à cette trinité. Les divinités secondaires furent tellement multipliées, selon le système numérique en usage, que du nombre 33 on arriva au nombre 3330, puis 330 000 et enfin 330 millions de dieux : c'était l'expression la plus haute du *panthéisme*.

Si tout était dieu, tous les hommes n'étaient pas hommes au même degré. Brahmâ avait créé quatre classes d'hommes : de sa bouche il produisit le *brahmane* (ou prêtre) ; de son bras, le *kchatrya* (ou guerrier) ; de sa cuisse, le *vaïcya*

(laboureur, commerçant); de son pied, le *çoudra* (l'esclave). La dernière caste, probablement différente d'origine et de couleur, avait été créée pour les autres. Au-dessous se trouvaient encore des tribus dégradées, impures, issues de mélanges interdits entre les quatre castes primitives, et parmi ces tribus celle des *parias* (les paharias), qui sont demeurés de tout temps dans l'Inde comme les plus vils et les plus abjects des hommes. Les brahmanes, qui fondèrent cette organisation sociale sur la religion dont ils étaient les ministres, restèrent la classe privilégiée.

La doctrine des brahmanes avait pour consécration la croyance à la transmigration des âmes. La vie et la mort ne forment qu'un cercle par lequel passent sans cesse les êtres en changeant de condition. Une renaissance perpétuelle récompense ou punit les êtres, suivant qu'ils ont été bons ou mauvais et qu'ils méritent d'être admis dans les classes supérieures ou rejetés dans les animaux impurs. Les félicités du ciel d'Indra ou les supplices de l'enfer sont déjà sans doute une récompense ou un châtiment, mais non une récompense et un châtiment éternels. Les uns et les autres ne font que précéder une meilleure ou une pire existence terrestre. Les brahmanes ont mérité, après avoir parcouru la série des existences, de naître dans cette caste supérieure au reste de l'humanité, et leur âme seule parvient à être absorbée dans le sein de Brahmâ et rentre dans la substance éternelle d'où elle est sortie.

Si primitive qu'elle soit, cette croyance à une autre vie, au mérite et au démérite, à la faute et au châtiment, à la vertu et à la récompense, suffit pour nous montrer comment ces anciennes sociétés de l'Inde cherchaient à se dégager du matérialisme grossier dont leur religion était l'emblème. Les rois, dieux sous la forme humaine, étaient rappelés sans cesse par les lois de Manou à leurs devoirs de chefs d'État. Les sciences paraissent d'ailleurs avoir été assez avancées chez ces brahmanes : astronomie, médecine, philosophie. Il y a même entre les vieilles doctrines philosophiques de l'Inde et celles de plusieurs sages de la Grèce des analogies frappantes, des concordances singulières qui permettent de sup-

poser une certaine diffusion en Occident de la philosophie primitive des Aryens du Gange.

Mais les brahmanes, qui d'ailleurs cherchaient souvent pour eux-mêmes la perfection dans la vie austère d'anachorète, imposaient aux Hindous des prescriptions nombreuses au sujet du rituel, de la pureté et de l'alimentation, puis des expiations sévères pour la moindre infraction à une pratique. Immobilisés dans leurs castes, tenus sous une crainte religieuse perpétuelle, opprimés par des rois qui abusaient de leur autorité divine, écrasés d'impôts, les Hindous éprouvaient la réalité des maux et des souffrances qui, selon les prédications des brahmanes, constituaient toute l'existence. Aussi une réaction contre ce système lourd et écrasant ne pouvait-elle manquer d'éclater : ce fut la révolution religieuse entreprise par le Bouddha.

Le Bouddha et le bouddhisme. — Né en 622 avant l'ère chrétienne, *Çakyamouni*, surnommé le *Bouddha* (le sage), était le fils d'un roi. Esprit méditatif, le Bouddha renonça de bonne heure au monde, se revêtit d'une robe d'ascète mendiant, se mit d'abord à l'école des brahmanes et ne trouva pas dans leur doctrine ce qu'il cherchait, la délivrance de la misère humaine. Après quelques années d'une retraite austère à Ourouvilva, il acheva, à l'ombre d'un figuier qu'on vénéra longtemps et qu'on appelait l'arbre de l'intelligence, de déterminer les principes de son système. « La doctrine de Çakyamouni, sous sa forme primitive, et telle qu'il la prêcha lui-même, est toute dans l'idée du bien moral et dans la pratique de ce bien. L'une et l'autre, inhérentes à la conscience humaine, avaient été obscurcies et perverties par les institutions du brahmanisme : la grande âme du solitaire d'Ourouvilva les retrouva et les rétablit. Suivant cette doctrine, tous les hommes sont égaux en principe ; tous sont appelés, selon leur intérêt moral, à atteindre le même salut et à s'élever par les mêmes voies jusqu'à la délivrance qui les arrachera à la douleur et les fera sortir d'une manière définitive du cercle fatal et incessant des transmigrations. De là résulte pour eux le devoir de se traiter en frères avec une mutuelle bienveillance, et de ne commettre aucune action

répréhensible, de pratiquer la vertu, de maîtriser entièrement leurs penchants, d'employer, en un mot, tous leurs efforts pour arriver à la perfection morale et intellectuelle que résume le terme de *bodhi* (intelligence suprême). Ceux qui mènent une vie en tout conforme à cette doctrine, aux préceptes de la loi éternelle, deviennent *bouddha* et parviennent dans leur mort au *Nirvanâ* (l'extinction, le néant)[1]. »

La morale du Bouddha a justement été célébrée. Les doctrines de ce réformateur relatives aux rapports des hommes entre eux sont des doctrines de bonté, de miséricorde, de charité. En dehors des prescriptions fondamentales sans lesquelles il n'y a pas de société, il y en a qui concernent l'humilité, la patience, le courage et surtout l'aumône, l'aumône illimitée. Les religieux surtout devaient tendre à la perfection. Ils étaient obligés, deux fois par mois, de confesser leurs fautes, et l'on vit même des rois, touchés par les prédications du Bouddha, faire l'aveu public de leurs crimes.

Mais le bouddhisme, si remarquable comme système philosophique et comme doctrine morale, ne tarda pas à être transformé par les disciples du réformateur. Le Bouddha n'avait en somme créé aucun culte et ne s'était point perdu dans les complications mythologiques. Les disciples, par la suite, mêlèrent à sa doctrine les fables du brahmanisme et imaginèrent une échelle de divinités. La théorie des transmigrations était reprise également et développée. Le Bouddha lui-même devint le sujet d'une foule de légendes, toutes plus extraordinaires les unes que les autres, concernant les diverses existences qu'il dut vivre avant de parvenir à l'état de Bouddha parfait. L'imagination des *Hindous*, tout à fait déréglée, se laissa emporter, à ce propos, à des exagérations et en quelque sorte à des folies qui ne soutiennent même pas la lecture. « Le bouddhisme, dit Barthélemy Saint-Hilaire, a échoué dans l'Inde même où il est né, et dans les pays où il s'est réfugié, son influence, tout heureuse qu'elle a pu être à certains égards, n'a point prévalu

1. Fr. Lenormant, *Manuel d'histoire ancienne*.

jusqu'à réformer les mœurs de ces peuples. Ils sont restés soumis au joug le plus avilissant et le plus arbitraire[1]. »

Le plateau de l'Iran, Mèdes et Perses. — La branche de la famille aryenne qui se dirigea du centre de l'Asie vers l'ouest eut plus de ressort que la branche indienne, heureusement douée sans doute, mais bientôt énervée par le climat de la vallée du Gange.

Les Aryens occidentaux ou *Iraniens* s'établirent d'abord sur le plateau de l'*Iran*, qu'encadrent, à l'est les monts *Soliman*, au nord les monts du *Khorassan*, la chaîne de l'*Elbourz*, à l'ouest les monts *Elvend*, et au sud les chaînes qui, moins hautes, s'abaissent vers le golfe Persique et la mer d'Oman. Ce plateau, divisé aujourd'hui entre la Perse, l'Afghanistan et le Béloutchistan, est soumis tour à tour à un froid vif et à une chaleur accablante. L'air y est sec. Le sol, peu accidenté en dehors des montagnes du cadre, peu incliné, n'a pour ainsi dire pas d'eau. Quelques rivières vont se perdre dans des lacs. Toutefois, au pied des monts Elbourz et du *Demavend*, qui mesure 5000 mètres d'élévation, l'hiver est doux. Dans les monts Elvend, l'été est tempéré et les populations peuvent respirer la fraîcheur des vallées ombragées. Sur les étages qui descendent au golfe Persique, la chaleur est souvent très forte, mais le terrain fertile et fleuri de jardins de roses, chargé d'arbres fruitiers et de vignes. A part l'intérieur du plateau, occupé par un désert salé, cette contrée offrait plusieurs régions d'autant plus capables de fournir des ressources à des populations civilisées que les montagnes renferment du cuivre, du fer, du plomb, de l'or et de l'argent et plusieurs espèces de marbres. Et quand les peuples eurent refoulé les bêtes féroces, ils purent apprécier les services d'animaux domestiques, l'âne sauvage, les buffles, la chèvre, le chien, le dromadaire et le chameau à deux bosses, alors presque inconnu en Assyrie, et surtout plusieurs races de chevaux remarquables.

C'est à l'élevage des chevaux que s'adonnèrent d'abord les

---

1. Barthélemy Saint-Hilaire, *le Bouddha et sa religion*.

Mèdès, cantonnés dans la partie nord-ouest du plateau, au pied du Demavend. Une autre tribu, les *Perses*, habitait au sud sur les pentes qui s'inclinent vers le golfe auquel on a conservé leur nom. Cette tribu, longtemps subordonnée aux Mèdes, ne sortit qu'assez tard de la vie nomade et sauvage.

Les Mèdes, la première organisation militaire. — Les fables qu'a racontées Ctésias au sujet de l'origine du royaume des Mèdes, qui aurait remonté à l'année 788 et à *Arbacès*, ont été détruites par les inscriptions assyriennes. Les Mèdes n'arrivèrent à constituer un peuple vraiment fort qu'avec *Cyaxare*, peut-être le chef d'une nouvelle immigration. En tout cas ce fut Cyaxare qui, au septième siècle avant l'ère chrétienne, organisa une véritable armée.

Les idées simples sont en effet les plus longues à naître chez les peuples comme chez les individus. Dans les premiers âges on ne marchait à la guerre que par tribus. On conservait dans le combat cette organisation primitive, et les armées ne formaient qu'une mêlée confuse. « Le premier, dit Hérodote, Cyaxare divisa les Asiatiques en différents corps d'armée; il sépara les piquiers des archers et des cavaliers. » Il eut ainsi une infanterie, les piquiers, une infanterie légère, les archers et une cavalerie. Il avait fallu des siècles pour arriver à cette distinction des armes qui nous semble si élémentaire. Or les grands succès, dans les guerres, répondent toujours à quelque grand progrès, à quelque perfectionnement de l'art de détruire les hommes.

Il faut croire toutefois que la mollesse orientale aurait aussi gagné les Mèdes, car les Perses, restés plus vigoureux, les soumirent si rapidement que les historiens anciens ont expliqué cette révolution par les fables dont est environnée l'origine de *Cyrus*, la réduisant en quelque sorte à une révolution de palais.

Les Perses; leur empire, Cyrus (560-529), Cambyse (529-522), Darius (521-485). — Cyrus est le premier conquérant sur lequel on ait des données à peu près certaines. Il fonda un vaste empire, résumé des anciens empires et royaumes de l'Asie, et qui s'étendait sur tout le plateau de l'Iran, sur la vallée du Tigre et de l'Euphrate, la Palestine,

la Phénicie, l'Asie Mineure, où il absorba le royaume de Lydie et les colonies grecques. Cyrus suivit une politique plus humaine et plus intelligente que les conquérants assyriens. Il délivra les populations opprimées et renvoya les Juifs à Jérusalem. La Lydie et les autres États de l'Asie Mineure où s'était développée une civilisation intermédiaire entre celle des Assyriens et celle des Grecs, ne furent ni dévastés ni dépeuplés. Les Perses se contentaient de la domination, dont ils tiraient plus de profit par la modération que par la barbarie.

Cambyse, fils et successeur de Cyrus (529-522), reprit cependant les pires traditions dans la conquête de l'Égypte : il se livra à tous les excès qui dénotaient la folie. Mais, après une courte révolution, *Darius*, fils d'Hystaspe (521-485), remit de l'ordre dans l'empire perse, agrandi encore de la Thrace, couvrant ainsi de son ombre l'Asie, une partie de l'Afrique et de l'Europe. Le bas-relief de *Behistoun*[1], près de Kirmanchah, a confirmé, tout en les rectifiant, les récits des Grecs et nous a montré Darius vainqueur de toutes les révoltes. Les neuf rois qu'on lui amène enchaînés représentent, d'après les inscriptions qui les accompagnent, toutes les régions de l'Asie également soumises à celui que les Grecs eux-mêmes appelèrent le grand roi.

Organisation administrative de l'empire Perse. — Bien que les populations, pressurées par Darius, appelassent ce prince un marchand, il n'en est pas moins vrai qu'il perfectionna l'organisation de ce vaste empire. Il le divisa en vingt-trois *satrapies*, confiées à des *satrapes*, délégués et représentants du roi, véritables vice-rois. Mais, à côté des satrapes, choisis parmi les principaux personnages alliés à la famille royale, il y avait les *secrétaires royaux* ou chefs de la chancellerie, surveillant et dénonçant au besoin le satrape infidèle. Enfin, les troupes étaient souvent placées

1. Voir ce bas-relief dans notre volume de première année. L'inscription de Behistoun a rendu de grands services à la science pour l'intelligence des anciennes écritures de l'Orient. Elle a été déchiffrée par sir Rawlinson.



sous les ordres de généraux distincts, et les satrapes n'exerçaient que le pouvoir civil, premier essai de la division des pouvoirs, mais qui ne tint pas. Les satrapes, en effet, cumulèrent le plus souvent tous les pouvoirs et, rivalisant de luxe avec le souverain, se conduisaient en chefs indépendants jusqu'à ce qu'un ordre arrivant tout à coup leur enlevât ou leur province ou la vie. Les satrapes exerçaient un despotisme que venait de temps à autre corriger le despotisme souverain.

Ce mécanisme si simple se retrouvait dans la répartition et la perception des impôts. Centralisant les tributs en nature ou en argent, les satrapes les envoyaient au roi. La Perse propre était exempte de toute charge, mais les autres provinces payaient des impôts, qu'on évalue à plus de six cent soixante millions de francs et, pour faciliter les payements, Darius mit en circulation une *monnaie* d'or et d'argent qui portait son effigie avec un arc ou une javeline : ce furent les *dariques*[1]. Puis l'Égypte fournissait du blé, la Médie une grande quantité de bétail et de chevaux, la Cilicie des chevaux blancs, d'autres provinces du vin, des fruits, des esclaves. Les charges avaient été réparties suivant la fertilité et la population des diverses régions, mais à ces charges il faut ajouter celles qu'imposaient à leur profit les satrapes plus ou moins avides et tenant une cour plus ou moins fastueuse.

Routes et postes. — Pour la transmission rapide des ordres, le grand roi établit ce que nous appellerions aujourd'hui le service des *postes*. Des routes traversèrent les provinces de l'empire. La plus belle comme la plus sûre fut celle qui conduisait de Sardes, en Lydie, à Suse, ville royale. Hérodote la décrit tout au long, énumérant les relais

1. Toutefois les provinces vassales, les cités avaient leurs monnaies. Les savantes recherches de M. Waddington, membre de l'Académie des inscriptions, ont prouvé que dans l'empire perse le droit de monnayage était considéré comme un droit essentiellement municipal. La monnaie du roi de Perse se frappait seulement dans les provinces directement administrées par ses agents. (Waddington, *Mélanges de numismatique*, t. I.)

fort nombreux. Aux frontières des provinces, la route était protégée par des portes et des forts. Toutefois les ponts manquaient, et il fallait passer les rivières en bateau. En tout, de Sardes à Suse, il y avait cent onze relais, et le voyage durait quatre-vingt-dix jours : ce qui suffit pour nous donner une idée de l'étendue de cette moitié de l'empire et de la difficulté que pouvait rencontrer une sérieuse administration. Du reste l'Orient n'en a jamais connu de meilleure ; au moyen âge et dans les temps modernes, les populations y ont toujours été soumises aux caprices de maîtres tour à tour tremblants et révoltés devant un seul maître.

Cour et faste des rois de Perse. — Ce maître souverain s'environnait d'une foule d'officiers et de courtisans qui le servaient avec toutes les marques d'un respect en quelque sorte idolâtre. Dans le palais ces officiers remplissaient des fonctions domestiques, qui toutes devenaient honorifiques dès qu'elles avaient pour objet le service du roi. Les classes, les titres étaient multipliés, et les principaux personnages s'enorgueillissaient des titres de parents, d'amis, de fidèles du roi. On retrouve sur les monuments de Persépolis le souvenir de ces formules persanes, plus anciennes probablement que ces monuments mêmes et qui leur ont survécu. De nos jours encore le titre de *parent* est conféré par le *schah* à des tribus de la Perse occidentale qui ont le privilège de fournir les gardes du corps.

« Le goût des souverains de la Perse pour les voyages et pour la variété des résidences était une tradition de leur ancienne vie nomade : suivant la saison, ils changeaient de demeure. Les descendants de Cyrus habitaient, l'automne et l'hiver à Babylone, le printemps à Ecbatane, l'été dans la Susiane ; l'étendue de l'empire leur assurait l'avantage de cette agréable variété de climats. Les empereurs de la Chine, originaires de la Tartarie, vont aussi chercher des plaisirs de saison dans leur ancienne patrie.

« La table du roi était réglée par un statut qui ne pouvait pas être enfreint.... Il ne buvait que de l'eau du fleuve Choaspes, qui arrose la Susiane ; le sel venait de l'oasis

d'Ammon en Égypte, le vin d'Échalyban en Syrie, et le froment de son pain de l'Éolie. Durant ses voyages, des employés du palais allaient à la découverte de tout ce que les provinces produisaient de plus recherché. Le roi étant placé dans une salle et ses hôtes les plus honorés dans une salle qui lui faisait face, le roi apercevait de sa table ses protégés à travers un rideau sans qu'ils pussent repaître leurs yeux de la vue du suprême monarque; et ce n'était qu'aux jours de fête que le roi les réunissait à sa table dans une grande salle[1]. »

La religion des Perses; Zoroastre. — Si le gouvernement des Perses ne fut qu'une imitation du despotisme assyrien et égyptien, leur religion fut supérieure à celle de Memphis et de Babylone. Un antique législateur ou prophète, *Zoroastre* (Zarathoustra), joua chez eux le même rôle que Moïse chez les Hébreux et vint leur apporter la parole vivante (*Zend-Avesta*).

Ce qu'on sait de Zoroastre est purement légendaire. Il vivait dans les temps reculés, sous le règne de Djem-Schid. Né dans la ville d'Urmi, située dans l'Aderbidjan, il eut une conférence avec *Ormuzd* (ou Ormazd ou Aourâ-Mazdâ), et reçut du ciel l'*Avesta*. Il donna ce livre aux hommes en se rendant à Bactres, après avoir, dans deux occasions différentes, traversé l'Araxe et la mer Caspienne en marchant sur leurs eaux, ainsi que toutes les personnes qui le suivaient, et après avoir passé plusieurs années dans les montagnes désertes à méditer sa loi. Le roi de Bactres, Goustchasp, et sa cour accueillirent honorablement Zoroastre. Ses discours lui concilièrent tous les cœurs; sa science séduisit tous les esprits, mais elle excita aussi de nombreuses jalousies. Chaque jour d'épreuves révéla de plus en plus la supériorité de Zoroastre; son influence agissait sur le roi, et quand celui-ci lui demanda comme témoignage de sa divine mission d'opérer quelques prodiges, Zoroastre lui répondit que s'il lisait l'*Avesta*, il ne lui demanderait plus de

1. *La Perse*, par Champollion-Figeac.

faire d'autres prodiges. Mais les sages, devenus envieux, affermirent le roi dans la résolution d'exiger un miracle de Zoroastre. Celui-ci sortit victorieux de toutes les épreuves qu'on lui imposa et exigea une conversion sincère à sa doctrine. L'*Avesta* triompha des anciennes idolâtries; les guerres religieuses qu'il suscita se terminèrent heureusement; le *culte du feu*, symbole de l'Éternel, fut partout établi, et le roi éleva un sanctuaire au feu du ciel, source de tous les autres. Zoroastre vit chaque jour sa renommée s'accroître; il se maria trois fois, eut une nombreuse lignée, et mourut à l'âge de soixante-dix-sept ans, on ne sait comment, durant le sac de la ville de Bactres par les Touraniens, fanatiques pour les anciennes doctrines. On dit qu'il fut bon, humain, mais que la contradiction le rendit cruel, et qu'il arrosa froidement de sang l'arbre de la loi [1].

Le Zend-Avesta. — L'*Avesta* (que nous appelons le *Zend-Avesta* parce qu'il est écrit en lettres zendes, langage sacré) est un recueil de plusieurs livres qui contenaient toute la politique religieuse et morale de Zoroastre. Anquetil-Duperron a découvert chez les descendants des sectateurs de Zoroastre, qui se sont réfugiés dans l'Inde il y a plus de dix siècles, le texte de plusieurs de ces livres, intitulés l'*Yaçna*, le *Vispered*, et qui, réunis au *Vendidad*, forment le *Vendidad-Sadé*, que les prêtres récitent tous les jours depuis minuit jusqu'au lever du jour. Anquetil-Duperron a traduit en français ces trois ouvrages zends.

Le *Vendidad*, livre de doctrine et d'enseignement, est rédigé dans la forme du dialogue; le disciple interroge et le maître répond. « Zoroastre consulta Ormuzd : O Ormuzd, absorbé dans l'excellence, juge équitable du monde qui existe par votre puissance; vous qui êtes la pureté même, quel est le premier homme qui vous a consulté, ô Ormuzd, comme moi, à qui vous avez montré clairement la loi du Dieu de Zoroastre? »

Les questions adressées à Ormuzd par Zoroastre embras-

---

1. Anquetil-Duperron, *Zend-Avesta*, t. I.

sent toutes les règles, lois, coutumes, qui doivent diriger les hommes selon la nouvelle loi : les fautes, les vices, les crimes sont définis; les châtiments infligés à chacun d'eux sont minutieusement prescrits et détaillés. C'est toujours Zoroastre, précisant les cas par ses doutes ou sa feinte ignorance, qui reçoit de la bouche d'Ormuzd des solutions qui deviennent autant d'actes de foi et de loi.

La doctrine de Zoroastre, conservée par les mages et qui constitua le *mazdéisme* ou magisme (religion venue des Mèdes), peut se résumer ainsi : Au-dessous d'un être suprême, principe premier ou Zirvana, sont deux génies, *Ormuz* (Aourâ-Mazdâ) et *Ahriman* (Angrômaïnious), l'un type et auteur de tout bien, et l'autre auteur de tout mal, physique et moral. Ils commandent, le premier une armée de bons génies (amshaspands), le second une armée de démons (dews, daêvas). Ils embrassent la nature entière, depuis les éléments qui la composent jusqu'aux derniers des êtres qui habitent la terre, et entre le bien et le mal, le pur et l'impur, se poursuit un combat qui doit durer douze mille ans. Le soleil (*Mithra*), le feu, l'esprit, l'eau sont les agents du bon principe; la nuit, le froid, l'ouragan au désert sont les agents du principe mauvais. Les hommes bons et méchants sur cette terre, et au-dessous d'eux les animaux purs, le cheval, le bœuf, le chien; les animaux impurs, le loup, le serpent, etc., sont emportés dans le tourbillon de ce grand combat du bien et du mal, de la lumière et des ténèbres, sous la conduite des bons et des mauvais génies, jusqu'au jour où Ormuz vaincra Ahriman. Alors les ténèbres disparaîtront et Ormuz resplendira de lumière éternelle.

L'homme, assailli par les mauvais, défendu par les bons génies, doit vivre selon la loi et la justice. Zoroastre vante le travail. « C'est un saint, dit-il, celui qui s'est construit ici-bas une maison dans laquelle il entretient le feu, du bétail, sa femme, ses enfants et de bons troupeaux. Celui qui fait produire du blé à la terre, celui qui cultive les fruits des champs, celui-là cultive la pureté : il avance la loi d'Aourâ-Mazdâ autant que s'il offrait cent sacrifices. » Les invocations de Zoroastre témoignent d'une morale déjà élevée. Il décrit

les péripéties de l'âme après la mort. « Le génie Rashnou pesait ses actions bonnes et mauvaises dans la balance infaillible et l'acquittait ou la condamnait suivant le témoignage de sa propre vie. Au sortir du tribunal, on la menait à l'entrée du pont Çinvat, qui était jeté sur l'enfer et menait au paradis. Impie, elle ne pouvait le franchir et tombait dans l'abîme; pure, elle le passait sans peine avec l'aide de l'ange Çraosha. Elle paraissait alors devant Aourâ-Mazdâ, qui lui indiquait la place qu'elle devait occuper jusqu'à la résurrection des corps[1]. »

La doctrine de Zoroastre s'altéra de bonne heure chez les Mèdes, qui adoptèrent un grand nombre de superstitions asiatiques. Les *mages* (magoush) développèrent principalement le culte du *feu* et des *astres*, puis des éléments. Vêtus de longues robes blanches, coiffés de hautes tiares, ils se rendaient en procession aux autels, préparaient la victime, versaient les libations et chantaient sur l'offrande les formules mystérieuses qui lui donnaient toute sa vertu. Ils se vantaient de posséder des facultés surhumaines, d'expliquer et de rendre les oracles. Héritiers des secrets des prêtres chaldéens, ils excellèrent dans l'art de la divination et dans l'art d'interpréter les phénomènes ou de diriger les forces de la nature, art qui a conservé leur nom, la *magie*.

Les monuments ; Persépolis. — Les Perses n'élevaient pas de temples, ne voulant pas emprisonner la divinité dans des demeures étroites, mais ils élevaient de magnifiques palais, à l'imitation des Assyriens. Ces palais couronnaient d'immenses terrasses étagées : de là des escaliers gigantesques et admirablement ornés. On reculait ainsi le sanctuaire royal jusqu'au sommet des constructions, pour augmenter l'impression de majesté et de terreur. Les débris de colonnes et de monuments qu'on a retrouvés, principalement près de Tschil-Minar, à *Persépolis*, la ville sainte, la ville des cérémonies royales, donnent une haute idée de la magnificence des rois de Perse.

1. Maspero, d'après George Rawlinson : *Les cinq grandes monarchies de l'Orient.*

L'étendue de Persépolis fut considérable. Un seul palais s'y est en partie conservé, qui a environ mille quatre cents mètres de tour. Le mur d'enceinte est construit en granit bien poli; les pierres sont de dimensions surprenantes; celles de douze à seize mètres de longueur y sont communes. On parvient au palais, à l'ouest, par deux magnifiques escaliers de cinquante-cinq marches chacun, larges de sept mètres environ. Leur pente est si douce que les rois les montaient à cheval; les voyageurs modernes le font encore. Le palais s'ouvre par deux portiques de seize mètres environ de hauteur; deux taureaux à tête humaine, de grandeur colossale, ornent l'entrée. On parvient ainsi au bas d'un second escalier semblable au premier, et qui se termine à un nouveau portique, soutenu par soixante-dix colonnes de vingt-six mètres environ de hauteur, considérées comme des chefs-d'œuvre de maçonnerie. Les Perses ont évidemment imité les monuments assyriens, qu'ils conservaient d'ailleurs à Babylone, mais leurs constructions furent moins lourdes et empreintes d'une certaine noblesse.

La sculpture recouvre toutes les surfaces de tableaux historiques et religieux, et l'on assure qu'on n'y compte pas moins de trois mille figures humaines de grandeur naturelle; tous ces tableaux sont accompagnés d'inscriptions en caractères *cunéiformes*.

La civilisation des Perses. — Un roi absolu, des satrapes souvent aussi puissants que des rois, une étiquette minutieuse, un cérémonial pompeux, une caste dominante, celle des mages, voilà donc l'organisation du royaume des Perses. Ils avaient cependant quelques notions d'administration ; un certain ordre régnait dans leur empire. Leurs prières sont belles et élevées. Le mensonge chez eux était flétri. L'éducation, du moins pour les fils du roi et des nobles, était soignée. Entre eux les Perses se montraient d'une excessive politesse en tenant toujours compte du rang. Ils avaient déjà quelque sentiment de l'élégance. Nous sortons des temps à demi barbares.

La civilisation des peuples de l'Orient. — Premiers-nés, les peuples de l'Orient n'ont pu évidemment atteindre

à la vraie civilisation. Il serait injuste de demander à des peuples enfants la maturité de l'esprit et l'expérience. C'est beaucoup pour eux d'avoir mérité d'être éternellement cités, les uns pour les progrès qu'ils ont fait faire à la civilisation matérielle, les autres à la civilisation morale. Encore ne pouvons-nous les juger à leur véritable valeur, faute de documents assez complets et assez précis.

N'est-ce pas quelque chose qu'une société ait fleuri assez régulière en Égypte pour nous léguer des monuments qui excitent notre admiration? Babylone et Ninive ont vu se presser dans leurs murs des populations nombreuses, élégantes et raffinées. Jérusalem a entendu les accents de prières sublimes qui ont traversé les siècles. Les Phéniciens ont, par leur activité commerciale et leur industrie, transporté au loin et comme semé sur tous les rivages de la Méditerranée la notion des arts et les principes de l'écriture. Les Perses ont donné le premier modèle d'un gouvernement qui, malgré son despotisme, respectait les nationalités vaincues; quoique païens, ils ont professé une religion supérieure au fétichisme des premiers peuples.

Les *arts* de l'Égypte et de l'Assyrie ont servi à guider le peuple grec, qui devait porter l'*art* à la perfection. La Phénicie a dû une gloire plus durable que celle de son *commerce* à son *alphabet*, devenu celui des peuples de l'Europe. La Judée a légué une *doctrine religieuse* qui, transformée et développée, est devenue celle du monde moderne.

Un lien étroit rattache à cette civilisation première celles qui vont suivre. La *civilisation matérielle* des Égyptiens, des Assyriens, des Phéniciens, des Perses, va développer celle des Grecs, qui la surpasseront et arriveront à la *civilisation morale*. La foi des Hébreux prépare celle des peuples chrétiens. Les arts, les industries, les sciences, la religion de l'Europe reconnaissent en quelque sorte leur patrie dans ces pays de l'Orient, et la société moderne ne saurait se comprendre sans ces sociétés éloignées dont elle dérive, comme un fleuve formé de sources diverses et grossi de torrents qui viennent s'y confondre et s'y purifier.

RÉSUMÉ

C'est la race *aryenne* qui a joué le plus grand rôle dans l'histoire. D bonne heure elle se subdivise en deux rameaux : les *Hindous*, qui peu plèrent une des plus riches péninsules de l'Asie méridionale, les *Iraniens* qui peuplèrent l'Asie occidentale et l'Europe. La ressemblance des langue prouve la communauté d'origine.

Nous savons peu de chose de la civilisation de l'Inde, mais les érudit modernes ont étudié les livres sacrés de ce pays qui nous montrent l'in telligence, l'imagination surtout fort développées dès les temps les plu reculés. La religion de *Brahmâ* et celle qui en est dérivée, le *bouddhisme* subsistent encore dans l'Extrême Orient. Sous un amas confus de doc trines bizarres, la religion de Brahmâ cachait quelques nobles principes et le bouddhisme, avant qu'il eût dégénéré, se recommandait par sa morale.

Mais nous nous intéressons davantage aux *Iraniens*, qui formèrent la nation des *Mèdes*, des *Perses*, et dont les traits se retrouvent chez les peuples de l'Europe. Les *Mèdes* paraissent avoir eu les premiers une *armée* véritable, qui assura leurs succès.

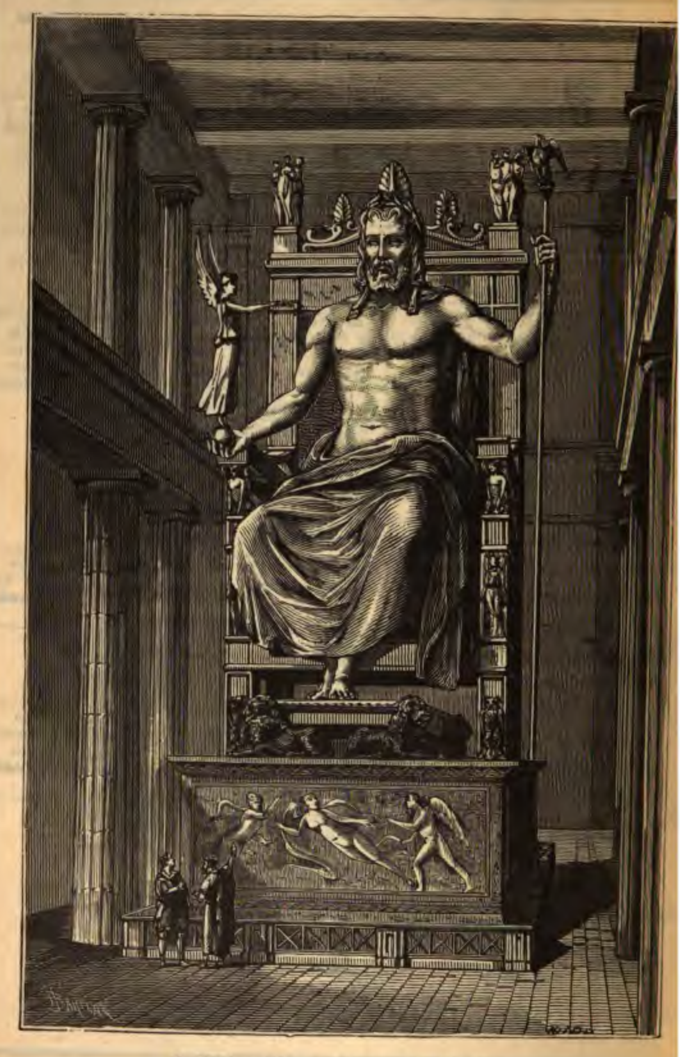
Toutefois ils subirent l'ascendant des *Perses*, qui constituèrent un empire résumé de tous les anciens empires. Cet empire, créé par *Cyrus*, agrandi par *Cambyse* et *Darius*, fut organisé par ce dernier, et l'on fait remonter à ce prince les essais sérieux d'*administration*. Mais le *despotisme* n'en demeura pas moins la règle de cette monarchie asiatique où l'étiquette, le faste de la cour deviennent les modèles que suivirent plus tard les autres souverains.

Les Perses se distinguèrent par le caractère de leur religion, moins grossière que celles des anciens peuples. La doctrine de *Zoroastre* sur la lutte des deux principes du *bien* et du *mal* indiquait un effort vers une conception plus élevée du système du monde et faisait une grande part à l'esprit du bien.

Au point de vue de l'art, les Perses ont surtout imité les Assyriens, sans cependant les copier, et le peu de monuments qui nous restent nous montrent aussi une tentative pour alléger leur architecture massive

Tableau synoptique des premiers empires.

DATES	**Égypte**	**Assyrie**	**Juifs**	**Phéniciens**	**Iraniens**	**Inde**
[illegible] au 20e siècle avant l'ère chrétienne.	Memphis. Les *Pyramides*.					La religion de *Brahmâ*. Les *Védas*. Les poèmes épiques et sacrés.
19e siècle.	. . . .	Babylone et Ninive.	Vocation d'Abraham (2055). Les patriarches.			
18e et 17e siècles.	Nouvel empire Thébain. Les *monuments* de *Thèbes*.	Empire Ninivite.	**Moïse**. Les *lois* et la *religion* des Juifs. (1625 ?).	Colonies phéniciennes	**Zoroastre** législateur religieux	Haute antiquité de la civilisation hindoue.
16e siècle.	. . . .	*Monuments* de *Ninive* et de *Babylone*.	Conquête de la Palestine. Les Juges.	Commerce. Industrie.		
11e siècle.	. . . .	. . . .	Les rois. Le *temple de Jérusalem*.			
10e siècle.	. . . .	. . . .	Le schisme. (976). Les *prophètes*.	. . . .	. . . . . .	Les lois de **Manou**.
8e siècle.	. . . .	Les Sargonides.	Destruction du royaume d'Israël (721).	. . . .	Royaume des **Mèdes**.	
7e siècle.	Période certaine de l'histoire égyptienne. (556).	Destruction de Ninive (625).	. . . .	. . . .	*Première organisation militaire*. Cyaxare.	La réforme du **Bouddha**
6e siècle.	. . . .	Empire Babylonien.	Destruction du royaume de *Juda* (587).	Luttes des Phéniciens contre les Assyriens.	Royaume des **Perses**.	
560-529.	. . . .	. . . .	. . . .	. . . .	**Cyrus**.	
		Empire de **Cyrus**. Asie jusqu'aux limites de l'Inde.				
529-485	Empire de **Cambyse** et de **Darius** (en plus l'Égypte et la Thrace). Unité du monde oriental.					



Le Jupiter d'Olympie (œuvre de Phidias).

LIVRE II

LA CIVILISATION GRECQUE

CHAPITRE VII

LA RELIGION DES GRECS

SOMMAIRE : Le pays ; l'histoire grecque expliquée par la géographie. — Les origines de la famille hellénique. — La religion grecque ; la mythologie. — Les dieux d'après Homère. — Le Destin. — Némésis. — Les héros. — Les mystères orphiques. — La morale religieuse des Grecs. — Le culte. — La divination. — Les oracles ; la Pythie de Delphes. — Le Conseil amphictyonique. — Les jeux publics. — Caractère et rôle de la religion grecque.
LECTURES : L'idée religieuse et morale dans Pindare. — Le temple de Delphes.

Le pays ; l'histoire grecque expliquée par la géographie. — L'Orient donna le premier modèle des sociétés, mais sans les achever, et languit ensuite dans une somnolence d'où rien n'a pu le réveiller. Ce fut l'Europe qui vit se former des civilisations vraiment dignes de ce nom. La Grèce obtint la première une supériorité incontestable, qui lui valut l'honneur d'être appelée l'institutrice du genre humain. Concentrée d'abord dans un étroit foyer, la lumière qu'elle fit briller se répandit ensuite au loin, puis éclaira tout le monde ancien, ranima tous les foyers du monde moderne.

C'est une contrée très restreinte que la Grèce, une péninsule attachée à la grande péninsule dite des Balkans. Encore cette péninsule se découpe-t-elle et forme une troisième presqu'île, présentant l'image d'une main écartée, ou mieux, d'une feuille de platane ou de mûrier (de là le nom de *Morée* (mûrier) donné au Péloponèse des anciens). Mais la Grèce, aux côtes profondément déchirées par la mer,

offre une longueur de rivage égale au développement des côtes de l'Espagne et du Portugal. « Les caps, dit Montesquieu, semblaient avoir fait reculer les mers, et les golfes s'ouvrir de tous côtés comme pour les recevoir encore. » En outre ce pays est entouré d'îles nombreuses, qui, suivant l'expression de Cicéron, « nagent, pour ainsi dire, autour d'elle, avec leurs cités et leurs habitants ». Et ces îles la relient, comme les piles d'un vaste pont, à la côte d'Asie Mineure à l'est, à l'Italie à l'ouest. Les Grecs étaient donc invités par la nature même à devenir un peuple marin.

A l'intérieur, la Grèce, formée par le prolongement extrême des Alpes orientales et l'épanouissement de leurs derniers rameaux dans la presqu'île du Péloponèse, présente, au lieu de vastes plaines, une série de petites vallées creuses, profondément encaissées, propres à recevoir des populations distinctes, jalouses de leur autonomie, mais zélées pour l'indépendance commune. Il n'est point jusqu'aux vives arêtes des montagnes se découpant sur le ciel bleu dans une lumière intense, qui n'aient contribué à donner à l'intelligence des Grecs cette netteté, cette précision, ce goût des lignes et de l'harmonie qui sont le caractère principal du génie grec[1].

Les origines de la famille hellénique. — Les Grecs se rattachent à la grande famille aryenne. De même que les Pélasges, qui les précédèrent, ils venaient de l'Asie. Leur origine a une grande analogie avec celle des Juifs de la

1. L'histoire grecque a été presque renouvelée au dix-neuvième siècle par les travaux des savants européens. L'*École française d'Athènes*, fondée en 1846, a déjà fourni une ample moisson et a compté parmi ses ouvriers les plus éminents : *Beulé*, *Albert Dumont*, MM. *Jules Girard*, *Fustel de Coulanges*, *Georges Perrot*, *Heuzey*, *Foucart*, etc. Nous ne pouvons énumérer ici les précieux mémoires qui ont été publiés sur l'archéologie grecque. Quant aux histoires générales, l'Allemand *Ernest Curtius* a écrit un livre plein d'imagination, l'Anglais *Grote* a longuement développé, avec force documents, les annales de la Grèce. M. V. Duruy les a brillamment résumées dans ses deux volumes de l'*Histoire des Grecs*, dont il prépare une édition illustrée semblable à sa belle *Histoire des Romains*.



race sémitique. D'après leurs légendes, que la critique moderne a contestées, ils descendaient d'une seule souche, la famille d'*Hellen*. D'Hellen sortirent *Éolus*, père des Éoliens; *Dorus*, père des Doriens; puis Xuthus, qui donna naissance à *Ion* et à *Achéus*, pères des Ioniens et des Achéens. Ainsi quatre tribus constituèrent la famille hellénique et se subdivisèrent en une foule de peuplades qui, malgré leur esprit particulariste, ne cessèrent de se réclamer du même sang et de former un tout, grâce au lien puissant d'une religion commune, d'une langue identique en dépit des dialectes, d'une même foi politique qui n'excluait pas la diversité des constitutions.

La Grèce reçut de bonne heure des colonies étrangères: d'Égypte (Cécrops, Danaüs), d'Asie (Cadmus, Pélops). Elle connut ainsi quelque chose des civilisations asiatiques et de la civilisation égyptienne. Les Grecs eux-mêmes avouaient devoir beaucoup aux Égyptiens. Mais, quelle que soit la part faite aux influences étrangères, il est évident que les Grecs ont singulièrement transformé les notions reçues d'Égypte et d'Asie. S'ils sont venus après les autres peuples, ils ont tiré beaucoup de leur propre fonds. L'imagination ardente, la vivacité de la conception, la sûreté du jugement, la finesse du raisonnement, le goût de la mesure, le sentiment de l'art, furent des dons naturels qu'ils surent faire fructifier.

La religion grecque; la mythologie. — Ces populations si variées dans leur unité ont eu, de même, une religion à la fois une et diverse, nationale et locale, mobile, non fixée dans des livres sacrés, non maintenue par une caste sacerdotale, assez constante toutefois pour former un corps de doctrine, assez flottante pour s'accommoder des mille créations des poètes, ses vrais auteurs, ses théologiens brillants, ses libres prêtres et ses chantres enthousiastes. Cette religion a cessé d'exister, mais elle a tellement été mêlée à la littérature grecque, qui plus tard a inspiré les autres littératures, qu'aujourd'hui encore la mythologie a survécu, gracieuse fantaisie qui ne trompe plus personne et charme tout le monde, si bien que la dépouille d'une religion païenne pare les œuvres d'auteurs chrétiens

Plus les intelligences étaient vives chez les Grecs, plus elles étaient frappées par les phénomènes de la nature. Surtout dans les mers, les îles et les montagnes de la Grèce ces phénomènes se manifestaient avec un éclat tout particulier. Enveloppées de lumière, la terre et les eaux semblent comme fondues avec le ciel resplendissant des feux d'un soleil quelquefois terrible. La nature tourmentée du pays atteste les révolutions géologiques qu'il a subies, et ses montagnes lui donnent une majesté qui imposait aux premiers habitants une crainte religieuse, comme les productions variées, les sources cachées dans les fraîches vallées leur inspiraient une reconnaissance qui se traduisait en hymnes adressés aux dieux bienfaiteurs cachés dans les bois et dans les fontaines. Comme tous les peuples primitifs, les Grecs adorèrent la nature, mais nul ne sut mieux la personnifier, l'animer, la mouvoir, la remplir, de la terre au ciel, de divinités redoutables ou gracieuses, propices ou funestes, semblables aux humains, par conséquent propres à intéresser un peuple qui était charmé d'honorer des dieux faits à son image.

Les Grecs ne s'élevèrent pas du premier coup à des conceptions bien proportionnées et dignes de leur goût. Longtemps les premières tribus s'arrêtèrent à des mythes grossiers et confus, que le poète Hésiode a essayé d'éclaircir. Dans ces mythes nous voyons paraître d'abord le *Chaos*, puis la *Terre*, le *Tartare*, abîme ténébreux de la Terre. La Terre produisit le *Ciel* ou *Uranus*, et de son union avec le Ciel elle eut l'*Océan*, puis les *Titans* et *Cronos* ou *Saturne*, sans compter d'autres géants aux cent bras comme *Briarée*. Uranus, à mesure que ses enfants voyaient le jour, se hâtait de les replonger dans le sein de la terre et prenait plaisir à cette cruauté. Saturne le frappa de sa faux, et du sang répandu naquirent les *Furies*. Saturne régna, mais lui aussi cherchait à faire disparaître ses enfants en les avalant ; sa femme, *Rhéa* ou *Cybèle*, en déroba plusieurs à sa voracité en lui donnant une pierre à avaler à la place. Elle fit élever secrètement ces fils sauvés, *Jupiter*, *Neptune*, *Pluton*, qui régnèrent plus tard, le premier sur le ciel, le second sur

la mer et le troisième dans les enfers. Jupiter enfin détrôna Saturne et demeura le maître du monde.

Nous ne saurions ici reproduire le tableau sinistre et affreux de ces luttes parricides qui figuraient certainement les révolutions géologiques. Ces sombres traditions semblent avoir été empruntées en partie aux Phéniciens et nous révèlent au moins combien les premiers peuples se préoccupaient de l'origine du monde et de celle de l'homme. Un des fils de Japet, l'un des Titans, *Prométhée*, forma l'homme du limon de la terre et, pour l'animer, déroba une étincelle du feu céleste. Jupiter, pour le punir, le fit clouer et enchaîner sur le Caucase : un vautour lui déchirait sans cesse le foie, qui renaissait sans cesse. Jupiter cependant n'essaya pas de détruire l'ouvrage de Prométhée, mais, nous dit Hésiode, pour compenser les avantages que l'homme devait retirer du feu, il créa la femme, du nom de *Pandore*, qui apportait une boîte renfermant tous les maux. Tous les maux s'échappèrent et il ne resta au fond que l'espérance C'était là une légende inspirée par l'injuste sentiment que gardèrent pour la femme les peuples de l'antiquité, presque tous habitués à la traiter en esclave. Ces mythes montrent au moins combien il restait encore de traces des traditions que la Bible nous donne comme ayant été celles de l'humanité primitive, et il y a plus d'une analogie entre son récit et les fables de la Grèce.

Ces mythes se complétaient par celui des quatre âges. Les dieux firent d'abord paraître la *race d'or*, gouvernée par Saturne, exempte de guerres, de maladies et de crimes. Après l'âge d'or vint l'*âge d'argent*. Les hommes de cet âge, gratifiés d'une longue vie, s'amollirent. Jupiter les rappela dans le sein de la terre. Alors parut la *race d'airain*, violente, belliqueuse, indomptable. Jupiter l'anéantit et la remplaça par la race plus juste et plus vaillante des *héros*, qui furent récompensés par l'immortalité céleste. L'*âge de fer* succéda à cet âge d'airain et dure encore. Il y avait là probablement un souvenir confus de la dégradation de l'homme dont l'innocence s'altéra à mesure que les générations se disputèrent les richesses du sol, et, en même temps, une vague

connaissance des différents degrés par lesquels l'humanité a dû passer, comme l'a démontré la science moderne, avant d'arriver à l'état social des temps historiques. Les disparitions successives de diverses générations et le déluge d'où se sauva Deucalion sur une barque sont analogues aux traditions des autres peuples aryens et sémitiques.

Les dieux d'après Homère. — Bien qu'il ait vécu probablement à la même époque qu'Homère, vers le dixième siècle, Hésiode a surtout exposé la théologie naturaliste des premiers temps. Avec Homère la mythologie dépasse moins la mesure et la portée de l'intelligence humaine. La nature est personnifiée sous des formes qui rapprochent les dieux des hommes. Les divinités sont groupées, hiérarchisées. Non pas qu'Homère se soit préoccupé de dérouler avec méthode les traditions de son temps qu'il a fixées et embellies. Il ne se détourne pas des sujets de ses poèmes l'*Iliade* et l'*Odyssée*, mais il mêle sans cesse les dieux à l'action et ne perd pas une occasion de s'arrêter avec complaisance sur les légendes divines à mesure qu'elles se présentent. Homère demeure poète, et c'est dans son œuvre entière qu'il faut rassembler les divers éléments dont se compose la mythologie grecque.

Jupiter est devenu le souverain maître de la nature ; il a dompté toutes les résistances et lance aux autres dieux ce défi superbe : « Voyons, essayez, dieux, afin que vous le sachiez tous : attachez au ciel une chaîne d'or, à laquelle vous vous suspendrez tous, dieux et déesses. En dépit de tous vos efforts, vous n'entraînerez pas vers la terre Jupiter, le souverain ordonnateur. Mais si moi-même je voulais tirer la chaîne à moi, je tirerais avec elle la terre et la mer elle-même; puis je l'attacherais au sommet de l'Olympe, et tout l'univers resterait suspendu : tant je suis au-dessus des dieux et des hommes[1] ! » Jupiter commande aux forces physiques et morales. C'est donc la suprême puissance, et par lui l'unité divine, compromise par un si grand luxe de divinités secondaires, se trouve rétablie. La religion grecque

1. *Iliade*, VIII, 18.

n'a pas méconnu tout à fait l'idée de Dieu et l'a dégagée des mille créations des poètes. Polythéiste, elle le fut certainement, et avec une infinie variété de formes, mais elle tendait au monothéisme.



Vénus (la Vénus de Cnide).

Nous ne pouvons ici faire revivre l'immense famille de dieux sur laquelle régnait Jupiter, ordonnateur souverain, régulateur du ciel, de la terre et des enfers. A côté de lui siégeaient douze divinités principales : *Junon*, son épouse ; *Neptune*, dieu des mers ; *Mercure*, messager des dieux, protecteur du commerce ; *Apollon*, le soleil, la lumière, l'intelligence ; *Mars*, la guerre ; *Vulcain*, le feu, l'industrie ; *Vénus*, la déesse des plaisirs ; *Cérès*, productrice des moissons ; *Diane*, déesse des bois ; *Minerve*, la sagesse ; *Vesta*, déesse du foyer. L'Olympe, haute montagne de la Thessalie, servait de demeure à ces divinités du ciel, auxquelles la jeune *Hébé* versait le nectar. Cette cour de Jupiter était rehaussée par la présence des trois *Grâces* et des neuf *Muses*, qui résidaient aussi sur le Parnasse et l'Hélicon.



Apollon.

Au-dessous venaient les divinités de la terre : *Plutus*, dieu des richesses ; *Bacchus*, le dieu du vin ; *Proserpine*, fille de Cérès, le blé ; *Palès*, déesse des pâturages ; *Flore*, déesse des fleurs ; *Pomone*, des fruits ; *Pan*, chef des satyres au masque grimaçant.

L'imagination des poètes avait animé la mer, et Neptune

armé de son trident faisait voler son char sur les flots; les vagues devenaient autant de divinités : les *Néréides*, filles de *Thétys*, épouse de l'Océan. *Protée* gardait les troupeaux du dieu, les phoques ou veaux marins. *Triton*, moitié homme, moitié poisson, faisait retentir sa conque marine devant Neptune. Les *Sirènes*, dans une île, attiraient par leurs chants les matelots sur des écueils où se brisaient leurs navires. Les *Harpies*, monstres marins, ravageaient les pays où elles passaient : on les représentait avec un visage de femme, un corps de vautour, des ongles crochus. *Éole* tenait les vents enfermés dans une outre. *Zéphyre* était le vent léger, agréable.



Hermès (Mercure) par Praxitèle.

L'intérieur de la terre était habité par *Pluton*, le roi des enfers, l'époux de Proserpine, qu'il avait enlevée, mais qui revenait passer six mois près de sa mère Cérès. *Minos*, *Éaque*, *Rhadamanthe* étaient les trois juges qui prononçaient sur le sort des mortels; les *Furies*, les ministres des vengeances divines; les *Parques*, les fileuses qui ourdissaient et rompaient la trame des jours des mortels; *Charon*, le nocher qui transportait les âmes.

Puis venaient les divinités allégoriques, qui souvent faisaient double emploi avec les divinités principales : *Bellone*, la guerre; la *Discorde*, la *Renommée* aux cent bouches, la *Justice* ou *Thémis* armée de la balance, le *Silence*, le *Sommeil* ou *Morphée*, etc.

Nous n'avons pas à nous arrêter plus qu'il ne convient sur ces fables qui nous font sourire, mais dont les poètes grecs par mille inventions ont tiré des effets puissants. Mêlant sans cesse le ciel et la terre, prêtant aux immortels les passions et jusqu'aux vices des hommes, les intéressant à tout ce

qui se passait sur la terre, ils montraient la divinité présente partout. Les phénomènes de la nature qui leur semblaient inexplicables étaient par eux ramenés à des symboles, à des personnes vivant, agissant, et accessibles aux souffrances. Les *Dryades* gémissaient lorsque la cognée abattait les chênes, les *Naïades* s'enfuyaient lorsqu'on troublait les fontaines. Les fruits étaient les dons des dieux, comme les arts et comme les peines. La mort était la loi du *Destin*.

Le Destin. — On a beaucoup discuté sur le Destin, qui dans les poésies homériques paraît supérieur à tous les dieux, même à Jupiter. Il faut observer que ce Destin n'est que l'accomplissement des volontés de Jupiter. La contradiction qu'on a voulu signaler entre les deux souverainetés, n'existe pas. Jupiter ne peut suspendre les arrêts du Destin parce qu'au fond ce sont les siens. La religion grecque n'était pas aussi fataliste qu'on a bien voulu le dire. Elle faisait une large part à la liberté humaine, et si les hommes semblent souvent persécutés par les dieux, c'est qu'ils se sont rendus coupables de crimes. Ce n'est pas chez le peuple qui a été le plus libre du monde, qu'on pourrait placer le règne d'une destinée aveugle.

Némésis. — En effet on trouve chez les poëtes épiques, aussi bien que chez les poëtes lyriques et dramatiques et même chez le grand historien Hérodote, l'idée d'une vengeance céleste, traduite par un mot, *Némésis*, qui devint même le nom d'une divinité.

« L'idée fondamentale de ce nom, qu'on retrouve à toutes les époques de la littérature grecque, est celle de la répartition morale qui donne à chacun ce qui lui est dû. Ce mot désigne principalement l'indignation, la colère excitée par la violation de la loi, la colère qu'excite l'impie qui, non content de faire le mal, le fait par orgueil, foulant aux pieds tout respect des dieux et des hommes, comme s'il était au-dessus des lois de l'humanité. Aucune tradition ne s'attache à cette conception tout hellénique; ni les Sémites ni les Pélasges n'ont rien à en revendiquer. Elle est née de l'idée profonde que se formaient les Grecs de l'ordre universel; ils ont personnifié en elle un sentiment vraiment hellénique,

le respect de la Divinité. La Némésis est pour le Grec Muse de la Justice, de même que la Muse chaste et sévè est pour lui la Némésis du beau; car en Grèce la mesu est la condition de tout art et de toute activité.... Nous d vons reconnaître dans la création de la Némésis une vé table conscience de Dieu, la conscience de l'action divi sur le monde, de l'intervention de Dieu sur la terre : c'e là un sentiment qui nous fait entrer dans une ère nouvell dans une nouvelle phase de développement. Tout d'abor en effet, une telle conception est un antidote salutaire cont la tradition du naturalisme et contre le polythéisme qui découle; c'est le seul remède efficace contre le caractè extérieur et superficiel de la religion populaire[1]. »

Les héros. — La distinction du bien et du mal entraî celle des récompenses et des peines ou de l'expiatio Aussi les Grecs eurent-ils, dès les temps les plus reculé un culte pour les hommes supérieurs dont les services le avaient paru mériter l'immortalité. Ces hommes supérieu devinrent des *héros* ou demi-dieux. *Esculape* était devenu dieu de la médecine, *Hercule* celui de la force libératric car on le représentait voyageant partout et délivrant les pa des monstres ou des tyrans; *Persée*, *Thésée* furent égaleme des libérateurs. « Le culte des héros était universel Grèce; il embrassait toutes les époques; partout et en to temps il multipliait les liens qui rattachaient le présent passé et le monde visible au monde invisible[2]. »

Les mystères orphiques. — L'expiation fut égaleme une idée fort ancienne chez les Grecs et formait probabl ment le fond des traditions qu'on appelle *orphiques*. D chantres qui vivaient à une époque fort reculée, ou q peut-être ne furent que des personnages légendaires, *Orphé* *Musée*, *Linus*, avaient répandu en Thrace une religion q passa ensuite en Grèce et dont les dogmes, les hymn furent recueillis, altérés même par *Onomacrite*, contemp rain de Pisistrate.

---

1. Bunsen, *Dieu dans l'histoire.*
2. Jules Girard, *Le sentiment religieux en Grèce.*

Bacchus était le dieu principal des Orphiques. Sa légende, très variée et mêlée de beaucoup de traits qui venaient des traditions asiatiques, en faisait un dieu passionné. Elle a exercé à l'infini la sagacité des savants, mais il paraît certain que cette divinité entrait en communication avec les divinités infernales. « Bacchus ou Jacchus représente la vie, la vie immortelle qui se dégage et se perpétue après des vicissitudes et des luttes, la vie passionnée qui multiplie ses troubles et ses effets dans l'âme humaine. Le dieu Bacchus, dans les mystères d'Éleusis, personnifie l'immortalité et en particulier l'immortalité de l'âme. Dans la nature, Bacchus s'attache à la vigne, qui devient ainsi le type de la vie universelle, car la vie s'y manifeste avec l'énergie la plus persistante par les phénomènes de la fermentation. Elle ne s'éteint pas, en effet, même dans le fruit détaché de l'arbre et broyé sous la pression : au contraire, elle se dégage et s'active pour passer avec le vin dans les veines de l'homme, dont elle échauffe et remplit tout l'être, dont elle excite jusqu'au vertige ou enchaîne à son gré les forces physiques et morales. Cette vie indomptable, mystérieuse dans son principe et merveilleuse dans ses effets, les théologiens grecs en plaçaient naturellement la source dans le sein de la terre, où elle était comme l'âme frémissante de ce grand corps et où elle obéissait à Dionysos[1] infernal. Ceux à qui il l'envoyait ne pouvaient s'abreuver à cette coupe trop forte pour leurs sens mortels, sans en être enivrés. Voici donc le signe par lequel sa divinité se révèle chez les hommes : l'exaltation, l'enthousiasme[2]. »

Les Orphiques formèrent une école religieuse qui avait sur la destinée humaine des idées élevées ; elle enseignait, par la parole et par l'exemple, la purification. Sans cette purification l'âme ne pouvait espérer, aux enfers, s'approcher de la divinité : de là des consécrations, des sentences, des rites, des incantations, une musique sacrée. De là, en un mot, les *mystères*. Non que les mystères orphiques fussent les

1. Nom grec de Bacchus.
2. Jules Girard, *Le sentiment religieux en Grèce*.

seuls, mais ils étaient les principaux. Les *initiés* étaient r gardés comme possédant la vraie science religieuse, et c mystères, qui d'ailleurs n'étaient pas tous secrets, qui célébraient en grande pompe comme ceux d'Éleusis, cont buèrent à entretenir l'idée de perfection morale qui aur pu sombrer sous le poids des superstitions populaires.

La morale religieuse des Grecs. — Ni les mystères la mythologie n'étaient donc, chez les Grecs, vides d'idé morales. Sans ces idées eussent-ils pu longtemps souter la piété d'un peuple aussi intelligent? Les notions morales religieuses se dégagent d'ailleurs de toutes les œuvres d poètes, principalement d'Homère à Eschyle. Homère, p l'impression morale que produisent l'*Iliade* et l'*Odyssée*, m rite bien l'hommage que lui rendait un Père de l'Églis saint Basile, en disant : « La poésie d'Homère est un hym à la vertu ». Quoi de plus noble en effet et de plus poétiq que cette allégorie des *Prières* : « Les Prières sont filles grand Jupiter, elles sont boiteuses, ridées ; l'œil voilé, ell suivent l'injure et viennent à pas lents pour réparer le m que celle-ci fait aux hommes. Celui qui respecte les fill de Jupiter quand elles s'approchent de lui, les trouve bonnes, secourables et promptes à écouter ses vœux ; ma pour celui qui les refuse et les repousse d'un cœur inflexibl elles vont supplier Jupiter de lui envoyer l'injure pour frapper et le punir[1]. » Dans l'*Odyssée* Homère s'éleva presq à la conception d'une justice rémunératrice. Il nous montr au début du poème, Jupiter et Minerve, dans le conseil d dieux, occupés de prévenir les erreurs des hommes de relever les plus dignes des malheurs attachés à le condition.

Chez ce grand poète l'idée de la vie future est cependa vague et confuse. Les âmes des morts évoquées par Ulys ne sont que des fantômes, images inconscientes des êtr qui ont autrefois existé. Ulysse aperçoit sa mère, qui n le reconnaît pas tant qu'elle n'a pas bu du sang des vi times. Plus tard le séjour des morts sera mieux défini, et le

1. *Iliade*, IX, 502.

poètes ne manqueront pas d'invention pour décrire les enfers enveloppés par le Styx, gardés par Cerbère, et ne rendant jamais leur proie. Les bienheureux séjourneront dans les champs Élysées, où, selon l'expression de Pindare, « soufflent les brises rafraîchissantes de l'Océan et qu'embellit l'éclat d'une floraison éternelle ».

Au sixième siècle, les idées religieuses et morales eurent dans les poètes élégiaques des interprètes en quelque sorte spéciaux et comme des prédicateurs[1]. En de petits poèmes,

---

1. **Lecture : *L'idée religieuse et morale dans Pindare*.** — « La morale de Pindare est divine par son point de départ et par le but où elle tend. Au lieu de mesurer d'abord les forces de l'homme, il commence par se représenter la grandeur de la divinité, et tout en insistant par une opposition inévitable sur la faiblesse des mortels et sur la modération pieuse qui leur est nécessaire, il fait briller aussi à leurs yeux les idées de la gloire et d'une immortalité bienheureuse, accordées par la faveur des dieux et conquises par la volonté humaine. Tel est bien en effet la marche que suit de lui-même son noble esprit. Sa première pensée est d'élever les dieux, sur lesquels il tient ses regards fixés, à la hauteur de son adoration. « Dieu puissant, « tu sais la fin dernière de toute chose et tu connais toutes tes voies; tu « comptes les feuilles que la terre fait éclore au printemps et les grains « de sable que les flots et les vents impétueux font rouler dans la mer et « dans le lit des fleuves; tu vois clairement ce qui doit être et quelle « en sera la cause. » Est-ce un chant d'une fête païenne ou n'est-ce pas plutôt quelque fragment d'un cantique à Jéhovah?

Ailleurs il dit : « Dieu dispose à son gré de tous les événements, Dieu « qui atteint l'aigle dans son vole et devance le dauphin dans les mers, qui « abaisse les fronts superbes et donne à d'autres une gloire impérissable ! » Puis : « Si un homme s'élève au-dessus des autres par sa richesse et par « sa beauté, si de plus il a fait éclater dans les jeux la supériorité de « sa force, qu'il se souvienne qu'il a revêtu des membres mortels et « qu'au terme de toutes choses il revêtira la terre. — Le terme de leur « carrière est inconnu aux mortels; ils ne savent pas non plus quand ils « achèveront dans la sérénité d'une joie paisible un seul jour, fils du « soleil. — Êtres éphémères, que sommes-nous? Que ne sommes-nous « pas? Le rêve d'une ombre, voilà l'homme. »

« Plein de la divinité, et presque en son nom, avec une magnificence d'expression et une autorité que ne dépassera guère Bossuet dans la chaire chrétienne, il proclame la majesté des maîtres suprêmes et, par instants, déchirant à demi le voile de la destinée, il annonce aussi aux hommes une espérance infinie, fondée sur la modération pieuse de leurs pensées et sur l'énergie soutenue de leurs efforts. » (J. Girard, *Le sentiment religieux en Grèce*.)

courts, expressifs, Tyrtée, Solon, Théognis et une fou
d'autres s'appliquaient surtout à exciter le sentiment mor:
à exalter la vertu, le courage, à ranimer l'espérance.

La poésie lyrique s'inspira de ces hautes idées morale
et Pindare, qui en est le modèle, a fait beaucoup pour l
répandre en les mêlant aux traditions reçues, aux légend
qu'il acceptait et embellissait encore. Enfin le théâtre gr
dut son origine et son éclat à l'inspiration religieuse d'E
chyle. Le *Prométhée* d'Eschyle a pour vrai sujet la loi violé
l'expiation, la science de l'homme acquise au prix de la sou
france.

Le culte. — Le culte, chez les Grecs, était privé et p
blic. Il s'accomplissait dans la maison et dans les temple
Chaque famille avait, comme chaque cité, ses dieux part
culiers, ce qui n'empêchait pas d'honorer les grands dieu
de la nation. Dans la maison un autel servait aux rites dome
tiques, et sur l'autel il devait y avoir toujours un peu d
cendre et des charbons allumés : c'était le feu divin, le *f*
sacré. « Rends-nous, dit une prière conservée dans le recue
des hymnes orphiques, rends-nous toujours florissants, tou
jours heureux, ô foyer ! ô toi qui es éternel, beau, toujou
jeune, toi qui nourris, toi qui es riche, reçois de bon cœu
nos offrandes et donne-nous en retour le bonheur et la san
qui est si douce ! » C'était le foyer qui recevait les adieu
au départ de la maison, et le premier salut au retour. Su
ce feu on versait du vin, de l'huile, de l'encens, la grais
des victimes : offrandes que le dieu dévorait et qui semblaie
le réjouir. Le repas était aussi un acte religieux et on rése
vait au dieu les prémices de la nourriture. Quand les Grec
personnifièrent les divinités, *Vesta* devint la divinité tut
laire du foyer domestique.

Le culte public s'accomplissait dans les *temples*, pour le
quels les Grecs déployèrent la plus grande magnificence. L
s'élevaient les statues des dieux, pour lesquelles les artiste
rivalisaient de génie, les autels dressés pour les offrande
et les sacrifices. Ces temples étaient si vénérés qu'ils offraien
un asile inviolable aux criminels. En outre, des *bois*, de
sources étaient consacrés à des divinités.

La religion grecque était née de l'imagination populaire, et tous les Grecs pouvaient être ses *prêtres*. Dans la plupart des villes, les fonctions religieuses étaient exercées par des magistrats élus ou choisis par le *sort*, auxquels on ne demandait que la dignité des mœurs. Certains temples étaient desservis par des prêtresses qui consacraient au dieu ou à la déesse leur vie entière.

Les rites variaient suivant les cités et suivant les divinités. Bien qu'au fond de la religion grecque il y eût une tendance spiritualiste, le peuple attachait surtout sa religion à la pratique des cérémonies. C'était un culte tout extérieur. On croyait avoir apaisé les dieux lorsqu'on avait accompli à la lettre les rites légués par les ancêtres et lorsqu'on avait immolé les victimes selon de rigoureuses prescriptions.

Les fêtes, nombreuses, se célébraient avec une pompe éclatante : le peuple entier, à Athènes, prenait part à la procession des *Panathénées* en l'honneur de Minerve, la déesse protectrice de la cité. Des *théories* (sortes de pèlerinages officiels) allaient porter les offrandes d'une cité à un temple éloigné, soit à *Délos*, où chaque année les Athéniens envoyaient une députation sur un vaisseau sacré; soit à *Delphes*. La vive imagination des Grecs les disposait à entourer le culte d'un appareil gracieux. Ceux qui récitaient les prières portaient dans leurs mains des rameaux et paraient leurs têtes de couronnes et leur cou de guirlandes. Le suppliant touchait avec des rameaux les genoux du dieu ou de l'homme dont il implorait la faveur.

La divination. — Très florissante chez les Grecs, la *divination* venait probablement de l'Asie, où nous l'avons vue honorée par les Chaldéens et les mages. Les Grecs expliquaient les *songes*, car ils pensaient que l'âme, soustraite pendant le sommeil à l'empire des sens et aux impressions extérieures, pouvait entrer en commerce avec les dieux. La *nécromancie* était l'art d'évoquer les morts et de converser avec eux. Quelques femmes inspirées ou *sibylles* prophétisaient malgré Apollon dont elles étaient les victimes, mais il y en eut un petit nombre, et la plus renommée chez les Grecs fut *Manto*. fille du devin Tirésias.

Les Grecs interprétaient le vol des oiseaux, dont les habitudes ont une telle régularité qu'on voulait y voir une loi du destin. Il n'y avait point de sacrifices sans qu'on cherchât à lire dans les entrailles des victimes la volonté des dieux. La divination se faisait aussi par le sort, au moyen de cailloux, de fèves noires ou blanches, des dés ou des osselets. Les phénomènes météorologiques, la foudre surtout, frappaient tellement l'esprit des Grecs qu'ils les regardaient comme des signes de la protection ou de la colère des dieux.

Les astres, observés de bonne heure, comme dans tous les pays favorisés de nuits brillamment étoilées, parurent jouer un grand rôle dans l'équilibre de l'univers. Les constellations, les signes du zodiaque semblèrent avoir des rapports avec la constitution et le tempérament des hommes nés sous tel ou tel astre. L'*astrologie* devint une science, et chacun voulait qu'on tirât son *horoscope*, c'est-à-dire qu'on lui révélât son avenir par l'observation des astres qui avaient présidé à sa naissance. Il y avait là des calculs mathématiques, et les nombres devinrent une source de divination. La main elle-même, avec ses proéminences, ses plans, ses lignes, parut avoir une correspondance avec les signes du ciel : de là cette *chiromancie* qui a traversé les âges[1].

Les oracles ; la Pythie de Delphes. — La divination eut ses sanctuaires privilégiés, à *Dodone* en Épire, à *Delphes* surtout en Phocide. Apollon à Delphes était le dieu prophète, sous le nom d'*Apollon Pythien* (surnom qui lui fut donné à cause de sa victoire sur le serpent fabuleux Python). Dans le temple il y avait un antre profond d'où s'échappaient des exhalaisons regardées comme le souffle inspirateur. Sur l'ouverture était placé un trépied élevé sur lequel montait la prêtresse ou *Pythie*. — Bientôt l'hallucination commençait, la Pythie, qui d'ailleurs mâchait aussi des feuilles de laurier, ne tardait pas à proférer des paroles désor-

1. Voir sur cette divination des Grecs un intéressant article du docteur Dechambre dans le *Dictionnaire encyclopédique des sciences médicales*.



données que des prêtres recueillaient et traduisaient en vers. La violence des convulsions amenait l'épuisement et même quelquefois la mort, comme Plutarque le rapporte pour une Pythie qui s'enfuit affolée et s'éteignit quelques jours après, victime des exhalaisons de l'antre. Ces exhalaisons d'ailleurs paraissaient avoir diminué et s'être évaporées dans le premier siècle avant l'ère chrétienne, comme un fleuve qui a changé de cours ou s'est tari.

Mais durant plusieurs siècles l'oracle de Delphes rendit des réponses aux princes, aux peuples qui le consultaient et témoignaient leur reconnaissance par de riches offrandes. Le temple de Delphes était précédé d'une longue avenue de statues, de *trésors* ou monuments construits et ornés par les meilleurs artistes. Aucun sanctuaire ne se trouva dépositaire de tant de richesses; c'est là qu'affluait pour ainsi dire tout l'or de la Grèce[1].

Vénéré pour sa sagesse et redouté pour sa clairvoyance, l'oracle de Delphes exerça une grande influence morale : il rappelait aux hommes qu'il y a une puissance supérieure à laquelle rien ne peut échapper et qui tôt ou tard punit les

---

1. ***Lecture : Le temple de Delphes.*** — « Pour le touriste qui ne fait que traverser le village de Castri, à vrai dire, le temple de Delphes n'existe plus; quelques tambours de colonnes épars çà et là, un degré du soubassement, des hypogées cachés sous le sol, le tout au milieu de misérables cabanes; il n'y a rien là qui saisisse comme les ruines grandioses de l'Acropole. Mais il n'en est plus de même après un long séjour; on finit par s'attacher à ces vieilles pierres, à les relever par l'imagination; on sent, à l'aspect de ces rochers d'une majesté sauvage, que de grandes choses ont dû s'y passer. Et lorsque le soleil levant dore de ses premiers rayons les cimes des Phœdriades, il semble voir, dans l'ombre qui couvre encore le village, se dresser le temple de l'antique cité, debout sur sa terrasse élevée, entouré de ses magnifiques colonnades, dominant ce peuple de statues qui l'entoure; on s'attend presque à entendre les vers du poète (Euripide) : « Déjà le char éclatant du soleil brille sur la terre et ses feux chassent les astres dans la nuit divine. Les roches inaccessibles du Parnasse s'illuminent et annoncent aux mortels l'astre du jour. La fumée de l'encens s'élève vers le ciel. O Delphiens, serviteurs de Phébus, allez vers les eaux argentées de Castalie et, purifiés par cette onde pure, dirigez-vous vers le temple.... » (Foucart, *Mémoire sur les ruines et l'histoire de Delphes.*)

fautes. « Vous ne tromperez pas le dieu, dit la Pythie aux Messéniens. C'est par la ruse que vous avez eu la Messénie, c'est par la ruse que vous la perdrez. » Dans bien des cas l'oracle de Delphes se montre comme le vengeur des crimes et surtout des sacrilèges.

« Malgré sa science divine et infinie, le dieu n'avait pas de mépris pour les efforts bornés de la science humaine. Il ne dédaignait pas d'associer à ses oracles les maximes de la philosophie et il acceptait les célèbres sentences gravées dans le pronaos (le vestibule du temple), comme l'offrande la plus agréable. De son propre mouvement il rendait hommage aux grands hommes, et la Pythie saluait de ces paroles Lycurgue entrant dans le sanctuaire : « Tu viens, ô Lycurgue, dans mon temple opulent, chéri de Jupiter et de tous les habitants de l'Olympe. Je ne sais si je dois t'appeler un dieu ou un homme, mais je t'appellerai plutôt un dieu, ô Lycurgue. » Les statues d'Homère et d'Hésiode avaient trouvé place dans le temple du dieu qui les avait inspirés; Pindare avait été récompensé de ses chants par des hommages plus grands encore : son siège était placé près de l'autel, et l'oracle avait prescrit aux Delphiens de lui donner une part des dîmes offertes au dieu.... Il faut ajouter cependant que les oracles exerçaient aussi une influence dangereuse. Ils habituaient les hommes à chercher les règles de la conduite, non plus dans la conscience, mais dans les réponses du dieu, et à croire que les paroles de la Pythie faisaient la justice ou l'injustice d'une action. » (Foucart, *Mémoire sur les ruines et l'histoire de Delphes*.)

Les réponses de la Pythie réglaient aussi la politique intérieure ou extérieure. Point de guerre commencée ou suspendue sans un ordre ou un conseil de la Pythie. Il était certes malaisé à cet oracle de contenter tous les partis qui s'adressaient à lui : de là ces réponses ambiguës, ces expressions à double entente, quelquefois même ces jeux de mots qui laissaient toujours une porte ouverte à l'interprétation contraire à celle qui avait été faite. A voir l'empressement de toutes les cités grecques à s'adresser à la Pythie, on pourrait presque dire que le centre de la politique, s'il

pouvait y avoir un centre chez ce peuple si divisé, était à Delphes. Mais si l'on examine les réponses de l'oracle tour à tour favorables à la liberté et à la tyrannie, aux Ioniens ou aux Doriens, aux Grecs et aux étrangers, souvent même achetées, on peut comprendre pourquoi l'oracle de Delphes n'exerça pas sur l'ensemble des affaires une influence aussi sérieuse qu'on aurait pu l'attendre d'un sanctuaire si vénéré. Cet oracle ne semble avoir subi aucune direction précise et, n'étant pas réglé, ne put à son tour régler la politique des Grecs. Sa prétendue impartialité n'était qu'un aveu d'impuissance et, si elle étendait son crédit hors de la Grèce, elle le ruina peu à peu dans la Grèce même.

Le Conseil amphictyonique. — La religion servait de lien entre les peuples de la famille hellénique. Les seules institutions communes aux différentes tribus grecques étaient les institutions religieuses. Le *Conseil amphictyonique*, nommé ainsi parce qu'il remontait à Amphictyon, un fils de Deucalion, était formé par la délégation de douze petits peuples du nord de la Grèce. De bonne heure ces peuples s'étaient unis par l'engagement mutuel de ne porter nul préjudice aux territoires compris dans la fédération; de ne détourner ni fleuves ni fontaines nécessaires aux besoins de chacun d'eux; de prendre les armes contre les villes qui manqueraient à ce serment, et de les anéantir; de poursuivre, enfin, par tous les moyens qui seraient au pouvoir du Conseil, les spoliateurs du temple d'Apollon, à Delphes, ainsi que leurs complices.

Le Conseil amphictyonique se tenait à Delphes. Il prononçait sur les contestations élevées entre les villes au sujet de la présidence dans les sacrifices offerts par plusieurs cités réunies, ou d'une victoire remportée en commun et dont chacune en particulier réclamait tous les honneurs. Ce tribunal devint pour ainsi dire celui de la Grèce tout entière; et à plusieurs reprises il fut assez puissant pour déchaîner des guerres religieuses, dites *guerres sacrées*.

Les jeux publics. — Les jeux publics faisaient partie de la religion. En dehors des fêtes nombreuses de chaque

cité, on célébrait, à Olympie, à Delphes, à Némée, dans le Péloponèse, et dans l'isthme de Corinthe, des fêtes solennelles en l'honneur de Jupiter Olympien, d'Apollon Pythien, d'Hercule, de Neptune. C'étaient les vraies solennités nationales. Lors de leur célébration, les guerres étaient suspendues. Les partis les plus contraires se trouvaient ainsi rapprochés, et ces assemblées amenaient ainsi la fin de luttes fratricides. La Grèce entière, tous les quatre ans, se levait pour se rendre à Olympie, et les vainqueurs dans la lutte, dans la course et dans les différents exercices étaient acclamés comme de véritables héros, dont s'enorgueillissait la nation, à plus forte raison la cité qui leur avait donné naissance[1].

---

1. Les *jeux Olympiques*, les plus importants, s'appelaient ainsi du surnom d'Olympien donné à *Jupiter*, à qui ils étaient consacrés, ou d'Olympie, ville appartenant aux habitants de Pise. Les Éléens, les premiers, inscrivirent sur leur registre public le nom de leur concitoyen Corœbos, vainqueur dans la course du stade (776). Cet usage fut consacré par la suite; et le nom du vainqueur servit à désigner chacune des *olympiades* et prit une place importante dans la chronologie. Les Grecs comptèrent les années par olympiades (période de cinquante mois). Aux jeux Olympiques le prix de tous les combats consistait en une couronne d'olivier. Cette récompense de peu de valeur excitait dans l'âme des combattants le noble amour de la gloire sans intéresser leur cupidité.

Les *jeux Pythiens* se célébraient en l'honneur d'Apollon, dans les environs de Delphes. Ils se célébraient d'abord tous les neuf ans, mais cet espace de temps fut diminué de quatre ans. Les prix consistaient en certaines espèces de fruits consacrés à Apollon et en guirlandes de laurier.

Les *jeux Néméens* tiraient leur nom d'un village, Némée, où ils se célébraient tous les trois ans. Corinthe, Argos et Cléone se partageaient le droit de nommer les présidents, qui assistaient à la solennité en robes blanches, ces réunions n'étant qu'une cérémonie funéraire. Selon quelques auteurs, ces jeux furent institués par Hercule, après sa victoire sur le lion de Némée, en l'honneur de Jupiter. Les vainqueurs recevaient des couronnes de persil, plante consacrée aux funérailles.

Les *jeux Isthmiques* se nommaient ainsi parce qu'on les célébrait dans l'isthme de Corinthe. Différentes traditions couraient sur l'origine de ces jeux, consacrés à Neptune. Ils se célébraient tous les trois ans. Des couronnes de feuillages de pin et ensuite de persil flétri furent longtemps la récompense des vainqueurs.

Caractère et rôle de la religion grecque. — Comme les autres peuples de l'antiquité, le peuple grec se préoccupe donc surtout de la religion. Sans doute il n'avait point de dogme précis, et les poètes avaient pu varier à l'infini les légendes divines. Mais il y avait des *institutions religieuses* qui servaient de lien entre les membres de la communauté hellénique. De plus, cette religion, naturaliste au fond et poétique dans la forme, n'en reposait pas moins sur des *doctrines élevées*. Elle flattait les imaginations vives et excitait les sentiments. Elle inspirait même une certaine terreur, et le Grec, effrayé de la présence des divinités qui peuplaient les nuages, les montagnes et les profondeurs de la mer comme celles de la terre, ne songeait qu'à apaiser le courroux de ces dieux presque toujours irrités, de cette divinité jalouse (la Némésis) lorsque les mortels s'élevaient à trop de prospérité ou de gloire. Les Grecs, convaincus de la déchéance et de la faiblesse de l'homme, s'épouvantaient quand ils le voyaient vaincre en quelque sorte la fortune, et l'observation des vicissitudes humaines leur avait persuadé qu'elles n'étaient que l'effet de la volonté d'un dieu ennemi du bonheur des mortels. Aucune religion peut-être n'usa d'autant de formules pour écarter les malheurs, pour appeler la protection céleste ; les rites, les imprécations, les purifications incessantes témoignent d'une crainte perpétuelle de la divinité, qui contraste avec le caractère gai et même voluptueux des personnages mythologiques. C'est là le point que les études des savants modernes ont surtout mis en lumière en pénétrant plus avant dans l'intimité d'une religion dont on n'avait regardé que les dehors brillants et les décors artistiques.

La religion pénétra tellement le peuple grec qu'elle réglait, nous l'avons dit, la politique. Chez les anciens la religion et l'État se trouvaient indissolublement unis, et nul ne cherchait à les distinguer, surtout dans les pays où, comme en Grèce, les prêtres pouvaient être magistrats et les magistrats prêtres. Le culte devenait même une des plus graves préoccupations des chefs des cités. Le salut commun était intéressé à l'exact accomplissement des cérémonies, et

une infraction religieuse devenait facilement un crime d'État. Non pas que la religion grecque, essentiellement ondoyante et diverse, fût le moins du monde soupçonneuse à l'égard des doctrines. N'étant emprisonnée dans aucun dogme, elle favorisait la liberté de l'esprit, et la philosophie put approfondir les secrets, rechercher la nature de l'âme, s'élever par le raisonnement à la notion d'un dieu unique et abstrait. Mais, à une époque même où la foi mythologique commençait à s'ébranler, au quatrième siècle, on ne put permettre à Socrate de détourner par ses enseignements la jeunesse du culte public. Socrate avait eu beau prendre part aux sacrifices et s'être acquitté de ses devoirs de citoyen, il n'en fut pas moins condamné à boire la ciguë. Avant de mourir, soit dernière concession à la religion officielle, soit amère ironie, il recommanda à un de ses amis de sacrifier un coq à Esculape, dieu de la médecine. Au reste, quelques années auparavant, en 406, neuf généraux, vainqueurs aux îles Arginuses, avaient été condamnés à la peine capitale pour n'avoir pas (et la tempête seule en était cause) recueilli les morts et pratiqué à leur égard les rites funéraires, seuls capables d'apaiser les divinités infernales. Il faudrait passer en revue l'histoire grecque pour signaler dans toutes les cités l'intime union de la religion et de la politique. La faute religieuse n'était pas personnelle, elle faisait courir à la cité entière les risques de la colère céleste. Tous les citoyens étaient solidaires devant la divinité.

La religion excita aussi le patriotisme, et les Grecs, défendant leurs foyers, défendaient réellement leurs autels. Les souvenirs attachés aux temples, aux bois sacrés, aux fontaines vénérées, la protection divine assurée à la cité pieuse, tout cela faisait partie du patrimoine commun, du sol même. Le Grec était donc lié à sa ville natale non seulement par les sentiments humains, mais par les sentiments religieux, par sa fidélité envers Minerve ou Apollon, ou Neptune, ou Hercule, suivant que l'un ou l'autre était spécialement adoré. Le Grec meurt pour ses dieux, pour les tombeaux de ses ancêtres, et le sentiment purement moral qui l'anime lui inspire une force dix fois supérieure aux Perses,

qui ont le nombre pour eux, mais ne marchent que sous la contrainte.

L'influence que les poètes ont exercée sur la religion nous démontre en outre quelle influence la religion a exercée sur la littérature. La religion a été la source principale de la poésie, de l'histoire, de la philosophie. Elle a été aussi la source de l'art. Mais n'anticipons point sur l'exposé des faits qui à eux seuls détermineront la place considérable que tient la religion dans le développement politique, intellectuel et artistique de la Grèce.

RÉSUMÉ

Les Grecs prétendaient avoir reçu leurs dieux de l'Égypte, mais leur vive imagination les façonna à nouveau et composa une telle variété de dieux qu'elle a constitué une science, la *mythologie*.

Les douze dieux principaux personnifiaient les *éléments*, les *forces de la nature* ou les *idées morales*. Au-dessous des grands dieux se plaçait une foule de divinités secondaires et de divinités allégoriques.

Les Grecs, sous le voile de ces fictions ingénieuses, tour à tour gaies ou terribles, cachaient des idées élevées. Les poètes ne cessent de rappeler que la douleur est le sort fait par les dieux aux misérables mortels et que la terre est pleine de maux. Sans doute ils montrent le *destin* implacable, mais ils rendent aussi l'homme responsable de ses actions.

La vengeance divine, la *Némésis*, poursuit les fautes des pères sur les enfants.

Les Grecs, par leurs légendes variées sur les enfers, témoignent de leur croyance à une autre vie : le *Tartare* est le séjour des méchants et l'*Élysée* la résidence réservée aux bons.

Le culte consistait en *sacrifices*, en *libations*. On cherchait à découvrir la pensée des dieux, et la *divination* jouait un grand rôle dans la religion hellénique. L'*oracle* de *Delphes* était le plus célèbre.

La religion était d'ailleurs étroitement unie à la politique, et elle fut aussi chez les Grecs la source de la littérature et de l'art.

CHAPITRE VIII

LA POLITIQUE DES GRECS

Sommaire : L'âge héroïque. — Les temps historiques; la famille. — La phratrie. — La cité. — Le gouvernement de la cité. — Les peuples; Ioniens et Doriens. — La cité dorienne; Sparte; Lycurgue; gouvernement aristocratique. — Inégalités sociales. — Discipline militaire; patriotisme. — L'austérité spartiate; l'éducation. — Vices de la constitution spartiate. — La cité ionienne d'Athènes; l'esprit de famille. — La propriété, le travail. — Humanité. — Esprit de société. — Le goût littéraire et artistique; éducation. — La liberté politique; les institutions de Solon; le gouvernement démocratique. — Progrès de la démocratie; la réforme de Clisthènes. — L'Athénien et le Spartiate. — La liberté antique. — Colonies grecques. — Colonies d'Asie Mineure. — Colonies de la Thrace et de la Macédoine. — Colonies de l'Italie et de la Sicile. — Colonies d'Afrique. — Les colonies et la métropole. — Commerce et prospérité des colonies grecques. — Le conflit avec l'Asie; opposition du monde grec et du monde oriental. — Caractère des guerres médiques. — Gloire d'Athènes; Périclès.

Lectures : Traits et sentences des Lacédémoniens. — Éloge d'Athènes par Périclès. — Omnipotence de l'État.

L'âge héroïque. — La religion exerça sur les premiers âges de la famille des Hellènes un tel empire que la société humaine leur parut dérivée de la société divine. Ils se figurèrent qu'au règne des dieux avait succédé celui des héros ou demi-dieux. Même les temps postérieurs aux exploits des Hercule, des Thésée, des Persée, des Castor et Pollux furent encore considérés comme des *temps héroïques*. Les poètes chantèrent et embellirent l'*expédition des Argonautes*, le premier essai sérieux de navigation, la *guerre de Troie*, le premier conflit des Grecs et des Asiatiques (1193-1184), la guerre des *Sept Chefs ou de Thèbes*, la première guerre civile retentissante.

Quand l'esprit critique recherche au contraire la véritable histoire, Thucydide ne manque pas de détruire les illusions poétiques et de montrer les premiers Hellènes pirates avides, batailleurs, ne vivant que de rapines, et l'humanité débutant, là comme ailleurs, par la barbarie.

Il serait injuste toutefois de ne pas tenir compte des pré-

cieuses indications que fournit Homère sur les premiers caractères de la civilisation hellénique. Il a sans doute embelli la réalité, mais nous pouvons au moins, sans crainte de nous tromper, déduire de ses poèmes les idées du dixième siècle, durant lequel il vivait, et, jusqu'à un certain point, les progrès matériels déjà accomplis. Il est certain qu'à cette époque les Hellènes étaient déjà divisés en tribus, en peuples régis par des rois qui n'étaient guère que les égaux des autres chefs. Agamemnon cherche en vain à faire triompher son orgueil de roi des rois. Son pouvoir limité se heurte sans cesse contre l'indépendance des autres rois. Et ces rois ne sont d'ailleurs que les *pasteurs des peuples*, chefs de tribus, ou grands propriétaires, comme Ulysse dont l'îlot d'Ithaque forme tout l'empire. Mais le poète les appelle *rois divins*.

L'art de la navigation est développé, car il a fallu une flotte nombreuse, plus de mille vaisseaux, dit-on, pour transporter tant de peuples en Asie ; celui des sièges est encore à naître, puisque les Grecs restent dix ans devant la ville de Troie. Toutefois les combats décrits par Homère sont si vrais et si multiples que Napoléon reconnaissait au poète une science militaire. Armes offensives et défensives sont nombreuses, quoique en airain et enrichies d'argent. La vie matérielle est encore simple, grossière ; les héros, au sortir des batailles, font cuire eux-mêmes leurs viandes. Ulysse avait lui-même fabriqué ses meubles et sculpté son lit. La fille du roi des Phéaciens s'en va, avec ses compagnes, laver au fleuve les vêtements de la famille. La toile sans cesse ourdie et sans cesse défaite par Pénélope démontre l'activité industrieuse des femmes. Cependant Homère parle des beaux palais de Troie, des servantes nombreuses travaillant sous les ordres d'Andromaque. La maison d'Ulysse à Ithaque est fournie de tout ce qui peut rendre la vie agréable aux prétendants, qui en abusent. Le bouclier d'Achille fait sans doute honneur au génie inventif d'Homère, mais témoigne aussi du haut degré auquel était porté l'art du relief : le poète n'eût pas accumulé tant de scènes animées sur ce bouclier si de son temps on n'eût point su en reproduire au moins quelques-unes. Il faudrait relire en entier l'*Iliade*

et l'*Odyssée* pour recueillir tous les éléments de la civilisation primitive et les dégager des fictions poétiques.

Les énormes murs de Mycènes et la fameuse *porte des lions* nous attestent du moins que les populations primitives savaient atteindre au grandiose dans les constructions. Un archéologue, M. *Schliemann*, a entrepris à Mycènes des fouilles dont les résultats ont été des plus heureux. Par des fouilles persévérantes entreprises sur l'emplacement de *Troie* (1871-1873), il a également réussi à découvrir beaucoup d'antiquités, dans lesquelles il a voulu voir le *trésor de Priam*. Rien de moins certain. Il n'en est pas moins vrai qu'il a démontré l'existence d'une industrie déjà très avancée sur cette côte nord-ouest de l'Asie.

Du reste, sans parler des descriptions d'Homère, la beauté morale de ses œuvres est une preuve que les Hellènes du dixième siècle se faisaient déjà de la religion, de la famille, des liens de la société, des devoirs et de la conscience une idée noble qui présageait et qui dirigea le brillant développement de la société grecque.

Les temps historiques; la famille. — Si loin qu'on remonte dans l'antiquité grecque, on voit la *famille* constituée autour du *foyer sacré* de chaque maison et chaque maison environnée d'une enceinte sacrée[1]. Dans le champ on enterre les parents, auxquels on rend un culte après leur mort et qui deviennent, avec la divinité spéciale, les protecteurs de la famille. Aussi maison, champ deviennent-ils une *propriété inaliénable*. L'*héritage* ne saurait passer qu'aux *fils*, qui seuls peuvent perpétuer le culte, et le principe prévalut longtemps : la législation n'admettait point la parenté par les femmes; le fils aîné avait un privilège comme chef

1. Nous suivons pour ces remarques le livre savant et original de M. Fustel de Coulanges, *la Cité antique*, qui a renouvelé les idées de la critique moderne au sujet des Grecs et des Romains. Peut-être aurions-nous à faire des réserves sur ce livre où l'abus de la *thèse* à soutenir entraîne trop l'auteur à tout subordonner à une seule idée. L'homme « ondoyant et divers », selon l'expression de Montaigne, n'est pas d'une seule pièce, et son histoire est plus compliquée qu'on ne pourrait le croire d'après la simplicité des déductions de l'auteur de *la Cité antique*.

du culte domestique et à Sparte il héritait seul, le patrimoine étant indivisible.

Garantie de la *propriété*, la religion fortifiait de son autorité la *puissance paternelle*, car le chef de famille était à la fois *père* et *prêtre*. La sujétion du fils demeura longtemps absolue, principalement à Sparte. Le père avait le droit de reconnaître l'enfant à sa naissance ou de le repousser, mais il avait à se préoccuper de la perpétuité de sa famille et de son culte : il pouvait adopter un autre fils, à condition qu'il n'eût pas d'enfants. Il était seul propriétaire, mais la propriété était celle de ses ancêtres et devait être celle de ses enfants. Longtemps on ne put la vendre.

Les Grecs furent de bonne heure engagés dans les liens du *mariage religieux*. Celui-là seul était valable et constituait des droits aux enfants. Sans doute le mari conservait la faculté de répudier sa femme, mais il lui fallait alléguer des motifs graves et se prêter à une cérémonie religieuse détruisant les effets de la première. Le Grec, en un mot, relevait la condition de la femme en l'associant par le mariage aux cérémonies domestiques, aux prières du foyer, qu'elle répétait avec toute la famille, dont elle était vénérée comme la mère. Elle avait même la charge de veiller à ce que le feu sacré ne s'éteignît pas : elle avait en quelque sorte son sacerdoce.

Attachés ainsi les uns aux autres par un lien religieux qui survivait à la mort, puisqu'il fallait rendre un culte à ceux qui reposaient dans le champ sacré, les membres d'une même famille se distinguaient par l'ardeur de leur piété. Le fils pieux était celui qui avait le plus de souci des dieux de la famille et du culte des morts : de là l'expression de *piété filiale* qui est restée dans notre langue comme synonyme d'affection filiale.

La phratrie. — La famille était constituée si fortement qu'avec ses différentes branches réunies elle devint une association nombreuse, un *génos*, comme on disait en Grèce. Le culte rattachait tous les membres et tous les serviteurs du *génos*, et l'on faisait des sacrifices communs. Partout en Grèce nous voyons de grandes familles faire remonter très haut leur origine, jusqu'aux héros, jusqu'aux dieux même.

L'association de plusieurs familles devint la *phratrie*, nouvelle union religieuse avec sacrifices communs. Les *phratries* formèrent la *tribu*, ayant son dieu, ses assemblées, son tribunal.

La cité. — La réunion de plusieurs tribus forma la *cité*, sous la protection d'une divinité particulière. La cité se fondait d'un seul coup, par un ensemble de cérémonies religieuses. L'enceinte était *sacrée*. Le fondateur devenait l'objet d'un culte. Fière de ses divinités protectrices, jalouse des divinités voisines, la cité grecque était une personnalité égoïste. Excluant l'étranger, qui ne pouvait être admis au culte, elle était disposée à considérer comme étrangère la cité qui avait un autre culte que le sien. Si les dieux de deux villes étaient réputés ennemis l'un de l'autre, la rivalité devenait acharnée. Cette religion locale et passionnée fut, autant que la géographie physique, la cause des divisions qui troublèrent la Grèce et empêchèrent l'établissement d'une forte unité. Point de pitié pour l'ennemi de la cité et de la religion de la cité : de là des villes entières détruites, des populations exterminées. Les traités devenaient aussi des actes religieux. On permettait aux habitants de la cité voisine l'accès aux temples, aux fêtes sacrées : il y avait alliance entre les dieux.

L'idée de *patrie* entra donc de bonne heure dans l'esprit des Grecs, mais seulement l'idée de la *patrie locale*. La patrie, la terre des pères, ce fut d'abord l'enclos de la famille avec son foyer, son tombeau ; puis la cité avec son foyer commun, son temple, ses héros ; le territoire de la cité forma la *terre sacrée de la patrie*, expression qui n'était pas un vain mot chez les Grecs, puisque le culte de plusieurs divinités était fixé sur cette partie du sol. Hors de cette terre, ils ne pouvaient plus offrir leurs sacrifices domestiques et nationaux. Ils ne pouvaient plus servir de repas funèbre aux ancêtres et accomplir envers eux les rites nécessaires pour assurer leur bonheur dans l'autre monde. Il leur fallait, pour se constituer une nouvelle patrie, emporter leurs dieux, allumer un autre foyer avec le feu du foyer primitif. Sans cela l'exil devenait le pire des supplices, car c'était l'interdiction

du culte. « L'exilé, dit Xénophon, perd son foyer, liberté, patrie, femmes, enfants. » L'exil équivalait à la peine capitale : c'était la mort civile et religieuse.

Le gouvernement de la cité. — Le chef de la cité ne fut donc tout d'abord qu'un prêtre. « Le soin des sacrifices publics de la cité, dit Aristote[1], appartient, suivant la coutume religieuse, non à des prêtres spéciaux, mais à ces hommes qui tiennent leur dignité du foyer et que l'on appelle ici rois, là prytanes, ailleurs archontes. »

Quand les cités grecques ne voulurent plus avoir de rois, elles n'en persistèrent pas moins à conserver aux magistratures le caractère religieux. « Les archontes athéniens, le jour de leur entrée en charge, montaient à l'Acropole la tête couronnée de myrte et ils offraient un sacrifice à la divinité poliade (de la ville). C'était aussi l'usage que dans l'exercice de leurs fonctions ils eussent une couronne de feuillage sur la tête. Or il est certain que la couronne qui est devenue à la longue et est restée l'emblème de la puissance, n'était alors qu'un emblème religieux, un signe extérieur qui accompagnait la prière et le sacrifice. Parmi ces neuf archontes, celui qu'on appelait roi était surtout le chef de la religion; mais chacun de ses collègues avait quelque fonction sacerdotale à remplir, quelque sacrifice à offrir aux dieux[2]. »

Le tribunal siégeait près d'un autel. Point de combat et point de triomphe sans sacrifice. « Ainsi en temps de paix et en temps de guerre la religion intervenait dans tous les actes. Elle était partout présente, elle enveloppait l'homme. L'âme, le corps, la vie privée, la vie publique, les repas, les fêtes, les assemblées, les tribunaux, les combats, tout était sous l'empire de la religion de la cité. Elle réglait toutes les actions de l'homme, disposait de tous les instants de sa vie, fixait toutes ses habitudes. Elle gouvernait l'être humain avec une autorité si absolue qu'il ne restait rien qui fût en dehors d'elle[3]. » Le tirage au sort pour la nomi-

---

1. *Politique*, liv. VII.
2. Fustel de Coulanges, *la Cité antique*.
3. Fustel de Coulanges, liv. III, chap. VIII.

nation de certains magistrats, qui paraissait dénué de sens, s'explique par la religion, car le sort qui prononçait, ce n'était point le hasard, mais la divinité.

Les peuples; Ioniens et Doriens. — Tels sont les traits de la société grecque primitive; ils y restèrent profondément imprimés alors même que la cité se fut dégagée de l'excessive rigueur des liens religieux. D'ailleurs, faute de documents précis, il est impossible de suivre dans sa formation la société hellénique, composée de cent peuples divers, longtemps mobiles et qui ne se fixèrent qu'après le retour des *Héraclides* et la conquête du *Péloponèse* par les *Doriens* (1104).

Descendus des montagnes du nord, les Doriens gardèrent longtemps la rudesse des mœurs, le goût de la chasse et de la guerre. Quand ils eurent asservi les populations, ils se déchirèrent entre eux, et les Doriens de Lacédémone essayèrent de soumettre les autres. Ce sont eux qui devinrent les représentants les plus obstinés et les plus vaillants de la race dorienne. Ils traduisirent en maximes et en lois les coutumes demi-barbares qu'ils avaient apportées des rochers sauvages de la Doride. Sans cesser d'être remarquables par l'intelligence comme tous les Hellènes, ils affectèrent surtout de préférer l'énergie physique. Sévères pour les autres comme pour eux-mêmes, ils furent impérieux, et leur lourde main brisa plus d'une fleur prête à éclore dans les vallées du Péloponèse.

Sans exagérer l'influence des races, la grande dualité des *Doriens* et des *Ioniens* s'impose dans l'histoire grecque, dont elle explique les péripéties. Qu'ils eussent fui du Péloponèse lors du bouleversement dorien, ou qu'ils se fussent établis dans la claire et rocheuse Attique, au sud de la Béotie grasse et épaisse, les *Ioniens* paraissent avoir eu, en tout, un génie opposé à celui des Doriens. Ils avaient l'abord plus aimable, l'intelligence plus déliée, le goût plus fin. Actifs, travailleurs, ils faisaient fructifier la paix, tandis que les Doriens ne connaissaient que les fruits de la guerre et du pillage. L'isthme de Corinthe, théâtre des querelles primitives des Ioniens et des Doriens, resta le point de séparation

des deux peuples. Une colonne s'y éleva. La face regardant le Péloponèse portait ces mots : « Ici sont les Doriens ». L'autre, regardant l'Attique, portait : « Là est l'Ionie ».

Ioniens et Doriens ne restèrent pas enfermés dans ce domaine déterminé. Colonisant les îles et les côtes de l'Asie Mineure, on les retrouve toujours divers, presque toujours ennemis, et cependant nécessaires les uns aux autres pour rétablir en quelque sorte l'équilibre du génie grec. La fermeté dorienne retenait sur la pente de la corruption la facilité ionienne, et celle-ci ôtait à la sévérité dorienne ce qu'elle avait d'âpre et de rebutant. Les Doriens, exclusivement adonnés aux armes, empêchaient les Ioniens de tomber au rang des Phéniciens, trop occupés du commerce, et par leur douceur les Ioniens faisaient accepter la civilisation grecque, dont la dureté de leurs rivaux eût arrêté la diffusion. En un mot, Doriens et Ioniens, avec leurs qualités particulières et leurs défauts, ont constitué un peuple double et un, divisé et fort, à la fois marchand et soldat, dur et bon, aimable et sévère, intrépide et élégant, aussi léger qu'opiniâtre, un peuple qui sut trafiquer et combattre, et qui fut personnifié par les deux cités longtemps ennemies, *Sparte* et *Athènes*, représentant chacune l'un des caractères principaux de l'esprit grec, on peut même dire de l'esprit humain.

La cité dorienne; Sparte; Lycurgue; gouvernement aristocratique. — Sparte arriva la première à la puissance, dès le neuvième et le huitième siècle. Cependant elle n'avait point de lois précises, et des dissensions intestines faillirent la ruiner. *Lycurgue* (un sage dont on place l'existence vers 884 avant l'ère chrétienne) rétablit la paix et, fortifié par l'autorité de l'oracle de Delphes, établit une constitution qui fit la force de Sparte.

Le pouvoir demeura, suivant l'ancien usage, partagé entre deux *rois*, mais ces deux rois n'étaient que les chefs de l'armée et les chefs religieux. L'autorité véritable appartenait à un *sénat* de vingt-huit vieillards et à l'assemblée générale des Spartiates. Plus tard des *éphores* accompagnèrent les rois, les surveillaient, faisaient les plans de campagne, ren-

daient la justice et, sur l'avis du sénat, déclaraient la guerre ou signaient la paix.

Le pouvoir était donc entre les mains d'un petit nombre d'hommes. Sparte avait un gouvernement *oligarchique*[1], autrement dit *aristocratique*[2]. Il le fut d'autant plus que les Spartiates de naissance constituaient des familles privilégiées.

Inégalités sociales. — Lycurgue en effet maintint la distinction des classes ou plutôt des peuples : les *Doriens*, les conquérants, les *Laconiens*, les anciens indigènes, les *Hilotes*, les esclaves. Il distribua, si l'on en croit Plutarque[3], aux *neuf mille* Spartiates les meilleures terres, et le reste aux trente mille Laconiens. Les Laconiens étaient obligés avec les Hilotes de cultiver les terres des Spartiates.

Ceux-ci n'avaient pas tous les mêmes droits. Il y avait des classes de Spartiates (les *néodamodes*, anciens esclaves affranchis), les *mothaces* (sorte de clients), les *inférieurs*, probablement les cadets déshérités des familles. Les vrais Spartiates formaient la classe des *égaux*, seuls admis à exercer les droits politiques. « Être hors de cette classe, dit Xénophon, c'est être hors du corps politique. » En nombre fort restreint, ces égaux constituaient à eux seuls le gouvernement aristocratique de Sparte.

Les Laconiens n'étaient guère que des fermiers, et les *Hilotes*, réduits à la pire des servitudes, formaient une classe abjecte.

Discipline militaire; patriotisme. — Les Spartiates ne devaient avoir qu'une occupation exclusive, la chasse ou la guerre. Soldats, ils étaient liés par une discipline étroite et sévère. La loi leur défendait de reculer même devant un ennemi supérieur en nombre. Triompher ou mourir, tel était l'ordre. Sparte ne devait avoir d'autres remparts protecteurs que le courage de ses citoyens.

---

1. Des mots grecs *oligos*, petit nombre, et *arché*, commandement.
2. *Aristôn*, des meilleurs, et *cratos*, puissance, pouvoir des meilleurs.
3. Ces partages ont été révoqués en doute. Ils n'ont pour eux que l'autorité de Plutarque, bien postérieur aux autres historiens qui ont parlé de Lacédémone.

Aussi les Spartiates donnèrent-ils les plus beaux exemples de *patriotisme* et d'*obéissance à la loi*. Sur le rocher des Thermopyles on grava, après le dévouement de Léonidas, ces simples mots : « Passant, va dire à Sparte que nous sommes morts ici pour obéir à ses lois ». Ce dévouement si glorifié et si digne de l'être avait été inutile pour arrêter l'armée des Perses, qui avaient tourné la position par un sentier de l'Œta. Mais il produisit sur les hommes de ce temps et de tous les temps un effet moral qui a été comme la source de tous les dévouements patriotiques. Par leurs maximes et leurs exemples les Spartiates ont donné à l'âme humaine un ressort puissant qui la pousse à une sublime abnégation, et nous n'avons point de mot plus fort pour qualifier la fermeté que de l'appeler une fermeté spartiate[1].

---

1. **Lecture** : ***Traits et sentences des Lacédémoniens***. — Comme Léonidas se préparait à combattre aux Thermopyles, quelqu'un lui dit : « Quoi ! c'est contre une aussi grande multitude, ô Léonidas, que tu vas te risquer avec si peu de soldats ! — Si vous jugez d'après le nombre, dit-il, la Grèce même tout entière ne suffirait pas, car elle n'est auprès des Perses qu'une minime fraction ; mais si vous jugez par les courages, ce nombre seul est suffisant. Il recommanda à ses soldats « de dîner en hommes qui souperaient chez Pluton ».

Il voulait sauver les jeunes gens, et comme il savait que ceux-ci n'y consentiraient pas s'il le leur proposait en face, il donna successivement à chacun d'eux un message pour les renvoyer auprès des éphores. Il désirait aussi en sauver trois de la classe des hommes faits ; mais ils devinèrent sa pensée et ne voulurent pas se charger de ces missives. Un d'eux ajouta : « Je t'ai suivi en qualité de soldat et non comme porteur de nouvelles ».

Pausanias, fils de Plistonax, interrogé pourquoi chez les Lacédémoniens il n'était permis à personne de rien changer aux anciennes lois : « C'est, répondit-il, parce que les lois doivent être maîtresses des hommes et non pas les hommes maîtres des lois ». — On demandait à un Spartiate ce qu'il avait de bien : « Pas plus qu'il n'en faut », répondit-il.

Un des Hilotes manifestait trop de hardiesse à l'égard de Charillus : celui-ci lui dit : « Si je n'étais pas en colère, tu ne périrais que de ma main ». Interrogé sur le gouvernement qui lui semblait le meilleur : « C'est celui, dit-il, où le plus grand nombre de citoyens luttent entre eux de vertu, sans aller jusqu'à former deux camps. »

Un Lacédémonien ayant plumé un rossignol et ne trouvant qu'un petit corps tout décharné : « Tu es une voix, dit-il, et pas autre chose ».

Un Lacédémonien ayant vu Diogène le cynique entourer de ses bras

L'austérité spartiate ; l'éducation. — Afin de maintenir cette fermeté, Lycurgue voulut que les Spartiates y joignissent l'austérité. Instituant ou empruntant aux Crétois les *repas publics*, il obligea les Spartiates à manger ensemble et à se nourrir des mêmes viandes, réglées par la loi. Même les deux rois devaient assister à ces repas communs, dont les

---

une statue de bronze pendant un hiver rigoureux, lui demanda s'il avait froid : « Non, répondit-il. — Eh bien, reprit l'autre, que fais-tu donc de si grand ? »

Les Thébains, après avoir vaincu les Lacédémoniens à Leuctres, s'avancèrent jusqu'à l'Eurotas même ; et l'un d'eux d'un air arrogant se mit à dire : « Où sont-ils maintenant ces Lacédémoniens ? » Un Spartiate qui était leur prisonnier répondit : « Ils ne sont plus, car vous ne seriez pas arrivés jusqu'ici. »

Philippe demandant par écrit aux Lacédémoniens, lorsqu'il fut entré sur leur territoire, s'ils voulaient qu'il vînt comme ami ou comme ennemi, ils répondirent de vive voix : « Ni d'une manière, ni de l'autre ».

Des frères se querellaient les uns les autres. Les éphores punirent le père d'une amende « parce qu'il voyait sans s'émouvoir la discorde de ses fils ».

On demandait à un Lacédémonien ce qu'il savait faire : « Je sais être libre », répondit-il.

Un Lacédémonien étant exposé en vente, quelqu'un lui dit : « Seras-tu honnête homme si je t'achète ? — Je le serai, même si tu ne m'achètes pas », répondit-il.

Dans une étreinte à la lutte, l'adversaire d'un Lacédémonien, l'ayant saisi par le cou, le secouait avec des efforts longtemps inutiles et le tirait à terre. Sentant que ses forces l'abandonnaient et qu'il allait succomber, l'enfant de Sparte le mordit au bras : « Lacédémonien, dit l'autre, tu mords comme les femmes. — Non pas, répondit-il, mais comme les lions. »

Un Lacédémonien étant descendu dans une hôtellerie donna un quartier de viande à l'aubergiste pour qu'il l'apprêtât. L'autre demandait du fromage et de l'huile : « Quoi ! dit-il, si j'avais du fromage, est-ce que j'aurais en outre besoin de viande ! »

Argiléonis, la mère de Brasidas, avait perdu son fils à la bataille d'Amphipolis, et quelques Amphipolitains, arrivés à Sparte, étaient venus lui rendre visite ; elle leur demanda s'il était mort d'une manière glorieuse et digne de Sparte. Ils parlèrent de lui avec grands éloges, et déclarèrent qu'en fait d'exploits belliqueux il était le premier de tous les Lacédémoniens : « Etrangers, dit-elle, mon fils était brave et courageux ; mais Lacédémone compte beaucoup de citoyens qui valent mieux que lui. » (Extraits de Plutarque, *Œuvres morales*.)

historiens les plus autorisés attestent l'existence et où l'on servait le plus souvent le *brouet noir*, mélange grossier de morceaux de viande mal assaisonnés.

Pour supporter une telle existence et atteindre une telle énergie, il fallait que les enfants fussent pliés de bonne heure à une sévère *éducation* et à de durs exercices. L'enfant n'appartenait pas à sa famille, mais à l'État, et rien n'était épargné pour développer ses forces physiques, son adresse, et former son caractère. A un peuple soldat l'éducation militaire seule convenait, et toute autre préoccupation était bannie. Les filles mêmes étaient soumises à un régime gymnastique capable de les fortifier et d'en faire les dignes compagnes des guerriers comme les admiratrices de leurs vertus.

Luxe, industrie, commerce étaient bannis de la république de Sparte, qui n'accueillait point les étrangers, pour ne pas laisser pénétrer la corruption. Peut-être a-t-on exagéré en disant que les Spartiates furent indifférents aux beaux-arts. Il est certain cependant que la gloire artistique des Grecs ne vint pas des Spartiates et qu'il ne nous reste rien d'eux, ni une œuvre littéraire ni un monument. Ils demeurèrent rudes même lorsqu'ils eurent cessé d'être austères.

Vices de la constitution spartiate. — Si élogieux qu'eussent été les auteurs anciens en parlant des institutions spartiates, il faut les déclarer contraires en général à la véritable destinée de l'homme et aux sentiments naturels. Violation des droits imprescriptibles des parents, et de la liberté méconnue chez la plus grande partie des habitants de la Laconie, dégradation de la dignité humaine dans la personne des Hilotes, qui servaient de jeu aux enfants, esprit de conquête, amour du pillage, habitudes grossières et barbares, voilà le résultat de ces institutions fameuses qui ont donné lieu à tant de déclamations.

Il est certain que l'esprit de liberté n'a jamais été l'esprit de la république aristocratique et tyrannique de Sparte. L'égalité n'y régna point non plus, même dans la classe supérieure, où l'effet des partages, s'ils avaient eu lieu réellement, cessa bientôt.

Aristote n'a pas manqué de mettre en relief les défauts de la constitution lacédémonienne. Il signale l'inégalité des fortunes. « Les uns, dit-il, possèdent des biens immenses, tandis que les autres sont à peine propriétaires, de manière que le pays entier est le patrimoine de quelques individus... De plus, les femmes sont devenues propriétaires des deux cinquièmes des fonds, parce qu'un grand nombre d'entre elles sont restées uniques héritières et qu'elles apportent de grosses dots en mariage. » Il note aussi le luxe et l'intempérance des femmes, qui perdirent l'énergie des premiers temps. Lors de l'invasion de la Laconie par les Thébains et Épaminondas, les femmes, qui n'avaient jamais vu la fumée d'un camp ennemi, ne surent que pleurer et jeter dans l'armée une panique qu'Agésilas eut grand' peine à arrêter. Aristote blâme aussi la cruauté des Spartiates envers les Hilotes : il blâme même l'organisation du gouvernement, livré à des vieillards trop enclins à l'hésitation, à des éphores indigents qui se laissaient acheter. Il critique les repas publics. « Lycurgue, dit-il, voulait faire de ces repas communs une institution démocratique, mais le mode de l'organisation n'est rien moins que populaire. Il est difficile que le citoyen très pauvre puisse fournir son contingent pour la dépense commune, et une coutume ancienne qui a force de loi exclut des droits de citoyen celui qui ne peut contribuer. » Enfin il blâme encore l'intention générale du législateur : « Son but principal, dit-il, était de former les citoyens aux vertus militaires, ce qui est bien si l'on ne veut qu'organiser la victoire. Aussi qu'est-il arrivé? que Lacédémone s'est maintenue avec éclat pendant la guerre et qu'elle s'est perdue après la conquête. Toutes les institutions lui apprenaient à se battre : aucune ne l'avait préparée à vivre au sein de la paix. »

Au reste Sparte tomba victime de sa politique égoïste qui l'empêchait de réparer les vides faits dans sa population par les guerres. Le nombre des vrais Spartiates alla sans cesse en diminuant. Au temps d'Aristote il ne restait plus que 1000 Spartiates; au temps d'Agis, en 244 avant l'ère chrétienne, il n'en restait plus, d'après Plutarque, que 700.

Sparte succomba faute de Spartiates. Elle s'est détruite elle-même.

La cité ionienne d'Athènes; l'esprit de famille. — Athènes fut plus grande parce qu'elle ne travailla point pour l'être. Elle ne sacrifia à l'ambition ni la famille, ni la société, ni la morale. Les Ioniens se laissèrent aller à leur naturel, du reste heureux, qu'ils cherchèrent à perfectionner sans le contrarier, par l'éducation. L'enfant n'était point enlevé à ses parents. Il grandissait au milieu de la famille, et l'État ne le prenait qu'à l'âge de seize ans pour lui donner des maîtres et le faire entrer dans les collèges d'*éphèbes*. La constitution même de la famille se modifia, et les héritages furent partagés également entre les fils. L'aîné ne garda que le privilège d'avoir la maison paternelle. La fille toutefois continua à être exclue, mais il fallait la doter et, si elle était fille unique, elle devenait héritière à condition d'épouser un de ses plus proches parents. Le législateur *Solon*, bien postérieur à Lycurgue puisqu'il réforma la ville d'Athènes en 595, reconnut aux pères *le droit de tester*, que la religion avait interdit; toutefois il ne supprima pas les droits de la famille naturelle, et la liberté n'était entière que pour les hommes sans enfants. L'autorité paternelle, sans être affaiblie, fut limitée quant à la durée : le fils, au lieu de rester en tutelle perpétuelle, put avoir des droits, qui entraînaient des devoirs; car il lui fallait nourrir son père si celui-ci devenait trop vieux ou infirme. En un mot Solon régla les lois sur la nature, et non la nature d'après les lois.

La propriété; le travail. — Longtemps le territoire de l'Attique avait été désolé par des rivalités entre les cultivateurs de la plaine (*pédiéens*), riches possesseurs d'oliviers, les habitants pauvres de la montagne (*diacriens*) et les marins remuants du rivage (*paraliens*). La propriété était concentrée entre les mains des chefs de grandes familles, maîtres d'un grand nombre de tenanciers, qu'ils écrasaient sous le poids des redevances. Solon opéra une sorte de révolution en délivrant ces tenanciers. Aristote d'ailleurs rend justice à Solon : « Il fit, dit-il, cesser l'esclavage du peuple ». La pro-

priété affranchie, divisée sans cesse et reformée sans cesse suivant les vicissitudes des familles, était fécondée par le travail. Solon proscrivit l'oisiveté. Il fallait exercer une profession à Athènes et justifier devant le magistrat de la légitimité de ses moyens d'existence.

Humanité. — Bien qu'honoré, le travail n'en était pas moins, à Athènes comme ailleurs, abandonné surtout aux esclaves. Mais les Athéniens traitèrent les esclaves avec humanité. S'ils ne s'élevèrent pas à la doctrine de l'égalité des hommes, et si leurs plus illustres philosophes allèrent chercher des sophismes pour justifier l'esclavage, ils n'avilissaient pas l'esclave, que la loi protégeait contre la cruauté des maîtres; l'esclave pouvait exiger d'être revendu s'il n'était pas content de sa situation.

Esprit de société. — Si jaloux qu'ils fussent, comme tous les Grecs, de leur droit de cité, les Athéniens accueillaient volontiers les étrangers. Les familles étrangères pouvaient, au bout d'un certain temps, se faire accepter au nombre des familles athéniennes. Leur goût pour le commerce rendait les Athéniens aimables et les disposait à rechercher, au lieu de la fuir, la société. Athènes tendait à être le rendez-vous des marchands de tout pays. Elle recherchait le mélange des peuples, les échanges de services et d'idées. Foyer lumineux qui attirait tout à elle et s'entretenait par un perpétuel aliment, Athènes, loin de dépérir lorsqu'elle sera privée de son indépendance, n'en brillera pas moins durant l'antiquité tout entière. Personne ne songera à relever Sparte : tout le monde se glorifiera d'être allé à Athènes.

Le goût littéraire et artistique; éducation. — On se glorifiera surtout d'y avoir étudié. Les Athéniens intelligents, spirituels, cultivent et honorent les lettres et les arts, avec quel succès, nous le dirons au chapitre suivant. L'éducation était réputée une des choses les plus importantes. Aristophane nous montre les enfants d'Athènes « se rendant à leur école, en ordre, distribués par quartiers : ils marchent en rangs serrés, par la pluie, par la neige, ou au grand soleil; ces enfants semblent déjà comprendre que c'est un devoir

civique qu'ils remplissent[1] ». Platon, de son côté, dit: « Les parents ne doivent pas être libres d'envoyer ou de ne pas envoyer leurs enfants chez les maîtres que la cité a choisis, car les enfants sont moins à leurs parents qu'à la cité ». Le *Collège éphébique*[2], qui dans l'origine avait été un noviciat politique, militaire et religieux, devint surtout une université ayant un vaste enseignement et ses concours.

Même sortis des écoles, les Athéniens se plaisaient à écouter les rhéteurs, les sophistes, les philosophes et à discuter les plus graves questions. Parlant le dialecte ionien le plus harmonieux, ils avaient une oreille si fine que la moindre accentuation fausse blessait même les hommes du peuple et les femmes du marché. Sensibles à l'éloquence, enthousiastes de la poésie, ils pardonnèrent à Pisistrate sa tyrannie en faveur de ses encouragements aux lettres et aux arts et applaudirent aux monuments qu'il éleva et qui devaient plus tard être remplacés par les beaux monuments du siècle de Périclès.

La liberté politique; le gouvernement démocratique. — On n'a pas assez remarqué par quels degrés les Athéniens arrivèrent à la liberté politique. Il leur fallut plus de cinq siècles pour s'affranchir de la puissance des grandes familles, les *eupatrides*. Ceux-ci, d'abord las de la royauté à la fois politique et religieuse, la supprimèrent en 1045 et ouvrirent la porte aux révolutions, qui devaient ensuite tourner contre leur propre puissance. L'*archontat*, qui remplaça la royauté, en différait peu, car il était perpétuel et héréditaire dans l'ancienne famille royale de Codrus. En 754 l'archontat devint *décennal*, puis on divisa cette magistrature unique : les fonctions religieuses furent confiées à l'archonte-roi; l'autre n'eut que l'autorité civile et donnait son nom à l'année, l'*archonte éponyme*[3]. Enfin on

---

1. Aristophane, *Nuées*, v. 960-965.
2. Voir sur l'éphébie à Athènes le livre si érudit d'Albert Dumont : *Essai sur l'éphébie*.
3. On a conservé des listes d'archontes éponymes, et la série est com-

leur adjoignit le *polémarque* (chef militaire) et six autres magistrats (*thesmothètes*) chargés d'appliquer les lois et de présider les tribunaux. Il y eut, à partir de 683, *neuf* archontes, exerçant leur charge une année seulement. Un pouvoir exécutif aussi divisé et aussi limité n'aurait su être dangereux. Athènes fut donc à partir de cette époque une vraie république.

Elle demeura toutefois longtemps encore une république aristocratique. Les familles anciennes, tenant sous leur dépendance par le culte et l'intérêt un grand nombre de clients, dominaient et opprimaient le peuple. Ce fut l'œuvre et le mérite de Solon de délivrer le peuple en affranchissant la terre, comme nous l'avons dit plus haut. Investi d'une autorité sans bornes pour réformer et pacifier la république, Solon affaiblit l'autorité des eupatrides en accordant aux classes inférieures les droits politiques, mesurés non plus selon la naissance, mais selon la fortune.

Solon répartit le peuple en quatre *classes*, où les citoyens étaient distribués suivant la richesse, de sorte que les citoyens actifs et travailleurs pouvaient s'élever jusqu'à la première. De plus les charges compensaient les droits. Les citoyens qui jouissaient d'un revenu de plus de cinq cents médimnes (mesures d'huile d'olive), 5200 francs, avaient l'accès des hautes magistratures, mais payaient un impôt proportionnel à leur revenu et étaient astreints au service militaire : ils devaient combattre au premier rang. Les deux autres classes (*chevaliers*, *zeugites*), qui avaient 3120 francs et 1500 francs de revenu, pouvaient exercer des magistratures inférieures, payaient les impôts et devaient le service militaire. La quatrième classe, la moins riche, ne payait point l'impôt, n'avait pas à faire la dépense d'une armure et ne servait que dans les troupes légères ou sur les vaisseaux. Elle ne pouvait prétendre aux magistratures. Solon avait voulu évi-

---

plète de 106 à 892 avant l'ère chrétienne. Albert Dumont en a retrouvé beaucoup pour la période qui suit 292 (*Essai sur la chronologie des archontes éponymes*), mais on n'a que des noms épars pour la période de 752 à 467.



lemment confier l'administration et la défense de la cité à
eux qui y avaient le plus d'intérêts, sans écarter complète-
nent les moins riches, puisque ceux-ci avaient le droit de
uffrage : ils nommaient aux magistratures, pour lesquelles
n n'avait point, comme pour l'archontat, conservé le mode
ntique et religieux du tirage au sort.

Du reste les magistratures étaient nombreuses, annuelles
t exercées gratuitement. En dehors des neuf archontes et
es magistrats prêtres, il y avait *dix stratèges* élus qui s'oc-
upaient des affaires de la guerre, puis les fonctionnaires
hargés de la police, des approvisionnements, de la sur-
eillance des ventes, de la garde du trésor, de la recette
es impôts. Sans compter que, dans chaque bourg ou *dème*
e la confédération athénienne, ces magistratures se répé-
aient au diminutif.

L'institution principale due à Solon fut celle du *sénat*,
hargé de délibérer sur les intérêts religieux ou politiques
e la ville. Ce n'était point comme à Sparte une oligarchie
e vingt-huit vieillards, mais une assemblée de *quatre cents*
nembres choisis par le sort, sans distinction d'âge, parmi
es hommes les plus recommandables des trois premières
lasses. Cette assemblée se divisait en sections de cinquante
rytanes, qui siégeaient à tour de rôle d'une façon perma-
ente pendant un mois et étaient nourris au Prytanée aux
ais de l'État. Ces sénateurs se devaient alors toute la journée
l'étude des affaires, et les lois ne sortaient du sénat que
ien approfondies, nettement rédigées, pour être soumises
l'assemblée du peuple.

C'était en effet l'*assemblée du peuple* qui décidait de toutes
es questions. Le peuple était le vrai souverain. Siégeant en
lein air, dans l'enceinte sacrée du *Pnyx*, chaque fois pu-
fiée par les prêtres, le peuple se plaçait en ordre sur des
ancs de pierre et écoutait les divers orateurs qui approu-
aient ou blâmaient le projet de décret étudié par le sénat.
u'il fût toujours calme, comme le prétendent certains his-
riens, et qu'il écoutât bouche béante ses orateurs, c'est
eut-être exagérer la sagesse d'un peuple connu par son hu-
eur remuante. Démosthènes d'ailleurs se préparait, en par-

lant au bord de la mer, à vaincre le bruit des vagues pour donner à sa voix la force de dominer le bruit du flot populaire. Pour mettre en garde les assemblées contre les entraînements irréfléchis, les Athéniens n'avaient pas poussé la rigueur contre les orateurs aussi loin que le législateur de Locres, Zaleucus[1]. Celui-ci obligeait l'orateur qui proposait l'adoption ou l'abrogation d'une loi à parler la corde au cou, prêt à être étranglé si sa proposition était trouvée mauvaise. Les Athéniens n'allaient pas jusque-là, mais une loi punissait tout orateur convaincu d'avoir donné un mauvais conseil au peuple. Une autre interdisait l'accès de la tribune à tout orateur qui avait conseillé trois fois des résolutions contraires aux lois existantes[2]. De plus, les lois adoptées portaient le nom de leur auteur, et plus tard, dans les moments de réaction, cet auteur pouvait être poursuivi et puni. L'assemblée ne pouvait d'ailleurs prendre de décision si elle ne comprenait pas au moins six mille citoyens, et on dut souvent prendre des mesures de coercition pour obliger les Athéniens à se rendre aux convocations.

Le peuple n'était pas seulement législateur : il était juge. Les différends des citoyens et tous les procès étaient portés devant les *héliastes*, cinq mille citoyens désignés par le sort et partagés entre les tribunaux. On ne pouvait trouver une organisation plus démocratique. Solon essaya de la tempérer par l'installation de l'*Aréopage*, qui peut-être existait avant lui, mais reçut plus d'autorité et de prestige. L'Aréopage se recrutait parmi les archontes qui durant leurs fonctions avaient mérité une considération particulière. Le nombre des sénateurs de l'Aréopage n'était point fixe : dans certains temps il monta à deux et trois cents. Chargé d'une haute surveillance des mœurs et surtout du jugement des causes criminelles, de protéger les orphelins auxquels il donnait des tuteurs, et la religion, qu'il vengeait de ses dé-

1. Né en 570 av. J.-C.

2. Voir, sur cette question et toutes celles qui se rapportent à la constitution athénienne, le savant livre de M. Georges Perrot, *Essai sur le droit public et privé des Athéniens*.

tracteurs, l'Aréopage devint un tribunal redouté et vénérable qui personnifia en quelque sorte la justice et la sagesse : il a laissé un tel souvenir que le mot *Aréopage* est resté comme le synonyme de sénat auguste[1].

Progrès de la démocratie; la réforme de Clisthènes. — Solon, bien qu'ayant lancé le peuple athénien dans la iberté démocratique, n'avait point touché à l'antique organisation du peuple en familles (*génè*), en phratries, en tribus. Les eupatrides mêmes étaient loin d'avoir perdu leur rédit, puisque l'influence politique dépendait de la richesse t que la terre était presque toute entre leurs mains. Quoique affranchis matériellement, les clients demeuraient liés noralement aux chefs de grandes familles, qui retrouvaient, ors des sacrifices communs, l'empire qu'on leur avait voulu nlever. Du vivant même de Solon, ils surent, sans abolir es lois, ressaisir l'autorité par l'établissement d'un des eurs, *Pisistrate*, qui flatta et trompa les pauvres pour arriver au souverain pouvoir (560-527).

Mais après ces agitations et l'expulsion des Pisistratides 514), *Clisthènes* voulut ruiner tout à fait l'ancienne noblesse t rendre le gouvernement plus démocratique encore. Il épartit les citoyens en *dix tribus*, indépendamment de la aissance et de la richesse, d'après le *domicile* seulement. ette division territoriale (comme nous dirions par régions, ar quartiers) avait, dans sa simplicité, une portée immense. lasses et familles se trouvaient mêlées dans une même ibu. Le lien religieux qui jadis unissait les citoyens de ourgs ou de quartiers différents au chef d'une famille oble, à un eupatride, était brisé. Chaque tribu eut un culte ouveau, et Clisthènes lui assigna celui de quelque héros.

---

1. Aristote a excellemment résumé et jugé l'œuvre de Solon : « Solon, -il, réprima l'oligarchie devenue trop puissante, délivra le peuple de sclavage, rétablit l'ancienne démocratie et amalgama habilement les verses espèces de gouvernement dans l'établissement de sa république. effet, on y trouve l'oligarchie dans l'Aréopage, l'aristocratie dans le ode d'élection des magistrats, et la démocratie dans la forme des tribunaux. »

Chaque tribu devint donc un tout religieux et politique à l
fois, car elle avait ses magistrats, son stratège.

Le sénat lui-même fut rendu plus démocratique, et Clis
thènes augmenta le nombre de ses membres, fixé à cinq cent
(cinquante par tribu). Les réunions de l'*assemblée du peupl*
furent plus fréquentes et Clisthènes mit entre ses mains un
arme terrible pour éviter le retour de la tyrannie : ce fu
l'*ostracisme* (d'*ostracon*, tesson sur lequel on écrivait so
suffrage). Le peuple eut le droit d'exiler par un vote, qu
n'avait pas besoin d'être discuté ni justifié, tout citoyen qu
inspirait seulement des défiances. On pouvait ainsi, et Athène
ne s'en fit pas faute, intenter à tout citoyen illustre ce qu
nous appellerions un procès de tendance. Cette démocrati
ombrageuse frappera souvent de justes et glorieux citoyens

Il faut d'ailleurs se rappeler que ces républiques antique
étaient bornées à une ville et à son territoire. Le nombr
des *citoyens* d'Athènes était environ de quatorze mille. Celu
des Spartiates alla, nous l'avons dit, en diminuant san
cesse. Il était donc possible, dans des proportions auss
restreintes, d'expérimenter toutes les formes de la liberté.

L'Athénien et le Spartiate. — L'Athénien était libre

---

1. **Lecture : *Éloge d'Athènes par Périclès.*** — L'historie
Thucydide met dans la bouche de Périclès un magnifique éloge d'Athèn
qui résume bien les qualités de cette cité ionienne : « Notre constitutio
n'a rien à envier à celle des autres peuples; elle leur sert de modè
au lieu d'en être la copie. Elle s'appelle démocratie parce que son obj
est l'intérêt du plus grand nombre et non le bien de quelques-un
Dans la vie privée, tous sont égaux devant la loi, mais la considération n
s'accorde qu'à ceux qui se distinguent par quelque talent; c'est le méri
personnel bien plus que les distinctions sociales qui fraye la voie au
honneurs; aucun citoyen capable de servir la patrie n'en est empêch
par l'indigence ou par l'obscurité de sa condition. Nous ne scrutons pa
avec une curiosité soupçonneuse la conduite particulière de no
concitoyens; nous ne les blâmons pas de rechercher quelque plaisir
nous n'avons pas pour eux de ces regards improbateurs qui frappen
s'ils ne blessent pas.

« Cette tolérance dans le commerce de la vie ne nous empêche pa
de respecter ce qui touche à l'ordre public; nous sommes pleins d
soumission pour les autorités établies et pour les lois, surtout celle
qui sont la protection des faibles et celles qui, pour n'être point écrite

Il votait, faisait ses lois, discutait ses intérêts, savait l'emploi de son argent. S'il se décidait pour la guerre, c'est qu'il était résolu à sacrifier sa vie ou celle de ses enfants. Il débattait ses intérêts en justice devant d'autres concitoyens. A son tour il pouvait espérer de siéger au sénat s'il figurait dans les premières classes. Les élections étant annuelles et le nombre des magistrats considérable, eu égard à celui des citoyens, chacun pouvait être magistrat de son dème ou de la cité. C'était bien l'idéal de la démocratie.

Le Spartiate n'avait pas cet amour de la discussion et de la liberté. Dans sa cité fort restreinte, peu de magistratures, toute l'autorité concentrée entre les mains de quelques

---

ne laissent pas d'attirer à ceux qui les transgressent un blâme universel.

« Nous avons ménagé à l'esprit des délassements sans nombre, soit par des jeux et des sacrifices périodiques dans la ville, soit dans l'intérieur de nos maisons par une élégance dont le charme journalier dissipe les tristesses de la vie. La grandeur de notre ville y fait affluer les trésors de toute la terre; nous jouissons et des produits étrangers et des fruits de notre sol.

« Notre ville n'est fermée à personne : il n'y a point de loi qui écarte les étrangers d'un spectacle dont nos ennemis pourraient profiter. Pour parer au danger, nous comptons moins sur des préparatifs militaires que sur notre courage naturel. D'autres, par un exercice commencé dès l'enfance, se font de la bravoure une vertu d'éducation; nous, sans nous astreindre à de rudes fatigues, nous affrontons les périls avec une égale intrépidité.

« Mais ce ne sont pas là nos seuls titres de gloire : nous concilions le goût de l'élégance avec la simplicité, la culture de l'esprit avec l'énergie. Nous nous servons de nos richesses non pour briller, mais pour agir. Chez nous ce n'est pas une honte d'avouer sa pauvreté; ce qui en est une, c'est de ne rien faire pour en sortir. Nous savons découvrir et juger ce qui convient à l'État; nous ne croyons pas que la parole nuise à l'action; ce qui nous paraît nuisible, c'est de ne pas s'éclairer par la discussion. Nous savons allier le calme de la réflexion avec la vivacité de l'acte, tandis que chez d'autres la hardiesse est l'effet de l'ignorance et le raisonnement aboutit à l'irrésolution. Pour ce qui tient aux bons offices, nous offrons encore un frappant contraste avec les autres nations : ce n'est pas en recevant, c'est en accordant des bienfaits que nous acquérons des amis... Nous obligeons sans calcul ni arrière-pensée, avec une générosité pleine de confiance. En résumé, j'ose le dire, Athènes prise dans son ensemble est l'école de la Grèce. » (Thucydide, *Guerre du Péloponèse*.)

éphores et d'un sénat de vingt-huit membres; le Spartia ne saurait être passionné pour les droits et les débats pol tiques. Il obéit à un petit nombre de chefs parce qu'ils so de sa race, et cette obéissance lui coûte peu parce qu'el assure sa domination sur les autres races de la Laconie et prépondérance au dehors.

Le Spartiate chasse ou guerroie. Il passe presque to son temps hors de la ville. Il ne connaît guère les douceu du foyer et apprécie peu les sentiments de famille. Dév lopper sa force et son adresse, voilà son étude. Triomphe voilà son plaisir.

L'Athénien a des satisfactions plus variées. Il lit et caus discute et philosophe, vote et trafique. Il n'en sait p moins combattre. Assidu aux assemblées et aux tribunau il apprend à sacrifier ses intérêts propres à l'intérêt publi Il donne son temps et son intelligence à l'État, car l'État c'e un autre lui-même, puisqu'il en est une minime partie qu'après tout il en peut devenir un des pilotes. L'Athéni ne saurait être oisif, puisque, outre ses affaires personnell il s'occupe des affaires de tous. La liberté politique l'excit au besoin le passionne. Il se sent vivre parce qu'il vit po lui et pour tous.

La législation de Sparte ne développait qu'un des ressor de l'humanité : le courage. Celle d'Athènes développait tout les facultés. Le Spartiate s'enfermait dans son orguei L'Athénien répandait partout son amabilité. Il fréquenta le port, interrogeait les nouveaux venus, achetait, vendai se rapprochant de ses semblables, et s'humanisant avec l hommes. Le Spartiate, en un mot, n'était homme qu'à guerre; l'Athénien l'était en tout temps. Le premier songeait qu'à mourir fièrement, l'autre à vivre utilemen Sparte ne fut qu'une école de soldats; Athènes fut une écol de citoyens, de savants et d'artistes. Sparte ne fut qu'u camp; Athènes était une ville, une société qui, par ses se timents délicats, par son goût, son raffinement, réalis presque l'idéal des sociétés humaines.

La liberté antique. — Ce prestige de la démocrati athénienne ne saurait cependant nous faire illusion sur

véritable caractère de la liberté antique. Cette liberté ne ressemblait en rien à celle qu'estiment les peuples modernes. Le citoyen, dans l'antiquité, dépendait trop de l'État[1]. Il lui sacrifiait tous ses instincts et à chaque pas se trouvait lié, soit par la religion, soit par les lois de la cité. Bien qu'Athènes eût fait aux sentiments naturels une plus large place, les citoyens étaient astreints à une foule d'obligations qui les empêchaient de s'appartenir à eux-mêmes. Enchaîné à un culte qu'il devait suivre quand même sa raison s'y refusait, à des fonctions publiques que le sort ou l'élection lui imposait, contraint de négliger sa famille, sa fortune, pour décider

1. **Lecture : *Omnipotence de l'État*.** — « Il n'y avait rien dans l'homme qui fût indépendant. Son corps appartenait à l'État et était voué à sa défense ; à Rome, le service militaire était dû jusqu'à cinquante ans, à Athènes jusqu'à soixante, à Sparte toujours. La fortune du citoyen n'etait pas tellement à lui que l'État ne pût en disposer. Si la cité avait besoin d'argent, elle pouvait ordonner aux femmes de lui livrer leurs bijoux, aux créanciers de lui abandonner leurs créances, aux possesseurs d'oliviers de lui céder gratuitement l'huile qu'ils avaient fabriquée.

« Quand Athènes manquait d'argent, elle confisquait les biens de quelques riches. En Grèce le droit de propriété était sans cesse limité ou violé par la loi ; Athènes punissait de mort le propriétaire qui coupait un olivier sur son champ.

« La vie privée n'échappait pas à cette omnipotence de l'État. A Athènes, l'homme n'avait pas le droit de rester célibataire. La loi de Sparte punissait, non seulement celui qui ne se mariait pas, mais même celui qui se mariait tard. L'an 396 de Rome, un arrêt des censeurs frappa d'une amende les célibataires.

« L'État avait le droit de ne pas tolérer que ses citoyens fussent difformes ou contrefaits. En conséquence il ordonnait au père à qui naissait un tel enfant de le faire mourir. Cette loi se trouvait dans les anciens codes de Sparte et de Rome. Nous ne savons pas si elle existait à Athènes ; nous savons seulement qu'Aristote et Platon l'inscrivirent dans leurs législations idéales.

« ..... L'État pouvait prescrire, à Athènes le travail, à Sparte l'oisiveté. Il exerçait sa tyrannie jusque dans les plus petites choses. A Locres, la loi défendait aux hommes de boire du vin pur ; à Rome. à Milet, à Marseille, elle le défendait aux femmes. Il était ordinaire que le costume fût fixé invariablement par les lois de chaque cité. A Rhodes la loi défendait de se raser la barbe ; à Byzance, elle punissait d'une amende celui qui possédait chez soi un rasoir.

« L'État n'admettait pas qu'un homme fût indifférent à ses intérêts ;

des intérêts ou régler la famille des autres, d'abandonner son industrie ou son commerce pour les tribunaux ou l'assemblée du peuple, sa maison pour vivre dans le Prytanée comme sénateur, le citoyen athénien n'était au fond ni libre dans sa conscience, ni libre dans ses actions. Il ne pouvait soustraire ses enfants à l'éducation commune, non plus que se soustraire à des devoirs onéreux. Pour remplir des charges il ne fallait pas être obligé de travailler pour vivre, et pour jouir des avantages de la liberté politique il fallait une certaine aisance. En un mot, si la liberté était générale, la contrainte l'était aussi. La cité fut libre, mais non le

---

le philosophe, l'homme d'étude n'avait pas le droit de vivre à part. C'était une obligation qu'il votât dans l'assemblée et qu'il fût magistrat à son tour. Dans un temps où les discordes étaient fréquentes, la loi athénienne ne permettait pas au citoyen de rester neutre; il devait combattre avec l'un ou l'autre parti; contre celui qui voulait demeurer à l'écart des fonctions et se montrer calme, la loi prononçait la peine de l'exil avec confiscation des biens.

« L'homme n'avait pas la liberté de voyager; s'il voulait sortir des limites de son étroite patrie, il lui fallait une autorisation des magistrats. La loi de Sparte réglait la coiffure des femmes. Celle d'Athènes interdisait aux femmes d'emporter en voyage plus de trois robes.

« Il s'en fallait de beaucoup que l'éducation fût libre chez les Grecs. Il n'y avait rien au contraire où l'État tînt davantage à être maître. A Sparte, le père n'avait aucun droit sur l'éducation de son enfant. La loi paraît avoir été moins rigoureuse à Athènes, encore la cité faisait-elle en sorte que l'éducation fût commune sous des maîtres choisis par elle.

« L'État ne permettait pas volontiers qu'il y eût un enseignement libre à côté du sien; à Athènes il y avait une loi qui défendait d'instruire les jeunes gens sans une autorisation des magistrats, une autre loi interdisait spécialement d'enseigner la philosophie.

« ..... L'homme n'avait pas le choix de ses croyances. La liberté de penser à l'égard de la religion de la cité était absolument inconnue chez les anciens. Il fallait se conformer à toutes les règles du culte, figurer dans toutes les processions, prendre part aux repas sacrés. La législation athénienne prononçait une peine contre ceux qui s'abstenaient de célébrer religieusement une fête nationale.

« Les anciens ne connaissaient donc ni la liberté de la vie privée, ni la liberté d'éducation, ni la liberté religieuse. La personne humaine comptait pour bien peu de chose vis-à-vis de cette autorité sainte et presque divine qu'on appelait la patrie ou l'État. » (Fustel de Coulanges, *la Cité antique*, liv. III, ch. XVII.)

citoyen. Nous nous faisons une tout autre idée de la liberté, qui, pour être collective, ne doit pas cesser d'être particulière, et, pour être vraie, ne doit pas asservir tout l'homme à l'État sans lui laisser le repos dans son foyer, la paix dans son travail, la plénitude de ses pensées et de ses affections. A force d'être citoyen, l'homme, à Sparte comme à Athènes, cessait presque d'être homme.

Les colonies grecques. — Ce serait une erreur d'enfermer l'histoire grecque dans la péninsule Hellénique. Il faut l'étendre à tous les rivages sur lesquels déborda la nation elle-même. L'espace qui leur était trop mesuré dans leurs étroites vallées, les Hellènes le trouvèrent à proximité, à l'est d'abord, dans les îles fertiles qui embellissent l'Archipel. Autour de la rocheuse *Délos* consacrée à Apollon, les iles dessinent un cercle (les Cyclades) et lui forment cortège, figurant comme une danse[1]. *Paros* entre autres était remarquable par ses vignes et ses marbres; *Naxos* par ses montagnes. Puis les *Sporades* (les îles dispersées) rattachaient le premier groupe aux côtes de l'Asie Mineure, le long desquelles brillaient la vaste *Lesbos*, *Chio*, « la plus riche et la plus éclatante des îles de la mer[2] », *Samos*, *Cos*, *Rhodes* qui doit son nom aux roses dont elle était fleurie, et où jamais un jour ne finit sans voir le soleil; l'immense île de *Chypre*, semblable à un navire dont l'éperon regarde l'Asie, Chypre que les anciens appelaient « divine ». Au sud de la Grèce surnageait la *Crète*, « grande terre au milieu d'une mer immense; belle, féconde, ayant quatre-vingt-dix villes et des hommes innombrables[3] ».

A l'ouest, rapprochant la Grèce de l'Italie, se succédaient, alignées du nord au sud, l'île de *Corcyre*, *Paxos*, *Leucade* (Sainte-Maure), puis *Céphalénie*, et « l'âpre Ithaque » (Théaki), le patrimoine d'Ulysse, *Zacynthe* qui portait et méritait le nom d'une fleur, et, tout à fait au sud, *Cythère*, aujourd'hui Cérigo, jadis consacrée à Vénus. De ces îles les Grecs pas-

1. Homère, *Hymne à Apollon*.
2. Homère.
3. Homère, *Odyssée*, XIX, vers 173.

sèrent sur les côtes de l'Asie, de la Sicile et de l'Italie, qu'ils bordèrent de colonies.

Les colonies d'Asie Mineure. — Les *mouvements de peuples*, les *révolutions intérieures* des cités, et, ajoutons-le aussi, les *prescriptions des oracles*, c'est-à-dire la religion, déterminèrent de vastes courants d'émigration ou des entreprises isolées. Aux douzième et onzième siècles, une masse d'*Éoliens* s'établirent au nord de l'*Asie Mineure*, dans l'île de *Lesbos* et sur le littoral jusqu'à l'Hermus : ce fut l'*Éolide* (Cyme, Larisse, Pitane). Au sud des Éoliens, les *Ioniens* s'étendirent entre l'Hermus et le Méandre, et dans les îles de *Chios*, de *Samos*. « Ils bâtirent leurs villes, dit Hérodote, sous le plus beau ciel et le plus beau climat que nous connaissions chez les hommes. » L'Ionie compta douze cités principales[1]. Enfin, au sud des Ioniens, les *Doriens* avaient fondé les villes de *Lindos*, d'*Ialyse*, de *Camire*, de *Cos*, de *Cnide* et d'*Halicarnasse*. Jusqu'en Asie se retrouvaient les divisions des peuples grecs et principalement la dualité des Ioniens et des Doriens.

Ces colonies asiatiques formèrent à leur tour des colonies le long de la Chersonèse de Thrace (presqu'île de Gallipoli), de la Propontide (mer de Marmara), du Pont-Euxin, mer Noire). De Milet naquirent *Abydos*, *Cysique*, *Sinope*, *Trapézonte*. De Sinope naquirent, petites-filles de Milet, *Cotyora*, *Cerasus*, *Amisus*. Phocée fonda *Lampsaque*, etc. Et ces villes envoyèrent elles-mêmes des colons jusque sur les côtes septentrionales de la mer Noire, au débouché du Borysthène (le Dniéper) et du Tanaïs (le Don).

Colonies de la Thrace et de la Macédoine. — Les côtes de Thrace et de Macédoine furent au huitième siècle couvertes de colonies parties de l'île d'Eubée (Érétrie, Chalcis) ou de l'isthme de Corinthe (Mégare, Corinthe). La petite péninsule de la Chalcidique, cette main aux trois doigts écartés que projette la côte de la Macédoine, fut couverte

---

1. Rappelons leurs noms : *Milet*, *Myos*, *Priène*, *Éphèse*, *Colophon*, *Lébédos*, *Clazomènes*, *Phocée*, *Erythrée*, *Chios*, *Samos* et *Smyrne*, ville éolienne, qui fut admise dans la confédération ionienne.

de villes, dont les principales étaient *Potidée*, *Olynthe* (colonies de Corinthe). Près du Bosphore, les Mégariens avaient fondé *Chalcédoine* et *Byzance*.

Colonies de l'Italie et de la Sicile. — C'était Corinthe qui avait fondé les principales colonies de l'Occident, de *Corcyre*, de *Leucade*, qui elles-mêmes avaient bordé des essaims de leur population la côte de l'Acarnanie. C'était Corinthe qui, avec Mégare, avait exploré et colonisé la Sicile. La puissante *Syracuse* était corinthienne, *Sélinonte*, mégarienne. Les Corinthiens et les Mégariens avaient cependant laissé beaucoup de place aux Chalcidiens (*Naxos*, *Léontion*, *Catane*), aux Rhodiens (*Géla*).

Aucun peuple ne dominait particulièrement dans l'Italie méridionale, où se confondaient les colonies achéennes (*Sybaris*, *Crotone*, *Métaponte*), locriennes (*Locres*), doriennes (*Tarente*), chalcidiennes (*Rhegium*), rhodiennes (*Parthénopée*, aujourd'hui Naples). Enfin les Phocéens avaient envoyé une colonie jusque sur le littoral de la Gaule, à *Marseille*, foyer précieux d'où partit la lumière qui a éclairé notre pays.

Colonies d'Afrique. — L'Afrique n'avait pas échappé aux explorations des Grecs. Ils y fondèrent les cinq grandes villes de la *Cyrénaïque : Cyrène*, *Apollonie*, *Barcé*, *Tauchira*, *Hespéris*. Sous Psamétik, les Grecs s'ouvrirent l'Égypte et Amasis leur permit de s'établir dans la ville de *Naucratis*.

Les colonies et la métropole. — L'indépendance dont ces colonies jouissaient ne les empêchait pas de reconnaître une cité mère ou *métropole*. C'était la cité au foyer de laquelle on avait pris le feu destiné à allumer le nouveau foyer. Les colonies reconnaissaient cette filiation sacrée par l'envoi d'une ambassade ou *théorie* annuelle, chargée d'offrir des sacrifices dans les temples de la métropole.

Les colonies maintinrent leur union par la religion sous les auspices de laquelle elles s'étaient formées. Les Ioniens construisirent, à frais communs, au promontoire de Mycale en face de Samos, le temple de *Panionium* (toute l'Ionie) : là ils se réunissaient pour célébrer la fête à laquelle ils avaient donné le nom de *Panionia*. Les cités doriennes célébraient

leur fête commune en l'honneur d'Apollon au *Triopicon*, promontoire situé près de Cnide. En Égypte, les Grecs élevèrent en commun un temple sous le nom d'*Hellénion*. Mais cette union religieuse ne maintenait pas toujours la paix dans ces cités ballottées par les orages de la liberté. Les unes avaient un gouvernement démocratique, les autres aristocratique. Et souvent les divisions intestines amenaient l'établissement de la *tyrannie*[1] ou du pouvoir d'un seul, ou même la servitude étrangère quand les peuples voisins se trouvaient en mesure d'imposer leur domination.

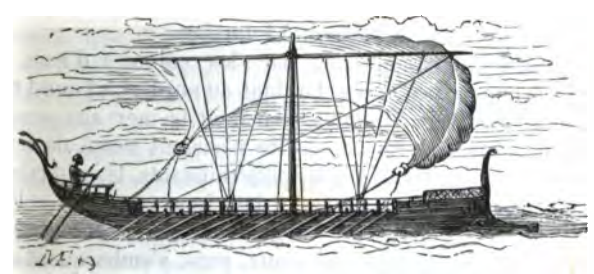
Commerce et prospérité des colonies grecques. — Presque toutes ces colonies étaient des ports de mer. Aussi les colons grecs, exclusivement navigateurs, prirent-ils la place des Phéniciens. Les cités ioniennes devinrent les grands marchés de l'Asie Mineure. Milet recevait de ses colonies de la mer Noire les pelleteries, les blés de la Scythie, les esclaves du Caucase. Elle approvisionnait ces contrées barbares des produits de l'industrie orientale. Phocée tournait surtout la proue de ses galères, qui souvent avaient jusqu'à cinquante rames, vers l'occident : ils allaient jusqu'aux comptoirs phéniciens et carthaginois de l'Espagne, jusqu'à la Gaule.

Corinthe, si bien placée pour être le lien des deux moitiés de la Grèce, l'était aussi pour relier l'Orient à l'Occident. Grâce à ses colonies de Sicile, elle avait de quoi alimenter le commerce de ses nombreux vaisseaux par les vins, les blés, les fruits de la Sicile. Marins remarquables, les Corinthiens inventèrent dès le huitième siècle la *trière* ou *trirème* (vaisseau à trois rangs de rames), qui resta jusqu'au seizième siècle de notre ère le type du vaisseau de combat. Les colonies siciliennes atteignirent à un haut degré de prospérité; Syracuse en fut la reine et les Cartha-

1. Le mot *tyran* avait en grec la signification de : maître absolu et illégal. Ce ne fut que plus tard que l'idée de cruauté fut attachée à ce mot, parce que les petits tyrans grecs eurent souvent recours à la violence et aux cruautés pour maintenir leur autorité.

ginois ne purent jamais réduire la Sicile sous leur domination.

Les villes de l'Italie méridionale étaient si nombreuses qu'on appelait ce pays la *Grande Grèce*. Crotone put, dit-on, équiper jusqu'à 120 000 hommes. Les habitants de Sybaris se laissèrent corrompre de bonne heure par les richesses, et le mot de *Sybarites* est resté dans notre langue



Vaisseau grec.

comme synonyme d'hommes adonnés à la mollesse. Les colonies africaines, placées un peu en dehors de la sphère des rivalités politiques, gardèrent plus longtemps leur prospérité, et leurs marchands s'enfonçaient dans l'intérieur du continent.

Les colonies grecques brillèrent même plus tôt que les villes de la métropole. De tous ces petits foyers dispersés s'échappa une vive lumière, et la littérature, les arts, dont nous parlerons au chapitre suivant, y arrivèrent presque tout de suite à la perfection. Fondées d'un seul coup, n'ayant pas eu à subir les tâtonnements, les dures épreuves des cités métropoles, dotées presque tout de suite de l'aisance, toujours en activité et en travail, elles développèrent plus rapidement leur intelligence. Elles eurent donc de bonne heure des poètes, des savants, des philosophes, des législateurs, des artistes. La littérature grecque s'est formée pour ainsi dire comme un bouquet cueilli dans toutes les îles de l'Archipel, sur tous les rivages de l'Asie et de l'Italie

aussi bien que sur les pentes du Parnasse, de l'Hélicon et du mont Hymette.

Le conflit avec l'Asie; opposition du monde grec et du monde oriental. — Pour être coupée par les flots, l'étendue du monde grec n'en était pas moins considérable; il formait une nation qui, en dépit de ses dialectes, parlait une même langue, adorait des divinités communes au-dessus des divinités locales, et, malgré la diversité des constitutions, avait un même amour de la liberté et un sentiment profond de la dignité humaine.

Ce monde grec confinait, par les colonies d'Asie, au monde oriental. Les Grecs, bordant au nord et à l'ouest tout le littoral de l'Asie Mineure, fermaient la mer aux peuples de l'intérieur. Les rois de Lydie n'avaient cessé de lutter contre eux. Les rois de Perse, plus puissants, les asservirent avec la Lydie et les englobèrent dans leur empire. Les Phocéens, plutôt que d'obéir aux Perses, entassèrent toutes leurs richesses sur leurs vaisseaux, puis, s'embarquant avec leurs familles, quittèrent Phocée, jetant dans la mer une masse de fer et faisant le serment de ne revenir que si le fer surnageait.

Ces succès toutefois ne suffirent pas aux monarques asiatiques. Poussé par l'orgueil et l'ambition, Darius voulut encore étendre son empire, et pour réaliser la monarchie universelle il lui fallait l'Europe. Non seulement Darius voulait avoir la satisfaction de donner à la reine Atossa des servantes d'Argos, d'Athènes et de Lacédémone, mais son instinct de despote l'excitait surtout contre les Grecs parce que ces peuples donnaient au monde l'exemple, dangereux selon lui, de gouvernements libres. Déjà Cyrus, si nous en croyons Hérodote, avait raillé ces gouvernements. Il disait, en parlant des Spartiates, qu'il « ne craindrait jamais des hommes qui avaient au milieu de leur ville une *agora*, ou place publique, sur laquelle on délibérait ». Il fallait que l'un des deux principes de servitude ou de liberté triomphât. Les souverains de la Perse ne pouvaient jouir complètement de leur absolue puissance si d'autres peuples échappaient à cette puissance. Les Grecs ne pouvaient être

en pleine sécurité si cet empire, qui avait déjà asservi les colonies, n'était pas affaibli. Le sort des cités asiatiques présageait le leur. Pour la Grèce, il s'agissait d'être ou de ne pas être.

Caractère des guerres médiques. — Aussi nul conflit n'a été plus solennel. Quoique l'histoire soit remplie de luttes mémorables, les *guerres médiques*, si reculées, ont encore le privilège d'exciter notre sympathie et notre admiration. A voir l'avalanche d'hommes que Xerxès fait rouler sur la Grèce, on peut croire ce petit peuple perdu. Il tient bon. Il a pour lui l'intelligence, la conscience de sa supériorité sur l'Asiatique. Il supplée au nombre par la bravoure, par l'adresse, par la tactique. Il marche gaiement au combat comme à l'accomplissement d'un devoir sacré et entonne le « péan » qui, par sa gravité, trouble les Perses. Il veut ou vaincre ou mourir. Il vaincra. Sans doute nous sommes toujours de cœur avec un peuple défendant son pays, mais ici, en dehors de leur destinée propre, les Grecs défendaient celle de l'humanité. Que la Grèce fût soumise, le niveau égalitaire de la servitude s'étendait sur l'Europe comme sur l'Asie et sur l'Afrique. Les mille foyers que la science avait allumés dans toutes les îles de l'Archipel et sur les rivages de la Grèce s'éteignaient; l'humanité était vouée à la corruption énervante par laquelle se soutient le despotisme oriental. C'est là le secret de l'émotion profonde avec laquelle nous lisons les récits des fameux combats de Mil-



Un soldat grec.

tiade, de Léonidas et de Thémistocle. Il semble que, nous aussi, malgré les siècles écoulés, nous soyons intéressés à l'issue des batailles de Marathon et de Salamine, à jamais retentissantes parce qu'elles furent les victoires de la civilisation sur la barbarie.

Gloire d'Athènes; Périclès. — Elles furent aussi plus particulièrement la gloire d'Athènes. Quoique les Grecs oublient à ce moment leurs divisions pour réunir leurs troupes et leurs vaisseaux contre l'ennemi commun, c'est Athènes qui supporte le poids de la lutte. Aussi Athènes, à juste titre fière de ses services et de sa puissance, voulait-elle être considérée comme la première cité de la Grèce. Les colonies, affranchies par elle, formèrent avec elle une vaste confédération maritime, ébauchée par Aristide, Thémistocle et Cimon, développée et fortifiée par Périclès.

Athènes domine la Grèce et *Périclès* domine Athènes. Royauté sans titre et sans violence, royauté du talent et de l'éloquence, tel est le caractère de l'autorité exercée par Périclès, qui évite tous les écueils d'une démocratie orageuse et sait fixer, durant vingt ans, l'inconstante mobilité du peuple athénien. Laissant le peuple voter, décider et au besoin se déjuger, les tribunaux libres, les magistrats indépendants, et ne cherchant pas même à falsifier le sort qui ne le favorisait point (car Périclès ne fut jamais archonte), ce chef de la démocratie athénienne n'exerçait que les fonctions auxquelles il était élu, comme celles de stratège, ne dirigeait que les expéditions qu'on lui confiait, et disposait de pouvoirs d'autant plus grands qu'il n'en recherchait aucun. Mais, général habile, administrateur intègre, vivant à maison ouverte, de manière à ne laisser aucune prise à la calomnie, désintéressé quoique ambitieux, il joignait la sagesse à la fermeté, l'expérience à la hardiesse. Connaissant les mille ressorts d'une démocratie, il savait les faire jouer sans la froisser, se dérobant et se montrant à propos, se taisant et parlant au moment propice, le plus souvent contraint à donner son avis et entraînant tout le monde à cet avis, parce qu'il était toujours le plus réfléchi, le mieux exposé, le plus conforme aux vrais intérêts d'Athènes. Là fut le

secret de sa force. Chatouillant et satisfaisant leur orgueil sans jamais en avoir lui-même, Périclès conduisit les Athéniens à la conquête pour ainsi dire insensible d'un vaste empire, et fit d'Athènes elle-même la ville la plus remarquable par ses monuments. Aussi son nom est-il resté associé à celui des plus grands artistes, qui furent ses amis, et lui fit-on honneur du magnifique développement artistique et littéraire qui pourtant ne fut que le fruit naturel des institutions et de l'activité d'une nation heureusement douée. Les lettres et les arts de la Grèce ont été en effet, nous allons le voir, l'épanouissement complet d'un génie cultivé par une politique favorable à l'intelligence, poussant ses rameaux sans contrainte, échauffé et fécondé par la liberté.

RÉSUMÉ

Dès l'âge qu'on appelle *héroïque* les Grecs paraissent avoir été constitués en société régulière.

Le principe de cette société fut et resta, dans les temps historiques, la *religion*. La religion cimenta l'union de la *famille*, qui elle-même donna naissance à la *phratrie*, à la *tribu*, enfin à la *cité*. La cité fut une association religieuse autant que politique.

Quand les peuples de la Grèce furent fixés, deux races se distinguèrent entre toutes les autres, les *Ioniens* et les *Doriens*. Les Doriens se personnifièrent en quelque sorte dans les *Spartiates*, les Ioniens dans les Athéniens.

Sparte, la première, reçut de Lycurgue une *constitution aristocratique*. Organisée pour la guerre, Sparte fut une ville austère, sans industrie et sans commerce. Mais elle développa au plus haut degré les vertus militaires et le patriotisme.

Athènes brilla par l'industrie, le commerce et les arts. Elle ne violentait point la nature, laissait l'enfant à sa famille, accueillait l'étranger. Son gouvernement, réformé par Solon, fut *démocratique*.

Il ne faudrait pas toutefois s'exagérer la liberté des anciens, car les anciens, même les Athéniens, asservissaient l'individu à l'État.

L'histoire grecque ne se renferme pas dans la péninsule Hellénique. La Grèce s'étendait par ses *colonies* sur les rivages de l'Asie Mineure, de l'Italie, de la Sicile, de l'Afrique. Ce fut même par ces colonies qu'elle entra en lutte avec le vaste empire perse et que s'engagèrent les *guerres médiques*, si glorieuses pour la Grèce qui maintint son indépendance, et pour Athènes en particulier.

Tableau comparé des législations de Lycurgue et de Solon.

SPARTE LYCURGUE (880?)	ATHÈNES SOLON (595)
PRINCIPE DES LOIS DE SPARTE : *Égalité des Spartiates.*	PRINCIPE DES LOIS D'ATHÈNES : *Liberté.*
ORGANISATION POLITIQUE : *Oligarchie.*	ORGANISATION POLITIQUE : *Démocratie.*
2 rois, chefs guerriers et religieux. Sénat (28 vieillards). Éphores (surveillant le roi). Assemblée des guerriers, des Spartiates, ratifiant le vote des lois.	9 archontes annuels. Sénat (400 membres). Assemblée du peuple, décide de la paix et de la guerre, nomme les magistrats. Aréopage, tribunal suprême.
ORGANISATION SOCIALE.	ORGANISATION SOCIALE.
3 classes ou plutôt 3 peuples : Doriens ou Spartiates ; Laconiens ; Hilotes. Partage des terres. Tyrannie de l'État, auquel l'enfant appartient plutôt qu'à sa famille. Repas en commun. Mépris du travail agricole, commercial et industriel. Exclusion des étrangers. Affreuse condition des Hilotes. Unique occupation des Spartiates : la guerre et la chasse. Sparte est un État exclusivement militaire.	Un seul peuple, 4 classes divisées selon la fortune, mais chacun peut s'élever aux premières. Charges proportionnées à la fortune. Propriété libre. Liberté de la famille. Éducation à la fois physique et intellectuelle. Travail obligatoire. Prospérité du commerce et de l'industrie. Accueil fait aux étrangers. Humanité envers les esclaves. Athènes est une ville industrieuse, commerçante, artistique, libérale, le vrai centre de la civilisation grecque.

CHAPITRE IX

LA LITTÉRATURE ET L'ART DES GRECS

SOMMAIRE : Les origines de la poésie. — La poésie épique. — Homère. — Hésiode. — La poésie élégiaque et morale; la satire. — La poésie lyrique. — Pindare. — La poésie dramatique; origine et caractère du théâtre grec. — Les concours dramatiques. — Eschyle, Sophocle, Euripide; éclat de la littérature grecque au temps de Périclès. — La comédie; Aristophane. — La prose; l'écriture. — L'histoire; Hérodote. — Thucydide. — Xénophon. — Les premiers philosophes; Pythagore. — Les enseignements de Socrate. — Platon. — Aristote. — Diogène le cynique; Pyrrhon le sceptique. — Le stoïcisme et l'épicurisme. — L'éloquence; Démosthènes. — Les sciences. — La médecine. — L'art. — L'architecture; les trois ordres d'architecture. — Les monuments; le Parthénon; les Propylées. — La sculpture; Phidias. — La peinture; Zeuxis, Polygnote. — Apelles. — L'industrie artistique; la céramique. — La musique. — Décadence des arts et des lettres. — Caractère général de la littérature et de l'art des Grecs.

Les origines de la poésie. — Si les institutions politiques des Grecs leur ont permis de développer leurs dons naturels, la religion fut chez eux la source de la *poésie* et de tous les autres arts. Leurs premiers chants furent des hymnes et leurs premiers poètes des prêtres. L'écriture manquant, ce fut le langage rythmé qui facilita la mémoire des compositions poétiques, et la musique leur servit à la fois de soutien et d'excitation. Ils eurent des chants exprimant la tristesse comme le *Linus*, la joie comme le *Péan* qui devint un chant de victoire, l'*Hyménée* en l'honneur du mariage, le *Thrène*, lamentation mortuaire.

Orphée, musicien et poète, célébrait les dieux et par ses accents adoucissait les bêtes sauvages; il fut un des créateurs de la religion et devint de bonne heure un personnage légendaire. Suivant les traditions, il serait allé aux enfers chercher sa compagne Eurydice que ses chants reconquirent, mais il ne devait point se retourner avant d'être sorti du royaume des ombres; Orphée se retourna et perdit une seconde fois Eurydice. Plus tard, mis en pièces par les Bacchantes, il fut jeté dans l'Hèbre, où sa tête murmurait encore : « Eurydice,

Eurydice ! » Fiction hardie et touchante qui démontre jusqu'à quel point Orphée avait poussé l'inspiration et le sentimen poétiques. *Musée*, le favori des Muses, était un disciple d'Orphée, dont le souvenir se rattachait aux mystères d'Éleusis

La poésie épique. — Puis les poètes (ou *aèdes*) chantèrent les héros en s'accompagnant de la *cithare* et de la *phorminx*[1] : ce furent les premiers poètes *épiques*[2]. D'autres n s'appliquèrent plus à composer eux-mêmes leurs poèmes ils récitaient ceux des autres : ce furent les *rapsodes*, qu se répétaient nécessairement; de là le sens dégénéré du mot *rapsodie*, employé encore de nos jours pour désigne une répétition longue et fastidieuse.

Homère. — Mais au onzième siècle avant l'ère chrétienn parut *Homère*, auquel sept villes se disputèrent plus tar l'honneur d'avoir donné naissance, alors que toutes l'avaien laissé aveugle promener sa poésie et sa misère[3]. Homère dont l'*Iliade* et l'*Odyssée* prouvent l'existence, en dépit d critiques modernes véritablement trop subtils, anima le cie aussi bien que la terre, entre-choqua les dieux comme le héros, et agrandit le sujet de la *guerre de Troie* au point d'en faire une épopée universelle, humaine et divine.

Le sujet de l'*Iliade* c'est la querelle d'Achille et d'Agamemnon sous les murs de Troie. Mais le vrai sujet, c'es la guerre de l'Europe et de l'Asie, les luttes des dieux prenant part à la querelle, l'observation profonde et l'expression vive des sentiments les plus intimes de l'âme humaine L'orgueil d'Agamemnon, le ressentiment tenace d'Achille, la prudence du sage Nestor, l'amitié de Patrocle, la ten-

---

1. Ces instruments primitifs se composaient de deux traverses reposant sur une boîte oblongue qui permettait de placer debout l'instrument. Les cordes étaient tendues sur les deux traverses au moyen de chevilles. La lyre ne fut qu'une cithare perfectionnée. Elle eut d'abord quatre cordes. Terpandre lui en donna sept.

2. Ce mot vient du nom du vers employé, l'*épos* ou hexamètre (six pieds ou douze syllabes).

3. Smyrne et Chios sont celles dont les prétentions paraissent les mieux fondées. Des légendes assez douteuses mais populaires le représentent vieux, aveugle et allant de ville en ville réciter ses vers pour gagner sa vie.

dresse conjugale d'Hector qui n'affaiblit pas son courage, l'amour paternel du vieux Priam allant réclamer à Achille le cadavre d'Hector et baisant les mains du meurtrier de son fils : tout cela nous attache, nous captive, nous remue jusqu'au fond du cœur. Les scènes variées des combats où l'art du poète multiplie les épisodes et les émotions, la mort de Patrocle, le combat d'Achille et d'Hector, se succèdent sans vous laisser respirer autrement que par des épisodes gracieux comme ceux d'Achille se plaignant à sa mère Thétis, des vieillards troyens admirant Hélène, la cause funeste de leurs malheurs ; les adieux d'Andromaque et d'Hector ; la description des armes fabriquées par Vulcain pour Achille, les funérailles d'Hector et de Patrocle, sans parler non plus d'une foule de petites scènes habilement encadrées dans les grandes, de digressions sur les dieux et les héros, de descriptions de pays et de villes. Batailles et passions, paysages et émotions, mêlées sanglantes et calme champêtre, joies et douleurs, accents familiers et prières éloquentes, tout se trouve dans l'*Iliade*, qui impose surtout par sa grandeur.

C'est un autre charme qui se dégage de l'*Odyssée*. Les infortunes d'Ulysse errant dix années sur les flots avant de revoir son petit royaume d'Ithaque, ont fourni à Homère le dessein d'un poème plus humain que celui de l'*Iliade*. Comme son héros, le poète voyageur a vu, avant de perdre les yeux, beaucoup de pays et beaucoup de villes. Il nous promène sur tous les rivages de la Grèce, réunissant toutes les légendes, tous les mythes, racontant une foule d'histoires, sans abandonner pour cela son héros, ici retenu par la tendre Calypso, là menacé par le cyclope anthropophage ; tantôt sourd aux chants perfides des sirènes, tantôt se défiant de la magicienne Circé ; recueilli, après un horrible naufrage, dans l'île des Phéaciens, où la fille d'Alcinoüs, Nausicaa, lui apparaît souriante comme la déesse du salut ; enfin, après tant d'épreuves, rentrant dans son île d'Ithaque, où il lui faut vaincre les prétendants et se faire reconnaître de Pénélope, le type immortel de la fidélité conjugale.

Homère est à la fois un poète descriptif, historien et

moraliste. Il aime la nature, « la mer retentissante », les ombrages, les sources et les rivières. Au milieu de ses fictions il trace un tableau pittoresque de la société, des mœurs, de la religion et des idées de son époque. Il est de son temps et de tous les temps par les belles leçons qui se dégagent de ses œuvres. Tous les anciens ont rendu hommage à ses idées nobles, et un Père de l'Église, saint Basile, en recommandait la lecture comme une nourriture saine et fortifiante. Enfin son œuvre immense est comme un océan où tous les écrivains et les artistes ont puisé à pleines mains[1].

Hésiode. — Hésiode, qui vivait probablement au temps d'Homère, fut loin de l'égaler[2]. Il fit surtout servir la poésie à l'enseignement et laissa deux poèmes didactiques : *les Travaux et les Jours*, la *Théogonie*. Dans le premier il vante et explique le travail de la terre, mêlant du reste à ses prescriptions techniques des conseils et des vérités morales. La *Théogonie* fixe en quelque sorte les croyances des Grecs relativement à l'ancienne religion ; Hésiode énumérait les dieux et les déesses, non sans joindre à son catalogue aride des épisodes empreints d'une vraie grandeur, tels que le combat de *Jupiter contre les Titans*.

La poésie élégiaque et morale ; la satire. — Aux vers longs les Grecs accouplèrent bientôt des vers plus courts et firent de petites compositions, qu'on appela du nom d'*élégies*. Ce mot qui, dans notre langue, signifie un chant de tristesse,

---

1. Il serait impossible de citer tous les imitateurs d'Homère. Rappelons seulement pour la France le beau livre du *Télémaque*, par Fénelon, les pièces d'André Chénier et de son frère Marie-Joseph Chénier, l'épopée des *Martyrs* de Chateaubriand. Le grand peintre *Ingres* a en quelque sorte symbolisé la gloire d'Homère dans son *Apothéose*, où il a groupé autour du poète grec tous les plus grands génies de tous les pays et de tous les temps.

Nous ne saurions trop recommander de lire l'œuvre elle-même dans la meilleure traduction que nous ayons : *Homère*, traduction de P. Giguet, ou au moins un abrégé de cette traduction : *Beautés de l'Iliade et de l'Odyssée* (librairie Hachette).

2. Hésiode naquit ou du moins vécut à Ascra en Béotie vers le dixième siècle, d'autres disent le neuvième, avant J.-C.

n'avait point le même sens chez les Grecs, et rien ne prouve que les vers courts ou *élèges* aient été employés à exprimer spécialement la joie et la douleur. *Callinus* (d'Éphèse) s'illustra le premier dans ce nouveau genre de littérature (septième siècle avant J.-C.). *Tyrtée* (même siècle), par ses chants de guerre, animait les Spartiates, qui les répétaient en marchant au combat ou sous la tente pour s'exciter à de nouvelles luttes.

Archiloque, de Paros, contemporain de Tyrtée, inventa l'*ïambe* pour lancer ses traits acérés contre ses ennemis. « Ses vers, dit Villemain, donnaient la mort, et la *satire* débuta ainsi avec une violence qu'elle a rarement atteinte[1]. »

Avec *Solon* (sixième siècle) la poésie élégiaque devint surtout morale. Le célèbre législateur d'Athènes fut un poète remarquable : dans sa jeunesse il avait décidé, par son enthousiasme, les Athéniens à reprendre l'île de *Salamine*. Plus tard il se borna à des préceptes, des maximes de conduite qui firent donner à ce genre le nom de *poésie gnomique* (science, sagesse) et dans lequel excellèrent aussi *Théognis*, *Simonide* d'Amorgos.

Hipponax, d'Éphèse, appliqua des formes solennelles à des scènes grotesques et inventa le poème héroï-comique ou la *parodie*.

La poésie lyrique. — D'autres poètes, surtout des Éoliens, en Asie Mineure, donnaient un plus libre cours à leurs inspirations, à leur enthousiasme. De là des mètres variés, des coupures, des sauts hardis d'une pensée à une autre, en un mot l'*ode* avec ses mille combinaisons, son allure impétueuse. Ce fut la vraie *poésie lyrique*, car les paroles étaient modelées sur la musique, sur la *lyre* que Terpandre de Lesbos, le premier poète éolien, perfectionna.

---

1. Les satires d'Horace sont vives sans être méchantes. Celles de Juvénal furent plus acerbes et plus éloquentes. Boileau a plutôt imité Horace. André Chénier et Aug. Barbier ont cherché à approcher de l'énergie d'Archiloque, auquel ils ont emprunté le nom de plusieurs de leurs pièces : les *Iambes*. Leur indignation est plus noble parce qu'elle s'attaque surtout à la mauvaise foi politique et à l'avidité des faux patriotes.



Alcée, né dans la même île (septième siècle), se fit, par se odes politiques comme par celles où il chante le plaisir une renommée qui traversa les âges, et ses vers ont plu d'une fois inspiré le poète latin Horace. Il adressa auss ses chants à *Sapho*, « couronnée de violettes, chaste e doucement souriante ». Cette femme poète, sur l'existenc de laquelle nous n'avons pas de données certaines, a ét peut-être confondue avec une autre Sapho que la légend représente se précipitant, dans son désespoir, du haut d rocher de Leucade. Sapho fut vantée dans toute la Grèc pour la douceur de ses vers gracieux. Elle nous atteste comme une autre femme poète, *Corinne*, de Béotie, qu'au septième et sixième siècles les femmes n'étaient pas encor parquées dans l'intérieur de la maison (le *gynécée*, comm on disait), et qu'elles se mêlaient, plus qu'elles ne le feron au siècle de Périclès, au mouvement et aux passions de l société.

Les Doriens excellèrent aussi dans la poésie lyrique, ave *Alcman* (de Sparte), *Stésichore* (septième siècle), *Ibycus* d Rhégium. Les Ioniens ne leur furent pas inférieurs, mais s distinguèrent surtout par des pièces légères, comme cel les d'*Anacréon*, de Téos (sixième siècle), particulièremen consacrées au plaisir et qui ont donné naissance à l'expres sion d'*anacréontique* pour désigner des vers plus ou moin licencieux.

Pindare.— Le plus illustre des poètes lyriques fut *Pindare*, né en Béotie, près de Thèbes (522). Il fit vibrer toutes le cordes de la lyre, et composa une foule d'hymnes religieux d'hymnes de victoire ou de chants de deuil. De son œuvr immense, car Pindare vécut et chanta jusqu'à une extrêm vieillesse, il ne reste que les *Odes triomphales*, appelée ainsi parce qu'elles célébraient les triomphes des vain queurs aux jeux Olympiques, Pythiques, Néméens et Isthmi ques. Maigre sujet que des combats, toujours les mêmes, une course de chars, une lutte d'athlètes, un succès dan l'art de lancer le disque, mais Pindare savait le féconder. Le héros était la plupart du temps sans histoire; Pindar lui en créait une par celle de sa famille ou de sa cit

et par celle des dieux protecteurs de sa cité. De digressions en digressions le poète arrivait à quelque sujet noble où son inspiration l'élevait au plus haut degré du sublime. « Tel qu'un torrent, grossi par les orages, dit Horace, se précipite des montagnes et franchit les rives connues, ainsi bouillonne, ainsi déborde à flots profonds le vaste génie de Pindare. » Les modernes ne peuvent guère se rendre juges à leur tour, parce que les poésies de Pindare ont pour eux une foule d'obscurités et que les allusions mythologiques de l'auteur nous laissent nécessairement plus froids. Les lettrés cependant découvrent dans Pindare une philosophie, une morale qui dénotent, au sixième siècle, un vrai progrès de l'esprit de réflexion concilié avec la foi vive des premiers âges[1].

La poésie dramatique; origine et caractère du théâtre grec. — La poésie dramatique, qui exige un état de civilisation déjà avancé, naquit plus tard en Grèce, mais naquit de la poésie lyrique, et le théâtre sortit des fêtes religieuses[2].

Les Grecs, les Athéniens surtout, célébraient en grande pompe les fêtes de *Dionysos* ou Bacchus, ce dieu extraordinaire dont la légende compliquée semblait avoir résumé toutes les aspirations nobles et tous les désirs grossiers des hommes primitifs. A ces fêtes, des *chœurs* distribués par groupes ou demi-chœurs chantaient les louanges du dieu. Puis un acteur mêla le *récit* aux strophes pour couper la monotonie. On raconta les aventures ou un trait de l'histoire de Bacchus. Point de mise en scène : la fête conservait son caractère religieux.

1. Pindare, né en 522 aux environs de Thèbes (Béotie), mourut à quatre-vingts ans. Il était recherché, accueilli, fêté par toutes les cités, où il avait reçu, par décret amphictyonique, droit d'hospitalité. Il était *proxène*, hôte public, de la république d'Athènes. Sa renommée, plus tard, protégea sa maison lorsque Thèbes fut détruite par Alexandre. — Pour bien comprendre le génie de Pindare, il faut lire l'ouvrage de Villemain : *Essai sur Pindare*.

2. Même développée, la *tragédie* conserva son nom primitif de *chants du bouc* (*tragos*, *ôdè*), sous lequel était désignée la poésie qui accompagnait le sacrifice.

L'intervention d'un personnage causant avec le chœur, c'était le dialogue trouvé, invention dont on fit honneur à *Thespis*. *Eschyle* introduisit un second personnage, mais l'action resta pour ainsi dire nulle. C'était une situation mise sous les yeux du spectateur et interprétée à la fois par les plaintes de la victime et par les chants du chœur, en un mot un drame lyrique.

Les Grecs ne s'enfermaient pas dans une salle enfumée. Sous leur beau ciel ils écoutaient en plein air ces chants et ces récits, qui les captivaient des journées entières. Placés sur un théâtre élevé, les acteurs portaient, pour être mieux vus, un masque énorme représentant les traits du dieu ou du héros du drame : ils chaussaient le *cothurne*, brodequin à semelles très épaisses qui rehaussait la taille du personnage en scène. Le chœur se tenait sur une partie réservée en avant de la scène, l'*orchestre*. Il évoluait, passant d'un côté à un autre ; le *coryphée* dirigeait le chant et, dans les dialogues, prenait la parole au nom du chœur tout entier. Le décor, toujours le même, était ou un temple, ou un portique de palais, décor relevé par le cadre grandiose de la ville et de ses monuments, des montagnes voisines et de la mer, dont on apercevait au loin les flots miroitant au soleil. Point de rideau se baissant par intervalles : la pièce se jouait entière, sans autre répit que les chants du chœur coupant les actes et les scènes. Entre deux pièces seulement, on *levait* un rideau enfoncé dans la partie basse du théâtre. L'art du machiniste semble pourtant avoir été développé, à en juger par les groupes de divinités amenées sur la scène, comme les *Océanides*, qui viennent « par la route des oiseaux » converser avec Prométhée enchaîné sur le Caucase. Le théâtre grec paraît avoir pratiqué, principalement pour les comédies d'Aristophane, certaines transformations analogues à celles des féeries modernes[1].

Les concours dramatiques. — Ces représentations

---

1. Lire sur le théâtre grec, sujet que nous pouvons à peine effleurer, l'œuvre sans doute très vaste mais bien complète de Patin : *Les tragiques grecs* (4 volumes).

théâtrales, principal attrait des fêtes de Bacchus à Athènes, donnaient lieu à des concours littéraires. Chaque poète se présentait avec quatre pièces ou *tétralogie*, comme on disait : trois tragédies sur des sujets souvent tirés de la même légende ; enfin un drame satirique qui était comme la petite pièce du spectacle. Vers le milieu du cinquième siècle, la tétralogie ne fut plus exigée : les poètes luttèrent pièce contre pièce, surtout depuis l'introduction de la comédie dans les concours. Dans les premiers temps, c'était le peuple lui-même qui décidait par acclamation les rangs des poètes. Plus tard on institua un tribunal de cinq juges, tirés au sort, qui prononçaient l'arrêt.

Eschyle, Sophocle, Euripide ; éclat de la littérature grecque au temps de Périclès. — La tragédie, selon la forte expression d'un critique allemand, Schlegel, sortit « armée de toutes pièces du cerveau d'Eschyle, de même que Minerve s'était élancée de la tête de Jupiter ». Poète et soldat, un des vainqueurs de Marathon et des concours dramatiques, Eschyle transporta les Athéniens par la grandeur de ses conceptions. Dans le *Prométhée enchaîné* il montre l'obstination invincible d'un dieu victime d'un autre dieu, et la profondeur des idées a donné lieu à des commentaires qui ont été jusqu'à voir dans Prométhée une esquisse confuse du Messie annoncé par les prophètes hébreux. Eschyle tira aussi des situations (non des actions) des légendes nombreuses fournies par l'âge héroïque : *les Sept chefs contre Thèbes*, les malheurs de la famille d'*Œdipe*, de la famille d'*Agamemnon*. L'*Orestie* ou la trilogie formée de l'*Agamemnon*, des *Choéphores*[1] et des *Euménides*[2], est, au ugement de tous les critiques, la plus grande œuvre que nous ait léguée l'antiquité à côté de l'Iliade et de l'Odyssée.

1. Porteurs de libations. Ce nom vient des captives troyennes qui, conduites par Électre, offrent des libations sur le tombeau d'Agamemnon, tué par sa femme Clytemnestre et son rival Égisthe.

2. Les *Euménides* (bienveillantes), nom nouveau donné aux *Furies* qui remplissent la pièce en poursuivant Oreste, meurtrier de sa mère Clytemnestre, et qui, cédant à la prière de Minerve, deviennent des déesses protectrices.

La pièce nationale des *Perses* flattait le patriotisme grec en montrant la désolation de la cour ennemie à la nouvelle du désastre de Xerxès. Du reste sept tragédies seulement sont arrivées jusqu'à nous, et Eschyle, dont l'activité et la fécondité furent prodigieuses, en avait laissé soixante-dix[1].

Eschyle avait aussi combattu à Salamine. Dans les chœurs qui célébrèrent cette victoire, on remarquait le jeune *Sophocle*, qui devait être le rival d'Eschyle [2]. Ce jour-là naissait en même temps *Euripide*, qui devait continuer l'œuvre des deux premiers créateurs du théâtre grec.

Sophocle anima davantage la tragédie. Il introduisit un troisième personnage. Il représenta une action qui se nouait et se dénouait sur le théâtre. Il se rapprochait de la réalité mise pour ainsi dire sous les yeux du spectateur. Abandonnant les héros plus grands que nature, chers à Eschyle, il s'appliqua plutôt à faire parler l'homme. Non qu'il s'affranchit des sujets religieux et légendaires, non qu'il renonçât à faire intervenir la loi du Destin, mais il faisait une part plus large à la responsabilité humaine, il observait et peignait les caractères. La tragédie prit avec lui une forme nouvelle, qu'elle a gardée à travers les âges.

---

1. Eschyle, né en 525 dans l'Attique, à Éleusis, était frère d'un héros, Cynégyre, qui périt à la bataille de Marathon. Lui-même s'était distingué à cette bataille. Quoiqu'il eût remporté les plus beaux succès au théâtre à Athènes, il quitta cette ville dans sa vieillesse et alla mourir en Sicile (456). Plus tard, une fable ridicule circula sur sa mort. Il aurait été tué par un aigle laissant tomber une tortue sur sa tête chauve qu'il prenait pour un rocher. Eschyle avait lui-même composé son épitaphe, où il ne parle pas du poète : « Ce monument couvre Eschyle, fils d'Euphorion. Né Athénien, il mourut dans les plaines fécondes de Géla. Le bois tant renommé de Marathon et le Mède à la longue chevelure diront s'il fut brave : ils l'ont bien vu ! »

2. Sophocle, né en 495 avant l'ère chrétienne, eut une vie simple et noble, uniquement occupée de ses beaux travaux. Il jouit d'une longue vieillesse, jusqu'en l'an 406. Il a donc rempli l'époque qu'on appelle le siècle de Périclès : il fut d'ailleurs stratège et collègue de ce grand chef de la république athénienne. Les tragédies qui nous restent de lui sont : *Antigone*, *Électre*, *les Trachiniennes*, *Œdipe roi*, *Œdipe à Colone*, *Ajax*, *Philoctète*.

Comme Eschyle, Sophocle, vingt fois vainqueur dans les concours littéraires, avait composé une foule de pièces (plus de cent). Il ne nous en reste également qu'un petit nombre, mais des chefs-d'œuvre. Sophocle a, comme Eschyle, traité les légendes sinistres d'Oreste dans la tragédie d'*Électre*, où cette sœur d'Oreste le pousse au meurtre de Clytemnestre pour venger la mort d'Agamemnon. Il a surtout immortalisé la lamentable histoire d'*Œdipe* qui lui-même découvre, à force de questions, les crimes dont il a été l'auteur inconscient, d'Œdipe qui se punit lui-même en s'arrachant les yeux et traîne une vieillesse misérable soutenue par le dévouement filial d'Antigone. *Antigone* est elle-même le sujet d'une autre tragédie où elle personnifie l'amour fraternel et se dévoue à la mort pour rendre à son frère Polynice les honneurs de la sépulture. La fureur d'*Ajax*, les longues souffrances de *Philoctète* blessé et abandonné, ont encore inspiré à Sophocle de magnifiques



Un chœur de tragédie.

tragédies où l'action est plus simple, sans perdre de son intérêt émouvant.

L'émotion est pourtant la qualité principale d'*Euripide*[1]. S'éloignant davantage des données religieuses, pénétrant plus avant dans le cœur humain, Euripide fait surtout parler la passion. Vivant à une époque où la foi déclinait, il fut un poète philosophe et abusa même des sentences morales.

Ainsi, dans le même siècle, à l'époque heureuse qu'on a surnommée le *siècle de Périclès*, brillèrent les trois plus grands génies qui aient su tirer du théâtre les leçons les plus hautes. Eschyle prenait ses modèles dans un monde idéal, Sophocle les rapprocha de notre nature, Euripide les fit semblables à nous. Le premier excitait surtout la terreur, le second l'admiration, le troisième la pitié. Tous trois donnèrent à la langue poétique des Grecs un éclat qui, chez Eschyle, ressemblait à celui de la poésie lyrique, tandis que le style moins hardi de Sophocle se maintenait dans une noblesse soutenue et une harmonie parfaite et qu'Euripide charmait par la grâce et le sentiment[2].

---

1. Euripide, né à Salamine en 480, mort en 407, eut, malgré son génie, beaucoup de difficultés à vaincre. Il ne triompha que cinq fois aux concours, et plusieurs fois ses pièces furent rejetées par le peuple. On finit cependant par lui rendre justice, et les Athéniens le regrettèrent plus qu'un autre poète.

Il nous reste dix-huit tragédies d'Euripide et un grand nombre de fragments. Les principales sont : *Alceste*, *Médée*, *Hippolyte*, *Hécube*, *Andromaque*, *les Suppliantes*, *les Troyennes*, *Iphigénie en Tauride*, *Iphigénie à Aulis*.

2. Les trois grands tragiques grecs ont inspiré les meilleurs auteurs de tous les temps et de tous les pays. Pour ne parler que de notre littérature, Eschyle, dont Corneille rappela pour ainsi dire l'image, fut imité, de loin il est vrai, par Voltaire, Crébillon, Soumet, Lemercier, Alexandre Dumas père, qui lui empruntèrent des pièces tirées de la trilogie d'*Oreste*. Des artistes, des sculpteurs lui demandèrent beaucoup de sujets de marbres et de peintures. Sophocle faisait les délices de Racine, qui le savait par cœur et lui emprunta, sinon des sujets de pièces, du moins la perfection élégante de son style. Fénelon lui dut, dans son *Télémaque*, l'épisode touchant de Philoctète. Voltaire imita l'*Œdipe roi*. L'*Œdipe roi* fut encore imité par Corneille, M.-Joseph Chénier et Jules Lacroix, qui s'est en quelque sorte borné à une traduction, sans parler des imitations d'*Electre* par Voltaire, Crébillon, Ducis, Soumet. *Euripide* qui,



La comédie; Aristophane[1]. — En même temps que la tragédie, naissait la *comédie* (chant du banquet). Elle était déjà en germe dans les drames satiriques; mais *Aristophane* lui donna sa forme et la représente en quelque sorte à lui seul. Il nous est presque impossible, avec les idées modernes, de nous figurer l'effet produit par ces comédies accompagnées de chœurs, de travestissements, de changements féeriques. Ces moyens matériels ne sont pourtant que l'accessoire pour Aristophane, dont la verve mordante s'exerça sur tous les sujets et principalement sur les mœurs politiques. A une époque où la presse ne pouvait exister, les comédies d'Aristophane servirent de pamphlets d'une hardiesse vraiment extraordinaire.

Rien ne démontre mieux la liberté d'Athènes, où un auteur comme Aristophane, admirateur du passé, ennemi des formes nouvelles de gouvernement et sympathique à l'aristocratie, pouvait parodier les institutions mêmes. Les Athéniens pardonnaient à Aristophane en faveur de son esprit. Ils riaient volontiers d'eux-mêmes sans se corriger. Il faut ajouter néanmoins que cette liberté, poussée jusqu'à la licence, ne fut pas maintenue et que la comédie, après Aristophane, fut ramenée à des sujets de la vie intime et déclina rapidement.

Aristophane pourtant, bien qu'il soit digne d'être le mets des plus délicats, a mélangé ses comédies de bouffonneries et d'expressions grossières qui nous montrent comment on pouvait parler au peuple d'Athènes. Il est vrai que les

---

par ses manières philosophiques, fut en quelque sorte le maître suivi par Voltaire, a inspiré à Racine trois de ses plus touchantes tragédies : *Andromaque*, *Iphigénie en Aulide* et *Phèdre*. Que serait-ce si nous pouvions suivre ces imitations dans les autres littératures et nous rendre compte ainsi de la longue influence de ces génies grecs qui ont créé les premiers et les plus purs modèles de l'art dramatique.

1. La vie d'Aristophane n'est pas exactement connue. Il commença à faire représenter ses pièces vers 427, et son dernier ouvrage est de l'an 390.

Aristophane a laissé des comédies littéraires : *les Grenouilles*, *les Nuées*, dans laquelle il s'acharnait à tort contre Euripide et contre Socrate; puis des comédies politiques : *la Paix*, *les Chevaliers*, *les Acharniens*, *les Guêpes*, *l'Assemblée des femmes*, *Plutus*, *les Oiseaux*.

femmes étaient exclues des représentations des comédies. Mais, en écartant les scènes et les expressions licencieuses, on admire dans ce poète comique un esprit gracieux et fin, souvent élevé, car plusieurs morceaux atteignent l'élan de la poésie lyrique, son imagination prompte et hardie, sa souplesse, sa pénétration, son style énergique et sa gaieté perpétuelle. Son éclat de rire a traversé les âges, et sa verve a excité certainement la verve des plus grands poètes comiques et particulièrement celle de Molière.

Après Aristophane, la comédie grecque ne se releva un moment qu'au troisième siècle, avec *Ménandre*, qui fut vraiment moraliste.

La prose; l'écriture. — Les ouvrages en prose sont bien postérieurs, en Grèce, aux poésies. La prose a besoin de l'écriture. Or l'écriture ne se répandit qu'assez tard, faute de matière première, et il fallut, pour la populariser, l'importation du *papyrus* d'Égypte. C'est au temps de Pisistrate (sixième siècle) que pour la première fois on voit mentionnés des *bibliothèques*, des dépôts de *biblia* ou d'ouvrages écrits sur papyrus (byblos). C'est Pisistrate qui fit recueillir, coordonner et fixer les poèmes d'Homère. Encore le papyrus se maintint-il à un prix fort élevé et on employait toujours en concurrence des planchettes de bois[1].

L'histoire; Hérodote. — On avait donc beaucoup de peine à écrire des compositions en prose, et l'histoire ne se conserva d'abord que dans des récits poétiques ou dans les annales des temples et des villes. Quelques hommes s'appliquèrent à publier les faits intéressants, mais leurs œuvres, perdues aujourd'hui, ne paraissent pas avoir grand intérêt : on appelait ces historiens des *logographes* et l'art faisait défaut à leurs compositions.

1. C'est ce que nous apprend le compte des dépenses faites par les Athéniens pour le célèbre temple d'Érechthée, dont quelques pages sont parvenues jusqu'à nous dans la copie sur marbre qui était déposée à l'Acropole. On y voit mentionnées ces planchettes sous le nom de *sanides*, et les feuilles de papier ou *chartai*. Or la feuille de papier, dont le prix est coté sur le marbre, valait alors à peu près ce que vaut une rame de papier ordinaire pour l'usage de nos écoliers. (E. Egger, *Mémoires d'histoire ancienne et de philologie*.)

L'histoire naquit véritablement au cinquième siècle, avec *lérodote* [1]. Esprit profondément religieux, convaincu de 'intervention divine dans la conduite des affaires humaines, lérodote voyait dans les conflits et les révolutions des cités a main de la *Némésis*. Aussi s'appliqua-t-il à rechercher es causes religieuses des événements, à recueillir les tradiions, visita les temples, les oracles les plus célèbres et 'instruisit de tous les faits dignes de mémoire. D'autre part, vivant à une époque où déjà l'esprit critique s'exerçait, lérodote, toutes les fois qu'il n'était pas arrêté par un crupule religieux, discutait et pesait les témoignages. Il avait donc à la fois s'élever à l'idée générale, sans laquelle es faits historiques n'ont pas de lien, et débrouiller les locuments particuliers pour en tirer la vérité historique. a lutte retentissante de la Grèce contre l'Asie avait vivenent frappé son imagination : il la choisit comme sujet de on ouvrage. Puis, agrandissant ce sujet, versé dans la conaissance du monde oriental et du monde grec, il entreprit le remonter aux origines de la lutte et fut amené par là à omposer une sorte d'histoire universelle.

On ne sait qu'admirer le plus, ou l'art avec lequel sont oordonnées toutes les parties d'un vaste ensemble, ou la ariété des mille récits ajustés sans effort, tantôt familiers, antôt élevés, alliant à la grâce des fables la sévérité de 'histoire, et tous écrits dans une langue simple et forte, acile, aimable, où se reflètent, pour ainsi dire, la candeur e l'historien poète et la sagesse de l'historien philosophe.

Thucydide [2]. — Hérodote suscita Thucydide. On raconte

---

1. Hérodote, né à Halicarnasse en 484, passa presque toute sa vie à oyager. Il visita l'Assyrie, l'Egypte, l'Asie Mineure. Des dissensions in-stines le forcèrent à s'exiler de sa patrie, et il se retira dans la colonie recque de Thurium, en Italie, où il mourut en 404.

2. Thucydide, né en Attique (471), appartenait à une des familles les lus considérables d'Athènes. Il fut chargé de diverses expéditions dans a guerre du Péloponèse, mais en 424, n'ayant pu réussir à s'emparer l'Amphipolis, il fut condamné à l'exil et se retira en Thrace. Il ne fut appelé qu'à la fin de la guerre. On ne sait pas précisément la date de a mort, qu'on place vers l'an 395 avant notre ère.

que Thucydide encore jeune (il avait quinze ans) assista une des lectures qu'Hérodote faisait d'une partie de so œuvre dans les assemblées solennelles. Il fut saisi d'adm ration au point de verser des larmes. Lui aussi voulut êtr historien. Il s'y prépara en se mêlant aux affaires publique et, comme général athénien dans la guerre du Péloponès vit de près l'agitation, les rivalités des cités grecques.

L'histoire, avec Thucydide se préoccupe exclusivemen des intérêts politiques, des armées, des marines, du talen des divers personnages. Elle ne cesse pourtant d'être u art. Habile à démêler les péripéties de la *guerre du Pélopo nèse*, qu'il expose dans une narration précise et serrée, les conduit comme les actes d'un drame, met en scène le personnages et pousse l'illusion jusqu'à les faire parler Grâce à lui nous avons, sinon le texte, du moins le sens de discours politiques du temps, surtout ceux de *Périclès* Thucydide a donné pour ainsi dire à l'histoire sa dernièr forme par l'analyse sérieuse des causes, l'étude des passions et par ses récits exacts, sobres, resplendissant de l'éclat e retentissant du bruit des armes.

Xénophon[1]. — Les grands écrivains se perpétuaient don au delà de l'époque de Périclès, et, après Thucydide, on eu *Xénophon*. Athénien de naissance et d'esprit, Xénophon, chos singulière, se fit Spartiate, passa la plus grande partie de sa vi à Lacédémone, dont il aimait les institutions aristocratiques mais resta le plus Ionien et le plus délicat des écrivains Cet élève assidu de Socrate dirigea avec la prudence d'u

1. Xénophon, né en Attique (445), suivit les leçons du philosoph Socrate, puis prit part à différentes expéditions de la guerre du Pélo ponèse. Socrate lui sauva la vie à Délium. Xénophon, après la guerre voyagea et s'engagea au service de Cyrus le Jeune. Il dirigea la fameus retraite des *Dix Mille*. La mort de Socrate, les excès de la démocrati athénienne le déterminèrent à passer chez les Lacédémoniens, où il fu l'ami du roi Agésilas. Il a laissé comme œuvres historiques l'*Anabas* son chef-d'œuvre, ou récit de l'expédition des *Dix Mille*, et une histoir de la Grèce, les *Helléniques*, continuant l'ouvrage de Thucydide et allan jusqu'à la bataille de Mantinée. Il a écrit aussi la *Cyropédie*, ou jeuness de Cyrus, sorte de traité d'éducation, et compte aussi parmi les philo sophes, car il nous a laissé les *Mémoires sur Socrate*.

;énéral consommé la *retraite des Dix Mille* et la raconta ıvec le talent d'un historien, rehaussé par la modestie la ›lus sincère. Xénophon, qui admirait et s'efforçait d'imiær Hérodote, chercha à l'égaler par une vaste composition, es *Helléniques*, où il résuma d'une manière incomplète et vec une partialité évidente pour les Spartiates les évéıements de son temps. Les ouvrages de Xénophon se reommandent par le mérite du style, toujours simple et ıaturel sans cesser d'être élégant. On ne sent point le traail, et une heureuse facilité rapproche Xénophon de son ıodèle Hérodote[1].

Les premiers philosophes; Pythagore. — Xénophon vait aussi mérité d'être compté parmi les philosophes. Par uels progrès les Grecs en étaient-ils arrivés, eux si éblouis e la nature, à s'en détacher au point de donner au ıonde les plus beaux modèles de la discussion abstraite, de ı réflexion et du raisonnement? Ce n'est pas ici le lieu de indiquer. Mais ce fut évidemment le résultat d'un long ·avail qui remonte aux premiers temps et aux premiers ıges de la Grèce.

Le mot *sophoi*, sages, désignait à l'origine les savants; mot *sophia*, la science[2]. Au septième siècle, *Thalès de ilet* avait déjà cherché l'explication scientifique du monde. l'avait rapportée à un élément unique, l'*eau*. *Anaxiandre*, citoyen de Milet comme Thalès, ramena le monde une substance première, l'*infini* (la matière illimitée), qui ›ntient en soi des éléments de tout. *Anaximène* considéra ısuite l'air comme l'élément infini et primitif. *Héraclite* ·oposa le feu pour l'agent universel. Enfin *Anaxagore* eut premier l'idée d'une intelligence organisatrice des choses.

---

1. Il faut citer aussi parmi les écrivains grecs de cette époque *Ctésias* Cnide, longtemps médecin à la cour du roi de Perse *Artaxerxès II* ıémon. Il écrivit un grand ouvrage sur les *Assyriens*, les *Mèdes* et *Perses*, dont nous n'avons que des fragments. Ctésias aime le merilleux, et on se défie avec raison de ses récits, trop souvent fabuleux.

2. Les sept sages de la Grèce furent : Thalès de Milet, Pittacos de Miıène, Bias de Priène, Cléobule de Lindos, Solon d'Athènes, Chilon de cédémone et Périandre de Corinthe.

Mais ces hommes, par la bouche desquels bégayait timide-ment la science des choses naturelles, joignaient à leurs hy-pothèses des maximes et des sentences morales.

D'autre part, en dehors de cette école dite *ionienne* une école *dorienne* se formait, dont le représentant le plu fameux fut *Pythagore*[1] (sixième siècle). Après de long voyages et de dures épreuves, Pythagore put fonder dans un des colonies de l'Italie méridionale son *institut*, associatio politique et religieuse. Les affiliés se reconnaissaient à de signes secrets : vivant dans une absolue communauté d biens, mais soumis à un règlement minutieux, ils devaien se vêtir de lin, s'abstenir de sacrifices sanglants et de viand de fèves et de quelques autres aliments. La règle pythagor cienne prescrivait aux membres de l'association, comme re mède moral, l'examen de conscience quotidien. C'est u sujet de discussions infinies que la détermination exact des doctrines de Pythagore sur la religion qui joua un gran rôle dans son institut, et sur la transmigration des âmes o métempsycose (peut-être empruntée à l'Égypte). Pythagore son école prenaient en outre un plaisir particulier à reche cher les propriétés des *nombres* en dehors de leur utili pratique, et les regardaient comme « les principes de choses ». Le principe de toute perfection, c'est l'unité ; principe de toute imperfection, la dualité. « L'*un*, dit u pythagoricien, *est le principe de tout;* il y a un Dieu qu commande à toutes choses, toujours un, toujours seul, im mobile, semblable à lui-même, différent du reste. » L'âm est un nombre, la vertu une *harmonie*.

Cette recherche de l'inconnu excitait tellement la curiosi des Grecs, qu'une troisième école se forma, celle d'*Élée* (It lie). Représentée par *Xénophane* (sixième siècle), *Parménid Zénon* (cinquième siècle), elle doutait de l'*expérience* et ré

1. La vie de Pythagore (sixième siècle) est peu connue. Originaire Samos, il voyagea en Egypte, fut longtemps retenu en Perse et al s'établir ensuite en Italie, à Crotone, où il fonda son *institut*, si origina Encore n'y trouva-t-il pas la paix. L'ascendant pris par les pythagor ciens les exposa à la persécution au milieu des révolutions des cit grecques. Ils furent dispersés et leurs maisons brûlées.

issait contre les théories de l'école ionienne. Elle tendait au *anthéisme*. On rattache souvent à cette école *Empédocle 'Agrigente* (cinquième siècle), qui a écrit un poëme sur la ature et reconnaît quatre éléments : la terre, l'eau, l'air et e feu; deux principes : la concorde et la discorde.

La raison et l'esprit critique se développaient. L'amour u raisonnement même devint un des obstacles qui retarèrent les progrès de la raison. Des *sophistes*[1] (professeurs e sagesse), au lieu d'enseigner la sagesse, n'enseignèrent ue l'art de parler sur tous les sujets. Maîtres d'habileté ratoire, professeurs de discussion, s'inquiétant peu des rincipes et ne s'appliquant qu'à enchaîner des arguments, ls arrivaient à confondre le faux et le vrai, à brouiller toutes es notions du juste et de l'injuste. Ils eurent, après l'épo-ue de Périclès, une grande vogue à Athènes. Mais parut resque aussitôt leur redoutable adversaire et le père de a vraie sagesse, Socrate.

Les enseignements de Socrate. — C'était le fils d'un culpteur[2], mais qui devait bientôt laisser l'art pour l'étude, e marbre pour la science, la physionomie et l'extérieur de 'homme pour l'analyse de l'homme lui-même. Simple, désin-éressé, Socrate passa sa vie à enseigner la jeunesse. Il ne 'enfermait point dans une école, accueillait tous ceux qui oulaient profiter de ses leçons et, se promenant, discutant vec eux, les initiait à la connaissance du *vrai*, du *beau* et du *ien*. Ennemi des sophistes, il dénonçait le vide et le faux e leurs subtilités et l'inanité de leur science d'apparat, apable d'éblouir seulement les ignorants.

Socrate affranchit véritablement la pensée humaine. S'iso-ant de toute tradition, il cherchait à dégager, par la seule orce de la réflexion, les idées que l'homme possède en lui-nême sur sa nature et sa destinée. « *Connais-toi toi-nême* », disait-il, et par là il entendait la connaissance de

1. Ce mot ne fut pas d'abord pris en mauvaise part.
2. Né à Athènes en 469, condamné en 399 à boire la ciguë. Il avait pourtant rempli toujours ses devoirs de bon citoyen, s'était montré brave à la guerre et respectueux de la religion officielle.

nos facultés, de nos idées, de nos désirs, de nos devoir Aussi ne distinguait-il point la morale de la philosophi La vertu et la science se confondaient, car, disait-i « les choses justes sont choses belles et bonnes; ceux q les connaissent ne peuvent leur préférer autre chose ». Sc enseignement était pratique autant que théorique. Il pr chait la piété, la tempérance, la justesse, la modératio Laissant les formes religieuses, encore toutes-puissantes son temps, il cherchait en lui-même la notion de Dieu. A el seule l'intelligence humaine prouvait l'existence d'une int ligence divine dont elle dérive.

Socrate n'a rien écrit. Il se plaisait à confondre ses adve saires ou à instruire ses disciples par une méthode d'inte rogations successives qui amenaient les réponses prévue D'un point de départ fort éloigné il amenait ses interloc teurs à donner eux-mêmes la définition qu'il voulait établi à trouver la solution du problème proposé. C'est ce qu' appelle l'*ironie socratique*. Il doublait ainsi le prix de vérité en la faisant trouver et fortifiait l'esprit en l'éclairan C'est le comble de l'art, et la *pédagogie* comme la philos phie salue son maître en Socrate. Ce fut une tache pour démocratie athénienne, déjà en décadence d'ailleurs, d'avo fait périr un tel sage. Ses juges, une foule de citoye ignorants, commençaient cette persécution de la pensée h maine, d'autant plus odieuse qu'elle est vaine. La véri s'empare des hommes malgré eux, et la philosophie Socrate est devenue celle de tous les âges.

Platon. — Ce fut *Platon* qui fixa la doctrine de Socra et l'élucida en la complétant[1]. Il mit en lumière dans s admirables *Dialogues* le principe d'ordre et d'harmonie q

1. Platon, né à Athènes en 430, élève de Socrate, poursuivi lui-mêr par les fanatiques, quitta sa ville natale pour voyager, visiter l'Égyp l'Italie, la Sicile. Il revint pourtant à Athènes, où il put reprendre s enseignement, dans les jardins d'*Académus*, jusqu'à quatre-vingts a (348). Ses principaux dialogues sont le *Criton*, le *Protagoras*, le *Phèdr* le *Phédon*, le *Banquet*, le traité de la *République* et des *Lois*.

De ces jardins d'Académus nous avons retenu le terme d'*académ* pour désigner une société de savants.

régit l'univers et lui est supérieur. Dans l'homme il distingue les instincts aveugles, les désirs violents, puis la partie supérieure et en quelque sorte divine de l'âme, la *raison*. Platon assigne donc à la raison la première place et conclut à la nécessité de l'éducation qui perfectionne les idées et les sentiments. Le sentiment joue en effet un rôle important dans la philosophie de Platon. Il montre « comment l'âme s'élève de la contemplation de la beauté dans un seul beau corps à l'essence commune de la beauté dans tous les corps; comment de la beauté corporelle elle passe à la beauté morale, et, après avoir admiré la beauté individuelle dans une seule âme, découvre le caractère commun de toutes les âmes belles; comment enfin elle parvient jusqu'au principe éternel de la beauté incréée et impérissable[1]. »

Platon n'a point fait une heureuse application de ses principes à la politique, et la *République* idéale dont il a exposé avec complaisance l'organisation singulière ne saurait être considérée comme une conception pratique. Au milieu de ses paradoxes il n'en a pas moins éclairci, dans son traité de la *République* et des *Lois*, une foule de questions relatives au gouvernement et à la société. Il a dû surtout sa gloire à sa philosophie et à l'éclat comme à la douceur du langage souvent poétique avec lequel il a exprimé les idées les plus abstraites. Le « divin » Platon, comme on l'appelle, a été considéré comme un précurseur de la doctrine spiritualiste que les chrétiens devaient faire triompher.

Aristote[2]. — Il faut dépasser l'époque où la Grèce cessa d'être libre, pour rencontrer un autre maître de la philoso-

---

1. M. Eugène Maillet, *Introduction à la République* de Platon.

2. Aristote, fils d'un médecin du roi de Macédoine (384-322 av. J.-C.), étudia à Athènes, où il suivit les leçons de Platon, et fut choisi en 343, par Philippe pour être le précepteur d'Alexandre. Pendant qu'Alexandre conquérait l'Asie, Aristote fondait à Athènes une école célèbre dans le gymnase appelé le *Lycée*. Mais après la mort d'Alexandre il dut quitter Athènes pour échapper à une accusation d'impiété, et mourut à Chalcis, en Eubée, en 322.

Le mot *lycée* est passé dans notre langue pour désigner des établissements d'instruction.

phie et de la politique, *Aristote*, le précepteur d'Alexandre. Il avait entendu Platon et continua ses doctrines, tout en le combattant. Son œuvre originale fut de rechercher les lois de la pensée, et on a réuni sous le nom de *Logique* les traités dans lesquels il analyse les opérations de l'entendement humain. Nul ne pénétra plus avant dans l'observation des mouvements de la pensée humaine : nul ne poussa plus loin la force de l'abstraction et la rigueur du raisonnement, de la *dialectique*. C'est surtout par ce côté qu'il exerça une influence durable et mérita de devenir l'éducateur d'une foule de philosophes dans les temps anciens et principalement au moyen âge.

Son traité de la *Politique* montre en lui un érudit infatigable qui avait analysé plus de cent cinquante constitutions, et un esprit sagace qui démêle les lois de la société et des gouvernements. Aristote est surtout un critique. Il excelle à marquer les défauts; il réussit moins à définir les conditions d'un gouvernement parfait : ce qu'on ne saurait trop lui reprocher, puisque des révolutions sans nombre prouvent que ce gouvernement n'a pas encore été trouvé. Aristote toutefois, plus encore que Platon, a servi de guide et d'autorité à tous ceux qui ont écrit sur l'art de gouverner les hommes. Montesquieu lui a presque emprunté sa méthode dans sa vaste composition de l'*Esprit des lois*.

Philosophe, critique politique, Aristote fut aussi un critique littéraire. La *Rhétorique*, la *Poétique* ont formulé les règles de l'art oratoire et de la poésie. Esprit méthodique par-dessus tout, Aristote excelle à tirer des chefs-d'œuvre les principes de la composition. L'observation des règles ne suffit pas toutefois et l'on prit trop souvent à la lettre les prescriptions d'Aristote, qui ne sauraient suppléer à l'inspiration. Enfin ce philosophe consacra la plus grande partie de son talent aux sciences physiques et naturelles.

Diogène le cynique; Pyrrhon le sceptique. — Au temps d'Aristote et d'Alexandre vécut encore un singulier philosophe qui ne laissa point de doctrine et n'en eut point à vrai dire, car cette doctrine c'était le retour à la vie grossière des premiers temps. Les excentricités de *Diogène* le

cynique (413-324)[1] ont beaucoup égayé les anciens, qui nous le représentent vivant dans un tonneau, mangeant dans une écuelle de bois et rejetant même sa tasse, comme une dernière inutilité, et buvant dans le creux de sa main. Il parcourut un jour les rues d'Athènes, une lanterne à la main en plein midi : « Je cherche un homme », disait-il. A Corinthe, il fut visité par Alexandre comme une curiosité de l'époque. Le roi lui ayant demandé ce qu'il désirait : « Ote-toi de mon soleil », répondit Diogène.

Pyrrhon (340-288) doutait de tout. Il prétendait qu'à chaque proposition on pouvait opposer une proposition contraire. Il fut le fondateur de l'ancienne école sceptique[2].

Le stoïcisme et l'épicurisme. — Les Grecs ont presque épuisé les systèmes possibles de philosophie et ils ont surtout donné naissance à deux systèmes, plus pratiques que les autres, et qui se sont en quelque sorte partagé l'antiquité : le *stoïcisme* et l'*épicurisme*.

Zénon de Chypre (360-263) vint ouvrir à Athènes, sous le beau portique du Pécile, une école qui garda le nom d'*école du portique* ou *stoïcienne*[3]. *Épicure*, né près d'Athènes (340-270), laissa son nom à une autre école philosophique, qui reposait sur des principes tout différents.

Zénon, faisant pénétrer la matière par la raison, revenait toujours dans ses enseignements à l'idée de la *tension*, qui explique l'intelligence et la volonté. La vie était, selon lui, une lutte contre les obstacles, et la sagesse consistait en l'accord des différentes parties de l'âme. *Épicure* cherchait par une physique puérile à expliquer le système du monde par la combinaison fortuite des atomes. Il admettait des dieux qui n'exerçaient aucune influence sur le monde. L'homme, selon Épicure, n'avait donc qu'à se préoccuper de la vie présente et à rechercher le plaisir.

---

1. Le mot *cynique* veut dire *être chien*. Les imitateurs de Diogène se firent un honneur de cette injure.
2. Le mot *sceptique* vient du grec *skepsis*. Pyrrhon prétendait qu'il ne fallait point juger et se borner à l'*examen* (skepsis).
3. De *stoa*, portique.



Sans doute le plaisir, dans la doctrine d'Épicure, doit être entendu par celui de l'esprit et du cœur aussi bien que des sens. Mais si ses disciples fervents devaient s'appliquer à suivre à la lettre sa doctrine, combien facile était à la plupart des hommes de se réclamer de lui pour satisfaire leurs passions! L'épicurisme fut la philosophie commode des périodes de décadence. Le stoïcisme s'efforça en vain de réagir contre lui. Il était moins séduisant, puisqu'il tendait toujours en haut, élevait les esprits au-dessus de la force et faisait de la vertu le but et le bonheur de la vie.

L'éloquence; Démosthènes. — L'*éloquence* ne pouvait qu'être en honneur dans un pays libre. Mais nous n'avons rien de *Périclès*, sinon les discours qu'on lui prête. Des nombreux orateurs qui brillèrent partout, il n'est resté que des noms, si ce n'est de *Lysias* (458-378), le plus élégant et le plus *attique*. *Eschine* se faisait remarquer par son abondance et le choix de ses expressions, mais lui-même reconnaissait la supériorité de son rival *Démosthènes*, qui est demeuré le vrai prince des orateurs grecs et dont le nom symbolisa l'éloquence même.

Démosthènes (381 ou 385-322), qui s'était formé par un travail acharné, a laissé beaucoup de plaidoyers civils, mais surtout d'admirables discours politiques comme les *Philippiques*, les *Olynthiennes*. Son chef-d'œuvre, étudié comme les Olynthiennes, dans les classes des lycées, est son *Discours pour la couronne*, prononcé pour défendre contre Eschine un citoyen qui avait proposé de décerner une couronne d'or au grand orateur patriote. Démosthènes a mérité en effet ce double éloge. Il a lutté toute sa vie et est mort pour la liberté. Rien n'est fortifiant comme la lecture de ses discours, concis, nerveux et enflammés, où, à vingt et un siècles de distance, on sent respirer le plus vif amour de la patrie.

Les sciences. — Les Grecs, comme tous les peuples de l'antiquité, réussirent moins dans les *sciences* que dans les lettres. La géométrie pourtant avait été ébauchée par Thalès et Pythagore. Ce dernier avait formulé la proposition

bien connue sous le nom de *carré de l'hypoténuse*, et ses disciples trouvèrent d'autres théorèmes. Plus tard, *Euclide* donna les *Éléments* qui ont servi de base à la géométrie des modernes, et Euclide avait sans doute emprunté un grand nombre de ses propositions aux travaux de l'école pythagoricienne.

Pythagore avait des signes différents pour représenter les nombres de 1 à 9. Mais ces signes, non connus en dehors de son école, se perdirent. Les Grecs continuèrent à se servir de lettres ainsi que les Romains, et les calculs arithmétiques demeurèrent difficiles.

Aristote poussa très loin les sciences naturelles, et Cuvier lui rendait hommage : les principales divisions que les naturalistes suivent encore dans le règne animal lui sont dues. Il réussit moins dans les sciences physiques, qui restèrent toujours dans l'enfance. C'est même là un sujet d'étonnement de voir les Grecs arriver aux sublimes conceptions de la philosophie et demeurer impuissants à découvrir les causes des phénomènes qui se passaient sous leurs yeux. Cela tient à la direction particulière de leur esprit, tourné vers la méthode de *déduction* plutôt que vers celle d'*induction*. Ils voulurent du premier coup atteindre l'explication des phénomènes célestes et terrestres, s'élancèrent à des hypothèses auxquelles ils s'attachaient obstinément, en tirant des conséquences sans doute parfaitement déduites, mais fausses puisque le principe était faux. Les Grecs n'eurent pas l'esprit d'observation, d'expérimentation, de patiente et laborieuse induction. Voilà pourquoi ils ne virent pas s'ouvrir devant eux le livre de la nature qui devait nous révéler tant de moyens de nous servir de ses forces pour décupler les nôtres.

La médecine. — La médecine préoccupa beaucoup les Grecs, mais elle fut, dès l'origine, jointe à la divination. On attendait la guérison des oracles d'*Asclépios*, fils d'Apollon, sorte d'oracles-médecins. Les malades, à Athènes, passaient la nuit dans le temple d'Asclépios et recevaient du dieu les indications qui devaient les délivrer de leurs infirmités. Ces temples d'Asclépios furent probablement des

instituts religieux autour desquels se groupèrent des praticiens instruits.

Les textes des auteurs grecs[1] prouvent que dans les villes il y avait des médecins, et même des médecins publics, nommés pour soigner les indigents. Du reste les Grecs s'honorent d'avoir possédé le père de la médecine, *Hippocrate*[2], dont les modernes ont reconnu le mérite. Hippocrate se faisait de sa profession une idée noble; il poursuivit les charlatans qui la déconsidéraient et s'efforça de l'établir sur des bases scientifiques. S'il n'eut point de successeurs célèbres, cela tenait sans doute au défaut de méthode que je signalais tout à l'heure.

L'art. — Les Grecs furent moins un peuple savant qu'un peuple artiste. Bien avant que Platon eût formulé les théories de la beauté, les Grecs en avaient eu le sentiment et avaient réalisé d'éternels modèles, non seulement par les chefs-d'œuvre de leurs écrivains, mais par ceux de leurs architectes, de leurs sculpteurs et de leurs peintres. Les Grecs avaient naturellement le goût de la mesure, de la proportion : ils l'appliquèrent aux ouvrages des mains comme à ceux de l'esprit. Leur imagination si vive ne pouvait avoir produit tant de belles conceptions sans qu'ils eussent essayé de les fixer en pierre et en marbre, par le ciseau et aussi par le pinceau.

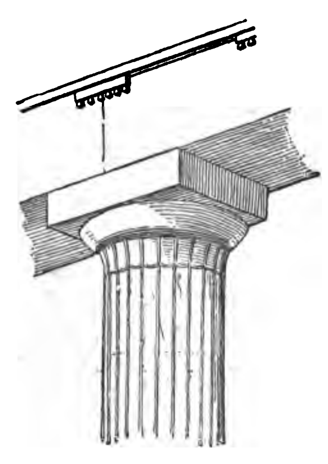
L'architecture; les trois ordres d'architecture. — Les premiers édifices que les Grecs construisirent avec élégance furent les temples. Ils voulurent que les dieux eussent des demeures dignes de leur puissance. Ils ne cachèrent pas le temple, comme les Égyptiens, qui l'enveloppaient de plusieurs enceintes: au contraire, ils le plaçaient toujours sur la partie du sol la plus élevée, pour qu'il protégeât la ville. Ils ne conçurent pas des étages gigantesques, comme le firent les Assyriens en l'honneur de divinités géantes : ils rapprochèrent l'habitation du caractère du dieu, ils la

---

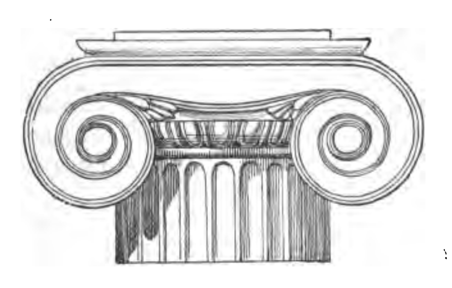
1. Xénophon, *Cyropédie*, livre I, chap. VI; Platon, *Gorgias*, chap. X; Aristophane, *Acharniens*, vers 1030, 1031, 1032.

2. Hippocrate, né dans l'île de Cos en 460 avant l'ère chrétienne.

firent moyenne, humaine en quelque sorte. Mais le respect religieux les détermina à employer les plus beaux matériaux de construction, les marbres (qu'ils avaient d'ailleurs en abondance), à imaginer les plans les plus nobles, les lignes les plus pures, de manière à produire par l'ensemble l'harmonie et à inspirer aux générations futures le sentiment qui les guidait dans cette œuvre pieuse. Ils ne cherchèrent point la grandeur dans la masse, mais dans la combinaison symétrique des lignes droites; non dans la confusion des étages, mais dans la hauteur d'une seule pièce assez bien proportionnée pour indiquer la demeure, non d'un mortel, mais d'un dieu. Ils s'appliquèrent surtout à la décoration extérieure. Le temple n'était point chez les anciens un lieu de réunion, c'était comme la niche de la statue divine. La foule se tenait au dehors. Il fallait donc que le temple, bien dégagé sur toutes ses faces, apparût à tous comme une cellule sacrée et rappelât à tous, par la majesté de ses colonnes et de son fronton, l'idée de la divine majesté.



Ordre dorique.



Ordre ionique.

Le goût des différents peuples se manifesta par trois ordres distincts d'architecture : l'*ordre dorique*, le plus simple,

le plus sévère ; l'*ordre ionique*, plus orné ; l'*ordre corinthien*, plus orné encore. Ces trois ordres se distinguaient par les colonnes. Le premier se reconnaissait par le chapiteau austère et nu qui rappelait la manière des constructions primi-



Ordre corinthien.

tives faites avec des poutres s'appuyant sur d'autres poutres : au-dessus de la frise s'avance une corniche d'un profil simple qui soutient le fronton surbaissé[1]. Cette nudité

1. Le sommet d'un édifice comprend plusieurs parties dont il faut connaître la désignation. Les *colonnes* (anciennement les poutres verticales) supportaient les poutres formant le toit. La colonne se terminait par une tablette ou *chapiteau* qui supportait la poutre transversale ou *architrave*. Au-dessus de l'architrave, une autre poutre parallèle la maintenait : c'était la *corniche*, qui supportait le *fronton*. Entre la corniche et l'architrave un espace, prêtant à l'ornement, s'appelait la *frise*. Les parties de la frise en saillie, représentant les saillies des poutres, se nommaient les *triglyphes* (*treis*, trois ; *glyphè*, gravure), et les intervalles entre les poutres s'appelaient *métopes* (*méta*, entre ; *topè*, trou). Ces creux étaient souvent ornés de reliefs.

fière donne à l'ordre dorique un caractère de grandeur. Les Ioniens de l'Asie cachèrent les membrures de la construction rationnelle, roulèrent des volutes autour du chapiteau et multiplièrent les cannelures. L'*ordre ionique* fut donc plus gracieux, plus élégant. Les *Corinthiens* allèrent plus loin : ils développèrent le sommet de la colonne qui s'épanouit en feuilles d'acanthe et donnèrent ainsi au chapiteau un caractère de richesse même exagérée. Bien que ces divers ordres d'architecture eussent gardé les noms des peuples à l'invention desquels ils étaient dus, il ne faudrait pas croire qu'ils fussent appliqués seulement chez eux. Mais l'ordre dorique fut le plus ancien et le plus répandu.

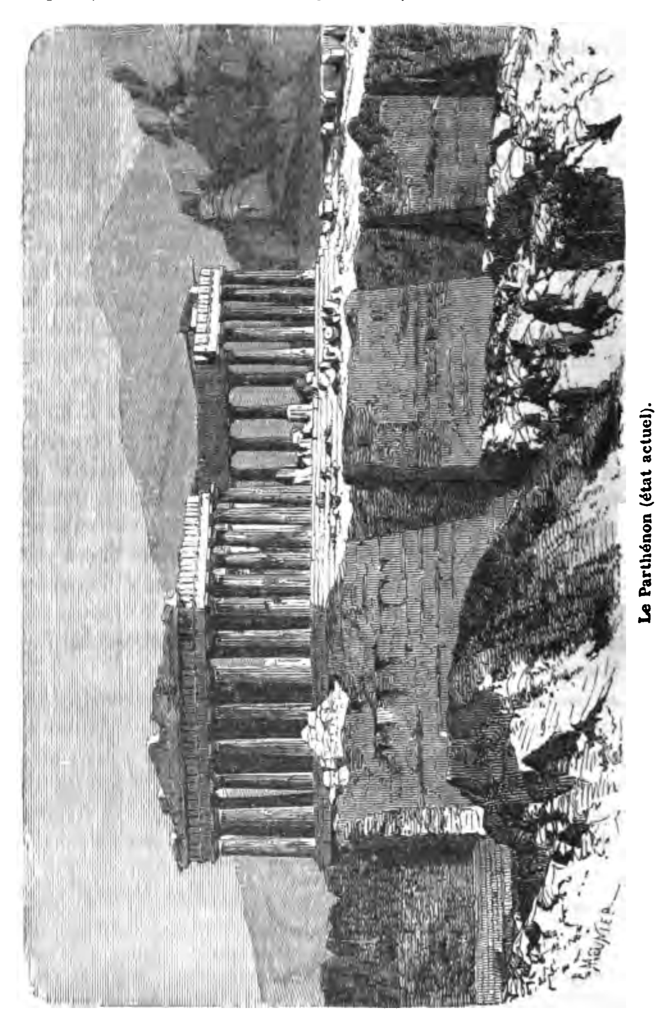
Au reste c'est dans les cités du Péloponèse, de l'Ionie et de la Sicile que l'art grec commença du huitième au cinquième siècle, à *Sicyone*, à *Argos*, à *Éphèse* célèbre par son temple de Diane, à *Milet*, à *Samos*. Les villes de la Grande-Grèce eurent de bonne heure leurs artistes, qui construisirent des monuments remarquables, comme le temple de *Pæstum*, dont les 84 colonnes sont encore debout[1], le temple de Jupiter à *Sélinonte* (Sicile), le temple d'*Apollon* à Delphes, construit aux frais communs de la Grèce entière. Puis vint l'époque classique, qui comprend deux siècles, c'est-à-dire la période des guerres médiques au règne d'Alexandre. Les monuments d'Athènes que Périclès fit élever en sont la plus haute expression.

Les monuments ; le Parthénon ; les Propylées. — Les Ioniens se servirent de l'ordre dorique pour augmenter la majesté du plus beau monument d'Athènes, le *Parthénon*, le temple de Minerve, superbement bâti au sommet de l'Acropole, à 150 mètres d'altitude. Malgré les ruines faites par les modernes[2], il impose encore par son éclat. Ce

1. Province de Salerne (Italie).

2. Les Vénitiens bombardaient Athènes, occupée par les Turcs, en 1687. Une bombe enfonça la voûte du Parthénon et mit le feu à des barils de poudre, dont l'explosion coupa la ville en deux. Morosini, pour embellir Venise, voulut détacher les statues du fronton du Parthénon et les brisa. Un Anglais, lord Elgin, voulut faire enlever les bas-reliefs de la frise et mutila encore l'édifice.

temple (de 72 mètres de long sur 30) était tout entier con-



Le Parthénon (état actuel).

struit en marbre du Pentélique et entouré d'un péristyle

que soutenaient quarante-six colonnes assises sans base sur trois degrés et hautes de six mètres : des frontons se détachaient en relief quarante-six figures colossales admirablement groupées. La frise était garnie par les reliefs de Phidias, les Centaures et les Lapithes, Hercule et Thésée, etc. En dedans de la colonnade, sur la muraille extérieure du temple, se développait encore une longue frise aux sujets traités en très bas relief, en manière de camées, avec un



Les cariatides du temple de Pandrose, à l'Érechthéion.

fini merveilleux. Cette frise représentait la longue procession des Panathénées, les jeunes filles portant des patères et des vases, les victimes destinées aux sacrifices, les musiciens, la troupe des vieillards tenant à la main des branches d'olivier, les chars, les cavaliers beaux, jeunes et dont les flots pressés remplissaient un espace considérable.

Afin de donner à l'Acropole une entrée digne des monuments qui la couronnaient, l'architecte *Mnésiclès* construisit le magnifique vestibule des *Propylées*, dont un savant fran-

çais, Beulé, a retrouvé les murs et reconstruit l'ensemble

Les autres monuments d'Athènes étaient l'*Odéon*, destin à la musique, le temple de *Thésée*, le temple d'*Érechthe* (Érechthéion) où l'on voyait des colonnes remplacées par de statues (ce qu'on appelle les cariatides), le temple de l *Victoire Aptère* (sans ailes), etc. Hors d'Athènes il ne rest plus que des ruines de temples, en Arcadie, en Élide où l temple de Jupiter à Olympie a été détruit. On ne peut no plus se faire une idée du *Mausolée d'Halicarnasse* ou ton beau élevé par la reine Artémise à son époux Mausole.

On ne connaît que quelques noms d'architectes. En dehor de *Phidias*, qui fut surtout sculpteur, mais qui néanmoir dirigea les travaux d'Athènes sous Périclès, il faut cite *Ictinus* et *Callicrate*, les architectes du Parthénon; *Mnésiclès* *Hippodamus* de Milet qui régularisa les rues et traça le nou veau plan du Pirée.

La sculpture; Phidias. — Arrêtée dans son dévelop pement chez les Egyptiens par les règles sévères des prêtre la sculpture s'affranchit chez les Grecs de toute raideur con ventionnelle. Les Grecs revêtirent les dieux des formes le plus parfaites. Ils cherchèrent à exprimer la beauté v vante. Ils ne se bornèrent point à rendre le visage, ma modelèrent le corps tout entier, lui donnant le mouve ment et l'âme. Presque sans effort, ils réussirent à taille dans le marbre des dieux et des déesses au port majestueux à reproduire les lignes, les contours du corps humain, qu' leur était facile d'étudier en un pays où le climat dispensa de lourds vêtements, où l'honneur attaché aux exercice physiques mettait en relief la stature, la souplesse, la vigueu et où les modèles les plus purs gravaient dans l'esprit de artistes, presque à leur insu, la science du nu et l'harmoni des proportions.

Non pas que la sculpture n'ait eu ses tâtonnements depui le légendaire *Dédale*, qui fabriquait des statues de bois, jus qu'aux belles œuvres de l'époque classique. A *Samos*, à *Chios* dès le sixième siècle il y eut des écoles de sculpteurs, e l'Ionie, en cela comme en toute chose, instruisit les villes d la Grèce. Ensuite *Argos*, *Sicyone*, dans le Péloponèse, appli

quèrent à la statuaire la sévérité du génie dorien, grâce à laquelle *Sparte*, si dédaigneuse des arts, eut aussi ses sculpteurs. L'île d'*Égine*, voisine, rivale, puis victime d'Athènes, unit avec bonheur le génie ionien et le génie dorien, et les *marbres d'Égine* qu'on a retrouvés peuvent se comparer à ceux du Parthénon, qu'ils ont précédés [1].

L'école *attique* commençait à se faire remarquer, et bientôt en sortit *Phidias* [2], qui pourtant alla achever son éducation à Argos. Ionien et dorien tout à la fois, il eut les qualités des deux génies, dont l'union a constitué le génie grec : la simplicité, la mâle grandeur, la riche élégance, le mouvement et la grâce. Phidias atteignit au grandiose sans s'écarter de la beauté par la statue de bronze de *Minerve guerrière*, placée dans l'Acropole, et par la *Minerve d'or et d'ivoire* du Parthénon. Cette statue, son chef-d'œuvre, avait près de douze mètres de haut, et Minerve portait dans sa main une *Victoire* qui n'avait pas moins de deux mètres. Phidias sculpta aussi le célèbre *Jupiter* d'Olympie, dont l'antiquité tout entière vantait la majesté. Mais ces belles œuvres ont péri au milieu des vicissitudes de la Grèce. Toutefois nous avons, si mutilés qu'il soit, de magnifiques débris de figures sculptées pour les frontons et pour la frise du Parthénon [3]. On remarque surtout « les rangées de cavaliers, qui forment avec les groupes de femmes, et plus encore que ces groupes, la plus admirable partie de la frise du Parthénon ; ces rangées de cavaliers où brillent à un égal degré la variété infinie et l'étonnante hardiesse des attitudes, l'élégance des formes, la pureté du dessin, la puissance du modelé, la finesse et la perfection du travail de ciselure [4] ».

---

1. Dix-sept statues retrouvées sur l'emplacement d'un temple antique ornent le Musée (ou la Glyptothèque) de Munich. Ce sont ces statues que le monde artistique désigne sous le nom de *marbres d'Égine*.

2. *Phidias* (498-431).

3. Ces chefs-d'œuvre de la sculpture se trouvent au *British Museum*, dans la salle *Elgin*, nommée ainsi parce que ces marbres furent enlevés d'Athènes par lord Elgin, ambassadeur anglais à Constantinople (1799-1807).

4. Viardot, *les Musées d'Europe*.

Peut-être aussi faut-il lui attribuer les *cariatides* qui sout
naient le toit d'un petit édifice abritant l'olivier de Miner
dans le temple de *Pandrese* (fille de Cécrops), temple ratt
ché à celui d'Érechthée. Une de ces cariatides gracieuses
calmes figure au Musée de Londres.

A Phidias, « l'Homère de la sculpture », et qui, travaille
infatigable, peupla pour ainsi dire de ses statues les templ
de la Grèce, il faut associer *Alcmène*, son élève, *Polyclè*
célèbre par sa belle Junon colossale, faite pour le temp
d'Argos, et *Myron*, son émule, qui excellait à rendre les an
maux et avait exécuté en airain une *génisse* si parfaite qu'el
semblait vivante.

Plus tard, au *siècle d'Alexandre*, la sculpture se glori
encore de *Praxitèle*[1], qui exprima surtout les nuances, et s
rendre l'émotion. C'est à lui qu'on devait la *Vénus* de Cnid
dont les copies, sinon l'original, ont survécu. *Scopas*,
Paros, avait précédé Praxitèle, et avait exécuté une part
des sculptures du tombeau de Mausole. *Lysippe*[2] reproduis
les traits d'Alexandre et fit un grand nombre de statu
(Socrate, Hercule, l'Occasion)[3].

---

1. Praxitèle (360-280).

2. Il avait fait pour Alexandre un célèbre quadrige qui, déposé d'abo
à Corinthe, fut transporté ensuite à Constantinople et de là à Venise,
on le voit encore.

3. Nous ne pouvons énumérer toutes les œuvres importantes de
statuaire grecque, mais il est utile de signaler celles qui figure
dans les principaux musées de l'Europe, surtout dans notre Mus
du Louvre. C'est d'abord la *Vénus* dite de *Milo*, parce qu'elle a é
trouvée dans l'île de ce nom (l'ancienne Mélos) en 1820 et achetée p
l'ambassadeur français, le marquis de Rivière. Quoique privée des de
bras, cette statue est le plus magnifique spécimen de l'art grec q
Paris puisse offrir à l'admiration des visiteurs. Il faut citer aussi
Diane chasseresse, élancée, virile; l'*Achille*, le *Gladiateur combatta*
(ce dernier est probablement de l'époque de Lysippe), différentes statu
de *Vénus*, entre autres la *Vénus* d'Arles (trouvée en cette ville en 165
des statues de *Minerve*, d'*Apollon*, de *Bacchus*, de *Mercure*, une *Ném*
sis, cinq des neuf *Muses*, une statue colossale du *Tibre*, le *Faune*
l'enfant, un *Centaure*, un *Discobole*, c'est-à-dire un athlète lançant
disque, l'autel des *Douze Dieux*.

Le Musée de Florence (degli Uffizi) contient aussi de remarquabl
œuvres de la statuaire grecque : le groupe de *Niobé* (attribué par

Au reste, le prix auquel les anciens taxaient les chefs-d'œuvre de la statuaire grecque témoigne assez de son importance. Bien que les statues fussent fort nombreuses, puisque Néron en amena cinq cents en bronze du seul temple de Delphes, une œuvre d'un artiste médiocre se payait douze mille francs de notre monnaie. Une statue de Polyclète fut payée cent talents (540 000 francs). Le roi Attale offrit vainement aux habitants de Cnide d'acquitter toutes leurs dettes en échange de la *Vénus* de Praxitèle.

La peinture; Polygnote; Zeuxis. — Plus d'un architecte était sculpteur, plus d'un sculpteur était peintre. Les Grecs relevaient l'éclat de leurs temples et de leurs statues par la couleur. Longtemps la peinture ne parut qu'un art accessoire. Elle devint un des premiers arts avec *Polygnote*, de Thasos[1], qui inventa les principales couleurs et

---

uns à Praxitèle, par les autres à Scopas), la *Vénus* dite de *Médicis*, qui passe pour le modèle des proportions de la femme; le groupe des *Lutteurs;* la statue qu'on appelle improprement le *Rémouleur*, etc.

A Rome, deux musées sont également riches, celui du Capitole et celui du Vatican. Au Musée du Capitole on admire le *Gladiateur mourant*, une *Junon* majestueuse, deux *Amazones*, etc. Au Vatican, en dehors d'une infinité de bas-reliefs, colonnes, chapiteaux, vases, etc., on visite surtout l'*Apollon Pythien*, connu sous le nom d'*Apollon du Belvédère* (parce qu'il avait été d'abord placé dans la cour de ce nom). Beaucoup de critiques ont voulu voir dans cet Apollon la plus belle des statues antiques), le modèle complet du sublime; d'autres sont moins enthousiastes. Le *Laocoon* est un morceau de sculpture de l'époque gréco-romaine, mais aucun ne le surpasse pour l'expression de la douleur physique et de la volonté plus forte que la douleur.

A Naples (au Musée degli Studi), on distingue le petit *Faune dansant*, deux *Vénus*, l'*Apollon au cygne*, la *Flore*, l'*Hercule Farnèse* et enfin l'énorme groupe à qui l'on donne le nom de *Taureau Farnèse* et qui représente Antiope attachée aux cornes d'un taureau sauvage.

Il y a encore de remarquables spécimens de l'art grec à Saint-Pétersbourg et à Londres (en dehors des marbres du Parthénon, qui sont le plus bel ornement du British Museum).

1. Polygnote vivait vers 456 avant l'ère chrétienne. Polygnote se servit de quatre couleurs, rouge, jaune, bleu et noir. Il représenta dans la *Lesché* des Cnidiens, à Delphes, d'un côté la *Prise de Troie*, et de l'autre la visite d'*Ulysse aux enfers;* au temple des Dioscures, les *Noces de Castor et de Pollux;* au temple de Thésée il contribua aux tableaux des *Centaures* et des *Lapithes;* aux Propylées il peignit *Diomède* rap-

surtout donna à ses figures la beauté et la vie. Il transpo
pour ainsi dire, sur les murs des temples et des édifices,
la science du pinceau, les lignes nobles de la statua
S'inspirant, comme les sculpteurs, de la poésie, il visa
l'idéal. Aussi Aristote disait-il plus tard à ses disciple
« Passez devant ces peintres qui font les hommes tels qu
les voient : arrêtez-vous devant Polygnote qui les fait p
beaux qu'ils ne sont ». Il décora une foule de temple
s'inspira du patriotisme autant que de la religion. Le
gnifique portique du *Pœcile*, à Athènes[1], fut orné par
d'une *Prise de Troie* et de la bataille de *Marathon*, deux v
toires de la Grèce sur l'Asie. Polygnote fut pour ainsi d
un peintre national. Il était de plus désintéressé et ne vou
jamais recevoir le prix élevé par lequel on voulait le réco
penser. L'honneur lui suffisait d'avoir embelli les temple
sa patrie. A son nom il faut joindre celui de *Panænos*, fr
de Phidias, qui aida Polygnote dans les vastes compositi
du Pœcile.

Zeuxis[2] et *Parrhasius* brillèrent aussi au premier ra
« Le premier peignit des sujets mythologiques ou des pers
nages héroïques, principalement des femmes, telles qu'
Pénélope dans laquelle, dit Pline, respirait la chasteté,
une *Hélène* si belle que l'artiste répétait à sa louange
vers d'Homère. Parrhasius se signala par un retour à
poésie épique, que Zeuxis avait abandonnée. Il représent
folie feinte d'*Ulysse*, la lutte de ce héros et d'*Ajax* pour
possession des armes d'Achille ; *Philoctète* à Lemnos, e
Mais tous les deux excellèrent également dans des comp
tions d'un genre plus familier. Une anecdote, qui n'est pe
être qu'une fable, montre bien le talent déjà consommé
ces deux peintres et les progrès matériels de leur art.

---

portant de Lemnos les flèches de Philoctète, *Oreste tuant Égisth*
Sacrifice de Polyxène, etc. ; dans un temple de Minerve à Platée, le *M*
sacre des prétendants de Pénélope, etc.

1. C'est de ces peintures que le portique tirait son nom : *Pœcile*,
couleurs variées.

2. *Zeuxis* (480-400 av. J.-C.). *Parrhasius*, vers 420.

fais allusion aux raisins de Zeuxis qui trompèrent les oiseaux et au rideau de Parrhasius qui trompa Zeuxis[1]. »

Du reste, tous ces tableaux étant perdus, la peinture grecque n'intéresse plus que l'érudition. Aussi ne nous arrêterons-nous pas sur l'école de Sicyone (Timanthe, Eupompe, Pamphile, Mélanthios, Pausias). Ce dernier commença à décorer de peintures les appartements. Il paraît avoir atteint une habileté surprenante. Pausanias vit à Épidaure, près du temple d'Esculape, l'*Ivresse* de Pausias : c'était une femme buvant dans un vase de verre et dont on distinguait tous les traits à travers la coupe transparente. Au quatrième siècle, l'école thébaine fut florissante, et *Aristides* mérita d'être appelé un peintre pathétique. *Nicias*, l'ami de Praxitèle, dont il colorait légèrement les statues, fut à la fois peintre d'histoire et peintre de genre. Il excellait dans la représentation des quadrupèdes et particulièrement des chiens.

Apelles[2]. — La peinture grecque brilla surtout dans le siècle d'Alexandre avec *Protogène* et *Apelles*. Protogène s'appliquait d'une façon minutieuse aux plus petits détails. Apelles fut un peintre d'histoire, et son nom est inséparable d'Alexandre qu'il a glorifié. Enfant, adolescent, homme et même dieu, Alexandre a été représenté par Apelles à tous les âges et dans toutes les transformations qu'il dut à la vic-

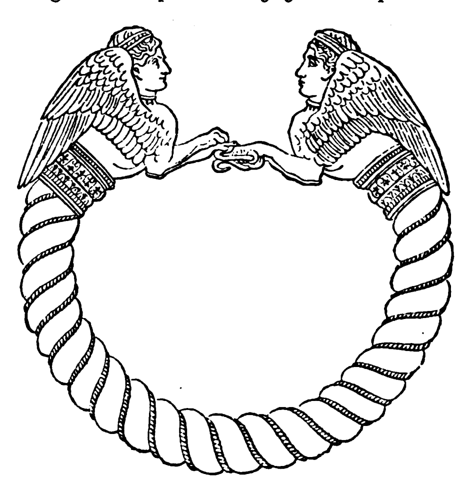
---

1. E. Gebhart, *Essai sur la peinture de genre dans l'antiquité*. On peut dire que ce travail a pour ainsi dire épuisé la matière.

2. Apelles, de Cos, vécut à la cour d'Alexandre, puis de Ptolémée Soter. Travailleur infatigable, il ne passait pas un seul jour sans toucher à son pinceau. De là le proverbe si sage : « Aucun jour sans une ligne », pour montrer la valeur du temps. — Les principaux tableaux d'Apelles furent : *Alexandre triomphant*, *Alexandre couronné par la Victoire*. Emportés à Rome et placés dans le forum d'Auguste, ces deux chefs-d'œuvre subirent le plus indigne traitement : l'empereur Claude fit gratter sur l'un et l'autre la tête d'Alexandre et peindre à la place la tête d'Auguste. On cite encore *Alexandre tenant la foudre*, *Antigone à cheval*, *Clitus à cheval*, la belle *Pankasté*, esclave d'Alexandre, que le roi lui céda. Cet artiste réussissait aussi dans les tableaux allégoriques : la *Calomnie*, la *Fortune*. Son chef-d'œuvre fut la *Vénus sortant des ondes*. Auguste l'acheta aux habitants de Cos pour 500 talents (560 000 francs de notre monnaie, et, vu la différence de la valeur de l'argent, ce prix équivaut à plus de 5 millions d'aujourd'hui).

toire. Apelles peignit les compagnons d'Alexandre et de meura toute sa vie un artiste courtisan, malgré la vivacité d quelques réponses qu'il aurait faites au maître[1]. Apelles avai composé sur son art divers ouvrages, qui sont perdus comm ses tableaux. Il savait formuler et appliquer les règles. Loi d'écarter la critique, il la provoquait, et tout le monde sai l'anecdote de ce cordonnier qui, ayant critiqué une sandal et enchanté de son succès, voulut critiquer aussi la jamb d'une figure. Apelles lui répondit : « Cordonnier, pas plu haut que la semelle, *ne sutor supra crepidam* ». Mots qu passèrent en proverbe et tracèrent à chacun les limites de s compétence.

L'industrie artistique, la céramique. — Les Grecs sa vaient aussi graver les pierres. *Pyrgotèle* reproduisait sur le

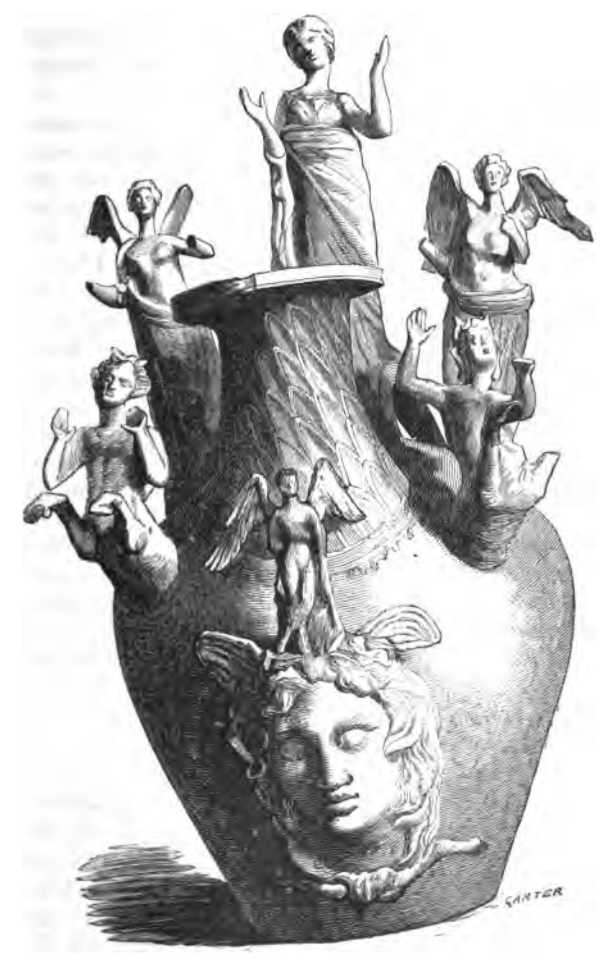


Un bracelet d'or.

pierres fines les traits d'Alexandre et partageait avec Lysipp et Apelles la faveur royale. Au reste il suffit de parcourir le

1. Voir sur cet artiste le livre de Beulé, *Apelles*. Voir aussi des détail curieux dans le livre intéressant d'Henry Houssaye sur Apelles.

salles du Musée du Louvre pour se rendre compte de la



Un vase grec d'Apulie (Musée du Louvre).

richesse des collections de bronzes et de bijoux antiques.

Le Cabinet des Médailles de la Bibliothèque nationale possède aussi l'une des plus riches collections de médailles, de camées et beaucoup d'autres objets précieux, parmi lesquels on admire la fameuse *Coupe des Ptolémées* et une belle tête de femme qu'on attribue à Phidias.

La *céramique*[1] a surtout bénéficié du goût artistique des Grecs. Très anciennement pratiquée, car Homère en parle avec éloges, la poterie fut d'abord commune, à pâte poreuse et opaque. Les *poteries tendres mates* servaient aux usages domestiques, et les *amphores* (vases à deux anses), souvent d'une énorme capacité, conservaient le vin et l'huile. Les *poteries tendres lustrées* étaient travaillées avec soin, ornées de couleurs et de dessins. On a trouvé beaucoup de vases grecs en Italie, qu'on a même confondus avec des vases étrusques. La classe la plus nombreuse est à *peintures rouges*, qui produisent à l'œil un effet harmonieux. Du reste la céramique suivit les progrès de la peinture, et, comme elle, passa des sujets mythologiques aux scènes de genre, des dieux et des héros aux *éphèbes*. Dans d'autres le décor fut rehaussé par des reliefs en sculpture. Le plus beau de ces vases, découvert à Cumes, orne aujourd'hui le Musée de l'Ermitage à Saint-Pétersbourg. Dans la Grande-Grèce et l'Apulie on a trouvé des vases d'ornementation religieuse en terre cuite enluminée avec sculptures. L'un des plus beaux échantillons de ces vases est placé dans le Musée du Louvre : sur le col incliné du vase s'implante une statuette de divinité drapée et placée debout ; aux deux côtés surgissent des Tritons ailés dont les pieds de chevaux marins battent l'air. D'autres divinités s'élèvent sur l'anse et sur les parois latérales du vase, composant un groupe savamment balancé[2].

La musique. — Les Grecs, nous l'avons dit en traitant de leur littérature, surent chanter pour ainsi dire dès qu'ils surent parler. Associée intimement à la religion, à la poé-

1. Tout un quartier d'Athènes était occupé par les fabricants de vases et s'appelait le *Ceramus*. Ce nom venait, selon la légende, de Ceramus, fils de Bacchus et d'Ariane, le protecteur des potiers.

2. Lire sur l'art de la poterie l'*Histoire de la Céramique* de Jacquemart.

sie, aux fêtes, la musique le fut aussi aux guerres comme aux danses. Tous les philosophes de l'antiquité s'accordèrent à faire entrer la musique dans le plan général de l'éducation, non pas comme amusement, mais comme une étude « tendant essentiellement à la vertu », dit Aristote[1].

A Lacédémone tous les enfants apprenaient la musique sur le mode *dorien*, qui était grave et sévère : tous leurs exercices se faisaient au son de la flûte, et les guerriers, au



Un citharède vainqueur.

moment du combat, ne marchaient qu'aux sons de cet instrument. Le *mode dorien*, nous venons de le dire, était le plus grave; le plus aigu était le mode *lydien;* le *phrygien* tenait le milieu. On employait aussi l'*éolien*, qui était à un demi-ton d'intervalle entre le dorien et le phrygien.

Tant que la voix accompagna les instruments, ceux-ci restèrent simples. La *cithare* avait dans les premiers temps

1. Aristote, *Politique*, liv. VIII.

quatre cordes. Terpandre l'augmenta de trois et obtint *la lyre*. Bientôt Timothée porta le nombre des cordes à neuf, et, quoique les éphores à Sparte lui eussent fait couper les deux nouvelles cordes, il ne laissa pas de se servir d'instruments qui en avaient jusqu'à douze. Enfin il y eut des musiciens qui portèrent le nombre des cordes de leurs instruments, appelés ***sambuques***, jusqu'à quarante.

Ces changements correspondaient à un grave changement dans le rôle de la musique. Utile pour adoucir des hommes agrestes et farouches, elle ne parut plus aux générations policées qu'un art d'agrément. Elle ne chercha plus qu'à plaire. Elle devint légère, brillante, frivole. Cette révolution dans la musique s'opéra vers le temps de Platon, et Euripide, ayant vu siffler Timothée qui essayait la nouvelle musique sur le théâtre d'Athènes, lui prédit qu'il ne tarderait pas à faire les délices de la scène. Il y eut alors, comme de nos jours, de vifs débats entre les partisans de l'ancienne et de la nouvelle musique, qu'on accusa d'être immorale et corruptrice des mœurs. Platon s'éleva avec force contre elle, disant qu'adopter de pareilles innovations c'était ébranler l'État.

Décadence des arts et des lettres. — Mais les critiques ne purent arrêter l'engouement. La musique s'avilit comme la peinture et la sculpture, qui descendirent aux images grotesques, comme l'architecture, qui ne chercha plus qu'à construire d'élégants palais. Il en fut des arts comme de la littérature.

La philosophie s'embarrassa dans les discussions subtiles et oiseuses. L'éloquence succomba avec Démosthènes, et l'histoire se tut en même temps que périssait la liberté. La comédie ne savait plus que se traîner dans des scènes vulgaires et sans intérêt moral. La poésie lyrique n'avait plus d'enthousiasme, et les poètes épiques n'élaborèrent que de fastidieuses imitations d'Homère. Toutefois le génie grec était si fécond qu'il ne s'épuisa pas tout entier, et, chemin faisant, nous aurons à marquer plus d'un réveil de cette nation si bien douée que son esprit brilla encore au milieu du monde romain.

Caractère général de la littérature et de l'art des Grecs. — En tout cas, on ne peut s'empêcher d'admirer un peuple qui sut peindre et chanter, sculpter les héros et les dieux aussi bien que les animer dans la poésie et le drame, un peuple qui bâtit des temples d'une majesté noble et d'une pureté de lignes incomparable, un peuple qui a fait vibrer sur la lyre et dans ses écrits toutes les cordes de la passion humaine ; qui fut gai et grave, austère et raffiné, enthousiaste et calme; qui le premier a su raisonner, discuter, raconter, comme le premier il a su pleurer et rire; en un mot le peuple qui, épris de la beauté, a su la rendre et la reproduire sous toutes les formes pour le plaisir des yeux comme pour les satisfactions de l'âme. C'est la Grèce qui a révélé à l'homme la puissance de conception que possède son esprit. C'est elle qui a éveillé l'imagination, la sensibilité, et qui a formé le goût. C'est elle qui a tracé pour les générations à venir les règles du beau en les fixant par d'éternels chefs-d'œuvre. La Grèce a constitué pour l'humanité un fonds d'idées précieux et inestimable. Elle a agité sinon résolu tous les problèmes, tout inventé et presque tout perfectionné. Elle a, c'est sa gloire imprescriptible, donné un tel essor à l'esprit humain que l'impulsion dure encore. La littérature, les arts de tous les peuples civilisés dérivent de la littérature et de l'art des Grecs, sources universelles où tout le monde vient puiser sans jamais les tarir.

RÉSUMÉ

La Grèce a brillé au premier rang par sa littérature et par son art.

Elle a, on peut le dire, créé tous les genres de poésie et de prose : la ***poésie épique*** avec ***Homère*** et ***Hésiode;*** la ***poésie lyrique*** avec ***Pindare;*** la ***poésie dramatique*** avec ***Eschyle***, ***Sophocle***, ***Euripide;*** l'***histoire*** avec ***Hérodote***, ***Thucydide***, ***Xénophon;*** la ***philosophie*** avec ses premiers sages et Pythagore, puis *Socrate*, *Platon*, *Aristote*, etc. ; l'*éloquence* avec ***Périclès*** et ***Démosthènes***.

Les sciences mêmes, quoique moins développées que la littérature, eurent des maîtres dans ***Hippocrate***, le père de la médecine, et dans ***Aristote***.

L'***architecture*** fut portée au dernier degré de la perfection, au siècle de Périclès, par la construction du ***Parthénon*** et des ***Propylées***. La

sculpture anima le marbre par le ciseau de *Phidias*, plus tard par ceux de *Praxitèle* et de *Lysippe*. La *peinture* brilla avec *Polygnote*, *Zeuxis*, puis *Apelles*. Enfin la *musique* fut de bonne heure unie à la religion et à la poésie.

CHAPITRE X

LA DIFFUSION DE L'ESPRIT GREC

SOMMAIRE : Causes de la décadence politique de la Grèce; la guerre du Péloponèse. — Décadence des démocraties; corruption de la société. — Mauvaise organisation économique. — Rivalité de Sparte et de Thèbes; épuisement de la force militaire; les mercenaires; déclin du patriotisme. — Puissance militaire de la Macédoine; la phalange. — Caractère de la domination macédonienne. — Alexandre; son expédition en Asie; le roi voyageur et colonisateur. — Résultats de l'œuvre d'Alexandre. — Le royaume grec d'Égypte; les Ptolémées; éclat d'Alexandrie. — Les sciences et les lettres à Alexandrie. — La monarchie gréco-syrienne; empire des Séleucides. — Le royaume de Pergame. — Décadence du royaume gréco-macédonien. — La conquête romaine (197-146). — Diffusion de l'esprit grec en Occident; l'historien Polybe. — Les écrivains grecs du deuxième siècle après l'ère chrétienne. Plutarque, Lucien, etc. — Universalité de l'esprit grec. — Ce que la Grèce a donné au monde.

LECTURES : Les parasites. — Plutarque.

Causes de la décadence politique de la Grèce; la guerre du Péloponèse. — Jusqu'au siècle de Périclès, l'expansion de la race hellénique fait oublier les divisions, et le patriotisme est encore assez fort pour les surmonter. Mais, du vivant même de Périclès, la Grèce commence à se déchirer elle-même.

Les Ioniens d'Athènes, commandant à une confédération de quatre cents cités, excitent la jalousie des Doriens du Péloponèse, qui se groupent autour de Sparte. Les deux villes ne représentent pas seulement deux branches d'une même famille, elles personnifient encore des gouvernements contraires, Sparte l'oligarchie, Athènes la démocratie. Toutes deux essayent de propager autour d'elles la forme de gouvernement qu'elles ont adoptée, et la *guerre du Péloponèse* (431-404) est à la fois une guerre de peuples et de principes. Aussi cette guerre se poursuit-elle dans chaque cité

où le parti démocratique et le parti aristocratique sont aux prises, subissant le contre-coup des grandes luttes qui dévastent les terres et troublent les mers.

Cette guerre intestine est acharnée. Les Grecs se montrent plus intraitables envers leurs concitoyens qu'envers les Perses. Ils s'affaiblissent mutuellement à la joie du Grand Roi, qui s'applique à tenir égale la balance entre les deux villes dont la rivalité garantit sa sécurité.

Après avoir combattu, non sans honneur, pendant trente ans, Athènes succombe sous le poids de ses propres fautes. Elle-même avait porté un coup fatal à sa puissance maritime par son aventureuse *expédition de Sicile*, que termina un irrémédiable désastre. Elle avait, par sa tyrannie, fatigué ses alliés, qui l'abandonnèrent dès que sa domination, de bienfaisante, devint onéreuse. Les Spartiates, d'ailleurs, avaient appris l'art de la navigation, et leur marine, fortifiée par celle de Corinthe et de Mégare, triompha de la marine athénienne. Lysandre vainquit Conon et fit démolir, au son des instruments, les longs murs qui reliaient le Pirée à Athènes. Les Doriens insultèrent aux Ioniens vaincus et remplacèrent la démocratie athénienne par l'oligarchie des *trente tyrans*, révélant ainsi par l'abus de la victoire les causes intimes de la guerre.

Décadence des démocraties; corruption de la société. — Le triomphe de Sparte ne fut donc pas seulement celui d'une ville, mais aussi d'une forme de gouvernement qui fut imposée à presque toutes les cités. D'ailleurs le gouvernement démocratique s'était discrédité par ses caprices, par la vénalité et la corruption. Les fonctions publiques étaient devenues, en beaucoup de villes, recherchées pour la facilité qu'elles donnaient d'arriver à la fortune. Les profits légitimes des magistrats athéniens montaient à cinquante talents (810 000 francs); les présents qu'ils recevaient des parties excédaient souvent cette somme. Les citoyens d'Athènes, payés pour assister aux assemblées, n'avaient plus recherché d'autres occupations. Le pouvoir passait aux mains des démagogues qui flattaient le peuple, et *Cléon*, qu'Aristophane a poursuivi de ses railleries, n'était point le pire.

La corruption des mœurs n'avait pu être arrêtée ni par les sanglantes ironies d'Aristophane, ni par les sages préceptes de Socrate. Platon, Xénophon se virent réduits à vivre loin d'Athènes, et le dernier oublia même sa patrie. Le chœur des *Acharniens* (pièce d'Aristophane) fait une revue de la pire société d'Athènes : « espions, délateurs, infâmes, artistes faméliques, tels que Cratinos le débauché que dénoncent ses cheveux rasés, Artémon le musicien qui infecte de l'odeur du bouc, Lysistratos tout couvert de vices comme d'une pourpre éclatante ». Les liens du mariage se relâchaient, et la décadence politique coïncide avec le règne des courtisanes. Les dés, les jeux de hasard faisaient fureur, et les joueurs se réunissaient surtout à Phalère, sous le portique, du temple de Minerve. Les *parasites*[1], convives invités d'abord aux festins des dieux, devinrent une véritable cor-

---

1. **Lecture : *Les parasites*.** — Diodore de Sinope, dans la comédie du *Légataire universel* (l'Épiclère), fait parler un parasite à peu près en ces termes : « Jupiter Philos (ami), reconnu pour le plus grand des dieux, fut le premier parasite : il entrait chez les pauvres et chez les riches, buvait, mangeait et s'en allait sans jamais rien payer ». Le poète comique Alexis met en scène le parasite modèle : « Je mange avec tous ceux qui se présentent, pourvu qu'ils le trouvent bon ; mais dans les repas de noces j'ai ma place de droit, quand même on ne m'en prierait pas : c'est alors que je suis joyeux et que je sais faire rire. Je loue en face celui qui me donne à manger ; si quelqu'un ose me contredire, je l'accable d'injures ; gorgé de viandes et de vin, je me retire. Je n'ai point d'esclave pour m'éclairer ; je rampe dans les ténèbres et ne marche qu'en tremblant. Si par malheur je rencontre les citoyens faisant la ronde, je rends grâce aux dieux s'ils ne m'accablent pas de quelques coups de ces fouets tissus de soie de porc qui enlèvent l'épiderme. Quand j'ai regagné ma triste maison sans fâcheuse aventure, je m'endors plus heureux qu'un satrape. »

Il y avait des parasites de tous les états : poètes, médecins, philosophes, militaires, histrions ; quelques-uns étaient reçus partout avec distinction ; les autres, généralement honnis, erraient çà et là, à la poursuite d'un repas qu'ils payaient par le mépris qu'on leur témoignait. Il fallait, dans tous les cas, flatter et amuser ou être éconduit honteusement, comme il arriva, dit Eubule (comédie des *Flatteurs*), au médecin Acestor : « Quoi, lui dit le maître de la maison, vous ne dites rien qui nous amuse ou nous fasse rire ? Qu'on le mette à la porte ! vraiment cet homme n'est bon, tout au plus, que pour un souper de cabaret. » (*La Grèce*, par Pouqueville.)

poration et s'abattaient comme un fléau sur les tables des riches.

Mauvaise organisation économique. — Ces vices de la société grecque étaient rendus presque incurables par suite de l'organisation économique qui fut commune à toute l'antiquité. Athènes, au temps de sa splendeur, ne comptait que quinze mille citoyens, servis par des esclaves, au nombre de plusieurs centaines de mille. Si modérés qu'ils fussent envers leurs esclaves, ils ne les condamnaient pas moins aux plus durs travaux, à extraire les minerais d'argent du Laurium ou les marbres du Pentélique. Presque tous les métiers étaient entre les mains des esclaves, et les Athéniens se réservaient le commerce, les arts, la politique. L'oisiveté paraissait à un grand nombre, au mépris des lois de Solon, une dignité, et l'Athénien vivant des *oboles* qu'il recevait pour siéger à l'assemblée n'avait, en dehors des fonctions publiques, aucun moyen de sortir de la pauvreté. On vit donc se former deux classes ennemies : ceux qui jouissaient de grandes richesses, et ceux qui les convoitaient. C'est là ce qui explique les révolutions fréquentes dont est remplie l'histoire des cités grecques, les exils des riches, les confiscations des biens. Les révolutions venaient de temps à autre renverser les rangs sans jamais tarir la pauvreté, cause de nouvelles séditions. On en venait à lutter pour la richesse, non pour la liberté, et tous les moyens semblaient bons pour faire tourner violemment d'un autre côté la roue de la fortune.

Rivalité de Sparte et de Thèbes ; épuisement de la force militaire ; les mercenaires ; déclin du patriotisme. — La dissolution presque générale avait gagné Sparte, oublieuse des lois de Lycurgue et qui avait vu aussi les richesses se concentrer en un petit nombre de mains. Du reste le chiffre des vrais Spartiates avait été singulièrement diminué par les guerres, et une nouvelle rivalité avec Thèbes le diminua encore (380-362).

Cité longtemps obscure et d'autant plus jalouse qu'elle était médiocre, Thèbes avait dans la guerre du Péloponèse pris parti contre Athènes. Elle en fut récompensée par la

servitude que les Spartiates firent peser sur elle après s'être emparés, en trahison, de sa citadelle la *Cadmée*. Délivrée par deux de ses citoyens qui méritèrent d'être comptés au nombre des Grecs les plus illustres, *Pélopidas* et *Épaminondas*, elle crut qu'elle pourrait prétendre au premier rang. Grâce à l'habileté diplomatique de Pélopidas et aux talents militaires d'Épaminondas, elle soutint une lutte glorieuse contre Sparte qu'elle vainquit à *Leuctres* (371); elle domina la Thessalie, elle se ménagea l'alliance du roi des Perses. Mais sa grandeur ne reposait que sur deux hommes et tomba avec eux. Thèbes ne pouvait réussir à dominer la Grèce lorsque Sparte et Athènes y avaient tour à tour échoué.

Cette nouvelle rivalité épuisa encore la force militaire de Sparte et prépara la ruine de la liberté grecque. Déjà depuis longtemps les autres villes de la Grèce ne combattaient plus qu'avec l'aide de mercenaires. C'était avec les mercenaires laissés inactifs après la guerre du Péloponèse que Cyrus le Jeune avait fait son expédition, qui se termina par sa mort et la fameuse retraite des *dix mille* Grecs. Les généraux athéniens, Chabrias, Iphicrate, ne sont que des chefs de mercenaires, qu'ils disciplinent plus aisément que des citoyens; ils inaugurent la tactique, la stratégie, et l'art militaire commence au moment où le patriotisme décroît. Sparte même sur sa flotte, en 374, avait quinze cents mercenaires; sa cavalerie en comprenait toujours un grand nombre. Démosthènes ne cessera, quand il excitera les Athéniens contre Philippe, de les adjurer de *monter eux-mêmes* sur leurs vaisseaux. Il lui faudra non des mercenaires, mais des citoyens, comme il lui faudra de vrais généraux et non des *stratèges* qui se contentent d'ordonner des processions sacrées.

Le patriotisme des premiers siècles s'en va donc, énervé par la corruption, détruit par les révolutions, les haines intérieures. Athènes admirera son grand orateur, elle se réveillera même assez pour le suivre à *Chéronée*. Elle succombera et avec elle l'indépendance de la Grèce, soumise par la Macédoine.

Puissance militaire de la Macédoine: la phalange. — Trois vallées convergeant vers la mer Égée et formant un

demi-cercle adossé à de hautes montagnes, un pays arrosé par trois grands cours d'eau, l'*Haliacmon* (Indje-Karasou), l'*Axios* (Vardar), le *Strymon* (Strouma); une terre féconde, boisée; une contrée assez large pour nourrir une nombreuse population, telle était la Macédoine, qui physiquement dominait au nord la Grèce et semblait appelée à la dominer politiquement.

Du reste les Macédoniens se rattachaient à la famille hellénique, et leurs rois prétendaient descendre d'un Héraclide. De bonne heure amis des Grecs, ces princes, et parmi eux *Archélaüs* (429-405), attirèrent les artistes et les écrivains grecs, entre autres Euripide. Mais le peuple demeura longtemps à demi barbare, trop occupé à se défendre contre les attaques de l'Épire, de l'Illyrie, de la Thrace. De longues rivalités dans la famille royale perpétuèrent l'anarchie et retardèrent les progrès de la Macédoine, qui devinrent extraordinaires avec *Philippe* (360-336).

Dès l'enfance emmené à Thèbes comme otage par Pélopidas, Philippe reçut une éducation grecque. Il put étudier de près les défauts d'un peuple en décadence, les compétitions des ambitieux, la vénalité des orateurs, les haines sociales. Il comprit la faiblesse militaire de ces cités qui soldaient des mercenaires, et, s'il put admirer le *bataillon sacré* des Thébains formé par Pélopidas, il se rendit compte du peu de secours que pouvait fournir une si faible troupe de trois cents hommes, fussent-ils d'élite.

Revenu en Macédoine, régent, puis roi à la place de son neveu, il s'appliqua à donner à la Macédoine une organisation militaire pour laquelle il avait des éléments de nombre et de qualité dans son peuple abondant et vigoureux. Il s'entoura des *hétaires* (ou compagnons), choisis parmi les nobles auxquels il se confiait et qu'il tenait ainsi sous sa dépendance; des *doryphores* (porte-lances), chargés plus spécialement de la garde du prince. Puis il créa la *phalange*, immense bataillon de seize mille hommes rangés sur seize lignes et présentant ainsi un front de mille hommes. Ce front était hérissé de piques, car les six premiers rangs étaient armés d'une longue pique ou *sarisse* de six à sept mètres, et les

piques du sixième rang dépassaient encore le premier d'un mètre. Les dix autres rangs ne pouvaient approcher l'ennemi, mais, abrités par les six premiers, ils servaient à soutenir ceux-ci et à leur donner du poids. Sans s'inquiéter des difficultés rencontrées par les premières lignes, ils les poussaient toujours et assuraient à la phalange une force capable de rompre les troupes les plus vaillantes. Protégée sur les flancs par de l'infanterie légère et de la cavalerie, cette masse s'avançait irrésistible. Le véritable art de la guerre commençait, et cette supériorité d'organisation devait assurer à la Macédoine l'empire de l'Orient.

Caractère de la domination macédonienne. — Les Macédoniens soumirent la Grèce d'abord: conquête pour ainsi dire insensible et unique dans l'histoire. Philippe en effet dompta les Grecs en se disant Grec lui-même, intervenait dans le pays pour protéger la religion (guerres sacrées), et ne réclamait que l'honneur de venger les injures des Grecs et de les conduire contre les Perses. Jamais diplomatie plus serrée et plus fine ne fut mise en avant pour dissimuler une force qui aurait pu s'imposer d'une manière brutale. Elle ne trompa cependant point Démosthènes. Ce fut l'honneur du grand orateur patriote de dénoncer toutes les fourberies de Philippe, de signaler tous ses progrès, de montrer à ses concitoyens l'abîme où ils allaient tomber en s'endormant. Mais des orateurs stipendiés, comme Eschine, faisaient valoir auprès des Athéniens les bonnes intentions de Philippe. Un citoyen vertueux, *Phocion*, effrayé de l'inégalité des forces entre Athènes et Philippe, se levait pour prêcher la paix et « hacher » les discours de Démosthènes. Il fallait que celui-ci fût bien éloquent pour déterminer enfin les Athéniens à se souvenir de leur ancienne gloire et à montrer, aux champs de *Chéronée* (338), qu'on n'abattait point sans effort les descendants des vainqueurs de Marathon, de Salamine et de Platées.

Quoi qu'il en soit, la Grèce cessa d'être libre. Mais la Macédoine prétendit continuer la Grèce et la continua en effet laissant aux villes leurs constitutions et se bornant à maintenir au pouvoir la faction oligarchique qui la servait. Puis

elle renouvela, avec les Grecs et au profit des idées grecques, les anciennes luttes avec l'Asie. Philippe se fit donner au congrès de Corinthe le titre de *généralissime des Grecs*, et s'il ne put lui-même entreprendre la grande expédition pour laquelle il avait demandé les contingents des villes grecques, son fils *Alexandre* la mènera jusqu'au bout, c'est-à-dire à l'extrémité de l'Asie.

Alexandre ; son expédition en Asie ; le roi voyageur et colonisateur. — Alexandre, plus encore que Philippe, est un Grec. Élève d'Aristote, admirateur de Pindare dont il respecte la maison à Thèbes, enthousiaste d'Homère dont les poëmes sont enfermés dans une cassette sous son chevet, il commence son expédition en Asie par une sorte de pèlerinage aux ruines de Troie et au tombeau d'Achille dont il rêve d'égaler les exploits. S'il retourne contre les Perses l'invasion de Xerxès, c'est avec de bien faibles moyens, car il n'emmène avec lui que trente-quatre mille hommes. Mais il a l'intelligence, le génie. C'est la première fois que la science est appliquée à la guerre, et alors on comprend l'écroulement rapide de ce vaste empire des Perses, divisé en provinces mal jointes que gouvernaient ou plutôt qu'exploitaient des satrapes indépendants et jaloux les uns des autres. Victorieux au *Granique*, Alexandre envoya aux Athéniens trois cents armures afin qu'on les plaçât dans le temple de Minerve avec cette inscription : « Alexandre, fils de Philippe, et les Grecs, à l'exception des Lacédémoniens, ont consacré ces dépouilles des barbares qui habitent l'Asie (mai 333) ».

Non cependant qu'Alexandre ne rencontrât encore des Grecs parmi ses ennemis. Les Perses entretenaient une foule de mercenaires grecs. Le plus dangereux adversaire d'Alexandre fut un Rhodien, *Memnon*, qui défendit Milet et Halicarnasse, et dont la mort fut avantageuse aux Macédoniens à l'égal d'une victoire. La Grèce elle-même n'attendait qu'un revers d'Alexandre pour se soulever, mais le roi se hâta de longer les côtes de l'Asie Mineure et de couper les communications par mer entre les Grecs et les Perses.

Ces velléités de révolte ne changeaient en rien les disposi-

tions d'Alexandre, qui se piquait d'avoir profité de l'éducation grecque. Dans la maladie qui mit sa vie en danger après un bain imprudent dans le Cydnus, il montra une grandeur d'âme digne d'un philosophe, et après sa victoire d'*Issus* (333) une générosité à l'égard de la famille de Darius qui parut un fait nouveau dans ces pays habitués aux proscriptions des familles royales. S'il se montra impitoyable envers *Tyr*, ce fut non seulement à cause de la résistance de sept mois que cette ville lui opposa, mais aussi parce qu'Alexandre satisfit contre elle la vieille haine des Grecs contre les Phéniciens.

Préparé par les livres grecs à admirer les merveilles de l'Égypte, Alexandre parut aux Égyptiens plutôt un libérateur qu'un conquérant. Ceux-ci n'eurent plus à redouter la persécution inintelligente des Perses, fanatiques disciples de Zoroastre. Les temples égyptiens se rouvrirent aux longues processions. Enfin Alexandre fonda, non loin des bouches du Nil, près du lac *Maréotis*, une ville qui a gardé et transmis son nom à la postérité, *Alexandrie*, la plus belle œuvre de ce roi colonisateur.

Son expédition tenait donc du voyage plus encore que de la guerre. Il s'arrêtait dans chaque cité, étudiait ses mœurs, s'informait de son culte, de ses lois, qu'il abolissait souvent pour en établir de plus équitables. Lorsqu'un lieu, par sa position avantageuse, lui paraissait propre à la fondation d'une Alexandrie, il ordonnait et on agissait. Alexandre se hâtait lentement, prenant des loisirs pour les chasses, les spectacles de courses et de luttes, la capture de chevaux sauvages, ou bien pour de longues dissertations sur les questions de politique, de morale et de législation. A côté du groupe des capitaines s'agitait le groupe des poètes, des philosophes et des artistes : *Callisthènes*, philosophe chargé d'écrire l'histoire du roi; les médecins *Philippe* et *Critobule*, le poète *Chœrilos*, le sculpteur *Lysippe*, le graveur *Pyrgotèle* et le peintre *Apelles*.

Cette généreuse protection accordée aux lettres et aux arts et une sorte de renaissance qu'on remarqua à cette époque ont paru justifier le terme, véritablement trop ambitieux,

dont se sont servis des critiques modernes en parlant du *siècle d'Alexandre*.

L'incendie de *Persépolis*, après la victoire d'*Arbelles*, n'est plus du tout attribué à Alexandre, dont le caractère dément cette stupide barbarie. Alexandre, respecta et admira les monuments de l'Assyrie et de la Perse comme il avait admiré ceux de l'Égypte. Quand il s'avança vers l'Asie orientale, il comprit mieux encore, à la vue des pays sauvages qu'il traversait, quelle était l'importance de sa mis-



Médaille d'Alexandre.

sion. Il avait mis quatre ans à abattre l'empire perse : il va en mettre six à parcourir le plateau de l'Iran, la Bactriane, les pays que nous nommons aujourd'hui le Turkestan et l'Afghanistan, puis la vallée de l'Indus[1]. Dans ces pays que les Perses avaient dominés sans les civiliser, Alexandre laissa, comme marques de ses étapes, des Alexandries qui sont devenues les villes de *Mesched*, d'*Hérat*

1. Malgré tant de siècles écoulés, le grand nom d'Alexandre est encore vivant dans ces pays lointains. Un voyageur grec, Potagos, entreprit, à partir de 1867, une longue exploration dans la Haute Asie. A Hérat il fut très bien accueilli à cause de sa qualité de Grec, et il put dire au serdar : « Qui sait si vous ne descendez pas aussi de ces Grecs « qui ont régné plusieurs siècles dans ces contrées ou de ceux qui ont « habité en d'autres pays de l'Asie ? » Une autre fois, des habitants du pays se servirent, pour indiquer la distance, du mot grec *stade*, terme perdu en Grèce même, et le docteur ému s'écria : « Vous êtes mes « frères. » (*Dix années de voyage dans l'Asie centrale et l'Afrique équatoriale*, par le docteur Potagos, traduction de MM. Ad. Meyer, J. Blancard et Labadie.)

(Alexandrie d'Arie), *Kandahar* (Alexandrie d'Arachosie), *Caboul* (*Cabura*), et plus loin, *Samarcande* (*Maracanda*). Peut-être eût-il fait des merveilles dans l'*Inde* si son armée n'eût refusé de le suivre. Tandis qu'il revenait avec peine par la Gédrosie (le Béloutchistan), il faisait reconnaître les côtes de la mer Érythrée (*mer d'Oman*) par une flotte que conduisait *Néarque :* encore là une préoccupation scientifique de l'élève d'Aristote.

Cette merveilleuse exploration de l'Asie par Alexandre avait bien de quoi enivrer cet homme, qui finit par se croire un dieu ou du moins se faire adorer comme tel. C'était encore là un fruit de son éducation grecque. Se comparant aux héros divinisés, il pensait qu'il avait bien mérité les honneurs divins et qu'on pouvait le mettre au rang d'un Hercule. Toutefois le temps des croyances naïves était passé : les discussions philosophiques avaient détruit le prestige de la vieille mythologie, et les Grecs de son cortège habituel, comme les fiers Macédoniens, refusèrent de reconnaître en lui le fils de Jupiter. Son ami Callisthènes osa même le lui déclarer en face et dut à cette hardiesse d'être impliqué dans un complot et mis à mort. Il faut déplorer aussi le meurtre de Clitus, autre tache dans la vie d'Alexandre qui, prétendant être un dieu, ne sut pas même se maintenir toujours au rang d'homme et se dégrada dans d'interminables orgies qui amenèrent sa fin prématurée à un âge où il pouvait encore former les plus vastes projets.

Résultats de l'œuvre d'Alexandre. — Le conquérant macédonien avait parcouru et réveillé l'Asie. Il voulait la régénérer matériellement et moralement. Prodiguant les trésors accumulés par les rois de Perse, il jeta partout une immense quantité d'argent et d'or, longtemps improductive. Il fit mieux connaître l'Asie aux Européens. Il creusa un port à Babylone et débarrassa le Tigre des obstacles qui entravaient la navigation : il avait dirigé en personne l'aménagement des eaux du lac Pallacopas où se déversait le trop-plein des eaux de l'Euphrate. Il faisait embellir les villes. Il envoyait une expédition sur les côtes d'Arabie pour compléter les renseignements précieux apportés par Néarque.

Ce vaste empire qu'il avait fondé, il entendait l'unifier en l'*hellénisant*. Il avait donné l'exemple des alliances entre les peuples d'Europe et d'Asie. Épousant lui-même la fille aînée de Darius, il avait contraint ses généraux et dix mille Macédoniens à prendre des femmes dans les plus nobles familles perses. Il s'était même formé une garde de jeunes Perses qui excita la jalousie de la garde macédonienne. Alexandre semblait préférer son nouveau peuple à l'ancien.

« Mêlant ensemble, comme dans la coupe du festin, dit Plutarque, lois, mœurs, races et affections nationales, il apprit à tous à considérer la terre entière comme une patrie, les gens de bien comme leur famille et comme des étrangers les méchants. Ce ne fut plus la chlamyde ou la robe, le bouclier ou le cimeterre qui distinguèrent le Grec et le barbare, ce fut la vertu et l'éducation qui firent le Grec, le vice et l'ignorance qui firent le barbare[1]. »

Si mesuré que lui ait été le temps, il avait assez avancé cette œuvre de fusion pour que le résultat s'en fît sentir longtemps après sa mort. La langue grecque se répandit et se fixa dans toute l'Asie, et l'empire d'Alexandre se démembra en royaumes dont les principaux vécurent de la vie grecque. On peut dire qu'Alexandre avait de sa main puissante lancé à travers l'Asie ignorante et grossière la semence féconde des idées et des arts de la Grèce. Jamais on n'avait vu et plus jamais on ne revit une œuvre de civilisation accomplie sur un champ aussi vaste avec autant de méthode et d'énergie par un seul homme au profit de millions d'hommes. Jamais on n'a rencontré pareil laboureur et plus belles moissons qui ne cessèrent de fructifier durant des siècles.

1. Plutarque, *De la fortune d'Alexandre*. — Il faut dire qu'Alexandre a été diversement jugé par des historiens éminents. Thiers l'a mis, pour l'art de la guerre, au-dessous d'Annibal, de César et de Napoléon. L'historien anglais Grote conteste les intentions favorables d'Alexandre pour l'amélioration de l'humanité, mais Montesquieu a admiré sa politique, Napoléon lui-même son génie militaire, et le savant Alexandre de Humboldt a proclamé (dans le *Cosmos*, II, 2e partie) son influence civilisatrice.

Le royaume grec d'Égypte; les Ptolémées; éclat d'Alexandrie. — La terre d'Egypte étant la mieux préparée, c'est aux bords du Nil que la moisson fut la plus riche. Sans étouffer la vieille civilisation égyptienne, la civilisation grecque s'épanouit à l'aise sous l'administration intelligente des Ptolémées Lagides, surtout des trois premiers.

Les Ptolémées continuèrent les Pharaons, en s'en distinguant par un souci véritable des améliorations matérielles et morales. Ils laissèrent subsister le vieux culte égyptien, mais rendirent commun aux Grecs et aux Égyptiens le culte de Sérapis. Ils eurent une administration grecque, et la prospérité devint telle, que l'Égypte compta jusqu'à trente-trois mille villes. Alexandrie resta leur capitale parce que Memphis et Thèbes étaient trop enfermées dans les terres. Par sa situation maritime, cette nouvelle cité attira à elle le commerce de toute la mer Égée et même du bassin occidental de la Méditerranée. Elle devint l'entrepôt général des marchandises de l'Afrique et de l'Asie. *Ptolémée Soter* fit construire une tour dans l'île de *Pharos*, qui fut rejointe à la ville par un môle de 1300 mètres, et des feux allumés sur cette tour guidaient les navires pendant la nuit (de là le nom de phare). Alexandrie, au temps de sa splendeur, eut jusqu'à neuf cent mille habitants.

Ptolémée Soter voulut qu'Alexandrie fût une capitale artistique et intellectuelle aussi bien que commerciale. Il y avait construit, le long de la rue principale ou royale, des palais, un hippodrome, le Musée, des obélisques, des colonnes (colonne de Pompée, aiguille de Cléopâtre)[1]. Il rassembla plus de sept cent mille manuscrits, conservés dans le *Musée* et dans le temple de *Sérapis*. Le Musée était à la fois une bibliothèque et un établissement d'enseignement. Les littérateurs, les savants les plus renommés y jouissaient de la plus large hospitalité, y faisaient des conférences, que suivirent jusqu'à quatorze mille étudiants. Alexandrie s'enrichissait des chefs-d'œuvre de la peinture et de la sculpture. *Ptolémée Philadelphe* fit traduire de l'hébreu en grec,

1. Cette dernière a été transportée à Londres.



par soixante-douze vieillards, les livres sacrés des Juifs, qui se répandirent dès lors dans le monde, et la *Version des Septante* est restée admise dans tout l'Orient. Le même prince fit explorer les régions inconnues qui se trouvaient au sud des cataractes de Syène. Il reprit le travail qu'avait commencé Néko pour joindre le Nil à la mer Rouge.

Les sciences et les lettres à Alexandrie. — Alexandrie devenait une Athènes nouvelle. Non que la littérature y régnât comme jadis dans la ville de Minerve. Elle ne produisit aucun grand écrivain, et le plus illustre qu'on puisse citer est *Théocrite*[1] (de Sicile), poète charmant, qui chanta les campagnes et fit élégamment, quoique avec simplicité, parler les bergers dans ses *Idylles*. Mais ce qui dominait à Alexandrie, c'était l'esprit critique. Le prêtre égyptien *Manéthon* rédigeait sa *Chronologie*, dont il ne nous reste que de trop courts fragments; *Aristarque* revisait les poèmes homériques et, par sa sagacité autant que par son goût, méritait que son nom passât à la postérité comme synonyme de juge éclairé et de sûr critique.

Euclide formulait ses *Propositions* et les enseignait à Ptolémée Soter lui-même. Celui-ci, quelque peu rebuté par l'abstraction du raisonnement, demandait une voie plus courte pour apprendre la géométrie : « Non, répondit le maître, il n'y a pas de route royale en mathématiques ». Euclide a laissé des *Éléments* qui sont devenus la base de la géométrie moderne. *Ératosthène* (276-194), qui fut bibliothécaire d'Alexandrie sous Ptolémée Évergète, était à la fois littérateur et savant. Il sut le premier mesurer un degré du méridien et évaluer la grandeur de la Terre telle qu'on se la figurait alors. Il laissa une carte qui fut longtemps la seule employée, et où les degrés étaient figurés par des lignes verticales et horizontales (de là les mots de *latitude*, largeur, et *longitude*, longueur, termes encore aujourd'hui

---

1. Théocrite de Syracuse, de 290 à 210 av. J.-C., vécut longtemps à la cour d'Alexandrie. Il faut citer aussi Callimaque pour ses *Épigrammes* et ses *Hymnes*, et Apollonius, qui écrivit un poème épique sur l'expédition des Argonautes.

usités en géographie, quoique les degrés soient représentés par des cercles).

Alexandrie devenait en quelque sorte le rendez-vous de toutes les nations. Toutes les doctrines s'y rencontraient et s'y mêlaient. Les Juifs venaient s'y imprégner des idées grecques, et les Grecs s'initiaient aux systèmes de l'Orient. Au premier siècle de l'ère chrétienne, *Philon*, le juif, et l'historien juif *Josèphe* participèrent ainsi, par leurs opinions, des deux mondes, grec et oriental. Il se produisit aussi une fusion entre les diverses théories philosophiques, un mélange, l'*éclectisme* (comme on dit en philosophie), qui devint le caractère d'une nouvelle école philosophique, appelée l'*Ecole d'Alexandrie*. Cette école, d'ailleurs, ne brilla qu'au premier siècle de l'ère chrétienne, et son plus fameux philosophe fut *Plotin* (né en 205 apr. J.-C.). Cette école reprenait, en cherchant à les concilier avec celles d'Aristote, les théories de Platon et mérita d'être appelée aussi l'*École néoplatonicienne*. Ce mouvement philosophique et scientifique se perpétua durant tout le temps de l'empire romain, car il faut encore faire honneur à Alexandrie du fameux géographe et astronome *Ptolémée* (deuxième siècle apr. J.-C.), qui imagina un système planétaire adopté jusqu'à ce qu'il eut été renversé par celui de Copernic. Il a laissé une vaste géographie, précieuse pour nous éclairer sur les connaissances des anciens.

La monarchie gréco-syrienne ; empire des Séleucides. — La monarchie qui embrassa la plus grande partie des pays conquis par Alexandre fut la monarchie fondée par *Séleucus* à Babylone (312), et qui, après la bataille d'*Ipsus* (301) et celle de *Cyropédion* (280), encadra à peu près l'ancien empire des Perses (moins l'Égypte, la Phénicie et le nord de l'Asie Mineure). L'Asie orientale échappa toutefois aux *Séleucides* à partir de 250 et, malgré une expédition d'Antiochus III, poussée jusqu'aux limites de l'Inde, ces princes durent renoncer à englober de si nombreuses contrées, alors qu'ils avaient tant de peine à étreindre les populations si diverses de l'Asie Mineure, du Liban, de la vallée du Tigre et de l'Euphrate. De ces populations, aucune

n'était en mesure de s'imposer aux autres, si bien que les Séleucides n'eurent point de capitale fixe, promenant leur puissance des vieilles capitales de l'Assyrie, qui déclinaient, aux cités nouvelles qu'ils avaient fondées à l'image de leur maître Alexandre.

Les Séleucides furent en effet de grands fondateurs de villes. Séleucus I[er] Nicator bâtit sur le Tigre, au confluent du canal de l'Euphrate, *Séleucie*, qui attira bientôt à elle le commerce de Babylone, en même temps qu'elle devenait le rendez-vous des marchands de la Haute Asie. Il donna le nom de son fils Antiochus à une autre ville, bâtie sur l'Oronte, en Syrie, *Antioche*, non loin de l'Euphrate et de l'Asie Mineure. Bien qu'elle ne fût pas maritime et qu'elle fût obligée d'avoir un port distinct dans la ville de *Laodicée* (nom de la mère de Séleucus), Antioche rivalisa avec Alexandrie pour l'activité et le luxe. Comme Alexandrie, elle devint le point de rencontre des marchands et aussi des philosophes de tous les pays. Comme la cité égyptienne, elle fut un grand creuset où s'opérait le mélange des nationalités et des idées diverses : elle compta jusqu'à sept cent mille habitants, et mérita d'être appelée la *reine de l'Orient*. Séleucus fonda encore *Apamée*, sur l'Oronte, et beaucoup d'autres villes, puisqu'on ne comptait pas moins de seize *Antioche*, de cinq *Laodicée*, de trois *Apamée*, etc. Plusieurs de ces villes, exclusivement grecques, furent dotées d'une administration libre (assemblée du peuple, sénat, archontes, stratèges). Beaucoup de villes, Magnésie, Éphèse, Smyrne, Tyr, eurent même le droit de battre monnaie.

Si imparfaite que fût l'administration des Séleucides et si absurde qu'eût été la conduite des Antiochus III, des Antiochus IV Epiphane (plus justement surnommé l'Insensé), la monarchie des Séleucides, même dans son déclin, eut un éclat supérieur à celui de l'ancien empire des Perses. Elle était surtout plus riche, et les folles dépenses des princes, le luxe véritablement inouï et déraisonnable qu'ils étalaient, montrent combien les travaux d'une longue paix, une agriculture, une industrie et un commerce développés, avaient

accumulé d'or et d'argent. Les proconsuls de Rome puiseront sans cesse dans les trésors de l'Orient, qui ne paraîtront jamais se vider et combleront toutes les convoitises, sans les éteindre.

Le royaume de Pergame. — Quelques fractions de l'Asie Mineure avaient échappé aux Séleucides et constitué de petits royaumes indépendants, tels que la *Bithynie*, le *Pont*, le royaume de *Pergame*. Tous subirent l'influence hellénique, et le royaume de Pergame même s'en fit gloire. Avec la dynastie des *Attales*, commencée par *Attale Ier* (241-197), ce royaume devint glorieux et prospère. Pergame eut une bibliothèque presque rivale de celle d'Alexandrie (plus de deux cent mille manuscrits). Pergame donna son nom aux peaux que l'on y préparait pour écrire et qui remplaçaient avantageusement le papyrus et les tablettes de cire : ces peaux s'appelaient : *pergameæ chartæ* (au moyen âge *pergamina*), dont nous avons fait en français le *parchemin*. Le parchemin, on le sait, resta en usage jusqu'à ce qu'il ait été, à la fin du moyen âge, remplacé par le papier de chiffon. Pergame eut également ses artistes et une école de sculpture. Au deuxième siècle de l'ère chrétienne, elle s'honora du célèbre médecin *Galien*, qui est resté, avec Hippocrate, l'honneur de la médecine ancienne.

Il n'était pas jusqu'au recoin de la Bactriane où un royaume grec s'était formé et où des princes intelligents contenaient les hordes nomades du nord et protégeaient l'étude ; ils ont transmis leur nom, sinon leur gloire, à la postérité par de belles médailles[1].

Décadence du royaume gréco-macédonien. — Cette diffusion des Grecs en Orient n'avait pu se faire qu'au détriment de la population de la Macédoine et de la Grèce. Ce rayonnement lointain du foyer épuisa le foyer même. Le royaume gréco-macédonien fut sans cesse troublé d'abord par les rivalités des compétiteurs, puis par la lutte des deux moitiés de ce royaume, tantôt réunies, tantôt séparées, car

1. Le Cabinet des médailles de la Bibliothèque nationale de Paris possède une admirable médaille d'or d'*Eucratidas*, roi de la Bactriane.



la Grèce avait assez de souci de son antique liberté pour se révolter, trop peu de force pour s'affranchir.

La Grèce souffrait des maux qui avaient amené la ruine de son indépendance. Plus que jamais ses cités étaient divisées en factions des *pauvres* et des *riches*. Plus que jamais l'oligarchie et la démocratie se supplantaient tour à tour, à la joie des Macédoniens, qui trouvaient toujours un parti favorable à leur domination. Du reste la Grèce servit de champ de bataille aux prétendants macédoniens, à Polysperchon, Cassandre, Démétrius Poliorcète, Antigone-Gonatas et Pyrrhus. Les proscriptions suivaient les victoires momentanées de chaque parti, comme les adulations semblaient croître à mesure que diminuait le mérite des vainqueurs. Les Athéniens, qui jadis avaient divinisé les héros, divinisaient les Démétrius de Phalère et les Démétrius Poliorcète. « Les autres dieux demeurent trop loin, disaient-ils au dernier, ou ils n'ont pas d'oreilles, ou ils n'existent pas, ou ils ne s'occupent point de nous. Pour toi, nous te voyons ici présent, non pas fait de bois, non pas fait de pierre, mais réel et vivant, et nous t'adorons. »

Les Spartiates, quoique bien déchus, eurent encore assez de courage pour repousser les attaques de Pyrrhus. Mais les Spartiates vrais n'étaient plus qu'au nombre de sept cents, et la richesse était concentrée aux mains d'une centaine de propriétaires. Le roi Agis III, qui entreprit de relever cette république, succomba victime de son zèle patriotique, mais ses réformes furent reprises par *Cléomène*, législateur et guerrier (225).

Cette renaissance de la république spartiate ne devait pas être de longue durée. Athènes n'était plus à craindre, mais il s'était formé une *confédération achéenne*, qui comprenait douze villes soumises à un *stratège*, et qui, avec le fameux *Aratus*, avait réussi à s'associer les villes les plus importantes du Péloponèse. Les réformes de Cléomène, l'ambition de Sparte, déterminèrent Aratus, naguère le libérateur des Grecs, à trahir la liberté et la patrie en appelant le roi de Macédoine, *Antigone Doson*. Il triompha, grâce aux Macédoniens, à la bataille de *Sellasie* (222), où Cléomène fut

vaincu, mais avec lui la Grèce. La confédération achéenne demeura la cliente des Macédoniens jusqu'à ce qu'elle devînt celle des Romains. Sparte ne tarda pas à tomber sous la tyrannie de Machanidas, puis du cruel Nabis, et partout les petits tyrans ressaisirent leur despotisme.

La conquête romaine (197-146). — En l'an 196, les Grecs assemblés aux *jeux Isthmiques*, virent tout à coup s'avancer un général romain, *Flamininus*, qui venait d'abattre la puissance macédonienne à la journée de *Cynoscéphales* (197 av. J.-C.). Un héraut lut une proclamation disant : « Le sénat de Rome déclare libres de toutes garnisons et de tout impôt les Corinthiens, les Locriens, les Phocidiens, les Eubéens, les Achéens, etc., et leur laisse le pouvoir de vivre selon leurs lois ». Les Grecs accueillirent par des applaudissements frénétiques l'envoyé des Romains qui leur permettait d'être libres. Ils ne comprenaient déjà plus que la liberté ne s'octroie pas et qu'ils avaient de nouveaux maîtres.

Ceux-ci toutefois, avec l'habileté à laquelle ils durent leurs succès, dissimulèrent leur influence. *Philopœmen*, chef de la confédération achéenne, et surnommé le *dernier des Grecs*, évitait avec soin de les froisser et se préoccupait surtout de fortifier la confédération. Sa politique était trop patriotique pour les Romains, qui suscitèrent une révolte de Messène. Philopœmen y périt, et la Grèce, en réalité, n'eut plus de guide (183). Quand les Romains eurent complètement abattu la Macédoine [(bataille de *Pydna* (168) et défaite d'*Andriscus* (148)], ils ne gardèrent plus de ménagements avec les Grecs. *Corinthe* cependant résista, et ce fut dans ses murs en flammes que se livrèrent les derniers combats de la liberté grecque (146 av. J.-C.).

Diffusion de l'esprit grec en Occident ; l'historien Polybe. — Il arriva alors ce qu'on avait déjà vu au temps de Philippe et d'Alexandre : les vainqueurs cédèrent à l'ascendant qu'exerçait la science des vaincus. Rome s'ouvrit aux Grecs, qui y philosophèrent, y discutèrent comme dans les écoles de la Grèce elle-même.

Il serait trop long d'énumérer tous les écrivains grecs

qui vinrent à Rome. Mais l'un des premiers en date comme en mérite, c'est *Polybe*[1], l'historien qui a compris et admirablement exposé la politique romaine. Compagnon assidu de Scipion Émilien, il vit de près la grande guerre, et ses récits ont toute l'exactitude, toute la précision de bulletins de campagne. Polybe fut l'historien judicieux, profond, soucieux de la vérité, l'historien qui pénètre et explique les causes et domine l'ensemble des événements en même temps qu'il sait analyser le détail. On ne lui reproche qu'un peu de froideur et une trop grande négligence du relief lorsqu'il met en scène de grandes figures.

Les Grecs s'attachaient comme à plaisir à l'histoire de Rome. Au temps d'Auguste, ce fut *Denys d'Halicarnasse* qui reprit le sujet, mais avec peu de critique, quoiqu'il prétendît être surtout un critique. Ce ne fut ni un bon juge ni un bon modèle[2]. *Diodore de Sicile* fit, sous le nom de *Bibliothèque historique*, une sorte de compilation, précieuse surtout par les textes empruntés à une foule d'historiens dont les ouvrages ont été perdus[3]. Le géographe *Strabon*[4] eut plus de mérite. Il a su animer la géographie par des renseignements sur l'histoire, la religion, les mœurs des différents peuples qu'il passe en revue. Dans le premier siècle de l'ère chrétienne, *Josèphe*, quoique Juif de nation, écrivit en grec l'*Histoire de la guerre de Judée*, récit dramatique et émouvant.

---

1. Polybe, né en 205 ou 204 à Mégalopolis, en Arcadie, était le fils de Lycortas, chef de la Ligue achéenne. Il fut emmené comme otage à Rome en 166, où il devint l'ami de Scipion Émilien. Il avait écrit une vaste histoire générale du monde soumis par les Romains. Nous n'en avons guère que cinq livres sur quarante.

2. Denys d'Halicarnasse vint à Rome en l'an 30 av. J.-C. Il y publia ses *Antiquités romaines*, dont il nous reste onze livres sur vingt.

3. Diodore de Sicile vivait au temps de César et d'Auguste. Il publia à Rome sa *Bibliothèque historique*, qui contenait l'histoire universelle jusqu'à l'an 60 av. J.-C. Nous n'avons guère que les cinq premiers livres et des fragments des autres.

4. Strabon, né vers 66 av. J.-C., voyagea dans tout l'empire Romain et vécut longtemps à Rome. La majeure partie de sa *Géographie* nous est parvenue.

Les écrivains grecs du deuxième siècle après l'ère chrétienne ; Plutarque, Lucien, etc. — Au deuxième siècle après l'ère chrétienne, à l'époque calme et brillante des *Antonins*, la littérature grecque, qui n'avait cessé de produire des écrivains remarquables, eut comme une nouvelle poussée de sève. Des historiens et des moralistes, à défaut de poètes, tinrent le premier rang et excitèrent l'admiration des Romains. Plusieurs même sont restés parmi les auteurs classiques. Sans doute *Arrien*[1], qui écrivit l'histoire de l'*expédition* d'Alexandre; *Appien*[2], qui composa une histoire romaine dont il reste quelques livres intéressants, comme le livre des *guerres civiles*, ne sont plus guère aujourd'hui consultés que par les érudits. Mais *Plutarque*[3] est demeuré populaire.

Né à *Chéronée*, près du champ de bataille où périt la liberté grecque, Plutarque passa la plus grande partie de sa vie dans sa petite ville. Il fut toujours préoccupé de la gloire de la Grèce sans être injuste envers celle de Rome. Les Romains d'ailleurs assistaient avec empressement aux leçons et aux lectures publiques qu'il vint faire quelquefois dans la capitale du monde. Il a écrit les *Parallèles* des hommes illustres de la Grèce et de Rome, préférant d'habitude les Grecs, mais répandant sur toutes ses biographies le charme qui naît du détail bien choisi, des anecdotes bien racontées. Philosophe autant qu'historien, il s'appliqua, sans se perdre dans les systèmes, à déduire dans ses *Œuvres morales* tous les préceptes de morale pratique.

Plutarque eut, en France, la bonne fortune d'être traduit par Amyot, qui prêta à cet auteur d'une époque de décadence la grâce et la naïveté de la langue française dans son premier

---

1. Né en Bithynie vers l'an 105 de J.-C. Il fut employé par l'empereur Hadrien dans le gouvernement de la Cappadoce.

2. Né à Alexandrie au commencement du deuxième siècle ap. J.-C., fut avocat et jurisconsulte à Rome. Il fut également employé par les Antonins dans l'administration.

3. 50-120 ap. J.-C. (dates assez incertaines)

épanouissement, et le roi Henri IV faisait ses délices de la lecture de Plutarque[1].

Lucien (125-200 ap. J.-C.) fut aussi un moraliste, mais sceptique et railleur. Bien que la mythologie eût depuis longtemps perdu de son prestige, il l'accable sous ses plaisanteries plus ou moins fines. Il rit aussi des faiblesses humaines. Mais il est également un critique littéraire fort judicieux ; son livre les *Dialogues des Morts* est classique.

Épictète était plus sérieux. « C'est, dit Pascal, un des

---

1. **Lecture : Plutarque.** — Cet écrivain a été jugé par beaucoup de critiques, mais nul ne l'a mieux analysé que M. Gréard dans son livre *De la morale de Plutarque.* Nous citons ici quelques traits de la conclusion de ce livre érudit et aimable : « Observateur pénétrant et judicieux, psychologue délicat, ferme, profond, bien que nulle part, à proprement parler, il ne traite de psychologie, ramenant à des conclusions pratiques, à des préceptes de conduite, le fruit de son expérience et de son savoir, Plutarque a, par excellence, le caractère, le tempérament, l'autorité du moraliste.

« .... Si l'objet qu'il se propose est moins « l'affinement que l'assagis-« sement des esprits », comme disait Montaigne, il ne manque ni d'élévation ni de générosité ; il a plus d'une fois suscité l'héroïsme et les grandes vertus ; et dans la sphère plus humble des vertus de tous les jours, la morale universelle n'a pas produit d'interprète plus judicieux. On peut dire de ses préceptes ce qu'il disait des discours de Phocion : ils sont trempés dans le bon sens.

« ... Dans un Traité compris parmi ses œuvres, tous les sages de la Grèce se trouvent, par un ingénieux anachronisme, réunis à la table de Périandre, tyran de Corinthe. Le repas est simple et frugal. Les convives y sont assis sans distinction ni rang ; des femmes y ont place. La religion, la politique, la famille, fournissent la matière de l'entretien. De la discussion d'une maxime on passe à l'explication d'une énigme, de l'énigme au conte, non sans s'arrêter, chemin faisant, à quelques sophismes ; Apollon, Homère, Platon, Euripide, les animaux, sont tour à tour appelés en témoignage ; la parole passe avec la coupe. Le roi du festin s'est effacé ; ou plutôt le roi du festin c'est l'auteur, qui d'un air demi-grave, demi-souriant, met doucement les convives aux prises et dirige le chœur.

« Que Plutarque soit lui-même l'auteur de ce traité ou qu'il faille l'attribuer, comme il paraît plus vraisemblable, à l'un de ses disciples, qui, avec plus de bonne volonté que de talent, aura entrepris de replacer le maître parmi ses pairs, c'est ainsi que le moraliste de Chéronée nous apparaît, sur la limite extrême du monde antique : il est le dernier, le plus aimable et le plus grand des sages de l'antiquité. » (O. Gréard, *De la morale de Plutarque.*)

philosophes du monde qui ait le mieux connu les devoirs de l'homme. » Il n'a rien écrit lui-même, mais ses maximes furent recueillies par ses disciples[1]. La philosophie grecque fut enfin couronnée à Rome même par *Marc-Aurèle*[2], qui, né à Rome et empereur romain, écrivit en grec un livre d'une moralité sévère intitulé *Pour lui-même*, ou autrement dit les *Pensées*.

Universalité de l'esprit grec. — La Grèce vaincue avait donc répandu sa langue et ses œuvres en Orient et en Occident. Aux bords du Nil et de l'Oronte, comme sur les rives du Tibre, on ne cessait d'admirer Homère et Platon. Il n'y avait pas d'éducation sérieuse à Rome sans la connaissance de la langue grecque, et non seulement les Grecs continuèrent d'écrire, mais ils inspirèrent véritablement les auteurs latins, qui les prirent pour modèles.

Toutefois cette influence civilisatrice demeura bien plus forte en Orient, dans le pays où les Grecs étaient les plus nombreux. Même sous la toge romaine l'Orient demeura grec. Rome réalisa l'unité politique, sans parvenir à obtenir l'unité de langue et de civilisation. Lorsque son empire se brisera, l'Orient deviendra et restera l'empire grec jusqu'au milieu du quinzième siècle. La vivacité de la race était telle, que plusieurs siècles d'oppression par les Turcs ne la détruiront pas. Elle s'est affranchie de nos jours avec l'appui des fils des Germains, initiés dès leur jeunesse aux beautés de la littérature grecque. Elle est encore aujourd'hui une nation toujours fidèle à ses souvenirs, glorieuse à juste titre de son rôle civilisateur, qu'elle ne considère pas comme terminé en Orient.

Ce que la Grèce a donné au monde. — Une large part doit donc être faite aux Grecs dans l'histoire de l'humanité. Sparte a donné de beaux exemples d'*obéissance à la loi*, d'*austérité*, de *patriotisme*. Athènes, sans le céder à sa rivale pour le patriotisme, offrit le modèle d'une ville active, industrieuse, commerçante, où le *travail* et l'*esprit* étaient

---

1. Épictète vécut dans le premier et le deuxième siècle après J.-C.
2. Empereur de 161 à 180.

en honneur. Les cités grecques ont expérimenté au profit des générations à venir les différentes formes de gouvernement : elles ont surtout montré quel ressort donne à l'homme la *liberté*. Sans doute les Grecs ont aussi décliné, victimes de cette même liberté qu'ils ne surent pas toujours régler; ils ont éprouvé les funestes effets des *jalousies* et des *divisions*. Comme des foyers trop vifs, leurs républiques se consumèrent rapidement.



Un casier de livres dans l'antiquité [1].

Mais il est resté de ce peuple intelligent entre tous les peuples, qui eut certes plus d'un défaut et ne se montra pas toujours scrupuleux sous le rapport de l'honnêteté, une *littérature* vaillante. Les Grecs ont été les maîtres de l'humanité pour la *poésie*, pour la *tragédie*, la *comédie*, l'*histoire*, l'*éloquence*, la *philosophie*. Ils l'ont été pour les arts, l'*architecture* et la *sculpture*. Les débris de leurs monuments et de leurs statues inspirent encore aujourd'hui nos artistes. Enfin, ils ont, durant de longs siècles, continué leur rôle d'éducateurs du monde, de guides du jugement et du goût. Ils ont régénéré l'Orient et préparé la civilisation de l'Occident. Que dire de plus? Le Parthénon ruiné resplendit encore, aux feux du soleil de l'Attique, de la beauté que lui imprima Phidias, et les œuvres des écrivains grecs, désormais impérissables, depuis qu'elles ont été multipliées à l'infini par l'imprimerie, resteront comme l'expression la plus élevée et la plus pure du génie humain.

1. Les livres se roulaient : de là leur nom de *volumen*, que nous avons conservé dans le mot *volume*, qui n'a plus le sens du mot latin.



RÉSUMÉ

La Grèce, qui avait brillé jusqu'au ***siècle de Périclès***, tombe en déca dence dès la ***guerre du Péloponèse***. La ***rivalité de Sparte et d'Athènes*** les ***révolutions*** des cités, la ***corruption des mœurs***, amenèrent un affai blissement général, et la prétention de ***Thèbes*** à exercer l'hégémoni ne fit qu'amener de nouvelles guerres et épuiser les forces militaires

Philippe de Macédoine, qui avait su donner à son royaume une fort organisation militaire, parvint à dominer la Grèce (338).

Mais les Macédoniens étaient pour ainsi dire des Grecs. *Alexandr* (336-323) parcourut l'Asie, semant partout des colonies et les idée grecques.

Lorsque son empire se brisa, il se décomposa en ***royaumes grecs*** d'***Égypte***, de ***Syrie***, etc. La ville d'***Alexandrie***, en Égypte, devint l capitale intellectuelle de l'Orient, et la littérature, la science grecque fleurirent comme dans une nouvelle Athènes (le poète Théocrite, l savant Ératosthène, plus tard Ptolémée).

La Grèce propre, comme la Macédoine, n'en déclinait pas moins d plus en plus et finit en 146 par être la proie des Romains.

Les Grecs alors se répandirent dans l'Occident, et des écrivains grec brillèrent à Rome (***Polybe***, plus tard ***Denys d'Halicarnasse***, ***Diodor de Sicile***, et enfin, au deuxième siècle de l'ère chrétienne, ***Plutarqu Lucien***, etc.). La littérature grecque devint universelle.

Tableau synoptique du développement de la civilisation grecque.

SIÈCLES	POLITIQUE	LITTÉRATURE	ARTS
Du 20e au 10e siècle.	Temps héroïques : Les Pélasges; les Hellènes. — La religion : *Douze* grands dieux, dont le principal était Jupiter. Expédition des Argonautes. — La guerre de Troie (1193-1184). — Premières colonies grecques.	Chants primitifs : Orphée, Musée. — Poésies épiques : les rapsodes. — *Homère* et *Hésiode* (10e siècle).	La musique, le plus ancien des arts. — Orphée.
9e, 8e et 7e siècles.	Premier état organisé dans le Péloponèse. — *Cité dorienne de Sparte.* — Législation de *Lycurgue.* — Nouvel essor de la colonisation grecque.	La poésie élégiaque : *Callinus*, *Tyrtée* (7e siècle). — La poésie lyrique : *Alcée*, *Sapho.* — Premiers philosophes : *Thalès*, *Anaximandre*, *Anaxagore.*	*Terpandre* (la lyre).
6e siècle.	Dans la Grèce centrale se développe la ville *ionienne d'Athènes.* — Constitution de *Solon* (595).	*Solon*, *Théognis*, *Pindare*, *Anacréon*, *Pythagore.*	L'architecture dans les colonies grecques. Les trois ordres.
5e siècle.	Conflit entre le monde grec et le monde oriental. — Les *guerres médiques* (504-449). — Administration de *Périclès* à Athènes (449-431). — Commencement de la décadence. — Guerre du *Péloponèse* (431-404).	Poésie dramatique : *Eschyle*, *Sophocle*, *Euripide*, *Aristophane.* — Histoire : *Hérodote*, *Thucydide*, *Xénophon.* — Eloquence : *Périclès.* — Philosophie : *Socrate.*	*Ictinus* ; *Callicrate* ; *Mnésiclès* ; *Phidias* (architectes). — Le Parthénon d'Athènes. — Les Propylées. — Le Pœcile. — L'Odéon. — La sculpture : *Phidias*, *Polyclète.* — La peinture : *Polygnote*, *Zeuxis.*
4e siècle.	Puissance de Sparte. — Grandeur momentanée de Thèbes (379-362). — Puissance de la Macédoine. — *Alexandre;* empire *gréco-macédonien* (336-323) ; son démembrement.	*Platon*, *Xénophon*, *Aristote.* — Le stoïcisme et l'épicurisme, *Zénon* de Chypre, *Epicure.* — Eloquence : *Démosthènes.* — Comédie : *Ménandre.*	*Praxitèle*, *Lysippe* (sculpteurs). — *Apelles*, *Protogène* (peintres).
3e siècle.	Prospérité de l'Egypte (les Lagides). — Prospérité de la Syrie (les Séleucides).	Les savants : *Euclide*, *Eratosthène.* — Le poète *Théocrite.*	
2e siècle.	Grèce soumise par les Romains (146-142).	L'historien *Polybe.* — Ecole d'Alexandrie.	
1er siècle av. J.-C.		*Denys d'Halicarnasse.* — *Diodore de Sicile.* — *Strabon* le géographe.	
1er siècle ap. J.-C.		*Epictète.*	
2e siècle.		*Arrien* ; *Appien* ; *Plutarque* ; *Lucien.* — Le géographe *Ptolémée.*	



LIVRE III

LE MONDE ROMAIN

CHAPITRE XI

LA RÉPUBLIQUE ROMAINE

SOMMAIRE : Les Romains. — L'Italie; situation de Rome. — Origines de la civilisation romaine; les Étrusques. — La formation du peuple romain. — La religion romaine. — L'idée religieuse chez les Romains. — La famille romaine; la puissance paternelle. — Le mariage; la mère de famille. — L'émancipation; l'adoption. — La condition des personnes; liberté et esclavage. — Les affranchis. — Le droit de propriété. — Organisation de la cité; la *gens*. — Les curies; les tribus. — Les patriciens. — Les plébéiens. — Les institutions de Servius Tullius. — Chute de la royauté; la république aristocratique. — Rivalité des patriciens et des plébéiens; le tribunat. — La loi des Douze Tables : égalité civile. — La loi des mariages : égalité sociale. Le partage du consulat (366) : égalité politique. — Les plébéiens admis au sacerdoce : égalité religieuse. — Union des deux ordres; ses conséquences. — Le gouvernement de la république romaine; le sénat. — Les assemblées; comices par curies, par centuries, par tribus. — Les consuls. — La dictature. — La censure. — La préture. — La questure. — Les tribuns. — Les édiles. — L'ordre équestre; la perception des impôts. — Organisation de l'armée; la légion. — La discipline militaire. — Le patriotisme. — Désintéressement et pauvreté. — Caractère de la République romaine.

LECTURES : Clélie et ses compagnes. — La curiosité féminine spirituellement punie.

Les Romains. — Si instruits et si nécessaires à tous les peuples, les Grecs ont pourtant dû reconnaître les Romains pour leurs maîtres. C'est que Rome eut, plus que la Grèce, de fixité dans les principes, de méthode et de persévérance dans la conduite, de discipline dans le gouvernement, de vigueur militaire et de patriotisme. Rome eut l'ambition et le génie de la conquête. Sa domination ne fut point celle d'une

race exclusive, plus multipliée que la famille hellénique, mais d'une *cité* qui se rattacha, chez tous les peuples, des citoyens jusqu'à ce qu'elle les adoptât tous et devînt la *cité universelle*. Rome fut, à vrai dire, une expression politique. Elle réunit cent peuples divers en un seul, dans lequel on continuait de les distinguer, subordonna à ses institutions générales les institutions locales qu'elle respecta, à sa religion les religions nationales, à ses lois les lois particulières, à sa langue les langages multiples qui se parlaient dans toutes les parties de son empire. Ce fut une patrie qui s'éleva au-dessus de toutes les autres patries.

Sa civilisation résuma toutes les anciennes civilisations en les absorbant dans une unité plus apparente que réelle : civilisation originale malgré ses emprunts, brillante malgré ses défauts, qui éclaira surtout l'Occident, arraché par elle à la barbarie. Même détruite, elle servit pour ainsi dire de levain à la civilisation du moyen âge et des temps modernes. Rome fut l'institutrice directe de l'Europe, et l'étudier c'est déjà étudier en quelque sorte les origines de la civilisation *moderne*[1].

L'Italie ; situation de Rome. — Rome eut pour point d'appui l'Italie, cette péninsule allongée en forme de jambe que parcourt l'Apennin. Voisine de la Grèce, confinant à la Gaule et peu éloignée de l'Espagne, avançant son pied près de l'Afrique, l'Italie divise en deux parties distinctes

---

1. Aussi l'érudition moderne s'est-elle, avec une curiosité toute particulière, attachée à scruter les problèmes en nombre infini que contient l'histoire romaine. La science de l'*épigraphie* a permis d'en résoudre beaucoup, et cette science a fait en notre siècle la renommée des *Borghesi*, des *Mommsen*, des *Rossi*, des *Lebas*, des *Waddington*, des *Le Blant*, des *Léon Renier* et des *Ernest Desjardins*, sans compter une foule d'autres, leurs disciples et leurs émules. Les inscriptions relevées, copiées, commentées, ont permis de mieux comprendre les obscurités de la religion romaine, les institutions principalement, puis les mœurs. L'histoire romaine a été écrite par les Allemands *Niebuhr*, qui s'est trop souvent perdu dans les hypothèses, et *Mommsen*, plus précis, plus exact. Les histoires publiées en France, depuis la brillante mais trop fantaisiste histoire de *Michelet*, ont été effacées par la grande *Histoire des Romains* de *V. Duruy*.

le bassin de la Méditerranée et se trouve admirablement placée pour la dominer tout entière[1]. Beaucoup plus vaste que la Grèce, ce pays pouvait nourrir une nombreuse population. Quoique montagneux, il possédait, entre l'Apennin et la Méditerranée, de belles plaines qui se reliaient les unes aux autres et ne rendaient pas impossible l'unité. De sombres forêts, des plateaux nus et sévères contrastaient avec de fertiles et riantes vallées. Un tel pays devait être le séjour d'un peuple abondant, vif et excité par le chaud soleil du midi, robuste, grave, assez intelligent pour s'instruire à l'école des Grecs, assez dur pour les violenter, aussi avisé, sans être aussi léger, que les Athéniens, et aussi vigoureux que les Spartiates.

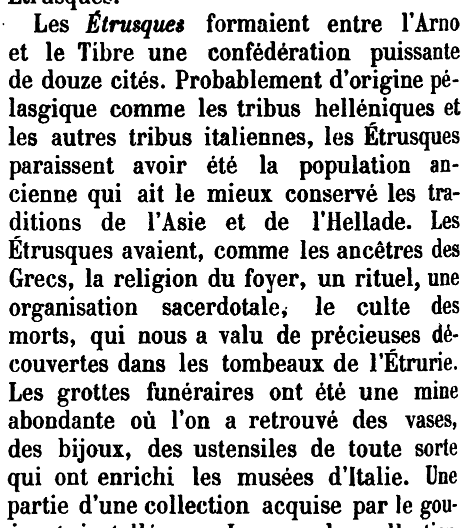

Étrusque adorant le foyer.

Rome fut bâtie sur les bords du Tibre, le fleuve qui ouvre dans l'Apennin le sillon le plus profond dans la direction du nord au sud, et marque le milieu géographique de ce pays. Elle se trouva au centre de l'Italie, elle-même centre du monde ancien. Située dans l'intérieur des terres, elle ne fut longtemps qu'une puissance continentale, mais elle était assez près de la mer, par le Tibre (cinq lieues), pour être gagnée par l'ambition maritime que devait naturellement éveiller le long développement des côtes italiennes. Rome dominera les terres et les mers.

Origines de la civilisation romaine; les Étrusques. — Le mystère le plus profond entoure les origines de l'his-

1. L'Italie, avec ses îles, comprend une superficie de 288 539 kilomètres carrés.

toire romaine, et les théories des savants allemands l'ont encore obscurci. Comme certains fleuves qui amènent à l'Océan d'abondantes masses d'eau, sans qu'on puisse, près des sources, déterminer la branche principale, le peuple romain se forma, dans le pays appelé *Latium*, d'un mélange de Latins, d'Osques, de Sabins, et reçut probablement sa religion, ses coutumes, d'un peuple qui brilla avant lui sur la terre d'Italie, les Étrusques.





Femme étrusque.

Les *Étrusques* formaient entre l'Arno et le Tibre une confédération puissante de douze cités. Probablement d'origine pélasgique comme les tribus helléniques et les autres tribus italiennes, les Étrusques paraissent avoir été la population ancienne qui ait le mieux conservé les traditions de l'Asie et de l'Hellade. Les Étrusques avaient, comme les ancêtres des Grecs, la religion du foyer, un rituel, une organisation sacerdotale, le culte des morts, qui nous a valu de précieuses découvertes dans les tombeaux de l'Étrurie. Les grottes funéraires ont été une mine abondante où l'on a retrouvé des vases, des bijoux, des ustensiles de toute sorte qui ont enrichi les musées d'Italie. Une partie d'une collection acquise par le gouvernement français et installée au Louvre, la collection *Campana*, renferme un grand nombre de remarquables échantillons de l'industrie et de l'art des Étrusques : art évidemment grec, mais qui porte le cachet spécial de la nation copiste, et en tout cas antérieur, même supérieur à l'art romain[1]. Des inscriptions déchiffrées ont permis aussi de se faire une idée, quoique incomplète, de la langue

1. Les principaux vases étrusques ont été trouvés dans les tombeaux de Cæres, de Chiusi, de Vulci et de Véies. En pâte noire, de formes variées et parfois très bizarres, les uns sont véritablement anciens,

étrusque, remplacée plus tard par la langue latine. Les chiffres adoptés par les Romains seraient, dit-on, des chiffres étrusques.

La formation du peuple romain. — Les Romains se plaisaient à rattacher leur origine à Énée fuyant de Troie et emportant ses dieux, qu'il aurait fixés en Italie. Mais de quelque éclat que la poésie de Virgile ait revêtu ces légendes nationales qui faisaient de Rome une ville prédestinée par les dieux à sa grandeur, elles ne sauraient être admises par l'histoire.

Sur le mont Palatin, *Romulus*, sorti d'*Albe la Longue*, ouvrit un asile, traça un camp de forme quadrangulaire, à la mode étrusque et avec tous les rites alors en usage. Il constitua (754), avec méthode et ensemble, une *cité*, qui s'agrandit successivement par l'association plus ou moins volontaire des tribus voisines. Le peuple de Romulus, trop volontiers considéré comme un ramassis d'aventuriers, fut, dès la première heure, organisé en *familles*, en *tribus*, avec une *religion* déjà déterminée et que le successeur de Romulus rapprocha de la religion étrusque. Quoique de sang latin, les Romains se considérèrent toujours comme supérieurs aux Latins, qu'ils dominèrent par la science des armes et la

---

les autres visent à l'archaïsme, les derniers accusent un art en décadence.

« Pendant longtemps on avait qualifié d'étrusques tous les produits céramiques à peintures grecques ou orientales ; les peuples de l'Étrurie n'ont abordé ce genre de travail qu'à l'époque dernière, c'est-à-dire presque au seuil de notre ère ; leurs conceptions primitives ont une barbarie, une singularité qui les rapprochent de certains spécimens américains ou sauvages. La plupart du temps ces poteries sont ornées en relief au moyen d'estampilles et de rouleaux qu'on passait sur la terre molle ; les sujets ainsi obtenus ont l'aspect oriental ; ce sont encore des oiseaux, des lions, des sphinx, des cerfs, etc., ou des processions s'avançant vers des divinités assises. Certaines pièces figuratives ont la forme de poissons à face humaine ; on remarque aussi des fourneaux compliqués et des brasiers décorés de figures bizarres ; des urnes funéraires, sortes de canopes, ont pour couvercle une tête humaine ; des bras s'adaptent dans les anses au moyen de chevilles. » (Jacquemart, *la Céramique*.)



forte constitution de leur cité. Peu importe qu'ils se soient recrutés parmi telles ou telles peuplades des collines qui bordaient le Tibre, les Romains furent tout de suite un *peuple* à cadres fixes et destiné par sa discipline religieuse, sociale et politique à l'emporter sur les autres nations qui continuaient de mener la vie agreste des pâtres et des montagnards.

La religion romaine. — Déjà semblable à la religion grecque par la communauté des traditions originelles, la religion romaine devait s'en rapprocher de jour en jour par la fréquentation des Grecs de l'Italie et de l'Hellade.

Les Romains, comme les Grecs, adressaient leurs prières aux *dieux du foyer*, les *dieux lares*, puis aux *dieux du pays* (les dieux indigènes, *dii indigetes*). Ils adoraient *Picus*, *Faunus*, *Latinus*, qui avaient régné, disait-on, sur le Latium, et il n'y avait pas de divinités qu'on invoquât avec plus de ferveur dans les malheurs de la patrie, puis *Romulus*, déifié sous le nom de *Quirinus*. Les Romains adoraient aussi les *dieux célestes* et admirent, sans la développer, la mythologie des Grecs. Toutefois ils eurent un culte spécial pour *Saturne*, pour *Janus*, le dieu au double visage qui voyait le présent et l'avenir, pour *Mars* ou Mavors, le dieu de la guerre. Janus était également le symbole de la paix et de la guerre; son temple, ouvert pendant la guerre, se fermait durant la paix, et sera rarement fermé. La déesse *Vesta* était encore une des divinités principales, en l'honneur de laquelle des jeunes filles qui lui avaient voué leur existence, les *vestales*, entretenaient le feu perpétuel. Le dieu *Terme* (Terminus), symbole de la propriété, l'était aussi de la puissance romaine; il ne devait jamais reculer.

En outre les Romains honoraient une foule de dieux champêtres, *Flore*, *Pomone*, *Palès*, *Pan*, *Messor*, le dieu des moissons, *Robigo*, le dieu qui protégeait les blés de la nielle. En outre ils avaient un culte particulier pour les divinités allégoriques, la *Bonne foi* (qu'ils honoraient plus qu'ils ne la pratiquaient), la *Fortune*, qui leur fut si fidèle, le dieu *Consus*, le bon conseil. Les divinités de création romaine représentaient des puissances morales et des vertus personnifiées;

leur religion avait un caractère plus intéressé que la religion grecque.

Presque tous les dieux avaient leurs fêtes solennelles, parmi lesquelles il faut citer les *Lupercales*, en l'honneur de Pan, qui défendait les troupeaux contre les loups; les fêtes de *Quirinus*, du dieu *Terme*, les *Compitalia* (fêtes des carrefours) en l'honneur des dieux lares, les *Saturnalia*, les *Ambarvalia* (fêtes des champs), processions faites dans les campagnes pour demander aux dieux une récolte abondante.

Cette dernière partie du culte était confiée à douze prêtres, appelés *Frères arvales*. Outre ce collège de prêtres spéciaux, on distinguait encore les *Flamines* (prêtres des grands dieux), les *Saliens* (prêtres du dieu Mars), à qui était confiée la garde des *anciles* ou boucliers sacrés; les *Féciaux*, chargés d'accomplir les cérémonies qui présidaient aux déclarations de guerre et aux traités de paix. Les rapports avec les peuples voisins étaient en effet des actes religieux comme les actes de la vie politique. Mais, à part ces prêtres spéciaux, le *sacerdoce* était assimilé aux magistratures, qui toutes d'ailleurs participaient du sacerdoce. Le pontife souverain (*pontifex maximus*) était choisi dans les principales familles, mais les consuls, plus tard les censeurs, pouvaient et devaient accomplir des rites religieux.. Le père de famille était prêtre à son foyer.

On remarquait encore les *aruspices*, qui lisaient la volonté des dieux dans les entrailles des victimes, et les *augures*, dans le vol des oiseaux. La divination, si chère aux Grecs, le fut davantage aux Romains, et conserva son empire alors même que le progrès de la raison eut relégué au second plan la mythologie. Aucun peuple ne se montra plus superstitieux et n'observa avec plus de soin les phénomènes célestes pour en tirer des *présages* bons ou mauvais. On conservait avec respect les livres *sibyllins*, dont les formules mystérieuses n'étaient consultées que dans les circonstances graves.

L'idée religieuse chez les Romains. — Les Romains ont leurs dieux, mais leur religion ne sera pas exclusive,

et toujours ils trouveront moyen de lui associer celle des peuples conquis. Ils n'imposeront pas leurs divinités, ils adopteront celles qui leur paraîtront avoir quelque analogie avec celles qu'ils honorent. Leur ciel, pour ainsi dire, sera ouvert comme leurs temples, et ils supprimeront ainsi la barrière religieuse, la plus insurmontable aux conquérants. Les dieux des diverses nations, assimilés aux dieux romains, viendront contribuer à l'unité, qui est le but de ce peuple ambitieux.

L'ambition même est divine chez les Romains. La domination universelle apparut de bonne heure comme une vocation, une charge donnée à Rome par les dieux qui l'avaient choisie entre toutes les cités pour être la reine du monde. Ces conquérants se dissimuleront ainsi à eux-mêmes leur avidité et leur orgueil, qu'ils considéreront comme légitimes.

Bien que la vieille religion se maintînt à travers les siècles, l'invasion de la philosophie grecque produisit, surtout au premier siècle avant l'ère chrétienne, un changement important dans les croyances. Les écrivains ne craignirent point de chercher dans leur propre conscience la notion de Dieu. Cicéron, et plus tard les moralistes de l'empire Romain, s'élevèrent à la conception d'un Dieu révélé par les merveilles de la nature, d'une intelligence souveraine, ayant ordonné le monde avec une sagesse infinie. Les philosophes de Rome, s'égarant moins que les Grecs dans les subtilités, et se tenant sur le terrain pratique, arrivèrent à constituer une religion fondée sur la raison et la conscience, qui faisait ressortir le caractère bizarre de la religion d'État, et de cérémonies vaines incapables d'éveiller en l'âme le sentiment de la vraie piété. Cette philosophie religieuse de Cicéron et plus tard de Sénèque préparait l'avènement du christianisme.

La famille romaine; la puissance paternelle. — La vieille religion romaine n'en fut pas moins le lien rigoureux qui rattacha les uns aux autres les membres de la famille romaine. Nulle part la *puissance paternelle* ne fut plus sainte et plus absolue. Elle durait tant que le père

existait, même quand le fils avait lui-même une famille. Le père seul était libre au point de vue du droit (*sui juris*); les enfants, même majeurs, ne s'appartenaient point (ils étaient *alieni juris*, c'est-à-dire sous le droit d'un autre, sous le droit de leur père). Certes le fils pouvait être citoyen, magistrat même : dans sa maison il restait sous la main de son père. Il n'avait point d'autre culte domestique que celui de son père. La puissance paternelle allait jusqu'au droit de vendre le fils comme esclave, de le frapper de mort en cas de crime. La justice, avant d'appartenir à l'État, appartenait au père, prêtre et juge. Le fils n'avait pas d'autre patrimoine que celui de son père : mais, à sa mort, il héritait. Le père ne pouvait déshériter ses enfants que par une disposition expresse.

Une conséquence de cette puissance paternelle, c'est que la parenté n'était directe que pour les descendants d'un même chef de famille. Un père avait deux enfants, un fils et une fille; la fille se mariait : dans notre société ses enfants auraient des droits à la succession de leur grand-père; chez les Romains, ces derniers n'appartenaient pas à la famille de leur mère, mais à la famille de leur père. Ils suivaient une autre religion, un autre chef que leur aïeul maternel, et n'avaient aucun droit à son patrimoine. Ils étaient la parenté naturelle (*cognatio*), non la parenté civile (*agnatio*).

Le mariage: la mère de famille. — Si le fils, chez les Romains, est tellement subordonné au père, à plus forte raison ne peut-il se marier sans son consentement, car ses enfants devront rester non sous sa puissance, mais sous celle de son père tant qu'il est vivant. Le mariage était donc un des actes les plus solennels. Seule était légale l'union contractée avec le consentement du chef de famille, dans les conditions d'âge voulues et entre personnes de condition libre et ayant le même droit politique, comme nous l'expliquerons plus loin : c'est ce qu'on appelle les *justes noces*, célébrées en général avec des formes religieuses et solennelles (*confarreatio*), mais réservées aux alliances entre grandes familles. Le mariage existait néanmoins pour les classes inférieures, sans être consacré comme le mariage des patriciens. Si les condi-

tions requises n'étaient pas observées, il n'y avait point de mariage réel, les enfants ne tombaient point sous la puissance paternelle, les biens apportés par la femme ne pouvaient être soumis aux règles de la dot.

Le mariage légal et solennel élevait la femme au rang d'*épouse* (*uxor*). Elle avait le même domicile que son mari et le conservait même après la mort de celui-ci. Elle quittait entièrement sa famille et les dieux de sa famille pour entrer dans la famille et adorer les dieux de son mari. Par conséquent, si l'époux était encore soumis à la puissance paternelle, elle aussi et les enfants qui naîtront tomberont sous cette puissance. Mais les biens qui forment sa dot sont régis suivant certaines règles qui en assurent la conservation et la restitution si la mort vient à dissoudre le mariage. Les époux sont tenus à une mutuelle obligation de fidélité. Le *divorce*, toutefois, d'abord difficile quand le mariage avait été religieux, fut plus tard rendu aisé et devint fréquent chez les Romains.

Il n'y avait point de puissance maritale résultant du mariage seul. Il fallait un acte spécial, un consentement spécial, pour que l'épouse tombât, comme on disait, *in manu*. La *manus*, qui se rapproche beaucoup de la puissance paternelle, désigne particulièrement une puissance exercée sur la femme soit par son mari, soit par un tuteur. La fille qui s'est trouvée émancipée par la mort de son père ne peut garder cette liberté : il lui faut une tutelle. Si elle se marie et qu'intervienne l'acte conférant à l'époux le droit de la *manus*, c'est l'époux qui devient le tuteur; si l'acte n'intervient pas, la femme même mariée conserve son tuteur. Veuve, divorcée, elle ne peut se soustraire à une tutelle: elle est toujours *in manu*. Lorsque cette puissance de la *manus* n'avait pas été conférée à l'époux par le mariage solennel (ou confarréation), elle était accordée par une vente simulée de la femme au mari (*coemptio*) par son père ou par elle-même avec l'autorisation de son tuteur.

Quelles que soient les rigueurs du droit romain, les mœurs, plus fortes que les lois, assignèrent à la femme, à la mère de famille, à la *matrone*, comme on disait, un rang

honorable. Elle administrait la maison, veillait à l'éducation des enfants, exerçait sur son mari un grand ascendant. Du reste les femmes participaient à la gloire de leur famille, et même, lorsque par le mariage elles changeaient de famille, elles étaient entourées de la considération qui s'attachait à leur famille ancienne. Les matrones romaines jouissaient d'une grande liberté, car le mariage était protégé par les lois les plus sévères, et du reste la plupart avaient au plus haut degré la fierté de la race, le sentiment de l'honneur. Lucrèce, se poignardant elle-même, quoiqu'elle ne fût pas coupable, est restée le plus noble modèle de la vertu romaine, et il suffit du crime de Sextus pour provoquer à Rome la révolution de 510. Longtemps simples, et d'ailleurs astreintes à cette simplicité par des *lois somptuaires* qui réglaient la toilette, les femmes romaines travaillaient, remplissaient avec soin tous leurs devoirs domestiques, se tenaient à l'écart des affaires publiques, et pour un jour qu'elles voulurent au Forum demander l'abrogation d'une loi somptuaire, elles se virent durement rabrouées par Caton. D'ailleurs, même quand elles se renfermaient dans leur rôle modeste, elles étaient, autant que leurs époux, passionnées pour la gloire et la grandeur de Rome, et si Cornélie était fière d'être la fille de Scipion l'Africain, elle était bien plus glorieuse de s'entendre appeler la mère des *Gracques*[1].

L'émancipation; l'adoption. — La puissance paternelle était si forte chez les Romains que le père ne pouvait y re-

---

1. **Lecture : *Clélie et ses compagnes*.** — Dans la guerre faite par Porsenna contre les Romains, ceux-ci avaient éprouvé des revers, et conclu la paix en livrant comme otages dix jeunes garçons et dix jeunes filles. Un jour les jeunes Romaines étaient descendues au Tibre comme pour se baigner et s'éloignèrent un peu. Mais, à la sollicitation de l'une d'elles, Clélie, elles remontèrent le courant, qui était fort rapide, et traversèrent à la nage des gouffres profonds en se tenant les unes les autres avec une peine et des fatigues incroyables. D'autres racontent que Clélie avait rencontré un cheval et qu'elle lui avait fait passer doucement le fleuve, tandis que ses compagnes la suivaient à la nage, enhardies et soutenues par elle en dépit de tout. Quand les Romains les virent revenues saines et sauves, tout en admirant leur éner-

noncer qu'après avoir manifesté trois fois sa volonté. Il fallait *trois mancipations* ou ventes successives pour libérer un fils, l'émanciper (le nom moderne est venu de là). Pour cela, le père le *mancipait* (ou le vendait) à un tiers (généralement un ami), qui l'affranchissait ensuite comme un esclave. Cette vente et cet affranchissement devaient se renouveler trois fois pour que le fils s'appartînt à lui-même, devînt *sui juris*. L'enfant émancipé acquérait la libre disposition des biens (du pécule) que son père lui avait laissés; il sortait de la famille, il perdait ses droits de succession. En France, l'émancipation n'est applicable qu'aux mineurs. Elle a pour but de donner à l'émancipé une capacité particulière qui le prépare à la capacité entière que

---

gie et leur audace, ils désapprouvèrent ce retour et ne supportèrent pas la pensée d'être inférieurs en bonne foi à un seul homme. Ils intimèrent donc aux jeunes filles l'ordre de repartir, et les renvoyèrent avec une escorte. Au moment où on leur faisait repasser le fleuve, Tarquin, qui avait dressé une embuscade, faillit s'emparer de ces jeunes filles. Mais Valérie, la fille du consul Publicola, put s'enfuir avec trois de ses serviteurs jusqu'au camp de Porsenna, et le fils de ce prince, Aruns, venu promptement au secours des autres Romaines, les enleva de la main de leurs ennemis. Quand elles eurent été conduites devant le roi, celui-ci les somma de dire laquelle avait été l'instigatrice de leur fuite. Toutes, tremblant pour Clélie, gardaient le silence; mais elle se dénonça spontanément. Pénétré d'admiration, Porsenna fit amener un cheval, l'offrit en présent à Clélie et les renvoya toutes. Porsenna, ayant admiré dans la jeune fille une énergie et une audace au-dessus de son sexe, la jugea digne d'un présent qui convient à un guerrier. Aussi remarquait-on sur la voie Sacrée une statue équestre de femme, représentant Clélie, selon les uns, et selon les autres Valérie. (Plutarque, *Œuvres morales*.)

Lecture : ***La curiosité féminine spirituellement punie.*** — Une jolie histoire, agréablement racontée par Plutarque, indiquera quelle était l'influence de la femme dans la famille romaine. « Le sénat romain délibérait sur une affaire secrète et s'entourait d'un profond mystère qui donnait lieu à toutes sortes de conjectures. Une femme, très honnête d'ailleurs, mais femme après tout, pressait son mari et le suppliait de lui révéler l'affaire. Elle multipliait les serments et les imprécations; elle se répandait en larmes de désespoir parce que son époux n'avait pas confiance en elle. Le Romain voulut confondre une si grande curiosité et parut résigné à livrer le secret : « Les prêtres, « dit-il, nous ont annoncé qu'ils avaient vu une alouette voler avec

lui confère sa majorité : il ne sort pas pour cela de sa famille.

Mais une formalité bien plus fréquente chez les Romains, c'était l'*adoption*. Il fallait veiller à la *perpétuité de la famille*. Or si la famille naturelle faisait défaut, il fallait se créer une *famille civile* en adoptant des enfants sortis d'une autre famille. L'adoption pouvait s'exercer même en faveur de personnes déjà âgées et en pleine possession de tous leurs droits (*sui juris*); on l'appelait alors l'*adrogation*. Du reste cette dernière forme de l'adoption n'était permise qu'à ceux qui n'avaient point d'enfants et ne pouvaient espérer en avoir; elle était entourée de formes solennelles et il fallait l'approbation des pontifes. L'*adrogé* libre perdait son

---

« un casque d'or et une pique. Nous approfondissons un tel prodige, « pour savoir s'il est favorable ou funeste, et nous en conférons avec « les devins. Mais gardez-moi le silence. » Cela dit, il gagne la place publique.

Voilà la femme qui, sans perdre de temps, tire à part la première de ses servantes qu'elle voit entrer, raconte la nouvelle et ajoute le refrain habituel des bavards : « N'en parle à personne, sois muette ». L'autre ne l'a pas plus tôt quittée qu'elle rencontre précisément une autre de ses camarades qui n'avait rien à faire et elle lui confie la chose. Cette fille le répète à une autre, et la nouvelle se répand bientôt sur la place publique, y précédant celui même qui en a été l'inventeur.

Un de ses amis le rencontre et lui dit : « Vous ne faites donc que de « sortir de votre maison, vous n'avez entendu parler de rien? — Eh « quoi! serait-il encore arrivé quelque chose de nouveau? — On a vu « voler une alouette qui a un casque d'or et une pique, et c'est à cause « de ce prodige que l'on convoque les sénateurs. » Notre patricien se mit à rire : « Très bien! s'écria-t-il, très bien, ma femme! Voilà ce « qui s'appelle ne pas perdre de temps : le propos est arrivé avant moi « sur la place publique. » Puis, se présentant aux sénateurs, il prévint en eux toute agitation.

Mais il voulut punir sa femme, et, dès qu'il fut rentré chez lui, il s'écria : « Vous m'avez perdu. On a reconnu que c'est de chez moi que « le secret s'est répandu dans le peuple. Je suis obligé de me condam« ner à l'exil à cause de votre indiscrétion. » La femme se mit à nier qu'elle eût rien dit. « D'ailleurs, ajouta-t-elle, vous avez entendu le pro« pos en compagnie de trois cents autres? — De quels trois cents « parlez-vous? répliqua le mari. Comme vous vouliez me faire violence, « j'ai imaginé ce conte pour vous éprouver. » (Plutarque, *Œuvres morales*.)

indépendance et tombait sous la puissance de celui qui l'acceptait pour fils. Tout ce qu'il possédait passait à son nouveau père.

L'*adoption* n'était pas soumise à des formes moins compliquées que celles de l'adrogation. Il fallait dissoudre la puissance paternelle du père naturel et créer une puissance paternelle au profit de l'adoptant. Pour renoncer à sa *patria potestas* sur son fils, le père devait le *manciper* trois fois, comme nous l'avons expliqué plus haut. Ensuite le père, l'acquéreur et l'enfant se présentaient devant le magistrat et simulaient un procès. L'acquéreur revendiquait l'enfant, le père ne s'y opposait pas, et le magistrat déclarait qu'il en prenait acte. L'adopté entrait alors dans sa nouvelle famille et, s'il y restait, devenait héritier. L'adoption était permise même à celui qui avait des enfants. Un père pouvait adopter sa bru.

La condition des personnes; liberté et esclavage. — Ce que nous venons de dire des liens de famille s'applique nécessairement aux seules personnes libres. Il y avait en effet une distinction fondamentale en dehors de toutes les distinctions politiques : c'était celle des *hommes libres* et des *esclaves*. Les hommes libres sont les *ingénus*, et nul ne peut acquérir un droit dans la cité s'il a une tache originelle. Les autres sont les *esclaves*.

La servitude pesait naturellement sur les prisonniers de guerre et sur ceux qui avaient été atteints d'une condamnation infamante, puis sur les débiteurs insolvables, etc. L'esclave, qu'il appartînt à l'État (*servus publicus*) ou à un citoyen, cessait pour ainsi dire d'être homme. Propriété de son maître pour lequel il n'est qu'une *chose*, l'esclave n'a aucune personnalité juridique. Son mariage n'est point un acte civil ou religieux et ne produit aucun des effets du mariage légitime. L'esclave n'a point de famille, même quand il a des enfants, qui deviennent esclaves par le seul fait de leur naissance. L'esclave fait partie de la famille de son maître (*familia*) en ce sens qu'il est sous la puissance du père de famille et qu'il ne peut contracter aucune obligation, rien acquérir que par l'intermédiaire de son maître.

Le pouvoir du maître sur l'esclave était si absolu d'ailleurs, qu'il allait jusqu'au droit de vie et de mort. Il fallut de longs siècles et les progrès de la philosophie pour que les lois, sous l'empire, adoucissent ce qu'avait de trop rigoureux cette puissance, dont on abusait souvent.

L'esclave était un élément de la fortune de son maître : il pouvait donc être vendu et faisait partie des *res mancipi*. Si le maître ne voulait pas *aliéner* tout à fait son esclave, il pouvait s'en réserver la nue propriété et céder l'*usufruit*. Tout ce que produisait l'esclave appartenait au maître, qui lui abandonnait seulement une minime partie des fruits de son travail pour constituer une petite épargne, un *pécule*. L'esclave n'était pas chargé seulement des travaux des champs ou des travaux domestiques, il exerçait encore les métiers qu'il savait au profit de son maître, et il en résulta une singulière situation économique dont les conséquences se firent sentir plus tard.

Les affranchis. — Les esclaves gagnaient quelquefois des titres à la reconnaissance de leurs maîtres et par suite à l'*affranchissement*. Il fallait encore, chez ce peuple formaliste, des cérémonies particulières pour marquer le passage de la servitude à la liberté : le plus souvent c'était un procès fictif. Un citoyen se présentait devant le magistrat avec le maître et réclamait l'esclave comme lui appartenant. Le maître ne faisait point opposition, et le magistrat adjugeait l'esclave à celui qui le réclamait et qui, après l'avoir frappé d'une baguette, le renvoyait libre. C'était l'affranchissement par la *vindicta*. Le maître avait aussi le droit, à chaque revision du *cens*, de faire inscrire des esclaves au rang des citoyens : c'était les affranchir. Il pouvait aussi les affranchir par *testament*.

L'affranchi devenait donc libre, mais il lui restait une tache originelle, et les affranchis, les fils d'affranchis formaient, à Rome, une classe nombreuse, intermédiaire entre celle des esclaves et des ingénus. L'affranchi d'ailleurs n'était pas délié de toute obligation envers son ancien maître, transformé en *patron*. Il lui devait le respect et ne pouvait intenter une action criminelle contre lui : même en matière

civile il lui fallait l'autorisation du préteur. Le patron conservait un droit de succession sur le patrimoine de l'affranchi, un droit de tutelle sur l'affranchi mineur. L'affranchi mis à la tête d'une entreprise commerciale devait donner au patron une part des bénéfices; souvent il ne quittait pas la maison, il continuait à servir, à être secrétaire, intendant. Si l'affranchi manquait à ses engagements, le patron pouvait le poursuivre et se faire attribuer la moitié des biens de l'affranchi. L'affranchi ingrat pouvait être l'objet d'une action criminelle de la part de son maître et encourir une peine corporelle. Le patron, du reste, avait des obligations envers l'affranchi, devait s'occuper de ses affaires, l'assister dans ses procès, le faire déposer, après sa mort, dans le tombeau de famille.

L'affranchi était privé du droit d'arriver aux charges publiques, et le crédit des affranchis coïncida avec la décadence politique. Il était exclu du *service militaire*, toujours regardé comme un honneur. Jusqu'au temps d'Auguste, il ne pouvait contracter mariage dans les familles ingénues, et la loi était non moins sévère que le préjugé. En droit criminel, il pouvait être soumis à la torture comme témoin, excepté contre son patron. Il fallut des siècles pour qu'on arrivât à atténuer la distance qui séparait des ingénus les affranchis et les descendants d'affranchis.

Le droit de propriété. — Les Romains établirent la propriété sur des lois aussi rigoureuses que celles de la famille. Le *droit de propriété*, chez eux, c'était le *dominium*, le droit d'user et d'abuser. Tirant son origine de la conquête et de la religion, il était figuré par la *lance* (*hasta*) portée devant le tribunal et par la *borne* consacrée au dieu *Terme*, qui marquait les limites des champs. La *plénitude du droit de propriété* (*ex jure Quiritium* [1]) *n'appartenait qu'aux citoyens romains*, surtout lorsqu'il s'agissait du sol romain. Même après avoir aliéné son bien, le citoyen romain pouvait le revendiquer plus tard. En un mot la propriété romaine était chose sacrée, presque inaliénable, et il fallut de bonne heure

1 Les Romains s'appelaient aussi *Quirites*, peuple de Quirinus.

en distinguer la *simple possession* (*in bonis*), qui n'exigeait pas de formules solennelles. Le père de famille eut seul cette pleine propriété; tous les autres membres de la famille n'acquéraient que pour lui.

Quand on voulait aliéner les *res mancipi* (celles sur lesquelles le propriétaire avait la plénitude du droit), il fallait le concours de huit personnes, et la vente était simulée par un symbole matériel (*per æs et libram*, par l'airain et la balance). Et chacun des participants à cet acte de vente devait être citoyen romain. Une autre forme non moins solennelle était un procès fictif devant le magistrat (*in jure cessio*). Le simple échange, la *tradition*, ne s'appliquait qu'aux choses *non mancipi*, aux choses peu importantes, de même que l'*usucapion* ou possession acquise par l'usage.

Cet attachement à la terre devait amener chez les Romains une législation fort compliquée sur les donations, les successions, les testaments. Le père eut en réalité la libre disposition de ses biens : il put les distribuer à ses amis, pourvu qu'il eût clairement, par acte incontestable, déclaré sa volonté.

L'esclave pouvait être héritier et même ne pouvait se refuser de l'être : c'était dans le cas où le chef de famille ne laissait que des dettes. C'est sur l'esclave que rejaillissait l'infamie de la vente des biens faite par les créanciers. Il y avait là une de ces ruses, une de ces fictions ingénieuses et peu morales par lesquelles les Romains essayaient de régulariser juridiquement ce que la morale réprouvait. Leurs jurisconsultes d'ailleurs ont observé tous les cas, imaginé toutes les hypothèses; qu'il s'agisse des biens ou des personnes, des servitudes personnelles ou rurales, des legs ou des ventes, ils ont tout prévu, tout réglementé avec un tel détail, une telle précision, que les législateurs modernes n'ont eu qu'à adapter ces règles aux principes généraux de notre droit civil.

Organisation de la cité; la « gens ». — La cité romaine ne se constitua point par la simple agrégation de familles naturelles. La famille (*familia*), déjà très large puisqu'on y faisait entrer les esclaves, engloba encore une foule de per-

sonnes qui n'étaient point liées entre elles par le sang, mai qui le furent par l'intérêt et la religion. La *famille politi que*, si on peut appeler ainsi cette association singulière s'appela la *gens*. Les personnes rattachées à cette famille, e elles pouvaient être au nombre de plusieurs milliers, s nommaient les *clients*.

C'est la *gens* qui, à Rome, fut et resta la base de l'organi sation politique. Autour d'une famille naturelle placée sou le pouvoir d'un seul chef, le reconnaissant comme maîtr du culte domestique, seul propriétaire du patrimoine et a besoin seul juge, vinrent se grouper des hommes adoptan ce même chef, honorant les dieux de son foyer et s'y atta chant comme à leur protecteur. Une nombreuse *clientè* devenait une gloire et une force pour chaque gens qui po tait un nom transmis avec orgueil d'âge en âge : la gen *Cornelia*, la gens *Claudia*, la gens *Fabia*, la gens *Appia*, l gens *Julia*, etc. Les *clients* avaient reçu ou des terres ou d l'argent : ils étaient liés par l'intérêt et la reconnaissance, la loi, comme la coutume, leur imposait le dévouement leur patron, même des redevances pécuniaires, ainsi qu'ell faisait à celui-ci une obligation étroite d'assister et de dé fendre ses clients. Contraints à une fidélité réciproque, l patron et le client ne pouvaient porter accusation o témoignage l'un contre l'autre. Le père de famille ava donc, dans toute la ville et à la campagne, des clien dispersés, mais prompts à se réunir s'il les appelait pour u sacrifice, pour une bataille politique ou même pour quelqu expédition au dehors, car on vit quelques-unes des grande familles s'aventurer avec leurs clients seuls sur le territoi ennemi et se dévouer pour le salut de Rome[1].

Les curies; les tribus. — Les familles (ou *gentes*) s'as socièrent et formèrent les *curies*, puis les *tribus*. Il y eu là une organisation à la fois *religieuse*, parce qu'il y ava des sacrifices communs à la *curie; militaire*, parce que *curie* était la formation de combat, *civile*, parce qu'on s réunissait dans le même ordre pour voter et pour combattr

1. Les Fabius sur les bords de la Crémère.

Au temps de Romulus il y eut *trente curies*, divisées par dix en trois *tribus*. Les *gentes* formaient donc par leur réunion une armée et un peuple. La *cité* était fondée.

Les patriciens. — Parmi les chefs des gentes, les *pères* ou *patriciens* (*patres*), on choisissait le conseil commun de la cité, le *sénat*, composé d'abord de cent membres, puis de deux cents, et enfin de trois cents. Parmi les patriciens on élisait les magistrats et parmi eux seuls, car les magistratures obligeaient à des actes religieux que pouvaient seuls accomplir ceux qui connaissaient les rites. Rome ne fut donc d'abord, sous les rois, qu'une puissante aristocratie, appuyée sur une armée de clients.

Les plébéiens. — En dehors de ce noyau du peuple romain, une masse d'hommes avaient été amenés par la conquête ou par le commerce, mais ne bénéficiaient pas de la forte organisation religieuse de la famille. Sans *foyer* et sans *loi*, ces hommes, même enrichis, demeuraient inférieurs et sujets. Cette foule se grossissait des clients qui désertaient la *gens*, des fils nés de mariages accomplis en dehors des cérémonies solennelles. Pour eux point de religion domestique, nul droit privé, nulle puissance paternelle, nulle propriété au sens absolu de ce mot, nul moyen de disposer de ses biens par testament, car celui-ci ne pouvait primitivement se faire que dans l'assemblée des curies. Ils formèrent la *plèbe*, pour laquelle le patricien professait un mépris bien plus profond que n'en eurent jamais des conquérants à l'égard des populations conquises. Ces deux moitiés de la cité coexistèrent longtemps sans se confondre, et leur rivalité fait tout l'intérêt de la politique intérieure de Rome, comme elle est un des événements les plus curieux de l'histoire de l'antiquité.

Les institutions de Servius Tullius. — Fort gênés par l'aristocratie patricienne, les rois favorisèrent la plèbe, et *Servius Tullius*, l'avant-dernier roi de Rome (578-534), la fit entrer dans la cité. Il divisa le peuple romain en *quatre tribus* nouvelles pour la ville et *vingt-six* pour la campagne[1],

1. Ce nombre des tribus fut encore augmenté plus tard.

le distribuant, non plus selon la naissance, mais selon le domicile. Dans cette organisation le plébéien se trouva à côté du patricien son voisin, et le client séparé de son patron, s'il habitait un autre quartier. A chaque tribu fut assigné un foyer, et les plébéiens eurent ainsi des sacrifices, une religion qui leur manquait. Pour le dénombrement, le *cens*, et la purification générale (*lustrum*), plébéiens et patriciens furent réunis et participèrent à l'acte sacré. Enfin Servius imagina, comme Solon à Athènes, en dehors de la division territoriale des tribus ou régions, une répartition des citoyens, patriciens et plébéiens, selon la *richesse*.

Il y eut *six classes*[1] : la première, composée de ceux qui avaient un revenu supérieur à *sept mille* francs de notre monnaie, combattait aux premiers rangs de la légion et devait s'équiper d'une armure complète qui protégeait le corps entier ; la seconde classe (5000 francs de revenu) avait des armes pareilles, mais sans cuirasse ; la troisième (3500 francs de revenu) n'avait aucune pièce de l'armure défensive, sauf le casque ; la quatrième (1700 francs de revenu) ne portait que la lance et le dard ; la cinquième (près de 800 francs de revenu) ne se servait que de la fronde. Ces deux dernières classes formaient ce que nous appelons l'infanterie légère, les autres l'infanterie pesamment armée. La sixième et dernière classe (revenu minime ou nul) était exclue du service militaire : c'était la classe des *prolétaires*.

Les cadres organisés par Servius étaient donc les cadres de l'armée en même temps que les cadres politiques. Chaque classe subdivisée votait par *centuries*. C'est ici que se révèle la concession faite aux patriciens, mécontents de ces changements profonds. Servius imagina d'atténuer la conséquence de son œuvre en multipliant les centuries à peu près en raison inverse du nombre des citoyens inscrits dans

1. Ou cinq si l'on veut retrancher la dernière, celle des prolétaires, qui en réalité ne comptait pas. Voir le tableau de ces classes dans notre volume de première année (*Histoire ancienne, grecque et romaine*, p. 364).

chaque classe. La première, comprenant le chiffre d'hommes le moins considérable, eut 80 subdivisions ou centuries, plus les 18 centuries de *chevaliers*, c'est-à-dire de ceux qui formaient la cavalerie et recevaient un cheval de l'État. La seconde classe, nécessairement plus nombreuse que la première, n'eut que 22 centuries, la troisième 20, la quatrième en eut 30 et la cinquième 22. La sixième classe, n'allant point à l'armée, n'eut point de subdivision et ne forma qu'une seule centurie.

Or dans les assemblées dites *centuriates* (par opposition aux assemblées *curiates*, exclusivement patriciennes et qui furent maintenues), on vota par *centuries*, non par têtes. Il s'ensuivit que la première classe avait 98 votes, la seconde 22, etc., et que la dernière classe, admise à l'assemblée quoiqu'elle ne figurât point dans l'armée, n'avait qu'*une* voix, et en réalité demeurait privée du droit politique. Dans les assemblées par centuries, qui longtemps demeurèrent les plus fréquentes, même après l'expulsion des rois, les patriciens restèrent donc prépondérants. Il leur déplaisait néanmoins de paraître partager avec les plébéiens les droits politiques, et ils conçurent un tel ressentiment contre Servius que ce roi périt, précipité du haut des degrés du temple où siégeait le sénat.

Chute de la royauté; la république aristocratique. — Après un nouvel essai de la monarchie, les patriciens, fatigués de la tyrannie de Tarquin le Superbe, profitèrent du crime de Sextus Tarquin pour *abolir la royauté* (510). Mais cette révolution, accomplie par les patriciens et à leur profit, ne changea rien au sort de la plèbe, soumise comme autrefois au joug des chefs de *gentes*. Les deux consuls furent des rois sans le titre, mais des *rois annuels*. Les patriciens devenaient même plus orgueilleux et plus durs envers les plébéiens, écrasés sous le poids des dettes et menacés de tomber en servitude.

Rivalité des patriciens et des plébéiens; le tribunat. — On n'a peut-être pas assez observé l'instinct véritablement pratique de la plèbe romaine. Il semble que, retiré sur le mont Sacré (493), le peuple aurait pu exiger tout de

suite l'égalité complète. Il n'y songe pas encore. Ce qu'il réclame, avec le soulagement immédiat des dettes, c'est une *magistrature plébéienne*. Il obtient le *tribunat* et se déclare satisfait. Maigre résultat, dira-t-on, d'une séparation qui pouvait amener la ruine de Rome. Victoire pourtant qui décida de toutes les autres victoires.

Le peuple aura désormais des chefs, les *tribuns*, choisis par lui et animés de toutes ses passions. Sans doute, l'autorité des tribuns paraît dérisoire, puisqu'ils n'ont aucune fonction active. Nommés pour protéger les plébéiens, ils n'ont que le droit de s'opposer aux injustices dont ils sont témoins dans le cercle où peut se mouvoir leur geste et se faire entendre leur voix. Mais ils ont un droit suspensif de *veto* (je défends) qui peut arrêter la vie politique de la république romaine. Un citoyen est traîné en prison par son créancier : si le tribun le voit, il s'avance et dit : *Veto*, je défends; le débiteur reste libre jusqu'au jour du jugement. Assis à la porte, puis dans l'intérieur du sénat, les tribuns écoutent les délibérations patriciennes : si un décret prêt à être porté à l'assemblée centuriate leur semble contraire aux intérêts plébéiens, un tribun s'écrie : *Veto*, et la loi tombe. Si, pour briser les résistances populaires, les consuls convoquent l'armée, car, une fois en légion, les Romains ne sont plus citoyens, mais soldats, un tribun peut s'opposer à l'enrôlement et dire : *Veto*, l'enrôlement cesse. Il y a donc là une puissance en apparence négative et que l'esprit ingénieux, la hardiesse croissante des tribuns transformeront en puissance d'une activité et d'une énergie prodigieuses.

Il avait fallu, même pour créer cette magistrature plébéienne, des cérémonies religieuses qui donnèrent aux tribuns un caractère *sacro-saint*, comme on disait. C'était un crime de les heurter, à plus forte raison de les frapper. Les tribuns les plus détestés pouvaient circuler à l'aise au milieu des patriciens les plus furieux. Personne, pas même un consul, ne peut faire appréhender un tribun, et contre les abus d'un de ces magistrats on n'a d'autre secours que celui d'un de ses collègues. « Ce qu'a fait un tribun, dit la

loi, ne peut être détruit que par un tribun », et il faut, du reste, l'accord des cinq (plus tard des dix) tribuns pour que leurs décisions soient valables.

Les tribuns ne se contentent pas de protester contre les actes des patriciens, ils agissent; ils convoquent fréquemment l'*assemblée par tribus*, c'est-à-dire par quartiers, où l'on votait par tête. Ils font rendre dans ces assemblées des décrets, qu'on appelle des *plébiscites* (*plebis-scitum*) et qui n'obligeaient d'abord que les plébéiens (471). A force d'agitations les tribuns obtiendront plus tard que ces plébiscites obligent le peuple tout entier (*populus romanus*) (339). Ils opposent sans cesse les *assemblées par tribus* aux *comités par centuries*, où ils n'ont pas l'avantage. Ils stimulent, haranguent le peuple, l'entraînent à l'assaut de toutes les libertés et donnent à leur nom le sens, qui lui resta, de conducteur fougueux des masses populaires : ils engagent une lutte qui aboutit à la conquête de l'*égalité civile, sociale, politique et religieuse.*

La loi des Douze Tables: égalité civile. — Pour obtenir l'égalité civile, il suffit aux tribuns de contraindre les patriciens à la rédaction de lois précises, connues de tous. Cette rédaction, confiée à des *décemvirs*, magistrats investis d'une autorité absolue, faillit même amener une violente réaction patricienne et compromettre la liberté qu'on cherchait à conquérir. Ces lois, gravées sur *douze tables* d'airain et exposées au Forum, gardèrent encore, malgré les emprunts faits aux législations grecques, la rudesse du droit antique. Mais leur publication seule était un progrès : la loi sortait du domaine religieux et devenait humaine; elle émanait non plus des dieux, mais du peuple. « Ce que les suffrages du peuple ont ordonné en dernier lieu, c'est la loi[1]. » Si le peuple fait la loi, il pourra la changer. Le droit se développera ainsi selon les progrès de la société.

Le code des Douze Tables (450-449) atténue quelques-unes des rigueurs du droit primitif, en admettant que le patri-

1. Tite-Live, VII, IX, 33-34.

moine, jadis réservé à l'aîné, pourrait être partagé entre les frères ; en limitant la puissance paternelle, désormais épuisée si le père avait trois fois fait la vente de son fils ; et en facilitant les testaments par de nouvelles formules accessibles aux plébéiens. Mais ce qui importait le plus, c'était le principe d'égalité civile triomphant par la seule promulgation d'une loi commune à tous. La loi des Douze Tables ne fait aucune distinction entre les patriciens et les plébéiens. « Si quelqu'un, dit-elle, a commis tel ou tel crime, qu'il soit ainsi puni. » Donc plus d'arbitraire comme au temps où les patriciens, connaissant seuls les formules juridiques, pouvaient les adoucir ou les aggraver s'il s'agissait d'un plébéien ou d'un patricien. Le texte de la loi, au Forum, brûlait la vue de tous et était le même pour tous. Devant les Douze Tables plus de patriciens, plus de plébéiens; rien que des citoyens : c'est ce que nous appelons l'*égalité devant la loi* ou l'*égalité civile*.

La loi des mariages : égalité sociale. — Un affront qui tenait surtout au cœur des riches plébéiens, c'était l'exclusion des alliances avec les familles patriciennes. Aussi les tribuns ne cessèrent-ils d'exciter les plébéiens et de leur faire sentir ce qu'il y avait de blessant et d'humiliant pour les plébéiens à être ainsi rejetés hors des familles patriciennes, comme s'ils étaient entachés d'une souillure ineffaçable. « Pourquoi, disait Canuléius, pourquoi ne décide-t-on pas aussi qu'un plébéien ne pourra demeurer dans le voisinage d'un patricien, ni marcher dans le même chemin, ni s'asseoir à la même table, ni se rencontrer dans le même forum? » Les patriciens durent céder (445).

Au reste une autre forme de mariage, accessible aux plébéiens, tendait de plus en plus à remplacer le mariage solennel (par la *confarreatio*) ; ce fut le mariage par vente simulée (*coemptio*). Là plus de cérémonies religieuses; un simple acte civil, mais plus digne que le mariage sans façon et par le seul consentement. Le mariage put donc produire tous ses effets légaux pour les familles plébéiennes, et les familles plébéiennes ne tardèrent pas à s'allier aux familles patriciennes. Sans doute les mœurs et les préjugés eurent

longtemps plus de force que la loi, car rien n'est si tenace que l'orgueil, mais la barrière était tombée, un patricien ne perdait point son rang en épousant une plébéienne: c'était l'*égalité sociale.*

Le partage du consulat (366) : égalité politique. — Il n'y avait plus guère de raison pour refuser l'égalité politique. Dès que les patriciens admettaient les plébéiens à leur foyer et à la participation du culte domestique, comment ne point partager avec eux les honneurs? Les patriciens cependant résistèrent encore près d'un siècle. Devant cette marée montante de la plèbe, ils reculent sans doute, mais lentement, fièrement, disputant toutes les positions, imaginant toute sorte de ruses pour retarder leur défaite devenue inévitable.

Au lieu d'abandonner le *consulat*, ils le démembrent, lui enlevant l'une de ses prérogatives les plus religieuses et les plus importantes, celle de faire le *cens*, prérogative confiée dès lors (444) à des fonctionnaires spéciaux, les *censeurs*, choisis parmi les patriciens. Ils suppriment même, pendant quelque temps, le consulat et le remplacent par le *tribunat militaire*, accessible aux plébéiens.

En 366 les patriciens consentirent enfin à partager le consulat avec les plébéiens. Toutefois ils l'affaiblirent encore; ils en détachèrent la *préture*, ou le droit de rendre la justice. Ils se réservèrent aussi l'*édilité curule* (la direction et la surveillance des jeux publics). Les plébéiens n'en étaient pas moins dans la place. Dès qu'ils pouvaient revêtir la pourpre des consuls, commander l'armée, devenir, en un mot, les premiers magistrats de la république, la lutte n'avait pour ainsi dire plus d'intérêt. Aussi les patriciens, quoiqu'ils le fissent toujours sous la contrainte, admirent-ils les plébéiens à la *dictature* (356), à la *censure* (352), à la *préture* (337), à la *questure* (321). L'*égalité politique*, réelle depuis 366, devint complète.

Les plébéiens admis au sacerdoce : égalité religieuse. — Les patriciens pourtant s'appliquaient à garder entre leurs mains la religion. Les tribuns s'aperçurent bientôt que sans le sacerdoce ils ne pourraient tirer parti des

concessions politiques arrachées aux patriciens. Un augur pouvait dissoudre une assemblée parce que les signes n'é taient point favorables, et les augures patriciens ne se fai saient point faute d'interpréter le ciel ou le vol des oiseau suivant les intérêts de leur ordre. Les patriciens se révoltè rent en vain à l'idée que des hommes regardés comme étran gers et indignes souilleraient le vieux culte national. Il fallu écarter le dernier grief qui empêchait le rétablissement d la concorde. Les plébéiens (en 301) purent arriver au sou verain pontificat. L'*égalité religieuse* venait couronner e consacrer toutes les autres.

Union des deux ordres; ses conséquences. — Il n' eut donc plus, à partir du troisième siècle avant l'ère chré tienne, deux peuples à Rome.

Le patriciat, si énergique et si habile qu'il fût, ne for mait pas, en dépit de sa clientèle, un peuple assez nom breux pour entreprendre au loin des conquêtes. Les plé béiens, sans règles précises, sans droit social, sans religio privée et publique, ne pouvaient constituer un véritable peu ple. L'accord des patriciens et des plébéiens constitua un nationalité forte, éprouvée par de graves vicissitudes, ar dente et brûlant de dépenser au dehors l'activité que l paix intérieure ne lui permettait plus de dépenser au forum

En outre, durant ces deux siècles de luttes, les institution de Rome se sont complétées, perfectionnées; l'esprit po litique s'est formé. L'expérience a permis de mieux distri buer les pouvoirs et de concilier la discipline, l'unité d commandement avec la liberté si chère aux Romains. E 301 le gouvernement de la Rome républicaine est bien dé terminé, mêlé d'aristocratie et de démocratie. État singu lier où le peuple, content de ses droits reconnus, laisser l'aristocratie le conduire et où les patriciens, oubliant leur griefs, conserveront, par l'ascendant de leurs services, un supériorité qu'ils feront tourner à la grandeur de Rome.

Le gouvernement de la république romaine; le sénat — Quelles qu'eussent été les modifications introduites dan les institutions romaines, le gouvernement avait toujour résidé dans le *sénat*. Corps auguste de trois cents personnage

choisis parmi les plus influents ou les plus glorieux des chefs de famille, le sénat délibérait sur les lois ou sur les décisions importantes. Il avait la surveillance du trésor public, réglait les questions militaires et les rapports avec les peuples voisins ou soumis. En cas de danger grave, il pouvait conférer aux consuls une autorité absolue. Il connaissait aussi des questions religieuses et d'ailleurs siégeait dans un temple, soit au Capitole, soit au temple de la Concorde ou de Bellone. Le président (le prince du sénat, *princeps senatûs*) proposait la question à débattre, et lorsque les orateurs s'étaient expliqués, les sénateurs votaient en se rangeant d'un côté ou de l'autre du temple. On voyait tout de suite si la majorité était à droite ou à gauche et, les formalités solennelles étant accomplies, on publiait le décret ou *sénatus-consulte*.

Les sénateurs se distinguaient par une chaussure noire en cuir, ornée d'un C en ivoire ou en argent; une large bordure de pourpre à leur toge. Ils avaient partout le premier rang. On les appelait en général les *pères*, et les *pères conscrits* (quand le sénat eut été complété à trois cents par de nouveaux sénateurs inscrits). La sagesse, la dignité du sénat romain, la manière calme et intelligente dont il avait dirigé la défense du patriciat assailli par les plébéiens, l'habileté dont il fit preuve dans la conduite des affaires extérieures, lui assurèrent un prestige qui ne s'affaiblit point durant des siècles. C'était la force motrice, pour ainsi dire, en même temps que régulatrice.

Les assemblées; comices par curies, par centuries, par tribus. — Il fallait cependant que les lois, que les questions de paix ou de guerre fussent soumises aux assemblées, aux *comices*. Les *comices curiates*, exclusivement composés de patriciens, tombèrent en désuétude après la conquête de l'égalité. Les *comices par centuries* demeurèrent longtemps les plus usités, malgré les avantages assurés aux premières classes par l'inégale répartition des centuries. Toujours précédée d'une consultation des auspices, cette assemblée se tenait au champ de Mars. Le sujet qui lui était soumis avait été publié d'avance, et chacun

arrivait avec une opinion déjà faite. On procédait au vote en rang, par centuries, et en donnant une des tablettes en cir sur lesquelles une lettre convenue indiquait l'avis du ci toyen[1]. Chaque centurie, dans un ordre fixé par le sort, tra versait l'un des cent quatre-vingt-treize ponts qui conduisaien à une enceinte fermée par des balustrades; on comptai les tablettes remises, et l'opinion qui prévalait dans un centurie était proclamée comme l'opinion de la centurie tou entière. C'était sans doute fort long; mais, les centuries de premières classes formant presque à elles seules la majorité dès qu'on connaissait leur vote il devenait inutile de pou suivre le défilé jusqu'au bout. Les comices par centurie *nommaient les magistrats*, *revisaient les jugements* où la *pein capitale* avait été prononcée, *acceptaient* ou *rejetaient les lois* C'était l'assemblée qui présentait le plus d'ordre, partant d garanties.

Les tribuns, nous l'avons dit, leur opposèrent les *comice par tribus* (*comitia tributa*), dont les décrets ou plébiscite engagèrent le peuple tout entier. Là on votait *par têtes ;* l bouillonnait la passion démocratique. Ces assemblées pa tribus tendirent à se multiplier, sans toutefois que les co mices par centuries fussent abandonnés.

Les consuls. — Les assemblées discutaient et votaient les magistrats faisaient exécuter les lois. En tête, les *consuls* Choisis par les comices centuriates, toujours au nombre d *deux*, toujours pour *un an*, non rééligibles deux années d suite, les consuls convoquaient le sénat et le peuple, prési daient les comices, commandaient les armées, nommaient le officiers inférieurs, engageaient les dépenses. Même dépouill de ses anciennes prérogatives au profit de nouvelles magis

---

1. S'il s'agissait de nommer les magistrats, le nombre des tablett égalait celui des candidats; et chacune portait le nom de l'un d'entre eu S'il s'agissait de voter une loi, chacun recevait deux tablettes portant l lettres V R (*uti rogas*, comme tu proposes), pour approuver, et l'autre (*antiquo*), je suis pour l'usage antique. S'il s'agissait d'un jugement p blic, la lettre A disait : *j'absous;* la lettre C : *je condamne;* les deu lettres N L (*non liquet*) : l'affaire n'est pas claire; il faut une plus amp information.

tratures, le consulat demeura la plus haute dignité de Rome. Les consuls donnaient leur nom à l'année, et les dates se marquaient à Rome par la désignation des consuls sous lesquels s'était passé tel ou tel événement. Ils donnaient également leur nom aux lois qu'ils proposaient et faisaient adopter. Assis sur un siège honorifique orné d'ivoire (la *chaise curule*), portant un bâton d'ivoire, signe de commandement, la toge bordée de pourpre, les consuls étaient entourés de douze licteurs chargés d'exécuter leurs ordres. Hors de Rome, chacun d'eux avait droit aux douze licteurs, et ceux-ci ajoutaient à leurs faisceaux la hache, signe du droit de vie ou de mort que les consuls avaient à l'armée. Prêtres et magistrats, les consuls offraient des sacrifices lors de leur entrée en charge; ils en offraient encore s'ils revenaient vainqueurs, et montaient solennellement au Capitole. L'année écoulée, ils juraient qu'ils n'avaient rien fait de contraire aux lois.

Cette obligation de quitter le pouvoir au bout d'une année compromit les opérations militaires lorsque celles-ci prirent plus d'étendue. On prorogea les consuls dans le commandement de leur armée sous le titre de *proconsuls*, mais ce n'étaient plus que de simples généraux; Rome nommait d'autres consuls.

La dictature. — En cas de guerre civile ou de revers extérieurs, les Romains rétablissaient pour un temps la royauté, sous le nom de *dictature*. Le dictateur, précédé de vingt-quatre licteurs, exerçait une autorité vraiment absolue: toutes les libertés étaient suspendues. Armé du droit de vie et de mort, sans appel au peuple, le dictateur inspirait une véritable terreur, et nul n'osait lui résister. Le dictateur se donnait un lieutenant, qu'on appelait le *maître de la cavalerie*. En cas de péril extrême, il faisait fermer les boutiques, cesser les affaires, ordonnait à tous ceux qui étaient en âge de servir, de se trouver en armes, à tel jour, au champ de Mars, avec du pain pour cinq jours et douze pieux pour les retranchements. Il emmenait les troupes, et Rome demeurait presque vide de citoyens; mais ces grands efforts la sauvaient presque toujours.

Les Romains savaient donc, au besoin, sacrifier cette liberté pour laquelle ils avaient livré tant de combats. Ils n'entendaient pour cela nullement la mettre en péril. Le dictateur auquel on laissait ce pouvoir excessif ne le pouvait garder au delà de *six mois*. Le voulût-il, il n'aurait trouvé aucun soldat pour exécuter ses ordres, devenus illégaux, ou une révolte générale eût bientôt réprimé sa coupable audace. La liberté à Rome était protégée par le *respect profond de la légalité* et ne dura qu'autant que ce respect lui-même. Le premier dictateur, *Titus Lartius*, loin d'outre-passer le temps qui lui était accordé, se fit gloire au contraire de se démettre bien avant l'époque fixée; *Cincinnatus*, élu dictateur, sauva les légions enveloppées par les Èques, et au bout de seize jours, donnant un exemple de simple grandeur, s'en retourna à sa chaumière et à ses champs[1].

La censure. — Du consulat avait été détachée, nous l'avons dit, la *censure*. Grave fonction que celle des censeurs et toujours confiée aux personnages les plus recommandables de la république. Il s'agissait en effet de faire le dénombrement solennel, de marquer la place de chaque citoyen dans les classes, suivant la fortune et aussi selon la conduite, de reviser la liste des sénateurs et des chevaliers. Le censeur tenait, en un mot, dans sa main l'honneur et le droit politique des citoyens. Il faisait rétrograder ceux qu'il *notait d'infamie*, dans la dernière classe, dans la classe de ceux qui ne payaient que l'impôt personnel (*capite censi*, pour leur tête).

Tous les cinq ans le peuple entier défilait devant les deux censeurs, auxquels chaque citoyen devait déclarer, sans fraude, sa situation de fortune et de famille. Là se révélaient nécessairement toutes les infractions aux lois, et les censeurs *notaient* tous ceux qui se trouvaient engagés dans les liens d'un mariage illégitime, dans une profession déshonnête. Ils *notaient* les fils prodigues, les citoyens impies, les patrons perfides à l'égard de leurs clients. Ils *notaient* le sénateur que le bruit public désignait comme indigne et lui

1. Le terme de *dictateur* est resté dans notre langue.

enlevaient son privilège, comme ils enlevaient au chevalier flétri le cheval que lui avait donné l'État [1]. Cette inspection sévère, qui nous paraîtrait singulièrement difficile, était acceptée de tous parce qu'elle était consacrée par la religion. Le censeur purifiait le peuple de toutes les fautes commises, et il fallait bien subir la peine qu'on avait encourue. Cette purification ou *lustrum* avait lieu tous les cinq ans et occupait une place si importante dans la vie du peuple romain, qu'on comptait les années par *lustres*, intervalles de cinq ans entre chaque purification solennelle [2].

La préture. — La *justice* avait d'abord été dans les attributions des consuls : en 366 elle fut réservée à un magistrat spécial, le *préteur*. Non pas qu'il faille considérer ce magistrat comme un juge actif et universel : il veillait seulement à l'exacte distribution de la justice par les différents tribunaux et à l'application des lois. Suivant l'expression des anciens, il était « l'interprète et la voix vivante du droit civil ». La *justice privée* des pères de famille diminuait singulièrement le nombre des cas dont était chargée la *justice publique*. Les questions relatives au droit public devaient seules donner lieu à des jugements publics. Une contestation s'élevait entre deux citoyens: ils allaient devant le préteur. Celui-ci, après avoir pris connaissance du point en litige, donnait la *formule juridique*, déterminait, en un mot, la *question de droit* sans se préoccuper de la question de fait. Il appelait un *judex*, un juge, c'est-à-dire un simple citoyen, qui devait écouter les deux plaideurs et revenir ensuite devant le préteur déclarer lequel avait raison. Le préteur prenait alors la formule qu'il avait donnée et prononçait la sentence. C'était là, on le voit, une justice fort primitive, rap-

1. Le mot *censeur* est resté dans notre langue, non seulement pour désigner un fonctionnaire des lycées, mais surtout comme synonyme de critique, de juge sévère. Le mot *censure* désigna sous la Restauration une commission qui surveillait étroitement les journaux. Il est encore employé dans le sens moral, mériter la *censure*, et dans le langage politique il désigne une pénalité infligée par la Chambre aux députés qui troublent gravement la discussion.

2. On dit encore *eau lustrale* pour désigner une eau consacrée.



pelant bien la simplicité de la vie antique, en plein air et e
pleine foule.

Les causes criminelles étaient jugées à part. Il y eut de
tribunaux dont la composition varia beaucoup. On recon
naissait deux sortes de causes criminelles : le *perduelli*
(violation du droit public), le *parricidium* (violation de l
loi religieuse). Plus tard, pour les accusations de brigue e
de péculat, on institua les ***questions perpétuelles*** (*quæstion*
perpetuæ).

L'action en justice criminelle était poursuivie par u
simple citoyen ou par un magistrat, consul ou tribun. L
plus souvent c'était un ***accusateur privé*** qui incriminait u
citoyen. Les Romains ne connaissaient pas ce que nou
nommons le ***ministère public***, parlant au nom de la sociét

Le préteur, en entrant en charge, publiait un édi
l'*édit du préteur*, exposant le système d'après lequel il jug
rait telles ou telles questions. Les édits des préteurs s'accu
mulèrent d'année en année, formant une masse de décision
souvent contradictoires, où l'on ne songera que plus tar
à mettre l'ordre et la lumière. Il y avait un préteur pou
les citoyens, le préteur de la ville (*prætor urbanus*), et l
préteur des étrangers (*prætor peregrinus*)[1]. Par étranger
il faut entendre les hommes qui n'étant pas citoyens romain
ne pouvaient invoquer les bénéfices de la loi romaine. Plu
tard on envoya dans les provinces des préteurs en qua
lité de gouverneurs, et ils exerçaient alors le commande
ment des troupes. Fort recherchée, cette magistratur
comptait parmi les magistratures *curules*, c'est-à-dire don
nait droit au siège orné d'ivoire et aux mêmes honneur
que la censure et le consulat.

La questure. — Une magistrature moins importante, mai
qui ouvrait l'accès des autres, c'était la *questure*. Les *ques*
teurs ressemblaient à ce que nous appellerions des officier
d'administration et de finances. Les deux questeurs de Rom

1. Le mot *prétoire* a été dérivé du mot latin; il désigne dans nos tri
bunaux l'espace réservé entre les sièges des juges et le banc des avocat
et des accusés, l'enceinte même de la justice.



avaient la garde du trésor et des archives, la charge de recevoir les ambassadeurs étrangers et de pourvoir à leurs besoins ; en un mot, ils faisaient les grandes dépenses de l'État. Les enseignes militaires étaient, en temps de paix, conservées dans le trésor. Au moment où l'armée entrait en campagne, les questeurs les remettaient aux troupes. Chaque armée, chaque province eut ses *questeurs* chargés d'administrer les finances[1].

Les tribuns. — Nous n'avons pas à revenir sur l'origine et le rôle de la magistrature plébéienne des tribuns. Il n'y eut d'abord que *deux* tribuns, puis *cinq*, et à partir de 458 *dix*. Les tribuns ne pouvaient s'absenter même un jour, même une nuit, de la ville. Inviolables, nous l'avons dit, ils pouvaient opposer aux patriciens une résistance passive qui était très efficace. Ils n'avaient point de licteurs, point de cortège solennel, et seulement quelques appariteurs, officiers secondaires qui exécutaient leurs ordres.

Les édiles. — En même temps que les tribuns, furent créés deux *édiles plébéiens*, chargés de la police et des bâtiments publics et particuliers. Ils veillaient aux approvisionnements et à la propreté de la ville[2]. Ayant refusé en 466 de donner leurs soins à la direction des jeux publics, ils se virent adjoindre deux *édiles curules*, choisis parmi les patriciens. L'édilité curule devint cependant, comme les autres magistratures, accessible aux plébéiens. Cette charge, qui entraînait des dépenses considérables, était recherchée par les jeunes gens riches, parce qu'elle leur fournissait l'occasion de gagner la faveur et, pour l'avenir, les suffrages du peuple.

L'ordre équestre ; la perception des impôts. — Entre les patriciens et les plébéiens s'était formé un ordre, en quelque sorte intermédiaire, et dont le rôle eut beaucoup

---

1. Ce souvenir est resté encore dans nos assemblées parlementaires, où les *questeurs* sont chargés de l'administration matérielle et de la surveillance du palais législatif.

2. Le mot *édile* (d'*ædes*, maisons) est encore resté dans notre langue. On dit quelquefois, avec prétention, en parlant de magistrats municipaux, nos *édiles*.

d'importance dans les derniers temps de la république : c'était l'*ordre équestre* ou celui des chevaliers. Primitivement c'était la cavalerie. Servius Tullius avait classé les chevaliers en 18 centuries, qui votaient avec les 80 de la première classe. Ils demeurèrent confondus avec les patriciens : ils devenaient magistrats sans cesser d'être chevaliers, c'est-à-dire d'avoir un cheval donné par l'État. Les plébéiens plus tard purent même devenir chevaliers. Il y eut en outre, en dehors du nombre réglementaire, des chevaliers volontaires, servant à leurs frais (*equo privato*), et les nouveaux chevaliers se multiplièrent tout en restant inférieurs aux premiers (*equo publico*).

L'importance des chevaliers vint surtout de leur rôle financier. Les chevaliers volontaires, c'est-à-dire ceux qui demandaient à servir dans la cavalerie, étant les plus riches, affermèrent les impôts : ils formèrent les compagnies de *publicains* qui enlevaient l'adjudication des fournitures d'effets et de vivres pour les armées. Les abus ne tardèrent pas à se manifester, et les chevaliers s'enrichirent d'une manière coupable dans la perception des impôts[1].

Les insignes des chevaliers étaient, en dehors du cheval, un anneau d'or et une bordure étroite de pourpre sur leur toge. Dans les spectacles, ils avaient, comme les sénateurs, des places distinguées.

Organisation de l'armée; la légion. — Les Romains étaient soldats autant que citoyens. Jusqu'à quarante-six ans ils devaient le *service militaire* autant de fois qu'on les appelait, aussi longtemps qu'on les gardait sous les drapeaux ; après cet âge, jusqu'à soixante ans ils gardaient la ville. Tant qu'ils étaient dans le service actif, comme nous dirions, il fallait, au premier ordre, quitter famille, champs, commerce, prendre ses armes et marcher contre l'ennemi. On

1. Ces impôts, de l'époque de la loi des Douze Tables au temps de Cicéron, comprenaient : la *capitation*, impôt sur la tête, sur la personne ; l'*impôt proportionnel sur les biens mancipi* (bœufs, esclaves, maisons, etc.), puis des impôts extraordinaires, le *portorium* (transport des marchandises), et enfin le *vectigal de l'ager publicus*, revenu du domaine public.



ne s'appartenait plus. Le *serment militaire* engageait le citoyen à la soumission la plus entière.

Le citoyen, d'après sa classe, savait quelles armes il devait avoir toujours prêtes chez lui et de quelles lignes il devait faire partie. Les plus riches formaient l'*infanterie pesamment armée* et combattaient avec la lance ou avec le



Soldats romains.

javelot[1]. Les classes inférieures fournissaient l'*infanterie légère*, sans armure, lançant de longs traits : on appelait ces soldats les *vélites*[2] ; ils combattaient par petits groupes, se portant partout où le besoin s'en faisait sentir. Il y avait encore les *frondeurs*. La cavalerie était composée des chevaliers, mais ces riches citoyens parvinrent plus tard à se

1. *Hastati*, *principes*, *pilani*. Les *principes* avaient été appelés ainsi parce qu'ils avaient dans l'origine combattu au premier rang. Ils gardèrent ce nom même quand on les eut placés au second rang.

2. Ce nom a été repris à plusieurs époques de notre histoire militaire pour désigner aussi de l'infanterie légère.

soustraire au service militaire sous prétexte de services politiques, et la plus grande partie de la cavalerie fut empruntée aux alliés.

L'unité tactique fut la *légion* (du mot *legere*, choisir). D'abord de trois mille hommes, puis de quatre, elle atteignit le chiffre de six mille sous Marius. Avant Marius, la légion ne comprenait que des *citoyens romains*. Le service militaire était considéré comme un honneur plutôt que comme un fardeau. La légion se subdivisait en *dix cohortes*, la cohorte en trois *manipules*, le manipule en deux *centuries*, et chaque centurie en dix *décuries* ou chambres. La cohorte répondait assez bien à notre bataillon français ; c'était la dixième partie de la légion. La légion répondait (sauf pour le nombre d'hommes) à ce que nous appelons la *division*, notre unité tactique[1]. La légion, en effet, formait à elle seule une petite armée pourvue de tout son organisme. Infanterie pesamment armée, infanterie légère, cavalerie, machines de siège, elle réunissait tout cela et, par ses subdivisions, se prêtait à toutes les formations de combat possibles. Elle pouvait s'allonger en lignes, se resserrer en masses, se développer en demi-cercle ou se tasser en pelote hérissée de fer, se disloquer, se rajuster, comme une machine parfaitement articulée, couvrir un vaste espace, occuper un seul point, s'éparpiller ou s'établir ferme comme un roc, suivre les ondulations du terrain et combattre dans la plaine comme dans les montagnes. C'était le dernier mot de la souplesse d'une troupe d'hommes unis par l'obéissance sous la main d'un seul chef.

Le chef de la légion, c'était le *consul* ou un de ses lieutenants (*legatus*). Il avait sous ses ordres quatre, plus tard six *tribuns*, chargés du maintien de la discipline. La cohorte n'avait pas de chef spécial : elle était commandée par le chef de la première centurie : de même le manipule. Le

1. La division comprend deux brigades, composées chacune de deux régiments et d'un bataillon de chasseurs ; les régiments ont quatre bataillons, et les bataillons se divisent en compagnies. La division a également sa cavalerie et son artillerie.



centurion était le principal officier, et chaque légion en contenait soixante. Au-dessous venaient les officiers subalternes, les dizainiers ou *décurions*, qui commandaient à dix hommes et répondaient à nos sous-officiers, comme les centurions à nos capitaines.

A l'origine les *enseignes* étaient de simples perches surmontées d'une poignée de foin. Lorsque les troupes romaines furent, non plus une réunion de laboureurs et de pâtres, mais l'armée régulière d'un peuple, les enseignes furent formées d'une pique ornée de figures d'animaux, l'aigle, le loup, le minotaure, le cheval, le sanglier. A l'époque de Marius seulement l'aigle prévalut. On prêtait le serment militaire sur les enseignes : on ne les confiait qu'aux soldats les plus éprouvés, et la plus grande infamie était de les laisser aux mains de l'ennemi. Chaque division de la légion avait ses enseignes particulières ou signes de ralliement, et les porte-enseigne, nombreux, formaient comme une corporation. Au *vexillum*, enseigne de la cohorte, était attachée en travers une pièce d'étoffe de couleur éclatante. Nous n'avons pas même inventé nos drapeaux.

En campagne la légion devait chaque soir s'enfermer dans un *camp fortifié*. Elle devenait une place de guerre. Le soldat qui faisait des marches forcées avec un bagage de soixante livres, se mettait, lorsqu'il arrivait au lieu où l'on allait passer la nuit, à creuser le fossé de son camp, même en territoire ami. Jamais la légion ne se dispersait dans les villages : toujours entière, toujours rangée, elle était, à chaque heure, prête se mettre en mouvement. Les camps, plus tard, deviendront de véritables villes militaires tenant en respect les provinces soumises.

La discipline militaire. — La force de ces armées venait surtout de la discipline exacte et sévère à laquelle étaient soumis soldats et officiers. Il n'y a point de rang, point de lien du sang qui puisse compter lorsqu'il s'agit de discipline militaire. Manlius Imperiosus a fait exécuter en présence de l'armée atterrée son propre fils qui a combattu, malgré sa défense, et triomphé d'un guerrier latin. Papirius Cursor, le dictateur, veut frapper de mort son maître de la

cavalerie, Fabius, qui avait également, en son absence, au mépris de ses ordres, engagé et gagné une bataille. Fabius se réfugia à Rome. Le dictateur l'y poursuivit. Il fallut que Fabius se soumît et que le sénat, le peuple descendissent à la prière pour fléchir Papirius. « C'est bien, dit le dictateur, victoire à la discipline militaire ! Fabius n'est point absous du crime d'avoir livré une bataille contre l'ordre du général ; mais, condamné pour cette faute, il doit son pardon au peuple romain. » Plus tard, Fabius se vengea noblement de cette âpre poursuite : ayant à désigner un dictateur, il désigna Papirius. Ces traits suffisent pour montrer quelle importance les Romains attachaient à la discipline, et ils durent leurs succès à cette sévérité même que tous les peuples n'avaient pas le courage d'imiter.

Le patriotisme. — Il fallait que le patriotisme fût bien fort pour que les citoyens se soumissent à une discipline aussi rigoureuse. Cette vertu éclate pour ainsi dire à chaque page de l'histoire romaine. Brutus sacrifie ses fils à la liberté de Rome. Les Décius se vouent aux dieux infernaux et se jettent au milieu des armées ennemies pour assurer la victoire aux Romains. Les Fabius, contraints de s'exiler de Rome, au nombre de trois cent six, allèrent s'établir, avec leurs quatre mille clients, en face des Véiens, sur le bord du fleuve la Crémère : ils y périrent tous à l'exception d'un seul, qui, laissé à Rome, y releva la *gens*. Si Coriolan conduit les Volsques contre sa patrie, c'est un exemple isolé et bien effacé par les traits de Cincinnatus, de Curius Dentatus, de Régulus, le plus célèbre, qui conseilla à Rome de ne pas conclure la paix avec les Carthaginois et alla se remettre entre les mains d'ennemis cruels. Le patriotisme est la passion des Romains, fiers de leur titre et acceptant les plus dures épreuves pour l'élever au-dessus du nom de tous les peuples.

Désintéressement et pauvreté. — Ces mâles vertus sont rehaussées par le désintéressement, la frugalité. Fabricius, Cincinnatus vivaient pauvrement. Régulus n'avait que sept arpents de terre, et il fallut que le sénat fît cultiver son champ pour que cet humble propriétaire pût garder le

commandement de l'armée. Dentatus disait aux députés samnites qui le trouvèrent prenant son repas dans de la vaisselle de bois : « Quand on sait se passer d'or, on commande à ceux qui en possèdent ». Ces généraux enrichissaient la république et demeuraient pauvres. Le philosophe Sénèque, sous l'empire, visitant la villa de Scipion l'Africain, s'extasiait sur sa simplicité. Il écrivait : « Une grande honte m'envahit lorsque je compare les mœurs de Scipion aux nôtres. C'est dans ce petit coin que cette terreur de Carthage lavait son corps fatigué des travaux des champs : il se tenait sous ce toit si sordide, un si vil pavé le portait ! » Longtemps ce désintéressement, cette austérité se maintinrent, et Rome n'eût-elle que durant plusieurs siècles donné ces grands exemples, n'y a-t-il pas là de quoi racheter la corruption dans laquelle elle tomba par la suite ?

Caractère de la république romaine. — Rome eut donc des vertus et des institutions remarquables. Le sénat dirigeait; le peuple assemblé contrôlait. L'emportement de la foule plébéienne était tempéré par une aristocratie qu'on respectait depuis qu'on ne la haïssait plus. Les magistratures dépendaient toutes du peuple, qui les conférait : elles étaient annuelles et l'ambition des Romains était d'en parcourir toute la série : aussi se tenaient-ils prêts à toutes les besognes et s'instruisaient-ils de tous les devoirs. Habilement distribués, les pouvoirs furent, au besoin, énergiquement concentrés, et Rome, si jalouse de sa liberté, l'abdiqua quand il le fallut. Soumis à la loi, dur à lui-même, ardent et discipliné, plein de vigueur et de calme, conquérant pas à pas l'égalité civile, sociale, politique et religieuse, ce peuple joignait aux qualités du citoyen celles du soldat, et aux vertus politiques celles de la famille, bases d'ailleurs de toutes les autres.

Le peuple romain est un peuple de sang mêlé qui s'accroît en absorbant des familles étrangères, mais qui ne s'ouvre pas tout à fait aux vaincus. Il maintient son organisation spéciale au-dessus de celle des nations sujettes. Sa discipline, son patriotisme, un ensemble de droits et de mérites font du Romain, non pas l'homme de tel ou tel pays,

mais l'homme supérieur, l'homme civilisé, l'homme idéal (dans la mesure du jugement de l'époque). Rome n'est pas une ville, c'est *la ville*, une cité plus ou moins grande, c'est la *cité*. L'État romain, c'est l'unique forme de l'État; il faudra que tous les peuples anciens, bon gré, mal gré, arrivent à l'accepter, à entrer dans cette cité qui leur marchandera longtemps un tel honneur et finira par leur faire estimer la servitude comme un affranchissement, sacrifier leur liberté nationale à la liberté romaine, leur patrie à la patrie romaine.

RÉSUMÉ

Rome, qui devait étendre sa domination sur le monde ancien tout entier, eut les commencements les plus humbles, mais fut tout de suite puissamment organisée, sous le rapport de la *religion*, de la *famille*, de la *politique*.

La religion romaine, moins brillante que celle des Grecs, se tenait sur un terrain plus pratique. Dans la famille, la *puissance paternelle* était absolue, mais la femme, quoique tenue en tutelle, avait plus de dignité que chez les Grecs. La *propriété* était regardée comme sacrée.

Le peuple romain était divisé en *gentes* ou familles comprenant des *clients* liés par la religion et l'intérêt. Les chefs de ces gentes formaient les patriciens. Les plébéiens étaient ceux qui n'avaient ni culte domestique, ni la plénitude des droits de famille et de propriété, ni droits politiques.

Le roi Servius commença à ouvrir les cadres de la vie politique aux plébéiens en divisant le peuple en *classes* suivant la richesse. Après la chute de la royauté, les plébéiens engagèrent une lutte mémorable contre les patriciens, se firent donner des magistrats ou *tribuns*. Ils purent conquérir successivement : l'*égalité civile* par la rédaction d'un code; l'*égalité sociale* par le droit de mariage dans les familles patriciennes; l'*égalité politique* par le droit de parvenir au consulat (366), puis à la *dictature*, à la *censure*, à la *préture ;* enfin l'*égalité religieuse* par le droit de parvenir au sacerdoce.

L'union des deux ordres donna une grande force à la république romaine, que son *organisation militaire*, sa *discipline*, son *patriotisme* allaient bientôt élever au-dessus de tous les autres États.

CHAPITRE XII

LES CONQUÊTES DE ROME — TRANSFORMATION DE LA RÉPUBLIQUE

Sommaire : Causes de la grandeur des Romains. — Le droit de cité romaine. — Politique du sénat. — Les colonies. — Les municipes. — Le droit latin ; le droit italique. — Les peuples sujets. — Rome et Carthage ; les guerres puniques (264-146). — Conquête de l'Orient. — Conquête de l'Occident. — Résultats de ces conquêtes ; affluence des richesses à Rome ; le luxe. — Les esclaves ; ruine du travail libre ; les grandes propriétés. — Conséquences sociales ; disparition de la classe moyenne. — Les chevaliers. — Conséquences morales ; la ruine de la religion ; invasion des idées grecques. — Essai de régénération de la république Romaine ; les Gracques ; les lois agraires et frumentaires. — Changement dans les armées ; Marius. — Sylla ; les guerres civiles ; les proscriptions. — Domination du parti aristocratique. — Les guerres serviles. — Pompée. — Jules César. — Transformation de la république Romaine ; dictature de César. — Antoine et Octave ; fin de la république Romaine.

Lectures : La politique guerrière de Rome. — Rome au quatrième siècle avant l'ère chrétienne. — Les publicains. — Caton ; la loi Oppia. — Condition malheureuse des esclaves.

Causes de la grandeur des Romains. — L'organisation politique et militaire de Rome la rendit tout de suite supérieure aux autres peuplades de l'Italie centrale. La valeur et la constance de ses soldats, la précision de sa tactique, la science de ses capitaines, lui assurèrent la victoire sur les Latins, les Èques, les Volsques, les Herniques, puis sur les Samnites, peuple montagnard plein de vigueur, qui opposa une opiniâtre résistance, sur les Étrusques, les Ombriens, les Gaulois cisalpins et enfin les Grecs du midi de l'Italie, que ne put défendre Pyrrhus, l'un des plus brillants élèves des généraux d'Alexandre. Les Romains mirent quatre siècles et demi à conquérir l'Italie (754-272). Cette lenteur leur fut avantageuse. Rome ne se presse point : elle assoit solidement les bases de sa puissance avant de se lancer hors de l'Italie. Le tronc de l'arbre est robuste : il a enfoncé bien avant ses racines ; les tempêtes ne pourront l'ébranler et il couvrira le monde entier de ses rameaux.

Ce fut là une des premières causes de la grandeur de

Rome. Mais la seconde et la principale fut l'art avec lequel Rome sut garder ses conquêtes, maîtriser d'autres peuples avec l'aide des peuples soumis[1]. La politique conquérante des Romains eut une originalité qu'on ne retrouve chez aucune nation et procéda avec une méthode vraiment extraordinaire.

Denys d'Halicarnasse loue beaucoup les Romains de

---

1. **Lecture : *La politique guerrière de Rome.*** — « Rome, dit Montesquieu, était donc dans une guerre éternelle et toujours violente : or une nation toujours en guerre, et par principe de gouvernement, devait nécessairement périr ou venir à bout de toutes les autres, qui, tantôt en guerre, tantôt en paix, n'étaient jamais si propres à attaquer, ni si préparées à se défendre.

« Par là les Romains acquirent une profonde connaissance de l'art militaire. Dans les guerres passagères, la plupart des exemples sont perdus; la paix donne d'autres idées, et l'on oublie ses fautes, et ses vertus même. Une autre suite du principe de la guerre continuelle fut que les Romains ne firent jamais la paix que vainqueurs : en effet, à quoi bon faire une paix honteuse avec un peuple pour en aller attaquer un autre?

« Dans cette idée, ils augmentaient toujours leurs prétentions à mesure de leurs défaites : par là ils consternaient les vainqueurs, et s'imposaient à eux-mêmes une plus grande nécessité de vaincre.

« Toujours exposés aux plus affreuses vengeances, la constance et la valeur leur devinrent nécessaires, et ces vertus ne purent être distinguées chez eux de l'amour de soi-même, de sa famille, de sa patrie, et de tout ce qu'il y a de plus cher parmi les hommes.

« Les peuples d'Italie n'avaient aucun usage des machines propres à faire les sièges, et de plus, les soldats n'ayant pas de paye, on ne pouvait pas les retenir longtemps devant une place : ainsi peu de leurs guerres étaient décisives. On se battait pour avoir le pillage du camp ennemi ou de ses terres; après quoi le vainqueur et le vaincu se retiraient chacun dans sa ville. C'est ce qui fit la résistance des peuples d'Italie, et en même temps l'opiniâtreté des Romains à les subjuguer; c'est ce qui donna à ceux-ci des victoires qui ne les corrompirent point et qui leur laissèrent toute leur pauvreté. S'ils avaient rapidement conquis toutes les villes voisines, ils se seraient trouvés dans la décadence à l'arrivée de Pyrrhus, des Gaulois et d'Annibal, et, par la destinée de presque tous les États du monde, ils auraient passé trop vite de la pauvreté aux richesses, et des richesses à la corruption.

« Mais Rome, faisant toujours des efforts et trouvant toujours des obstacles, faisait sentir sa puissance sans pouvoir l'étendre, et, dans une circonférence très petite, elle s'exerçait à des vertus qui devaient être si fatales à l'univers. » (Montesquieu, *Causes de la grandeur et de la décadence des Romains*.)

n'avoir, contre l'usage suivi par les autres, ni exterminé ni réduit en servitude les habitants des villes conquises, mais de les avoir laissés libres et propriétaires d'une partie de leur territoire, souvent même de les avoir admis comme citoyens dans ses propres murailles : « Ce fut là, dit-il, le plus ferme appui de l'indépendance de Rome et la source féconde de sa puissance ». Les États grecs avaient, à leur grand détriment, professé la haine de l'étranger. « Pourquoi, fait dire à l'empereur Claude dans un discours l'historien Tacite, pourquoi Lacédémone et Athènes, si puissantes par les armes, ont-elles péri, si ce n'est pour avoir repoussé les vaincus comme des étrangers? Notre fondateur, Romulus, bien plus sage, vit la plupart de ses voisins en un seul jour ennemis de Rome et ses citoyens! » Rome absorba les peuples soumis, et avec autant de lenteur qu'elle en avait mis à les abattre.

Le droit de cité romaine. — Cette conquête du monde offrit comme une répétition, sur une échelle plus vaste, de ce qui s'était passé pour la constitution de la cité romaine. C'était par l'admission graduée des plébéiens dans la cité que Rome s'était formée : ce fut par l'admission, encore plus habilement ménagée, des peuples vaincus dans la même cité que se forma l'empire.

Le *droit de cité romaine*, c'était l'ensemble des facultés légales attachées au titre de citoyen. La cité romaine complète (*optimo jure*) donnait : 1° le droit de suffrage, ou de vote; 2° le droit aux honneurs (d'arriver aux charges publiques); 3° le droit d'appel (d'appel au peuple en cas de condamnation capitale); 4° l'exemption de peines corporelles (torture, verges); 5° le droit de *cens* (de figurer sur les registres du cens); 6° le droit militaire (de faire partie de la légion). Voilà les garanties qu'on peut nommer le *droit public*.

Pour le *droit privé*, le citoyen avait seul la faculté : 1° d'acquérir la *propriété absolue* (droit de commerce); 2° de contracter un mariage légal, reconnu par l'État; 3° d'exercer la puissance paternelle et tous les droits de la parenté civile ; 4° de pouvoir former une *gens* (*jus gentilitatis*). En

un mot, le citoyen jouissait de la plénitude de la libert civile et de la liberté politique.

Politique du sénat. — Le sénat suivit à l'égard de peuples vaincus une double méthode : d'abord de désorga nisation, puis de reconstitution. Il s'appliquait tout de suit à briser les confédérations et les alliances. Il empêchait le mariages, les échanges commerciaux et toute espèce d'as semblée avec les voisins et les anciens alliés. Il détruisai l'État primitif en lui substituant partout la cité. Il faisa prévaloir l'esprit de localité, toujours si vivace dans l cœur de l'homme. En un mot il ruinait la patrie natio nale pour faire vivre et prospérer la patrie municipale Chaque cité devenait ainsi une unité administrative, un personne civile, un État organisé, mais non indépendan La cité soumise ou alliée reconnaissait Rome comme ma tresse, payait des tributs, obéissait aux proconsuls et en voyait chaque année à Rome une députation pour régler le affaires de la cité. En réalité, ce n'était plus que l'ombre d régime municipal[2].

Puis chacune de ces cités était soumise à des condition différentes. Par l'opposition des intérêts Rome créait le jalousies et favorisait une rivalité qui devenait une rivali d'obéissance. Elle distribuait d'une façon si habile ses récom penses, tantôt aux individus, tantôt à la ville, que tous n songeaient qu'à mériter ces récompenses au lieu de prov quer des châtiments qu'on savait terribles.

Les colonies. — Rome d'abord multiplia autour d'el des *colonies* de citoyens, qu'on dotait avec une partie d territoire enlevé aux peuples vaincus. Ces citoyens arm et propriétaires formaient autant de petites Romes dispersé dans le pays soumis, capables de se secourir les unes les au tres, ayant les mêmes institutions que Rome elle-mêm quoiqu'elles fussent tenues à un rang inférieur et que leu habitants ne pussent prétendre voter à Rome et exercer d charges. Mais, dans leurs villes, les colons étaient citoyen

1. Ernest Desjardins, *la Gaule romaine*.
2. Fustel de Coulanges, *la Cité antique*.

et offraient aux populations voisines un spectacle instructif de la sécurité et de la prospérité que leur assuraient leurs privilèges. Rome eut ainsi autour d'elle un réseau serré de colonies qui surveillaient le pays et le protégeaient contre toute attaque subite, qui en outre répandaient sa langue, ses lois, ses mœurs, sa religion et excitaient le désir de lui ressembler.

Les municipes. — Rome laissait le plus souvent aux villes soumises leur législation particulière, leurs dieux, leur langue, leurs coutumes et leurs institutions. Puis elle leur accordait tout ou partie du droit de cité : elle en faisait des *municipes*, encore des images de Rome.

Les municipes les plus favorisés (*optimo jure*) recevaient la plénitude des droits de cité et se trouvaient ainsi assimilés à la capitale. Mais d'ordinaire les Romains se montraient plus parcimonieux. Ils accordaient le droit de cité sans le droit de suffrage ou sans les droits civils (droit de mariage, droit de commerce). L'homme né dans un municipe *optimo jure* pouvait venir à Rome et y arriver à tous les honneurs comme s'il en était originaire. L'homme né dans un municipe qui n'avait point le droit complet ne pouvait, à Rome, ni voter, ni exercer une charge, ni acquérir selon les formes solennelles, ni épouser une Romaine. Il y demeurait en qualité d'étranger, d'inférieur au dernier des plébéiens, quelle que fût sa richesse, et exposé à encourir une condamnation capitale sans pouvoir en appeler au peuple.

Cicéron a parfaitement expliqué la place du municipe dans la république romaine. Né à Arpinum, municipe qui jouissait du droit de cité, il explique qu'il a deux patries, l'une naturelle, l'autre politique, l'une de fait, l'autre de droit : « Ainsi, dit-il, nous regardons comme notre patrie et le lieu qui nous a vus naître et celui qui nous a adoptés; mais celui-là a des droits plus puissants à notre affection qui, sous le nom de république, forme la grande patrie; c'est pour elle que nous devons mourir. Je ne renierai jamais Arpinum pour ma patrie, mais Rome sera toujours la première et la plus grande, car elle contient l'autre. » Pour bien comprendre cette distinction qui paraît si étrange

aux modernes, il faudrait imaginer qu'un habitant d'une ville de province ne serait pas reconnu comme Français si sa ville n'avait pas reçu le privilège spécial de lui conférer le nom de Français.

Mieux que cela encore. Dans un même municipe, tels ou tels habitants, pour avoir exercé quelques charges et s'être concilié la faveur romaine, recevaient le droit de cité, refusé à leurs concitoyens. C'était un privilège dont ils se montraient fiers, et Rome avait su ainsi honorer la servitude.

Le droit latin; le droit italique. — Le droit de cité incomplet portait différents noms : le *droit latin*, quand il comprenait la plus grande partie des privilèges du citoyen; le *droit italique*, quand il était plus restreint. Voisins de Rome et lui ayant longtemps fourni des légions auxiliaires, les Latins reçurent naturellement les plus importants privilèges; mais ils n'avaient pas les droits politiques, ni le droit de mariage, ni la puissance paternelle, ni la faculté d'hériter d'un Romain, ni l'inviolabilité de leur personne. Ils se révoltèrent et furent vaincus (340) à l'époque de la première guerre samnite. Toutefois Rome, après les avoir châtiés, n'en distribua pas moins d'une façon inégale les droits réclamés. Elle reconnut même aux Latins la *faculté d'acquérir la cité romaine* à certaines conditions : s'ils avaient exercé une magistrature dans leur pays et transféré leur domicile à Rome. Peu à peu les plus nobles personnages des villes latines obtinrent ce droit de cité, augmentant ainsi le nombre des Romains. Plus tard enfin, les Romains finirent par accorder ce droit de cité au pays latin tout entier.

Il ne s'en était pas moins constitué une variété du droit de cité, qu'on appelait le *droit latin* et qui fut envié par des habitants et des villes de l'Italie malgré ses lacunes. Le droit latin fut donc ensuite appliqué, hors du Latium, à des individus et à des cités. Par là s'agrandit encore le champ où Rome recrutait des citoyens, et tout ce qu'il y avait d'ardent, d'ambitieux dans les villes italiennes s'efforçait d'entrer dans la cité romaine.

Les villes italiennes s'élevaient ainsi d'un degré lors-

qu'elles obtenaient le *droit latin*, et il s'établit en usage que les Italiens devaient acquérir la *latinité* avant d'acquérir la *cité romaine*. Sans doute, au point de vue du droit civil, les Italiens étaient traités comme les Latins, mais ils en différaient en ce qu'ils n'avaient pas la facilité d'arriver directement au droit de cité. On ne les considérait d'ailleurs que comme détenteurs, non comme propriétaires de leurs terres, et plus d'une fois un parti puissant demanda à Rome qu'on distribuât au peuple une partie des terres italiennes. Les alliés italiens comprirent alors combien il leur importait d'avoir le titre de citoyens et firent la *guerre sociale* (90) pour le conquérir. Ils l'obtinrent comme l'avaient déjà obtenu les Latins.

Leur ancienne condition avait néanmoins donné naissance à la nouvelle expression de *droit italique*, et ce droit fut applicable aux provinces situées hors de l'Italie comme le *droit latin* l'avait été en dehors du Latium. Ainsi se compliquait l'échelle des droits, sur les degrés de laquelle les savants sont loin d'être d'accord, parce que rien ne fut plus variable, plus confus, et qu'il n'y eut jamais rien de méthodique et de précis dans cette distribution inégale des faveurs, impossible à rechercher dans tant de cités et chez tant de peuples.

Les peuples sujets. — Ce qui est hors de doute, c'est la situation humiliante et pénible des peuples *sujets*. Ceux qui avaient été contraints de livrer au peuple romain « leurs personnes, leurs murailles, leurs terres, leurs eaux, leurs maisons, leurs temples, leurs dieux », étaient gouvernés par un *préfet* de Rome, investi d'une autorité arbitraire. Les villes ou les peuples qu'on n'avait point besoin de ménager étaient à la merci des fonctionnaires romains, préfets, préteurs ou proconsuls. Étrangers et ennemis, sans droit politique et sans droit privé, ils n'avaient, pour ainsi dire, aucun recours contre les exactions des gouverneurs, à moins qu'un citoyen de Rome ne se fît leur patron et ne plaidât pour eux, car ils ne pouvaient eux-mêmes intenter une action contre un Romain. Aussi cette dure servitude excitait-elle les désirs les plus ardents d'obtenir au moins

le *droit italique*, puis le *droit latin*, et des pays entiers chercheront à mériter par leur obéissance à être admis enfin dans la cité romaine[1].

Rome et Carthage ; les guerres puniques (264-146). — Au commencement du troisième siècle avant l'ère chrétienne, Rome, maîtresse de l'Italie (sauf la vallée du Pô), avait un empire restreint mais solide. S'appuyant sur la ville comme sur un roc, il avait rayonné peu à peu, ne s'étendant jamais sans s'affermir. Des *voies militaires*, chaussées larges et droites, sillonnent l'Italie ; des forteresses gardent les passages ; des colonies forment à la ville une triple ceinture ; les villes soumises sont divisées entre elles par l'inégalité de leur condition, et toutes unies à Rome par quelques liens. Rome contient et attire, châtie et récompense, brise et relève les peuples vaincus. A des colons, essaims de populations romaines, à des alliés trop intéressés à demeurer fidèles, elle joint des forces propres, car elle est devenue une grande ville accrue de tout ce qu'elle avait pu emprunter de meilleures familles et prendre de terres aux nations conquises. Elle a une armée qui peut être nombreuse, car le chiffre de ses citoyens s'est accru[2], et qui est surtout sienne, car elle est toujours distincte des troupes alliées. Cette armée, à la fois souple et ferme, se prête à toutes les combinaisons de la tactique et de la stratégie, à toutes les nécessités du terrain. Son trésor est riche, car elle a eu à sa discrétion toutes les richesses de l'Étrurie,

1. En 1851 on a trouvé en Espagne les *Tables dites de Malaga*, qui nous apprennent que Vespasien conféra aux Espagnols le droit de cité. Le droit de cité ne fut étendu à toutes les provinces que par un édit attribué à Caracalla, qui régna de 211 à 217 après l'ère chrétienne.

2. La science n'a pu établir les chiffres de la population romaine aux diverses époques. On évalue à 30000 le nombre des citoyens romains en état de porter les armes vers les derniers temps de la royauté. Vers 338 on comptait 165000 citoyens romains. Il est certain d'ailleurs que, dix ans avant, lorsque Rome appela toutes ses milices contre le Latium et les Gaulois, elle put mettre en ligne dix légions ou 50000 hommes de *première levée*. A la veille de la première guerre punique. il y avait environ 280000 citoyens. (Voir Mommsen, *Histoire romaine*, t. II, liv. II, ch. VII, p. 245.)

de la Campanie et des villes grecques. En un mot, Rome possède un empire compact, tout entier sous sa main, un de ces empires qui résistent à des chocs redoublés et que ses ennemis affermissent en voulant l'ébranler[1].

Mais Rome ne peut s'étendre hors de l'Italie sans se heurter à l'empire de Carthage, plus vaste que le sien. Carthage domine la Méditerranée occidentale. Enrichie par le commerce, possédant des flottes considérables, cette république semble plus brillante et plus forte que la république Romaine. Quand on la regarde de près, on la voit divisée en factions, détestée de ses sujets, qu'elle exploite, mal défendue, car elle a fait, par défiance des villes sujettes, démanteler toutes les places du nord de l'Afrique, mal servie, car elle n'a que des armées de mercenaires. Ville de commerce et de capitaux, Carthage n'a pour elle que l'argent, le nerf de la guerre, et sa marine.

---

1. **Lecture** : ***Rome au quatrième siècle avant l'ère chrétienne***. — Rome, au temps des guerres samnites et à la veille des guerres puniques, était déjà une grande ville. « Déjà les esclaves étaient agglomérés en nombre croissant, déjà les affranchis s'y rendaient incommodes, redoutables même par leur foule également grossie. Nous trouvons aussi dans le progrès de la police urbaine la preuve de l'agrandissement de Rome et des habitudes de vie qui en étaient la conséquence. Ce fut en grande partie vers les temps qui nous occupent que les quatre édiles partagèrent la ville en quatre arrondissements de police et qu'ils étendirent leur surveillance sur une multitude d'objets divers. Ils entretiennent en bon état, chose difficile et importante, le réseau des grands et des petits égouts parcourant le sol de la ville, les bâtiments publics et les places; ils tiennent la main à la propreté et au dallage des rues : ils font abattre les édifices menaçant ruine; ils écartent les animaux dangereux et les exhalaisons mauvaises; ils proscrivent la circulation des chars, sauf dans la soirée ou pendant la nuit; ils pourvoient surtout à l'ouverture et à la facilité des communications, à l'approvisionnement constant du marché de la ville en grains de bonne qualité et aux prix les plus avantageux, à la destruction des marchandises nuisibles à la santé, des mesures et des poids faux; enfin ils ont tout particulièrement l'œil ouvert sur les bains et les cabarets.

« ... Appius Claudius, pendant une censure qui fit époque (312 av. J.-C.), abandonna le premier l'antique habitude du laboureur romain, l'accumulation de l'épargne et du trésor, et montra à ses concitoyens un plus digne emploi des ressources publiques. C'est lui qui le premier

Les Romains comprenaient déjà même avant la guerre contre Carthage qu'il leur fallait devenir une puissance maritime. Ils avaient sans doute quelques galères prises à *Antium* (338 av. J.-C.) et disposaient de la marine des petites villes grecques. Ils envoyèrent des colonies sur la côte. Ils instituèrent (267) des *questeurs* de la flotte et ne regardèrent plus à la dépense dès qu'il fallut se mettre en mesure d'égaler la marine carthaginoise. Les Romains imaginèrent même une construction nouvelle de navires à ponts s'abattant sur le vaisseau ennemi et facilitant l'abordage. Rome qui n'est pas pauvre d'ailleurs, nous l'avons dit, et qui est riche de l'argent qu'elle n'a pas à dépenser, puisque ses armées nationales lui coûtent moins cher, acquiert, grâce à une adroite imitation, les avantages matériels qui lui manquent. Les Carthaginois ne pourront dérober aux Romains ni leur

---

entreprit les grandioses et utiles constructions publiques de Rome. A Appius l'État dut sa première grande voie militaire et la ville son premier aqueduc. Le sénat imita son exemple et, après lui, enlaça l'Italie d'un réseau de routes et de forteresses.

« ... Les pratiques de la vie commune à Rome se modifièrent à leur tour, comme on peut bien le penser. On commençait à voir de la vaisselle d'argent sur les tables vers les temps de Pyrrhus (Cornélius Rufinus, consul en 290 et 277, fut réprimandé par les censeurs à cause de son argenterie de table). La nouvelle capitale de l'Italie se débarrasse peu à peu de son apparence rustique, elle recherche maintenant la parure. Elle n'a pas encore l'habitude de dépouiller les temples des villes conquises pour orner ses édifices, mais déjà, pourtant, les *rostres* (les becs ou proues) des galères d'Antium décorent la tribune aux harangues, sur le Forum, et au jour des fêtes publiques les boucliers incrustés d'or rapportés des champs de bataille du Samnium y sont appendus le long des loges. Les baraques de bois des bouchers, placées sur les deux côtés longs du Forum, sont remplacées par les boutiques de pierre des changeurs; là s'établit ce qui fut la *Bourse* à Rome. C'est encore au Forum ou au Capitole que se voyaient déjà les statues des hommes illustres des anciens temps, des rois, des prêtres et des héros de la légende; les colonnes et les statues élevées en l'honneur des grands citoyens, des envoyés d'État tués à l'ennemi dans l'exercice de leurs fonctions; des riches matrones qui avaient aidé l'État de leur fortune, et enfin de quelques-uns des fameux sages ou héros de la Grèce, comme Pythagore et Alcibiade. Rome était devenue grande ville à mesure que l'État romain devenait grande puissance. » (Mommsen, *Histoire romaine*, traduction d'Alexandre, t. II, p. 279-281.)

accord résultant de l'égalité politique, ni leurs vertus militaires. Peuple de marchands, ils succomberont sous l'effort d'un peuple de soldats[1].

La *première guerre punique* (264-241) livra aux Romains la Sicile et les îles de la Méditerranée. La *deuxième* (219-202), l'une des luttes les plus retentissantes de l'histoire, faillit amener la ruine de Rome grâce au génie d'*Annibal*. Ayant perdu l'empire de la mer, les Carthaginois s'étaient plus fortement établis en Espagne, et Annibal, avec une audace vraiment extraordinaire pour l'époque, franchit les Pyrénées, escalada les hautes cimes des Alpes et fondit sur l'Italie. Ralliant les Gaulois cisalpins, vieux ennemis de Rome, il dispersa successivement trois armées : au *Tessin*, à la *Trébie* (218), au lac *Trasimène* (217). C'est alors que Rome recueillit le fruit de sa politique d'organisation. Annibal se vit arrêté par la ceinture épaisse des colonies, des villes latines qui protégeaient Rome, et, par la tactique savante du dictateur *Fabius le temporiseur*, il fut obligé de contourner Rome, de descendre en Apulie. Sans doute l'impatience des Romains, l'ignorance d'un consul plébéien, *Varron*, donnent à Annibal l'occasion de leur infliger un désastre terrible à *Cannes* (216). Mais Cannes est loin de Rome. Le sénat, qui ne se laisse pas abattre, sort au-devant de Varron et, loin d'humilier ce plébéien naguère arrogant, le félicite « de n'avoir pas désespéré de la république ». Quand Annibal, après avoir laissé s'énerver ses troupes dans les délices de Capoue, paraît enfin à quelque distance de Rome, la ville ne s'en émeut point. Le champ où campait Annibal était précisément en vente : il trouva des acheteurs. Rome se défendait et attaquait. Elle opposait à Annibal tantôt *Fabius*, le bouclier, tantôt *Marcellus*, l'épée de Rome. Elle envoyait des légions pour conquérir l'Espagne ; elle reprenait *Syracuse* et la *Sicile* ; elle écrasait les troupes du frère d'Annibal qui venait à son secours, et la tête de ce frère, jetée dans le camp du général

1. Il faut lire le parallèle que Montesquieu a fait de Rome et de Carthage, et que nous ne pouvons, faute de place, transcrire ici (*Grandeur et décadence des Romains*).

carthaginois, lui apprenait à la fois l'arrivée et la défaite de l'armée de secours. Tel fut cependant le génie d'Annibal, l'un des plus grands hommes de guerre de l'antiquité, qu'il demeura encore longtemps attaché à l'Italie comme à sa proie. Il ne la lâcha qu'après y être resté seize ans et pour courir à la défense de Carthage, attaquée dans ses remparts mêmes.

Scipion en effet a porté la guerre en Afrique, et Carthage est obligée de risquer sa destinée en une seule bataille, à *Zama* (202); Annibal la perd : Carthage se soumet. Les Romains ruinent sa puissance militaire et maritime, se font livrer ses vaisseaux et ses éléphants de guerre. Carthage est à leur discrétion.

Conquête de l'Orient. — Rome traita le roi Philippe V de Macédoine comme Carthage. Après avoir vaincu la phalange à *Cynoscéphales* (197), elle enleva au roi toutes ses possessions du dehors, affranchit la Thrace et la Grèce et ruina sa puissance militaire. La soumission de la Macédoine n'est plus qu'une question de temps, et la Grèce, nous l'avons dit, est de plus en plus dissoute par les intrigues de Rome.

Le plus puissant des États formés du démembrement de l'empire d'Alexandre, la Syrie, ne tarde pas à ressentir les coups des Romains, qu'Antiochus III a provoqués en accueillant Annibal et en envoyant une armée en Grèce. Les Romains chassent de la Grèce le monarque, qui fait la guerre avec l'indolence orientale, et passent à leur tour en Asie, où ils ont des alliés, les Rhodiens et le roi de Pergame Eumène. Scipion l'Asiatique, ayant pour lieutenant et pour guide Scipion l'Africain, triomphe à *Magnésie* (190) et Antiochus III est obligé de renoncer à l'Asie Mineure. Les *Galates*, la seule nation vraiment belliqueuse de l'Asie, sont accablés en 189.

Les Romains ne se départent point de leur prudence habituelle. Ils ne s'établissent ni en Macédoine, ni en Grèce, ni en Asie, mais leurs envoyés sont partout. Rome devient l'arbitre des familles royales, des cités, des peuples. Elle ne semble rechercher aucun intérêt personnel lorsqu'elle hâte

la décomposition de l'Orient pour mieux le saisir. Elle replie sans cesse ses armées toujours occupées, jamais immobilisées. Si elle eût voulu tout de suite, après les guerres puniques, annexer l'Orient, le nombre de ses citoyens n'aurait pas suffi pour le garder. Rome ne portera les derniers coups qu'au moment où elle verra les pays mûrs pour la servitude et capables d'être maintenus sans grande force militaire. Elle abat *Carthage* et *Corinthe* la même année (146), réduit l'*Afrique* et la *Grèce* en provinces romaines, puis la *Macédoine* (142).

Rome avait des rois comme clients, en Numidie, à Pergame, en Bithynie. Le lâche Prusias, qui avait trahi Annibal, se présenta au sénat, la tête rasée, avec le bonnet d'affranchi. Antiochus Épiphane se vit obligé d'interrompre, sur la menace d'un député romain, une expédition en Égypte. Il demandait un délai pour répondre. Le député Popilius traça sur le sable un cercle autour du monarque et lui signifia de répondre avant de sortir du cercle. Tant d'audace, appuyée d'ailleurs sur tant de puissance, épouvanta Antiochus Epiphane, qui s'inclina et obéit. Puis Rome n'eut qu'à entretenir la révolte des *Machabées* pour affaiblir encore la monarchie des Séleucides. Elle favorisa le démembrement du royaume d'Égypte, qui perdit Chypre et la Cyrénaïque. Elle dominait si bien *Pergame* qu'elle se prétendit l'héritière d'Attale III (133) et remplaça les rois par des proconsuls.

Dès la fin du deuxième siècle avant l'ère chrétienne, Rome est maîtresse de l'Orient; toutefois elle n'y établira solidement sa domination qu'après avoir brisé dans des guerres acharnées la puissance du roi du Pont *Mithridate* (88-63) et des rois d'Arménie. Ce fut *Pompée* qui acheva Mithridate, abattu déjà par Sylla et par Lucullus. Pompée, après en avoir fini avec ce redoutable ennemi de Rome, le plus farouche adversaire qu'elle eût rencontré depuis Annibal, organisa en provinces romaines le *Pont*, la *Cilicie*, la *Syrie*, la *Phénicie*. Il compléta l'organisation de l'Asie, qui de grecque devint romaine. Les véritables héritiers d'Alexandre, c'étaient les Romains.

Conquête de l'Occident. — La conquête de l'Orient exerça surtout la politique et l'adresse des Romains, celle de l'Occident leur valeur militaire. Il fallut de longs efforts, des campagnes nombreuses, d'énormes sacrifices d'hommes pour soumettre le nord de l'Italie, l'Espagne et la Gaule.

Rome, après la seconde guerre punique, se vengea des Cisalpins qui avaient nourri et recruté l'armée d'Annibal. Elle fit une guerre sans merci aux Boïens, aux Insubres, aux Cénomans. Les Boïens, plutôt que de céder, émigrèrent vers le nord (Bavière, Bohême, dont le nom vient des Boïens). Les Ligures durent être, au nombre de cinquante mille, transplantés dans le Samnium. Rome enfin remplit le nord de la péninsule de ses colonies, qu'elle poussa jusqu'aux débouchés des Alpes.

La guerre avec Carthage avait déjà livré l'Espagne aux Romains, mais, après avoir conquis ce pays sur les Carthaginois, il fallut le conquérir sur les Espagnols. Race dure et vaillante, aidée par les aspérités sans nombre de ce pays montagneux et raviné, elle opposa durant plus de cinquante ans une résistance opiniâtre, et ce pays engloutit bien des légions. Un moment même, un pâtre, *Viriathe*, sembla sur le point de triompher, mais il périt (140) et l'indépendance espagnole ne tarda pas à succomber sur les ruines fumantes de *Numance*. Il avait fallu le vainqueur de Carthage, *Scipion Émilien*, pour avoir raison de la dernière place forte de l'Espagne, et les Numantins s'étaient entre-tués plutôt que de se livrer aux Romains (133).

Dès l'année 155 ceux-ci avaient cherché à se frayer un chemin vers l'Espagne par le midi de la Gaule. Alliés de la cité grecque de *Marseille*, ils la protégèrent et, à partir de 122 avant Jésus-Christ, fondèrent des colonies dans la Gaule méridionale. Une avalanche de barbares, les *Cimbres* et les *Teutons*, première avant-garde de ces populations qui plus tard devaient inonder le midi de l'Europe, faillit détruire cette *province romaine* de Gaule et fit trembler Rome elle-même. Marius détruisit les Teutons à *Aix* (102), les Cimbres à *Verceil* (101), et mérita d'être appelé un nouveau Romulus. La conquête de la Gaule ne fut toutefois commencée que

quarante ans plus tard et suffit pour illustrer *César*. Venu d'abord en allié, il refoula les Helvètes (peuple de la Suisse) et les Suèves d'Arioviste. Puis, témoin des dissensions intestines des cités gauloises, il intervint dans leurs querelles; allié des unes, il se déclara l'ennemi des autres, étonna celles-ci, joua celles-là; frappa des coups terribles au nord, au midi, à l'ouest, au centre; sortit même de la Gaule, pour l'isoler et montra les armes romaines dans la Grande-Bretagne, dans la Germanie; mêla la politique à la stratégie; sema de tous côtés ses légions, ses camps, ses faveurs et ses châtiments; énerva les peuples avant de les attaquer; les séduisit après les avoir vaincus; et lorsqu'à la fin les populations gauloises, successivement affaiblies, oublièrent leurs mutuelles défiances pour se soulever d'un commun accord, César avait depuis trop longtemps préparé sa victoire pour que ce noble mais tardif élan pût la lui dérober. Il ramassa toute sa vigueur, tout son génie, et, par un sublime effort, brisa, sous les murs d'*Alise*, l'effort suprême d'un peuple entier (52 av. J.-C.).

Résultats de ces conquêtes; affluence des richesses à Rome; le luxe. — Ces conquêtes avaient exercé sur l'état intérieur de la république Romaine une influence funeste qui allait, en moins de deux siècles, en changeant la situation économique et sociale, amener une transformation politique.

On vit affluer à Rome les trésors de Carthage, de la Macédoine, de la Grèce, de Pergame, des rois de Syrie, puis les produits des mines d'argent de l'Espagne. Modérés tant qu'ils ne furent pas les maîtres, les Romains ne connurent plus de mesure dans le pillage lorsque la servitude fut complète. Consuls et proconsuls, préteurs et questeurs, s'abattaient sur les provinces conquises comme de véritables oiseaux de proie[1]. Autant les vieux Romains avaient affecté de mépris

---

1. Les députés siciliens vinrent déclarer au sénat que la Sicile aimerait mieux être engloutie sous les feux de l'Etna que d'avoir une seconde fois Marcellus pour gouverneur. Et cependant plus tard la Sicile devait connaître Verrès !

pour l'or et pour le luxe, autant les nouveaux manifestaient une honteuse cupidité. Rome devint la cité la plus riche de l'univers. Les riches villas se multiplièrent, les festins somptueux, les magnifiques bains (ou thermes), les immenses jardins, les belles voitures, les bijoux devinrent ordinaires. Le luxe oriental envahissait Rome, charmée de tous les raffinements d'une civilisation matérielle dès longtemps développée.

Les esclaves; ruine du travail libre; les grandes propriétés. — Ces guerres avaient livré à Rome des multitudes d'esclaves[1]. Les uns, *esclaves publics*, appartenaient à l'État, travaillaient aux routes, aux aqueducs, servaient les magistrats comme courriers, appariteurs, gardiens, exécuteurs des sentences; mais le plus grand nombre étaient les *esclaves privés*. Parmi ceux-ci les uns étaient relégués à la campagne, où ils travaillaient sous la surveillance d'intendants et de fermiers; les autres (et c'était la majorité) remplissaient dans la maison ou hors de la maison une foule de fonctions divisées à l'infini et multipliées par le luxe croissant, par le caprice ingénieux des riches. Posséder une famille d'esclaves, c'était posséder un capital très productif: on avait ses boulangers, ses forgerons, ses cordonniers, ses orfèvres, ses ouvrières en laine, ses tisserands, ses foulons, etc.; tout cela travaillait soit pour le maître seul, soit pour le public, au profit du maître. Crassus avait cinq cents esclaves, maçons et architectes et bien d'autres distingués par leurs talents : lecteurs, écrivains, banquiers, gens d'affaires.

Les domaines s'agrandissaient par l'absorption légale, rusée ou violente, comme au temps des guerres civiles, des propriétés privées et par l'usurpation des *terres publiques*. Les *latifundia* (vastes propriétés) s'étendirent à l'Italie entière, « et l'esclave, venant à la suite, chassait de toutes les parties du sol la race libre. On ne s'arrêta point là :

---

1. Quand Paul-Émile soumit la Macédoine, 150 000 Épirotes et Illyriens furent vendus comme esclaves. Qu'on juge de l'immense quantité réunie de tous les coins de l'Orient et de l'Occident. En outre, les esclaves se multipliaient. Les enfants d'esclaves demeuraient en servitude.

l'esclave, substitué à l'homme libre dans tous les détails de la ferme, direction ou travaux, dégoûta de cette forme d'exploitation par des infidélités où par des négligences qui en compromettaient les profits. A la grande culture on préféra un autre mode qui demandât moins de mise de fonds, qui courût moins de chances de pertes, et l'on crut le trouver dans le système des pâturages. Les pâturages envahirent les cultures ; les *latifundia* devinrent des déserts où le pâtre errait avec ses troupeaux....

« .... La population, chassée des campagnes, refluait vers les villes et surtout vers Rome, où l'appât des distributions publiques attirait tous les oisifs, tous les nécessiteux de l'Italie. Mais ces subsides, si onéreux qu'ils fussent au trésor, ne suffisaient point à l'entretien de ces familles ruinées. Que leur restait-il? les arts manuels. Le travail libre, les métiers, sans doute, n'avaient jamais été complètement bannis de la classe libre. Mais l'homme du peuple rencontrait dans les occupations industrielles cette concurrence de l'esclave; il y trouvait cette dégradation dont l'opinion régnante frappait toute profession de ce genre. Il chercha des ressources ailleurs : il en trouva dans son titre de citoyen ; il se vendit pour vivre, il trafiqua de son vote. Si sa voix ne suffisait pas, il louait son bras aux mêmes intérêts, et les corps de métiers ne furent plus que des foyers d'agitation ou d'émeute, supprimés, rétablis, étendus sous l'influence de la peur ou du besoin des troubles[1]. »

Conséquences sociales ; disparition de la classe moyenne. — Ces longues guerres avaient en outre profondément modifié l'organisation sociale de Rome. Supportées par les citoyens, elles avaient épuisé la classe des hommes propres au service militaire. Sans doute Rome s'était accrue de nouveaux citoyens, mais les anciens, ceux qui à l'orgueil du titre joignaient les mâles vertus de la race, ceux-là disparaissaient. Rome perdait chaque jour les vrais Romains, couchés sur les champs de bataille ou ensevelis le long des chemins de l'Orient et de l'Occident. Ceux qui survivaient,

---

1. Levasseur, *Histoire des classes ouvrières.*

retenus longtemps sous les armes par la durée de ces lointaines expéditions, avaient perdu le goût du travail; ceux qui avaient su profiter des pillages passaient dans la classe des riches; ceux qui avaient gaspillé leur part de butin retombaient au rang des prolétaires, qui s'étaient beaucoup augmentés, d'abord parce qu'ils n'allaient pas à la guerre, ensuite parce qu'une foule d'aventuriers de tout pays avai afflué à Rome. Quoique les patriciens conservassent toujour leurs *gentes*, les riches plébéiens avaient aussi les leurs la richesse formait entre les nobles et les opulents plébéien un lien puissant que fortifiaient des alliances de famille En réalité ce n'était plus la noblesse, mais la classe riche Au-dessous une immense quantité de pauvres. Plus de *class moyenne* pour s'interposer entre les uns et les autres. Rom en était venue à cette situation qui avait amené la ruine de républiques grecques, à la lutte des riches et des pauvre qui ne pouvait aboutir qu'à l'établissement d'une tyrannie.

Les chevaliers. — Un ordre intermédiaire s'était pourtant formé, celui des *chevaliers*, dont nous avons parlé. Le chevaliers, devenus les *fermiers publics* ou *publicains*[1] e

---

1. **Lecture : *Les publicains.*** — Patriciens et chevaliers, d'ordinaire ennemis, s'entendaient avec une rare concorde pour piller le provinces. « Les chevaliers, fermiers de l'impôt public, n'avaient qu'un pensée : ils voulaient faire fortune en cinq ans, durée ordinaire de leu bail. Aussi réclamaient-ils sans pitié l'impot du dixième sur les productions du sol, l'impot du vingtième sur les marchandises, dans le ports le droit d'entrée, le droit de paturage dans l'intérieur des terre enfin tous les tributs que Rome avait imposés aux peuples soumis. Leu avidité ne respectait rien; Tite-Live a dit sur eux ce mot terrible « Partout où pénètre un publicain, il n'y a plus de justice ni de libert « pour personne. » Il était bien difficile aux malheureuses villes d'as souvir ces financiers intraitables; presque partout les caisses municipales, mal administrées par des magistrats inhabiles ou pillées par de magistrats malhonnêtes, étaient vides. Cependant il fallait trouver d l'argent à tout prix. Or à qui pouvait-on en demander, sinon aux banquiers de Rome, devenus, depuis un siècle, les banquiers du mond entier? C'est donc à eux qu'on s'adressait. Quelques-uns étaient ass riches pour tirer de leur fortune particulière de quoi prêter aux vill et aux souverains étrangers, comme ce Rabirius Posthumus, pour lequ Cicéron a plaidé et qui fournit au roi d'Égypte l'argent nécessaire po reconquérir son royaume. D'autres, pour moins s'exposer, formaie

ayant le monopole de la perception des impôts et des tributs des provinces, devinrent une force avec laquelle les patriciens durent compter. Malgré tous leurs efforts pour repousser ceux qu'on appelait des *hommes nouveaux*, ils se trouvèrent liés à eux par la communauté des plus vils intérêts et les associations les plus honteuses. Lorsque le sénat voudra séparer sa cause de celle des publicains, trop déconsidérés, ceux-ci seront assez puissants non seulement pour demeurer impunis, mais encore pour envahir les tribunaux et devenir un ordre judiciaire en même temps qu'un ordre financier. L'ambition des chevaliers et leur rivalité avec les patriciens contribuèrent beaucoup aux guerres civiles.

Conséquences morales; la ruine de la religion; invasion des idées grecques. — La conquête de la Grèce amena à Rome une foule de Grecs, rhéteurs, sophistes, philosophes, artistes, médecins. Les Grecs se mirent réellement à faire l'instruction des Romains, à enseigner la jeunesse. Mais si ce contact entre les deux branches, si longtemps distinctes,

---

des associations financières dans lesquelles les plus illustres Romains apportaient leurs fonds. C'est ainsi que Pompée était intéressé dans une de ces sociétés en commandite, qu'avait fondée Cluvius de Pouzzoles. Tous ces prêteurs, que ce fussent des particuliers ou des compagnies, des chevaliers ou des patriciens, étaient très peu scrupuleux et n'avançaient leur argent qu'à des taux énormes, généralement à 4 ou 5 pour 100 par mois. La difficulté pour eux consistait à se faire payer. Quand l'échéance arrivait, la pauvre ville était moins en état de payer que jamais : elle faisait mille chicanes, parlait de se plaindre au sénat, et commençait par invoquer le proconsul. Malheureusement pour elle, le proconsul était le plus souvent un complice de ses ennemis qui prenait sa part dans les bénéfices. Le proconsul qui refusait de se prêter à ces abus et qui prétendait, suivant l'expression de Cicéron, empêcher les provinces de mourir, soulevait naturellement les colères de tous ceux qui vivaient de la mort des provinces. Les chevaliers, les grands seigneurs, qui n'étaient plus remboursés, devenaient ses ennemis mortels. Il lui restait, à la vérité, la reconnaissance des provinces, mais c'était bien peu de chose. On avait remarqué que dans ces pays de l'Orient, « façonnés par une longue servitude à une dégoûtante flatterie », les gouverneurs qui recevaient le plus d'hommages et auxquels on élevait le plus de statues étaient précisément ceux qui avaient le plus volé, parce qu'on les redoutait davantage. » (Gaston Boissier, *Brutus, d'après Cicéron*, *Revue des Deux Mondes*, novembre 1863.)

de la race aryenne devait profiter aux Romains et éveille leur génie littéraire, il fut d'abord détesté. La Grèce d'ailleur n'envoyait pas à Rome que des Polybe, elle était représenté par une quantité d'hommes habiles surtout à controverser e à mêler le faux et le vrai. Elle ne répandit point d'abord le plus hautes doctrines, et le premier philosophe grec qu séduisit les Romains fut *Carnéade*, avec ses théories scepti ques et irréligieuses. Caton fit renvoyer les philosophe grecs, mais les enseignements de Carnéade restèrent, l vieille religion se ruina de jour en jour.

Nous apprécierons plus loin quelle heureuse influence l diffusion des idées grecques eut sur la littérature latine. E attendant, il est certain qu'elle avait préparé la décadenc des vieilles croyances et des vieilles mœurs. Les supersti tions de l'Orient, d'ailleurs, vinrent à la suite de la philoso phie grecque : celle-ci plaisant aux classes supérieures celles-là aux classes inférieures. Avec les superstitions le débauches firent irruption. En 186 Rome, qui n'avait pa perdu toute pudeur, s'épouvanta des mystères honteux de Bacchanales. Le sénat rendit un décret rigoureux, et le Romains usèrent de leurs droits d'époux et de pères pou frapper de mort, dans leurs maisons, leurs femmes et leur fils convaincus de s'être initiés à ces monstrueuses folies.

Essai de régénération de la république romaine ; le Gracques, les lois agraires et frumentaires. — Cato avait en vain essayé de remonter le courant qui entraînai les vieilles mœurs, et de restaurer l'antique société[1]. *Tibé rius et Caïus Gracchus*, petits-fils de Scipion l'Africain pa

---

1. **Lecture : *Caton ; la loi Oppia*.** — « Caton est un Romai ou plutôt un Sabin primitif. Il a toutes les anciennes vertus et tous le anciens préjugés. Sobre, économe, homme des champs et homme d guerre, son corps, endurci par le travail, était couvert de blessures Dur et cruel pour ses esclaves, dur à lui-même, toujours prêt à accuse et à punir, il se défend constamment de ce qui est nouveau, du géni militaire de Scipion, comme des doctrines de Carnéade. Tout ce qu vient de la Grèce lui est odieux ou suspect, jusqu'aux médecins, qu'i recommande à son fils d'éviter avec soin. Pourtant tel était l'ascendan du génie hellénique, auquel de son temps nul ne pouvait échapper, qu

leur mère Cornélie, entreprirent de reconstituer une classe moyenne et de rétablir l'équilibre politique en relevant les plébéiens de la misère. Le peuple romain était quasi le maître de l'univers, et la foule qui remplissait Rome n'avait pas une motte de terre. Ce n'était point faute que Rome ne se fût réservé, à chaque conquête, de vastes territoires. Mais ces territoires avaient été affermés, puis usurpés par les riches. Tibérius, reprenant l'ancienne loi de Licinius Stolon (366) qui limitait à cinq cents le nombre d'arpents de terres domaniales que chaque citoyen pouvait occuper, étendit ce chiffre à *mille*, sans pour cela désarmer les grands, ennemis acharnés de cette *loi agraire*. La portée réelle de cette loi n'autorise donc nullement les déclamations qu'on avait jadis accumulées au sujet des Gracques, accusés d'être des révolutionnaires et de réclamer le partage des terres. Tibérius et

---

Caton lui-même reçut très jeune les leçons du pythagoricien Néarque et finit par apprendre le grec.

« Consul, il appliqua ses maximes dans toute leur sévérité et fit la guerre au luxe des femmes. Pendant la guerre contre Carthage, le tribun Oppius avait fait passer une de ces lois somptuaires qui étaient dans le génie de la politique des anciens et que la science économique des modernes a sagement proscrites. Aux termes de la loi Oppia, les femmes ne pouvaient posséder qu'une demi-once d'or. Il leur était interdit d'aller en voiture par la ville et à un mille de Rome. Enfin, et c'est ce qui probablement leur tenait le plus au cœur, il ne leur était pas permis de porter des vêtements de diverses couleurs. Si les Romaines d'alors avaient le même goût que les Romaines d'aujourd'hui pour les couleurs *voyantes*, la loi Oppia dut singulièrement les contrarier. Qui défendrait aujourd'hui aux femmes de Rome de porter des corsets rouges et des tabliers violets soulèverait parmi elles une émeute, et c'est ce qui arriva quand, Caton étant consul, des tribuns proposèrent l'abolition de la loi Oppia. Caton et deux Brutus, tribuns, s'opposèrent à l'abrogation. Les dames romaines se mirent en campagne : elles assiégeaient toutes les avenues du Forum, elles suppliaient les citoyens qui s'y rendaient des différents quartiers de la ville, elles faisaient des *meetings* (conciliabula), elles allaient solliciter les magistrats. Cela donnait à Rome un aspect qu'elle n'avait jamais eu, et qui était un signe des temps nouveaux. Les femmes avaient un parti qui appuyait leur réclamation ; mais Caton fut inflexible.

« Tite-Live lui fait prononcer dans le Forum un long discours qui n'est pas de lui, non qu'il ne fût un vigoureux orateur, mais il ne parlait pas cette langue-là, et les contemporains de Tite-Live le trouvaient

son frère, qui furent tribuns à dix ans d'intervalle (133-123), voulaient seulement qu'on reprît les terres injustement détenues par les patriciens, et qu'on les répartît entre les citoyens pauvres, qui auraient reflué vers les provinces et créé de nouveaux centres de travail et de production, au grand profit des provinces et de Rome. Mais Tibérius rencontra une opposition à la fois violente et perfide. Les patriciens achetèrent un de ses collègues, *Octavius*, dont le *veto* arrêtait toutes les mesures de Tibérius. S'opiniâtrant dans la lutte, Tibérius fit, contrairement à la loi, déposer son collègue et mit, pour la première fois, la volonté du peuple au-dessus de la loi. Le respect de la légalité, qui faisait le fond des vieux Romains, s'évanouissait : la porte se trouve ouverte dès lors aux coups d'autorité, aux actes arbitraires des citoyens ambitieux. Tibérius d'ailleurs périt victime de cette illégalité. Il avait

---

obscur et vieilli. L'historien avait pourtant sous les yeux la véritable harangue de Caton, et il a pu en tirer plusieurs traits, qu'on reconnaît à leur âpreté sous le langage trop élégant que lui prête Tite-Live. Caton put bien exprimer son indignation en voyant les femmes, que leur condition plaçait dans la *main*, c'est-à-dire dans la dépendance absolue de leurs maris, de leurs pères, de leurs frères, oser sortir de leurs maisons, où la pudeur aurait dû les tenir renfermées, et venir presque dans le Forum (on voit qu'elles ne s'étaient pas permis cependant d'y pénétrer) se mêler aux comices et aux débats. Caton a dû dire : « Donnez « un frein à leur nature, qui n'est jamais maîtresse d'elle-même, et à « l'animal indompté. » La rude éloquence de Caton ne put rien cependant contre celle des dames romaines : le lendemain elles se répandirent dans les rues en plus grand nombre encore que la veille ; toutes ensemble coururent assiéger les demeures des tribuns qui s'opposaient à l'abrogation de la loi Oppia, et triomphèrent de leur résistance ; puis, pour célébrer ce triomphe, elles allèrent par la ville et à travers le Forum étalant les atours qu'elles avaient reconquis.

« Caton était né pour être censeur ; aussi sa censure fut-elle l'époque de sa vie dont on a le plus parlé, et le surnom de *Censeur* lui est resté. Quand on lui éleva une statue dans le temple de la déesse sabine Salus, ce fut surtout le censeur qu'on voulut honorer, et l'on eut raison, car ce qui le distingue particulièrement dans l'histoire, c'est son rôle de réformateur des mœurs ; aussi on ne mentionna dans l'inscription ni ses victoires ni son triomphe, mais on le loua d'avoir, « étant censeur, « remis dans la droite voie, par ses bonnes directions et ses institutions « sages, le gouvernement des Romains, qui tournait à mal et penchait « vers sa ruine. » (Ampère, *l'Histoire romaine à Rome*.)

lui-même donné l'exemple de mépriser l'inviolabilité des tribuns : il avait déposé Octavius. Les patriciens le tuèrent.

Le sort de Tibérius ne découragea pas son frère, qui reprit ses projets en les agrandissant. Aux lois agraires il ajouta les *lois frumentaires*, par lesquelles le gouvernement accordait aux pauvres du blé à un prix excessivement réduit. C'était le commencement de ces distributions qui devinrent bientôt une nécessité. En outre il proposa l'habillement des soldats aux frais du trésor public, la diminution du service militaire, la concession du droit de suffrage aux peuples de l'Italie. Enfin il porta un coup sensible à la puissance des sénateurs en leur adjoignant des chevaliers dans les tribunaux. En même temps il faisait décréter l'exécution de grands chemins, faisait commencer, réparer d'admirables voies romaines. Les patriciens, pour le discréditer, achetèrent un de ses collègues, *Livius Drusus*, qui enchérissait toujours sur les propositions de Caïus et demandait davantage. Caïus eut le tort de s'absenter pour conduire une colonie à Carthage : à son retour il trouva les esprits changés et périt dans une émeute au Forum (121). Les patriciens, délivrés des Gracques, demeurèrent les maîtres, et l'aristocratie domina encore le peuple, qui bientôt regretta ceux qu'il avait abandonnés et leur éleva des statues.

Changement dans les armées ; Marius. — Le sang des Gracques fut le premier sang des guerres civiles. Suivant une magnifique expression de l'orateur français Mirabeau, « en mourant, le dernier des Gracques avait lancé une poignée de poussière vers le ciel comme pour appeler un vengeur : de cette poussière naquit *Marius* ».

Simple paysan d'Arpinum, soldat grossier, Marius s'éleva par sa valeur seule. Homme *nouveau*, comme on disait alors, il se fit l'ennemi acharné des nobles, bien que d'abord il les eût flattés, bien qu'il eût obtenu le tribunat par le crédit des Métellus, une des plus illustres familles de Rome, bien qu'il eût épousé lui-même une patricienne. Par ses diatribes violentes contre les nobles, qui ne pouvaient détruire *Jugurtha*, il obtint le consulat et la direction de la guerre contre le roi de Numidie. Il la termina heureusement

(107-106). Mais pour augmenter le nombre des soldats il avait appelé dans les légions romaines des *prolétaires* et des *Italiens*.

C'était là un grave changement. Les armées, affaiblies depuis la destruction de la classe moyenne, vont être sans doute fortifiées, mais recrutées surtout dans la populace. Les soldats n'auront plus d'autre carrière que le service militaire; la guerre deviendra un métier, au lieu d'être un devoir. Les soldats ne connaîtront plus que les chefs qui les gorgeront de butin et leur assureront des terres pour leur vieillesse; ils seront les soldats d'un homme, non de la république. Les ambitieux auront désormais un point d'appui pour se rendre maîtres du pouvoir.

Autre innovation pleine de conséquences. Le danger que fait courir à Rome l'invasion prolongée des Cimbres et des Teutons détermina le peuple à continuer cinq fois de suite Marius dans le consulat. Que devenait l'antique prévoyance des Romains? Marius s'habitua à être le maître et, après avoir délivré Rome de ses craintes, entendit obtenir un sixième consulat. Il ne réussit cette fois que grâce à la brigue, à la corruption, grâce surtout à l'appui d'un fougueux tribun qui dominait au Forum par la violence et qui fit donner des terres aux vétérans. D'ailleurs, résultat inévitable de l'ambition, Marius allait voir s'élever contre lui un rival, *Sylla*.

Sylla; les guerres civiles; les proscriptions. — C'était un patricien. Ancien lieutenant de Marius dans la guerre de Jugurtha, Sylla s'était fait remarquer par son habileté. Puis, Rome ayant été menacée par une révolte des peuples italiens (ce qu'on appelle la *guerre sociale* ou des alliés), Marius avait poursuivi mollement la répression de cette révolte, car il avait été jadis l'ami des Italiens. Sylla fut chargé du commandement de cette guerre dangereuse, la termina rapidement et acquit ainsi une *armée*. La gloire du patricien Sylla éclipsa dès lors celle du plébéien Marius, et sa force égalait la sienne.

On le vit bien quand il s'agit de la guerre contre *Mithridate* (88). Marius en disputa le commandement à son heureux

lieutenant. Il obligea Sylla à s'enfuir de Rome. Mais celui-ci courut à ses légions. Les *guerres civiles commencèrent.* Sylla entra en vainqueur à Rome et inaugura les *proscriptions.* La tête de Marius fut mise à prix, et le vainqueur des Cimbres se réfugia à grand'peine en Afrique.

Cependant, grâce à l'absence de Sylla, qui était allé combattre Mithridate, les partisans de Marius reprirent l'avantage à Rome et le rappelèrent. Il se vengea cruellement de ses ennemis. Ses satellites massacraient ceux qu'il désignait; on dit même qu'il leur avait ordonné de massacrer ceux auxquels il ne rendait pas le salut. Par cette terreur, il obtint un septième consulat; il mourut la même année, ayant lui-même hâté sa fin par ses débauches (86). Son parti néanmoins domina trois ans encore par la même terreur.

Mais en 83 Sylla revient d'Orient, tout fier d'avoir abattu Mithridate et brûlant de venger ses partisans massacrés en Italie. Les légions ne tardèrent pas à lui assurer la victoire à Rome et exercèrent d'affreuses représailles. Les révolutions modernes les plus sanglantes ne sauraient donner une idée du caractère épouvantable de ces proscriptions. Comme les biens des proscrits étaient donnés aux meurtriers, on égorgea pour piller. Rome et l'Italie furent inondées de sang : c'est une des époques les plus néfastes de l'histoire de l'humanité.

Domination du parti aristocratique. — Sylla avait encore faussé la constitution. Il se faisait continuer dans la charge essentiellement temporaire de *dictateur.* Il prétendait cependant maintenir la république romaine et surtout le pouvoir du sénat. Il avait rendu aux sénateurs les jugements, qu'il enleva aux chevaliers ; il affaiblit le tribunat, ruina la puissance des comices par tribus et par centuries; en un mot établit le gouvernement des nobles, l'*oligarchie.* Broyée dans la lutte des partis, l'ancienne constitution disparaissait peu à peu, bien que les anciennes magistratures fussent maintenues. Pendant trois ans Sylla légiféra, administra, foula horriblement les provinces, qu'il distribuait à ses amis, puis, quand il eut terrifié Rome et le monde, il les surprit et crut peut-être leur imposer l'oubli de ses

crimes en abdiquant (79). Il ne craignait rien d'ailleurs, ca
ses vétérans l'entouraient et ses partisans continuaient so
œuvre. Il ne survécut qu'un an et succomba, dit-on, à un
horrible décomposition du sang et des chairs (78).

Les guerres serviles. — Les guerres civiles se renou
velèrent après la mort de Sylla, car les partisans de Mariu
tenaient encore plusieurs provinces, entre autres l'Espa
gne. L'anarchie encouragea les révoltes des esclaves, qu
se voyant si nombreux, essayèrent de secouer le joug[1]. Le
gladiateurs donnèrent le signal. C'étaient des hommes nour
ris, exercés avec soin pour qu'ils donnassent au peuple-r
le divertissement de leurs combats dans le cirque, de leu
agonie et de leur mort. Les gladiateurs, prisonniers de tou

---

1. **Lecture : *Condition malheureuse des esclaves.*** — « O
pourrait faire un traité complet de tous les genres de supplices usités
Rome contre les esclaves : d'abord les verges, le bâton, l'aiguillon, l
étrivières, etc., c'était le revenu commun de l'esclavage ; puis les gên
de toute sorte, menottes aux mains, entraves aux pieds, fourche au co
chaînes aux reins ; le moulin, dont le nom revient le plus fréquemme
dans les menaces des maîtres, car c'était aussi le lieu de supplice
plus commun ; les carrières et les mines. Si le maître trouvait plus
profit à renfermer la peine de l'esclave dans les limites du travail pe
pétuel, il y avait des cas où le ressentiment pouvait faire oublier c
principes d'économie domestique. Alors on jetait le coupable dans u
puits, dans un four, ou bien on le faisait mourir sur une fourche, s
une croix ; on le brûlait dans une robe de poix, comme fit Néron d
premiers martyrs. Védius Pollion, un affranchi parvenu, faisait jet
aux murènes ses esclaves coupables ; un de ces malheureux, condamn
à ce genre de supplice pour avoir laissé tomber un vase de crista
dans un festin où se trouvait Auguste, vint se réfugier aux pieds
l'empereur, lui demandant pour toute grâce de ne pas être mang
Auguste indigne fit briser tous les cristaux de Védius et pardonna
l'esclave. Mais condamna-t-il le maître et prévint-il par quelque me
sure le retour de semblables abus ? Eh ! de quel droit se fût-il mont
plus sévère ? Lui-même n'avait-il pas fait crucifier au mât de son vai
seau son homme d'affaires, Eros, pour avoir eu la fantaisie de rôtir
de manger une caille, fameuse par ses victoires dans ces combats do
les Romains étaient si passionnés ? Comme tous les esclaves étaie
intéressés à se délivrer de leur maître, au moindre soupçon on l
livrait à la torture ou au supplice : 400 esclaves de Pédonius Secund
furent mis à mort parce qu'ils se trouvaient sous le même toit que le
maître assassiné. » (M. Wallon, *Histoire de l'esclavage dans l'antiquité*

nation, se soulevèrent donc, conduits par *Spartacus*. Les esclaves vinrent en foule grossir leur armée, qui fut bientôt de soixante-dix mille hommes. Rome courut alors un grand danger : les légions envoyées contre Spartacus furent vaincues. Mais *Licinius Crassus* triompha bientôt, et Pompée, qui revenait d'Espagne, où il avait achevé la guerre de Sertorius, rencontra les dernières bandes de gladiateurs et les extermina.

Pompée. — Pompée était aussi un patricien. Il acquit une gloire rapide dans la guerre de Sertorius et des gladiateurs, puis dans celle des pirates. En quarante jours il nettoya la Méditerranée des hardis corsaires qui, à la faveur des troubles, ravageaient tous les rivages, emmenant des milliers de captifs. Il rehaussa encore sa renommée en allant porter les derniers coups à Mithridate, déjà abattu. Il devint l'homme le plus illustre de la république et parut être le chef qu'on attendait.

Pendant son absence, en effet, les désordres avaient recommencé à Rome. Un homme perdu de dettes et de crimes, *Catilina*, avait conspiré avec tous ceux qui lui ressemblaient et auxquels il promettait le pillage de Rome et de l'Italie (63). Déjouée par la prudence et la fermeté de l'orateur Cicéron, cette conjuration attestait un désordre moral qui se perpétua même sous le principat de Pompée. Ce général, en effet, quoique soutenu par l'aristocratie, se contentait d'être le premier de Rome sans le faire sentir : il entendait respecter les institutions, laisser le sénat gouverner ; mais sa modération allait jusqu'à la faiblesse, et Rome se trouvait continuellement troublée par les factions, surtout celles de Clodius et de Milon. Pompée n'eut même pas le courage d'empêcher l'exil de Cicéron, le dernier Romain véritablement dévoué à la liberté.

Pompée ne se crut pas assez fort pour rétablir la paix et s'associa avec *Crassus*, le plus riche des Romains, et *Jules César*, le plus ambitieux, dont nul ne pouvait encore dévoiler les projets : ce fut le premier *triumvirat* (60). Un seul homme, n'osait pas encore se déclarer le maître, mais cette alliance ne profita qu'au plus audacieux, *César*.

Jules César. — De la famille antique et illustre des Jules, que ses généalogies rattachaient au Troyen Énée et même aux dieux, César se trouvait, grâce à l'alliance contractée par Marius avec cette famille, le neveu du célèbre consul. Il perdit sa jeunesse et sa fortune dans les plaisirs, mais lorsque son ambition s'éveilla, il eut bientôt reconstruit sa fortune par son alliance avec Crassus et des expéditions en Espagne.

Désireux d'égaler et de dépasser Pompée, il se fit, dans le partage des provinces, donner la Gaule et résolut d'acquérir, par la soumission des Gaulois, jadis terreur de Rome, la gloire, l'armée et l'argent qui lui étaient nécessaires pour accomplir ses projets. Pendant neuf ans il ne fut bruit à Rome, où Pompée luttait obscurément contre l'anarchie, que des victoires de César. Les Romains ne cessaient de monter au Capitole pour en rendre grâces aux dieux.

César, du reste, dès sa jeunesse s'était déclaré du parti populaire. Il avait fait relever les images abattues du vainqueur des Cimbres. Répandant à pleines mains l'argent qu'il tirait des Gaules, il achevait de corrompre le peuple, que ses exploits avaient séduit. Lorsque Crassus eut péri dans une folle expédition contre les Parthes, il n'y eut plus d'intermédiaire capable d'arrêter le conflit de Pompée et de César, du parti des nobles et du parti démocratique.

César franchit le *Rubicon* (49 av. J.-C.), limite de son gouvernement. Il sortait de la légalité et, renouvelant la guerre civile, força Pompée à s'enfuir de Rome. La victoire de *Pharsale* (48) en Thessalie, la mort de son rival lâchement assassiné par les ministres d'un Ptolémée d'Égypte, les victoires de *Thapsus* (46) en Afrique, de *Munda* (45) en Espagne, achevèrent la dispersion du parti pompéien. Le monde romain était si vaste que la guerre civile s'était étendue à ses extrêmes limites. César avait dû, pour rester vainqueur, dessiner un cercle immense dans sa marche, de l'Espagne à la Macédoine et à la Grèce, de la Grèce à l'Asie, de l'Asie à l'Égypte, puis à l'Espagne, et de l'Espagne à la Sicile et à l'Italie. Habile à profiter des révoltes des peuples qui avaient essayé, à la faveur de l'anarchie, de secouer le joug, il ne

parut avoir combattu que pour la gloire et la domination de Rome ; il célébra cinq triomphes, plus magnifiques les uns que les autres, mais ne parlant que des Gaulois, des Égyptiens, de Pharsale, de Juba l'Africain, de l'Espagne. Rome achetait un vaste empire par le sacrifice de sa liberté.

Transformation de la république ; dictature de César. — C'était en effet l'immensité des possessions de Rome qui amenait comme conséquence la transformation de la république. Au milieu des guerres civiles, l'empire de Rome avait failli se disloquer. On se rendait compte qu'il ne pouvait être maintenu que par un ordre rigoureux à l'intérieur. Cet ordre n'avait pu être assuré par l'antique constitution. Un maître se présentait. César, du reste, quoique portant le titre de dictateur, s'appliquait à ne point ressembler à Marius et à Sylla. Sûr du peuple, auquel il prodiguait les spectacles et les jeux, les orgies même, il ne se vengeait point des grands qu'il avait vaincus, rappelait beaucoup d'exilés et cherchait à réconcilier les classes. En un mot, il s'efforçait de justifier son pouvoir par ses services, en relevant l'agriculture, en multipliant le nombre des hommes libres et en éloignant de Rome la moitié des pauvres. Il établit des peines plus sévères pour différents crimes, rendit la justice avec beaucoup de sévérité, chassa du sénat ceux qui étaient convaincus de péculat, imprima plus d'activité à l'administration, aux tribunaux, à la police[1].

Les provinces surtout désiraient un changement. Lasses des proconsuls qui les exploitaient et des guerres civiles qui les ravageaient, elles demandaient qu'un pouvoir fort se constituât à Rome, puisqu'elles avaient adopté Rome pour patrie. César d'ailleurs entendait se les attacher en les associant de plus en plus à la vie romaine. Il ouvrait le sénat aux étrangers, même aux Gaulois, sans tenir compte des railleurs qui défendaient de montrer à ces nouveaux venus

1. Parmi les nombreuses améliorations de détail que nous ne pouvons mentionner, citons toutefois l'importante réforme du calendrier, appelé de son nom le *calendrier julien* : il fut réglé sur la marche du soleil et l'année fut fixée à 365 jours.

le chemin de la curie. C'est que César embrassait dans s conceptions le monde entier, et que ses pensées n'avaie point de limites dès que sa puissance n'en avait plus.

César seul savait les projets d'amélioration qu'il médita pour justifier son absolue puissance. Tous connaissaient s ambition. Le patriciat ne pouvait se résigner au sacrifice d vieilles traditions républicaines, et César périt victime d'u conjuration. Frappé par Brutus et Cassius, il alla tombe dans le sénat, au pied de la statue de Pompée (44 av. J.-C.).

Antoine et Octave ; fin de la république Romaine. - Les causes qui avaient amené la concentration des pouvoi entre les mains d'un seul homme étaient si intimes et profondes que l'unité survécut à César. Ses meurtriers mêm n'avaient ni plan ni système. Ils ne surent que faire leur victoire et, bientôt chassés de l'Italie par *Antoine*, l'a de César, et par Octave, son neveu, ils perdirent en Mac doine, à deux reprises différentes et à six semaines d'inte valle, dans les plaines de *Philippes* (42 av. J.-C.), les de nières batailles de la liberté romaine.

Un second *triumvirat* s'était formé à l'exemple du premie entre *Antoine*, *Octave* et *Lépide*, union cimentée par de no velles proscriptions. Octave n'avait pas craint de sacrifi ses meilleurs amis et même Cicéron, son protecteur, aba donné à la vengeance d'Antoine. Octave avait toute l'ambi tion de César, mais avec un esprit particulier de dissimul tion. Loin de réclamer le pouvoir comme un héritage de s oncle, il le partagea avec Antoine et Lépide. Celui-ci aya été bientôt écarté, le monde resta divisé entre *Antoine*, q eut l'*Orient*, et *Octave*, qui gouverna l'*Occident*. Pendant d ans l'univers eut deux maîtres.

C'était un de trop. La corruption honteuse d'Antoine, s duit par la reine d'Égypte, Cléopâtre, rendit facile la sol tion du problème. Sans doute l'Orient essaya de conserv son autonomie et défendit Antoine, qui avait adopté s mœurs, mais la sévère discipline de la flotte d'Occiden l'activité d'Octave triomphèrent à la journée d'*Actium* (av. J.-C.). Antoine, suivant à la hâte le vaisseau de Cléopât qui fuyait, abandonna l'empire du monde pour une femn

et personnifia jusqu'à la fin l'Orient, perdu par sa mollesse et soumis désormais à l'Occident.

Octave avait agi avec plus de lenteur et de prudence que César. Il garda une autorité à laquelle, du reste, on s'était habitué ; le peuple, nourri et amusé, ne demandait plus que du pain et des jeux du cirque (*panem et circenses*). Peu lui importait qu'il eût un maître, puisque ce maître ne semblait avoir d'autre rôle que de lui apporter les richesses de l'univers. La république Romaine, on peut le dire, était morte de ses victoires mêmes. Les Romains avaient dominé le monde, mais ils étaient dominés à leur tour. L'empire était fait.

RÉSUMÉ

Rome dut ses conquêtes à sa discipline militaire et à la force de ses institutions. Elle avança d'ailleurs avec une sage lenteur et mit plusieurs siècles à conquérir l'Italie.

Elle savait aussi organiser ses conquêtes. Des ***colonies*** de citoyens romains étaient formées au milieu des pays soumis. Les ***privilèges***, ***droit latin***, ***droit italique***, étaient distribués selon l'obéissance, et Rome faisait désirer à ses nouveaux sujets le titre de ***citoyen romain***, qui conférait tous les droits. Elle régnait ainsi sur des peuples jaloux les uns des autres, et qui ne désiraient plus qu'une chose, être admis dans la ***patrie romaine***.

Les ***guerres puniques*** abattirent Carthage (260-146). Les rois de ***Macédoine*** et de ***Syrie*** furent ensuite vaincus, la ***Grèce*** soumise, ainsi que l'***Espagne***, et les Romains occupèrent la ***Gaule***.

Ces conquêtes eurent pour conséquence la ***corruption***, la disparition de la ***classe moyenne***, puis un grave changement dans l'***armée***; les légions devinrent en quelque sorte les troupes d'un général, non plus de Rome.

Après une vaine tentative faite par les ***Gracques*** pour reconstituer la classe moyenne et les petites propriétés, les guerres civiles éclatèrent, à trois reprises, entre ***Marius*** et ***Sylla***, ***César*** et ***Pompée***, ***Antoine*** et ***Octave*** (88-31 av. J.-C.).

César, un moment (49-44), avait réussi à réaliser l'***unité du commandement***. Octave y réussit complètement, et la ***république*** se transforma en ***empire*** après la bataille d'Actium (31 av. J.-C.).

CHAPITRE XIII

LA SOCIÉTÉ ROMAINE SOUS L'EMPIRE

Sommaire : L'empire Romain; le césarisme. — L'apothéose impériale. — La lo de-majesté. — L'administration impériale; les provinces. — La paix romaine — La société romaine; l'aristocratie. — La plèbe de Rome et des provinces — Le travail sous l'empire. — Les mœurs. — Le stoïcisme; les femme romaines. — Les cirques et les combats de gladiateurs. — La littératur romaine; première période; les lettres sous la république. — La comédie Plaute, Térence. — La poésie épique et didactique : Lucrèce. — L'éloquence Cicéron. — L'histoire : Salluste, César. — Le siècle d'Auguste. — L'histoire Tite-Live. — La poésie épique : Virgile. — La poésie lyrique : Horace, Ovide, etc — La littérature latine dans les deux premiers siècles de l'empire : Juvénal Lucain. — Tacite. — La rhétorique : les deux Sénèque, Quintilien, Pline l Jeune. — Le droit. — Les sciences : Pline l'Ancien. — L'éducation à Rome. — Les arts à Rome; les monuments. — La sculpture. — La peinture. — L'empire à la fin du deuxième siècle.

Lectures : Les délateurs. — Les ateliers de l'État sous l'empire. — Une maison romaine. — L'industrie romaine.

L'empire Romain; le césarisme. — Pour nous figurer la situation du monde soumis à l'empire Romain il faut nous dégager des idées modernes. C'était une monarchie à la fois réelle et fictive, puisqu'un seul homme était maître du monde, puisque la république subsistait au moins de nom. Le titre même d'empereur (*imperator*, général victorieux), sous lequel on désigna Auguste et ses successeurs, n'était ni nouveau ni permanent; mais comme Auguste en fut salué vingt et une fois dans un intervalle de quarante ans, il devint en quelque sorte ordinaire. Auguste et ses successeurs ne cherchèrent pas à définir leur pouvoir par une expression quelconque : ils s'honoraient de reprendre le nom de *César*, et c'est ce titre qui les désigne le plus justement, puisqu'ils furent les héritiers politiques de César. Le *césarisme*, telle est la vraie formule de ce pouvoir illimité parce qu'il n'était pas défini, transmissible sans être héréditaire, insaisissable en théorie, redoutable dans la pratique, variable selon le tempérament de ses dépositaires, et qui ne se détermina nettement qu'après une application de trois siècles.

Auguste était le maître et affectait de ne le point paraître, sollicitait au Forum, comme le dernier des candidats, le consulat ou la censure, vivait avec moins de luxe que beaucoup de citoyens riches, s'en allait familièrement souper chez ses amis et se garda bien toute sa vie de montrer l'orgueil d'un roi. Le sénat siégeait, les comices se tenaient aux époques légales, les magistrats s'acquittaient de leurs charges. La liberté semblait vivre encore lorsqu'on n'en avait plus que les formes et l'illusion.

Quel était donc le mécanisme ingénieux de ce pouvoir si dissimulé et si imposant, qui cherchait à se cacher et éclatait néanmoins aux yeux de tous? Auguste était *prince du sénat*, c'est-à-dire que le premier, au sénat, il donnait son avis, immédiatement suivi par tous. Treize fois il fut *consul*. Comme *proconsul* il exerçait une autorité directe sur la *moitié des provinces*, car il les avait partagées avec le sénat et avait eu soin de se réserver les provinces frontières, celles où étaient cantonnées les légions. On imagina en outre une fiction pour donner à Auguste la réalité du pouvoir des magistratures qu'il n'exerçait pas lui-même: le *pouvoir proconsulaire*, qui lui assurait l'autorité même sur les provinces du sénat; la *puissance tribunitienne*, qui lui conférait l'inviolabilité; le *pouvoir censorial*, qui lui donnait l'autorité des censeurs. Enfin, et comme si ce n'était pas assez, Auguste fut créé *préfet des mœurs* et investi d'un pouvoir discrétionnaire à l'égard de tous les citoyens. En un mot, Auguste, lors même qu'il n'exerçait pas une magistrature spéciale, avait l'autorité de toutes. Il voulait bien laisser à ses amis l'écorce du fruit, les honneurs : il savourait le fruit même, la puissance.

Durant plus de deux siècles cette comédie se perpétua. Tibère se montra plus dissimulé qu'Auguste, et sa cruauté revêtait, en les déshonorant, les formes de la justice. Les Caligula, les Néron prirent moins de peine pour cacher la main qui frappait. Ils étalèrent même leurs folies, parce qu'ils savaient déjà qu'ils pouvaient tout oser. « Les Romains, suivant l'expression de Tacite, se ruaient vers la servitude. »

L'apothéose impériale. — La religion venait encore f
tifier le pouvoir impérial. Pourtant les Romains n'avaient p
été disposés, autant que les Grecs, à diviniser les homm
Après Romulus ils ne le firent que pour Jules César.
peuple lui éleva un autel et une colonne de vingt pieds
l'endroit où son corps avait été brûlé. Auguste, de son
vant, fut honoré comme un dieu dans les provinces, et
cités de la Gaule lui avaient élevé un temple à Lyon. Ap
sa mort il devint dieu, même à Rome, et il en fut de mê
pour ses successeurs[1]. Le calendrier de l'empire nous m
tre jusqu'à quel point était poussée cette adoration. P
l'empereur est méchant, plus les fastes sont serviles. « No
les avons souillés, dit Tacite, par nos adulations. » Une se
victoire de Néron, dans les jeux, devenait le prétexte d'u
incroyable prodigalité de fêtes publiques. En vain Ma
Aurèle régla qu'il n'y aurait plus que cent trente-cinq jo
de fête dans l'année, ce qui était déjà bien honnête; mais
ne corrigea pas les hommes d'être serviles, et après lui
nombre des fêtes augmenta encore[2].

La loi de majesté. — Une loi ancienne punissait de m
quiconque était convaincu « d'avoir nui à la grandeur ou
la dignité du peuple romain » : termes vagues qui em
chèrent cette loi d'être souvent appliquée au temps de
république. Sylla cependant s'en était autorisé pour détru
ses ennemis. Les empereurs s'en couvrirent pour satisfa
leurs vengeances ou leurs soupçons. Personnifiant le p
ple romain, ils trouvèrent en cette loi un expédient p
frapper ceux qu'un propos imprudent ou un silence rép
factieux désignait comme les ennemis du prince, c'es

---

1. Pline le Jeune, faisant le panégyrique de Trajan et parlant
l'adoption de ce prince par Nerva, s'écrie : « Nerva a été rappelé au c
de peur que son nom consacré par une pensée toute divine ne fût
suite profané par quelque chose d'humain. Une action si mémora
méritait bien en effet d'être la dernière de sa vie. On ne pouvait t
tôt placer entre les immortels celui qui l'avait faite et laisser douter
siècles à venir s'il n'était pas déjà dieu quand il la fit! »

2. G. Boissier, *Études sur les mœurs romaines de l'Empire* (*R*
des Deux Mondes, 1864).

dire du peuple. Jamais on n'avait fait un tel abus de la confusion des mots et des personnes. Tibère, Néron poursuivaient les regrets des vieilles libertés comme des crimes. Sous la république Romaine il n'y avait point de *ministère public;* chaque citoyen pouvait se faire accusateur. Ces accusateurs devinrent les *délateurs* sous l'empire[1]. Plus de vie

---

1. **Lecture : *Les délateurs.*** — « La loi voulait qu'on donnât au délateur le quart des biens du condamné; mais on dépassait souvent cette somme quand la victime était d'importance : après la condamnation de Thraséas et de Soranus, les principaux accusateurs reçurent chacun 5 millions de sesterces (1 million de francs); c'est par ce moyen qu'on arrivait bien vite à des fortunes scandaleuses. Eprius Marcellus, Vibius Crispus gagnèrent à ce métier 300 millions de sesterces (60 millions de francs). On ne se contentait pas de payer leurs services avec de l'argent, on leur prodiguait par surcroît toutes les dignités de l'État. Après chaque procès retentissant il y avait une distribution de prétures et d'édilités. Ces vénérables fonctions républicaines servaient de prix à des complaisances honteuses. Rien, selon Tacite, n'indignait plus les honnêtes gens que de voir les délateurs « étaler les sacerdoces et les « consulats comme des dépouilles prises sur l'ennemi ». A la fin du règne de Tibère on ne devenait plus consul qu'à la condition d'avoir perdu quelque ennemi de César. C'était encore sous Domitien la route la plus courte pour arriver aux dignités publiques.

« Voilà comment, vers l'époque de Tibère, de tous les rangs de cette société corrompue on vit sortir des délateurs. « Ce fut partout, dit Sé« nèque, comme une rage d'accuser qui épuisa Rome bien plus qu'une « guerre civile. » Rien n'est plus riche en contrastes que ce groupe de délateurs que nous peint Tacite; tous les rangs, toutes les conditions sociales y sont représentés. A côté de cette foule de petites gens, esclaves, affranchis, soldats, maîtres d'école, on trouve quelques noms de vieille noblesse, un Dolabella, un Scaurus, et même un Caton ! Il y a les délateurs hardis, cyniques, qui se plaisent à braver l'opinion, qui font rougir les honnêtes gens et qui en sont fiers, qui se vantent de leurs hauts faits et en réclament la gloire. Il y a les délateurs de basse condition qui ont commencé par exercer les emplois les plus vils, et qui, arrivés à la richesse et à la puissance, gardent toujours quelque chose de leur origine, comme ce Vatinius que Tacite appelle une des monstruosités de la cour de Néron. C'était un ancien cordonnier; il devait sa fortune aux bouffonneries de son esprit et aux difformités de son corps. Il y a enfin les délateurs élégants, qui se piquent de distinction et de belles manières et demandent la mort des gens avec grâce. Un jour il en parut un devant le sénat, mis à la dernière mode et le sourire sur les lèvres : il venait accuser son père. » (G. Boissier, ***Études de mœurs romaines sous l'Empire, Revue des Deux Mondes***, 15 novembre 1867.)

intérieure à l'abri de leur enquête perfide, dont les esclaves étaient les instruments. Aussi, dit Tacite, « jamais plus de consternation et d'alarmes ne régnèrent dans Rome. On tremble devant ses plus proches parents, on n'ose ni s'aborder, ni se parler; connue, inconnue, toute oreille est suspecte. Même les choses muettes et inanimées inspirent de la frayeur ». Même en pleine paix c'était le gouvernement de la terreur.

Aussi quelle explosion de joie lorsque au deuxième siècle le pouvoir, grâce à une série d'adoptions intelligentes, passa entre les mains d'hommes modérés, comme les *Antonins*. « Jamais, s'écrie Pline, vit-on plus de liberté dans les applaudissements, plus de sûreté à se déclarer selon son inclination? Nous a-t-on fait un crime, comme sous d'autres empereurs, d'avoir pris un gladiateur en aversion?.. Le crime n'est point impuni, et la calomnie n'est plus en sûreté. Une seule chose a été changée : on craignait les délateurs, on ne craindra plus que les lois. »

Trajan fut le modèle des princes parce qu'il « ne chassait pas de leurs héritages les anciens possesseurs pour enfermer dans ses immenses domaines les étangs, les lacs et des forêts entières ». *Hadrien* disait qu'il ne fallait gouverner la république que comme le bien du peuple. *Antonin* mérita le surnom de pieux et fut un sage comme le philosophe *Marc Aurèle*.

L'administration impériale; les provinces. — Bien que l'unité politique eût prévalu dans le monde au point de s'incarner dans un homme bon ou méchant, il ne faudrait pas croire qu'il y eût *centralisation*. L'empire gardait la variété de ses provinces, dont la condition était différente suivant que les peuples avaient le droit *latin*, le droit *italique*, le titre d'*alliés*. Le proconsul ou gouverneur n'avait pour mission qu'une haute surveillance et le soin de répartir l'impôt. Il n'entrait en rien dans les détails de l'administration abandonnés aux magistrats des cités. Chaque cité avait sa *curie*, ses *chefs* ou *décurions*, ses *prêtres*, sa *police*, son *budget*. L'entretien des chemins, la construction des ponts ou des aqueducs, des édifices et des temples, étaient laissés

à la charge des villes, qui trouvaient de précieux secours dans les libéralités de riches patriotes. Une généreuse émulation excitait les magistrats élus, annuels ou tout au moins temporaires, à laisser des preuves matérielles de leur zèle pour le bien de la cité, et les gouverneurs ne pouvaient plus espérer être défendus à Rome par des imitateurs et des complices. Les plus détestables empereurs furent parfois les plus sévères. D'ailleurs, les inscriptions en ont aujourd'hui fourni la preuve, les provinces avaient, en quelque sorte, des droits politiques : leurs députés tenaient des *assemblées* où pouvaient se faire entendre les réclamations, et des délégués avaient le droit de les porter jusqu'au prince[1].

La paix romaine. — Une longue paix succédant à des siècles d'agitations et de combats avait développé le commerce, et les exigences de quelques empereurs avides ne pouvaient tarir une fortune qui se renouvelait sans cesse. Un rhéteur, Aristide, écrivait, en 145, avec quelque emphase sans doute : « Les hommes ont quitté les armures de fer pour les habits de fête, et nos provinces se sont couvertes de riches cités, joyaux de votre empire, qui brillent comme le collier précieux sur le sein d'une femme opulente. La terre n'est plus qu'un immense jardin. »

La Gaule, presque sauvage au temps de César, était arrivée à un degré de richesse attesté par tous les historiens et tous les monuments. En Espagne, Pline compte quatre cents cités importantes, sans parler de deux cent quatre-vingt-treize autres qui leur étaient subordonnées. Les provinces montagneuses de la Pannonie et de la Rhétie se peuplaient. Les villes d'Augsbourg (sur le Lech), de Vienne (sur le Danube), étaient fondées. Trajan avait colonisé la vallée inférieure du Danube : les descendants de ces colons ont formé les six millions de *Roumains* qui ont de nos jours formé un royaume au sud des Carpathes. La civilisation remontait ainsi vers l'Europe centrale.

L'Afrique était le grenier de Rome, et la France qui, en Algérie, cherche à reprendre son œuvre, y retrouve à chaque

1. Voir sur ce point important l'*Histoire des Romains* de V. Duruy, t.

pas des ruines romaines et la preuve indiscutable de la prospérité de ce beau pays. Les Romains franchirent l'Atlas et ne s'arrêtèrent qu'au désert.

En Asie Mineure, dans cette contrée ruinée par des siècles d'oppression stupide, cinq cents villes étaient alors florissantes. La civilisation grecque s'y développait à l'aise à l'ombre des aigles romaines plantées sur les montagnes de l'Arménie et les rives de l'Euphrate.

La société romaine ; l'aristocratie. — L'établissemen de l'empire avait changé les conditions des différentes classes, sans les supprimer. Décimée par les guerres civiles puis par les supplices, la vieille aristocratie des patricien s'était presque éteinte vers le temps de Claude et de Néron et les fiers descendants des anciennes familles qui n'avaien point voulu se dégrader par de lâches adulations avaient ét ou contraints de s'ouvrir les veines, ou livrés au bourreau e traînés aux gémonies. Mais il s'était formé une nouvelle aristocratie créée par la richesse. Tous ceux qui avaient exerc les fonctions de sénateurs formaient souche de familles nobles ou sénatoriales. Cette noblesse se retrouvait dans le provinces. Une grande richesse permettait d'aspirer au titr de chevalier et même d'entrer au sénat romain. Ces noble (*honorati*) formaient une caste supérieure, exempte des peine corporelles qui retombaient sur le petit propriétaire, sur l *colon*, déjà à moitié esclave, et sur l'esclave.

La plèbe de Rome et des provinces. — Rome, cœur d l'univers, avait vu affluer une foule immense de populatio Cette population, qui avait perdu la république, continuait être nourrie et amusée. Auguste, dans son testament, s vante de ses libéralités : il faisait d'un seul coup distribue des sommes importantes (300 ou 500 sesterces par tête) 250 000 plébéiens, sans compter les distributions de blé. I plèbe du reste était sans cesse divertie par les fêtes religieuses et par les combats de gladiateurs et d'athlètes, d des simulacres de batailles navales sur des lacs artificiel Cette populace oisive et satisfaite ne pouvait trouver à r dire aux vices de ses maîtres, obligés d'être d'autant pl généreux qu'ils se montraient plus rigides.

Dans les provinces, même système. Là aussi la plèbe était nourrie. Le budget de chaque cité comptait l'*annona*, ou la distribution de vivres, sans compter que la clientèle subsistait. Les riches devaient eux-mêmes prélever chaque jour comme la rançon de leur fortune en faisant distribuer à la tourbe des clients qui venaient les saluer le matin, la *sportule* (corbeille de vivres) ou quelque monnaie. Il ne faudrait donc pas trop se laisser prendre aux dehors brillants d'une société si profondément inégale.

Le travail sous l'empire. — Un tel régime social était peu favorable au travail libre. Le travail des esclaves lui faisait une trop sérieuse concurrence. De plus l'esclave, rivé à sa tâche, l'accomplissait sans chercher à améliorer, à perfectionner une industrie dont il ne profitait pas. Les Romains eurent certes une industrie très avancée, mais qui probablement ne l'était pas plus qu'aux temps où ils l'avaient reçue de l'Orient. Le travail libre essaya cependant de se faire sa place à côté du travail des esclaves, et l'on vit se former des *collèges*, des *corporations* qui furent protégées par des privilèges. Toutefois l'ancien discrédit attaché au travail manuel poursuivit ces ouvriers, qui furent enchaînés à leurs corporations et à leurs métiers : ce sera le principe des entraves qui gêneront le travail au moyen âge et jusque dans les temps modernes.

L'État, à cause des nombreuses légions qu'il avait à entretenir, se mit aussi à fabriquer lui-même. Sous les empereurs s'organisèrent des manufactures non seulement d'armes, mais de tout ce qui pouvait servir aux besoins de l'État[1].

---

1. **Lecture : *Les ateliers de l'État sous l'empire*.** — « Chaque atelier recevait en compte un certain poids de matières brutes dont l'emploi devait être justifié ; et tous les ans il rendait aux délégués de l'empereur une quantité déterminée d'objets manufacturés, en proportion du nombre de ses ouvriers. La négligence était punie des peines les plus sévères : les teinturiers qui brûlaient ou tachaient une étoffe étaient décapités.

« Véritables serfs de l'atelier, ces ouvriers ne pouvaient se soustraire à leur misérable condition. On les marquait au bras avec un fer rouge, de même que nous marquions naguère en France les galériens ; et,

Les mœurs. — Les mœurs de l'empire romain offrent une telle variété qu'on y peut choisir, à volonté, surtout en confondant les siècles, les traits qui conviennent à la peinture qu'on en veut faire.

Dans le premier siècle, où les grandes familles n'avaient pas encore eu le temps de dissiper le produit des rapines accumulées dans les derniers temps de la république, le luxe fut insensé. Les nobles, n'osant plus s'occuper des affaires publiques, se rejetèrent du côté des jouissances matérielles. Ils mettaient leur orgueil à imiter les folles prodigalités qui avaient valu à Crassus et à Lucullus, dans les derniers temps de la république plus de renommée que leurs expéditions militaires. Les parvenus surtout, ceux qui, à force de délations ou en *captant les testament* (encore une industrie honteuse et lucrative), avaient accumulé des millions, cherchaient à éblouir le monde par u



Jeune Romain élégant sous l'empire.

---

comme le vêtement pouvait dissimuler ce stigmate, on imagina dans l suite de leur imprimer sur la main le nom de l'empereur. Ils s'en fuyaient cependant; mais il leur était bien difficile d'échapper aux re cherches actives des officiers impériaux et de trouver un asile. La lo punissait d'une amende de trois ou de cinq livres d'or ceux qui les ca chaient dans leur maison; quelquefois même, quand le fugitif était u armurier, elle les condamnait, eux ou leurs enfants, à devenir ouvrier de la même fabrique. Le plus souvent cet esclavage durait aussi long temps que la vie. « Il faut, disait Constantin, que les ouvriers des mon « naies restent toujours dans leur condition, et qu'ils ne puissent en êtr « affranchis par le privilège d'aucune dignité. » Les gens employés au transports n'avaient pas même la faculté de passer dans un autre ser vice public; et plus l'empire s'affaiblissait, plus la loi devenait dure e même insolente. Une loi porte que les armuriers « doivent être telle « ment asservis à leur métier, qu'épuisés par le travail ils demeuren « encore jusqu'au dernier soupir, eux et leur famille, dans la professio « qui les a vus naître. » (M. Levasseur, *Histoire des classes ouvrières*, t. ch. VI.)

faste vraiment inouï. Leurs viviers immenses nourrissaient les espèces de poissons les plus délicates, leurs volières gardaient pour leurs tables des paons, des flamants. Les détails qui nous ont été laissés sur la gourmandise des Romains nous montrent qu'on épuisait en quelque sorte les mers et les terres pour composer des festins savamment ordonnés. Couchés sur le *triclinium* [1], près de tables chargées de mets, appréciés suivant l'argent qu'ils avaient coûté, plutôt que suivant



Un triclinium.

leur qualité, les riches Romains passaient des journées ou des nuits entières dans des orgies que les vins capiteux de l'Italie rendaient souvent bruyantes. De si riches festins ne pouvaient qu'attirer les *parasites* : aussi y en avait-il beaucoup à Rome comme en Grèce. Mais il leur fallut acheter un repas au prix de tant d'injures et de coups qui égayaient l'assistance, que cette race disparut à la fin.

La simplicité du costume romain ne comportait pas un grand luxe pour les hommes, tous enveloppés d'une *toge*. La finesse et la souplesse de l'étoffe, la bande de *pourpre*

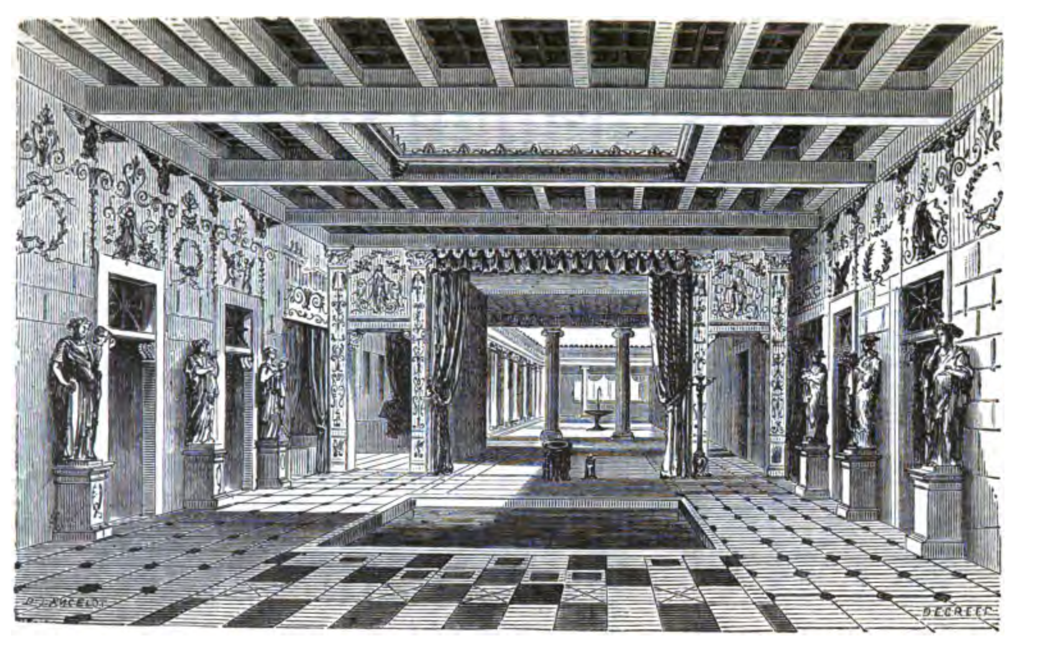
1. Les anciens mangeaient couchés et non assis. Un *triclinium* était la réunion de trois lits disposés de manière à former trois côtés d'un carré, avec un espace vide au milieu pour la table et le côté ouvert pour laisser les esclaves apporter les plateaux sur lesquels étaient arrangés les plats. Un triclinium était en général destiné à la réception de neuf personnes, trois sur chaque lit, mais ce nombre n'était pas de rigueur.

pour les magistrats, le nombre des manteaux teints dans toutes les nuances de la pourpre, faisaient la seule différence entre le pauvre et le riche. Mais cette simplicité qui existait aussi pour les vêtements également uniformes des femmes, n'empêcha pas celles-ci d'imaginer toute sorte d'artifices pour la toilette. Non seulement la soie, qui se vendait au poids de l'or, car il la fallait faire venir de l'Inde, les étoffes tissues de fils d'or et d'argent, rehaussaient la beauté des élégantes de Rome, mais elles se couvraient de perles et d'émeraudes à profusion; Pline cite Lollia Paulina qui en avait une fois pour plus de quarante millions de sesterces. Il n'y en avait pas également de plus adroites à réparer par les onguents, les couleurs et les emprunts de tout genre les outrages irréparables des années. Les ruses modernes ne sont pas nouvelles.

Les Romains mirent principalement leur luxe dans l'habitation[1]. Non seulement les empereurs eurent de vastes palais, mais les riches citoyens mirent leur gloire à posséder d'immenses maisons ornées de marbres, de statues, de

---

1. **Lecture : *Une maison romaine*.** — « Si les lecteurs encore étrangers à ce genre d'études veulent se faire une idée d'une maison romaine, qu'ils se figurent une disposition intérieure pareille à celle du Palais-Royal de Paris, c'est-à-dire une cour et un jardin, la cour devant et le jardin derrière, l'un et l'autre entourés de galeries. Qu'on diminue maintenant toutes les proportions en abaissant les étages, en rapprochant les murs, en changeant le style, en substituant une colonnade aux arcades, en perçant de petites chambres à la place des boutiques, enfin qu'on égaye tout cela de vives peintures éclatant au soleil, et l'on aura les maisons pompéiennes. Ce qui les distinguait surtout, c'étaient les deux cours (l'*atrium* et le *péristyle*), séparées l'une de l'autre par une grande chambre, le *tablinum*, qui servait de galerie pour les tableaux de famille, de bibliothèque pour les archives, quelquefois même de salle à manger. Le tablinum étant ordinairement fermé au fond par une draperie, une porte et quelquefois même par un mur, un ou deux petits couloirs (*fauces*) menaient d'une cour à l'autre. L'*atrium* était la partie publique et en quelque sorte l'antichambre de la maison. Il ne s'y trouvait guère d'autre pièce que le *tablinum* et les *alæ* (littéralement les ailes) où le patron recevait ses clients. La cour pouvait d'ailleurs servir de salle d'audience, quatre toits en appentis l'abritant presque toute et ne laissant à découvert que la partie centrale, où l'eau de pluie tombait dans un bassin nommé l'*impluvium*. Le péristyle était la partie privée



Restitution de l'intérieur d'une maison romaine.

mosaïques, de peintures, de vases précieux, rafraîchies par des fontaines jaillissantes, accompagnées de *thermes* pour les bains, de *palestres* pour les exercices du corps. C'était une série infinie de salles à la fois pleines de lumière et de fraîcheur, où les couleurs les plus variées portaient la gaieté. Puis c'étaient les villas dans les sites agrestes, aux bords de la mer, à Baïes, autour de ce riant golfe de Naples, alors, comme aujourd'hui, le rendez-vous d'une société élégante.

Ajoutons à cela la servilité, la cruauté envers les esclaves, qu'un riche Romain faisait jeter en pâture aux murènes de ses viviers, les superstitions venues de l'Orient, les débauches de toute sorte, la dégradation la plus complète, con-

---

de la maison, l'habitation de la famille : il se composait en général d'un jardin entouré d'une colonnade formant un portique autour duquel s'ouvraient les *cubicula*, le *triclinium* et l'*œcus* ou l'*exedra*, c'est-à-dire les chambres à coucher, la salle à manger et le salon ; ce dernier, faisant face au *tablinum*, régnait au fond du péristyle. » (Marc Monnier, *Pompéi*.)

Lecture : *L'industrie romaine*. — Les fouilles de Pompéi ont révélé jusqu'à quel degré étaient avancées les diverses industries romaines. « Un seul objet en bronze, un casque de gladiateur couvert de sculptures, fatiguerait la patience d'Homère, qui ne craignait cependant pas les descriptions. On peut ajouter des instruments de chirurgie, des rangées de casseroles, des chaudières, des plateaux de balance, des moules de pâtisserie, une têtière de cheval, des poids, des gonds par centaines, une riche collection de tasses, d'aiguières, de nasiternes, de conques, de trépieds. — Il y aurait à décrire de grands appareils, brasiers, fourneaux ou réchauds, curieux à double titre, comme meubles de maison et comme œuvres d'art, témoignages précieux de l'élégante et ingénieuse industrie dont les anciens nous ont donné tant de preuves.... Comment compter tant de richesses, les précieux candélabres, les bronzes sculptés et ciselés, les bagues sans nombre aux pierres gravées (une entre autres dont le chaton retient un magnifique onyx), les boucles d'oreilles figurant des gousses d'ail, une plaque d'argent d'où sort en relief une Abondance tenant sa corne et une patère à la main ; la fameuse lampe d'or, pesant trente-trois onces et un tiers, qui enrichirait à elle seule une collection si le travail valait la matière. Des statuettes de toute matière, en bronze, en marbre, même en argent ; un Mercure assis, un sanglier attaqué par un chien, un serpent se dressant sur sa queue enroulée en spirale, des enfants joufflus servant à décorer des fontaines, un entre autres épouvanté par un crapaud qu'il découvre entre ses jambes, etc., etc. » (Marc Monnier, *Pompéi*.)

séquence de ce matérialisme effréné, tel est le tableau de la société romaine au début de l'empire, telle que nous la



Objets trouvés à Pompéi.

peignent les poètes satiriques et les poètes licencieux, produits d'une époque de désordre moral.

Le stoïcisme ; les femmes romaines. — Il ne faudrait point cependant exagérer le tableau. Nous voyons, par des écrivains sérieux, combien il restait encore de familles plus sensibles aux agréments de l'esprit qu'aux plaisirs grossiers, aimant la poésie et l'éloquence, discutant la philosophie. Ils étaient nombreux à Rome, au premier siècle, les hommes qui s'attachaient fortement aux doctrines sévères du *stoïcisme* et qui y puisaient l'énergie nécessaire pour braver les dangers inséparables alors de la vertu. Thraséas a été l'un de ces stoïciens pratiques les plus célèbres, mais combien ont comme lui sacrifié leur vie au sentiment de la dignité humaine et de la liberté !

Si la Rome impériale a compté des *Messalines* qui ont laissé un nom devenu une injure, elle a compté heureusement un plus grand nombre de femmes n'ayant que le travers des « précieuses » ou des « femmes savantes ». Les inscriptions des tombeaux, dans leur simplicité, quelquefois dans leur naïveté, révèlent, même en écartant celles dont l'emphase inspire des doutes, combien il y avait, dans les ménages romains, d'affections sincères et de fidélités réciproques. Pline le Jeune fait l'éloge de sa femme Calpurnia, toujours assidue à suivre les plaidoyers ou les lectures publiques de son mari et ressentant les plus vives émotions à chacun de ses succès. Même dans le palais impérial on peut rappeler Livie, Octavie, Agrippine, la veuve de Germanicus, Plotine, la femme de Trajan, etc., sans parler des héroïnes qui montrent, comme au temps de la république, que le courage et le dévouement ne sont pas l'apanage exclusif des hommes, mais qu'ils animent aussi les femmes romaines[1].

Les cirques et les combats de gladiateurs. — Mais une des passions communes à toute cette société, honnête ou déshonnête, était la passion des cirques et des combats, qui nous semble si affreuse. Les Grecs avaient toujours répugné

1. *Arria*, la femme de Cecina Pœtus, qui allait être condamné, ne voulant pas lui survivre, se frappa d'un poignard et lui tendit le fer en disant : « Tiens, cela ne fait point de mal ».



au spectacle des luttes sanglantes, auxquelles les Romains prirent un plaisir qu'on ne saurait trop leur reprocher. L'Italie, la Gaule, l'Espagne étaient remplies d'amphithéâtres[1] où les gladiateurs, bien nourris, bien exercés, venaient combattre. Ces jeux servaient aussi pour l'exécution des criminels qu'on livrait aux bêtes. Les victimes paraissaient devant la loge impériale et saluaient César : *Cæsar, morituri te salutant*, « ceux qui vont mourir te saluent ». Les corps déchirés restaient sur l'arène et on ne les en tirait avec des crocs qu'à la fin des jeux. Les blessés qui ne pouvaient guérir étaient assommés : souvent même ils étaient achevés par le vainqueur sur l'ordre de la foule, qui en donnait le signal par un simple mouvement du pouce (*pollice verso*). Cette soif du sang dénote bien quel fond de cruauté restait encore dans cette société polie et élégante à la surface, à la fois raffinée et barbare.

La passion des cirques eut une telle force dans les pays méridionaux, qu'elle s'est perpétuée sous la forme, plus adoucie sans doute, des courses de taureaux. Les Espagnols sont encore fous de ces combats, dont on a eu grand'peine à déshabituer les populations du midi de la France.

La littérature romaine; première période; les lettres sous la république. — Ces mœurs expliquent bien des lacunes dans la littérature des Romains. D'abord la littérature n'exista point chez les Romains tant qu'ils ne furent pas sortis de leur péninsule. Nous n'avons rien des cinq cents premières années de Rome, et le génie de ce peuple ne s'éveilla qu'au contact du génie grec.

Au début même ce ne fut qu'une littérature d'emprunt. On traduisait, on copiait les Grecs. Ce fut un Grec de Tarente, fait prisonnier, *Livius Andronicus*[2], qui fit représenter la première tragédie : ses pièces étaient traduites des pièces grecques. *Ennius*, originaire aussi de la Grande

1. On en a trouvé des ruines dans 70 villes d'Italie, on en a compté 55 en Gaule. L'Espagne en eut aussi beaucoup. On n'en voit pas en Grèce, excepté à Corinthe, qui était une colonie romaine.

2. Du troisième siècle, vers 220.



Grèce, fit de même[1]. *Attius*[2], né à Rome, fils d'un affranchi, essaya le premier de donner une tragédie nationale, et l'on cite de lui un *Brutus*. Ces essais ne furent pas imités, et la tragédie, en réalité, n'existe pas dans la littérature romaine.

Ce n'est certes point que les sujets manquassent, car l'histoire de Rome est fort dramatique, mais les grands triomphes, la magnificence des spectacles, les combats de gladiateurs exercèrent une telle influence que les Romains s'intéressaient peu aux fictions. Ils voyaient de vrais rois défiler derrière le char des généraux vainqueurs, de vrais combats, des victimes blessées et agonisantes. Ils ne pouvaient ensuite s'apitoyer sur les infortunes de personnages qui ne mouraient qu'en apparence. Même aux temps où la littérature s'épanouit réellement brillante, la tragédie ne put s'acclimater.

La comédie : Plaute, Térence. — La comédie eut plus de succès. Introduite par *Livius Andronicus*, fort libre avec *Névius*, qui paya ses hardiesses de l'exil, elle ne tarda pas cependant à avoir des représentants d'une verve véritablement mordante, avec *Plaute*, et d'un talent assez fin, avec *Térence*.

Il reste de Plaute[3] une vingtaine de comédies mêlées de fines observations et de plaisanteries grossières ; entre autres *Amphitryon*, imité par Rotrou et Molière ; *Aulularia*, imité par Molière dans son chef-d'œuvre de *l'Avare* ; *les Ménechmes*, pièce où la gaieté résulte de la ressemblance de deux frères et qui a également inspiré Rotrou et Regnard. — Térence, né à Carthage[4], d'abord esclave, puis affranchi, fut l'ami de Scipion Émilien, qu'il charmait par ses vers. Il ne nous a laissé que six comédies, mais remarquables[5]. C'était le

1. Ennius, 240-169 av. J.-C.
2. Attius, né vers 180, mort vers 86.
3. Plaute (254-183), auteur et acteur.
4. Térence, 192-159 av. J.-C.
5. *L'Andrienne* a été transportée sur la scène française par Baron La Fontaine a presque traduit *l'Eunuque*, et Molière a trouvé dans *le*

poète de la bonne compagnie et qui s'efforçait de demeurer élégant.

Quoique lancée dans une si bonne voie, la comédie s'arrêta, contrariée par le goût frivole et fastueux des dernières années de la république. Elle dégénéra en pièces à peine ébauchées et remplies par les acteurs : ce furent les *Atellanes* (au temps de Sylla) ; puis elle tomba plus bas, dans le domaine des bouffons et des histrions : ce ne furent plus que les *mimes*. La satire écrite plut mieux aux Romains que la satire parlée. *Lucilius* et *Terentius Varron* donnèrent des modèles fort estimés qui marquèrent les premiers pas dans un genre où plus tard excellèrent des écrivains de génie.

La poésie épique et didactique : Lucrèce. — La poésie épique chercha aussi à naître, au temps de la république, avec *Névius*[1], qui composa le récit de la première guerre punique, surtout avec *Ennius*, dont les *Annales romaines*, grande épopée historique, étaient une composition rude et vigoureuse. Mais la langue latine n'était pas encore polie, et la poésie épique ne brilla qu'au siècle d'Auguste.

La grande œuvre de *Lucrèce*[2], le poème de la *Nature*, bien que se rangeant dans la poésie didactique, fut véritablement animée d'un souffle épique. Partisan fervent d'Épicure, Lucrèce voulut expliquer l'origine du monde par les *atomes* et dégager de ses doctrines physiques une philosophie tendant à la ruine de toutes les croyances. Cherchant le bonheur dans l'assurance que l'homme n'a rien à attendre ni à craindre des dieux, il s'enthousiasme pour la sérénité que, selon lui, donne cette conviction matérialiste. Chose extraordinaire ! Lucrèce prêche cette foi négative avec l'ardeur d'une foi active. Les misères de la nature humaine lui inspirent surtout des pages éloquentes, encore étudiées avec fruit pour leurs fortes expressions et la grandeur des images.

Deux Frères le sujet de *l'École des Pères*. Le *Phormion* a fourni l'idée des *Fourberies de Scapin*.

1. Névius, mort vers 202
2. Lucrèce, 95-51 av. J.-C

La mollesse et le raffinement des mœurs au temps de César disposèrent les Romains à se plaire aux poésies tendres et fugitives de *Catulle*[1], fin, gracieux, ingénieux et sensible jusqu'à la délicatesse. Catulle, par l'atticisme de son langage, par la tendresse de ses élégies, annonce déjà le siècle d'Auguste où on pourrait le placer.

L'éloquence : Cicéron. — La gloire des lettres latines, sous la république, est dans l'éloquence. Les luttes du Forum avaient de bonne heure développé chez les Romains la passion oratoire. Malheureusement nous ne pouvons juger de la fougue des tribuns, de l'âpreté de *Caton le Censeur* que par les imitations refroidies de Tite-Live. Les Gracques aussi savaient profondément remuer la foule : *Tibérius*, sans sortir d'un ton calme que maintenait toujours dans l'harmonie un joueur de flûte placé derrière lui ; *Caïus* par des mouvements plus brusques et la fougue. *Marius*, quoique inculte, entraînait les plébéiens par ses attaques véhémentes contre les nobles. Pour les plaidoyers on vantait aussi *Licinius Crassus*, *Marc Antoine*, l'aïeul du triumvir. *Hortensius* était classé par Cicéron au premier rang.

Mais *Cicéron*[2] le surpasse et son nom seul suffit pour illustrer l'éloquence romaine. Orateur d'affaires ou orateur politique, avocat ou consul, qu'il plaide pour Milon, pour Sextius ou contre Verrès, ou bien qu'il foudroie Catilina de ses harangues si énergiques, qu'il discute des points de droit ou qu'il traite des grands intérêts de la république et qu'il lance contre Antoine ses *Philippiques*, si bien nommées en souvenir des Philippiques de Démosthènes, Cicéron est le modèle de l'orateur pour la composition, l'ordonnance du discours, le tissu serré des arguments, la largeur des développements, l'abondance des expressions, la noblesse toujours soutenue du langage, la variété et l'éclat des images, l'inimitable harmonie des périodes tombant en cadence e

---

1. Catulle, 87-47 av. J.-C.

2. Marcus Tullius Cicero, né près d'Arpinum, l'an 106 av. J.-C., tu lors des proscriptions d'Antoine, en 43.

relevées par des traits vigoureux. Cicéron connaissait si bien les secrets de son art qu'il les a exposés lui-même dans des œuvres didactiques égales à ses discours, comme le dialogue de l'*Orateur*. C'est un critique accompli et en même temps un philosophe : non qu'il ait formé ou adopté une doctrine déterminée; mais il connaît tous les systèmes de philosophie et s'applique surtout à dégager, dans ses *Tusculanes*, dans son beau traité des *Devoirs*, devenu classique, les principes de la morale. Ce puissant orateur qui avait, en 63, sauvé de Catilina la république, s'est également révélé à nous dans son intimité vraiment charmante par ses *Lettres*, qui demeurent, comme ses discours, ses dialogues critiques et philosophiques, parmi les chefs-d'œuvre de la langue latine et de la pensée humaine.

L'histoire : Salluste, César. — L'histoire paraît avoir été fort ancienne à Rome, mais il n'est rien resté des vieux auteurs, tels que *Fabius Pictor*, dont les ouvrages ont été fondus dans la grande composition de Tite-Live. Cependant, au premier siècle de l'ère chrétienne, les progrès de la prose permettent à *Salluste*[1] d'écrire dans un style clair, concis, nerveux, l'histoire de la *guerre de Jugurtha* et celle de la *conspiration de Catilina*. *Cornélius Népos*, son contemporain, malgré son mérite, n'atteint pas à son élévation dans son précis des *excellents capitaines*. *César* les surpasse tous deux par ses *Commentaires*, livre qui respire la simplicité brève de l'homme de guerre, et remarquable par la précision du récit animé sans prétention, clair, vif comme les actions mêmes qui en sont le sujet.

Le siècle d'Auguste. — Les modernes, avec leur goût des classifications, ont en quelque sorte enrégimenté les écrivains autour d'un nom. L'expression de *siècle d'Auguste*, non moins exagérée que celle de *siècle de Périclès*, rend hommage sans doute à l'amitié qu'Auguste manifesta pour les plus grands poètes de son temps et aux libéralités que leur faisait *Mécène*, son compagnon et son intermédiaire. En réalité son

1. Salluste, 87-36 av. J.-C.

influence ne s'exerça que sur un petit cercle; il est vrai que ce cercle comprenait Horace, Virgile et Tite-Live.

Ce qui justifia le mieux l'honneur fait à Auguste, c'est l'influence exercée sur la littérature par le rétablissement de la paix et l'achèvement de la grandeur romaine. Auguste a couronné l'édifice. Viennent alors les poètes pour célébrer l'œuvre nationale et les historiens pour en rechercher, dans le passé, la longue élaboration. Le bruit des glaives s'est apaisé, on pourra entendre la lyre, et les armes, si longtemps glorieuses, vont céder leur tour aux gloires de la poésie. La littérature latine arrive à sa perfection au moment où l'empire atteint ses dernières limites, où se dessine la majestueuse unité romaine. Il eût été extraordinaire que la sève si riche d'une nation capable d'avoir dompté toutes les autres n'eût pas produit une floraison plus gracieuse que celle des hommes de guerre et des hommes d'État. Auguste eut la bonne fortune de régner au temps de cette floraison et l'esprit d'y contribuer. C'est dans ces termes que nous pouvons laisser son nom au grand siècle littéraire de Rome, sans oublier que Rome avait eu Lucrèce et Cicéron, et que durant deux siècles encore elle devait produire des écrivains remarquables.

L'histoire : Tite-Live. — Auguste, dans la seconde partie de sa vie, qui démentit si heureusement la première, ne tint pas rigueur à *Tite-Live*[1] de ses attaches au parti aristocratique; il l'avait surnommé *le Pompéien* : c'était là sa vengeance. Mais Tite-Live eut toute facilité pour consulter les archives de Rome, bien ravagées probablement par les guerres civiles. Il entreprit et conduisit au bout un immense travail : celui de dérouler avec méthode les péripéties des sept siècles pendant lesquels Rome avait grandi. L'unité romaine lui donnait l'unité du sujet, et Tite-Live, passionné pour la grandeur de son pays, reproduisit dans son livre la majestueuse ordonnance de cette histoire qui avait fini par absorber toutes les autres histoires. Malheureusement les *Annales* de Tite-Live, qui contenaient 142 livres, ne nous

1. Tite-Live, 59 av. J.-C.-17 ap. J.-C.

sont parvenues que très incomplètes : 35 livres seulement nous sont restés, coupés par des lacunes. Ils ont suffi toutefois pour classer Tite-Live parmi les historiens les plus artistes et les plus élégants.

Tite-Live était de Padoue. Les puristes même le lui reprochaient, trouvant à son langage je ne sais quel air provincial qui nous échappe. Nous ne citons ce fait que pour en retenir la preuve des recrues faites par Rome bien loin d'elle. Elle en avait fait une autre bien plus précieuse dans les champs de Mantoue, *Virgile.*

La poésie épique : Virgile. — Virgile[1] est le grand poète épique des Romains. Après avoir exercé sa muse dans les chants rustiques des bergers (les *Bucoliques*) et l'avoir assouplie à décrire dans les *Géorgiques* les travaux de la campagne, pour en ranimer l'amour dans le cœur des paysans italiens, Virgile célébra la grandeur de Rome en la rattachant au Troyen Énée et aux dieux qui l'avaient prédestinée à devenir la reine du monde. Admirateur et habile imitateur d'Homère, Virgile unit dans un même poème le dessin de l'*Odyssée* et le cadre de l'*Iliade*. Les voyages d'Énée rappellent ceux d'Ulysse, mais ses combats lors de son établissement dans le Latium sont le vrai sujet national. Virgile aime à peindre les premiers peuples desquels s'est dégagé le peuple romain et à nous représenter les troupeaux du roi Évandre errant là où se tiendront les comices de Rome. Virgile même laisse trop percer l'érudition, qui refroidirait pour nous l'intérêt si le poète n'excellait à raviver l'émotion par de touchants épisodes. L'amour de Rome, l'orgueil romain, la foi dans la durée de l'œuvre romaine, respirent d'ailleurs dans l'*Énéide* et lui donnent sa chaleur plutôt que la mythologie de convention employée par un poète qui déjà n'y croit plus. Mais Virgile croit aux *dieux indigètes*, aux dieux de la patrie (*dii patrii et indigetes*), il aime Rome et, ébloui de sa grandeur, il la chante dans ses vers comme Tite-Live en son histoire. Et son style est si noble, si élégant, si doux, qu'on a surnommé Virgile le cygne de Mantoue.

1. Virgile, 70-19 av. J.-C.

La poésie lyrique : Horace, Ovide, etc. — Horace[1] ne s'embarqua point sur le navire qui emportait son ami dans la haute mer de la poésie épique. Il le suivait du cœur, ainsi qu'il le fit dans son voyage de Grèce, comme une autre moitié de lui-même, mais il n'en a pas moins obtenu, en des genres différents, une gloire égale. Ainsi que Virgile, Horace, dans ses *Odes*, a chanté la campagne pour ramener dans les esprits, encore émus des guerres civiles, le calme des bois et des prairies. Mais Horace chante les loisirs, non le travail des champs. Virgile ne craint point de prendre la charrue. Horace se plaît surtout dans de riantes villas, au milieu des bosquets, à déguster le falerne, à rire ou philosopher légèrement en jouissant de la paix augustale et des bienfaits de celui que Virgile appelle un Dieu. La muse d'Horace, badine et sérieuse, glisse sur la pente de l'épicurisme, mais elle est parfois comme voilée de tristesse au souvenir des malheurs de Rome. Elle rappelle les tempêtes d'où l'on est sorti, ou fait de tristes retours sur la destinée de l'homme. C'est le poète souple, aimable et pratique : il plaît toujours, fait penser en même temps qu'il déride, et sa sagesse, un peu égoïste, n'en est pas moins fort précieuse parce qu'elle est communicative. Horace a écrit aussi des *Épîtres*, non moins instructives et agréables que ses *Odes*. Ce fut un critique qui a formulé, dans son *Épître aux Pisons*, les règles littéraires et condensé en quelques pages les préceptes poétiques. Ce fut aussi un satirique, non point très méchant, mais fin, spirituel et mordant. Si les grands sujets lui étaient interdits, Horace, en se maintenant sur le terrain des mœurs et des travers, fit une œuvre de moraliste et collaborait en quelque sorte aux lois d'Auguste. La comédie absente fut suppléée par des satires. En un mot Horace continue, sur un autre ton, ses leçons philosophiques, qui, pour rester assez voisines de la terre, n'en sont pas moins marquées au coin du bon sens, comme elles sont relevées par l'esprit qui pétille dans tous les vers du poète de Tibur.

1. Horace, 65-8 av. J.-C.

Ovide[1] n'a pas moins d'esprit qu'Horace, mais il sait trop qu'il en a. Ovide, malgré la grâce et la limpidité de ses vers faciles et harmonieux, reste à un rang secondaire. Il a mis en vers dans ses *Métamorphoses* des légendes mythologiques dont il s'amuse, et dans les *Fastes* les usages et les superstitions de Rome. Exilé par Auguste, sans qu'on ait jamais pu savoir le vrai motif de cette peine sévère, relégué dans un pays encore barbare, à Tomes, chez les Gètes, sur les bords du Pont-Euxin, Ovide gémit longtemps et adressait à ses amis des pièces éloquentes, *les Tristes*, où revient toujours la même lamentation, variée avec toutes les ressources d'une imagination féconde, touchante (car Ovide exprimait là des douleurs réellement ressenties), mais, à la fin, monotone et contrastant aussi par des traits piquants avec la sincérité d'une affliction qui eût gagné à être moins spirituelle.

L'*élégie*, bien qu'Ovide soit un poète élégiaque, fut bien plus sérieusement représentée par *Tibulle*[2], expressif et délicat, mélancolique même, empreint d'une sorte de tristesse rare chez les anciens. *Properce*[3] a plus de chaleur et de mouvement, mais s'embarrasse trop dans les détails mythologiques, et ses élégies ne sont pas soupirées comme celles de Tibulle.

La littérature latine dans les deux premiers siècles de l'empire : Juvénal, Lucain. — La forte impulsion donnée au mouvement littéraire se continua après Auguste. La plume satirique d'Horace fut relevée par *Perse*[4], qui, mort à vingt-huit ans, n'eut point le temps de laisser une œuvre considérable. Écrivain vif et piquant, ferme stoïcien, Perse est malheureusement trop obscur dans son langage. *Juvénal*[5] l'est moins, bien que ses allusions nombreuses et les termes populaires qu'il emploie exigent de notre part une étude

1. Ovide, 43 av. J.-C.-17 ap. J.-C.
2. Tibulle, 54-18 av. J.-C.
3. Properce, 52-15 av. J.-C.
4. Perse, 34-62 ap. J.-C.
5. Juvénal, 42-120 ap. J.-C

attentive. Juvénal accumula toute sa vie, qui fut longue, ses observations, écrivant en secret ses satires dans lesquelles il ne ménageait personne, et qui ne furent publiées que fort tard, sous Hadrien ; encore cette publication, encouragée par la politique libérale des Antonins, valut-elle à l'auteur un exil bien dur pour un vieillard. Ce n'est plus le badinage d'Horace, mais Horace n'avait pas vécu sous Domitien. Juvénal a flétri la corruption de son temps avec une force, une vigueur qui témoignent de son indignation, et les détails précis dont abondent ses satires justifient de sa véracité, qu'on a voulu parfois mettre en doute.

Pétrone, *Martial* furent encore des satiriques, mais qui laissèrent dans leurs poésies trop de traces de la corruption qu'ils avaient l'air de blâmer. Il vaut mieux louer l'honnête *Phèdre*[1], qui laissa un modeste recueil de fables élégantes, concises, spirituellement morales et qui ont souvent inspiré notre La Fontaine.

Horace avait suscité Juvénal : Virgile suscita *Lucain*[2]. Les poètes ne viennent plus seulement de la Haute Italie : ils viennent d'Espagne, car Lucain est né à Cordoue. Il voulut, en plein règne de Néron, rappeler, dans la *Pharsale*, les grandes luttes de Pompée et de César. Sans qu'on démêle bien dans son plan incertain de quel parti il voulait faire l'éloge, Lucain s'est honoré par l'énergie avec laquelle il ne craignit pas d'honorer les vaincus, et s'écriait :

> Le vainqueur plut aux Dieux, Caton court aux vaincus[3] !

Les succès de ses vers attirèrent à Lucain la disgrâce de Néron, et bientôt il se jeta dans une conspiration qui lui valut un arrêt de mort : il se fit ouvrir les veines à l'âge de vingt-sept ans. Il laissait la *Pharsale* inachevée, mais ce poème, malgré ses défauts, malgré une enflure qui dénotait une altération du goût, et un langage qui n'avait plus ni la douceur ni la pureté virgiliennes, est resté comme une

---

1. Phèdre, 30 av. J.-C.-44 ap. J.-C.
2. Lucain, 39-65 ap. J.-C.
3. *Victrix causa Diis placuit, sed victa Catoni.*

œuvre légitimement admirée à cause de la vigueur des descriptions et surtout des discours.

Tacite. — L'histoire vengea bien mieux que la satire la morale outragée, et *Tacite*[1] a plus fait que Juvénal pour la condamnation du despotisme et de la corruption des premiers temps de l'empire. Silencieux sous Domitien, il profita du répit laissé par les règnes des Antonins pour retracer, dans ses *Annales*, les tragédies qui remplirent ceux des Césars de la maison d'Auguste, et, dans les *Histoires*, les faits dont il avait été témoin, de l'avènement de Galba à la mort de Domitien. Juge sévère et implacable, historien pénétré au plus haut degré de sa mission morale, se regardant comme le défenseur du droit violé et de la liberté étouffée, Tacite raconte les crimes et les scandales avec une sourde colère qui peut-être a nui à son impartialité, mais qui l'honore. Sa plume a châtié les pires tyrans de Rome et du monde : ils sont passés à la postérité avec la tache indélébile que leur a imprimée l'historien vengeur de leurs victimes. Jamais l'histoire n'avait mieux compris son rôle et son devoir. Son livre rend les âmes viriles, car, suivant le mot de Marie-Joseph Chénier, « chaque ligne est le châtiment des crimes ou la récompense des vertus ».

Tel ne fut pas le livre de *Suétone*[2], contemporain de Tacite, mais qui parut se complaire dans la description minutieuse des turpitudes qu'il raconte, sans les approuver certainement, mais sans les flétrir. Les biographies des *Douze Césars* ne sont même que des recueils d'anecdotes, utiles sans doute à l'histoire, mais souvent suspects. *Valère Maxime*, qui vivait sous Tibère, est aussi un anecdotier. *Velléius Paterculus* fut un abréviateur de mérite qui condensa en deux livres toute l'histoire de Rome. *Florus* gâta ses abrégés par sa déclamation et sa trop grande indifférence pour la vérité, la géographie et la chronologie : c'est un rhéteur.

Quinte-Curce et *Justin*[3] se sont fait une place à part au

1. Tacite, 54-130 ap. J.-C.
2. Né en 70 ap. J.-C.
3. Quinte-Curce est du premier, Justin du second siècle de l'ère chrétienne.

milieu de ces écrivains secondaires qui résumaient les long ouvrages. Le premier nous a laissé une *Histoire des exploit d'Alexandre*, rapide, brillante, vivante, écrite en une langu assez facile et assez pure. Le second a abrégé et ainsi trans mis à la postérité l'ouvrage d'un historien contemporain d Tite-Live, *Trogue-Pompée*. Cet auteur, dont le livre a été en tièrement perdu, avait raconté, sous le titre de *Philippiques* la fondation, l'agrandissement et la chute de l'empire macé donien, en y mêlant l'histoire des peuples qui eurent de rapports avec les Macédoniens. C'était une sorte d'histoir universelle, que Justin a réduite en la présentant dans u style clair, naturel et digne d'être, comme celui de Quint Curce, étudié dans les classes de latinité.

Il ne faudrait pas oublier qu'à la même époque écrivaie les *historiens grecs* dont nous avons parlé, Arrien, Appie et Plutarque.

La rhétorique : les deux Sénèque, Quintilien, Plin le Jeune. — Après Tite-Live on avait eu Tacite. L'élo quence n'avait pu survivre à Cicéron. Elle tombe à la *rhéto rique*. Les sujets de déclamation les plus singuliers forme le livre des *Controverses* de *Sénèque* le père[1]. C'était u Espagnol, né à Cordoue, qui réussit un des premiers da les exercices fictifs favorisés par le goût des *lectures p bliques*. A défaut des discussions du Forum, le monde lett venait entendre des poètes ou des orateurs. Mais ces conf rences, où les applaudissements accueillaient plutôt les pe sées prétentieuses et les tours ingénieux donnés aux idée faussèrent le goût. On s'inquiétait peu du fond : la form était tout.

Le fils de Sénèque, appelé généralement *Sénèque le Tr gique* ou *le Philosophe*[2], appliqua cet art consommé d rhéteur à des *tragédies* imitées du grec, cadres à décl mations et à descriptions. Il l'appliqua aussi à la philos phie, dissertant avec esprit sur la *clémence*, sur la *colèr* sur la *vie heureuse*, s'élevant parfois, comme Cicéron, à u

1. Sénèque le père, 52 av. J.-C.–32 ap. J.-C.
2. Sénèque le Philosophe, 3-65 ap. J.-C.

morale vraiment supérieure. On a même voulu faire des rapprochements entre ses doctrines et celles du christianisme qui se répandaient alors et établir des rapports entre Sénèque et saint Paul. Cette thèse n'est plus soutenue aujourd'hui; Sénèque demeure un stoïcien arrivant par la seule vigueur de son esprit au mépris d'une vie qu'il ternit par des faiblesses, mais qu'il releva par une belle mort, victime ferme et résignée de ce Néron qu'il avait si mal instruit.

Quintilien[1], dans son livre remarquable de l'*Institution oratoire*, résuma tous les préceptes de cette rhétorique qui pouvait bien enseigner à disposer les différentes parties d'un discours, à lier les arguments, mais ne pouvait donner l'éloquence. Quintilien s'attache trop aux petits moyens, aux procédés d'écoliers. Il n'en reste pas moins un guide spirituel et attrayant pour tout ce qui regarde les compositions littéraires. C'est un maître du goût et le modèle des critiques, comme il fut, de son temps, celui du professeur public.

Quintilien était, ainsi que Sénèque, un Espagnol. *Pline le Jeune*[2] était de la Haute Italie. Ce fut le plus brillant des rhéteurs, le favori des lectures publiques. Plein d'esprit, il en mit dans les flatteries qu'il adressait à Trajan, et qui n'empêchent point son *Panégyrique* de peindre un tableau animé et intéressant de l'administration du plus illustre des Antonins. Il en mit surtout dans ses *Lettres*, qui nous présentent l'histoire intérieure de Rome au temps des empereurs, celle des mœurs, des usages.

Le droit. — Les Romains avaient conservé leur génie formaliste qui fit d'eux les maîtres de la science du *droit*. Cette science se trouva en quelque sorte fécondée par la culture des lettres. Dès le temps d'Auguste, des jurisconsultes se firent un grand renom par la précision et la force avec lesquelles ils dissertèrent sur les règles de la société. Deux écoles reconnurent pour chefs *Labéon* et *Capiton*, l'un adversaire, l'autre ami d'Auguste, le premier tenant pour les anciennes, le second pour les nouvelles doctrines politiques.

1. Quintilien, 42-120 ap. J.-C.
2. Pline le Jeune, né en 62 ap. J.-C.



Gaïus ou Caïus[1] mérita d'être appelé une des lumières d
droit romain : il commença à le coordonner, et ses *Institut*
servirent plus tard de modèle, souvent de fond aux Insti
tutes de Justinien.

Du reste les empereurs se préoccupaient déjà de mett
un peu d'ordre dans cette immense collection de lois
d'édits qui s'était formée avec les siècles. Hadrien, da
l'*Édit perpétuel*, fit réunir, en élaguant les répétitions et l
contradictions, les édits que chaque préteur publiait e
entrant en charge et qui avaient constitué, avec les répons
des jurisconsultes, le droit romain. *Salvius Julianus* fut
rédacteur de l'Édit perpétuel, que compléta l'*Édit provinci*
sous Marc-Aurèle.

Dès le temps de ce dernier empereur, *Papinien* avait mé
rité, par ses travaux juridiques, d'être écouté comme u
oracle. Papinien s'honora en ne faisant point fléchir le dro
devant la force et reçut la mort pour n'avoir point voul
justifier le crime de Caracalla, meurtrier de son frère Gét
Ses travaux furent continués par *Paul* et *Ulpien*, jurisco
sultes fameux qui ajoutèrent encore à la solidité et à l'écl
du majestueux monument des lois romaines. Ce droit roma
survivra même à l'empire, et la netteté de ses formules, l'e
chaînement de ses déductions, la variété infinie de ses déc
sions répondant à tous les besoins d'une société, en fero
le modèle de toutes les législations modernes.

Les sciences : Pline l'Ancien. — Les sciences ne pro
spérèrent pas plus en Italie qu'en Grèce, et les Romains n'ajou
tèrent presque rien aux travaux des Grecs. Ils eurent cepe
dant un naturaliste éminent, *Pline l'Ancien*[2], l'oncle d
rhéteur, homme d'un savoir prodigieux. Son *Histoire un*
verselle, fort appréciée de Buffon, comprenait, outre l'histoi
des animaux, des plantes et des minéraux, l'histoire du ci
et de la terre, la médecine, le commerce, la navigatio
enfin toutes les sciences naturelles et les arts humain

---

1. Probablement sous les règnes d'Hadrien, d'Antonin et de Mar
Aurèle.

2. Pline l'Ancien, 23-79 ap. J.-C.

Véritable encyclopédie, son livre est une mine précieuse de renseignements pour les modernes, bien que le travail rapide de ce compilateur actif ne lui ait pas toujours permis d'être exact. Pline l'Ancien tenait cependant à observer de près les phénomènes naturels, et il périt victime de son empressement à aller voir de trop près la fameuse éruption du Vésuve de l'an 79, qui engloutit les villes d'Herculanum et de Pompéi.

L'éducation à Rome. — Rome, qui eut les vertus guerrières de Sparte, honora donc, comme Athènes, les sciences et les lettres. L'éducation devint une grande préoccupation dans cette société amie des plaisirs de l'esprit. Non que l'instruction élémentaire fût réglée avec méthode, car les documents nous montrent les *petites écoles* bien mal installées, sous des hangars couverts ou sous les toits d'une maison, ou sous des portiques qui bordaient la rue. Mais les Romains attachèrent de l'importance à ce que nous appelons l'instruction secondaire et supérieure. Les rhéteurs grecs, puis les rhéteurs latins, les philosophes avaient des écoles fréquentées par les jeunes gens des riches familles sortis des mains de l'*esclave pédagogue*. Les plus studieux allaient ensuite se perfectionner aux écoles d'Athènes ou à celles d'Alexandrie. La Gaule eut des écoles renommées à Toulouse, à Bordeaux, à Lyon, à Autun, où les *écoles méniennes* (situées près des remparts, *mœnia*) avaient été construites avec une rare magnificence. Sous les portiques, d'immenses *cartes géographiques peintes sur les murs* servaient aux leçons des professeurs. De ces écoles sortit sans doute un trop grand nombre de rhéteurs et de beaux diseurs, mais un peuple qui avait perdu la liberté et les sources de l'émotion ne pouvait, en dehors des génies exceptionnels, avoir qu'une littérature vide et froide.

Les arts à Rome; les monuments. — Sans égaler les Grecs, les Romains eurent un vif sentiment de l'art. Ils eurent du moins une *architecture civile*, pour laquelle ils n'avaient pas de modèles et en laissèrent au monde. Du reste aucun peuple ne montra plus d'ardeur pour les constructions et plus de soin pour leur solidité. Les Romains

ont été des bâtisseurs, se préoccupant plutôt de l'utilité, mais arrivant parfois au grandiose. Il est malheureusement bien difficile de les juger, car, s'il reste de nombreux débris de leurs monuments, il n'y en a qu'un petit nombre debout et présentant un ensemble.

Le *Capitole* n'est plus aujourd'hui qu'une colline for diminuée et occupée par des maisons vulgaires ; le *Forum* est à moitié enseveli, et c'est à grand'peine qu'on a pu dé blayer quelques monuments. D'ailleurs le sol de Rome a ét tant de fois remanié sous la république, sous l'empire, au moyen âge et dans les temps modernes, que l'érudition seul peut, à force de recherches, reconnaître la topographie e les ruines de la ville aux sept collines. Les monument chrétiens ont partout pris la place des monuments ancien et se sont enrichis de leurs débris.

Auguste commença ces grands bouleversements de la vill qui devenait la capitale du monde. Il l'avait trouvée « d briques », il la laissa de « marbre ». Il l'enrichit de nom breux temples, dédiés à Apollon, à Jupiter, à Quirinus, Minerve, aux dieux pénates, à la Jeunesse, répara les aque ducs, construisit des basiliques, etc. *Agrippa*, qu'on pour rait appeler son ministre des travaux publics, fit élever u édifice original offrant aux dieux de tous les peuples sou mis l'hospitalité d'un temple commun, le *Panthéon*, qu résumait toutes les religions comme Rome résumait toute les nations. Ce Panthéon existe encore au milieu d'une vi laine place. Il se compose d'un portique rectiligne avec deu rangées de huit colonnes précédant un édifice circulair dont la voûte monte à quarante mètres. Le jour pénètre pa une ouverture laissée au sommet. L'ensemble est lourd mais ce monument témoigne des efforts des Romains pou ne point s'arrêter aux lignes rectangulaires et s'élever à l conception hardie des coupoles[1]. Agrippa aurait encore con struit un temple faussement attribué à Antonin et dont i reste onze riches colonnes corinthiennes, maladroitemen

1. Le Panthéon de Paris, qui en est une imitation, est beaucoup plu élevé et plus majestueux.



encastrées dans un édifice civil. Les restes du *théâtre de Marcellus* sont aussi accolés à une maison particulière.

Ce que les Romains affectionnèrent surtout et ce qui leur appartient en propre, ce sont les colonnes votives, les arcs de triomphe, les thermes, les amphithéâtres. La colonne *Trajane* fut le tombeau et l'apothéose de Trajan, qui méritait du moins cet honneur. L'urne funéraire reposait sous le piédestal, et le fût de marbre blanc se compose de trente-quatre blocs merveilleusement joints par l'architecte Apollodore de Damas. A l'intérieur un vide permit de contourner un escalier pour conduire au sommet. Autour de cette colonne se déroulent en spirales des bas-reliefs représentant les guerres de Trajan. Nous avons là des armées en action, une mine inépuisable de renseignements pour la reproduction des costumes et des armes des Romains[1].

Le *tombeau d'Hadrien* n'était pas une colonne, mais une masse circulaire élevée sur un soubassement carré : deux portiques superposés, en retraite l'un sur l'autre, portaient un couronnement conique terminé par une énorme pomme de pin en bronze, que l'on voit aujourd'hui dans les jardins du Vatican. Cette masse (*moles*, d'où le nom de *môle d'Hadrien*) avait à la base 360 mètres de pourtour et était revêtue de marbre blanc. Elle n'est plus reconnaissable dans le château fort qui l'a remplacée sous le nom de *château Saint-Ange*.

Les Romains d'ailleurs mettaient leur gloire à orner leurs tombeaux, et la voie Appienne passait entre deux files de monuments funéraires, dont le mieux conservé est la tour (30 mètres de diamètre) de Cécilia Métella, femme du triumvir Crassus. Ils avaient aussi des souterrains (ou *columbaria*) dans lesquels étaient creusées quantité de niches disposées pour recevoir les urnes funéraires et en contenant

1. On ne compte pas moins de deux mille cinq cents figures de soldats et de prisonniers avec une infinité de chevaux, d'éléphants, de machines de siége. Rome possède encore une colonne analogue, faussement désignée sous le nom de l'*Antonine*, car elle était destinée à Marc-Aurèle. La colonne Trajane, dont les reliefs moulés en cuivre sont au musée de Saint-Germain, a été imitée dans la colonne de la place Vendôme.



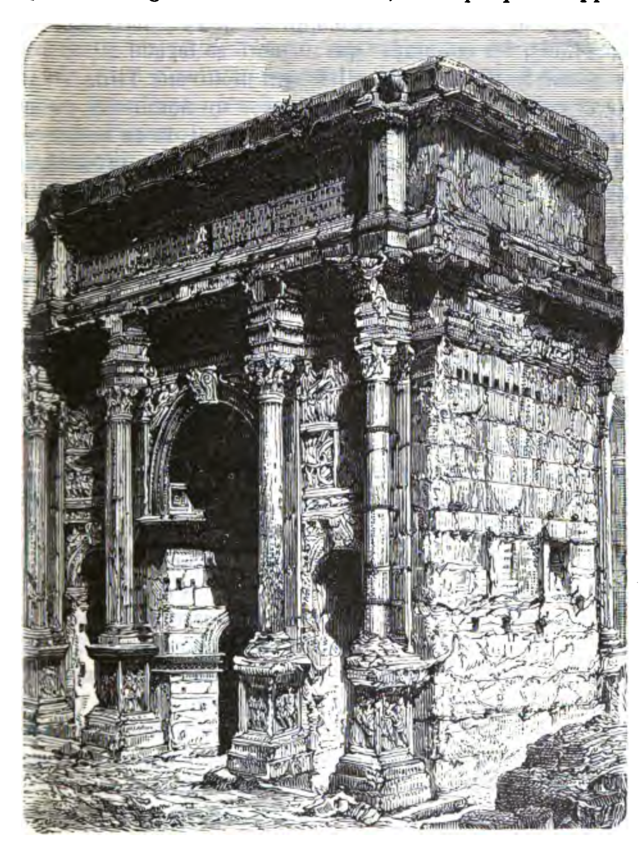
parfois plusieurs milliers, car ces colombiers funèbres servaient souvent à une *gens* tout entière. Toutefois les riches familles aimaient aussi à déployer leur faste par des monuments qui formaient à la ville une avenue, sans doute considérée comme très riante.

Si les Romains honoraient beaucoup les morts, ils ne négligeaient point les soins donnés à la vie. Les bains, si nécessaires dans les pays chauds, étaient devenus chez eux une passion. On comptait à Rome plus de huit cents *thermes* (bains chauds), et il reste encore de vastes ruines des *thermes de Caracalla*, les plus grandioses qu'on ait construits[1].

Les Romains déployèrent pour les amphithéâtres plus de luxe encore que pour les thermes, et ces monuments éveillent tout de suite l'idée de Rome. Le *Colisée*, cet amphithéâtre gigantesque, commencé par Vespasien et achevé par Titus, présentait au dehors quatre ordonnances superposées dont trois d'arcades aux pieds-droits ornés de colonnes doriques, ioniques, corinthiennes. De la corniche s'élançaient des mâts destinés à soutenir l'immense voile (*velarium*) qui abritait les spectateurs, au nombre de 100 000 (dont 80 000 assis). Les gradins circulaires reposaient sur d'énormes voûtes intérieures, et l'on y remarquait la loge du César, celle des consuls, les places réservées aux ambassadeurs, aux sénateurs, aux vestales. Les stalles des sénateurs et des chevaliers étaient en marbre blanc. L'arène ovale (82 mètres sur 46) était si vaste qu'à l'inauguration, sous Titus, 5000 bêtes féroces y parurent, 11 000 lors des jeux célébrés par Trajan. L'empereur Probus fit même planter dans le cirque une forêt qu'on remplit d'animaux. Quelquefois l'arène, en communication avec les tuyaux des aqueducs, était transformée en lac pour des batailles navales. Deux étages souterrains recevaient les animaux, qui sortaient par des trappes.

1. Ils contenaient 1600 siéges de marbre, et quantité de salles particulières ou communes, des bassins d'eau froide et d'eau chauffée à divers degrés. On passait de salle en salle, de manière que la vapeur amenât une transpiration abondante. C'étaient ce que nous appelons les ***bains de vapeur***. Il y avait aussi chez les Romains des ***hypocaustes***, où le même résultat était obtenu par l'*air chauffé*.

Cet amphithéâtre était d'ailleurs si vaste que les dégagements avaient pu être pratiqués larges et aisés. Il circonscrivait un espace de vingt mille mètres carrés, et le peuple, frappé de



Arc de triomphe de Septime Sévère.

cette masse, l'appelait, plus tard, du nom qui lui est resté, le *Colosseum*, le *Colisée*.

Parmi les monuments qui, encore debout, témoignent de

la grandeur romaine, il faut citer les arcs de triomphe de *Titus* et de *Septime Sévère*. Le premier, sur l'antique voie Sacrée, fut dédié par Domitien à son frère Titus en mémoire de la prise de Jérusalem. Il n'a qu'une porte, mais ses belles proportions, les colonnes qui ornent sa façade (il en reste quatre sur huit), les bas-reliefs qui montrent Titus sur un char et couronné par la Victoire avec un nombreux cortège de soldats, de peuple et de sénateurs, font de ce monument un vrai modèle. L'arc de *Septime Sévère*, à peu près dégagé des décombres qui longtemps empêchèrent de l'admirer, fut élevé, au commencement du troisième siècle, en l'honneur de Septime Sévère et de ses deux fils, Caracalla et Géta. Composé de trois cintres inégaux que séparent des colonnes corinthiennes, il présente ainsi une triple porte, comme l'arc du Carrousel à Paris (qui en est la copie). Des bas-reliefs retracent des combats contre les Parthes, les Arabes, et cet arc richement orné, avec affectation même, était jadis surmonté d'un superbe char de bronze conduit par l'empereur et ses fils entourés de Victoires et de cavaliers.

Rome avait conquis l'univers, elle le remplit de ses monuments. Le sol français garde encore la *Maison Carrée* de *Nîmes*, le temple d'*Auguste* et de *Livie* à *Vienne*, les portes d'*Autun*, de *Reims*, les arcs d'*Orange*, de *Saintes*, de *Fréjus*, la colonne de *saint Remy*; les magnifiques *arènes de Nîmes* et d'*Arles*, qui reproduisent sinon la masse, du moins l'ordonnance du Colisée; les débris des *thermes* de Julien à Lutèce, le *pont du Gard*, les vastes ruines de *Sanxay*. En Espagne il faut citer le pont de *Ségovie*, le pont d'*Alcantara*, sur le Tage. Enfin, sur les côtes de Dalmatie, la petite ville de *Spalatro* s'est logée dans l'ancien palais de Dioclétien, dont on retrouve encore beaucoup de vestiges.

Le peuple romain construisait pour les siècles, et les siècles ont respecté ses œuvres là où la main brutale des hommes n'a point passé. Les flammes mêmes allumées par Charles Martel n'ont pu détruire les arènes de Nîmes, et partout où l'on retrouve des ruines romaines, on est frappé de l'épaisseur des voûtes et des murs. L'architecture romaine, du reste, lourde sans doute mais noble, imposante, devait

être le premier modèle suivi au moyen âge et le point de départ de l'architecture moderne.

La sculpture. — Les Romains eurent plutôt le don d'admirer que celui de créer; ils s'efforcèrent de conserver, en sculpture, les chefs-d'œuvre de l'art grec, qu'ils imitèrent de loin. Les statues abondaient à Rome, mais c'étaient des statues grecques; les fameux groupes du *Laocoon* et du *Taureau Farnèse* furent faits, après la conquête romaine, en Grèce et par des Grecs. Les historiens ne nous ont pas transmis les noms des sculpteurs romains, et cependant les musées de l'Europe sont remplis de statues romaines. Florence montre avec orgueil une collection, dite des *empereurs romains*, où l'on remarque les bustes, fort rares, de Caligula et d'Othon. Dans le musée du Capitole, à Rome, on admire l'*Agrippine de Germanicus*, assise dans une pose très noble et offrant la gravité des matrones romaines; un *Antinoüs*, statue d'un favori d'Hadrien qui devint comme un nouveau dieu de la beauté, un autre Apollon; puis *Rome triomphante*. Le musée de Naples possède aussi des statues retrouvées dans les ruines d'Herculanum. Paris montre un *Auguste*, un *Tibère*, une *Livie*, femme d'Auguste, figurée en Cérès, un *Néron vainqueur*, un *Titus*, un *Trajan* et surtout une magnifique statue de *Marc-Aurèle*[1]. La sculpture romaine paraît surtout avoir atteint son dernier degré de perfection au siècle des Antonins, comme en témoignent les admirables bas-reliefs des monuments de cette époque.

La peinture. — Les Romains n'ont été en peinture, comme en sculpture, que les élèves inférieurs des Grecs. La peinture historique précéda, à Rome ainsi qu'en Grèce, la peinture de genre. *Fabius pictor* (peintre) représenta sur les murailles du temple du *Salut*, en l'an de Rome 450, une bataille contre les Samnites, selon la conjoncture de Niebuhr.

1. On remarque encore au musée du Louvre deux *Antinoüs* et les bustes d'*Agrippa*, de *Domitien*, de *Lucius Verus*, frère adoptif de Marc-Aurèle, de *Septime Sévère*, de *Caracalla*, des bustes de femmes dont la tête est surmontée plutôt qu'ornée de perruques aux formes bizarres (appelées casques), et bien moins gracieuses que les bandeaux artistement noués par les femmes grecques.



Le poète *Pacuvius* peignit le temple d'Hercule au Forur Boarium. Valerius Messala fit peindre la bataille qu'il ava livrée aux Carthaginois et à Hiéron, et Lucius Scipion s victoire en Asie[1].

La peinture de genre n'apparut guère qu'au temps des Ce sars, avec *Ludius*, l'inventeur du paysage. Le goût des R mains pour la campagne explique leur préférence pour l paysage. Presque toutes les villas furent ainsi ornées, comm on en peut juger à Pompéi, et il n'y avait point de petite villes où les maisons bourgeoises ne fussent ainsi animée par des fresques ou des dessins sur marbre et sur pierr tels qu'on en voit au musée de Naples.

On a trouvé aussi à Pompéi d'admirables mosaïques dan la maison dite du *Faune*, parce qu'on y avait déjà déterré u *Faune dansant*, en bronze. Cette mosaïque, qui formait l pavé du *triclinium* (ou salle à manger), représentait une ba taille d'Alexandre. Mais il est probable que ces peinture étaient l'œuvre des artistes grecs. Les Romains ne tardèren même pas à perdre le vrai sentiment de l'art, et on les v préférer la richesse de la matière à la perfection du dessi ou de la sculpture. Pompée, au retour de l'Asie, avait expos lors de son triomphe, son portrait fait en *perles*. Néron ima gina de *dorer* l'Alexandre en bronze de Lysippe, et lu même s'était fait peindre dans un portrait de cent ving pieds de haut. Il y eut des fabriques de statues ; la scul ture dégénéra en industrie comme la peinture et ne fu plus qu'une agréable décoration des murs et des pavés.

L'empire à la fin du deuxième siècle. — L'empir Romain n'avait point d'art qui lui fût propre, et l'art gre lui-même déclinait. C'est qu'il manquait à cette société bri lante et corrompue, enfoncée dans la servitude et la matière une foi, source des émotions vives. Les dieux païens, encor honorés publiquement et auxquels on allait offrir des mil liers de victimes humaines dans la personne des chrétiens ne recevaient plus les prières naïves des premiers temps. L crainte, plus que la confiance, retenait autour des autels d

---

1. Émile Gebhart, *Essai sur la peinture dans l'antiquité*.

véritable dieu de l'époque l'empereur, les foules désabusées. Le temps était arrivé, à la fin du deuxième siècle, où une révolution intérieure et profonde allait transformer la société romaine. Une religion nouvelle, sortie de la Judée, se répandait dans l'empire; ses luttes, son triomphe inaugurent une nouvelle ère de l'histoire du monde, puisque cette religion devait être celle des temps modernes. C'est là, en quelque sorte, le nœud de l'histoire de la civilisation, et ce nœud se trouva précisément dans la seconde période de l'empire Romain, aux troisième et quatrième siècles de l'ère chrétienne.

RÉSUMÉ

L'empire Romain ne parut d'abord que la continuation de la république Romaine. Auguste se fit donner tous les pouvoirs en laissant subsister toutes les dignités électives. Mais la servilité alla jusqu'à ***déifier*** les empereurs. Les ***délateurs*** dénonçaient tous ceux qui étaient soupçonnés de conspirer contre le prince, et la vieille aristocratie patricienne fut décimée sous Tibère, puis sous Néron. Le monde ne respira que sous les ***Antonins***.

Les ***provinces*** étaient prospères sous l'empire, parce que les gouverneurs étaient surveillés. La ***paix romaine*** régnait partout, et le ***deuxième siècle*** de l'ère chrétienne fut comme l'âge d'or de l'empire Romain. Les mœurs du premier siècle furent plus relâchées et le faste plus grand. Mais il ne faudrait pas exagérer la corruption de l'empire romain. L'histoire relève à cette époque de nobles caractères fortifiés par le ***stoïcisme***.

La ***littérature romaine***, imitée de celle des Grecs, était alors dans tout son éclat. Elle avait commencé à briller au premier siècle avant l'ère chrétienne, avec ***Lucrèce***, ***Cicéron***, ***César***, ***Salluste***. Elle fut encouragée par Auguste, qui était l'ami d'***Horace***, de ***Virgile***, de ***Tite-Live***. Les lettres brillèrent encore après Auguste jusqu'à la fin du deuxième siècle avec ***Lucain***, les deux ***Sénèque***, les deux ***Pline***, ***Tacite***, ***Juvénal***, etc.

Cette période est aussi le moment où l'***architecture*** romaine arrive à son plein développement, ainsi que la sculpture et la peinture, pour lesquelles d'ailleurs les Romains demeurèrent inférieurs aux Grecs.

CHAPITRE XIV

LE CHRISTIANISME — RÉORGANISATION ET CHUTE DE L'EMPIRE ROMAIN

SOMMAIRE : Circonstances qui préparèrent l'avènement du christianisme; état religieux et philosophique du monde romain. — Unité du monde romain; le droit de cité universel. — La religion chrétienne. — Les persécutions. — Organisation primitive de l'Église; les catacombes. — Les apologistes; Tertullien. — Influence du christianisme. — La décadence de l'empire Romain; ses causes; absence de constitution. — Puissance et rivalité des prétoriens et des armées; guerres civiles. — Incursions des barbares. — Tentatives de restauration au quatrième siècle; Dioclétien; la tétrarchie. — L'œuvre de Constantin; le pouvoir impérial; les grands officiers. — Distinction du pouvoir militaire et du pouvoir civil. — Division des provinces; préfectures, diocèses, etc. — La nouvelle noblesse. — Les classes. — Les curiales. — Classes inférieures; la plèbe, les colons. — Les esclaves. — Les impôts. — Constantin et le christianisme; édit de Milan (313). — Organisation de l'Église; évêchés, archevêchés, etc. — Le concile de Nicée. — Constantinople. — La réaction païenne de Julien. — Les hérésies; les Pères de l'Église grecque. — Les Pères de l'Église latine. — Les cénobites. — Causes de la ruine définitive de l'empire Romain et du succès des invasions. — Ce que Rome a donné au monde. — Le legs de l'antiquité.

LECTURES : Le calendrier romain. — Les basiliques transformées en églises.

Circonstances qui préparèrent l'avènement du christianisme; état religieux et philosophique du monde romain. — La philosophie grecque et romaine avait cherché à résoudre le problème qui tourmente l'homme, celui de sa destinée. Après avoir épuisé les systèmes et les hypothèses, elle n'était arrivée qu'à des théories confuses sur l'Être souverain, la Providence, l'âme, et à une morale qui n'était accessible qu'à un petit nombre de lettrés. Les contradictions entre les croyances de Cicéron et les négations de Lucrèce, entre les doctrines des Épicuriens et celles des Stoïciens ne pouvaient qu'augmenter le scepticisme des indifférents. La philosophie n'était pas en mesure de diriger le monde.

Ce vide de l'âme que ne pouvait remplir la mythologie païenne avec ses fables ridicules et incohérentes, ses rites sans portée et ses sacrifices sans vertu, n'avait pas peu contribué au désordre moral qui facilita la corruption des pre-

miers temps de l'empire. Le matérialisme, sinon formulé, du moins contenu dans les doctrines épicuriennes, autorisait les hommes à céder à toutes leurs passions.

A côté de ces progrès d'une défiance raisonnée ou railleuse à l'égard des dieux de Rome et de la Grèce, s'était produite une invasion des cultes de l'Orient. « L'ignorance où les hommes sont tombés à l'égard des dieux, écrivait Plutarque, s'est divisée en deux courants, dont l'un, faisant son lit dans les cœurs durs ainsi que sur un sol rocheux, a amené la négation des dieux, tandis que l'autre, se répandant sur les âmes tendres comme en un terrain humide, y a fait germer la crainte exagérée des dieux[1]. » Rome avait donné asile à toutes les divinités : on vit en Italie des temples bâtis en l'honneur des divinités syriennes et égyptiennes, des mystères bruyants, des cérémonies pompeuses, la divination chaldéenne, phrygienne, beaucoup de sacrifices expiatoires, même des pratiques sanglantes et des rites obscènes.

D'autre part, les discussions des philosophes sur l'essence du Dieu suprême et sur ses diverses manifestations disposaient les esprits à la conception des théories chrétiennes. Saint Justin voyait dans la philosophie païenne le reflet inconscient et obscur de la tradition du Verbe divin. Plutarque, dans ses traités religieux, a formulé en termes explicites sa croyance à l'unité, à l'éternité de Dieu, à la puissance créatrice et conservatrice du monde. Il commentait et approuvait les *délais de la justice divine*.

L'inquiétude morale de certains philosophes, le besoin d'arriver à la connaissance de l'infini et de « l'au delà », la confusion des systèmes et des religions, montraient donc que le monde était préparé à l'avènement d'une religion fixant enfin les doctrines, calmant la raison subordonnée à la foi, et répondant à tous les sentiments du cœur humain.

Unité du monde romain ; le droit de cité universel. — La vaste unité du monde romain, englobant toutes les nations, allait être aussi une circonstance éminemment favo-

1. Plutarque, *De la superstition*, I.

rable à la prédication de l'Évangile. Depuis *Caracalla*, qui fut pourtant l'un des pires empereurs, le *droit de cité* avait été étendu à toutes les provinces : révolution qui passa même inaperçue, tant ce droit avait été prodigué et tant il restait peu à faire pour rendre l'assimilation complète, et Rome devint la patrie universelle.

Le monde en avait fini avec l'égoïsme étroit des vieilles sociétés résumées en la société romaine, et des vieilles religions conciliées désormais dans le Panthéon de Rome. A l'exclusion jadis farouche des divinités voisines et à l'ardeur des cités opposant leurs dieux aux dieux des autres cités, avait succédé une confraternité singulière qui disposait les cités à adopter la même croyance. Sans doute, les Athéniens, qui avaient élevé un autel même « au dieu inconnu », ne se rendaient pas bien compte des prédications de saint Paul venant leur annoncer ce dieu inconnu. Il leur en coûtait peu d'en admettre un de plus, mais la véritable nature de ce dieu des chrétiens, la puissance de cette religion à la fois mystique et pratique, ne tardèrent pas à éclipser toutes les autres religions, dont les idoles tombèrent tour à tour devant la croix de Jésus-Christ.

La religion chrétienne. — L'Évangile[1] prêché dans la Galilée, au milieu des Juifs, s'offrant à eux comme le développement et le couronnement de la religion mosaïque, avait été repoussé par eux, mais survécut au supplice de *Jésus* (qui eut lieu sous le règne de Tibère). Répandu en Palestine, puis dans les autres pays par des hommes simples qui ne prétendaient en rien à la science des philosophes, il fut apporté à Rome, au temps de Claude et de Néron, par *saint Pierre*, le chef des disciples, et *saint Paul*, l'ancien ennemi de Jésus, devenu l'un de ses apôtres les plus ardents. Les historiens de Rome ne connaissent pas, pour ainsi dire, les *chrétiens*, confondus avec les sectes sans nombre de l'empire. Et voilà que cette semence d'abord méprisée lève, germe, à Rome, dans les grandes villes de l'Orient et de l'Occident.

1. Le mot Évangile veut dire « bonne nouvelle », dans le sens de bonne doctrine.

Persécutés, les chrétiens se multiplient davantage ; une lutte s'engage entre ces hommes de foi désarmés et toutes les puissances de l'empire, lutte dans laquelle succomberont à la fin ces puissances et avec elles toutes les religions et toutes les superstitions. L'unité religieuse sera accomplie par le christianisme et survivra à l'unité politique, que les barbares vont briser.

Des principes nouveaux deviennent les régulateurs de la conscience, de la famille, de la société, du gouvernement. Le Dieu des chrétiens, c'est le dieu des Juifs et de Moïse. La Bible est leur livre : ils l'appellent l'*Ancien Testament*, auquel ils ajoutent le *Nouveau Testament*[1]. La tradition ne subit ainsi aucune interruption, mais le monothéisme, que les Juifs avaient gardé pour eux avec un soin jaloux, est prêché aux étrangers, aux *gentils*. C'est le dieu d'Abraham et de Moïse, sans doute, mais c'est aussi le dieu de tous. Certes les Juifs, qui, même avant la destruction de Jérusalem, se répandaient en grand nombre dans les villes de l'Orient, commençaient à être moins exclusifs et à communiquer leurs doctrines, sans les prêcher toutefois ; beaucoup même reprochaient surtout aux premiers chrétiens cette facilité à appeler tous les étrangers à leur croyance. N'était-ce pas leur privilège que l'adoration d'un seul Dieu et la marque de leur nationalité ? S'ils rêvaient l'établissement universel du monothéisme, c'était par la domination matérielle, qui serait assurée par le Messie conquérant. Ils ne purent croire que ce Messie était venu sous la figure d'un homme du peuple, d'un homme de paix et de miséricorde, occupé de prêcher

1. On sait que le Nouveau Testament, tel qu'il existe dans les Églises chrétiennes, se compose de vingt-sept livres, fort inégaux d'étendue et d'importance. Ce sont d'abord cinq livres historiques, soit les *quatre* Évangiles de *saint Matthieu*, *saint Marc*, *saint Luc* et *saint Jean*, et les *Actes des Apôtres*. C'est ensuite une collection épistolaire qui compte *vingt et une lettres*, lesquelles se partagent en deux groupes bien distincts : d'une part, une série de *quatorze épîtres* attribuées à *Paul*, de l'autre, *sept épîtres* dites catholiques, dont une de *Jacques*, deux de *Pierre*, trois de *Jean* et une de *Jude*. Un livre prophétique, l'*Apocalypse*, clôt ce que l'on appelle le canon (*canôn*, règle).



la perfection intérieure et la morale la plus pure; ils lu avaient infligé le supplice infamant des voleurs et des es claves parce qu'il s'annonçait comme le roi attendu. Le christianisme leur parut en outre une infraction à la sévé rité monothéiste par le dogme de la *Trinité*. Ils le regar dèrent comme une variété de l'idolâtrie, parce qu'il proposai à leur adoration un dieu en trois personnés, et ils ne s'ar rêtaient point aux protestations des chrétiens expliquan l'unité, l'égalité indivisible de ces trois personnes.

Ce qui fit surtout la force et la vie de la nouvelle reli gion, ce fut la théorie du *sacrifice expiatoire* offert pa Jésus-Christ, dieu et homme tout ensemble, pour rachete l'humanité entière. Juifs, Grecs, Romains avaient tous, pa leurs holocaustes et leurs hécatombes ou par les rites de mystères, prouvé qu'ils reconnaissaient pour l'humanité l besoin d'une expiation. Mais l'expiation subie par le Fils d Dieu lui-même, incarné dans un corps humain et devenan l'intermédiaire entre le ciel et la terre, il y avait là une doc trine qui n'avait pu naître dans l'esprit d'aucun philosophe tant elle dépassait les conceptions rationnelles, une doc trine qui entraînait la foi parce qu'elle excitait en faveur d la Divinité un sentiment que les religions anciennes n'a vaient pas connu.

Les dieux n'avaient inspiré que la crainte. Même Jéhovah dans la Bible, apparaît surtout comme le dieu terrible. L loi nouvelle révélait un dieu d'amour et de charité infinie qui même continuait de descendre au milieu des homme et de s'unir à eux par la *communion*. L'humanité, loin d'êtr condamnée au désespoir, avait la promesse d'une autre vi et l'assurance, si elle voulait s'en rendre digne, d'une fél cité éternelle. « Mon royaume n'est pas de ce monde » répétait sans cesse Jésus, et le but du chrétien devait êtr de gagner le royaume céleste.

Les plus admirables conséquences découlaient de cett promesse et du sacrifice offert pour le salut de tous. D'abor l'*égalité universelle*. Tous les hommes étaient enfants d Dieu, rachetés du même sang, appelés à participer au mêmes récompenses. Plus de ces distinctions sociales, d

ces injustices tyranniques que d'ailleurs la Bible réprouvait. L'esclavage, péniblement justifié par les philosophes, était condamné. L'égalité appelait la *fraternité*, et celle-ci prenait un nom particulier : la *charité*. Ce n'était point la simple assistance due aux malheureux, assistance qui n'avait jamais, il faut le reconnaître, été négligée dans les sociétés antiques ; elle avait été réglée par l'intérêt politique dans les cités, mais n'était pas proclamée comme une vertu. Le christianisme enseignait l'abnégation complète de soi-même, et proclamait comme un devoir l'amour de nos semblables. Au-dessus de toutes les patries, de la patrie romaine elle-même, il élevait l'*humanité*.

« Heureux ceux qui sont doux ! » avait dit le Christ dans le *sermon sur la Montagne*, qui résumait ses sublimes enseignements. La douceur, la persuasion, l'exemple, telles seront les seules armes des premiers chrétiens, si nouvelles dans ce monde antique où avaient prévalu la force et les implacables rigueurs.

Le *culte* était aussi simple que la doctrine. Le salut ne dépendait plus de rites minutieux, mais d'une foi entière, d'une conscience pure. La religion, d'extérieure devenait intime, et le culte chrétien, tout en déployant plus tard des cérémonies pompeuses, ne visait qu'à fortifier dans les âmes la piété du cœur. La prière ardente, la confession des fautes, la communion, tels étaient les moyens par lesquels les chrétiens cherchaient à se rapprocher de la Divinité et à participer aux mérites de Jésus-Christ. Si, plus tard, le culte devint magnifique, il pouvait néanmoins se pratiquer partout, même dans un désert : car c'était l'élévation incessante de l'âme vers Dieu et son effort pour se rapprocher de la perfection.

Les persécutions. — Il peut sembler extraordinaire que des doctrines aussi nobles aient rencontré autant de difficultés dans une société où les philosophes étaient honorés. Mais d'autre part il semble plus extraordinaire encore que cette religion ait pu triompher des forces redoutables qui s'acharnèrent à sa perte. Les empereurs et les magistrats romains accueillaient tous les cultes : ils ne proscrivirent que le culte chrétien. Ce n'est pas, comme on pourrait le croire,

par haine de ses doctrines, qu'ils connaissaient mal et n
cherchaient même pas à étudier. Les Romains persécut
rent les chrétiens parce que ceux-ci se séparaient de l'Éta
Non pas que les chrétiens fussent moins bons citoyens qu
les autres, ni moins vaillants soldats : on ne pouvait, a
contraire, que louer leurs vertus publiques et privées. L
Christ avait recommandé de rendre à *César ce qui est à C*
sar et à Dieu ce qui est à Dieu. Il n'avait point bravé le pr
curateur romain qui le livrait aux Juifs pour être crucifi
Mais les chrétiens ruinaient par leur doctrine même la form
de l'État ancien. Le citoyen sans doute pouvait profess
les doctrines philosophiques les plus variées, mais il éta
obligé de prendre part aux sacrifices, de suivre le cul
officiel. Telle avait été la règle de toutes les cités, et l
philosophes les plus sceptiques ou les plus athées n'avaie
dû leur liberté qu'à leur obéissance aux lois religieuse
qui n'étaient pas distinguées des lois politiques. Le chréti
refusait d'offrir l'encens aux idoles, de verser les lib
tions, de prendre part aux sacrifices publics ou domestique
Il se déclarait ainsi l'ennemi du culte du foyer et de
cité, et, comme au-dessus de tous ces cultes il y avait cel
de l'empereur, l'ennemi de la cité et de l'empereur. L
associations des chrétiens devinrent des conspirations, leu
cérémonies, qu'ils étaient bien obligés de cacher, des sacr
lèges, leurs doctrines, qu'on défigurait, des abomination
Voilà pourquoi ils étaient dénoncés par les particulier
traînés devant les magistrats, condamnés à périr avec l
criminels et livrés, dans les amphithéâtres, en pâture à
joie féroce de spectateurs qui croyaient mériter la faveu
des dieux en applaudissant à la mort de ceux qui les mépr
saient. Commencées sous Néron, continuées même sou
des empereurs modérés, comme Trajan, ou philosophe
comme Marc-Aurèle, ces persécutions ne se terminèrent, a
bout de deux siècles, qu'après Dioclétien, par la plus te
rible, puisque ce règne fut appelé l'*ère des martyrs*[1].

1. La première persécution eut lieu sous *Néron* (54-68) ; la deuxiè
sous *Domitien* (81-96) ; la troisième sous *Trajan* (106) ; la quatriè

Organisation primitive de l'Église ; les catacombes. — Les chrétiens eurent donc à s'organiser au milieu des combats pour ainsi dire. Ils formèrent de petites communautés d'abord sous la direction des plus anciens (presbyteroï) ou *prêtres*, qui reçurent une consécration particulière. Le lien fut établi par des surveillants (épiscopoï) ou *évêques*, regardés comme les successeurs des disciples du Christ, les dépositaires de la tradition, les gardiens de la foi résumée en un formulaire très court appelé le *symbole des Apôtres*. Le christianisme se modela sur l'unité romaine, et Rome, quoique souvent arrosée du sang des martyrs, devint en quelque sorte sa capitale comme elle était celle du monde. Jérusalem, d'ailleurs, qui aurait pu seule lui disputer la prééminence religieuse, n'existait plus. Aussi l'évêque de Rome, héritier de saint Pierre qui avait été désigné par le Christ comme le chef des apôtres, obtint-il une autorité que les siècles ne firent qu'agrandir.

On a longtemps répété, au point d'en faire une déclamation banale, que l'Église (*ecclesia*, assemblée) n'eut pour premiers temples que les souterrains ou *catacombes*. Encore une légende pittoresque détruite par la science moderne. On se faisait des catacombes une image analogue à celle des cavités vulgaires qu'on a décorées du même nom et qui s'étendent sous le sol du Paris de la rive gauche. Sans doute les catacombes de Rome ont été creusées par les chrétiens (c'est l'opinion des meilleurs antiquaires), mais elles n'étaient pas destinées à la célébration habituelle du service divin, et encore moins à servir de refuge permanent. Ces catacombes, qu'on évalue au nombre de soixante, mais qu'on n'a pas explorées toutes, sont la plupart situées sur la rive gauche du Tibre, le long des anciennes routes consulaires et hors des murs de la cité. Leur longueur totale dépasserait 1400 kilomètres. Cette étendue certes semblerait justifier les tradi-

---

sous *Marc-Aurèle* (174-177) ; la cinquième sous *Septime Sévère* (199-204) ; la sixième sous *Maximin* (235) ; la septième sous *Décius* (250-251) ; la huitième sous *Gallien* et *Valérien* (257) ; la neuvième sous *Aurélien* (274) et la dixième, la plus cruelle, commença sous *Dioclétien* et dura six ans (304-311).

tions qui eurent longtemps cours, mais la conformation ces galeries, semblables à des galeries de mines et étag comme elles, obligent de reconnaître qu'elles ne furent q des cimetières. A droite et à gauche on remarque des ex vations ou des alvéoles de grandeur inégale, pouvant re voir un ou plusieurs corps sans cercueil. Ce sont des tom fermées par une plaque de marbre ou de pierre ou par briques, et décorées souvent d'inscriptions et d'emblèm Des chambres plus spacieuses étaient réservées sans do à une famille.



Tête de jeune fille chrétienne.

Chose singulière, mais que les chéologues expliquent parfaitemen les emblèmes sont encore en par empruntés à la mythologie païen qu'on adaptait aux croyances ch tiennes. Les chrétiens demeurère deux siècles sans représenter ma riellement la Divinité : ils suivai en cela les prescriptions du judaïsn et n'employaient que des figures al goriques : la colombe, désign l'âme s'envolant au ciel ou le Saint-Esprit; l'agneau, l' cre, le poisson même figurant le Christ[1].

Que dans ces galeries funéraires on honorât les mart par des prières; que sur leur tombe on célébrât le sacrif de la messe; qu'il y eût même quelques oratoires sout rains, rien de plus probable, et la liturgie chrétienne c serve des traces de ce culte des morts : les autels ont forme de tombeaux et recouvrent le plus souvent des re ques de saints; les lampes, les cierges rappellent les offic accomplis sous la terre. Les *cryptes*, qu'on retrouve da beaucoup d'églises, furent des catacombes destinées aux s

1. Cette dernière allégorie venait sans doute d'un acrostiche, *icht* en grec (poisson), dont les lettres correspondaient à la première let des mots de la formule : Iêsous Christos Théou Uios Sôtêr (Jésus-Chri fils du Dieu sauveur). Ces particularités fort curieuses ont surtout mises en relief par le savant archéologue E. Le Blant, qui s'est prin palement occupé des *inscriptions chrétiennes*.

pultures. Lorsque la mort eut peuplé les cryptes, on enterra les morts, les prêtres, les principaux personnages sous les dalles du chœur, de la nef, des porches, des cloîtres, ou bien dans la terre même qui environnait l'église. Voilà pourquoi le cimetière entourait au moyen âge, et entoure encore l'église dans beaucoup de villages. La croyance à la résurrection finale des corps aussi bien que des âmes, le caractère sacré donné à la dépouille mortelle, changeaient les usages funéraires de l'antiquité et faisaient des cimetières un champ de repos bénit et provisoire. C'est là ce qui explique les catacombes, dont on avait méconnu complètement le caractère.

Les apologistes ; Tertullien. — Le christianisme cependant faisait des progrès, et dès le deuxième siècle, profitant de la tolérance d'Antonin, ses docteurs purent réfuter publiquement les calomnies sous lesquelles on les accablait. *Saint Justin*, le premier, osa écrire et adresser à Antonin lui-même une *Apologie* de la religion du Christ. Toutefois Marc-Aurèle, dans son zèle philosophique, se laissa emporter à de nouvelles rigueurs, et Justin en périt victime. A la fin du même siècle, *saint Hippolyte* mérita également la renommée d'un savant docteur et périt aussi victime de sa généreuse ardeur (235). *Origène*, prêtre africain (né en 185), se fit remarquer par ses éloquentes prédications, mais ses efforts pour faire concorder les doctrines philosophiques avec celles de l'Église éloignèrent de lui un grand nombre d'évêques : il n'en mourut pas moins après avoir confessé la foi dans les tortures (253).

Le plus célèbre de ces premiers docteurs militants fut *Tertullien*, né à Carthage vers 160. Fils de païens et païen lui-même, il se convertit et devint un des apôtres les plus impétueux de la religion nouvelle. Avec une fougue oratoire qui contrastait avec la froide littérature de l'époque, il écrivit une *Apologie du christianisme* qui est restée comme un modèle du genre. « On nous accuse, dit-il, de ne point honorer les empereurs par des sacrifices : nous n'offrons pas de victimes, mais nous prions le seul Dieu véritable pour le salut des empereurs : nous respectons ces chefs de la na-

tion, mais nous ne les nommons pas dieux, parce que nou ne savons pas mentir. Au reste, notre fidélité ne saurait êtı suspecte : vous en avez une preuve convaincante dans notı patience à souffrir la persécution : souvent le peuple nou jette des pierres ou brûle nos maisons : dans la fureur de bacchanales on n'épargne pas même les morts ; on les tiı de leurs sépulcres et on les met en pièces. Qu'avons-nou fait pour les venger de toutes ces injustices ? Si nous vou lions vous faire une guerre ouverte, manquerions-nous d forces et de troupes ? Nous ne sommes que d'hier, et déj nous remplissons vos cités, vos îles, vos municipes, vo marchés, vos camps, vos tribus, vos curies, le palais, l Sénat, le Forum ; nous ne vous avons laissé que vos ten ples ! » Tertullien ne se défend pas seulement : il attaqu il dresse contre le paganisme un véritable acte d'accusatioı bafouant la mythologie et dénonçant la corruption d'ur société enfoncée dans la matière. Tertullien cependant voulı reprendre la doctrine de *Montanus*, qui exagérait les sévéı tés du catholicisme et que la plupart des évêques avaieı réprouvée : il mourut, en 245, en guerre avec l'Église.

Le paganisme essayait, lui aussi, de se défendre par d plus nobles armes que celles des bourreaux. L'*École d'Alexaı drie*, ravivant les doctrines de Platon, tentait de les oppose aux doctrines chrétiennes. *Porphyre*, savant universel (233 304), possédait une connaissance profonde des traditions reli gieuses de l'Orient et même des livres hébreux. *Jambliqu* son disciple, unit à la philosophie les pratiques de la ma gie : il prétendait établir une communication directe entı Dieu et l'homme ou avec les démons. Ce n'était point uı philosophie qui pouvait prévaloir contre une religion doı l'influence se faisait de plus en plus sentir sur la société qı la combattait.

Influence du christianisme. — Tout d'abord le chris tianisme avait paru détruire les familles qu'il divisait. Le chrétiens, dans leur soif du martyre, ne se laissaient pa arrêter par les liens de la parenté et les affections d famille. Ils sacrifiaient tout et s'en faisaient gloire, se déta chant complètement de la terre pour mériter plus digne

ment le ciel. Mais ce n'était là que le premier feu des convictions et du combat. A mesure que le christianisme se répandait, on s'aperçut qu'il était, au contraire, favorable à la famille en l'améliorant et en faisant disparaître ce qu'il y avait de dur dans l'étroite constitution de la famille romaine. La doctrine de l'Evangile, sans ébranler l'autorité paternelle, l'adoucissait, et les enfants, participant avec leur père à un culte autrement généreux que l'ancien culte domestique, n'étaient plus à ses yeux une propriété aussi absolue. Les rapports devenaient plus confiants, plus intimes et, au foyer, comme dans la religion, l'affection tenait plus de place que la crainte. Le mariage devenait une chose sainte, et les chrétiens condamnaient ces unions purement conventionnelles, facilement dissoutes, qui avaient prévalu de plus en plus dans la société romaine. Les prêtres, les docteurs regardaient le mariage comme une institution si sacrée que longtemps ils condamnèrent les secondes noces. Les femmes s'enveloppaient dans leur veuvage comme dans un voile de deuil, et l'Église les louait de cette solitude digne et chaste.

D'ailleurs la condition de la femme était singulièrement relevée par le christianisme, qui en faisait l'égale de l'homme devant Dieu. *Marie*, mère du Sauveur, intermédiaire puissante entre Dieu et les hommes, attirait déjà à son culte spécial les femmes, heureuses de retrouver dans cette douce et sainte figure leur nature même et leurs sentiments. Les femmes s'adressaient avec plus d'affectueuse confiance à la Vierge mère et sans tache qui avait tant souffert au pied de la croix.

Les esclaves se trouvaient hommes et libres dans les réunions de chrétiens. Aussi le christianisme compta-t-il d'abord de nombreux prosélytes parmi les esclaves, dont sans doute il ne pouvait changer tout de suite la condition, mais auxquels il donnait au moins la résignation dans les souffrances et l'espoir d'une vie meilleure. Ce fut là une des révolutions les plus importantes opérées par le christianisme. Les affranchissements se multiplièrent, non seulement chez les maîtres chrétiens, mais aussi chez les païens, gagnés malgré eux par

cette contagion du bien. Les lois romaines commencèrent s'adoucir et à diminuer le pouvoir exorbitant que poss daient les maîtres.

Le christianisme pénètre déjà, même au temps des pe sécutions, la législation romaine comme les mœurs. La v simple et austère des chrétiens, leur charité, leur dévou ment envers les pauvres et les malades, l'abnégation av laquelle de riches citoyens partageaient leurs biens et épu saient leur fortune pour soulager toutes les misères, i spiraient à la société romaine, jusque-là si dure, des sen ments plus humains. Le christianisme ne pouvait enco influer sur le gouvernement, puisqu'il était combattu p lui. Toutefois il préparait de nouvelles doctrines poli ques : obligé de lutter, il s'était constitué son domaine inc pendant, le domaine spirituel, et si, plus tard, au mome de son triomphe absolu, il recommença à son profit l'ancien confusion, ce fut par une contradiction avec son princip La distinction de la politique et de la conscience pour s'oublier encore, mais ne sera point perdue.

La société romaine allait donc se transformant malg elle. Elle était gagnée à la foi nouvelle par l'empresseme des esclaves, des pauvres, des femmes, à entrer dans l'Égli par les vertus privées des chrétiens et par leur coura dans les supplices. Au milieu du troisième siècle, le chr tianisme était déjà sûr de sa victoire, qui ne s'acheva pou tant qu'au quatrième, et au moment où l'empire allait so brer.

La décadence de l'empire Romain; ses cause absence de constitution. — Le christianisme pouvait r générer la société romaine : il ne pouvait sauver l'empir menacé par les peuples barbares qui se pressaient audacie sur toutes les frontières, et décomposé à l'intérieur par d désordres devenus irrémédiables que les dissensions re gieuses ne faisaient qu'augmenter.

L'empire Romain n'avait subsisté que par une fiction, l'ordre y avait été plus apparent que réel. Point de cons tution précise. Le principal défaut, c'était l'incertitude q régnait au sujet de la transmission du pouvoir. Il s'ét

d'abord perpétué dans la *maison d'Auguste*, non par un droit de naissance (puisque la république existait toujours de nom), mais par le choix du sénat. L'armée réclama sa part dans l'élection. Les *Flaviens* et les *Antonins* arrêtèrent ces prétentions militaires, et, par des adoptions prévoyantes, empêchèrent les compétitions de se produire. La mort violente de *Commode*, en 192, rouvrit l'ère des discordes, qui ne se referma plus pour ainsi dire.

Puissance et rivalité des prétoriens et des armées; guerres civiles. — Les légions étaient dispersées le long des frontières, mais les cohortes *prétoriennes*[1] qui formaient, à Rome, la garde du prince, imposèrent leurs choix ou plutôt vendirent la pourpre à ceux qui promettaient le plus de congés et d'argent. Les légions des provinces voulurent à leur tour imposer leurs chefs, et plus d'une fois les prétoriens vaincus furent dissous, mais remplacés par d'autres qui perpétuèrent leur avidité et leur ambition. De là ces luttes du troisième siècle qui aboutirent à une anarchie militaire sans exemple dans l'histoire du monde; on vit, à de courts intervalles, jusqu'à dix-neuf chefs[2] se disputer les lambeaux de la pourpre, qui, selon l'énergique expression de Chateaubriand, faisait « le matin un empereur, le soir une victime, l'ornement d'un trône ou d'un cercueil ».

Incursions des barbares. — Les Romains avaient soumis le midi de l'Europe et occupé une partie de l'Asie. Mais ils s'arrêtaient à l'Euphrate en Asie, au Danube et au Rhin en Europe. Trajan avait bien pris l'offensive sur le Danube et sur l'Euphrate : il avait étendu l'empire, d'un côté jusqu'au Tigre, de l'autre jusqu'au pied des Carpathes. Mais cette offensive, si politique, avait effrayé Hadrien et ses successeurs, qui ne songèrent plus qu'à défendre l'empire, pour

---

1. L'espace qui s'étendait, dans le camp romain, devant la tente du général, s'appelait le *prætorium*, le prétoire. Les soldats qui formaient l'escorte prirent le nom de *prétoriens*. Ce nom fut ensuite affecté, à Rome, à ceux qui gardaient l'empereur, puisqu'il était le général de toutes les armées et qu'il avait aussi son *prætorium* ou prétoire.

2. C'est ce qu'on nomme, par une exagération fort excusable, l'époque des trente tyrans.

eux beaucoup trop vaste. Sage modération, sans doute mais calcul dangereux, car si les Romains, au risque d voir partager leur empire, n'entreprenaient pas de porte au milieu des barbares la civilisation, celle-ci ne pouvai manquer d'être étouffée par la barbarie. C'est ce qui ar riva.

L'art militaire des Romains, les colonies semées et le camps, les retranchements formés le long des frontière opposaient certes une barrière qu'on pouvait croire infran chissable. Mais les guerres civiles du troisième siècle l'ou vrirent. Les barbares pénétrèrent dans l'empire, et les riche cités qu'ils pillèrent ne firent qu'exciter leur convoitise.

L'invasion même commence indirectement, car les lé gions s'ouvrent aux barbares et bientôt les honneurs. Dan l'anarchie du troisième siècle, un Thrace, Goth d'origin *Maximin*, devient empereur grâce à sa taille colossale et à s force herculéenne (235). Un Arabe rusé, *Philippe*, préfet d prétoire de Gordien III, tue l'empereur et prend sa plac (244). *Probus* enrôla un grand nombre de guerriers bar bares et même établit des colonies de barbares. Cette infi tration des peuples étrangers ne pouvait que favoriser l décomposition de l'empire, ruiner le patriotisme. Ces che barbares, à peine capables de prononcer quelques mo latins, pouvaient-ils avoir les sentiments romains? Les lé gions, recrutées à prix d'argent et mêlées de barbares, pou vaient-elles combattre avec ardeur des peuples avec lesque elles se trouvaient déjà en continuelles alliances?

Tentatives de restauration au quatrième siècle ; Di clétien ; la tétrarchie. — L'empire se maintint cependan encore un siècle. Délivré par l'énergie des princes illy riens[1], surtout d'*Aurélien* et de *Probus*, il fut réorganisé pa *Dioclétien* (285-305), qui crut le fortifier en le divisan Obligés de faire face au nord et au midi, à l'ouest et à l'es les empereurs avaient des lieutenants. Dioclétien résolu d'associer ces lieutenants à l'empire, de les intéresser à pacification du pays, de rendre plus présente partout l'aut

1. Claude II (268), Aurélien (270), Tacite (275), Probus (276).

rité impériale et, sans partager le territoire, sans briser l'unité, de multiplier les empereurs, en créant deux *Augustes* et deux *Césars*, héritiers présomptifs des Augustes. Dioclétien voyait encore dans cette combinaison singulière de la *tétrarchie* l'avantage de régler d'avance la transmission du pouvoir et d'éviter ainsi les guerres civiles, ne prévoyant pas qu'en multipliant les trônes il multiplierait nécessairement les compétiteurs.

Sans doute les prétoriens cessèrent d'être redoutables, car ils furent remplacés par d'autres corps (les Herculiens, les Joviens), sans doute Dioclétien conserva la prééminence, mais Rome fut délaissée au profit de *Nicomédie*, résidence de Dioclétien en Orient, de *Milan*, résidence de Maximien en Occident. Les deux Césars eurent aussi leur capitale. Le sénat se trouva isolé, négligé et perdit le peu d'autorité qui lui restait. L'unité ne se maintenait plus que par la volonté d'un seul homme. Le système de Dioclétien devait, après son abdication, ramener des troubles plus violents qu'auparavant, et on vit jusqu'à six compétiteurs à la fois se disputer les titres d'Auguste et de César.

L'unité ne périt point encore cependant, parce que Dioclétien avait commencé un autre travail destiné à l'étayer, un vrai mur de soutènement. Il avait fortifié le *pouvoir civil* aux dépens du *pouvoir militaire*, ébauché une *administration* hiérarchisée et capable de maintenir l'obéissance au milieu même des discordes. Dioclétien avait rejeté les vieilles fictions de la république Romaine. Il était empereur et dieu de son vivant (Jovius ou Jupiter) : Maximien n'était qu'un dieu secondaire, Hercule. Aimant l'Orient, il en faisait revivre les traditions despotiques, invisible, quoique son activité le rendît présent partout ; entouré d'une nuée d'officiers de tout rang qui éloignaient sa divinité de la contemplation du vulgaire et la rendaient ainsi plus redoutable. Le faste de Darius et de Nabuchodonosor reparaissait. L'Orient reprenait sourdement sa revanche et triomphait, comme jadis la Grèce, de ses vainqueurs. Il formulait pour l'Occident les règles d'un despotisme qui ne ressemblait en rien au despotisme des empereurs des deux premiers siècles.

L'œuvre de Constantin; le pouvoir impérial; le grands officiers. — Ce fut Constantin qui, ayant rétabli son profit, en 323, l'unité quelque temps compromise acheva l'œuvre de Dioclétien et fixa la nouvelle constitu tion de l'empire. C'est en somme le premier grand travai d'ensemble qu'on ait vu dans le monde, et il a laissé de traces si profondes, que l'étudier c'est étudier les origine de l'administration moderne.

Constantin a achevé de faire du pouvoir impérial un pou voir absolu. L'empereur, personnage sacré, devient « la lo vivante ». Sans doute il a autour de lui un conseil, un *con sistoire sacré* (car tout est divin de ce qui touche à l'empe reur); les membres de ce conseil sont les *comtes* (*comites* compagnons) : l'un est *comte de la chambre sacrée* (surveil lance du palais), l'autre *comte des domestiques* (commandan la garde personnelle), un troisième *comte des sacrées lar gesses* (ce que nous appellerions un ministre des finances) un quatrième, *maître des offices* (chargé de nommer et d surveiller les agents de l'administration, une sorte de mi nistre de l'intérieur), le *quæstor* (chargé des lois, ministr de la justice), le *comte du tresor privé*. Enfin l'armée rece vait les ordres du *maître de la milice* (ministre de la guerre) Ces dignitaires ou grands officiers, participant en quelqu sorte de la majesté impériale, étaient donc à la fois le con seil intime du prince et ses intermédiaires pour l'exécutio de ses ordres. C'est par eux que le prince voyait, entendait agissait, frappait et récompensait. Ils s'interposaient entr le maître et les sujets, qui le craignirent d'autant plu qu'ils ne pouvaient l'apercevoir.

Cet isolement, inauguré par Dioclétien, devait sans dout prémunir les empereurs contre les révolutions militaires mais les livrait en proie aux révolutions intérieures d palais. Leur sécurité ne sera pas plus grande : ils auront redouter les intrigues, les complots, et disparaîtront d'au tant plus aisément qu'on les connaît moins. Le despotism a sans doute des jouissances, puisqu'il a tant fait tourner d têtes, mais l'histoire prouve qu'il n'a pas été moins funest à ceux qui l'exerçaient qu'à ceux qui le subissaient.

Distinction du pouvoir militaire et du pouvoir civil. — L'empire Romain arriva toutefois à un principe qui n'avait jamais été connu de l'antiquité : le principe de la *division du pouvoir civil et militaire* : séparation qui nous semble logique et simple, mais que les Grecs et les Romains ont mis de longs siècles à comprendre et à formuler.

Constantin distingua très nettement l'armée et l'administration, les chefs militaires et les chefs civils. Les troupes étaient subordonnées à des *maîtres de la milice, maître de l'infanterie, maître de la cavalerie,* qui avaient sous leurs ordres des *ducs,* commandant des subdivisions de région, des *comtes,* commandant des subdivisions plus petites. Cherchant à rendre impossibles les révoltes, Constantin remit tous les *pouvoirs civils* aux *préfets du prétoire.* Si un chef militaire tentait de soulever une province, il était contrarié par l'administration civile, et un préfet du prétoire ne pouvait se révolter parce qu'il n'avait pas en mains la force militaire.

Même la préoccupation de Constantin fut d'affaiblir l'armée si longtemps redoutable : il réduisit le chiffre des soldats de la légion à quinze cents hommes et divisa les légions en *troupes du palais,* de la *suite du prince, des frontières.* L'armée était diminuée et déconsidérée à l'heure où l'empire allait avoir le plus besoin de ses secours. La situation était telle, qu'on ne pouvait éviter un danger sans tomber dans un autre, comme ces malades presque désespérés auxquels on ne peut prescrire certains remèdes logques sans provoquer un autre péril.

Division des provinces; préfectures; diocèses, etc. — Reprenant en quelque sorte la tétrarchie de Dioclétien, mais avec de simples fonctionnaires, Constantin facilita l'administration en divisant l'empire en *quatre* grandes *préfectures,* dirigées par des *préfets du prétoire* (Orient, Illyrie, Italie, Gaules). Ces préfets étaient, comme nous le disions plus baut, des magistrats purement civils qui centralisaient l'administration des pays soumis à leur autorité. Chaque préfecture avait également son *maître de la milice* entièrement indépendant.

Les *préfectures*, immenses, se subdivisaient en vastes *diocèses*, administrés par des *vicaires*, ou lieutenants du préfet du prétoire. Les *diocèses* se subdivisèrent en *provinces*. Les provinces étaient gouvernées par des *proconsuls* ou des *présidents*, des *correcteurs*, etc. Les titres variaient suivant les habitudes des contrées. Les cités gardaient leur *régime municipal*, mais n'en étaient pas moins surveillées par un *comte*.



Une famille du quatrième siècle.

Au-dessous de ces puissants fonctionnaires venaient, en nombre prodigieux, les agents inférieurs dépendant de tel ou tel des grands officiers et chargés du détail des finances ou de la police. Une longue hiérarchie se constitua ainsi dans chaque préfecture, recevant les ordres, les transmettant et reportant aussi les nouvelles, les hommages ou les plaintes, mais surtout le produit des impôts jusqu'au trône impérial.

La nouvelle noblesse. — Constantin voulut que ces fonctionnaires, participant eux-mêmes de la majesté impériale, eussent des titres honorifiques d'*illustres*, d'*excellents*, de *parfaits*, de *remarquables*. La fonction anoblissait et conférait des privilèges, comme l'exemption d'impôts. A l'ancienne noblesse, à la noblesse provinciale vint donc s'ajouter la *noblesse impériale*. Et comme la vanité n'est pas le moindre défaut de l'homme, ces traditions, loin de se perdre, passeront dans le monde nouveau et durent encore.

Les classes. — La société tendait donc à se hiérarchiser plus rigoureusement qu'autrefois. Au-dessous des grands officiers et des hauts fonctionnaires, la nouvelle noblesse, puis l'ancienne, puis les hommes libres eux-mêmes, répartis en diverses catégories suivant la fortune. Il y avait surtout

les propriétaires fonciers, parmi lesquels on choisissait les membres de la *curie* de la cité, les *curiales :* ils ne devaient pas posséder moins de vingt-cinq arpents de terre. Parmi les plus riches on choisissait les *décurions*.

Les curiales. — Les *curiales*, appelés à prendre part à l'administration des affaires de la cité, appréciaient de moins en moins cet honneur accompagné de charges de plus en plus écrasantes. Le *comte*, représentant de l'empereur, ne s'ingérait point dans le détail de l'administration; il fixait la quotité de l'impôt à payer, sans se soucier de la manière dont il serait réparti. Or la noblesse était exempte de la plupart des impôts; le clergé le fut aussi. Les curiales, obligés de dresser les rôles, de recouvrer l'argent, se voyaient contraints, dans les temps de misères, de combler le déficit. Agents gratuits du despotisme, ces magistrats des cités épuisaient encore leur propre fortune quand ils avaient pressuré jusqu'à la dernière limite leurs concitoyens. Aussi les curiales cherchèrent-ils à éviter ces honneurs ruineux, en se jetant soit dans l'armée, soit dans l'Église; alors des lois précises les attachèrent à leurs propriétés et à la curie, rendant leurs services et leur détresse obligatoires.

Classes inférieures; la plèbe; les colons. — Au-dessous de ces classes venaient la *plèbe* indigente nourrie aux frais de la cité, les artisans organisés en corporations. Dans les campagnes vivaient les *colons*, classe déjà ancienne dans l'empire, mais singulièrement accrue par suite des misères du troisième siècle. C'étaient soit des affranchis, soit des cultivateurs établis, à titre de locataires, sur le domaine d'autrui, soit des fermiers libres cultivant de père en fils un domaine, soit de petits propriétaires ruinés qui avaient vendu leur champ à la condition d'y rester comme fermiers héréditaires, soit des captifs germains distribués entre les propriétaires et réduits, non en servitude, mais à l'état de colons.

Les esclaves. — Depuis le commencement de l'empire, les lois relatives aux esclaves avaient reçu de nombreuses modifications. Le maître avait perdu le droit de justice sur

l'esclave en matière criminelle. Claude, Antonin, avaien encore amélioré la législation. Constantin punit le meurtr d'un esclave à l'égal de celui d'un homme libre. Il fut dé fendu dans les ventes de séparer le mari de la femme et le enfants des parents. L'esclavage ne disparut pas, malgr l'influence du christianisme; il se transforma après l'in vasion.

Les impôts. — Le poids des impôts retombait, pa l'exemption des nobles, sur les classes inférieures. Et ce impôts étaient nombreux : 1° l'*impôt foncier* (le *cens* ou tr but), réparti suivant l'étendue des propriétés mesurées tou les quinze ans (ce que nous appellerions le cadastre); c intervalle de quinze ans se nomma l'*indiction* et devint mêm usité pour le compte des années[1]; l'Église conserva longtem l'usage du calcul par *indiction*; 2° l'*impôt personnel* (dro par tête, capitation), prélevé surtout sur les colons, serv

---

1. **Lecture : *Le calendrier romain*.** — Le calendrier actu est romain et il est utile de rappeler comment il s'est formé. Les R mains eurent d'abord dix mois, dont les noms étaient *Martius* (de *Ma* dieu de la guerre), *Aprilis* (saison où s'ouvrent les bourgeons), Mai (de *Maïa*, déesse), *Junius* (dieu), puis des noms de nombre, *cinquièm sixième, septième, huitième, neuvième, dixième* (*quintilis, sextilis, se tember, october, november, december*). L'addition des deux mois *Januari* (Janus) et de *Februarius* (peut-être mois des fièvres) porte le nombre *douze*. L'année se trouva alors divisée selon le cours de la lune, à manière des Grecs. Jules César, grâce aux travaux de *Sosigènes*, astr nome d'Alexandrie, établit la concordance de l'année civile avec le cou du soleil; ce fut l'*année julienne* ou *solaire*, qui est restée en usage qui a été seulement rectifiée en 1582 par le pape Grégoire XIII. En l'ho neur de César, le cinquième mois (*quintilis*) s'appela *Julius* (juillet); l'honneur d'Auguste, le sixième (*sextilis*) s'appela *Augustus* (août).

Mais les mois chez les Romains n'étaient pas divisés en semaines on y marquait trois grandes divisions : *calendes, nones, ides*. Po compter on disait : le *jour des calendes*, puis le 4ᵉ, le 3ᵉ, le 2ᵉ ava les nones, puis les *nones* (c'était le 5), ensuite le 8ᵉ, le 7ᵉ, le 6ᵉ, le 5 le 4ᵉ, le 3ᵉ, le 2ᵉ avant les *ides*; les *ides* (c'était le 13). Enfin on con nuait à compter à rebours en disant le 18ᵉ, le 17ᵉ, le 16ᵉ, le 15ᵉ, 14ᵉ, le 13ᵉ, le 12ᵉ, le 11ᵉ, le 10ᵉ, le 9ᵉ, le 8ᵉ, le 7ᵉ, le 6ᵉ, le 5ᵉ, le 4ᵉ, le 3 le 2ᵉ *avant les calendes* du mois suivant.

La division en semaines (*hebdomades* ou *septimanæ*) ne fut intr duite que sous les empereurs. Les jours portèrent le nom de planète *Dies solis* (jour du soleil, que les chrétiens changèrent en *jour du S*

teurs, fermiers ; 3° le *chrysargyre* (impôt en or et en argent), frappant l'industrie et le commerce (sorte de patentes); 4° les *impôts sur les successions*, *legs*, *donations*; 5° les *telonea*, impôts sur les ventes, péages, douanes ; 6° le *monopole du sel*; 7° des prestations en nature (*annonæ*) ; 8° des *réquisitions militaires*; 9° des *corvées*, c'est-à-dire un certain nombre de journées de travail pour les routes et les ponts; 10° l'*impôt militaire*, tout possesseur du sol fut astreint non pas à être soldat lui-même, mais à fournir un soldat ou plusieurs, suivant sa fortune; 11° l'or *coronaire* (aurum coronarium), offrande gracieuse, devenue obligatoire, à l'occasion de l'avènement de l'empereur. Il faudrait encore citer beaucoup d'autres impôts dont la liste variait sans cesse, mais en s'augmentant toujours. Cette série d'impôts qui alimentaient le fisc était le legs le plus durable que devait laisser l'ancienne administration.

Constantin et le christianisme ; édit de Milan (313). — L'organisation administrative de l'empire Romain coïncidait avec un changement beaucoup plus grave pour la société : le triomphe du christianisme. Fils d'une mère chrétienne, *Hélène*, habitué à voir dans sa jeunesse les chrétiens protégés par son père *Constance Chlore*, Constantin, sans être converti à la religion nouvelle, l'avait adoptée comme point d'appui dans sa lutte contre ses rivaux. Mesurant la valeur d'un culte au secours qu'il en pouvait tirer, il avait mis sur ses étendards le *monogramme* du Christ, parce qu'il voyait les dieux de l'empire impuissants à protéger ceux qui se confiaient en eux. La victoire du pont *Milvius* (312), en lui donnant la moitié de l'empire, le détermina enfin à pencher vers le christianisme. L'*édit de Milan* (313) assura à la reli-

---

gneur), *dies dominica*, dimanche; *dies lunæ* (jour de la lune), lundi; *Martis* (de mars), mardi ; *Mercurii* (Mercure), mercredi ; *Jovis* (de Jupiter), jeudi ; *Veneris* (de Vénus), vendredi; *Saturni* (de Saturne), samedi. Ce calendrier, ayant été en usage dès les premiers temps de l'Église, a été conservé par les peuples chrétiens, mais on n'a pas observé qu'en commençant l'année au 1er janvier, au lieu du 1er mars, on a enlevé leur vraie signification aux mois de septembre, d'octobre, de novembre, de décembre, qui ne sont plus les 7e, 8e, 9e, 10e, mais les 9e, 10e, 11e, 12e mois de l'année.

gion nouvelle la tolérance et l'égalité avec le culte païen. Le culte chrétien devint public ; des *basiliques* furent transformées en églises [1], et Constantin ne tarda pas à concéder au clergé chrétien toutes les immunités dont jouissaient les prêtres païens.

---

1. **Lecture : *Les basiliques transformées en églises*.** — « Les chrétiens se contentèrent de choisir parmi les monuments publics la forme qui convenait à leurs cérémonies. La *basilique*, affectée par les Romains aux transactions du négoce et à l'appareil judiciaire, bâtiment oblong divisé dans le sens de la longueur en trois nefs, et dans l'autre en deux régions, s'adapta facilement à la liturgie chrétienne. Les deux nefs latérales furent attribuées aux hommes et aux femmes ; celle du milieu reçut, dans deux enclos carrés, ici les catéchumènes, là les chantres et le bas clergé. La région supérieure, élevée sur quelques marches, fut consacrée au service divin; l'autel occupa le milieu du sanctuaire; le siège du préteur devint le trône de l'évêque; enfin les prêtres s'assirent sur un banc circulaire adossé au fond de la grande nef terminée en hémicycle. Cet hémicycle prit le nom d'*abside*. Plus tard l'abside et le chœur, le premier des enclos de la grande nef à partir de l'autel, s'allongèrent, et les bas côtés du chœur s'étendirent en forme de bras, pour figurer la croix : ce développement prit le nom de *transept*. Puis des chapelles furent percées dans les murs, sur tout le pourtour de l'église. Ainsi ces transformations successives par où passa la basilique avant de devenir la cathédrale gothique, s'opérèrent toujours sur le plan primitif donné par les architectes romains.

« La façade de la basilique était décorée d'un portique ou *porche* dont la toiture apparente s'appliquait contre un attique surmonté d'un fronton. En avant du portique s'étendait un *atrium*, cour carrée. Au milieu de la cour, une fontaine était destinée aux ablutions. La porte d'entrée était protégée par un *auvent* ou portail. Ces accessoires, qui ont graduellement disparu, furent adoptés par les Arabes.

« Nous ne trouvons plus en Gaule de basiliques latines; à peine y en existe-t-il encore quelques fragments. Mais Rome nous en présente un bon nombre qui, malgré des remaniements postérieurs, ont, intérieurement du moins, conservé la physionomie antique. Tel était, avant sa destruction par un incendie, Saint-Paul hors les murs, ouvrage du temps de Constantin; tels sont encore Sainte-Agnès hors les murs, Sainte-Croix de Jérusalem, Saint-Laurent hors les murs, Saint-Chrysogone, Sainte-Marie *in Trastevere*, Saint-Pierre ès Liens, etc. De Brosses, qui a pu voir encore la basilique de Saint-Paul, demeura stupéfait à la vue des cinq nefs, divisées par une forêt de quatre files de colonnes en marbre blanc de Paros, en albâtre, en cipolin, en brèche, en granit, en toutes sortes de matières précieuses. Constantin avait enlevé ces magnifiques supports au mausolée d'Hadrien. » (André Lefèvre, *Merveilles de l'architecture*.)

Licinius cependant conservait l'Orient et protégeait le paganisme. Constantin, après dix ans de partage, marche contre son collègue devenu son ennemi. La bataille d'*Andrinople* (323) fut une de ces actions importantes qui décident de l'avenir des sociétés. Licinius harangua ses troupes en les exhortant à combattre pour les dieux de l'empire. Constantin, plus que jamais, identifiait sa cause avec celle des chrétiens. Cette bataille était donc bien la lutte de deux religions et de deux sociétés différentes, du passé et de l'avenir. Constantin triompha et avec lui la croix. La religion chrétienne devint la religion officielle, et Constantin, sans la comprendre, encore moins la pratiquer, l'organisa et la mêla à l'État.

Organisation de l'Église ; évêchés, archevêchés, etc. — L'Église persécutée avait eu, dès les premiers temps, ses *prêtres*, ses *évêques* ou surveillants. Constantin non seulement reconnut la hiérarchie déjà établie, mais l'adapta à la hiérarchie des fonctionnaires civils et à la division des provinces. Les cités importantes reçurent des *évêques* chargés de surveiller la foi et les mœurs des prêtres de la région. Dans les cités chefs-lieux de province, des évêques eurent, à l'instar du gouverneur, prééminence sur les autres évêques : ce furent les *archevêques* ou *métropolitains*, décorés en général du *pallium* [1]. Enfin dans les grandes capitales, comme Alexandrie, Antioche, les métropolitains reçurent un autre titre honorifique, et devinrent les *patriarches*. L'évêque de Rome demeurait le chef, de moins en moins contesté, sous le nom de *pape*, de l'Église ainsi hiérarchisée. Organisation simple et puissante qui a traversé les siècles, les invasions, les guerres et les révolutions, et qui a fait de l'Église catholique une armée toujours encadrée, sauvée des périls extérieurs ou des dissensions intérieures par la force de sa discipline.

Le concile de Nicée. — Il s'en fallait pourtant que l'Église, au quatrième siècle, ressemblât à une monarchie :

1. Bande d'étoffe de laine ornée de croix et primitivement accompagnée de plaques de métal. Cet insigne est encore conféré aux archevêques par la cour de Rome.



elle était plutôt une sorte de république au milieu de l'empire : elle avait ses assemblées et tint le premier des *conciles*, dits *œcuméniques* (universels), à *Nicée*, en 325. Les évêques, venus de tous les points de l'Ancien Monde, s'y réunirent au nombre de 318, et on se montrait ceux qui portaient les cicatrices des tortures subies pour la foi. Après avoir condamné l'hérésie d'Arius, ils formulèrent d'une façon plus développée le *symbole* qui contenait la doctrine catholique et qui devait servir de lien entre toutes les communautés chrétiennes. L'Eglise s'y attacha avec une constance qui ne se démentit jamais, et parvint à transmettre jusqu'à nos âges une croyance nettement déterminée, immuable, indépendante des fluctuations humaines, des nationalités, des sectes et des partis. Le *Credo* de Nicée se chante, aujourd'hui, aux quatre coins du monde dans les églises catholiques.

Dans leur reconnaissance pour l'empereur Constantin qui mettait à leur service la force de l'administration, les évêques chrétiens ne comprirent pas le danger qu'ils faisaient courir à l'Église même en l'identifiant avec l'État et en laissant l'empereur présider lui-même les séances du concile de Nicée, comme jadis les Césars présidaient les cérémonies païennes. Le clergé trouvait bonne cette confusion de la religion et de l'empire, dès que cette confusion lui profitait. Mais il y avait là une idée fausse qui amènera plus tard bien des conflits. Sous les successeurs de Constantin même, les évêques allaient avoir à se plaindre d'empereurs ariens, et à subir de nouvelles persécutions. Ces tribulations cependant ne leur ouvriront pas les yeux, et le pouvoir spirituel demeurera confondu avec le pouvoir temporel.

Constantinople. — Bien qu'il en fût le maître, cette société religieuse paraissait déjà si imposante à Constantin qu'il abandonna, en quelque sorte, Rome à son chef. Constantin la quitta pour fonder, près de l'ancienne *Byzance*, sur les bords du Bosphore, au point où l'Europe touche presque à l'Asie, une capitale nouvelle qui serait sa ville et qu'il remplirait de sa grandeur.

D'autres considérations sans doute déterminèrent Constantin à ce grave changement. Bien que ravagé par les Perses,

l'Orient était moins menacé que l'Occident par les barbares Le centre de l'administration se trouverait plus à l'abri des surprises, et l'emplacement de Constantinople, protégée par la mer et par un contrefort des Balkans, était si bien choisi que de nombreuses invasions passeront sans succès au pied de ses murailles. Du reste l'Orient était mieux disposé à subir le despotisme que Constantin avait régularisé de manière à le rendre immuable. Cette translation de la capitale dans une ville qui par sa situation allait devenir une ville grecque, était encore une autre revanche de la Grèce. Le monde grec avait conservé sa vitalité : dès qu'il aura sa capitale, il ne tardera pas à se séparer. Même sans les invasions, le vaste empire Romain se fût divisé par cette loi qui ne permet pas aux agglomérations trop nombreuses de durer, et oppose toujours l'esprit de nationalité à l'uniformité.

Constantinople s'éleva donc sur les rives d'un golfe magnifique, la *Corne d'or*, sous un beau climat, ayant sur Rome l'avantage d'être une ville maritime, en relations faciles avec toutes les côtes de l'Asie Mineure, de la Syrie, de la Thrace, de la Macédoine, de la Grèce, certes un peu trop reculée vers le nord et vers l'orient pour conserver longtemps la domination de l'Occident, mais bien placée pour garder celle du bassin oriental de la Méditerranée. Constantin dépouilla Rome et les villes italiennes au profit de sa nouvelle cité et y entassa les chefs-d'œuvre de l'antiquité, tout en donnant à cette capitale le caractère chrétien.

Rome va déchoir au point de vue politique. Mais, en dépit des ravages des barbares, elle demeurera le centre de l'Occident, et le chef religieux qui y est resté, lui empruntant son ancien prestige politique et lui communiquant son prestige moral, en fera de nouveau une capitale universelle, la capitale de l'Église qui, pour le monde entier, sera l'Église romaine. Rome méritera bien son nom de *ville éternelle*.

La réaction païenne de Julien. — La victoire du christianisme n'avait pas été sans causer une vive irritation dans le monde païen, qui profita des discordes de l'empire après Constantin et des dissensions mêmes des chrétiens pour

reprendre l'offensive. Les chrétiens avaient fait de l'empereur le maître de la religion : ils eurent à en souffrir bien vite, sous *Constance*, qui releva l'arianisme et persécuta les évêques catholiques, puis sous *Julien*, qui, proclamé empereur à Lutèce par ses soldats, se déclara le protecteur du paganisme (360). L'ancienne religion[1] reparaissait donc avec l'appui du pouvoir, les sacrifices d'animaux étaient renouvelés, le palais et les jardins de Constantinople étaient transformés en un Panthéon dont les innombrables idoles recevaient tour à tour le culte de l'empereur. Julien était un païen fanatique, ce qu'on n'avait guère vu; il entreprit contre le christianisme une guerre d'autant plus dangereuse que, rusé, il la dirigeait avec l'aide des philosophes et des sophistes, non des bourreaux. Il en vint cependant, entraîné par l'esprit de persécution, jusqu'à défendre aux chrétiens l'enseignement des lettres profanes. Peut-être eût-il poussé plus loin cette persécution méthodique si son règne n'eût été brusquement interrompu par la blessure mortelle qu'il reçut dans une bataille contre les Perses (363).

Les hérésies ; les Pères de l'Église grecque. — Le christianisme ne rencontra plus d'autres ennemis qu'en lui-même. Dès longtemps la liberté des opinions, très grande dans les premiers siècles lorsque l'Église n'avait précisé ni son dogme, ni son culte, ni sa hiérarchie, avait produit une quantité de doctrines qui s'écartaient plus ou moins de celle des Apôtres. Mais aucune n'avait paru plus dangereuse que celle d'*Arius*, prêtre de l'Église d'Alexandrie[2], qui, en soutenant que le Fils de Dieu n'était pas en toutes choses égal à son Père, ruinait indirectement la divinité du Christ. Ce fut pour condamner cette hérésie que Constantin réunit le concile de Nicée et que les évêques introduisirent dans le *Credo* le mot

1. Elle était loin d'ailleurs d'avoir entièrement disparu. Elle se maintenait encore dans les campagnes (les *pagi*), et les habitants des campagnes, les *pagani*, demeurèrent longtemps étrangers au christianisme. Leur nom devint même synonyme de sectateurs de l'ancien culte, et nous en avons fait le mot *païens*, encore un de ces termes détournés de leur sens primitif.

2. Arius (280-336)



onsubstantiel, déterminant l'identité de substance entre le ère et le Fils et maintenant ainsi l'unité de Dieu dans la rinité des Personnes.

La sentence du concile de Nicée ne tua point l'arianisme, ui avait recruté de nombreux disciples en Orient. En vain es plus illustres docteurs de l'Église, comme *saint Athanase*[1], atriarche d'Alexandrie, opposèrent-ils aux Ariens la résisnce de la parole et des écrits et, lorsque les Ariens eurent ouvé un protecteur dans l'empereur Constance, la fermeté ans les épreuves et l'exil; les Ariens triomphèrent longmps, au quatrième siècle, et les *Pères de l'Eglise grecque*, *int Grégoire de Nazianze*[2], *saint Grégoire de Nysse*[3], puis éloquent *saint Basile*[4], ne cessèrent de le combattre en des crits où la beauté du style égalait la solidité du fond. La ttérature chrétienne naissait avec eux, vivifiée par une foi dente, mais revêtant les formes les plus pures de l'antiuité grecque dont les Pères de l'Église avaient été les sciples assidus aux écoles d'Athènes et d'Alexandrie. Saint sile s'était même rencontré à l'école d'Athènes avec Julien, ns lequel il avait pu deviner un futur et dangereux nemi des chrétiens. Les Pères de l'Église grecque devaient core voir, à la fin du quatrième siècle et au commenceent du cinquième siècle, se joindre à leur docte phalange lui qui par son éloquence mérita d'être appelé saint Jean *a bouche d'or*, *saint Jean Chrysostome*, et qui joua un rôle

---

1. Saint Athanase (296-373), patriarche d'Alexandrie en 326, exilé, ppelé plusieurs fois sous les successeurs de Constantin. Il a laissé des nmentaires sur la Bible et des ouvrages contre les Ariens.

2. Saint Grégoire de Nazianze, né près de Nazianze en Cappadoce (328). mmé archevêque de Constantinople par Théodose, mais ayant rencontré e vive opposition, il retourna en Cappadoce, où il continua ses travaux théologie.

3. Saint Grégoire de Nysse (331-397), frère de saint Basile.

4. Saint Basile (329-379), né à Césarée en Cappadoce, était retiré dans e solitude du Pont, où l'on vint le chercher pour le faire évêque de sarée malgré sa résistance; il lutta avec énergie contre les Ariens et npereur Valens qui les soutenait. Il a laissé un grand nombre d'*hoelies* et de *traités de morale*.

à la fois politique et religieux dans les premiers temps d l'empire byzantin[1].

Les Pères de l'Église latine.— L'Occident, quoique moi troublé que l'Orient par les hérésies, eut aussi ses éloquen docteurs. La Gaule entendit la voix de *saint Hilaire* de Po tiers[2], qui défendit la doctrine catholique contre les Arie et fut même banni par l'empereur Constance. C'est un d apôtres les plus vénérés des Gaules, et c'est lui qui distingu encouragea *saint Martin*, le créateur des premiers mona tères de notre pays, le prédicateur des campagnes, où abattit ce qui restait d'idoles et fonda des paroisses. *Sai Ambroise*[3], quoique né en Gaule, fils d'un préfet de la Gau méridionale, illustra l'Italie et le siège de Milan, où il f appelé par l'acclamation populaire. Ses vertus, sa charit sa haute intelligence et la force de ses discours lui assur rent une telle autorité, qu'elle s'imposa aux empereu mêmes. Théodose dut fléchir devant elle, lorsque sai Ambroise lui interdit l'entrée de l'église de Milan : exemp bien nouveau que celui d'une force purement morale trion phant de la force matérielle et contraignant le maître d monde au repentir et à la pénitence.

Au milieu du sixième siècle était né dans la Dalmatie cel qui devait devenir si célèbre sous le nom de *saint Jérôme*

---

1. Saint Jean Chrysostome (347-407). Son éloquence sauva les hal tants d'Antioche de la colère de Théodose. Nommé par Arcadius arch vêque de Constantinople, il entreprit une réforme vigoureuse de s Église et intervint activement dans les grandes questions politiques ces temps troublés. Quoiqu'il eût à se plaindre du ministre Eutrope, le sauva, après sa chute, de la fureur populaire. Saint Jean Chrys stome, à cause de son attachement à l'orthodoxie et de la franchise av laquelle il censurait les scandales de la cour, fut exilé par l'impératri Eudoxie, rappelé, exilé de nouveau en Asie, et mourut victime d mauvais traitements qu'il avait subis (407). L'Église l'honore comme martyr.

Lire sur toute cette période les intéressants *Récits de l'histoi romaine au cinquième siècle*, par Amédée Thierry.

2. Saint Hilaire, né à Poitiers dans le commencement du quatrièn siècle, mort en 367.

3. Saint Ambroise (340-397).

4. Saint Jérôme (340-420).



partenant à une famille riche, il put de bonne heure ir à Athènes étudier les lettres et la rhétorique. Converti a foi chrétienne, il visita l'Orient, l'Occident, puis s'éta- en Orient, où il chercha une solitude en Syrie. Mêlé à tes les controverses, consulté par tous, il devint comme guide, le directeur universel des consciences. Admirateur housiaste des Écritures, il en recueillit les manuscrits, rit l'hébreu et entreprit un travail de rectification, de nmentaires, de traduction, qui fixa l'attention des évêques alut à son interprétation d'être acceptée comme officielle : t la version qu'on appelle la *Vulgate*. L'Orient demeura le en grande partie à la version grecque des Septante, s la version latine de saint Jérôme devint populaire en ident. D'illustres Romaines, qui s'étaient arrachées au nde et vouées à la vie religieuse, Paula et sa fille Eusto- a, avaient aidé saint Jérôme dans ses immenses travaux, iant et recopiant les manuscrits, les collationnant. *la*, même avant de quitter Rome, avait étudié la langue raïque. Saint Jérôme, fasciné par les souvenirs de la ée, avait transporté son ermitage à Bethléem, sans cesser udier, d'écrire, de combattre. Bethléem devint comme centre intellectuel, et saint Jérôme ne put suffire à une e correspondance qui s'étendait au monde entier et qu'il ongea jusqu'à une extrême vieillesse, car il mourut à re-vingts ans.

rôme avait vu commencer les invasions et assisté à des eversements qui lui rappelaient les malheurs des Juifs, vement décrits par les prophètes. Il avait aussi corres- du et même rompu quelques lances avec un jeune orateur rique, *Augustin*, qui devait être le plus savant et le plus ond théologien de l'Église latine[1]. Converti par saint roise et surtout par l'influence de sa pieuse mère Moni- Augustin apporta, dans la défense de la foi qu'il avait rassée après mûre réflexion, une fougue tout africaine. nême temps son exquise sensibilité lui faisait mieux prendre qu'à d'autres le côté mystique du christianisme,

---

Saint Augustin (354-430).

et l'amour de Dieu s'empara de ce cœur avec autant de foi que jadis l'amour du monde. Des études philosophiqu continuées avec ardeur toute sa vie le mirent aussi à mêr d'aborder les plus graves problèmes, et ses savants trava lui valurent une célébrité telle, qu'il fut réclamé par l'Égl d'Hippone (aujourd'hui Bône) pour être son évêque. Il cor battit avec force les erreurs des *Manichéens*[1], qu'il avait lon temps partagées, et celles du Breton *Pélage*[2], qui, en exalta le libre arbitre de l'homme, ruinait l'efficacité de la grâ divine. Il attaquait aussi la sévérité désespérante des *Don tistes*[3]. Athlète vaillant, logicien serré, écrivain élégai Augustin fut la lumière de l'Église d'Occident, tout en re tant le pasteur humble et dévoué de sa modeste égli d'Hippone. Lorsqu'il fallut résister aux Vandales, Augusti à soixante-seize ans, prodiguait ses soins aux combattants aux blessés, et il n'eut pas du moins la douleur de vo les barbares pénétrer dans sa ville, car il mourut dans troisième mois du siège. « Malgré le mérite inégal de s ouvrages, dit Villemain, malgré tout ce que la rouille quatrième siècle mêle au génie d'Augustin, la vie et les trava de Bossuet font seuls comprendre l'évêque d'Hippone[4]. »

---

1. Les Manichéens, pour expliquer la présence du mal dans le mon le personnifiaient et en faisaient un dieu luttant contre le dieu du bie Cette dualité des deux principes, bon et mauvais, avait été évidemme inspirée à *Manès*, qui vécut en Perse dans le troisième siècle de l'é chrétienne, par les anciennes doctrines de Zoroastre. La doctrine mar chéenne se perpétua durant tout le moyen âge et devint en France fond de la doctrine de l'hérésie des Albigeois.

2. Pélage était originaire de la Grande-Bretagne. Il vint à Rome ve l'an 400. Il niait le péché originel, et soutenait que les chrétiens, vena au monde sans tache, pouvaient par leur seule volonté, sans la grâc mériter le salut. Sa doctrine, qui fut propagée par son disciple Célesti et condamnée par plusieurs conciles, entre autres celui de Cartha (419), troubla longtemps l'Église. Le *semi-pélagianisme*, doctrine Pélage un peu mitigée, fut également condamné, et saint Augustin combattit avec vigueur.

3. La secte des *Donatistes* tirait son nom de deux évêques d'Afriqu du nom de *Donat*, qui, au quatrième siècle, prétendaient enseigner véritable doctrine des apôtres et changeaient le caractère donné christianisme par l'Église.

4. Villemain, *Tableau de l'éloquence chrétienne au quatrième siècle*

Les cénobites. — On voyait alors commencer la *vie monastique*[1]. Dans les solitudes de l'Égypte, principalement dans la Thébaïde, dès le troisième siècle, de pieux solitaires ou *anachorètes*[2], comme *Paul* (235-340), cherchent à atteindre par l'*ascétisme*[3] le plus haut degré de perfection morale. Ils en arrivaient à une exaltation qui les entraînait à des singularités vraiment étonnantes, comme celles de *saint Pacôme* (292-348), ne dormant que debout appuyé contre un mur; de *Siméon le Stylite,* vivant, en Arabie, au sommet d'une colonne et se condamnant à ne point changer de position, etc. Puis ils se rassemblent en communautés, les *cénobites*[4]. *Saint Antoine* fonda les premières et mourut, en 356, à l'âge de cent cinq ans, vénéré des chrétiens et des païens.

De ces retraites sortent des commentaires, des copies des Écritures, des livres avidement recherchés par la société religieuse. Les femmes mêmes prennent part à cette passion de la solitude et de l'étude. D'illustres Romaines, comme *Fabiola,* partagent leurs biens aux pauvres, fondent des hôpitaux et se vouent à la vie religieuse. Des *Marcella,* des *Paula,* des *Asella,* des *Furia,* remontant, par leurs ancêtres, aux anciennes *gentes,* donnent l'exemple du renoncement, de la charité, de la prière. Dans cette société où la corruption n'a pu s'arrêter, des principes sains et vigoureux s'établissent, à l'abri desquels le monde pourra se relever.

Causes de la ruine définitive de l'empire Romain et du succès des invasions. — Il ne devait pas se relever avec les mêmes populations. Non que cela fût impossible, comme on l'a dit, mais l'empire Romain ne pouvait pas résister plus longtemps à la pression qu'exerçaient sur toutes les frontières les peuples barbares.

L'organisation de Dioclétien et de Constantin était venue trop tard. Elle n'avait fait qu'aggraver les maux des provinces, surtout en Occident, où les invasions étaient le plus

---

1. Du mot grec *monos*, seul.
2. Hommes qui se mettent à part.
3. Exercice.
4. Mot grec qui veut dire « vie en commun ».

frequentes. Ce grand luxe de *fonctionnaires privilégiés* ne faisait que diminuer le nombre des contribuables, en augmentant les dépenses. Les *impôts* pesaient de plus en plus lourds sur des masses moins considérables. Les curiales, même en sacrifiant leur fortune, n'arrivaient pas à combler le déficit et tombaient dans les classes pauvres ou dans le colonat. Les *classes moyennes* disparaissaient, comme au temps des Gracques. Les paysans se révoltaient, et les *bagaudes* ajoutaient leurs ravages à ceux des barbares. La misère amenait la *dépopulation*.

Elle tuait aussi le *patriotisme*. Rome avait justifié son empire en assurant au monde la paix et la prospérité. La prospérité et la paix s'évanouissant, il n'y avait plus de raison pour se rattacher à Rome. Le titre de Romain, universellement répandu depuis Caracalla, n'avait plus rien de flatteur et ne valait plus de protection. Aussi les provinces voyaient-elles sans indignation arriver de nouveaux maîtres qui ne pouvaient être plus durs que Rome elle-même. Dans beaucoup de pays on ne se défendait pas contre les barbares.

Et d'ailleurs comment l'eût-on fait? L'*esprit militaire* n'avait pas été entretenu : les légions, recrutées à prix d'argent, comptaient une foule de soldats barbares, et, dans les derniers temps, des Francs, des Goths commandent les armées, disposent de l'empire. L'infiltration préparait la grande invasion.

En face de ces misères, un luxe inouï dans le palais, de grands trains de chevaux et de voitures magnifiques, les fêtes, les jeux des cirques, les combats de gladiateurs, auxquels couraient même des chrétiens, en dépit de la défense de l'Église. Cette société rappelait par ses vices la fin d'un monde et par ses qualités en présageait un nouveau, offrant tous les contrastes, la lutte des sectes chrétiennes et les derniers assauts de la philosophie païenne, des poètes de décadence à côté d'éloquents évêques, la grammaire, la rhétorique se partageant avec les Ecritures la faveur des lettrés, des milliers d'officiers qui courtisaient le prince et des évêques qui le rudoyaient, les persécutions en même temps que le spectacle des vertus les plus hautes et de la charité la plus

évangélique. L'empire n'avait plus de romain que le nom : sa capitale était grecque, la cour orientale; les plus belles œuvres de la littérature s'écrivaient en grec. De l'ancienne religion il ne restait plus qu'une mythologie abandonnée même des philosophes, et de l'ancienne Rome, que des titres sans valeur, des mots sans portée, des traditions faussées et des souvenirs qui ne semblaient plus assez forts pour intimider les barbares !

Le partage de l'empire entre les deux fils de Théodose, *Arcadius* et *Honorius* (395), n'était que la consécration d'un fait accompli depuis longtemps, mais c'était la *fin de l'empire*. L'*empire d'Occident*, le véritable empire romain, allait périr en moins d'un siècle (395-476). Celui d'Orient se maintiendra encore jusqu'à la fin du moyen âge, mais ce sera l'*empire grec* ou *byzantin*, comme nous disons.

Ce que Rome a donné au monde. — L'histoire de l'empire Romain occupe une place considérable dans celle de l'humanité. Rome a mis sept cents ans à conquérir le monde. Elle l'a gouverné près de cinq cents ans.

Elle a conquis l'univers, tout en étant soumise à un régime de *liberté*, parce qu'elle savait *discipliner* cette liberté, faire plier l'*intérêt particulier* devant l'*intérêt général*, mettre l'accord entre les classes, imposer aux citoyens les vertus privées et publiques. Rome républicaine a donné de grandes leçons de *valeur*, d'*abnégation*, de *patriotisme* et d'*amour de la liberté*.

Sans doute elle a perdu ensuite ces vertus et a donné l'exemple des plus affreuses *guerres civiles* comme de la *tyrannie* la plus stupide sous les pires empereurs. Aux fortes maximes de liberté qui avaient fait sa gloire, elle avait substitué de déplorables *traditions despotiques*. Rome impériale fut *servile* et *corrompue*. Mais elle a *pacifié* et *civilisé* le monde ancien. Elle a aussi formulé les *traditions administratives*, maintenu, répandu les *traditions municipales* qui seront sans doute oubliées quelque temps, mais qui revivront.

Rome, en outre, a créé la science du *droit* et la *science militaire*. Elle a laissé des *monuments* qui témoignaient de

sa sollicitude pour les intérêts matériels, une *littérature* re
marquable, quoique moins originale que celle de la Grèce
et qui a profondément pénétré les littératures modernes. En
fin Rome a laissé au monde le *christianisme*, qu'elle adopt
après l'avoir longtemps combattu.

Rome représentera donc aux yeux des populations nou
velles la *civilisation ancienne*, qu'elle résumait, et la *civilisa
tion chrétienne*, qu'elle ébauchait, unissant ainsi et concilian
déjà deux des éléments d'où devait sortir la civilisation mo
derne.

Le legs de l'antiquité. — Il est difficile, sans répéter c
que nous venons de dire, de préciser la nature du legs laiss
au monde par le monde ancien. Ce qui frappe le plus che
les anciens, c'est la forte notion de l'*État*. Ce que les an
ciens appelaient *liberté* doit s'entendre de la liberté politiqu
seulement. Ils n'ont pas connu non plus l'*égalité*. Partou
en Grèce comme à Rome, dans les républiques ou sous l'em
pire, des aristocraties, des classes, des inégalités profonde
au point de vue politique et au point de vue social, partou
l'esclavage. La religion païenne, malgré les tendances philo
sophiques et les maximes généreuses de quelques écrivain
n'était qu'une *religion* de crainte. La civilisation ancienne
été trop *exclusive*, trop *égoïste*, trop *dure*.

Elle fut toutefois des plus brillantes, car elle a connu le
raffinements de l'esprit et les jouissances de l'art. Elle a ou
vert aux hommes les sources de la poésie, de la philoso
phie, de l'histoire, de l'éloquence. *Elle a formé, en un mo
l'esprit humain*. Il lui a manqué pourtant la science. Le
anciens, ces raisonneurs si pénétrants, n'ont eu ni le gén
de l'observation, ni celui des découvertes.

Les Grecs furent des artistes, les Romains des soldats e
des politiques. Or la politique, la valeur militaire, l
génie de l'art ne suffisent point pour achever la vraie so
ciété. Il faut, dans le caractère de l'individu comme dan
celui de la nation, chez le citoyen et dans le peuple, u
sentiment de dignité et de personnalité, une heureus
conciliation entre la liberté de chacun et la liberté de tous
une moralité vraie, non de surface et de rhéteur, mais in

time et profonde. C'est là principalement ce qui manqua aux Grecs et aux Romains, sans parler de l'industrie arrêtée dans son essor par l'esclavage et de la science entravée par la rêverie.

Pour être justes, n'oublions pas que les Grecs et les Romains avaient tout à faire. Ils ont fait beaucoup et nous ne pouvons refuser de les reconnaître, en beaucoup de choses, comme nos maîtres. Si même, depuis quelques siècles, la civilisation, violemment interrompue, a repris sa marche rapide, elle le doit à la force que les esprits modernes ont acquise par l'étude de l'antiquité. Ce sont les anciens qui ont allumé le flambeau, qui l'ont tenu bien haut; mais, lorsqu'il est tombé de leurs mains, il ne s'est pas éteint tout à fait : nous n'avons eu qu'à le secouer, comme ces torches dont on ravive la flamme en les agitant, et il a brillé de nouveau, plus radieux et plus ardent, puisqu'il éclaire aujourd'hui le monde entier.

RÉSUMÉ

Trois grands changements s'accomplissent au quatrième siècle et transforment l'empire et la société romaine : 1° la *réorganisation administrative* qui fait de l'empire une monarchie régulière, savamment hiérarchisée; 2° le triomphe du *christianisme* (édit de Milan, 313) qui devient, sous Constantin, la religion de l'empire et voit sa hiérarchie adaptée à la division politique des provinces; 3° la translation de la *capitale à Constantinople*, qui prépare la séparation de l'Occident, déjà très menacé par les barbares, et facilite au chef de l'Église catholique l'établissement de sa prééminence : c'est lui qui hérite de Rome.

Ces changements survenaient trop tard pour relever l'empire, troublé sans cesse par les *rivalités de prétendants*, les *incursions des barbares*, écrasé sous les *impôts*, rendus plus lourds par la création de nombreux fonctionnaires, mal défendu par des *armées mercenaires* et *mêlées de barbares* et par des populations sans *patriotisme*.

En 395 le partage fait entre les fils de Théodose est définitif. Il y a deux empires, l'un d'*Orient*, l'autre d'*Occident*, et celui-ci ne va pas tarder à succomber.

Tableau sommaire de la monarchie impériale sous Constantin.

	EMPEREUR (autorité absolue, politique et religieuse).						
Pouvoir central. Grands dignitaires formant le *consistoire sacré*.	Comte de la chambre sacrée. (Surveillance du palais.)	Comte des domestiques (Maison militaire.)	Maître des offices. (Police générale et administrative.)	Comte des sacrées largesses. (Finances.)	Quæstor. (Lois, justice.)	Maître de la milice. (Guerre.)	Comte du trésor privé.

	4 Préfectures : *4 préfets du prétoire* (magistrats civils).				*4 maîtres de la milice.*
	ORIENT	ILLYRIE	ITALIE	GAULES	Dans chaque préfecture :
Administration provinciale.	6 diocèses.	2 diocèses.	3 diocèses	3 diocèses.	Maître de l'infanterie. / Maître de la cavalerie.
	(6 *vicaires*).	(2 *vicaires*).	(3 *vicaires*).	(3 *vicaires*.)	*Ducs* et chefs de légions. / *Ducs*.
	49 provinces.	12 provinces.	30 provinces.	29 provinces. (dont 17 pour la Gaule seule.)	*Armée*.
	(*Proconsuls*) ou présidents.	(*Proconsuls*) ou présidents.	(*Proconsuls*) ou présidents.	(*Proconsuls*) ou présidents.	Légions du palais.
	Cités.	Cités.	Cités.	Cités.	— de la suite du prince.
	Comte et *décurions, curiales*.	Id.	Id.	Id.	— des frontières.

Tableau synoptique de la civilisation romaine.

SIÈCLES	POLITIQUE	LETTRES ET ARTS	
Temps primitifs.	Pélasges, Étrusques, etc.	Antiquités de la civilisation étrusque, tombeaux.	
8e siècle avant l'ère chrétienne.	Fondation de Rome (754). La *gens*, les *curies*, les *tribus*, le *sénat*, le *roi*.		
6e siècle.	Institutions de Servius Tullius (578-534). — Le peuple partagé en 6 *classes*. Les classes divisées en *centuries*. Chute de la royauté (510). La République. Le *Consulat*.		
5e et 4e siècles.	Conquête de l'Italie. Lutte des patriciens et des plébéiens. Les plébéiens obtiennent le *tribunat* (493), — l'*égalité civile* (450), — l'*égalité sociale* (445), — l'*égalité politique* (366), — l'*égalité religieuse* (302).		
3e siècle.	Guerres puniques. (264-146.)	Livius Andronicus. — Ennius. Névius. — Plaute.	
2e siècle.	Conquête de la Macédoine, de la Grèce, de l'Asie Mineure, de l'Afrique, de l'Espagne. Organisation des pays conquis. — *Droit de cité*, *Droit latin*, *Droit italique*. Tentatives de réformes des *Gracques* (133-121).	Térence. Caton le Censeur. Tibérius et Caïus Gracchus.	
1er siècle.	Guerres civiles. — Transformation de la République. — *L'Empire* (30 av. J.-C.).	Lucrèce. — Cicéron. — Salluste. — César. — Tibulle. Tite-Live. — Virgile. — Horace. — Ovide. — Properce.	
Ère chrétienne. 1er siècle.	L'Empire. — République fictive. — La *maison d'Auguste* (31 av.-68 ap. J.-C.). — Les *Flaviens* (70-96).	Perse, Lucain, Sénèque le Rhéteur, Sénèque le Philosophe, Pline l'Ancien.	Monuments. — *Le Panthéon. Le Colisée. L'arc de Titus.*
2e siècle.	Les *Antonins*. (96-192.)	Tacite, Juvénal, Justin, Quintilien, Pline le Jeune, Le *droit*, Salvius Julianus, Gaïus.	*La colonne Trajane. Les arènes de Nîmes, etc.*
3e siècle.	Anarchie.	Papinien, Paul, Ulpien, Tertullien.	*L'arc de Septime Sévère.*
4e siècle.	Réorganisation de l'Empire sous Dioclétien et Constantin. — L'administration. — Triomphe du christianisme (313).	Les Pères de l'Eglise grecque : St Athanase, St Grégoire de Nazianze, St Basile, St Jean Chrysostome. Les Pères de l'Eglise latine : St Jérôme, St Ambroise.	



Crypte mérovingienne (église de Jouarre).

LIVRE IV

LE MOYEN AGE

CHAPITRE XV

LES INVASIONS — LA SOCIÉTÉ GERMANIQUE

ommaire : Le moyen âge. — Les races nouvelles. — Les Germains; vie agricole et guerrière. — La famille germanique. — La bande germanique. — La royauté germanique; les assemblées ou malls. — La justice. — Principe de la personnalité. — L'esclavage chez les Germains. — La religion. — Les royaumes barbares, Wisigoths, Vandales, etc., destruction de l'empire d'Occident (476). — Les Ostrogoths; Théodoric. — Les lois barbares. — Décadence des royaumes barbares. — Suprématie militaire des Francs. — La société franque et romaine; la royauté. — Les classes. — Les finances; la justice. — L'Église et la société barbare; les évêques. — Le droit d'asile; la tonsure; les clercs. — Les conciles; l'excommunication. — Richesse de l'Église. — Les monastères. — La papauté. — Alliance des rois francs avec l'Église; avènement des Carolingiens; la puissance temporelle des papes. — L'Europe au huitième siècle.
ctures : La mythologie germanique. — La loi salique. — Les monastères.

Le moyen âge. — Le *moyen âge*, c'est l'âge interméiaire entre la civilisation antique et la civilisation moderne. n'a pas été donné à l'homme de marcher, sans reculer, vers progrès matériel et moral. Au cinquième siècle de l'ère rétienne, une nuit profonde succède à la vive clarté jetée ar Athènes et par Rome. Des peuples longtemps maintenus dehors du monde civilisé l'envahissent, détruisent les lles et les monuments, pillent les églises, rançonnent et sservissent les citoyens et ramènent avec la misère l'ignonce stupide. L'invasion commencée par bandes, dès l'anée 240, se poursuit par masses, durant tout le cinquième ècle, et se prolonge même dans le sixième. Lorsque l'in-

vasion du Nord semble terminée, commence l'invasion, toute différente, des peuples du Midi. L'empire grec à son tour est démembré. Le monde se trouve donc partagé entre des nations et même des religions nouvelles. Alors commence un travail de réorganisation qui se continue péniblement durant plusieurs siècles, jusqu'à ce qu'il se précipite à partir du quinzième siècle.

C'est ce travail difficile d'amalgame entre les races et les traditions, cet effort de la civilisation étouffée pour ressaisir ses vainqueurs, qui constitue le moyen âge ou l'enfance laborieuse de la société nouvelle. Des invasions sans nombre, des guerres sans fin, des misères sans nom, voilà ce que l'histoire présente pendant plus de cinq siècles (du cinquième au onzième). Il semble que la société humaine dissoute ne pourra plus se reconstruire et que le monde revient au temps des Pélasges. Mais tous les éléments confus et mêlés se coordonnent, des nations se dessinent, les esprits se réveillent, la science se ranime et, après un long assoupissement, l'humanité renaît au quinzième siècle et la civilisation moderne commence à s'épanouir.

Il serait donc injuste de ne point tenir compte du long travail du moyen âge, période longtemps trop décriée. Il ne faut non plus, sous l'empire de préjugés ou de passions politiques, se laisser entraîner à une admiration excessive de certains dehors brillants d'une société qui se dégagea vigoureuse de la barbarie et séduisante par les grâces naïves de la jeunesse. Au moyen âge, comme dans toutes les périodes intermédiaires, on vit les violences et les injustices à côté des plus nobles vertus, un ordre apparent au-dessus d'une affreuse confusion, des conséquences contraires aux principes, un choc affreux des idées et des peuples agités comme dans un immense creuset où l'on ferait fondre différents métaux et où l'or serait mêlé au cuivre. Rien n'est difficile comme de suivre en pleine ébullition une société qui se formait de tant d'éléments divers.

Les races nouvelles. — Quelles sont d'abord les races qui viennent ainsi renouveler l'ancienne population ? On en distingue trois : la race *germanique* et la *race slave*, sorties

d'ailleurs de la même souche arienne que les populations de la Grèce et de Rome, puis la race *tartare*, issue d'un croisement de la race blanche et de la race jaune. Cette race artare est à peu près réfractaire à la civilisation (nous disons à peu près, car, en l'état actuel du monde, on ne désespère plus d'aucune race). Elle ne joua qu'un rôle de destruction, en donnant pourtant naissance, par des mélanges de plus en plus fréquents avec la race blanche, aux Bulgares, aux Turcs, aux Finnois.

Ce sont les deux autres races qui ont peuplé et modifié l'Europe. Longtemps les *Slaves* (Sarmates, Quades, Vénèdes, Lètes ou Polonais, Esclavons, Tchèques ou Bohêmes, Serbes, Moraves, Russes, Bosniens, Croates) sont restés à l'arrière-plan. Mais, grands, forts, remarquables par la régularité de leurs traits et par leur vive nature, leur souplesse, leur intelligence, ils devaient relever la tête et constituer plus tard les peuples de l'*Europe orientale* et même *centrale*. Les *Germains*, les plus voisins de l'empire, cantonnés depuis longtemps entre le Rhin et l'Elbe, et, par la branche des *Goths*, s'étendant jusqu'à l'Oural, furent les plus actifs destructeurs de l'empire et les créateurs des nations de l'*Europe occidentale*. Ce sont eux surtout qu'il importe d'étudier, car, en dépit de savants modernes qui voudraient rattacher presque exclusivement la société moderne à la société romaine, notre type physique, nos langues, nos lois et nos idées nous défendent de renier nos origines germaines.

Les Germains; vie agricole et guerrière. — Loués ou rabaissés outre mesure, vantés par Tacite qui opposait leurs mœurs simples à la dégradation romaine, exaltés par les Allemands qui se glorifient d'en descendre, dénigrés par les partisans des races latines, les Germains ne méritent ni ces éloges ni ces dédains exagérés. De race arienne, à peu près semblables aux Gaulois qui les avaient précédés sur la route de l'Occident, grands, blonds, forts, ils étaient restés au premier degré de la vie sociale. Chasseurs et guerriers, courant par bandes, ils étaient nomades dans l'étendue du pays qu'ils occupaient. Ils cultivaient la terre, mais en changeant de cantons, après la récolte, et l'ou

croit qu'ils n'avaient point la propriété individuelle parc qu'ils considéraient la terre comme divine. Leurs cabane étaient dispersées, ce qui n'étonnera personne de ceux qu ont voyagé en France et rencontré des villages aux maison clairsemées et longs d'une lieue. Les Germains cultivaier par nécessité, mais ils préféraient la guerre et le pillage.

La famille germanique. — Est-ce à dire que ces peuple n'avaient aucune organisation sociale et politique? Tant s'e faut. Ils avaient le sentiment et le respect de la famill « Les Germains, dit Tacite, sont presque les seuls de tous le barbares qui se contentent d'une seule épouse. » L'épous n'apportait point de dot à son mari, c'est l'époux qui appor tait une dot à sa femme (*morgengab*). Tacite proclam encore le respect dont les Germains entouraient la femm « Ils lui accordaient, dit-il, quelque chose de saint et d prévoyant et ne négligeaient ni ses conseils ni ses insp rations. » Associée de son mari, l'épouse partageait ses tra vaux et ses périls. Pendant les combats elle restait sur le chariots, mais, si les guerriers reculaient, on voyait le femmes se précipiter à leur secours, les ramener au comba ou succomber avec eux.

La puissance maritale et paternelle n'était qu'une *tutell* Notre code civil a adopté le principe de la garde ou mai bournie (*mundium*), né des mœurs germaniques, suivi pa le droit coutumier et qui règle les rapports de famille su le besoin de protection du faible et sur la garantie que do nent l'affection et la tendresse des parents[1]. L'enfant dev nait majeur à quinze ans : on l'admettait alors au nomb des guerriers ; il était libre. Les enfants héritaient des bie

---

1. « Le code de Gondebaud (501 ap. J.-C.) est le premier monume écrit de l'Europe qui ait légalement institué la famille d'après les lie du sang ; formulé en loi positive le principe d'émancipation de l'homm en le proclamant *sui juris* à l'âge de majorité ; fait de l'épouse u associée du mari ; réservé, dans la succession de celui-ci, des droi pour la veuve. Ce code a fait plus : le premier il a proclamé la tutel légale de la veuve sur ses enfants, initiant ainsi la femme à tous l droits de la vie civile, à la plénitude de ses droits de mère. » (Valent Smith, ancien conseiller à la Cour d'appel de Paris, *De la famille ch les Burgondes.*)

du père et se les partageaient également. Il n'y avait point de testament. La fille était admise comme ses frères au partage de tout ce qui était *meuble*. Elle était exclue de celui de la *terre salique*, expression mal définie, sur laquelle on n'a pu se mettre d'accord, mais qui paraît avoir désigné une terre noble, acquise par la conquête.

La bande germanique. — Bien que ces peuples paraissent avoir eu un vif sentiment de l'égalité, les documents signalent l'existence d'une noblesse héréditaire[1], mais ces familles avaient beaucoup diminué au moment de l'invasion[2]. Toutefois on voit les Germains, comme jadis les Gaulois, groupés autour d'un chef de bande, qu'ils suivent au combat, et auquel c'était une honte de survivre s'il tombait sur le champ de bataille. C'est le dévouement de l'homme à l'homme qui constitue chez les Germains une *clientèle guerrière* et fière, si différente de la clientèle pacifique et servile des Romains. Les chefs ne sont les maîtres qu'au combat : le lendemain ils ne sont que les égaux de leurs soldats et partagent avec eux le butin ; ils n'ont rien en dehors de leur lot.

La royauté germanique ; les assemblées ou malls. — Ce n'est pas que les Germains n'obéissent à personne. Ils ont des *rois* qu'ils tirent, selon Tacite, des familles les plus nobles. Ces rois n'entreprennent rien sans consulter l'assemblée générale de la nation, le *mallum* ou mall, assemblée tumultueuse où chefs et guerriers, rangés comme pour le combat, écoutent les propositions du chef et les approuvent en frappant leurs lances contre les boucliers : liberté bruyante et orageuse, mais qui ranimera de son souffle puissant le vieux monde endormi dans la servitude orientale.

La justice germanique. — C'est encore l'assemblée ou le conseil des chefs qui juge les crimes les plus graves. Pour les moindres crimes et les délits, les chefs des cantons (ou *pagi*) parcourent la contrée, tiennent des assises et jugent

1. Codes des Bavarois, des Thuringiens, des Frisons, des Anglo-Saxons.

2. Au sixième siècle il en restait quatre chez les Bavarois, deux chez les Goths, un chez les Francs.

Voir Fustel de Coulanges, *Histoire des institutions politiques de l'ancienne France*, t. I.

l'accusé devant ses *égaux* et ses *pairs*. Au reste cette justice était peu occupée, car on ne poursuivait que les crimes contre la société, le crime de lâcheté le seul entraînant la peine de mort.

Quant aux attaques contre les personnes, aux délits ou crimes privés, la famille outragée poursuivait la vengeance, non seulement contre le meurtrier, mais contre la famille tout entière, solidaire du crime. On évitait les conséquences de cette vengeance par la *composition*, en réparant pécuniairement le dommage causé, car un meurtre, pour les barbares, n'était qu'un dommage, et il ne leur venait pas à l'idée qu'il y eût là une violation de la loi morale. Le prix variait avec le rang et la richesse de la victime : c'était le *wergeld* (prix de l'homme) ou *wehrgeld* (prix de la guerre).

Principe de la personnalité. — Personnalité et indépendance de la famille, personnalité et indépendance de l'individu, tels étaient les sentiments profondément empreints dans le cœur des Germains qui, partout où ils passeront, garderont leurs lois et maintiendront leur droit personnel à la vengeance de leurs injures. L'individu est tout, ose tout, se dévoue à un chef parce que ce chef lui plaît, mais demain se dévouera à un autre. C'est un guerrier complètement étranger à l'idée de citoyen.

L'esclavage chez les Germains. — Si fier qu'il fût de sa liberté, le Germain pouvait la perdre (captivité, dettes, jeu), mais, chez ces peuples, l'esclavage n'a point le même caractère que chez les Romains. D'abord simples et grossiers, les Germains n'ont pas besoin autour d'eux d'une armée d'esclaves : aussi les relègue-t-on à la campagne; à eux le soin de labourer, de moissonner, à eux les corvées tandis que l'homme libre chasse ou guerroie. Ces esclaves ressemblaient donc beaucoup à des colons et se confondaient presque avec ces colons ou *lites* que les conquérants obligeaient de cultiver le sol pour eux. « Frapper un esclave, dit Tacite, le charger de fers, est chez eux une chose rare ; ils les tuent quelquefois, non par une suite de leur sévérité ou de la discipline, mais par violence et de premier mouvement, comme ils tueraient un ennemi. »

La religion. — Primitive comme l'état social et politique, religion pourtant exerçait un grand empire chez les Gerains : c'était la principale source de leur valeur. On ne eut déterminer la nature des dieux dont ils peuplaient le el et la terre : *Odin*, le dieu souverain, le dieu des batailles; *mar*, le dieu du tonnerre; *Tyr*, le dieu de l'épée; *Freyr*, dieu de la paix et des récoltes; la déesse *Friga* ou *eya*[1]. On trouve aussi de nombreuses preuves du culte la nature, le *Soleil*, la *Lune* (*Sunna*, *Mani*), la Terre, la esse *Ertha*. Les noms des dieux se retrouvent dans le lendrier germain : dimanche, *Sonntag* (jour du soleil); ndi, *Montag* (jour de la lune); *Donnerstag*, jour de *Donar* jeudi; *Freitag*, vendredi (jour de *Freya*). En suédois, le ercredi s'appelle *Odensdag*; en anglais, *Wednesday*; le ardi en anglais, *Tuesday*, c'est le jour de *Zio* ou *Tyr* reésenté par une épée. Les Germains comptaient revivre, moins les braves, dans le ciel avec ces dieux et déesses le présidait Wothan ou Odin dans le beau palais du *Wallla*, construit au milieu des nuages. Les braves, selon leurs aditions, étaient recueillis par les *Walkyries*, « filles des tailles », qui les amenaient dans le Walhalla, où d'éternels nquets étaient la récompense de leurs exploits[1].

---

1. **Lecture : *La mythologie germanique*.** — « La mythoie germanique s'est plus tard développée au point d'arriver, dans les *das*, jusqu'à cette sombre et fantastique cosmogonie qui porte bien npreinte de la sauvage barbarie du Nord.

« .... L'imagination enfantine des hommes a toujours les mêmes prolés au même âge de développement; le climat seul donne à ses créans des couleurs différentes. On reconnaît ici les ombres fantastiques, ormes, tourmentées, que la nature terrible du Nord, les ouragans et brumes, les mirages des glaces et des aurores boréales, un ciel sount chargé de gros nuages noirs ou rouges de sang, oppose aux images claires, si limpides et si précises que le soleil du Midi, dans un ciel sque toujours bleu, transparent et égal, fait naître de ses rayons.

« .... La fureur de la guerre et du meurtre, empreinte de religiosité, la trouva chez les Germains dès leurs premières luttes avec Rome. ırs trois dieux, dont les attributs sont difficiles à distinguer, ont ce actère commun qu'ils sont des dieux de guerre et de violence. C'est e trinité sanglante. Elle explique bien la croyance à une autre vie servée aux guerriers, aux meurtriers, dans ce palais sauvage du

Les royaumes barbares, Wisigoths, Vandales, etc destruction de l'empire d'Occident (476). — L'invasi des peuples germains désorganisa d'abord plutôt qu'elle renouvela l'empire romain. La première, la famille des Go de l'Ouest (les *Wisigoths*) fuyant devant les hordes de la ra tartare, fit irruption (376) dans l'empire d'Orient et, reje sur l'Occident par la politique des ministres de l'empere de Constantinople, n'arriva qu'après de longs détours (Thra Macédoine, Grèce, Illyrie, Italie) à fonder un royaume da la Gaule méridionale et l'Espagne (419). Sa capitale fu Toulouse. Les *Burgondes*, se détachant de la masse de grande invasion qui en 406-407 avait roulé à travers Gaule, fondèrent dans le Jura, les vallées de la Saône et Rhône un royaume sous le roi Gondicaire (413). Les *Suè* ou les *Vandales*, qui avaient fourni la partie principale quatre cent mille barbares de l'invasion de 406, dem rèrent en Espagne. Atteints par les Wisigoths, ils fur

---

Walhalla où se succèdent les éternels combats et les éternels fest Ces combattants furieux, dont Posidonius parle dans un fragment c servé par Strabon, ces guerriers de Tacite, qui restent ceints c anneau de fer pendant toute leur vie, qui forment toujours la premi ligne de bataille et dont le visage ne s'adoucit point, même dan paix, nous les retrouvons encore dans les *bersekers* scandinaves, p sédés d'un furieux délire de meurtre et de destruction. Mourir, p eux, c'est retourner à Odin, au Walhalla, à la guerre!

« On rencontre encore maintenant, en Allemagne, des restes de perstitions qui se rattachent à l'ancien culte des Germains et légendes de l'Edda. Des feux s'allument aujourd'hui, au commer ment et à la fin de la saison d'été, des crêtes de la Norvège aux colli de la Souabe et de l'Autriche. Les Elfes blancs qui dépouillaient les p pour tresser aux morts de fraîches couronnes, les géants qui semai çà et là les blocs de granit, les nains qui épuisaient les filons d'arg et d'or dans le flanc des montagnes, le Muspili, esprit du lac, les Id les Robolds qui peuplaient la nature entière, les esprits de la mais des bois, des eaux, les recettes magiques pour le bien et le mal, c servées par les sorcières qui chevauchaient la nuit à travers les air qui ont longtemps tenu sur le Broken leur nuit sabbatique (walpurg nacht); il y a là autant de souvenirs des superstitions de la vieille G manie, que le célèbre Jacob Grimm s'est plu à découvrir et à commen avec une érudition plus étendue et plus profonde que sobre et de sive. » (J. Zeller, *Histoire d'Allemagne*, t. I.)

refoulés, les Suèves vers le nord-ouest, les *Vandales* vers le sud, où ils s'établirent dans la vallée du Bétis, qui garda leur nom, l'*Andalousie*. De là les Vandales passèrent en Afrique (430) et constituèrent avec la province romaine d'Afrique et le sud de l'Espagne un royaume continental et maritime dont le redoutable *Genséric* plaça la capitale à *Carthage*. Au nord de la Gaule, un petit peuple, souvent employé par les Romains comme auxiliaire, les *Francs*, s'avança jusqu'à la Somme (428).

Derrière ce premier ban de barbares s'avança la nation formidable des *Huns*, qui paraissait devoir subjuguer l'Europe entière. Or les peuples déjà établis dans l'empire Romain ne voulaient point se laisser déposséder. Assis à un festin opulent, ils n'entendaient point en être délogés : Francs, Burgondes, Wisigoths s'unirent à ce qui restait des armées romaines en Gaule et brisèrent dans les *Champs Catalauniques* (451) l'élan des hordes farouches des Huns dont la barbarie épouvantait les barbares eux-mêmes. La race tartare, repoussée de la Gaule, écartée de l'Italie, se cantonna dans les plaines de la Theiss, où elle devait se modifier par le mélange avec les races slaves et germaines.

Au milieu du cinquième siècle, c'en était donc déjà fait de l'empire d'Occident. Rome, ravagée par les Vandales de Genséric dont la brutalité ignorante resta à jamais flétrie par le mot de *vandalisme* (455), ne put se relever, et l'empire ne survécut quelques années que pour tomber sous les coups d'un chef obscur d'*Hérules*, *Odoacre* (476).

Les Ostrogoths ; Théodoric. — Ce n'était point tout. La seconde famille des Goths, ceux de l'Est (les Ostrogoths), longtemps asservie aux Huns, s'affranchit et descendit à son tour au midi. *Théodoric* trompa et tua Odoacre et établit (493) ses Ostrogoths en Italie, dans le voisinage des Wisigoths de la Gaule méridionale. Par une bizarre coïncidence, les deux branches de la famille des Goths se trouvèrent de nouveau rapprochées, exactement dans le même ordre où elles se trouvaient, un siècle auparavant, dans les vastes plaines du Volga, du Don et du Dniéper.

La famille des Goths était la plus nombreuse, la mieux

organisée, la plus adoucie; depuis longtemps convertie christianisme ou du moins à l'arianisme, elle semblait dev l'emporter sur toutes les autres familles. Les rois wisigot tenaient une cour brillante à Toulouse. Théodoric, mêla ses Ostrogoths aux Romains de l'Italie, s'appliquait à répar les ruines et à élever de nouveaux édifices. Plus que to les autres chefs barbares, il avait subi l'influence de la ci lisation ancienne qu'il cherchait à faire revivre. Il éclips de sa gloire le roi des Francs, *Clovis*, rude et grossier. occupait et ranimait Rome.

Le prestige de l'antique reine du monde avait ébloui to les chefs barbares, qui ne pensaient qu'à faire revivre l'e pire à leur profit. Les Ostrogoths furent, par Théodoric, as milés aux Romains. Clovis lui-même se parait des insign de consul et de patrice envoyés par l'empereur d'Orie Anastase. Les Burgondes, excellents ouvriers en bois, s taient remis au travail sans abandonner les armes. Certes ne faudrait pas exagérer, comme des historiens modern cette tendance des barbares à se fondre avec les populatio romaines. Il est avéré pourtant que les premiers rois ba bares n'avaient aucune idée générale d'organisation et songeaient point à substituer une nationalité à une aut Théodoric même sacrifiait la sienne à la nationalité romai

Du reste ces barbares qui s'établirent n'étaient pas ass nombreux pour renouveler tout de suite la population. évalue à deux cent mille le chiffre des Wisigoths; celui d Ostrogoths était peu supérieur; les Burgondes n'étaie guère que soixante ou quatre-vingt mille, et les premièr bandes de Clovis ne dépassaient point cinq à six mil hommes. La grande masse qui eût tout noyé, celle des Hu avait été refoulée.

Les lois barbares. — On se rend surtout compte caractère de ces royaumes barbares par celui de leurs lo Les rois wisigoths, burgondes, francs, une fois le premi désordre passé, sentirent le besoin de publier des *codes*, q reflétèrent plus ou moins les idées germaniques et les idé romaines selon le degré du mélange des peuples vainqueu avec les vaincus. La *loi salique* ou loi des Francs, rédig

sous Clovis, corrigée sous Dagobert, garda plus que toutes les autres l'empreinte germanique[1]. La *loi des Ripuaires*, rédigée par ordre de Thierry Ier, roi d'Austrasie, et qui fut également corrigée sous Dagobert, est déjà pénétrée par le droit romain. Celle des *Burgondes*, ou *loi Gombette*, sans cesser d'être germanique, dénote également une tendance vers l'adoption des lois romaines. Enfin la loi des *Wisigoths* (ou Forum judicum), est une œuvre considérable, fruit de plusieurs siècles de travail, et un code où se retrouve presque partout l'influence romaine et chrétienne.

En outre, le *droit romain* subsistait, applicable aux populations romaines. Ce droit romain fut même recueilli dans des publications spéciales, comme celle qu'on a improprement désignée sous le nom de *Bréviaire* (abrégé) d'Alaric II, et qui était au contraire une compilation des lois des derniers empereurs et de traités de jurisprudence, entre autres

---

1. **Lecture : *La loi salique*.** — « Le texte, mêlé de mots germaniques, contient 80 titres et 420 articles ou paragraphes; le texte purement latin n'a que 70, 71, 72 titres, selon les différents manuscrits et 406, 407 ou 408 articles. Au premier aspect, il est impossible de ne pas être frappé du chaos de la loi. Elle traite de toutes choses : du droit politique, du droit civil, du droit criminel, de la procédure civile, de la procédure criminelle, de la police rurale; et de toutes choses pêle-mêle, sans aucune distinction ni classification. Si l'on écrivait, chacun à part, les articles de nos divers codes, et qu'après les avoir mêlés dans une urne, on les en tirât successivement, l'ordre que mettrait le hasard entre les matières et les dispositions ne différerait guère de leur arrangement dans la loi salique.

« Quand on regarde de plus près au contenu de cette loi, on s'aperçoit que c'est essentiellement une loi pénale, que le droit criminel y tient la première place, presque toute la place. Le droit politique n'y apparaît qu'indirectement et par allusion à des institutions, à des faits qui sont regardés comme établis et que la loi n'a aucun dessein de fonder ni même d'énoncer. Pour le droit civil, elle renferme quelques dispositions plus précises, vraiment impératives, insérées avec intention. C'est la pénalité qui domine; la loi a évidemment pour but de réprimer des délits et d'infliger des peines. C'est un code pénal. On y compte 343 articles de pénalité et 65 seulement sur tous les autres sujets. Tel est le caractère de toutes les législations naissantes; c'est par les lois pénales que les peuples font le premier pas visible, le premier pas écrit, si je puis ainsi parler, hors de la barbarie. » (Guizot, *Histoire de la civilisation en France*, t. Ier, 9e leçon.)

de Gaïus. Il se passait donc un fait contraire à celui qui avait marqué la conquête romaine, et qui se produit inévitablement lorsqu'un pays civilisé est envahi par une race inférieure. Les traditions romaines se maintinrent au milieu des coutumes germaines, et leur influence tendit peu à peu à modifier celles-ci.

C'est là le grand travail qui se poursuivit du sixième au neuvième siècle, et même il avança tellement au profit des idées romaines, que les royaumes des Wisigoths et des Ostrogoths parurent presque des royaumes romains. Ce fut même une cause de leur prompte décadence.

Décadence des royaumes barbares. — La famille des Goths, transplantée tout entière dans l'empire sans pouvoir se nourrir de sève germanique, se trouva submergée dans l'ancienne population. Elle dépouilla sa férocité, s'amollit dans les délices de la civilisation romaine, et le climat du Midi acheva d'énerver ces robustes populations du Nord. Les Wisigoths de la Gaule reculèrent devant les Francs de Clovis et se réfugièrent en Espagne (507). Les Ostrogoths ne purent point résister aux armées des Grecs, conduites il est vrai par Bélisaire, qui avait déjà mis fin au royaume des Vandales en Afrique en 533. Le midi de la Gaule, en dépit de la conquête des Francs, l'Italie en dépit de la conquête des barbares, restèrent romains, et c'est là que se conserva encore vivace, sous une cendre épaisse, le foyer des idées romaines.

Suprématie militaire des Francs. — Les Francs ne devinrent pas aussi vite Romains que les autres peuples. Ce fut là une des causes principales de leurs succès.

Bien moins nombreux que les Goths, ils auraient été plus vite noyés s'ils ne se fussent maintenus organisés en armée. Ils se cantonnaient dans les campagnes, gardant leur liberté d'allures, obligeant les populations à cultiver pour eux, et longtemps ne vécurent que de pillages. N'avançant que pas à pas, de l'Escaut à la Somme, à la Seine, à la Loire, ils ne franchirent ce dernier fleuve que pour faire des expéditions fructueuses. Jusqu'à l'époque des Carolingiens, le Midi de la Gaule demeura quasi indépendant. La Bourgogne

forma longtemps un royaume à part, quoique régi par des princes francs. En outre les Francs demeuraient appuyés à la Germanie : de nouvelles recrues venaient sans cesse les fortifier. Lorsque les Francs de l'Ouest ou de la *Neustrie* parurent avoir trop cédé à la mollesse romaine, les Francs de l'Est ou de l'*Austrasie* les dominèrent et reprirent la marche en avant. De là cette fortune, en apparence inexplicable, qui éleva les Francs au-dessus de tous les autres peuples barbares et fit d'eux les vrais restaurateurs de l'empire Romain, quoiqu'ils eussent paru longtemps les plus faibles et les plus acharnés de ses ennemis.

La société franque et romaine; la royauté. — La royauté franque, d'abord si réfractaire aux idées romaines, ne tarda pas à comprendre quel parti elle en pouvait tirer. Son autorité était précaire, mais, quand elle vit les populations sujettes la respecter comme celle des anciens empereurs, l'ambition lui vint de la rapprocher de la dignité impériale. La longue lutte de Brunehaut contre les leudes, austrasiens et la haine farouche qu'ils ressentirent contre elle, vinrent des tentatives que faisait cette reine pour imposer l'obéissance romaine. Dagobert déjà imite non seulement le faste mais la tyrannie des empereurs. Les leudes, si fiers, qui ne pouvaient être jugés que par leurs *pairs*, sont frappés de mort par un simple arrêt du prince. Autour du monarque assis sur un trône siègent des conseillers *gallo-romains*, habiles à lui fournir des lois, entre autres l'ancienne loi de *majesté*. La royauté neustrienne devient presque romaine, et c'est encore là une des raisons de la décadence de la Neustrie. Opprimés, les leudes neustriens se réfugient chez les Austrasiens, où l'idée germanique est tellement vivace que la royauté même a disparu. *Pépin d'Héristal* n'est qu'un chef militaire.

Les classes. — Les rois francs avaient fait écrire les vieilles coutumes, nous l'avons dit, et, si la loi salique s'éloignait beaucoup de l'esprit du droit romain, elle n'en était pas moins une loi écrite. Les leudes, qui avaient si violemment protesté contre la transformation de la royauté, ne s'étaient pas aperçus qu'ils se laissaient prendre aussi aux

dignités romaines : ils se paraient des titres de *comtes* et de *ducs*; ils trouvaient juste de s'appliquer les privilèges de la noblesse romaine. L'organisation sociale demeura telle qu'elle s'était établie sous l'empire, et l'échelle du tarif pour le *wergeld* nous montre absolument les mêmes degrés avec la noblesse franque en plus. Les habitants des villes continuent de travailler à leurs métiers. Les Gallo-Romains qui ont eu le bonheur de n'être point dépossédés au premier moment, sont encore considérés en raison de leur fortune; ils deviennent même les égaux des chefs francs; ils partagent avec eux les honneurs et les *bénéfices* ou terres concédées par les rois[1].

L'invasion a passé, mais la servitude reste comme la noblesse. La classe des *colons* a augmenté par suite de la misère des temps, et l'*esclave* est de plus en plus relégué à la campagne, attaché à la *glèbe*.

Les finances ; la justice. — Ce qui a moins changé encore, ce sont les *impôts*. Les rois francs ont trouvé commode de maintenir toujours ouvertes ces sources de richesse, pourtant bien taries par les malheurs des invasions. Frédégonde et Chilpéric avaient des registres d'impôts. Toutefois l'inexpérience financière des princes et des ministres, l'ignorance croissante, résultat des guerres sans fin, amenèrent la

1. Voir dans Grégoire de Tours de nombreux récits où de riches Gallo-Romains, de naissance noble, jouent un rôle.

D'après le tarif du wergeld on peut ainsi fixer l'échelle des classes :

Les compagnons du roi, dont la valeur était fixée à	1800	sous d'or
Les ducs, les évêques, de 960 à	900	—
Les hommes de la *truste* (ou bande) du roi, les *leudes* ou fidèles du roi, les prêtres, les juges.	600	—
Le Franc libre	200	—
Le barbare libre	160	—
L'esclave bon ouvrier en or	»	—
Le Romain propriétaire (c'est-à-dire l'affranchi par le mode romain)	100	—
Le lite germanique	100	—
L'esclave barbare	55	—
L'esclave forgeron	50	—
Le serf de l'église du roi et le Romain tributaire (l'affranchi soumis au tribut)	45	—
L'esclave (chez les Bavarois)	20	—

désorganisation de cette partie de l'administration romaine comme de toutes les autres. Il faut se figurer cette immense machine de l'administration romaine, si savante, si compliquée, mise en mouvement par des barbares et au milieu des désordres épouvantables qui résultèrent du long conflit de la Neustrie et de l'Austrasie. Elle fonctionna sans doute quelque temps, mais peu à peu elle se brisa comme un jouet ingénieusement combiné livré à tous les caprices d'un enfant. Durant la période mérovingienne, les traditions romaines persistèrent, mais peu à peu dominées, étouffées par les traditions germaniques.

La justice par l'*épreuve du feu* ou du *combat* remplaça la procédure romaine ; les serments des *cojurateurs* venant en tumulte attester l'innocence de l'accusé tinrent lieu de débats ; le rachat à prix d'argent, de punition. Les peines corporelles furent de plus en plus réservées aux classes inférieures, dont l'orgueil du noble franc aggrava l'humiliation. L'aristocratie guerrière qui s'était formée et ne cessait de s'enrichir par la conquête, devenait bien différente de la noblesse impériale, même quand elle s'était recrutée dans ses rangs. Au début, la civilisation romaine avait pu agir sur les Francs, mais ceux-ci, de plus en plus nombreux et hautains, faisaient prévaloir leurs coutumes, souvent iniques, leurs mœurs, toujours grossières et violentes. En réalité l'invasion continua en Gaule durant toute la période mérovingienne, et la nuit devint de plus en plus profonde.

L'Église et la société barbare; les évêques. — L'Occident, divisé en royaumes barbares qui croulaient pour ainsi dire les uns sur les autres, était en proie à une confusion, résultant de la conquête et du conflit des mœurs germaniques et des mœurs romaines. Or, si l'empire s'était effondré, l'Église subsistait.

Au milieu des ruines accumulées de toutes parts se maintenait la société religieuse, *une*, malgré les sectes nombreuses qui s'y agitaient, *disciplinée*, en dépit des querelles qui la troublaient, *hiérarchisée*, non exclusive et prête à s'ouvrir aux nouveaux peuples qui même lui paraissaient des recrues nouvelles dégagées des anciens préjugés et plus

faciles à conduire. Dans le désordre des invasions, l'Églis restait le seul pouvoir protecteur des cités abandonnée par les représentants du pouvoir civil. Dès le règne de Va lentinien II, les cités avaient été pourvues d'un magistra spécial, d'un *défenseur*, et si les évêques n'avaient pas comme on l'a dit sans preuve positive, reçu ce titre légal ils ne s'en trouvèrent pas moins amenés à en exercer l'au torité morale. Ils encourageaient les habitants effrayés nourrissaient les pauvres, négociaient avec les chefs bar bares. Mourant à leur poste, s'il le fallait, ils montraien une fermeté et une grandeur d'âme qui leur méritaient l reconnaissance des populations et l'admiration même de ennemis.

L'Église avait eu comme une nouvelle armée de savant docteurs qui, sans atteindre à l'éloquence des Pères, n'e tiennent pas moins un rang honorable parmi les écrivains *Salvien*[1], qui, dans son véhément traité *Du gouvernement d Dieu*, montrait les barbares appelés à régénérer la société *Sidoine Apollinaire*[2], dont les *Lettres* sont un tableau vivan du désordre des invasions et qui opposa, à *Clermont*, dont i dirigeait l'église, une résistance assez énergique contre le Wisigoths pour lui valoir l'exil. Le pieux évêque de Tours *Grégoire*[3], tenait à Chilpéric et à Frédégonde un langag hardi, et nous a laissé une histoire de son temps qui rap pelle par son charme celle d'Hérodote, et est restée le plu sérieux, comme le plus intéressant document sur cette so ciété si mêlée où le droit et la morale avaient tant de pein à se défendre contre la force. L'évêque *Fortunat* nous peint aussi cette société singulière dans ses poésies latine où se mêlent les descriptions des mœurs barbares et ce qu restait de l'élégance romaine.

Le droit d'asile; la tonsure; les clercs. — L'Églis fut l'intermédiaire entre les barbares et les Romains, et c'es

1. Salvien, né à Cologne ou à Trèves (390-484).
2. Sidoine Apollinaire, né à Lyon (430-488).
3. Grégoire de Tours, né en Auvergne (544-595). Il a écrit l'*Histoi ecclésiastique des Francs*, l'un des premiers monuments de notre hi toire nationale.

elle qui va préparer les voies à la civilisation nouvelle. D'abord ses temples devinrent des *asiles*. Tous ceux qui pouvaient s'y réfugier devenaient sacrés, et ces barbares qui d'abord avaient ruiné tant d'églises s'arrêtaient devant leurs murs qui les frappaient d'une religieuse terreur. Le *droit d'asile*, qui plus tard donna lieu à tant d'abus et servit aux criminels, fut, dans le principe, un droit salutaire et une protection efficace.

Le caractère dont étaient revêtus les évêques et les prêtres les mettait en général à l'abri des violences. Aussi recherchait-on la *tonsure*, cette marque du sacerdoce, et l'Église, pour multiplier sa clientèle de protégés, accordait la tonsure sans le sacerdoce. Elle conférait ce qu'on appelle les *ordres mineurs* (acolytes, portiers, lecteurs, exorcistes) et augmentait ainsi le nombre des *clercs* qui tenaient à l'Église sans être astreints à la sévère règle des prêtres, et qui cependant jouissaient de leurs privilèges. Une foule de laïques, surtout les faibles, les affranchis, les esclaves, demandaient la tonsure et devenaient des clercs. Il se constituait ainsi tout un monde ecclésiastique dans lequel se recrutaient les prêtres et les évêques, d'autant plus disposés à favoriser les classes inférieures qu'ils en sortaient.

L'Église, quoique toujours subordonnée au pouvoir civil, qui, entre les mains des chefs barbares, se faisait parfois rudement sentir, tendait donc de plus en plus à devenir une société distincte. Elle avait ses règles particulières, ses décrets ou *canons*, sa juridiction spirituelle, et ne tarda pas aussi à soustraire les clercs à la justice civile. Ce fut là une source de conflits durant tout le moyen âge.

Les conciles; l'excommunication. — L'Église tenait ses assemblées ou *conciles*[1] qui, fort nombreux dans les premiers siècles, exercèrent une influence considérable. C'est par eux que l'Église non seulement maintenait sa doctrine et sa dis-

---

1. Les conciles particuliers furent nombreux aux quatrième et cinquième siècles. En Gaule il y en eut 15 dans le quatrième siècle et 25 dans le cinquième. Voir la liste de ces conciles dans l'*Histoire de la civilisation française* de Guizot, t. Ier, 3e leçon.

cipline, mais aussi améliorait la législation et réclamait sans cesse de nouveaux privilèges. Chez les Wisigoths d'Espagne, devenus orthodoxes au septième siècle, les conciles se confondirent presque avec les assemblées nationales, et la loi du *Forum judicum* fut l'œuvre des conciles de Tolède. Chez les Francs ils demeurèrent distincts, mais les évêques siégeaient aussi aux grandes assemblées, et la *constitution perpétuelle* de 615, sous Clotaire II, fut l'œuvre d'une assemblée où dominaient les évêques.

L'*excommunication* était l'arme avec laquelle l'Église triomphait des résistances. Sans force matérielle, les évêques ne pouvaient agir sur les barbares que par une pénalité morale. L'excommunié était retranché de l'Église et, comme l'Église était la société tout entière, il se trouvait retranché du monde. Prononcée avec un appareil terrible, l'excommunication semblait la mort anticipée et la mort éternelle si le coupable n'implorait point son pardon. L'Église, reconnaissant la puissance de cette arme spirituelle, en usera jusqu'à l'abus et la fera trop souvent servir au profit de ses intérêts temporels.

Richesse de l'Église. — D'ailleurs les rois et les chefs barbares, dans l'ardeur de leur zèle ou dans l'intervalle de leurs violences, combleront de richesses les églises, trouvant plus commode de racheter leurs fautes par cette générosité que par un repentir auquel ils étaient peu accessibles. Les malheurs des temps augmentant la piété, les évêques virent affluer les donations en terres et en hommes. Beaucoup de malheureux se vouaient comme *serfs* aux églises : ils cherchaient un adoucissement à leur misère présente et la certitude du salut à venir. La richesse de l'Église était la conséquence et le couronnement de sa puissance.

Les monastères. — L'Église trouva bientôt d'actifs auxiliaires dans les moines. Ces solitaires qui s'isolaient du monde lui rendirent pourtant les plus grands services. D'abord voués uniquement à la *prière*, ils s'astreignirent ensuite au *travail* et adoptèrent la fameuse règle que *saint Benoît de Nursie* avait établie en 528 au monastère du Mont-Cassin. La règle de saint Benoît, répandue par ses disciples, dont le plus

actif fut *saint Maur*, s'imposa à tous les monastères d'Occident. Alors ces retraites devinrent de véritables fermes[1]. Les moines s'enfonçaient dans les pays encore sauvages ou redevenus tels après les invasions. Ils défrichaient, labouraient, ensemençaient, remettant ainsi en honneur le travail des mains, enseignant les méthodes de culture et transformant des déserts en contrées riches et fertiles. Des régions entières, comme la Brie, les pays voisins des Vosges, furent ainsi défrichées, et les abbayes, à cette époque, ressemblaient,

---

1. **Lecture : *Les monastères*.** — « A la première moitié du cinquième siècle appartient la fondation de la plupart des grands monastères des provinces méridionales. On attribue à saint Castor, évêque d'Apt vers 422, celui de Saint-Faustin à Nîmes, et un autre dans son diocèse. Vers le même temps, Cassien fondait à Marseille celui de Saint-Victor; saint Honorat et saint Caprais, celui de *Lérins*, le plus célèbre du siècle, dans l'une des îles d'Hyères; un peu plus tard naquirent celui de Condat ou Saint-Claude en Franche-Comté, celui de Grigny dans le diocèse de Vienne et plusieurs autres de moindre importance. Le caractère primitif de ces monastères gaulois a été tout autre que celui des monastères orientaux. En Orient, les monastères ont eu surtout pour but l'isolement et la contemplation; les hommes qui se retiraient dans la Thébaïde voulaient échapper aux plaisirs, aux tentations, à la corruption de la société civile; ils voulaient se livrer seuls, hors de tout commerce social, aux élans de leur imagination et aux rigueurs de leur conscience.... En Occident, et malgré l'imitation de l'Orient, les monastères ont eu une autre origine : ils ont commencé par la vie commune, par le besoin non de s'isoler, mais de se réunir. La société civile était en proie à toutes sortes de désastres; nationale, provinciale ou municipale, elle se dissolvait de toutes parts; tout centre, tout asile manquait aux hommes qui voulaient discuter, s'exercer, vivre ensemble; ils en trouvèrent un dans les monastères; la vie monastique n'eut ainsi, en naissant, ni le caractère contemplatif, ni le caractère solitaire; elle fut au contraire très sociale, très active; elle alluma un foyer de développement intellectuel; elle servit d'instruments à la fermentation et à la propagation des idées. Les monastères du midi de la Gaule sont les écoles philosophiques du christianisme : c'est là qu'on médite, qu'on discute, qu'on enseigne; c'est de là que partent les idées nouvelles, les hardiesses de l'esprit, les hérésies. Ce fut dans les abbayes de Saint-Victor et de Lérins que toutes les grandes questions sur le libre arbitre, la prédestination, la grâce, le péché originel, furent le plus vivement agitées et que les opinions pélagiennes trouvèrent, pendant cinquante ans, le plus d'aliment et d'appui. » (Guizot, *Histoire de la civilisation*, t. I, 4e leçon.)

dans la Gaule trop souvent ravagée, à des oasis! Le caractère sacré du monastère protégeait toutes les terres qui lui appartenaient et empêchait ainsi la solitude de s'étendre d'une façon continue. Aux travaux agricoles les moines joignaient les travaux intellectuels. Ils recopiaient les manuscrits, ouvraient des écoles et maintenaient, au milieu d'une société retournée à l'ignorance, une faible lueur de science qui suffira plus tard pour ranimer la science entière.

Les monastères de Gaule, surtout ceux de l'Irlande, de l'Angleterre, de l'Écosse, fournissaient aussi de nombreux missionnaires qui pénétraient dans la Germanie et les pays du Nord, prêchant la foi chrétienne, s'efforçant d'arrêter l'invasion toujours prête à recommencer, et apportant aux peuples barbares la foi et la civilisation.

La papauté. — Affranchis, par le fait même de l'invasion, de la domination directe du pouvoir civil, les évêques de Rome, quoique soumis en apparence aux empereurs de Constantinople, s'étaient peu à peu habitués à se considérer comme les maîtres de Rome et de son territoire. Leur suprématie, longtemps contestée par les évêques, s'était établie d'une façon plus ferme en Occident.

D'ailleurs ils envoyaient eux-mêmes les missionnaires chargés d'évangéliser les contrées païennes. C'était *Grégoire le Grand* qui, à la fin du sixième siècle, avait envoyé le moine *Augustin* pour convertir les rois anglo-saxons (597). L'Église *anglo-saxonne* fut tout de suite, dès sa naissance, étroitement soumise à l'évêque de Rome. Grégoire d'ailleurs profita habilement de l'invasion des Lombards en Italie et de la ruine du pouvoir des Grecs dans la péninsule, pour desserrer encore les liens qui le rattachaient à l'empereur de Constantinople; la popularité qu'il avait acquise dans la ville de Rome, défendue par lui, le rendit le véritable chef du territoire romain, dit le *patrimoine de saint Pierre*, et c'est à lui qu'il faut faire remonter l'origine du *pouvoir temporel* des papes, fondé vers la même époque où se développait, surtout en Occident, leur puissance spirituelle.

Les papes, reconnus comme les chefs de l'Église ayant

nverti les Lombards par l'influence de *Théodelinde*, les isigoths d'Espagne par celle de *Récarède*, allaient bient gagner de nouvelles forces par leur alliance avec les efs des Francs Austrasiens.

Alliance des rois francs avec l'Église; avènement s Carolingiens; la puissance temporelle des papes. L'Église avait sans doute recueilli de grands bénéfices de n alliance avec les Mérovingiens : elle avait acquis autorité richesse. Toutefois, si les évêques jouent un rôle souvent épondérant dans l'histoire mérovingienne, les Mérovinens, rudes et grossiers, débauchés et violents, n'en avaient s moins maltraité les évêques et les missionnaires qui ur reprochaient hardiment leurs crimes[1]. Si les Mérovinens croyaient parfois réparer ces crimes par des donations x églises, ils ne se gênaient point non plus pour dépouiller s mêmes églises au profit de leurs leudes. Ils reprenaient les rres concédées et en faisaient la récompense de leurs guerers, introduisant ainsi dans les rangs de l'Église des hommes sang et de pillage. Au septième et au huitième siècle, glise des Gaules était complètement déformée, corrompue r cette invasion d'un autre genre. Les évêques, jadis élus r le clergé et par le peuple, se trouvaient nommés par le i. Aussi ceux des évêques qui avaient conservé la pureté la foi et des mœurs, gémissaient-ils sur tous ces désores dont la conséquence pouvait être funeste à la religion. virent avec joie la substitution de la famille des *Pépins* à famille dégénérée de Mérovée.

Renommée par sa piété autant que par sa valeur, cette falle d'Austrasie protégeait les missionnaires en Germanie. le avait, par le bras de *Charles Martel*, arrêté l'invasion usulmane à la glorieuse journée de *Poitiers* (732). La pauté saisit avec empressement l'occasion d'intervenir dans e question aussi grave que celle d'un changement de

. Frédégonde avait fait poursuivre devant un concile *Grégoire de urs*, qui n'avait pas voulu se prêter à ses intrigues. Elle fit assassiner *étextat*, évêque de Rouen. Brunehaut chassa plusieurs fois *saint Conban* de son monastère de Luxeuil. Elle fit lapider *saint Didier*, que de Vienne, etc.

dynastie. Consulté en 752 par Pépin le Bref sur ce qu' fallait faire du roi mérovingien, le pape Zacharie répond « que le titre devait appartenir à celui qui avait l'aut rité ». Pépin se fit proclamer roi, puis couronner par Bon face, archevêque de Mayence, et une seconde fois par le pa Étienne II.

En retour, il battit les Lombards et donna au pape l'*exa chat de Ravenne* et la *Pentapole* (756), lui constituant u État, le faisant un roi semblable aux autres rois et ass rant son indépendance dans un siècle où l'autorité ne comprenait point sans la terre et le droit sans la forc Échange vraiment singulier qui se fit alors entre le roi d Francs et le pape. Celui-ci, par l'onction religieuse, reno velée des Hébreux, élevait la royauté franque à la digni d'un sacerdoce. Pépin faisait d'un chef purement religie un chef militaire. Le pape communiquait sa puissan spirituelle, le roi sa puissance temporelle. Ainsi se cons tuaient en 752 et en 756 deux autorités en quelque so nouvelles, une royauté religieuse et une papauté royal Grave changement dont les conséquences devaient remp l'histoire du moyen âge et des temps modernes !

L'Europe au huitième siècle. — Ce simple fait marq tout le chemin parcouru par l'Église en quatre cents a Au quatrième siècle elle venait à peine de triompher d persécutions et l'invasion des barbares semblait devoir l'e velopper dans la ruine de l'empire. Au huitième, s chef est maître de Rome et d'une province importante l'Italie. Au quatrième, elle s'organisait à peine et se d battait contre une foule d'hérésies que ses plus illust docteurs réfutaient et que ses conciles condamnaient. E était soumise à l'empereur Constantin, qui présidait les a semblées religieuses et même réglait le dogme par ses lo Indépendante au huitième siècle, elle domine déjà les ro Son empire s'est accru en étendue comme en presti Elle rayonne au delà des limites de l'ancien empire main, jusque dans les sauvages montagnes de l'Écosse jusque dans les forêts de la Germanie. Les églises et monastères ressemblent à d'opulentes cités. Les barba

adorent ce qu'ils ont brûlé et enrichissent les temples qu'ils avaient dépouillés. La société civile, ébranlée, confuse, qui paraissait vouée à la destruction, a été sauvée par l'Église, mais placée en quelque sorte sous sa tutelle. Tous les royaumes barbares qui l'ont combattue ont disparu. Les Wisigoths ariens ont été brisés par Clovis au point de ne pouvoir plus tard défendre l'Espagne contre les Arabes. Les Ostrogoths ariens ont été détruits par les Grecs. Les Burgondes ariens ont été absorbés par les Francs. Les Lombards, ennemis quoique catholiques, vont disparaître aussi écrasés par les Francs.

Les Francs ont vaincu pour l'Église et triomphé par l'Église. Ils vont recueillir le bénéfice de l'unité religieuse en rétablissant à leur profit l'unité politique. C'est là le terme où aboutit la longue confusion de la période des invasions. Un moment cette confusion va cesser; la société, si fortement ébranlée, va se rasseoir; la civilisation, presque étouffée, va se réveiller. L'accord si difficile entre les principes de la Germanie et le génie de Rome va se réaliser un instant sous l'influence du catholicisme. L'Église a travaillé pendant des siècles à adoucir les barbares, à relever les Romains, et croit y avoir si bien réussi qu'elle s'illusionne au point de relever le titre même d'empereur romain au profit d'un chef franc, du plus glorieux descendant de la famille des Pépins, de Charlemagne.

RESUMÉ

Trois grandes races se partageaient l'Europe centrale et orientale : les *Germains*, les *Slaves*, les *Tartares*. Ce sont des Germains principalement qui renouvellent l'empire.

Les *Wisigoths*, les *Burgondes*, les *Vandales*, les *Francs* forment des royaumes barbares, et l'*empire d'Occident est détruit en* 476. Les *Huns*, qui eussent submergé tous ces barbares, sont refoulés, mais les *Ostrogoths* s'établissent en *Italie*, puis viennent les *Lombards*, et enfin la *Grande-Bretagne*, si reculée qu'elle soit, n'échappe pas à l'invasion : il s'y fonde sept royaumes *anglo-saxons*.

Ces peuples nouveaux apportent avec eux des principes différents de ceux de l'ancienne société : un plus grand *respect de la femme* dans la famille, une plus grande *liberté dans les rapports du père et des*

enfants, un vif sentiment de l'*égalité*, de l'*individualité*. Ils ont d
assemblées ou *malls* qui décident les grandes questions.

Le ***christianisme*** conquiert ces farouches vainqueurs, et, du cinquiè
au neuvième siècle, se fait un grand travail de fusion entre la ***soci***
romaine et la ***société germaine***, qui se pénètrent l'une l'autre. Ce
période est une période de transition où les maximes romaines se mai
tiennent encore malgré les progrès des mœurs germaniques.

Le ***pouvoir royal*** est désorganisé; toutefois les barbares ont des ***l***
qui subissent l'influence des lois romaines; les ***classes*** sont maintenu
et la société demeure hiérarchisée : le nombre des ***colons*** est deve
plus grand et la condition des ***esclaves*** change; on les relègue à
campagne. C'est la ***justice*** qui est le plus atteinte. Elle devient barba
et le système des ***épreuves judiciaires***, des ***cojurateurs***, remplace
savante procédure des Romains. Cependant un grand principe
acquis : ***le jugement par les égaux***, par les ***pairs***.

C'est l'***Église*** qui joue alors le principal rôle, car elle est l'interm
diaire des populations anciennes et nouvelles. Par le ***droit d'asile***,
excommunications, elle essaye d'arrêter les violences. Ses ***évêques*** ti
nent un rang à la cour des rois barbares. Les ***monastères*** deviennent d
refuges, puis des écoles de travail agricole et intellectuel. La ***papau***
acquiert une grande puissance, et son alliance avec les Francs Aust
siens lui vaut des domaines en Italie, un ***pouvoir temporel***, comme e
assure la suprématie de la famille des ***Pépins***, qui avec Charlemag
dominera tous les peuples barbares établis dans l'empire d'Occident.

CHAPITRE XVI

L'EMPIRE D'ORIENT — RESTAURATION DE L'EMPIRE D'OCCIDENT

SOMMAIRE : L'empire d'Orient; Justinien. — L'œuvre législative de Justinien; monuments de droit romain. — Le luxe des empereurs d'Orient; les jeux cirque. — L'art byzantin. — La peinture, la mosaïque. — La secte des Ico clastes. — Le schisme grec (857-1054). — Faiblesse et longévité de l'emp Byzantin. — L'Occident; Charlemagne et ses guerres. — Rétablissement l'empire d'Occident; couronnement de Charlemagne (800). — L'administrat de Charlemagne; les traditions romaines. — L'organisation ecclésiastiq — La renaissance intellectuelle. — Les traditions germaniques. — Caract de l'œuvre de Charlemagne; ses résultats.

LECTURES : Les factions des Bleus et des Verts. — La transformation de la Sa

L'empire d'Orient; Justinien. — Tandis que l'Occide
cherchait péniblement au milieu des ténèbres à recoudre s

membres épars, l'empire d'Orient se maintenait uni. En dépit de la faiblesse d'Arcadius et de Théodose II, les barbares



L'empereur Anastase en costume consulaire.

l'avaient respecté. Marcien avait même tenu un fier langage aux envoyés d'Attila. *Anastase*, qui flattait le roi des Francs,

Clovis, en lui conférant des titres romains, avait construit, du Pont-Euxin à la Propontide, un mur fortifié et long de 70 kilomètres. Le Thrace *Justin I*er était un soldat. Son neveu, *Justinien*, prince habile (527-565), profita de l'épuisement des races barbares qui avaient occupé l'Europe méridionale et parvint à recoudre presque les deux moitiés de l'empire Romain[1]. Son général Bélisaire, d'un coup vigoureux, renversa le royaume déjà fort ébranlé des *Vandales* (533) et celui des *Goths* d'Italie (540-553). Le bassin de la Méditerranée, moins le littoral d'une partie de l'Espagne et celui de la Gaule, reconnut les lois de Constantinople. Mais ce fut surtout comme législateur que Justinien mérita une place importante dans l'histoire.

L'œuvre législative de Justinien ; les monuments du droit romain. — Constitué par les siècles, et désordonné, le droit romain formait une masse inextricable de décisions. Déjà quelques tentatives avaient été faites pour débrouiller ce chaos (codes *Grégorien* et *Hermogénien* et code de *Théodose II*). Justinien forma une commission de neuf savants sous la direction du célèbre *Tribonien*, qui revisa tous les monuments de la littérature juridique et publia : 1° le *Code*, recueil de tous les décrets, rescrits relatifs au *droit public*, à l'organisation de l'État, à l'administration ; 2° les *Pandectes* (en grec, recueil universel), sorte d'encyclopédie du droit dans laquelle furent rassemblées les dispositions empruntées à plus de deux mille traités de jurisprudence, édits, sentences, etc., immense compilation qu'on appela en latin le *Digeste* (mis en ordre)[2] ; 3° un abrégé, les *Institutes*,

1. *Souverains de l'empire d'Orient.* Première maison *thrace* : Arcadius, Théodose II, Marcien, Léon Ier, Zénon, Anastase (395-518).

Deuxième maison *thrace* : Justin Ier (518-527), Justinien (527-565), Justin II, Tibère II, Maurice, Phocas (565-610), Héraclius (610-641).

Maison des *Héraclides* (641-715), anarchie, maison *isaurienne* (717-813) maison *phrygienne* (820-842), maison *macédonienne* (867-1081), maison des *Comnènes* et des *Ducas* (1081-1204), empire Latin, maison *française* (1204-1261), empire Grec, maison des *Paléologues* (1261-1453).

2. *Digerere*, mettre en ordre ; de là le mot français *digérer*. On ne digère pas seulement matériellement, on digère aussi intellectuellement

où les principes généraux du droit étaient exposés dans un ordre méthodique et dans un langage clair, précis, emprunté du reste aux œuvres de Gaïus et d'Ulpien; 4° les *Novelles* ou lois publiées après tous ces travaux. Tous ceux qui veulent approfondir la science du droit romain sont obligés de pâlir sur les Pandectes. Les Institutes sont le livre classique qu'expliquent et commentent tous les élèves de nos facultés de droit, car le droit romain a tellement pénétré le droit français que son étude est la meilleure initiation à celle de ce dernier.

Ces compilations et ces traités, faits, au sixième siècle, après le triomphe complet du christianisme, avaient pu être dépouillés de ce que l'ancien droit avait de rugueux et d'étroit. Le nouveau droit romain, maintenu jusqu'au quinzième siècle en Orient, connu en Occident, surtout en Italie, demeura comme le trésor laissé par l'antiquité pour le profit du monde moderne. Malheureusement ces lois, si justes dans les applications de détail, consacraient la souveraineté absolue du prince, source unique du droit, le « droit vivant », comme disaient les jurisconsultes à l'école desquels les légistes du moyen âge iront chercher les maximes dangereuses avec lesquelles, pour redresser la société désordonnée, ils attribueront tous les pouvoirs au roi et ruineront les traditions libérales apportées par les Germains.

Le luxe des empereurs d'Orient; les jeux du cirque. — L'empire d'Orient brillait d'un éclat qui dissimulait ses vices. Les princes continuaient le luxe des Dioclétien et des Constantin en l'accentuant de toutes les fantaisies orientales. Arcadius et ses successeurs ne marchaient qu'entourés d'un cortège de gardes revêtus d'habits magnifiques avec des boucliers dorés, des lances dorées. Ils se faisaient traîner sur des chars attelés de mules blanches et tout incrustés de lames d'or et de pierreries. Ils portaient bracelets et boucles d'oreilles, diadèmes ornés de diamants, robes couvertes de diamants, tuniques richement brodées, chaussures égale-

---

quand on met de l'ordre dans les connaissances acquises. Du reste on dit encore couramment *un livre indigeste*.

ment brodées. Les salles, les escaliers, les cours du palais étaient sablés de poudre d'or. Constantinople était devenue une ville splendide, ornée d'édifices de tout genre. L'*Hippodrome* (de deux mots grecs qui signifient course de chevaux), immense portique, encadrait un vaste espace dans lequel couraient les chars et se célébraient les jeux pacifiques qui avaient remplacé les combats de gladiateurs, proscrits par la religion chrétienne. Fermons par la pensée les terrains où se font de nos jours les courses de chevaux, et nous concevrons la splendeur de cet hippodrome dans lequel se pressait la foule de Constantinople, plus passionnée encore pour les jeux du cirque que les Anglais ou les Français modernes pour les émotions du sport[1].

L'art byzantin. — L'empire Byzantin eut son art particulier, empreint de sa prédilection pour la profusion des

---

1. **Lecture : *Les factions des Bleus et des Verts*.** — « Justinien avait pris sur le théâtre l'impératrice Théodora ; elle le gouverna avec un empire qui n'a point d'exemple dans les histoires; et, mettant sans cesse dans les affaires les passions et les fantaisies de son sexe, elle corrompit les victoires et les succès les plus heureux....

« Le peuple de Constantinople était de tout temps divisé en deux factions, celle des *Bleus* et celle des *Verts* ; elles tiraient leur origine de l'affection que l'on prend dans les théâtres pour de certains acteurs plutôt que pour d'autres. Dans les jeux du cirque, les chariots dont les cochers étaient habillés de *vert* disputaient le prix à ceux qui étaient habillés de *bleu*; et chacun y prenait intérêt jusqu'à la fureur. Ces deux factions, répandues dans toutes les villes de l'empire, étaient plus ou moins furieuses, à proportion de la grandeur des villes, c'est-à-dire de l'oisiveté d'une grande partie du peuple. Mais les divisions, toujours nécessaires dans un gouvernement républicain pour le maintenir, ne pouvaient être que fatales à celui des empereurs, parce qu'elles ne produisaient que le changement du souverain et non le rétablissement des lois et la cessation des abus.

« Justinien, qui favorisa les *Bleus* et refusa toute justice aux *Verts*, aigrit les deux factions et par conséquent les fortifia. Elles allèrent jusqu'à anéantir l'autorité des magistrats. Les *Bleus* ne craignaient point les lois, parce que l'empereur les protégeait contre elles; les *Verts* cessèrent de les respecter, parce qu'elles ne pouvaient plus les défendre.

« Tous les liens d'amitié, de parenté, de devoir, de reconnaissance furent ôtés ; les familles s'entre-détruisirent ; tout scélérat qui voulut faire un crime fut de la faction des *Bleus* ; tout homme qui fut volé ou assassiné fut de celle des *Verts*. » (Montesquieu.)

ornements. En Orient on avait adopté pour la construction des églises la forme carrée ou circulaire ou en polygone. Les temples étaient généralement surmontés d'une voûte en coupole, ce qui les distinguait des édifices latins couverts en charpente lors même que leur forme était circulaire. Ce fut le principe dont s'inspirèrent *Isidore de Milet* et *Anthémius de Tralles*, chargés par Justinien de construire l'église *Sainte-Sophie* de Constantinople[1]. Les coupoles devinrent dès lors le type du *style byzantin*, qui alliait la noblesse des lignes droites à la grâce des courbes, mais visa plutôt à la richesse qu'au grandiose. Justinien fit dépouiller une partie des anciens temples de l'Asie pour orner sa nouvelle construction de colonnes de porphyre, de granit, disposées sans goût dans l'intérieur de l'édifice qui faisait dire à Justinien ravi : « Salomon, je t'ai vaincu[1] ».

La peinture, la mosaïque. — L'avènement du christianisme avait été fatal à la sculpture et à la peinture antiques.

---

1. La grande nef de Sainte-Sophie forme une croix grecque : quatre salles irrégulières occupent les angles du plan; une immense coupole centrale paraît d'autant plus large qu'elle est surbaissée; on admire aussi les belles courbes de l'abside. Cette église, aujourd'hui transformée en mosquée, ne mesure que 82 mètres sur 74, mais en entrant on est frappé de la grandeur de la conception et de l'heureux accord de la rondeur gracieuse et de la ligne droite. Autour de l'église, de vastes tribunes sont supportées par de riches galeries circulaires. Malheureusement Sainte-Sophie n'a plus d'ornements. Les musulmans les ont fait disparaître. Il ne reste que le pavé précieux, toujours caché sous des nattes et des tapis. L'église était dédiée à la *Sagesse Divine* (*agia sophia*), c'est-à-dire à la sainte Vierge.

En dehors des *coupoles*, le *style byzantin* est caractérisé par des *lignes de briques horizontales et verticales*, des *tuiles rondes* ou légèrement courbées. Le sommet est une ligne verticale : on ne voit pas de *toit*. La façade postérieure des églises byzantines est décorée d'une ou de trois *absides* en tours rondes ou à pans coupés; un ou plusieurs étages de niches les décorent.

L'*autel* des Grecs est un *cube* et quelquefois un cylindre en pierre ou en marbre; il n'est point surmonté d'un gradin comme l'autel des Latins; les flambeaux se placent isolément aux quatre angles. Le *ciboire byzantin*, porté par quatre colonnes qui s'élèvent aux angles de l'autel, a quelquefois la forme d'une coupole : il est surmonté d'une *sphère*.

Dans leur zèle, les chrétiens s'étaient mis à détruire les sculptures et les peintures profanes. Mais la peinture religieuse ne pouvait de sitôt remplacer la peinture païenne, et l'art se trouva pour ainsi dire perdu. Le mauvais goût d'ailleurs faisait surtout priser la richesse, et la *mosaïque* détrôna la peinture. Dans les palais et dans les églises on employait, au lieu de la fresque ou de la peinture à l'encaustique, des mosaïques en pierres coloriées. Ce fut tout l'art des Grecs du Bas-Empire.

La secte des Iconoclastes. — Du reste la passion des discussions religieuses, qui devait agiter sans cesse l'empire d'Orient, fut également fatale aux arts. La secte des *Iconoclastes* (briseurs d'images) poursuivait même la sculpture et la peinture religieuses, prétendant que le culte des images n'était qu'un retour à l'idolâtrie. Des empereurs comme Léon l'Isaurien (726), Léon l'Arménien, Michel le Bègue, favorisèrent cette secte fanatique et non seulement firent détruire un grand nombre d'œuvres d'art, mais empêchèrent qu'on ne fît la moindre peinture religieuse. Ce ne fut qu'au neuvième siècle (867) que le culte des images rétabli rendit aux arts du dessin la vie, sinon la liberté.

Le schisme grec (857-1054). — Cette fureur de controverses théologiques qui soulevait parfois de vraies guerres civiles, amena l'Eglise grecque à se séparer de l'Église latine, plus fidèle à l'orthodoxie primitive. Les Grecs se passionnaient contre la doctrine du *Filioque* et voulaient rayer du symbole de Nicée ces mots par lesquels l'Église affirmait que le Saint-Esprit procède à la fois du Père et du Fils. Ils s'étaient aussi divisés, nous venons de le dire, sur la question des *images*; ils persistaient, dans la *communion*, à employer du *pain levé* au lieu de *pain sans levain* ou *azyme*; ils continuaient d'admettre le *mariage des prêtres*, le *baptême par immersion*, le *jeûne du samedi*, et n'entendaient point se servir d'une autre langue que la *langue grecque* pour la célébration de l'office.

La vraie raison, toutefois, ce fut l'*esprit indépendance* du monde grec, devenu de plus en plus étranger au monde occidental, qu'il regardait comme barbare. L'Eglise grecque

souffrait d'être subordonnée à l'Église latine, et Constantinople était humiliée de recevoir la loi religieuse de Rome. L'ambition des patriarches fit le reste. L'installation de *Photius* sur le siège patriarcal de Constantinople en 857, accomplie malgré l'opposition du pape Nicolas Ier, provoqua la rupture. Photius contesta l'autorité de l'évêque de Rome et, soutenu par la cour de Constantinople, demeura chef de l'Église grecque. A maintes reprises, des efforts furent tentés pour réconcilier les deux Églises, mais ils échouèrent, et en 1054 la cour de Rome anathématisa solennellement les « sept mortelles hérésies des Grecs » : le *schisme* fut accompli.

Cette séparation, au fond plutôt politique que religieuse, devait avoir de graves conséquences. Rome perdait son empire sur une partie de la chrétienté. En outre, le *monde slave*, voisin de Constantinople, allait être converti par les Grecs. Aujourd'hui encore *toute l'Europe orientale* échappe à l'autorité romaine. En outre, les papes, irrités de cette rupture de l'empire d'Orient, n'écoutèrent point les plaintes de ses maîtres pressés par les Turcs. Ce ne fut qu'au moment où ils virent l'Europe sérieusement menacée qu'ils provoquèrent le mouvement des Croisades.

Faiblesse et longévité de l'empire Byzantin. — L'empire de Byzance a vécu plus de mille ans, et pendant mille ans il a paru toujours prêt à mourir. C'est là encore un des problèmes historiques qui n'ont peut-être pas éveillé assez la curiosité des savants, car il répugne d'entrer fort avant dans l'histoire de cette cour de Byzance, remplie de tragédies souvent horribles : meurtres de familles entières, empoisonnements, tortures, scènes de débauches et de cruautés, mêlées de fanatisme religieux.

Il n'y avait point de règle déterminée de succession. Le trône était donné par l'élection d'une armée révoltée ou par une révolution de palais, ou usurpé par un crime. La fortune et l'intrigue y portaient des hommes de toutes les nationalités : Thraces, Africains, Phrygiens, Macédoniens, etc,, et de
et l'intrigue y portaient des hommes de toutes les nationa-
toute origine, des bergers devenus soldats, puis ministres, des laboureurs, et on eût pu vanter un régime aussi démo-

cratique si le caprice des empereurs ou des impératrices n'avait pas été la seule loi. L'Orient exerçait, sur la foule vénale et servile qui les entourait, sa funeste contagion, et les plus ignobles princes ne manquaient pas de courtisans. La célèbre *Irène*, contemporaine de Charlemagne, fit crever les yeux de son propre fils pour régner à sa place; elle-même fut renversée par une intrigue de palais et reléguée à Lesbos, où elle fut contrainte de filer la laine. Léon V l'Arménien fut assassiné dans sa chapelle au pied de la croix, qu'il embrassait vainement. Michel III l'Ivrogne (842-867) se réclamait de Néron, qu'il voulait suivre comme modèle. Bouffon couronné, il prodiguait les trésors de l'empire aux plus viles créatures, dictait ses ordres sanguinaires au milieu des orgies, outrageait la religion et troublait avec ses compagnons de débauches, qu'il appelait ses évêques, les processions qu'il rencontrait dans les rues de Constantinople. Il venait de nommer Auguste un simple matelot lorsque lui-même fut tué, avec son candidat, tandis qu'il était plongé dans l'ivresse. Au onzième siècle, le trouble augmente encore et il est presque impossible de suivre les révolutions de palais qui font passer le pouvoir dans des mains de plus en plus indignes. Deux femmes Zoé et une seconde Théodora, jouent dans ces tragédies des rôles odieux.



Une impératrice grecque.

L'empire Byzantin résista pourtant à cette décomposition lente et ne périt que sous les coups des ennemis du dehors. Ennemis nombreux et puissants qui lui laissèrent à peine, en dix siècles, quelques moments de répit : au nord les *Avars* et les *Bulgars*, puis les *Russes*; au sud les *Perses*, puis les *Arabes*, enfin les *Turcs*. La force de la position de

Constantinople et le talent des généraux réussirent longtemps à écarter ces périls. L'empire grec, quelles que soient ses hontes, a donc rempli un rôle de protection. Il a durant plusieurs siècles repoussé loin de l'Europe les Turcs, dont la domination devait être si funeste aux pays qu'ils ont occupés. Il a contenu les populations des Balkans et les Slaves de la vallée du Danube, et a fait pénétrer chez eux la civilisation ainsi que chez les peuples de la longue vallée du Dniéper. *La civilisation russe dériva de la civilisation grecque.*

En outre, l'empire Byzantin conserva les *lettres grecques* : il était rempli de docteurs, de professeurs qui devaient plus tard répandre sur l'Occident leur science et les trésors de l'antiquité. Sans doute, chez ce peuple déchu, énervé, égaré dans de puériles chicanes qui avaient la théologie pour prétexte, mais pour cause réelle l'amour de la subtilité; dans cet empire vermoulu qui ne se tenait debout que par sa masse, chez ces Grecs engourdis par un despotisme inintelligent, les auteurs anciens ne pouvaient plus inspirer personne. Leurs mâles accents n'étaient pas compris. Les œuvres des orateurs, des historiens, des philosophes, des poètes, ornaient les bibliothèques sans raviver les esprits ; mais le dépôt était là : d'autres peuples en profiteront.

L'Occident; Charlemagne et ses guerres. — Si l'Orient languissait, l'Occident, au huitième et au neuvième siècle, se débattait au milieu d'une inextricable confusion. On put croire cependant que cette confusion allait cesser, et un grand travail d'éclaircissement se fit avec *Charlemagne* (768-814), qui reprit et continua, avec plus de gloire, l'œuvre de Pépin d'Héristall et de Charles Martel.

La *suprématie militaire des Francs* s'impose à tous les peuples nouveaux qui s'agitaient dans l'ancien empire Romain. Charlemagne sort des limites de la Gaule, combat en Espagne, en Italie, en Germanie, refoule les *Arabes*, détruit les *Lombards*, dompte les *Bavarois*, écrase les *Saxons*, contient les *Avars*. C'est un guerrier qui, durant quarante ans, vole des Pyrénées à l'Elbe, de l'Elbe aux Pyrénées, aux Alpes, au

Danube, toujours en mouvement, infatigable, acharné apr
ses ennemis, impitoyable, un barbare à peine dégrossi q
combat d'autres barbares. En un seul jour il fait décapiter
Verden 4500 prisonniers saxons. Il est bien de la race
Clovis et de la famille de Charles Martel.

Ce qui le distingue cependant, c'est que l'amour de
guerre ne l'entraine pas seul. Charles a subi l'attraction d
idées romaines : il a comme les Alaric, les Théodori
l'ambition de rétablir l'unité romaine, et seul il y réussi
Dans l'âme de ce conquérant intraitable il y a une vag
notion d'ordre, de mission pacifique qui dicte ses expéd
tions et explique, sans les justifier, ses colères terribles
Charles veut asseoir les peuples malgré eux dans le pa

---

1. **Lecture : *La transformation de la Saxe.*** — « Les m
récages et les bois de la Saxe se changèrent peu à peu en riches cultur
et se couvrirent de villes qui firent adhérer à jamais la population
sol. Les villes sont en quelque sorte les racines par lesquelles
hommes se fixent dans un pays, y sont retenus, s'y développent et
fécondent. Les colons bénédictins se rendirent en foule sur le territoi
des Saxons. Ils y formèrent plusieurs de ces grands établissements à
fois religieux, agricoles, littéraires qui pourvoyaient à tous les besoi
de la culture humaine. Les deux principaux furent la Nouvelle-Corbi
fondée sur le Weser par deux parents de Charlemagne, Adalard et Wal
et l'abbaye de Herford, qui fut destinée aux femmes. La Nouvelle-Corb
et Herford furent pour le nord-ouest de l'Allemagne ce qu'avaient é
pour le centre de ce pays Fulde et Bischofsheim. Elles devinrent les de
grandes écoles de la Saxe, et c'est de Corbie que partirent bientôt l
missionnaires qui convertirent les Slaves et les Scandinaves, comn
étaient partis de Fulde ceux qui convertirent les Saxons.

« Quant au territoire de la Germanie, il fut divisé en comtés sous
rapport politique, en diocèses sous le rapport ecclésiastique. Il fut m
en état de défense sur les frontières. La propriété territoriale ces
d'être précaire lorsque la population cessa d'être mobile. Au lieu d'êt
annuellement distribuée, elle resta dans les mêmes mains. L'agricultu
occidentale remplaça en grande partie le pacage germanique. Il se forn
des villes et des villages à côté des églises, des abbayes, des pala
impériaux, des forteresses. Ces villes furent construites d'abord
bois, puis en pierre, d'après la méthode romaine. Elles serviren
d'asiles et de laboratoires. Les arts inventés et les métiers pratiqu
dans les pays civilisés et qui étaient devenus le patrimoine du mond
y furent transportés et exercés. » (Mignet, ***Mémoire sur l'Introductio
de l'ancienne Germanie dans la société civilisée.***)

où ils se trouvent. Il veut contenir l'invasion toujours prête à se remettre en marche et la retourner contre elle-même, arrêtant les Germains avec les Francs, descendants des Germains. Partout on le voit courir, vêtu de sa peau de brebis et du grossier costume des Francs, mais accompagné de clercs savants. Partout on le trouve préoccupé de régulariser les peuples et de les civiliser à sa façon. Ce rude soldat répand partout les traditions romaines.

Ce qui le préoccupe le plus cependant, c'est de défendre ou d'imposer la foi chrétienne. Il refoule l'islamisme au delà de l'Èbre. Si la guerre contre les Saxons dure si longtemps, c'est que Charles veut les contraindre à abandonner leurs superstitions païennes et à recevoir le baptême. Il déploie, dans cet apostolat singulier, une violence qui contrastait avec le caractère de la religion même qu'il imposait. En outre, défenseur du pape, Charlemagne le délivre des Lombards et, en confirmant la donation de Pépin, fortifie le pouvoir temporel du Saint-Siège. L'Église est heureuse de trouver un nouveau Constantin.

Restauration de l'empire d'Occident : couronnement de Charlemagne (800). — Aussi la pensée de rétablir en faveur de ce guerrier franc, qui restaurait l'ordre romain et propageait la foi chrétienne, l'ancienne dignité impériale, devait-elle venir au pape *Léon III*. Le 25 décembre de l'an 800, jour anniversaire de la naissance du Christ, adopté déjà pour le commencement de l'année, Charlemagne était à Rome. Il assistait aux offices de la solennité chrétienne dans la basilique de Saint-Pierre et Saint-Paul. Tandis qu'il priait agenouillé au tombeau des apôtres, le pape Léon III plaça sur sa tête une couronne d'or en s'écriant : « *A Charles Auguste, empereur des Romains, vie et victoire !* » Le clergé, les Romains répétèrent trois fois cette acclamation, à laquelle s'unirent les voix rudes des guerriers francs. Charles revêtit un costume magnifique : tunique ornée de broderies, manteau fleuri de rameaux d'or, brodequins étincelants de pierres précieuses. Toute la ville de Rome fut en joie et comme rajeunie par cette cérémonie qui rappelait les splendeurs évanouies. Le titre impérial était relevé : triomphe des idées romaines;

il l'était en faveur d'un chef barbare : triomphe des Germain[s]; il était conféré par le pape : triomphe de la religion chr[é]tienne. Le nouvel empereur, du reste, s'appliquait à conc[i]lier toutes les traditions, et sa législation, qui lui fit pl[us] d'honneur que ses conquêtes, respire à la fois la sages[se] du Romain, le zèle du chrétien et la naïveté du guerri[er] franc.

L'administration de Charlemagne ; les traditions r[o]maines. — L'administration de Charlemagne est calqu[ée] sur l'ancienne administration impériale. Il porte le tit[re] d'empereur et en exerce l'autorité : la loi de majesté em[prun]tée à Rome le protège. Autour de lui se groupent [de] grands officiers avec des titres romains, *comtes du pala[is]*, *chancelier*, *apocrisiaire* ou *chef de la chapelle*, *camérier* [ou] *chambellan*. L'empire est divisé en provinces, dont la su[r]veillance est confiée à des *ducs*, des *comtes*, des *vicaire[s]*, des *centeniers*, des *dizainiers*. Ces fonctionnaires sont eu[x-]mêmes surveillés par des délégués impériaux, des *missi d[o]minici*. Ces missi parcourent de vastes étendues ; car l'Al[le]magne était partagée en quatre légations : Rhétie et Bavièr[e], Cologne et Mayence. Charlemagne publie un grand nomb[re] de lois écrites ou *capitulaires* (divisées en petits chapitre[s]). Il en a laissé *soixante*, comprenant 621 articles de législ[a]tion civile, sans compter le nombre de diplômes, doc[u]ments, lettres qui témoignent de sa prodigieuse activi[té] intellectuelle, égale à son activité physique.

L'organisation ecclésiastique. — L'organisation eccl[é]siastique préoccupe Charlemagne autant que l'organisati[on] politique. Il n'a rien à changer dans les provinces, qui so[nt] chrétiennes depuis longtemps, mais il a soin d'écarter d[es] églises et des abbayes les candidats incapables. En Germani[e] il a tout à créer. Il distribue le pays en diocèses, établi[s]sant huit évêchés. Il fonde de nombreuses abbayes, q[ui] deviennent des centres religieux, et met tout son pouvoir [au] service de la foi. Il régularise la *dîme* (dixième de la r[é]colte) payée au clergé. Ses capitulaires contiennent plus [de] 400 articles relatifs aux points de la discipline ecclésiast[i]que, aux jeûnes, aux abstinences, même à des prescriptio[ns]

morales. Ils tiennent parfois du code et du sermon. Charles descend à des détails infiniment petits et impose aux Églises le chant grégorien, qu'il se plaisait à diriger lui-même dans sa chapelle de la voix et du geste.

La renaissance intellectuelle. — Sa préoccupation d'améliorer l'Église entre pour beaucoup dans sa sollicitude pour la science, car il a surtout en vue de préparer des clercs dignes de leur mission, et c'est dans les monastères, dans les évêchés qu'il fait ouvrir des écoles. Les savants qui l'entourent sont la plupart des évêques ou des abbés, le moine *Alcuin*, l'archevêque de Lyon *Leidrade*, l'évêque d'Orléans *Théodulphe*, l'abbé de Saint-Michel *Smaragde*, l'abbé de Fulde, *Raban Maure*, *Saint-Benoît* d'*Aniane*, second réformateur des monastères d'Occident.

Charles n'en était pas moins conduit à relever les lettres latines. Si dans l'École ou Académie du palais il se faisait appeler *David*, d'autres savants prenaient des noms d'auteurs païens : *Angilbert* s'appelait *Homère*, Alcuin *Flaccus*, Théodulphe, *Pindare*. Charlemagne parlait le latin et apprit même le grec. *Pierre de Pise* lui avait enseigné la grammaire. Un autre Italien, *Paul Diacre*, écrivit l'*histoire des Lombards*.

Il était loin cependant de la pensée de l'empereur, si ami de la science latine, de renier ses origines germaniques. Il y avait des Germains dans l'Académie palatine. *Eginhard*, le secrétaire, l'historien et peut-être le gendre de Charlemagne, était de l'Odenwald. *Raban Maure* était de Mayence, *Alcuin* Anglo-Saxon. *Clément* était surnommé l'*Hibernien* parce qu'il venait de l'Irlande. Charlemagne traça le plan d'une *grammaire de la langue germanique* ; il inventa de nouveaux noms en allemand pour les douze mois de l'année ; il n'imposait pas le latin aux Saxons pour les prières qu'il leur faisait dire en leur langue, et ordonna que la loi de Dieu serait annoncée, dans la Germanie, en *langue tudesque*, comme elle l'était en Gaule dans la *langue romane*.

Les traditions germaniques. — Son administration, en dépit des souvenirs romains, restait franque. A côté des comtes du palais et du chancelier il avait autour de lui des officiers d'origine barbare, le *connétable* (comte des étables),

le *sénéchal* (ou maître d'hôtel), le *bouteillier* (ou l'échanson), etc. Ce sont ses *leudes* ou fidèles qu'il revêt de la dignité de *duc* ou de *comte*; ce sont ses braves guerriers qu'il récompense en leur confiant l'administration des provinces. Du reste Charlemagne n'a pas sur l'*administration* les idées nettes des empereurs du quatrième siècle. Il ne revient point à la distinction des pouvoirs, confondus dans la personne des comtes, chefs militaires et civils. Il ne sépare non plus le pouvoir spirituel: les *missi* vont deux par deux, un laïque et un évêque. Il maintient la *justice barbare* et, s'il s'efforce de créer un corps de juges, les *scabini* (traduction d'un mot germanique : *schaffen*), Charlemagne ne fait que régulariser le choix des assesseurs qui doivent aider le comte à rendre la justice et représentent les *pairs* de l'accusé. S'il cherche à faire disparaître la guerre privée et le wergeld, il maintient les anciennes épreuves barbares, qui lui survivront longtemps.

Charles n'a pas de *finances*; le système des impôts romains est depuis longtemps perdu. L'empereur franc n'a pour revenus que les *tributs* de guerre prélevés sur les peuples vaincus, les *offrandes des hommes libres*, et les *revenus* de ses propres domaines. Les concessions de terres ou *bénéfices*, commencées par les Mérovingiens, privent le souverain du revenu de ces terres, et Charles, réduit aux seules ressources de ses villas, porte une attention spéciale à leur bonne administration. Il faut donc moins s'étonner que ne l'a fait Montesquieu, de voir ce maître puissant s'occuper aussi bien « de ses basses-cours et des herbes de ses jardins » que des intérêts moraux d'un vaste empire.

Charles d'ailleurs, il faut l'avouer, n'avait pas besoin de ressources considérables : il ne payait ni ses comtes, qui vivaient de leur province, ni ses soldats, qui s'équipaient eux-mêmes. L'*armée* gardait, si nombreuse qu'elle fût, la simplicité de la bande germanique. L'art militaire était perdu et la légion romaine oubliée. Charles crut faire œuvre d'organisation savante en assurant par ses lois le recrutement régulier de son armée. Tout possesseur de *quatre manses* (ou métairies) devait, à la publication du *ban de guerre*, se pré-

senter devant le comte avec la lance, le bouclier, l'arc, deux cordes et douze flèches. Le propriétaire de *douze manses* devait venir avec un cheval et une armure complète, le *heaume* et le *haubert*. Charles avait ainsi, à peu de frais, sa cavalerie et son infanterie. La guerre nourrissait la guerre, et, après l'expédition, les troupes se dispersaient. C'était le retour pur et simple à la vie primitive.

Si fier qu'il fût de son autorité impériale, Charlemagne se croyait obligé de tenir les assemblées régulières des Francs, les champs de Mars, devenus les *Champs de mai*. Ces assemblées avaient toutefois perdu leur ancien caractère, car l'armée était trop nombreuse pour délibérer. Les comtes, les ducs s'en détachaient pour discuter avec les évêques, de plus en plus associés à la politique, les propositions de lois préparées par les conseillers intimes de Charles. Durant ces discussions, Charles passait la revue des contingents des divers peuples, recueillait les hommages et, ce qui lui souriait le plus, les tributs. Les capitulaires étaient ensuite proclamés et fortifiés par l'assentiment de tous. Le *principe de la liberté germanique* était donc en apparence respecté : il ne périra pas au milieu des plus graves désordres et sera l'agent le plus actif de la civilisation moderne.

Caractère de l'œuvre de Charlemagne; ses résultats. — L'empire de Charlemagne n'avait donc qu'une fausse ressemblance avec celui qu'il prétendait restaurer. L'*unité* sans doute était maintenue par la main de fer du redoutable conquérant, mais mal assurée par une *administration incohérente*, confuse, pauvre imitation de l'ingénieux mécanisme des Romains. Les *nationalités diverses* qui composaient l'empire avaient subi l'ascendant des Francs, mais ceux-ci étaient *trop peu nombreux* pour s'assimiler les peuples vaincus et n'y songeaient pas d'ailleurs. En dispersant les comtes francs dans l'Italie, dans les *marches* (frontières) d'Espagne, de l'Elbe, du Danube, dans la vallée du Mein où tout un pays garda le nom des Francs (la Franconie), Charlemagne n'avait eu en vue que d'assurer l'obéissance. Il eût fallu, pour maintenir cette agrégation de peuples turbulents et belliqueux, une succession de Charlemagnes. Or la famille des Pépins

semblait épuisée et l'œuvre de Charlemagne n'aura d'autre durée que sa vie même.

Bien d'autres causes, que nous indiquerons plus loin, contribueront à la dissolution de cet empire en apparence si fort. Mais, s'il tombe, est-ce à dire qu'il n'en est rien resté? Charlemagne n'eût point gardé dans l'histoire le rang que la postérité lui a conservé, s'il n'eût été qu'un heureux conquérant. Il a *arrêté l'invasion*, fixé les Saxons, les Bavarois, les Avars. Il a créé l'*Allemagne*, si bien que les écrivains allemands le revendiquent pour leur nation, lui qui a broyé la Saxe sous les armées franques. Charlemagne a discipliné les peuples nouveaux établis dans l'empire, leur a imposé *la vie sédentaire agricole*, a semé dans l'Europe centrale les évêchés et les abbayes comme autant de foyers de civilisation. Il a en un mot, de ses mains puissantes, pétri *les éléments de l'Europe moderne*. Son empire se démembrera, mais les morceaux constitueront les nations dont le développement nous étonne aujourd'hui. Sur un champ moins vaste mais plus dur à défricher, où il fallait enfoncer plus avant la charrue, il a fait un travail semblable à celui d'Alexandre. Il a été un colonisateur farouche, s'efforçant de répandre partout les traditions et la science latines.

A partir du neuvième siècle, l'Europe occidentale existe. Sans doute la nuit se fera après Charlemagne, mais la société, raffermie par lui, guidée par la faible lueur qu'il a fait briller, reviendra peu à peu au jour et à la civilisation, en conservant vivace le souvenir de l'empereur romain, franc et chrétien qui dans sa personne, ses guerres, sa législation, a comme symbolisé l'union du monde ancien et du monde nouveau.

RÉSUMÉ

De l'empire Romain démembré une moitié avait survécu, l'*empire d'Orient*, avec Constantinople pour capitale. Mais cet empire languissait sous des souverains occupés ou de plaisirs ou de querelles religieuses. *Justinien* pourtant (527-565) releva un moment cet empire, et on lui doit surtout un célèbre recueil des lois romaines : le *Digeste* ou les *Pandectes*, puis une sorte de manuel du droit romain, les *Institutes*, qui servent aujourd'hui dans nos écoles de droit.

De cette époque aussi date l'art *byzantin*, dont l'église Sainte-Sophie fut le modèle et qui s'est maintenu en Orient, art principalement caractérisé par les *coupoles* et, dans la décoration des édifices, par l'emploi de *mosaïques*. Cet art plus brillant que grandiose exprime bien le caractère de la civilisation byzantine, toute superficielle et qui recouvrait une corruption profonde et une véritable décadence intellectuelle. L'empire d'Orient languit pendant dix siècles.

En Occident, les différents royaumes barbares tombèrent rapidement et la *suprématie militaire* des Francs s'imposa.

Charlemagne, en l'an 800, avait reconstitué à peu près l'*ancien empire d'Occident* et relevé le titre impérial. Ce roi des Francs s'appliquait à faire revivre les traditions romaines d'*administration*, en établissant des *ducs*, des *comtes*, etc., en déléguant dans les provinces des *missi dominici*, en publiant des lois écrites ou *capitulaires*. Couronné par le pape, défenseur de l'Église, il travaillait surtout à convertir les païens, à organiser les diocèses d'Allemagne, et ses lois étaient aussi religieuses que politiques. Cet empereur toutefois ne répudiait pas les souvenirs germaniques : il tenait les *assemblées régulières des Francs*, gardait l'organisation primitive des armées *franques*, la rudesse et les épreuves barbares de la *justice* franque.

Ce premier essai d'une union trop factice entre les idées romaines et les maximes germaniques ne dura pas. Mais il indiquait au moins le travail qui s'accomplissait dans la société nouvelle, et une première renaissance de l'esprit humain se manifestait autour de Charlemagne, qui créait des écoles et favorisait les savants : *Alcuin*, *Éginhard*, *Pierre de Pise*, *Angilbert*, *Théodulphe*, etc.

CHAPITRE XVII

LES ARABES — LES CALIFATS DE BAGDAD ET DE CORDOUE LA CIVILISATION MUSULMANE

SOMMAIRE : L'invasion du Midi ; son caractère ; les Arabes. — Mahomet et sa religion. — Le Coran. — Les uléma, les imams. — Influence sociale et politique du mahométisme. — La prédication par le sabre. — L'empire Arabe ; les deux califats. — Prospérité du califat de Bagdad ; le commerce. — Le califat de Cordoue ; prospérité de l'Espagne. — La littérature des Arabes. — Les sciences. — Les arts. — Caractère et rôle de la civilisation arabe.

LECTURES : Quelques versets du Coran. — La littérature des Arabes.

L'invasion du Midi ; son caractère ; les Arabes. — Longtemps on n'avait redouté que les invasions du Nord : au septième siècle, une invasion d'un nouveau genre partit du



Midi et d'un pays auquel on n'avait prêté, dans l'antiquité que peu d'attention, l'*Arabie*, qu'on croyait déserte. Il e sortit tout à la fois une nation et une religion qui, soute nues l'une par l'autre, se répandirent avec une rapidit extraordinaire à travers l'Asie, l'Afrique et même en Europe *Il n'y a de Dieu qu'Allah, et Mahomet est son prophète!* Voil la formule simple qui avait rallié les tribus arabes et l cri vainqueur qu'elles faisaient entendre de l'Orient l'Occident, courbant les nations épouvantées sous la loi d cimeterre et du Coran indissolublement unis.

L'invasion du Midi eut donc un tout autre caractère qu celle du Nord. Ce fut la propagande armée d'une foi nou velle, la domination religieuse et politique d'une race qu appartenait à la famille *sémitique*. Or il est vraiment sin gulier que de cette famille seule soient partis les plus impo tants mouvements religieux. C'est dans un coin de l'Asie dans la Palestine, que se sont formées la religion judaïqu et la religion chrétienne ; c'est dans un pays voisin et presqu à la lisière de la Judée qu'est né le mahométisme.

Mahomet et sa religion. — On ne saurait du moin s'étonner, vu ce voisinage, des rapports intimes du maho métisme avec les deux religions qui l'avaient précédé Mahomet connaissait la Bible et l'Évangile, auxquels il f de larges emprunts. Il prétendait revenir à la religio d'Abraham et des patriarches, et terminer la série des pro phètes. Sa doctrine, longtemps mal connue en Occident, été plus exactement appréciée dans notre siècle, qui a pro duit tant de travaux d'histoire religieuse. La persistance d son succès et le nombre prodigieux de ses disciples témoi gnent assez de sa vitalité.

Mahomet vivait au milieu d'Arabes païens. Il les arrach au culte des idoles et abattit celles qui entouraient le vieu temple honoré à la Mecque de toute antiquité, la *Caaba* Il conserva cette vénération de la Caaba, dont il fit comm le centre religieux, et où se trouvait la pierre, jadis blanch mais devenue noire, apportée, disait-on, par l'archange Ga briel. Il reliait ainsi sa doctrine aux vieilles traditions arabes qui, en dépit des superstitions païennes, avaient conservé l

souvenir d'Abraham, père d'Ismaël et souche de la nation. Connaissant admirablement l'imagination de son peuple, poétique, mais simple et peu accessible aux discussions métaphysiques, Mahomet prêcha l'*unité de Dieu*, dogme facile à concevoir, sa toute puissance, sa gloire, son éternité, l'*immortalité de l'âme*, la vie *future*. Les descriptions de son paradis matériel, sensuel, étaient bien faites pour séduire les Orientaux, incapables de s'élever à l'idée abstraite d'une félicité morale et ne concevant l'autre vie que comme une répétition sans nuage des plus suaves délices de la vie terrestre.

Mahomet sut approprier la religion aux mœurs à la fois pastorales et belliqueuses des Arabes, en rendant aisé le culte, qui se bornait à quelques prescriptions, salutaires d'ailleurs dans les pays chauds, comme les *ablutions*, et à la prédication par le glaive, qui excita au plus haut point le courage des Arabes. De plus, Mahomet enseignait une doctrine bien séduisante pour la paresse des Orientaux, la doctrine de la résignation à la volonté de Dieu. L'*islam*, c'est l'abandon à la volonté de Dieu ; le *musulman*, c'est l'homme résigné à cette volonté. Les Orientaux ne seront que trop disposés à exagérer cette résignation, dont ils déduiront le *fatalisme*, si funeste au développement de l'individu et des nations.

Le Dieu de Mahomet est le Dieu de la Bible, terrible, inflexible, vengeur. Le mahométisme sera une religion dure. Mahomet ne méprisait point pourtant le christianisme. Il introduisait *Jésus* dans la liste des prophètes et reconnaissait même qu'il avait reçu le don des miracles, dont lui Mahomet était privé. La sainteté de *Marie*, mère de Jésus, est formellement proclamée par le Coran. Plus d'une maxime et d'une parabole de l'Évangile est introduite presque textuellement dans le livre de Mahomet. Mais les chrétiens et les juifs, selon lui, ont dénaturé la religion primitivement révélée, et Mahomet a été envoyé pour redresser toutes les erreurs et répandre les paroles que l'archange Gabriel a écrites en son cœur. Mahomet prétendait en effet que, retiré dans une caverne du mont Hira, il avait eu une vision et que

l'archange Gabriel lui inspirait les préceptes qui, transmis à ses disciples, formèrent le *Coran*.

Le Coran. — Le mot de *Coran* signifie récitation. Révélations, prédications, maximes, lois dictées par Mahomet, furent recueillies, après lui, par *Zéide* et revisées par ordre du calife *Othman*. Dès l'an 33 de l'*hégire* (ère musulmane qui part de la fuite de Mahomet à Médine), le Coran a été fixé, et jamais aucun doute ne s'est élevé sur son authenticité. A vrai dire, ce n'est pas un livre, mais une collection désordonnée de *sourates* ou chapitres de longueur inégale, de ton différent, les uns poétiques et enthousiastes, les autres narratifs ou didactiques. C'est un code, un hymne, une histoire, une prière[1].

---

1. **Lecture : *Quelques versets du Coran*.** — Quelques extraits du Coran, bien qu'insuffisants pour donner une idée du livre, aideront au moins à en comprendre la forme : « Quand Dieu eut fait la terre, elle vacillait deçà et delà jusqu'à ce que Dieu eût fait les montagnes pour la tenir ferme. Alors les anges lui demandèrent : « O Dieu, « y a-t-il dans la création quelque chose de plus fort que les montagnes? » Et Dieu répondit : « Le fer; car le fer est plus fort que les montagnes, « puisqu'il les fend. — Et dans ta création est-il quelque chose de plus « fort que le fer ? — Oui, le feu est plus fort que le fer, car il le fond. « — Et est-il quelque chose de plus fort que l'eau? — Oui, le vent, car « il la soulève. — O notre soutien suprême, est-il dans la création « quelque chose de plus fort que le vent? — Oui, l'homme de bien qui « fait l'aumône. S'il donne de sa main droite sans que la gauche le « sache, il surmonte toutes choses. »

« Toute bonne action est charité. Quand tu souris à la face de ton frère, quand tu remets un voyageur dans son chemin, quand tu donnes de l'eau à boire à l'altéré, quand tu exhortes ton prochain à bien faire, tu fais de la charité. La vraie richesse d'un homme dans l'autre vie, c'est le bien qu'il a fait dans celle-ci à ses compagnons d'existence. Quand il meurt, le peuple demande : « Quelle fortune laisse-t-il derrière « lui? » Mais les anges demandent : « Quelles bonnes œuvres a-t-il envoyées devant lui? »

.... « Faites la prière, donnez l'aumône : le bien que vous ferez, vous le trouverez auprès de Dieu, parce qu'il voit vos actions. Il ne suffit pas, pour être juste, de tourner son visage vers l'Orient ou l'Occident : il faut en outre croire en Dieu, secourir les proches, les orphelins, les pauvres et les voyageurs; racheter les captifs; observer les prières; ne pas manquer à sa parole; supporter patiemment l'adversité et les maux de la guerre. Tels sont les devoirs des vrais croyants. »

C'est le livre du musulman, qui n'en a pas besoin d'autre : il y trouve son dogme, l'*unité divine*, les prescriptions de son culte, aussi simple que son dogme, *cinq prières* par jour avec *ablutions*, le *jeûne* du mois de *Ramâdan* (ou Ramazan), l'*abstinence du vin* et des liqueurs fermentées (précepte d'hygiène absolu dans les climats de l'Orient), la sanctification du *vendredi* par la prière, le *pèlerinage à la Mecque*. Le musulman trouve dans le Coran toute sa philosophie religieuse : « L'élu et le réprouvé sont destinés, l'un au bonheur et l'autre au malheur éternel avant même d'être sortis du sein de leurs mères. » — « L'homme ne meurt que par la volonté de Dieu, d'après le livre qui fixe le terme de sa vie. » Cette prédestination ne pouvait éveiller en l'homme le désir du perfectionnement, qui fait l'honneur et la force du christianisme, encore moins ces délicatesses de la conscience scrupuleuse cherchant à se rapprocher de plus en plus de la vertu idéale. La foi, la prière, l'aumône, l'observation rigoureuse de quelques pratiques, cela suffit pour le musulman, qui ne fera point d'efforts pour s'améliorer et ne soupçonnera pas une morale plus haute que la loi précise.

Les uléma, les imams. — Le texte du Coran a été interprété par des *imams*, dont quatre, vers la fin du deuxième siècle de l'hégire, ont mérité le surnom de grands[1]. Cette littérature sacrée devint si considérable qu'il fallut plus tard la coordonner sous les règnes des sultans de Constantinople Mahomet II et Soliman Ier. Il n'y a pourtant point de sacerdoce chez les musulmans, et les explicateurs des livres sacrés ne sont point considérés comme infaillibles. Mais les califes n'en avaient pas moins favorisé une classe de savants ou lettrés, appelés les *uléma*, qu'ils chargeaient des fonctions religieuses et judiciaires. Les *imams* faisaient le service des mosquées. Les *muezzins* appelaient du haut des tours, ou *minarets*, les fidèles à la prière. Sans former une caste ou même un corps privilégié, les imams, les uléma

1. Abou-Hanifâh, Ech-Chaféi, Malek et Hanbal.

acquirent, par la connaissance approfondie du Coran et d
livres canoniques, une autorité réelle.

Influence sociale et politique du mahométisme. -
Mahomet a vraiment régénéré l'Arabie. Les tribus qui pr
menaient dans cette péninsule leurs tentes et leurs tro
peaux étaient plongées dans une dégradation profonde. L
Arabes enterraient vives les petites filles qu'ils ne voulaie
pas nourrir. Mahomet supprima toutes les coutumes ba
bares. Il maintint sans doute la polygamie, dont il donna lu
même l'exemple, mais recommandait aussi le mariage ur
que, défendait les mariages temporaires et réglementa av
soin la famille. Les intérêts matériels de la femme fure
protégés : elle acquit des droits à l'héritage; veuve, elle e
sa subsistance assurée, pendant une année entière, aux fra
de la succession du mari et reçut un douaire.

Néanmoins Mahomet ne releva point la femme de l'i
fériorité à laquelle elle était réduite et qui confinait
l'esclavage. Loin de réagir contre les mœurs de l'Orie
Mahomet consacra cette servitude de la femme qui rend
société orientale si différente de la société occidenta
Achetée la plupart du temps comme une marchandis
vivant renfermée dans la maison, ne sortant que voilée,
femme languit sans instruction, toujours tenue à l'écart
absorbée dans des occupations frivoles. Sous ce rapport,
mahométisme, qui avait pu améliorer les grossières t
bus de l'Arabie, ne pouvait être considéré comme
progrès et devait être funeste à la société en Asie et
Afrique.

Mahomet était le prophète. Il confondit plus encore qu'i
ne l'avaient été dans l'antiquité, le pouvoir spirituel et
pouvoir temporel. Les *califes*, ses successeurs, comme l
chefs religieux et politiques, ne distinguèrent jamais l
droits de la société civile et de la société politique, r
glés tous par le Coran. De là un despotisme auquel
ne trouvait aucun moyen de se soustraire, puisqu'on n'
vait même point le refuge de la conscience et que l
califes frappaient au nom de Dieu des victimes oblig
de révérer leur main meurtrière. La religion musulma

ne fut donc pas un progrès pour l'Orient, où le despotisme était traditionnel sans doute, mais où elle le rendit incurable.

Le fatalisme auquel les populations asservies se sont facilement laissées aller énerva toutes les velléités de résistance. A chaque souffrance le musulman répond : « C'était écrit ». Cela le dispense de l'effort qu'il faudrait faire pour échapper à cette souffrance. La paresse orientale a pris ainsi le ciel pour complice, et la fatalité, expliquant toutes les misères, ne permet d'en fuir aucune.

La prédication par le sabre. — Mahomet, chassé de la Mecque par les Koréichites, s'était retiré à Médine. Mais il n'avait pas confiance en sa seule parole pour triompher : il eut recours au sabre. Le sabre lui soumit l'Arabie. Le Coran dit textuellement : « Tuez les infidèles partout où vous les rencontrerez » ; et ailleurs : « J'ai mission de combattre les infidèles jusqu'à ce qu'ils disent : Il n'y a de Dieu qu'Allah. Lorsqu'ils ont prononcé ces paroles, ils ont sauvé leur vie et leurs biens; quant à leur croyance, c'est un compte qu'ils régleront avec Dieu. » Selon Mahomet, il n'y avait dans le monde que deux grandes divisions : les *muslim* (musulmans) et les *kâfir* (infidèles). Il avait partagé la terre en deux parties, *Dar-ul-Islam*, la maison de l'Islam, et *Dar-ul-Harb*, la maison de guerre; il avait dit à ses disciples : « Achevez mon œuvre, étendez la maison de l'Islam par toute la terre ; Dieu nous donne la maison de guerre. » Il leur disait aussi : « Combattez jusqu'à l'extermination; quelques-uns d'entre vous succomberont dans la lutte : à ceux qui périront, le paradis; à ceux qui survivront, la victoire. » Sans doute Mahomet joignit à ces préceptes quelques maximes de tolérance à l'égard des juifs et des chrétiens. « Dites à ceux qui ont reçu les Écritures et aux aveugles : Embrassez l'islamisme et vous serez éclairés. S'ils sont rebelles, tu n'es chargé que de la prédication. Dieu sait distinguer ses serviteurs. » Mais l'ardeur belliqueuse des Arabes préféra les autres préceptes, et ce peuple, presque inconnu, fit en moins d'un siècle des conquêtes plus étonnantes que celles des Romains.

L'empire Arabe; les deux califats. — Les trois pr miers successeurs de Mahomet, *Abou-Bekr*, *Omar*, *Othm* (632-656), entraînèrent leur peuple à la conquête de l' rient et de l'Occident. Sortant de l'Arabie par la Palestine par l'isthme de Péluse, les Arabes couvrirent de leurs bata lons rapides la Syrie, la Perse, l'Égypte. Après le règne d'*A* le gendre du prophète (656-660) et l'ennemi acharné d premiers califes, un schisme brisa l'union religieuse des m sulmans, divisés dès lors en *chiytes* (niant la légitimité d trois premiers califes) et en *sunnites* (la reconnaissant). M ce schisme n'arrêta pas le mouvement des conquêtes, rep par les *Ommiades* (661-750), qui constituèrent l'*empire ara* des bords de l'Indus et de l'Oxus à l'océan Atlantique et a Pyrénées. Maîtres de tout le littoral méridional de la Mé terranée, les Arabes eurent une marine et menacèrent pl sieurs fois Constantinople.

Cet empire tout en longueur, puisqu'il avait dix-huit ce lieues de l'est à l'ouest et qu'il tendait à enlacer de ses b extrêmes l'empire d'Orient et l'empire des Francs, se brisa sa doute en deux moitiés par l'avènement violent des *Abbassi* et la fidélité de l'Occident au rejeton des *Ommiades* (Omayyades) Abd-er-Rahman (755). Mais dans les deux ca fats d'*Orient* et d'*Occident* qui reproduisaient le parta identique de l'empire chrétien, la civilisation arabe arriva même moment, à la cour des Abbassides de *Bagdad* com à celle des Ommiades de *Cordoue*, au même degré de ra nement et à un éclat supérieur à celui de la civilisati chrétienne, corrompue en Orient, à peine renaissante Occident.

Prospérité du califat de Bagdad; le commerce. Les Arabes aimaient et pratiquaient le commerce bien av Mahomet, qui lui-même avait été conducteur de chamea Les armées frayèrent la voie aux caravanes en Asie et Afrique. De *Bagdad* et de *Mossoul*, sur le Tigre, les m chands s'en allaient dans toutes les directions : à l'ouest, le désert de Syrie, vers *Antioche*, *Alep* et *Damas*, qui re vaient en outre des ports de *Tripoli* et de *Ptolémaïs* produits de l'Occident; au nord, vers *Diarbékir*, *Erzerou*

la *mer Noire* et son principal port, *Trébizonde ;* au nord-ouest, vers l'Asie Mineure, vers *Satalia*, *Smyrne*, *Nicée*, *Brousse* ; à l'est, vers les Indes et le Khorassan, par *Hamadan* et *Hérat*. Devenus marins, connaissant déjà l'usage d'une boussole imparfaite empruntée aux Chinois, les Arabes parcouraient la mer Rouge, la mer d'Oman, et allaient jusqu'à l'Hindoustan, jusqu'à l'Indo-Chine.

Le commerce de l'Afrique servait de lien entre l'Orient et l'Occident. Les ports de *Tripoli*, de *Tunis*, de *Tanger* avaient hérité de la fortune de la Carthage des Vandales ; *Damiette*, *Alexandrie* n'avaient rien perdu de leur ancienne activité, comme l'Égypte, très sagement administrée, avait conservé son admirable fertilité. Les Arabes essayèrent même de rouvrir le canal creusé entre le Nil et la mer Rouge par les Pharaons et les Ptolémées. Descendant le long des côtes orientales de l'Afrique, les Arabes portèrent même leur religion et leur commerce jusqu'à Zanzibar et à Mozambique.

Les Abbassides *Abou-Giafar* ou *al-Manzor* (le Victorieux), *Haroun ar-Raschid* (le Juste), puis *Al-Mamoun*, déployèrent à Bagdad, à la fin du huitième et au commencement du neuvième siècle, un luxe vraiment inouï. Palais ornés de colonnes de marbre et de ces riches tapis que l'Orient fabrique encore aujourd'hui, jardins superbes rafraîchis par des fontaines aux vasques de marbre, cortèges pompeux de milliers d'esclaves, profusion d'étoffes de soie venues de l'Inde et de pierres précieuses, tous les raffinements de la mollesse et toute la splendeur des anciennes monarchies orientales : tel était le faste de ces califes qui dépensaient à pleines mains les tributs prélevés sur cent peuples divers. Le calife Moktader eut dans son palais 38 000 pièces de tapisserie, dont 12 500 de soie et d'or. Lorsqu'il fit le pèlerinage de la Mecque, il immola 40 000 vaches et 50 000 brebis. La mère du calife Motassem avait un train de 12 000 chameaux, et les poètes arabes ne paraissent pas avoir trop exagéré les richesses de ces souverains de Bagdad, héritiers des richesses de l'Égypte et de l'Asie.

Le califat de Cordoue ; prospérité de l'Espagne. — Les califes de Cordoue n'étaient pas moins opulents. Grâce

à la sage administration d'*Abd-er-Rahman Ier*, d'*Hescham*
d'*Abd-er-Rahman II*, d'*Al-Hakkem Ier*, d'*Abd-er-Rahman*
d'*Al-Hakkem II*, l'agriculture avait fait de plusieurs part
de l'Espagne, la *huerta* de Valence, la *vega* de Grenade d
l'Andalousie, comme un jardin continu où croissaient
plus belles plantes des contrées méridionales. Fort in
nieux, les Arabes avaient remédié par une savante irri
tion à la sécheresse du climat : des aqueducs conduisai
les eaux retenues dans des étangs artificiels. Les Ara
avaient introduit en Espagne le riz, le coton, la cann
sucre, le safran, le dattier. Al-Hakkem II, disent les chro
ques, « changea les lances et les épées en pioches et
râteaux. Les plus illustres cheiks se faisaient gloire de c
tiver eux-mêmes leurs jardins, et les *cadis* et les *alfaq*
se complaisaient à l'ombre tranquille de leurs vignes. E
des peuplades entières, suivant les antiques habitudes
désert, reprenaient au milieu de la vie civilisée la vie
rante du Bédouin; uniquement occupées de l'élève des tr
peaux, elles passaient, suivant les saisons, d'une provi
à une autre, avec ces troupeaux nomades comme elles,
quête de pâturages que l'été brûle dans la plaine et épar
sur les monts[1]. »

Les villes se remplissaient de manufactures de *tissus*
soie, de *coton* et de *draps*. Les Arabes introduisirent
Espagne l'usage de l'indigo et de la cochenille, les ric
porcelaines, les faïences coloriées, le papier de linge.
Arabes excellaient dans la teinture des *cuirs* et des étoff
Les cuirs de Cordoue, les armes, bien trempées, de Tol
avaient une réputation universelle. Cette dernière ville
jusqu'à deux cent mille habitants, Séville trois cent m
et soixante mille métiers pour le seul travail de la soie.

1. La saison d'hiver s'appelait *mesta*. Ce mot est resté en Espagne p
désigner l'assemblée suprême qui règle les migrations des grands tr
peaux de l'Estramadure. Dans le pays de Valence existent encore to
les traditions de l'irrigation et de la culture arabes. Le cultivateur s
à heure fixe, quand l'eau arrivera dans son champ, la quantité qu'il
en faut et le temps qu'elle y restera, et il ouvre ou ferme à propos
vannes qui servent de barrière aux eaux.

L'Espagne faisait un commerce important non seulement avec l'Afrique, mais avec l'Asie et l'empire d'Orient. Elle tirait des pays riverains du Danube les nombreux esclaves dont les califes et les cheiks arabes avaient besoin : les *Slaves* ou *Slavons* en fournissaient un fort contingent, et le mot *esclave* serait venu de là. Les califes de Cordoue, à l'exemple des califes de Bagdad, entretenaient une flotte nombreuse, et l'on évalue à plus de mille leurs vaisseaux marchands.

Tolérants à l'égard des chrétiens, qui pouvaient, en acquittant les impôts, exercer leur religion, les califes de Cordoue avaient surtout accueilli les Juifs, peuple sémitique, dont la religion se rapprochait davantage de la leur. Les Juifs accaparèrent presque tout le commerce de l'Espagne, surtout celui des métaux précieux.

La littérature des Arabes. — Les premiers califes auraient voulu sans doute borner l'étude à la lecture du Coran, mais ils n'étaient pas aussi barbares qu'on a voulu le dire, et Omar n'a nullement ordonné l'incendie de la bibliothèque d'Alexandrie. Les *Abbassides*, principalement *Haroun-ar-Raschid*, durent surtout leur gloire à cette protection : Haroun ne voyageait jamais sans un cortège de savants, qui l'accompagnaient même à la guerre. Il voulut qu'une école gratuite s'élevât à côté de chaque mosquée. *Al-Mamoun* faisait rechercher partout les manuscrits précieux et payait leur traduction au poids de l'or. Dix mille élèves étudiaient dans le seul collège de Bagdad.

Les Arabes eurent une poésie véritablement luxuriante, emphatique sans doute, mais riche en images, vive, alerte, facile. Ils eurent aussi des historiens nombreux, dont le récit est naïf, familier, trop diffus, mais instructif, car il entre fort avant dans le détail des mœurs. On cite surtout *Amri* (neuvième siècle), *Meçaudi* ou *Maçoudi* (dixième siècle), qui a raconté, dans son livre intitulé *les Prairies d'or*, les guerres d'Abd-er-Rhaman III contre les chrétiens; *Ahmed-el-Razi*, *Ebn-Hayan*, *Pascual de Cordoue*, etc. Mais les Arabes réussirent principalement dans les contes et les romans, tels que l'œuvre si originale des *Mille et une nuits*, vrai miroir de la société arabe. En *philosophie*, les Arabes se bornèrent à tra-

duire Aristote, dont la subtilité leur plaisait, mais qu'ils étaient loin de bien comprendre. Parmi les plus remarquables commentateurs d'Aristote, il faut compter surtout *Avicenne* (onzième siècle), *Averroès* de Cordoue (douzième siècle) et *Gazali* (quatorzième siècle)[1].

L'immense étendue de l'empire Arabe favorisa les progrès

---

1. **Lecture : *La littérature des Arabes*.** — « Sans doute à toute cette littérature manquait la vie, c'est-à-dire la liberté. Ne croyez pas, sur la parole de quelques orientalistes, qu'il se soit alors élevé chez les Arabes des orateurs comparables à Démosthènes : il n'y a pas de grand orateur sous l'empire d'un calife ; mais dans les académies de Bagdad et de Cufa on vit fleurir une éloquence vague et pompeuse, telle qu'elle est permise à l'esclavage. Cette littérature, dans tout ce qui n'était pas le jeu de l'imagination, manquait de grandeur et d'énergie ; mais elle était brillante dans sa poésie, savante dans ses formes.

« .... Il existe un catalogue fait par le savant Yriarté. En le parcourant, on est étonné du nombre prodigieux d'auteurs arabes nés en Espagne et de la foule d'ouvrages sur la philosophie, la poésie, l'éloquence, les arts industriels, l'agriculture, qui dorment ensevelis dans la bibliothèque de l'Escurial et qui furent autrefois présentés aux rois de Grenade et de Cordoue.... Au dixième siècle, Gerbert, ce savant homme, après avoir étudié dans le monastère d'Aurillac, voulant étendre ses connaissances et s'enfoncer dans les arts profonds de l'Orient, se rend à Tolède. Là, pendant trois ans il étudia les mathématiques, l'astrologie judiciaire et la magie, sous des docteurs arabes. Un pape sorti de l'école des Arabes !

« .... Quelle était alors cette poésie arabe ? Galante, passionnée comme l'Orient, guerrière comme l'islamisme à sa naissance, elle ne se perdait pas en longs récits ; elle n'en avait pas la patience. Elle était lyrique. La *gazelle* et la *casside* étaient ses formes favorites. Le nom de *gazelle* semble indiquer et dessiner devant vous cette poésie svelte et gracieuse ; rien ne ressemble mieux, pour la forme, aux chants d'amour de la Provence. Il n'y a pas de poëmes dramatiques chez les Arabes. Leur génie est tout conteur et ami du merveilleux ; mais leurs poésies offrent quelques modèles de dialogue ou de discussion entre un poëte et un amant malheureux, entre deux poëtes rivaux ; c'est ce que vous retrouverez dans les *tensons* des Provençaux.

« Un autre élément de la poésie moderne, la *rime*, était orientale.... Les orientalistes disent qu'une grande partie des poésies arabes, sinon toutes, est rimée ; que cette rime est quelquefois une assonance ; que souvent elle est pleine, redoublée, entrelacée, distribuée par échos ; et que la poésie arabe, si hardie dans ses images, si emportée, si capricieuse, est singulièrement savante, symétrique, artiste par la forme. » (Villemain, *La littérature au moyen âge*, leçon 4e.)

de la *géographie*. Al-Hakkem II fit faire une statistique détaillée de l'Espagne. *Edrisi* (douzième siècle) fit, pour Roger II de Sicile, un globe céleste en argent et écrivit une vaste géographie, dont nous n'avons qu'un abrégé. *Abou'l-Féda* (treizième et quatorzième siècles) écrivit également de curieux traités de géographie.

Mais les Arabes ont peu influé sur la civilisation générale par leurs œuvres propres; le grand service qu'ils ont rendu, ç'a été de conserver et de répandre par leurs traductions les ouvrages des anciens. Ils ont été le trait d'union entre l'antiquité et le moyen âge, car les peuples de l'Europe ne connurent vraiment que par eux les œuvres d'Aristote et des écrivains grecs. Ils ont également transmis les traditions de l'extrême Asie et, par là encore, rapproché l'Orient de l'Occident.

Les sciences. — Les Arabes réussirent mieux toutefois dans les sciences que dans les lettres. Sans doute ils empruntèrent à Aristote son *Histoire naturelle*, mais ils la développèrent grâce aux travaux de leurs explorateurs. Excellents *médecins* pour l'époque, ils firent progresser cette science retardataire chez les Grecs. Rien qu'à Bagdad on comptait 860 médecins; des princes chrétiens allaient consulter les médecins de Cordoue. Les Arabes reconnurent beaucoup de propriétés salutaires des plantes, et leur pharmacie était plus raisonnable que leur médecine.

Ce peuple, à l'imagination si vive, avait aussi des dispositions pour les études abstraites; il le montrait bien par son engouement pour Aristote. L'*arithmétique* doit aux Arabes de grands progrès : ils ont transmis, sinon inventé, les *chiffres* dont nous nous servons pour la numération et qui ont remplacé les signes romains, si incommodes. L'*algèbre* fut une science arabe, comme l'indique son nom (al-djeber). Les Arabes traduisirent les œuvres d'Archimède et des géomètres grecs. La solidité et l'étendue de leurs édifices démontrent qu'ils devaient avoir d'importantes connaissances en géométrie et en mécanique; ils cultivèrent aussi la *trigonométrie*. Héritiers des superstitions asiatiques, ils se livrèrent à l'étude de l'*astrologie*, qui les conduisit cepen-

dant à l'astronomie. Ils traduisirent les ouvrages du Grec Ptolémée. L'obliquité de l'écliptique, le mouvement annuel des équinoxes et la durée de l'année tropique furent déterminés; sous les auspices d'Al-Mamoun, un degré du méridien fut mesuré deux fois dans les plaines de Sinjar, puis dans celles de Koufa, et la circonférence de la terre fixée à 24 000 milles ou 9000 lieues de France. Les Arabes construisirent des observatoires, et la belle tour *Giralda* à Séville en était un : il y en eut jusque dans le Turkestan, à Samarcande.

La *chimie* doit son nom aux Arabes, *al-kimiya.* Cette science, éminemment moderne, ne put progresser alors parce que les Arabes ne songeaient qu'à la transmutation des métaux, à la pierre philosophale et aux élixirs capables de rendre l'homme immortel. Cette science occulte, se répandant en Europe dès le moyen âge, fut appelée l'*alchimie* par les nations ignorantes de la langue arabe et confondant l'article *al* avec le mot *kimiya.* Nous avons maintenu cette confusion pour désigner les essais fantaisistes de l'*alchimie*, mais nous avons distingué la science véritable en séparant l'article arabe et en disant *la chimie*[1].

Les arts. — Sans la sévère défense faite par Mahomet de représenter l'homme et les animaux, les Arabes eussent certainement fait profiter de leur intelligence et de leur imagination les arts de la peinture et de la sculpture. Ils durent se borner à l'*architecture*, dans laquelle ils excellèrent.

Là encore les Arabes imitèrent non les Grecs anciens, mais les Grecs de Byzance. Ils adoptèrent les voûtes des basiliques byzantines en les abaissant encore, de manière à conserver plus de fraîcheur à l'intérieur de l'édifice, fermé davantage aux rayons du soleil. Point de coupoles hardies dans les mosquées aux murs et aux toits épais; mais à l'intérieur, profusion de colonnes et d'ornements, de mosaïques, de stucs coloriés. Les palais sont plus lourds en-

1. La même confusion s'est longtemps perpétuée en français pour *le Koran*, que Voltaire appelait *l'Alcoran*, faisant ainsi une répétition d'article. Beaucoup de noms usités en chimie ont conservé leur nom avec l'article : *alcool*, *alcali*, *alambic*, etc.

core que les mosquées, au dehors ils ont l'apparence et les défenses d'une forteresse. La splendeur est tout intérieure. Les Arabes ont modifié l'arcade romaine; leur arc fut décomposé en plusieurs arcs et *dentelé*, ce qui lui donnait une incomparable légèreté. Le *trèfle* mêlait les découpures de ses feuilles élégantes à la courbe régulière de l'arc. C'est la variété, la grâce, qui dominent dans cette architecture capricieuse. Ces festons de pierre étaient ornés de mille dessins qui ont gardé leur nom d'*arabesques* et auxquels étaient jointes des feuilles, des fleurs; les murs recouverts d'émaux et de faïences blanches et bleues (*azulejos*). L'écriture sinueuse, gravée en or sur fond noir, servit aussi de décoration, et les inscriptions complétaient cette ornementation si variée.

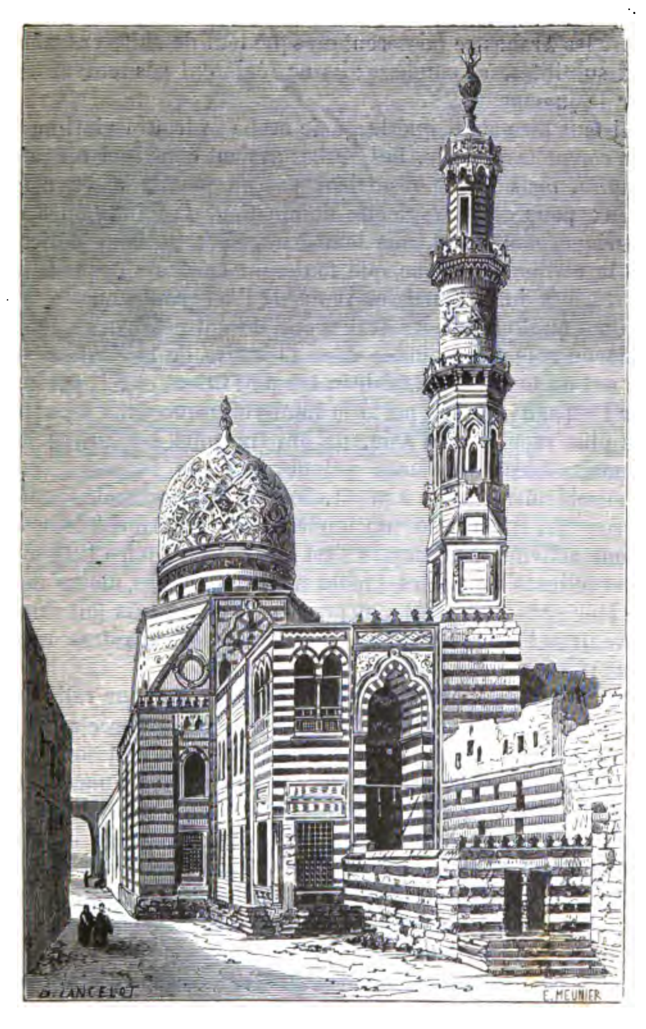
La *mosquée d'Omar*, à Jérusalem (septième siècle), fut un des premiers monuments élevés par les Arabes, qui en recouvrirent les murs de carreaux d'émail bleu et l'enrichirent des colonnes enlevées aux églises de Bethléem et du Saint-Sépulcre. En Égypte, la ville du Caire fut ornée de magnifiques mosquées, comme celles d'*Ebn-Touloun* (neuvième siècle), d'*El-Ahzar* (dixième siècle) avec quatre cents colonnes antiques, celles de *Hakem* (onzième siècle) et de *Hassan* (quatorzième siècle). Les nécropoles des dynasties royales du Caire étaient des amas de palais et de mosquées; parmi ces mosquées on remarque celle de *Kaït-Bey* (quinzième siècle), la plus correcte et à la fois la plus élégante.

Les Ommiades d'Espagne n'ont pas manqué de laisser des témoignages imposants de leur gloire. La *mosquée de Cordoue*, terminée seulement vers la fin du dixième siècle, était pour les Arabes ce que l'église Sainte-Sophie était pour les Grecs de Byzance. Les tours des *murailles de Séville* étaient enjolivées de cordons en briques, de chaînes de pierres blanches, d'inscriptions arabes. L'*Alcazar* de Séville (*al-kasr*, le palais) est une succession de jardins et de salles aux murailles recouvertes de faïences et ornées d'arabesques; là encore une quantité de colonnes de marbre, des arcades à ressauts festonnés, de jolies coupoles en forme de moitié d'orange.

L'Alcazar appartient à la dernière période de la domination mauresque, comme l'*Alhambra*, le plus célèbre des monuments arabes. Forteresse dont l'enceinte de murs n'a pas moins d'une lieue de tour et qui se dresse encore menaçante au-dessus de la *vega* de Grenade, l'Alhambra est aussi, à l'intérieur, un merveilleux palais offrant les perspectives les plus variées de cours et de chambres entremêlées, de salles dont les décorations défient toute description ; on admire surtout la *cour des Lions*, rectangle de trente mètres sur vingt, entouré d'un péristyle de colonnes légères. Partout des festons délicats taillés dans la pierre et couverts d'arabesques ; partout la richesse du travail, la grâce, l'harmonie, l'éclat ; partout des faïences vernies de toutes couleurs, des mosaïques qui semblent des tapisseries, des trèfles qui laissent passer la lumière adoucie par les peintures, des fleurons, des nœuds, des zigzags, des inscriptions, puis des vasques, des bassins dont l'eau entretenait une perpétuelle fraîcheur dans ces vastes salles. Le marbre est pourtant rare à l'Alhambra ; la brique, le stuc et le plâtre ont suffi pour construire ce palais unique où les souverains arabes enfermaient, dans les derniers temps, leur mollesse et leur capricieuse tyrannie.

Caractère et rôle de la civilisation arabe. — La tyrannie ! c'est là le dernier terme et en même temps la condamnation de cette civilisation arabe qui rappelle, à plus d'un titre, les anciennes civilisations de l'Orient. Les Arabes avaient sans doute une religion qui paraissait en progrès chez les peuples païens et chez les hordes africaines. Mais cette religion était hostile au libre développement des facultés de l'homme, et ce n'était pas sans avoir torturé les textes du Coran que les califes avaient pu encourager les sciences et améliorer la société. Lorsque la forte main des Haroun et des Al-Hakkem ne fut plus là pour soutenir la science, celle-ci déclina rapidement.

Cette civilisation était d'ailleurs bien superficielle : elle avait surtout vécu d'emprunts faits à la Chine, à l'Inde, à l'empire byzantin. Elle fut hâtive comme toutes les imitations et, à l'image des plantes hâtives, se flétrit rapidement.



Architecture arabe : mosquée de Kaït-Bey au Caire.

Le nombre des poètes et des savants arabes fut tout d'abord exagéré, et la race se trouva bientôt comme épuisée. D'ailleurs les Arabes se laissèrent presque tout de suite entraîner aux subtilités, à l'emphase ; ils ne réglèrent pas leur ardeur par le jugement.

Il faut dire aussi que le génie arabe se trouva victime de ses conquêtes mêmes. Les Arabes avaient constitué un vaste empire, mais ils ne formaient pas un peuple assez nombreux pour conserver cette domination. Les indigènes de l'Afrique étouffèrent sous leur barbarie cette fleur délicate de la civilisation arabe que foulèrent encore aux pieds les Turcs, ces autres barbares venus de l'Asie centrale.

Quoi qu'il en soit, les Arabes ont, durant plusieurs siècles, joué un rôle remarquable dans l'histoire de la civilisation. Ils ont un moment relevé les pays de l'Orient et fait prospérer l'Espagne. Ils ont porté la lumière jusque dans les coins les plus reculés de l'Asie. Ils ont transmis à l'Europe des connaissances précieuses qui devaient, en Occident, être admirablement mises à profit. Soldats et marchands, poètes et savants, ils ont, sur un immense espace, exercé leur féconde activité. Leur empire s'est brisé. Leur gloire littéraire s'est éclipsée : mais les Arabes n'en restent pas moins fiers de leur grandeur passée, et peut-être l'eussent-ils fait durer davantage s'ils n'eussent pas été noyés sous d'autres races plus réfractaires à la vraie civilisation.

Ce qui frappe surtout, c'est le rôle joué par leur religion, pourtant si imparfaite. Cette religion s'est emparée absolument des peuples qui l'ont acceptée. On ne saurait convertir des musulmans. Ils sont attachés à leur foi avec une obstination qui a découragé les plus infatigables missionnaires. Du reste aucune religion n'est plus généralement et plus sincèrement pratiquée. Il est vrai que le culte en est simple et qu'elle n'exige pas les efforts de l'âme se rendant maîtresse du corps. La religion de Mahomet est encore aujourd'hui celle de centaines de millions d'hommes et se partage avec le christianisme le monde civilisé : partage qui ne s'est pas d'ailleurs opéré sans luttes, car le moyen âge a été rempli par la grande guerre de la religion musulmane et

de la religion chrétienne, de la civilisation du Nord et de la civilisation du Midi.

RÉSUMÉ

Au septième siècle de l'ère chrétienne, une invasion nouvelle sortit de l'*Arabie*, et un peuple jusqu'alors ignoré porta aux extrémités de l'Orient et de l'Occident la religion du prophète *Mahomet*.

Mahomet (570-632) détruisit l'*idolâtrie* chez les Arabes, enseigna la croyance à *l'unité de Dieu* et composa une doctrine qui se rapprochait des doctrines de la Bible et de l'Évangile. Il enseignait la résignation à la volonté divine, d'où vint le nom de ses disciples, les *musulmans*.

La religion musulmane améliora la *famille* chez les Arabes, et les anima d'une ardeur telle, qu'ils répandirent leur foi par le sabre jusqu'à l'Oxus en Asie, jusqu'aux Pyrénées en Europe. Ils constituèrent un immense empire, qui se démembra en deux califats (*Bagdad* et *Cordoue*, 755), mais qui n'en brilla pas moins d'un éclat incontesté.

Les souverains arabes encourageaient les lettres, les arts. Les *poètes* arabes sont pour ainsi dire innombrables. Les *savants* réussirent surtout dans l'*arithmétique*, la *géométrie*, l'*astronomie*, la *médecine*.

L'*architecture arabe* était gracieuse, légère et cherchait surtout la variété des ornements et des dessins.

Toutefois cette civilisation cachait une *tyrannie politique* et *religieuse*. De plus elle était empruntée, peu originale. Les Arabes ont surtout servi d'intermédiaires entre l'Orient et l'Occident.

CHAPITRE XVIII

LE SYSTÈME FÉODAL

SOMMAIRE : Démembrement de l'empire de Charlemagne. — La féodalité. — Les origines de la féodalité. — La subordination des terres; l'édit de Mersen (847). — Hérédité des fonctions publiques; édit de Kiersy-sur-Oise (877). — Organisation sociale; la noblesse. — Le clergé. — Les classes inférieures. — Désorganisation politique; la royauté féodale. — Administration, armées, justice, finances féodales. — Dissolution universelle de la société. — Activité et indépendance féodales. — Vices du régime féodal.

Démembrement de l'empire de Charlemagne. — Au neuvième siècle, le monde était donc divisé en *trois* empires : l'empire Arabe, l'empire Byzantin, l'empire Franc de

Charlemagne. En réalité, il n'y avait que deux sociétés bien tranchées : la société musulmane, la société chrétienne. La première, si brillante, allait décliner rapidement et sa religion, comme le caractère des races qui la composaient, allait la condamner à l'immobilité. Aujourd'hui le monde musulman est bien inférieur au monde chrétien, et c'est ce dernier qui constitue le monde civilisé. Ce sont donc ses transformations et ses progrès que nous avons surtout à suivre.

Il ne semblait pourtant pas, au neuvième et au dixième siècle, qu'il dût en être ainsi. L'ordre momentanément établi par Charlemagne n'avait pas tardé à disparaître, et son empire s'était bien vite dissous.

Divisé déjà par Louis le Débonnaire, partagé en trois lots par ses fils, l'empire de Charlemagne avait en même temps subi une nouvelle invasion, celle des *Normands*. La route de terre avait été fermée aux barbares : les Normands prirent la route de mer. Profitant de l'anarchie produite par les querelles des fils de Louis le Débonnaire, ils ravagèrent les côtes, s'insinuèrent par les fleuves et par les affluents des fleuves dans l'intérieur et pour ainsi dire dans toutes les veines du pays. Leurs incursions ajoutèrent au désordre des guerres civiles, et ce désordre facilita les ***usurpations des leudes***, qui en vinrent à ne plus reconnaître l'autorité royale. Aussi le démembrement de l'empire de Charlemagne alla-t-il s'accentuant de plus en plus ; en 843, au ***traité de Verdun***, trois grandes divisions s'étaient formées : en 887 il y en eut sept et même neuf. Puis, dans chacun des États sortis de ce démembrement, le fractionnement continua si bien, que l'empire fut brisé en milliers de morceaux et qu'il se constitua une société divisée à l'infini, qu'on a appelée la *société féodale*.

La féodalité. — Le mot féodalité vient d'un mot germanique, *féod* (fief)[1]. Qu'il signifie salaire, récompense ou

1. Deux étymologies sont proposées pour le mot *féod*. Selon Cujas, ce serait une altération de *fides* (fidélité) ; selon les auteurs allemands, il viendrait de *fe*, *fee*, salaire, récompense, et *od*, propriété, possession ; en



bien fidélité, ce terme désigne, au moyen âge, un ensemble de lois et de coutumes qui dérivaient du système des *fiefs*. *La féodalité, ce fut l'état politique et social qui s'établit en France et en Europe du neuvième au onzième siècle, se développa au douzième, brilla d'un certain éclat au treizième et déclina après le quatorzième.* C'est de cette société confuse que s'est dégagée la société moderne.

Ce n'est pas sans raison que cette société singulière, sans exemple dans l'antiquité, en dépit de ceux qui voudraient la retrouver à Sparte, a gardé le nom de féodale. Son principe était bien le *fief* (l'ancien bénéfice), condition de la souveraineté : le fief, raison de l'obéissance; le fief, source à la fois de pouvoir et de dépendance; le fief, lien des propriétaires entre eux et des propriétaires au roi; le fief, cause de toutes les obligations, base de tous les contrats, principe de tous les devoirs, et si puissant que les hommes à cette époque ne concevaient plus rien en dehors des lois et des règles du fief. Toutes les relations se changèrent en relations féodales, tous les droits devinrent des fiefs, et résultèrent d'engagements par lesquels l'homme se dévouait à l'homme, promettant fidélité sans perdre ni de sa liberté ni de sa dignité, et s'honorant même d'une dépendance qui prouvait seulement le prix attaché à sa foi et à ses services.

Ce fut le triomphe complet des idées germaniques. Elles étouffèrent les idées romaines et firent du dévouement des guerriers aux chefs le lien de la société. Rome et l'antiquité avaient surtout fortifié la notion de l'État; cette notion se perdit. La puissance de l'individu, la relation personnelle de l'individu avec son chef devinrent le fond même de la société féodale. La nouvelle société du moyen âge ne reconnut au contraire que des lois personnelles, l'intérêt de l'individu, la volonté de l'individu n'obéissant qu'au chef choisi par lui et le combattant même plus souvent qu'il ne lui obéissait. Il se forma alors une société composée d'une foule de petites sociétés particulières à peine rattachées entre elles

---

sorte que *feodum* désigne une propriété donnée en récompense. Ce mot apparaît pour la première fois dans une charte de Charles le Gros en 854.

par un lien qui se rompait à chaque instant, des royaumes qui en comprenaient des centaines d'autres, un despotisme qui n'était plus celui d'un seul, ni celui d'un corps de patriciens, mais celui de mille maîtres faisant peser directement sur une partie restreinte du territoire leur domination d'autant moins facile à éviter qu'elle était plus près de ceux qu'elle étreignait.

Cette société bizarre, née d'une série d'usurpations et de violences, a eu cependant ses théoriciens, ses jurisconsultes et même ses poètes. Elle a eu sa littérature, son architecture. Elle a, durant des siècles, tellement dominé l'Europe occidentale, qu'il faut s'attacher à la bien comprendre si l'on veut suivre le développement des États modernes.

Les origines de la féodalité. — « C'est, a dit Montesquieu, un beau spectacle que celui des lois féodales. Un chêne antique s'élève, l'œil en voit de loin les feuillages; il approche, il en voit la tige, mais il n'aperçoit point les racines; il faut percer la terre pour les trouver. » Il faut, en effet, remonter plusieurs siècles avant l'établissement de la féodalité pour en trouver les éléments et les racines; non pas qu'il soit nécessaire d'aller les chercher, comme le veulent quelques savants, dans la société romaine. Certes, dans les derniers temps de l'empire Romain, la noblesse s'était augmentée de tous les fonctionnaires, et les titres nobiliaires créés par Constantin devaient se perpétuer. On vit même croître l'importance des *grandes propriétés*, englobant les petites, et les propriétaires de vastes domaines acquirent sur leurs colons et sur leurs esclaves une autorité réelle, un droit de justice. Mais, quelle que soit l'importance des biens appelés alors *précaires* et détenus sous des conditions déterminées, ce n'est pas là la féodalité.

Il n'y a point de système qui tienne devant la précision d'un mot et la réalité d'un fait. La féodalité est venue du fief, et le fief n'est autre chose que l'ancien *bénéfice* des Mérovingiens. C'est une terre cédée à la condition que l'homme qui la reçoit voue sa foi à celui qui la donne. Récompense des services rendus et gage de services nou-

veaux, la terre est devenue un lien puissant entre les anciens soldats de la bande germanique. Seul capital, unique richesse à une époque où les industries romaines avaient disparu, la terre exerçait une attraction invincible sur ces hommes qui exigèrent des rois de vastes domaines afin d'y vivre largement avec leurs compagnons, et ne voulurent plus restituer ce qui leur avait été donné à titre conditionnel. La féodalité est donc venue de ces usurpations de domaines, de cette âpre convoitise des chefs francs luttant sans cesse pour convertir en propriétés définitives les bénéfices, pour laisser à leurs familles ces terres concédées pour un temps.

La subordination des terres; l'édit de Mersen (847). — Les *alleux*, terres libres, allèrent sans cesse en diminuant, par suite des usurpations que permit le désordre universel après la mort de Charlemagne et que rendirent plus faciles les incursions des Normands et la construction des châteaux. Mais ce qui acheva de détruire la propriété libre, ce fut la *recommandation*. La misère obligea bien des petits propriétaires d'alleux à remettre leur terre à un voisin plus riche et plus fort, pour la recevoir de lui en *fief*, il devenait l'homme du riche bénéficier. Charles le Chauve encouragea, ordonna même cette recommandation par l'*édit de Mersen* (847), enjoignant aux hommes libres de se choisir un *seigneur*.

Le vrai propriétaire dépendit de celui qui avait jadis reçu le simple usufruit de ses domaines. Le propriétaire d'un bénéfice, ne possédant jadis ce bénéfice qu'à titre précaire, devenait le vrai propriétaire, et celui qui jadis avait une terre bien à lui n'en avait plus que l'usufruit, puisqu'il en avait cédé au seigneur la nue propriété. En outre les terres dépendirent les unes des autres comme les personnes. L'ancienne échelle sociale, telle que le tarif du *wergeld* l'avait établie, prit corps, pour ainsi dire, parce qu'elle était l'échelle graduée des terres. Elle devint visible, et les inégalités des terres reproduisirent, en les cimentant, les inégalités des personnes.

Phénomène plus bizarre encore : par suite de ce travail

qui identifiait le sol avec celui qui le possédait ou le cultivait, la terre prit jusqu'à la qualité des propriétaires. Selon qu'elle appartenait à un *seigneur* ou qu'elle était la *tenure* d'un *vilain*, elle était réputée *noble* ou *roturière*. La servitude devenait, comme la noblesse, inhérente aux champs. Les blés, les vignes, les prés portaient, pour ainsi dire, l'empreinte de la dignité ou de l'indignité de leurs possesseurs, eux qui fleurissent tous au même soleil et ont pour tous les yeux le même charme et le même sourire.

Hérédité des fonctions publiques; édit de Kiersy-sur-Oise (877). — Quelle que fût l'inégalité entre les possesseurs du sol, cela ne pouvait rien changer à l'ordre politique s'il subsistait un pouvoir central également obéi de tous. On l'avait bien vu sous les Mérovingiens et les plus puissants princes de la famille carolingienne. Ce travail était depuis longtemps commencé sans qu'un prince comme Charlemagne fût moins respecté et moins obéi. Mais il se produisit un fait important : l'affaiblissement du pouvoir central, de la royauté ruinée par ses largesses et obligée de céder non seulement ses domaines, mais ses droits.

Dans les guerres civiles qui marquèrent le règne de Louis le Débonnaire et de ses fils, l'obéissance des leudes se relâcha à tel point, que *Charles le Chauve*, jouant sur les mots, appelait ses *fidèles* ses *infidèles*. En 877, par le capitulaire de *Kiersy-sur-Oise*, dont on veut aujourd'hui vainement atténuer l'importance, il décida, pour entraîner les seigneurs à sa suite en Italie, *que le duc ou le comte fidèle serait remplacé par son fils*. En un mot, les *offices* devenaient *héréditaires*. Les charges auxquelles, sous Charlemagne, on attachait l'idée d'un pouvoir émané du roi, devenaient une sorte de propriété. Les *provinces* furent des *fiefs*, car les ducs et les comtes, en s'affranchissant, voulaient bien reconnaître que leur autorité sur la région venait directement du roi. Ils se superposèrent aux seigneurs de leurs provinces et complétèrent la hiérarchie locale en la dominant. Ils conservèrent les *droits régaliens* qu'on leur avait confiés en raison de leur mission. Ils restèrent les chefs, mais pour leur compte personnel. La mission administrative avait pris

fin, les pouvoirs restèrent. Les ducs et les comtes ne gouvernèrent plus pour les rois, mais pour eux-mêmes et furent les rois.

Ainsi, au-dessus des *propriétaires d'alleux*, se placent les *propriétaires de bénéfices*; au-dessus des uns et des autres, les ducs et *grands vassaux* du roi. Au bas de l'échelle, en dessous ces catégories, des degrés analogues; après les hommes libres, les *tenanciers*, libres de leur personne et de leurs biens, mais ayant leurs terres grevées de cens et de redevances; puis les *mainmortables*, anciens colons tombés plus avant dans la servitude, et enfin les *serfs* attachés à la glèbe.

De ce chaos féodal on vit donc se dégager trois grandes classes d'hommes, *noblesse*, *clergé*, *peuple*, qui devaient se maintenir jusqu'à l'époque contemporaine avec leurs inégalités, leurs rivalités. Le moule dans lequel devait rester coulée la société européenne pendant huit siècles, était trouvé.

Organisation sociale; la noblesse. — Les *nobles*, fiers de leurs domaines, de leur force, de leur courage, forment une classe bien plus orgueilleuse que les anciennes aristocraties. Maîtres du sol et des hommes, armés de *droits de justice*, de *droits militaires*, de *droits de finance*, sans compter une foule de droits onéreux ou bizarres, ils semblent d'une autre race, si bien que les érudits du dernier siècle voulaient voir dans la constitution de la noblesse le résultat de la conquête et la perpétuité des Francs se maintenant au-dessus des Romains abaissés.

Ayant le droit régalien de faire la guerre, les seigneurs regardent la guerre comme la plus noble des occupations et ne s'en reposent que par le plaisir de la chasse. Le travail, l'industrie, le commerce, sont réputés choses viles, auxquelles on ne peut se prêter sans déroger et sans perdre de sa qualité de souverain. Cette humeur belliqueuse et la tendance à ne considérer que l'intérêt de leur seigneurie font perdre à la noblesse féodale le *sentiment de la patrie.* La patrie, pour les seigneurs, se limite à l'horizon de leurs domaines. Comme souverains ils peuvent contracter des

alliances, fût-ce avec des étrangers. Le roi ne représente plus qu'un maître importun contre lequel ils peuvent combattre dès qu'ils en ont la force.

Le clergé. — Parmi les seigneurs, un grand nombre sont ecclésiastiques. Le *clergé* est devenu féodal. Il a suivi la société au lieu de la diriger et s'est laissé corrompre par l'attrait de la richesse et de la puissance. Les évêques ont de vastes domaines et de nombreux vassaux : plusieurs portent le titre de ducs. Cette communauté de privilèges qui contraste avec le caractère de la mission religieuse, amène même entre la noblesse et le clergé une longue rivalité. Aussi les évêques et les abbés ne songeront-ils pas plus que les nobles aux libertés générales; ils ne penseront qu'à maintenir leurs droits féodaux, à faire servir leur influence religieuse au développement de leur richesse territoriale. Les excommunications deviendront des armes dont on se servira autant que de la lance et de l'épée. La noblesse féodale avait confondu la souveraineté avec la propriété. Le clergé confond la *puissance temporelle* et la *puissance spirituelle.* Il perd tellement le sens de cette distinction, qu'il se prête à la double *investiture* par l'*épée* et par la *crosse,* et que la dignité ecclésiastique est conférée par le suzerain de l'Église. Le principe du fief est devenu si fort qu'il s'applique même aux choses morales et que les charges ecclésiastiques deviennent en réalité des fiefs.

Toutefois le clergé a sur la noblesse un avantage : la division féodale n'a pas effacé la division des diocèses. L'Église reste un corps uni par des règles plus ou moins fidèlement observées, mais qui subsistent, par ses *conciles,* par ses rapports avec le *pape.* N'ayant point l'esprit de famille qui domine tout autre sentiment chez les nobles, le clergé, formé sans cesse de nouvelles recrues qui venaient souvent des classes inférieures, se maintiendra beaucoup plus uni que la noblesse.

Les classes inférieures. — Les nobles et le clergé sont les seules classes qui comptent, parce que seules elles ont la terre, partant la puissance et la fortune. Le peuple des villes et des campagnes supporte tout le poids de ces classes

privilégiées. Réduits à la condition de sujets, les habitants des villes sont à la discrétion des seigneurs; ils ont cependant moins à souffrir que les habitants des campagnes, que leur isolement livre à la merci des maîtres. Obligés de cultiver une terre qui ne leur appartient pas, les paysans travaillent pour nourrir le seigneur et payer son luxe. Les mainmortables ne peuvent léguer à leurs enfants le champ qu'ils cultivent; les serfs sont si sujets à leur seigneur que celui-ci peut les vendre, les emprisonner.

En dehors des sommes dont ils sont tenus personnellement, les hommes des classes inférieures, les *vilains* ou *roturiers* sont soumis à une foule de droits onéreux : chasse, corvée, banalité, etc. Ils n'ont à eux ni moulin, ni four, ni pressoir. « Le seigneur, dit un vieil auteur, enferme les habitants sous portes et gonds du ciel à la terre, l'oiseau dans l'air, le poisson dans l'eau. Il est seigneur dans toute l'étendue du ressort, sur cou et tête, eau, vent et prairie. » L'air est aux seigneurs, car ils prennent des droits pour la naissance d'un enfant « comme un tribut qu'il doit à l'instant qu'il respire l'air ». Le feu n'a pas échappé à la domination des seigneurs, qui prennent des redevances « pour chaque habitant faisant feu et fumée ». C'est un tableau affligeant que celui de tous les droits auxquels le peuple est soumis. Jamais aucun despotisme n'en avait imaginé autant, parce que le despotisme féodal, individuel, variait avec le caractère des seigneurs. Cette oppression se perpétua même alors que la féodalité eut perdu tout caractère politique.

Désorganisation politique; la royauté féodale. — Toutes les forces de gouvernement que les Mérovingiens avaient maintenues, que Charlemagne avait essayé de développer, furent anéanties.

La *royauté* a perdu le caractère qu'avaient tenté de lui donner les Mérovingiens et les Carolingiens. Ce n'est plus une autorité générale, mais une *autorité féodale*. Le roi n'est plus que l'égal des grands seigneurs : c'est un suzerain. Il a ses vassaux directs, qui ne lui obéissent que par devoir féodal et dans les limites du droit féodal. Ils lui rendent le devoir d'*ost*, de *justice*, d'*aide*, mais, ce devoir rempli, ils

retournent régner dans leurs domaines, car eux aussi portent couronne.

Le roi ne fait plus d'*ordonnances générales*. Il ne tient plus d'*assemblées générales*. Il n'a qu'une simple *cour féodale*. Sa *monnaie* ne circule que dans ses domaines. Si obstinés que soient plus tard les princes à lutter contre leurs barons, ils ne se considèrent pas moins comme un des leurs. Contents d'être reconnus comme les chefs de la hiérarchie, ils maintiendront la hiérarchie, et le roi ne sera jamais qu'un seigneur couronné.

Administration, armées, justice, finances féodales. — Le roi demeurait bien le chef de tous les propriétaires de fiefs, mais non leur *chef direct*. Plus de *pouvoir central*, plus d'administration générale. Les ducs, les comtes, qui jadis représentaient le roi, ne représentent plus qu'eux-mêmes, et l'*administration* n'est plus qu'une administration domaniale ou *féodale*. Les villes ont perdu leurs institutions municipales et sont entraînées dans la *servitude féodale*.

L'*armée* n'existe plus, ou plutôt il y a autant d'armées que de seigneurs. Le principe du service militaire, c'est l'*obligation féodale*, et ce service est limité à 40 ou 60 jours. Le roi convoque ses vassaux, qui lui amènent leurs hommes, mais qui leur commandent seuls. L'armée devient alors une collection d'armées particulières ayant leurs chefs; plus de discipline, plus d'art militaire, c'est le retour aux bandes primitives, et les rois ne disposeront en réalité que d'une *cohue féodale*.

Chaque seigneur, ayant le droit de guerre, l'exercera contre les autres seigneurs ou contre le roi. Le pays sera sans cesse troublé par les *guerres féodales*.

Plus de *justice générale*, car les seigneurs étaient juges dans leurs domaines. La justice, cette base de la société, cesse d'être une institution publique, elle devient *domaianle* et *féodale*. Autant de châteaux, autant de cours féodales, où triomphe le principe du jugement par les *pairs*. La justice varie suivant le caractère des seigneurs et la qualité des personnes. L'Église a ses tribunaux comme les princes, et la *justice ecclésiastique* entre, à chaque instant, en conflit avec

la *justice laïque*. La justice même prend souvent les formes du combat dans cette société violente où les condamnés provoquent leur juge pour *défaut de droit*. Du reste le droit devient inextricable, par suite des nombreuses difficultés que soulève le régime des fiefs et de l'absence de lois



Guerriers du dixième siècle.

précises. La *coutume* traditionnelle remplace le *droit écrit*, et rien n'est varié, confus, embarrassé comme le *droit féodal*, qui étouffe le droit romain.

Le roi, n'ayant plus d'autorité directe, ne perçoit plus les impôts, accaparés par les seigneurs. Il n'y a plus de *finances*, et le monarque doit vivre, comme les autres seigneurs, de ses domaines et de quelques *aides* déterminées, dues par

les vassaux. Les seigneurs profitent donc seuls des *tailles*, mises sur les vilains et les serfs, des *péages*, des *douanes*, etc. Les finances sont devenues des *redevances féodales*. D'ailleurs quel besoin le roi aurait-il d'impôts généraux, puisqu'il n'a plus à payer de justice générale, d'armée nationale, d'administration provinciale?

Il n'a plus à s'occuper des *travaux publics*, des routes, des rivières, qui sont devenus des domaines privés laissés à la charge des seigneurs qui les font réparer par leurs serfs. Les travaux publics sont devenus des *corvées féodales*.

Dissolution universelle de la société. — Ainsi les travaux publics dégénérés en corvées; les finances en redevances locales, la justice répartie en une infinité de justices locales, l'armée émiettée en une quantité d'armées locales, l'administration dissoute en tyrannies locales, la royauté réduite à n'être plus qu'une autorité locale : voilà le caractère des institutions féodales. C'est dire qu'il n'y avait plus d'institutions, qu'il n'y avait plus que des forces isolées, groupées autour de certains hommes, mais incapables de constituer ce que nous appelons un État. La féodalité, c'était la dissolution universelle de la société, à laquelle avait abouti la longue lutte entre les idées romaines et l'ignorance des Germains, entre la science de l'ordre et l'instinct brutal de la liberté désordonnée.

Activité et indépendance féodales. — Si imparfait que soit un état social, il ne saurait durer s'il n'était vivifié par quelques principes énergiques.

Tous ces petits Etats avaient une vie intense, et les facultés individuelles se développaient avec une énergie qui semblait croître à mesure que le cercle où elles s'exerçaient devenait plus restreint. Le seigneur ne pouvait compter que sur lui pour se défendre contre des attaques sans cesse renouvelées, sur la vigueur de son bras, la souplesse de son intelligence, la force de sa patience. Entouré de voisins jaloux, il lui fallait soutenir des sièges, frapper de grands coups d'épée, s'exposer chaque jour au danger. Aussi les temps féodaux furent-ils pour la nouvelle société ce qu'avait été l'âge héroïque pour l'ancienne. L'orgueil des

familles s'exaltait avec les exploits et en commandait de nouveaux. Les seigneurs formaient une classe d'hommes d'une force physique extraordinaire, d'une audace prodigieuse, d'une vaillance à toute épreuve, insouciante du péril et le recherchant même sans raison, combattant pour le plaisir de combattre et animée d'un sentiment peu connu de l'antiquité : *le point d'honneur.*

Les libres allures du guerrier germain se retrouvaient dans celles du seigneur féodal, qui ne pouvait souffrir une domination quelconque. Les vassaux ne se faisaient point faute de lutter contre leurs suzerains, et la hiérarchie, qui semblait si bien établie, était sans cesse troublée par l'esprit d'indépendance. Même lorsqu'ils obéissaient, les vassaux égalaient leurs suzerains en fierté, et il régnait entre tous ces possesseurs de fiefs une familiarité qui enlevait à la soumission tout caractère de servilité. Ayant la conscience de leur force, toujours prêts à mettre la lance au poing, ils imposaient à leurs suzerains le respect de leurs droits et de leur indépendance. L'individualité triomphait et nourrissait le sentiment de la liberté, qui n'avait plus le caractère de la liberté antique contenue et réglée par l'État. Ce sont les traditions de liberté individuelle qui survivront au chaos féodal et deviendront le *principe des libertés modernes.*

Vices du régime féodal. — Il n'en était pas moins vrai que les énergies locales et les guerres continuelles entretenaient l'*anarchie.* L'esprit de localité étouffait l'esprit général.

Des millions d'hommes restaient inférieurs et sujets, opprimés par des maîtres à l'œil desquels il était d'autant moins facile d'échapper que le cercle était plus restreint et la tyrannie plus proche. La servitude pesait sur les classes inférieures, mais l'ignorance pesait sur toutes. Le peu de lumière qu'avait tenté de raviver Charlemagne était éteinte. L'ignorance entretenait une superstition étroite et grossière qui rappelait les superstitions païennes. Il semblait que l'esprit humain fût voué à l'obscurité, comme la société à la violence.

Le monde, aux neuvième et dixième siècles, semblait être revenu à la barbarie, et la conséquence du désordre matériel

et moral était une misère générale. Les guerres continuelles empêchaient la culture : partout des champs ravagés, des chaumières incendiées. A peine le pauvre serf s'était-il remis à relever son toit, à ensemencer son champ, que de nouveaux ravages venaient le ruiner encore. Les terres en friches s'étendirent, et des famines épouvantables décimaient presque périodiquement les populations. Les chroniqueurs du temps, malgré leur sécheresse, nous laissent entrevoir les souffrances des populations, réduites à se nourrir, lors de certaines famines, de bêtes immondes ou d'herbe.

Voilà les points d'où est partie la société moderne. Les classes supérieures descendront, les classes inférieures monteront. Dès le onzième siècle, la société confuse tend à se dégager du chaos; la féodalité prend une régularité au moins apparente et, au treizième siècle, brillera d'un éclat qui sera assez vif pour dissimuler ses vices profonds et son incurable injustice.

RÉSUMÉ

Le démembrement de l'empire de Charlemagne eut cela de particulier, que la division ne s'arrêta pas au traité de Verdun de 843 : chacune des trois parts alla sans cesse se fractionnant en petits États. Toute idée de *pouvoir central* disparut pour quelque temps, et l'on assista à une véritable dissolution de la société.

La *féodalité* triomphait. C'était une forme de gouvernement qui faisait de la plupart des grands propriétaires de véritables souverains et qui s'était établie par suite de l'usage du système des *fiefs* (*féod*).

Le roi demeurait bien le chef de tous les propriétaires de *fiefs*, mais non leur *chef direct*.

Plus d'*administration centrale*, plus d'*armée*, plus de *justice générale*, plus de *finances*, plus de *paix* : c'est ce qu'on appelle l'anarchie féodale.

La nation se trouva divisée en classes inégales : *noblesse*, *clergé*, et le *peuple*, soumis aux deux autres classes, qui exerçaient une foule de droits, appelés *droits féodaux*.

C'est pourtant de ce désordre et de cette constitution si injuste que s'est dégagée peu à peu la société moderne.

CHAPITRE XIX

L'EUROPE FÉODALE ET CHRÉTIENNE DU ONZIÈME AU QUATORZIÈME SIÈCLE

SOMMAIRE : Efforts de l'Église pour réagir contre le désordre; la trêve de Dieu. — Les expéditions lointaines. — L'affranchissement de l'Église; les investitures; le pape Grégoire VII (1073-1085). — L'unité religieuse; la théocratie. — Les croisades; leurs causes. — Durée et caractère des croisades (1095-1270). — Part de la France dans les croisades. — Résultats politiques et économiques des croisades. — La chevalerie. — Les royaumes; les Capétiens directs en France; la royauté féodale; commencement de l'administration. — Alliance des Capétiens avec l'Eglise et avec le peuple. — L'Angleterre; contraste de la féodalité anglaise et française. — L'Espagne; la croisade contre les Maures; caractère de la noblesse espagnole. — La féodalité italienne. — L'Allemagne; progrès de la féodalité allemande. — L'empire Allemand au moyen âge. — La papauté; rivalité du Sacerdoce et de l'Empire (1073-1250). — Résultats; ruine des deux ambitions; progrès de l'esprit national des peuples. — Progrès des populations urbaines; villes impériales allemandes. — Les républiques italiennes; la démocratie à Florence; l'aristocratie à Venise. — Les communes françaises. — Villes neuves; la bourgeoisie. — Le tiers état. — Avantages et résultats de la liberté communale. — Dangers et décadence du mouvement communal. — Les campagnes; progrès des affranchissements; les paroisses; l'ordonnance de Louis X le Hutin (1315). — Origine des libertés publiques; les États généraux en France (1302). — La Grande Charte en Angleterre (1215); le Parlement anglais (1258-1295). — Les Cortès espagnoles.

Efforts de l'Église pour réagir contre le désordre; la trêve de Dieu. — La rudesse et l'anarchie germaniques avaient, aux neuvième et dixième siècles, fait disparaître ce qui avait pu résister jusqu'alors de l'élégance et de l'administration romaines. Les maximes chrétiennes, même en plein triomphe de l'Église, étaient méconnues et foulées aux pieds de ces seigneurs violents qui enrichissaient les temples et déshonoraient la religion. L'excès du mal pourtant ne tarda pas à réveiller les idées d'ordre, de justice, de liberté. L'Église la première, quoique en partie corrompue, réagit contre l'anarchie. Interprète des campagnes ravagées, des abbayes dévastées, elle formula, au milieu du onzième siècle, la *trêve de Dieu* (1041). Plaçant sous la protection divine les clercs, les moines, les temples, elle excommuniait ceux qui les attaqueraient ou qui brûleraient les demeures

des paysans. La *paix* fut imposée à tous du *mercredi soir* au *lundi matin*, pendant l'*Avent*, le *Carême* et les grandes fêtes de l'année. Les expéditions ne pouvaient donc durer plus de trois jours, et il fallait les interrompre chaque semaine. L'Église limitait les horreurs de la guerre et instituait une sorte de *droit des gens*.

Les expéditions lointaines. — Ces entraves religieuses apportées aux guerres privées engagèrent beaucoup de seigneurs turbulents à porter au loin leur activité. Francs et Normands, les derniers surtout, allèrent chercher en d'autres contrées batailles et pillages. Beaucoup allaient grossir les rangs de ceux qui dans l'Italie méridionale et la Sicile avaient, depuis 1016, fondé un État devenu plus tard le *royaume de Sicile*. De nombreux guerriers suivirent Henri de Bourgogne, qui allait aider les Espagnols à combattre les Maures et gagnait un comté, devenu plus tard le *royaume de Portugal* (1095-1140). Enfin plus de soixante mille hommes, répondant à l'appel de *Guillaume de Normandie*, passèrent la Manche et lui gagnèrent le *royaume d'Angleterre* (1066) : date mémorable, puisqu'elle marque le vrai point de départ d'un des plus puissants États modernes.

L'affranchissement de l'Église; les investitures; le pape Grégoire VII (1073-1085). — Les efforts de la religion pour réprimer le désordre féodal et pour détourner au loin l'activité des seigneurs se trahissaient par le nombre croissant des *pèlerinages* et allaient aboutir aux croisades. Mais, avant de pouvoir entraîner l'Europe dans l'immense mouvement de la guerre sainte, il fallait d'abord que l'Église s'affranchît, se purifiât elle-même.

Les évêchés, les abbayes étaient devenus des fiefs, distribués comme les autres fiefs. L'*investiture* s'en faisait comme pour tous les bénéfices, et la seule distinction c'est que le seigneur, avec l'*épée*, donnait à l'évêque la *crosse* et l'*anneau pastoral* : singulière confusion qui mettait les églises à la merci des seigneurs suzerains et des rois. La *simonie* était le principal moyen d'acquérir les dignités ecclésiastiques attachées à des terres domaniales, et les guerriers, devenus souvent hommes d'Église, chevauchaient

mitre en tête, officiaient avec la cotte de mailles, bataillaient en priant et bénissaient en frappant.

Nous ne pouvons ici que marquer la place de la lutte grandiose qui s'engagea entre l'empereur d'Allemagne *Henri IV* et le pape *Grégoire VII* au sujet de la question, futile en apparence, des *investitures*, mais pleine de conséquences. Grégoire VII *affranchit la papauté*, devenue, à Rome, comme un fief de l'empire d'Allemagne. Puis il *affranchit l'Église* en défendant à tous les souverains l'*investiture par la crosse et par l'anneau*, emblèmes du pouvoir spirituel qui ne pouvaient être donnés que par un légat pontifical. Il poursuivit les prêtres simoniaques, veilla à la sincérité des *élections ecclésiastiques*, en un mot ramena avec une rare énergie l'Église à la vérité de sa mission. Ce fut là l'honneur de ce pape célèbre : du haut de la chaire de saint Pierre, délivrée des hommes impurs qui l'avaient déshonorée, il fit retentir dans le monde de pressants appels à la morale et à la piété et lança contre le plus redoutable souverain de l'Europe une excommunication qu'appuya la révolte de l'Allemagne.

Par un rigoureux hiver, en l'an 1077, un pénitent se présentait aux portes du château de *Canossa*, en Italie, où se trouvait le pape Grégoire VII. Ce pénitent, admis seulement dans la seconde enceinte du château, obligé d'y rester trois jours, pieds nus, jeûnant et priant, c'était l'empereur Henri IV qui humiliait à un degré vraiment inconnu la dignité impériale devant le sacerdoce. Sans doute il se vengea en assiégeant Grégoire VII dans Rome même (1081), et le pape mourut exilé chez ses alliés les Normands du duché de Naples (1085), mais Henri IV ne fut pas plus heureux. Il devait lui-même être détrôné par son fils, et l'excommunication le poursuivit jusqu'après sa mort misérable (1106), car son cadavre resta cinq ans abandonné dans une cave de la ville de Spire.

Il y avait bien, dans ces dramatiques événements, de quoi secouer fortement les esprits trop enfoncés dans la matière. L'Église, qui s'était laissé corrompre et souiller, se redressait et reprenait du même coup sa vertu et son empire.

L'unité religieuse; la théocratie. — Mais l'Église voudra à son tour enchaîner le pouvoir temporel et soumettre tous les rois au pape. La foi réveillée, les évêques ramenés à l'obéissance envers le Saint-Siége, les princes épouvantés par les interdits et les excommunications, les peuples dociles à la voix du pontife qui les déliait du serment de fidélité prêté à leurs rois : il y avait bien là de quoi exalter l'orgueil et l'ambition des papes, devenus les véritables chefs de l'Europe. L'Église, qui avait eu tant de peine à convertir et à discipliner les barbares et qui avait eu tant à souffrir de leurs violences d'abord, de leurs générosités ensuite, plus redoutables que les violences, avait eu la première l'énergie de se dégager des étreintes féodales (sans renoncer aux bénéfices de la féodalité); elle avait profité de la faiblesse de tous les pouvoirs, résultat de l'anarchie, pour élever le sien au-dessus des autres et placer le trône de saint Pierre au-dessus de tous les trônes : prétention excessive sans doute, qui ne tardera pas à amener de nouveaux conflits avec l'Empire, mais qui assurait au moins un recours aux populations opprimées et à la morale outragée. En ce désordre extrême, la papauté, régénérée par Grégoire VII, apparaissait comme une protection; ses services justifiaient son autorité sans qu'on songeât à s'alarmer de son ambition.

Les croisades; leurs causes. — Le résultat de cette union religieuse et la manifestation de cette puissance pontificale furent le mouvement des *croisades*. Au concile de *Clermont* (1095), le pape *Urbain II* prêcha la guerre sainte contre les musulmans, et une foule immense, préparée déjà par les exhortations de Pierre l'Ermite, prit la croix aux cris de *Dieu le veut! Dieu le veut !* que répétèrent les échos des montagnes d'Auvergne, cadre sublime de cette scène grandiose. Ce concile, assemblée religieuse, fut aussi l'une de ces anciennes assemblées germaniques qui étaient tombées en désuétude. Évêques et barons, nobles et vilains étaient venus en masse, entraînés par un même sentiment qui pour un jour mêlait toutes les classes et faisait oublier les divisions féodales.

Certes ce grand mouvement avait été, dans les conseils du

pape et des chefs politiques, décidé pour arrêter les progrès d'une nouvelle invasion, celle des *Turcs*, qui, déjà maîtres de l'Asie Mineure, menaçaient de détruire l'empire Grec et ravivaient par leur farouche énergie le fanatisme musulman. Le monde chrétien avait, jusque-là, vécu en assez bons rapports avec le monde arabe, dont la brillante civilisation atténuait l'hostilité. Mais des steppes du Turkestan sortaient des populations, mélange de la race blanche et de la race tartare, rudes, belliqueuses, et ne comprenant le Coran que comme un livre de guerre. L'Europe pouvait être envahie. Il lui fallait, pour se défendre, envahir l'Asie. Ce fut le *motif politique* de la croisade, sans parler du désir éveillé depuis longtemps chez les papes de trouver une dérivation à l'activité fiévreuse des seigneurs. A ces hommes avides de combats on offrait des combats sanctifiés, des aventures lointaines, des terres nouvelles à conquérir, des fiefs et des royaumes à gagner.

Mais, quelle que soit l'importance de ces causes politiques, il ne faudrait pas les exagérer, car la croisade fut l'explosion du *sentiment religieux*. Les populations les plus diverses de l'Europe accouraient, des plaines noyées de la Hollande, des montagnes de l'Écosse, de la Scandinavie. C'était une véritable confusion des nations et des langues; seul signe de ralliement, la croix unissait tous ces combattants qui ne pensaient qu'à aller délivrer le tombeau du Christ. Un enthousiasme extraordinaire anima toutes ces foules, qui partirent d'abord en aveugles, ravageant l'Europe pour vivre et arrivèrent décimées en Asie, où le climat et les Turcs achevèrent de les anéantir.

Durée et caractère des croisades (1095-1270). — Ces émigrations se renouvelèrent durant tout le douzième siècle et la plus grande partie du treizième. Les chrétiens réussirent d'abord à établir des colonies en Syrie et transplantèrent la féodalité dans l'antique Phénicie et dans la vallée du Jourdain. Mais ces colonies, trop éloignées, trop divisées, en proie à tous les désordres résultant du régime des fiefs, furent, les unes après les autres, détruites par les musulmans, qui avaient repris l'offensive. Les expéditions, sans cesse re-

nouvelées pour les défendre, furent conduites avec l'imprévoyance, l'ignorance, qui caractérisaient les expéditions féodales.

L'esprit religieux qui les avait d'abord animées fit peu à peu place à des intérêts divers. Dans les deux dernières il fallut la volonté de saint Louis pour déterminer le départ des seigneurs, qui admiraient, sans l'imiter, le dévouement du roi. Le feu sacré ne brûlait plus qu'en l'âme de ce prince, qui a si bien résumé en sa personne la valeur et l'enthousiasme du guerrier chrétien.

Part de la France dans les croisades. — Ce fut d'ailleurs la France qui prit la plus large part dans le mouvement des croisades. Il reçut son impulsion d'un Français, Pierre l'Ermite, d'un pape français, Urbain II, et d'une assemblée française. Les Français jouèrent le plus grand rôle dans la première croisade : ils s'unirent aux Allemands et les effacèrent dans la seconde ; ils se joignirent aux Anglais dans la troisième, où Richard toutefois éclipsa Philippe Auguste. Ce furent des Français qui prirent Constantinople et s'évertuèrent à transformer l'empire d'Orient en empire Latin. Enfin la septième et la huitième croisade furent exclusivement françaises. Aussi un historien des croisades a-t-il pu donner à son livre le titre de *Gesta Dei per Francos* (Actes de Dieu par la main des Francs). Les Orientaux confondirent même tous les peuples latins sous le nom de Francs.

Résultats politiques et économiques des croisades. — Les croisades n'ont délivré que pour un moment la Palestine. Tant de massacres demeurèrent stériles pour la religion, et l'empire Musulman fut retardé, mais non arrêté dans son développement. Toutefois ces grandes expéditions eurent quelques résultats heureux, comme tous les mélanges de peuples.

1° Les croisades, entraînant au loin une foule de seigneurs, dont beaucoup ne revinrent pas, préparèrent la décadence de la féodalité, qui se déracina pour ainsi dire elle-même. Les divers pays semblèrent soulagés d'un poids énorme.

2° Ces expéditions, en suspendant les querelles intérieures, élevaient les esprits vers un *intérêt général*, un *sen-*

timent commun et les faisaient sortir du cercle étroit de l'égoïsme local. Elles produisaient un rapprochement entre les diverses classes, que l'enthousiasme religieux réunit pour la défense d'une même cause.

3° Si unis que fussent les croisés contre l'ennemi commun, ils se groupaient naturellement par pays et par nations. Chaque peuple avait son caractère, sa langue, ses mœurs, son ambition; chacun sentit qu'il était distinct dans la famille chrétienne, comme l'homme a conscience de son individualité dans la famille humaine. Et ainsi, pendant les croisades, chaque nation s'affirma; les hommes de chaque pays, sur la terre étrangère, se serrèrent les uns contre les autres. Loin de la patrie, la patrie se reforma.

4° Le départ d'un grand nombre de seigneurs, l'appauvrissement des autres, favorisèrent l'affranchissement des villes et le développement des *communes*. En même temps la *royauté* en profita et reprit, dès cette époque, son ascendant.

5° Ces émigrations, souvent renouvelées durant un siècle et demi, obligeaient les seigneurs à des dépenses considérables, à des ventes de domaines et de privilèges. Elles amenèrent un *déplacement des fortunes*, dont la classe moyenne, la *classe bourgeoise*, profita.

6° Les croisades ranimèrent l'*industrie* de deux manières : en la stimulant à l'intérieur par la nécessité de fournir des quantités considérables d'équipements, en lui apportant de l'extérieur de nouveaux procédés et des matières premières.

7° L'*Orient* en effet fut *ouvert*. Les Européens admirèrent ses productions, son industrie ; ils introduisirent dans leur pays des cultures nouvelles. Ces expéditions nécessitèrent aussi un grand *mouvement maritime*. Les républiques marchandes de *Gênes*, de *Pise*, de *Venise* se partagèrent et se disputèrent les bénéfices du commerce de l'Orient. L'abondance des marchandises réagit sur le commerce intérieur.

8° Enfin l'esprit lui-même s'éclaira grâce à l'*instruction* qu'on gagne dans les voyages. Les sciences des Arabes, qui n'avaient encore que faiblement pénétré en Europe, s'y acclimatèrent comme les fruits de l'Orient. La civilisation

arabe, si imparfaite qu'elle fût, ranima, au milieu des guerres, la civilisation occidentale, dont les progrès datent de cette époque.

La chevalerie. — Parmi les conséquences morales du mouvement des croisades, il faut rappeler aussi la *chevalerie*, née sans doute avant ces expéditions, car elle se rattachait aux cérémonies qui, chez les Germains, saluaient l'admission du jeune homme au nombre des guerriers, mais qui se développa surtout sous l'influence du sentiment religieux des croisades. Ces cérémonies, d'abord purement militaires, devinrent des cérémonies réligieuses. L'Église bénit et consacra le chevalier, qui dut promettre d'observer les devoirs du chrétien en même temps qu'il jurait de ne point forfaire à ceux du guerrier. La chevalerie fut une sorte de *confrérie militaire* formée par des nobles d'élite. Elle améliorait l'homme : pas immense fait vers l'amélioration des institutions. Elle dirigeait vers le bien le bouillant courage de ces Germains jusqu'alors impatients de tout joug, excitait en eux les sentiments les plus purs en leur faisant honte de l'abus de la force contre les faibles, les constituait défenseurs des femmes et des enfants et, la gracieuse influence de ces protégés aidant, éveilla sous ces fières armures les délicatesses du cœur. Le chevalier chrétien dépassait les héros de l'antiquité par cette générosité tout à la fois humble et fière, qu'on ne ne sait nommer autrement que la générosité *chevaleresque*. Corrigée par la religion, la société féodale trouva sa plus brillante expression dans la chevalerie, qui en fut la fleur.

Les royaumes; les Capétiens directs en France; la royauté féodale; commencement de l'administration. — La féodalité tend à se régulariser aussi politiquement, et tous les royaumes non seulement s'accommodent, mais s'enorgueillissent de ses principes.

En France, la famille des *Capétiens*, élevée au trône depuis la fin du dixième siècle (987), est une famille féodale qui n'exerce qu'une autorité limitée, même dans ses propres domaines. Le roi capétien n'est qu'un suzerain. Si son pouvoir grandit, après les croisades, sous les règnes de *Louis VI*,

Philippe Auguste, saint Louis, Philippe le Bel, ce n'est point que le roi se déclare l'ennemi de la féodalité. Il n'en réprime que la turbulence, et en respecte les droits. Ce serait une erreur de représenter ces princes comme des adversaires acharnés de la féodalité. Élevés et nourris dans les maximes féodales, ils ne concevaient pas d'autre forme de la société que celle qui existait. Mais ils la voulaient réglée et parfaite, ne se doutant pas que régler une société fondée sur l'usurpation et la violence, c'était la détruire. Ils n'entendaient nullement supprimer les grands et les petits vassaux, mais voulaient que tous reconnussent leur suzeraineté et s'acquittassent de leurs devoirs de fidélité. C'était, par un autre chemin, revenir à l'unité du pouvoir.

Ils s'efforçaient d'arrêter les *guerres privées*, ruineuses pour le pays, et enlevaient par là aux seigneurs une des prérogatives souveraines. En subordonnant peu à peu, au nom de l'équité, toutes les *justices féodales* à la *justice royale*, ils reconstituaient l'ancienne autorité royale, de même que, par des réunions de territoires accomplies selon les règles féodales, ils reconstituaient peu à peu le *domaine royal*. L'accroissement de leurs ressources matérielles leur permettait de soumettre de plus en plus les barons aux lois d'obéissance et de justice contenues dans les maximes féodales.

L'*administration* qu'ébauche *Philippe Auguste*, que développent *saint Louis* et *Philippe le Bel*, ne rappelle que vaguement l'administration romaine, et les officiers du roi, *prévôts, baillis, sénéchaux*, sont des officiers féodaux. Le *parlement*, régulier depuis saint Louis, c'est la *cour féodale* du roi où siègent de puissants seigneurs et où les *légistes* ne parviendront pas tout de suite à faire prédominer l'esprit des lois romaines. Même les *États généraux*, convoqués pour la première fois par Philippe le Bel en 1302, ne sont que des assemblées féodales, divisées en classes, confuses, et incapables de contrôler réellement la royauté, qui s'en délivre dès qu'elle s'en est servie.

Alliance des Capétiens avec l'Église et avec le peuple. — La royauté française, qui tirait sa force d'une intelligente application des lois mêmes de la féodalité, emprunta

surtout une grande autorité à l'Église. Le sacre faisait de la royauté chrétienne presque un sacerdoce et lui donnait un prestige moral qui augmentait celui de la suzeraineté féodale. Les rois protégèrent et enrichirent les églises. Les évêques prêchèrent l'obéissance au roi comme une loi divine. La main dans la main, rois et évêques marcheront ainsi unis contre les seigneurs, se séparant sans doute lorsque l'alliance paraîtra trop onéreuse à l'un ou à l'autre des deux partis, mais se retrouvant d'accord, après des luttes passagères, pour affermir l'autorité royale et l'autorité religieuse.

Les rois de France s'appuyèrent aussi sur les classes inférieures en les protégeant contre la rapacité des seigneurs. Contraindre tous ces roitelets à observer les lois morales et à ne rien exiger au delà des droits féodaux, défendre la cabane du serf et du tenancier, garantir les privilèges des communes, contenir, en un mot, les justices et les exactions féodales, c'était soulager le peuple, se concilier sa reconnaissance, et les rois auront plus d'une fois recours aux milices communales pour combattre les armées féodales.

L'Angleterre; contraste de la féodalité anglaise et française. — En Angleterre, la féodalité fut établie d'ensemble et méthodiquement par Guillaume le Conquérant. Distribuant les domaines aux soldats et aux chefs de son armée selon leurs grades et leurs services, puis les terres d'Église aux clercs normands, il eut soin pourtant de maintenir au-dessus une royauté assez riche et assez forte pour qu'elle pût exercer partout sa suzeraineté. Obligés d'ailleurs, dans un pays conquis, de se serrer autour du roi, et contraints à observer une discipline sévère, garantie de leurs possessions, les seigneurs normands ne songèrent qu'au treizième siècle à se défendre contre une royauté qui abusait des droits féodaux au point de devenir tyrannique.

Il se produisit au delà de la Manche une évolution contraire à celle qui s'accomplissait en France. La royauté, d'abord la plus puissante, déclina. La féodalité, d'abord faible, se fortifia. Jadis ennemis, les barons et le peuple se réunirent contre la royauté, tandis qu'en France le peuple et

la royauté s'unissaient contre les seigneurs. Il résulta de cette alliance une limitation de l'autorité royale, et les assemblées féodales, au lieu d'être intermittentes et impuissantes, comme en France, devinrent périodiques et prépondérantes sous le nom de *Parlement*. Les maximes de liberté qui venaient des Germains se dégagèrent plus tôt du chaos féodal en ce pays moins pénétré des idées romaines. L'Angleterre trouva, la première, la formule des libertés modernes, quoique cette formule fût encore, dans la *Grande Charte* (1215), embarrassée des subtilités féodales.

L'Espagne; la croisade contre les Maures; caractère de la noblesse espagnole. — Au sud des Pyrénées, la nationalité espagnole se formait péniblement dans quatre royaumes chrétiens (*Asturies* et *Léon*, *Navarre*, *Castille*, *Aragon*), qui s'avançaient en ligne contre les musulmans et reprenaient pied à pied le territoire perdu. Engagés dans une croisade perpétuelle, combattant chaque jour pour la patrie et pour la foi, les seigneurs espagnols portèrent au plus haut degré la valeur religieuse, le fanatisme en même temps que le dévouement chevaleresque. Orgueilleux devant les rois, auxquels ils s'égalaient et qui en avaient sans cesse besoin, ils étaient moins fiers vis-à-vis des classes inférieures, avec lesquelles ils partageaient sans cesse les fatigues et les périls de la croisade, et dont les rapprochait le titre de chrétiens, vrai titre de noblesse dans cette contrée divisée entre des religions hostiles. Les rois même, après certains combats, anoblissaient des armées entières, et la qualité de noble se perpétuait dans de nombreuses familles qui n'en étaient pas plus riches si elles en étaient plus vaniteuses. Les classes se rapprochaient donc davantage les unes des autres en Espagne, contenant la royauté, l'obligeant à tenir compte des assemblées ou *Cortès* et jalouses des libertés publiques.

La féodalité italienne. — Bien que les souvenirs de l'administration et de l'unité romaines fussent plus vivaces en Italie, la multiplicité des peuples qui s'y étaient succédé depuis les invasions, avait empêché une nationalité de s'y former; la féodalité y avait amené un morcellement infini.

Ecclésiastique et laïque, elle était devenue toute-puissante, et ses divisions avaient favorisé l'ambition de l'Allemagne, qui tenait la péninsule asservie. Un empereur, Conrad II, avait même resserré les liens qui la rattachaient à l'Allemagne en modifiant, par l'édit de 1037, le caractère de la féodalité italienne. Il déclara que tous les seigneurs italiens *relèveraient directement de lui*. Il supprimait les autorités intermédiaires, détruisait le pouvoir des suzerains sur les vassaux, qu'ils n'avaient plus le droit de contraindre de les suivre contre l'empereur. La féodalité italienne se trouva constituée d'une manière différente de la féodalité des autres pays. Il n'y eut plus, pour ainsi dire, qu'une poussière de petits seigneurs, car il n'y eut plus de hiérarchie, les plus petits comme les plus grands relevant directement de l'empereur d'Allemagne.

L'Allemagne ; progrès de la féodalité allemande. — Il s'en fallait pourtant que l'empereur, maître de la féodalité italienne, le fût aussi de la féodalité allemande. Celle-ci se développa lentement mais sûrement. Tandis que la France était, au dixième siècle, déjà morcelée, l'Allemagne, divisée seulement en quelques duchés, présentait une unité qui lui assura d'abord la prépondérance. Si les dynasties allemandes eussent eu la perpétuité qui valut plus tard l'ascendant à la famille capétienne, peut-être la féodalité n'eût-elle pu triompher en ce pays. Or les différentes dynasties des rois d'Allemagne ne durèrent pas plus d'un siècle chacune[1]. La féodalité profita des dissensions des prétendants et, au milieu du treizième siècle, devint toute-puissante, alors qu'elle tendait partout ailleurs à décliner.

L'empire Allemand au moyen âge. — Plus que toutes les autres contrées cependant, l'Allemagne avait paru d'abord fidèle au souvenir de Charlemagne et aux traditions d'unité. C'étaient les Saxons, vaincus jadis par les Francs, qui avaient relevé le titre d'empereur, dédaigné par les Francs. *Otton Ier*, en 962, avait renouvelé à Rome la céré-

---

1. Maison de *Saxe*, 918-1024 ; maison de *Franconie*, 1024-1125, maison de *Hohenstaufen*, 1137-1250.



monie du couronnement de Charlemagne et rétabli, au profit des Césars allemands, l'empire romain. Lui aussi s'était entouré d'officiers et de dignitaires, lui aussi semblait vouloir reprendre les traditions d'ordre et de savante administration. Mais ces traditions n'avaient jamais existé dans le pays germanique, à peine arraché à la barbarie et trop pénétré des idées d'indépendance pour se plier à la soumission. Quoi qu'ils fissent, les Césars allemands ne purent être que des souverains féodaux. L'orgueil impérial n'eut d'autre résultat que d'entraîner les rois d'Allemagne à des luttes contre l'Italie où ils épuisèrent leurs forces au profit de la féodalité toujours grandissante.

La papauté; rivalité du Sacerdoce et de l'Empire (1073-1250). — Cet orgueil aveuglait à un tel point les rois d'Allemagne, qu'à peine maîtres chez eux ils voulurent dominer l'Europe et d'abord l'Italie. Là ils se heurtèrent contre un pouvoir différent du leur, mais contre une ambition égale, l'ambition et le pouvoir du pape. Affranchie par Grégoire VII, la papauté disputa à l'Empire la prééminence. Commencée en 1073 par la querelle des *investitures* au onzième siècle, la *rivalité du Sacerdoce et de l'Empire* se poursuivit au douzième, avec *Frédéric Barberousse* (1152-1190) et *Alexandre III*, au treizième avec *Otton de Brunswick* (1198-1218) et *Innocent III*, et se termina par le duel si dramatique du fougueux *Frédéric II* (1218-1250) et de l'inflexible *Innocent IV*.

Enivrés par le spectacle des guerriers chrétiens se levant à leur voix pour se précipiter sur l'Asie, les papes se crurent es maîtres. Ils formulèrent les principes de la *théocratie* et rêvèrent de maintenir par la religion l'unité de l'Europe que le morcellement féodal rendait impossible au point de vue politique. Armés des *fausses décrétales*, œuvre de subtils légistes, et du droit d'excommunication dont ils avaient fait plus d'un victorieux essai, ils ne craignirent point de proclamer la supériorité de la tiare sur toutes les couronnes et de faire des rois les simples lieutenants du Saint-Siège. Les différentes péripéties de la rivalité du Sacerdoce et de l'Empire tinrent près de deux siècles l'Europe en suspens.

Résultats; ruine des deux ambitions; progrès de l'esprit national des peuples. — Sans doute la papauté triompha matériellement. *Elle ruina l'ambition impériale*, humilia Frédéric Barberousse presque autant qu'elle avait fait Henri IV, éleva et renversa Otton de Brunswick, puis Frédéric II. *Elle affranchit l'Italie*, et ce fut là le résultat le plus glorieux pour elle, mais elle sortit bien affaiblie de cette lutte terrible. Quelques années après son triomphe éphémère, elle tombait captive sous la rude main du roi de France, Philippe le Bel.

La lutte n'aboutit donc qu'à un résultat négatif pour les deux pouvoirs, qui ne réussirent qu'à s'affaiblir mutuellement. Un long déclin pour l'autorité impériale en Allemagne et pour l'autorité pontificale en Italie et en Europe : telle fut la conséquence de ces chocs si regrettables où les deux puissances qui semblaient destinées par leur concorde à régler la société, l'avaient profondément troublée. *La foi même en avait été ébranlée*, surtout dans l'Allemagne, qui avait le plus souffert des bouleversements et qui nourrit dès lors contre le Saint-Siège des haines assez fortes pour amener plus tard une séparation.

L'Europe avait donc rejeté le principe de l'unité qui s'était imposé dans l'antiquité. Elle ne voulait de la domination ni de l'Empire ni du pape. Cette société exubérante, fiévreuse, n'entendait point se laisser asservir, et l'esprit germanique d'indépendance, le sentiment de la personnalité, qui chez les nations s'appelle patriotisme, l'emportaient décidément, au treizième siècle, sur l'obéissance passive de l'ancien empire Romain. L'Europe modernese formait au milieu du chaos féodal, avec la variété de ses royaumes d'*Angleterre*, de *France*, d'*Allemagne*, les *Etats de l'Italie* et aussi les *Etats scandinaves* qui se dégageaient peu à peu de la nuit. Cette variété des nations sera un des traits les plus saillants de la civilisation nouvelle, qui, loin d'être uniforme, aura des aliments toujours divers et sera sans cesse ravivée par l'émulation des peuples travaillant à la fois pour eux-mêmes et pour tous. Chacun la marquera de son génie particulier et la fortifiera de sa propre vigueur.

Progrès des populations urbaines; villes impériales d'Allemagne. — Cette variété dans le progrès se manifestait déjà dans la mesure du pouvoir de la royauté en chaque pays et surtout dans les degrés d'émancipation des classes inférieures. Les douzième et treizième siècles avaient en effet manifesté un réveil des populations urbaines, bien inégal dans les divers pays.

Les croisades, nous l'avons dit, favorisèrent ce réveil. Obligés de compter avec les artisans des villes, dont l'industrie leur était nécessaire, les seigneurs féodaux leur concédèrent ou leur vendirent des privilèges. En Allemagne les empereurs, ayant besoin des villes contre les seigneurs, leur accordèrent le droit de se gouverner, et les villes privilégiées devinrent *villes impériales*. La chute de l'empire Allemand, en 1250, les rendit encore plus indépendantes, puisqu'elles perdaient leur unique maître. Mais, comme elles perdaient aussi une protection, elles se rapprochèrent les unes des autres durant les troubles de l'interrègne. Elles s'unirent pour la sûreté de la navigation et des routes.

Les républiques italiennes; la démocratie à Florence; l'aristocratie à Venise. — De même qu'en Allemagne, les empereurs avaient distribué en Italie les privilèges aux villes qui étaient leurs alliées. Les traditions municipales s'étaient d'ailleurs maintenues vivaces sur le sol italien, et beaucoup de cités avaient réussi à garder leur indépendance. L'Italie avait ses républiques : *Gênes, Pise, Florence, Venise*, etc. C'étaient là les principales, dont les croisades avaient singulièrement développé le commerce et la fortune.

Florence et Venise surtout attiraient l'attention par leur puissance et la variété de leurs gouvernements, qui rappelaient jusqu'à un certain point les traditions antiques en plein moyen âge. Florence était devenue une république *démocratique* qui semblait vouloir faire revivre la turbulence athénienne. Venise, sans se modeler sur Sparte, s'attachait au gouvernement *aristocratique*, et la sagesse de son sénat rappelait plutôt celle du sénat romain. A Florence, à partir de 1282, le pouvoir passa aux *prieurs des arts* et non

seulement des *arts majeurs* (ce que nous appellerions les arts libéraux), mais des *arts mineurs* (les métiers manuels). La jalousie contre les nobles devint telle, qu'il fallait, si l'on voulait parvenir aux charges publiques, se désanoblir en quelque sorte et se faire inscrire sur le livre d'un corps de métier. A Venise, au contraire, il fallait être inscrit au *Livre d'or* pour aspirer aux fonctions publiques. L'autorité était concentrée entre les mains des nobles, si jaloux de la liberté générale et de leur influence particulière, qu'ils supportaient la tyrannie occulte du *Conseil des dix*, redoutable aux doges même.

Des villes italiennes, la plus malheureuse était *Rome*, qui ne savait quel souverain reconnaître. Le préfet impérial, le pape, la municipalité, se disputaient l'autorité. Les nobles possédaient des châteaux ou de vieux monuments dans l'intérieur de la ville, et se querellaient sans cesse. Les *Colonna*, les *Orsini* ensanglantaient Rome de leurs rivalités.

Les communes françaises. — Groupés d'abord en *corporations* pour la protection de l'industrie, les artisans des villes françaises, surtout dans le Nord et dans le Centre, n'eurent qu'à réunir ces corporations pour résister à l'oppression féodale et former ainsi la *communauté* des habitants, la *commune*. Achetant ou arrachant par la force une *charte*, les habitants de ces villes ou *communiers* eurent leurs magistrats, *jurés* ou *échevins*, ou *maires*. Les membres de la commune : 1° jouissaient de l'entière propriété de leurs biens; 2° ne pouvaient être traduits en justice que devant leurs magistrats; 3° prenaient part à l'élection de leurs magistrats; 4° ne payaient que l'impôt réparti par leurs magistrats; 5° n'avaient plus de rapports avec le seigneur que par l'intermédiaire de leurs magistrats. Les villes de commune avaient leur *milice*, leur *justice*, leur *étendard*, leur *sceau*. Elles eurent leur *maison commune* ou *hôtel de ville*. Cette importante révolution se produisit surtout dans les villes du Nord et du Centre parce que les villes du Midi, moins opprimées, avaient conservé en partie les traditions municipales, legs des Romains.

La ceinture protectrice des remparts et des tours, les chaînes qui barraient les rues, les tourelles qui flanquaient

les maisons, le *beffroi*, orgueil de la maison de ville et de la ville entière, des corporations fortement organisées : tout cela donne une haute idée de la puissance des *communiers*. Liés par un serment et un dévouement mutuels, ils se gardaient, s'imposaient eux-mêmes, administrés et jugés par des magistrats de leur choix. Dès que la cloche du beffroi les appelait au secours d'un citoyen ou de la cité, ils laissaient là maison, travail, égoïsme, car tous s'intéressaient à chacun, et chacun se sacrifiait pour tous[1].

Villes neuves; la bourgeoisie. — En dehors de ces communes qui formaient de véritables républiques au milieu des États féodaux, mais qui périrent victimes de leurs dissensions, et où la liberté, comme la flamme dans un foyer trop excité, s'épuisa bien vite, il se formait d'autres groupes de populations urbaines. Des rois, des seigneurs ouvraient des asiles aux serfs fugitifs et construisaient des *villes neuves*, des *villes franches*, dont l'origine est attestée par ces noms qui ont survécu en bien des contrées. Le fondateur accordait aux nouveaux domiciliés une charte qui leur conférait le droit de *bourgeoisie*. Si le fondateur était le roi, les bourgeois devenaient bourgeois du roi. D'ailleurs, dans les autres villes et jusque dans les communes, à côté des bourgeois, il y eut les bourgeois du roi. C'étaient les habitants qui désavouaient leur seigneur et prenaient le roi à sa place, se mettant ainsi sous la protection directe du prince. Entre les serfs et les nobles, la *bourgeoisie* tend donc à se développer comme une nation nouvelle, qui a gagné quelque richesse par le travail et acheté souvent la liberté par des luttes acharnées.

Le tiers état. — Économes et fiers, les bourgeois forment comme un troisième *ordre*, le *tiers état*, dont les rois favorisent les progrès, parce qu'ils trouvent en lui un point

1. Lire sur cette importante question les *Lettres sur l'histoire de France d'Augustin Thierry*. Malgré la variété des travaux qui se sont succédé sur cette question infinie et les aperçus nouveaux qu'on a dégagés de l'étude d'une foule de communes, les considérations d'Augustin Thierry restent vraies. Seulement il ne faudrait pas trop les généraliser, car, au moyen âge, tout est varié et local.

d'appui contre la noblesse indisciplinée. Les princes font souvent des emprunts à la bourse des bourgeois, et commencent à les appeler dans leurs conseils pour mieux les disposer à *financer*. Avant même la réunion des États généraux, on voit quelques notables gens de bonnes villes consultés par les rois. Le *peuple se reformait* donc, et sa place n'allait pas tarder à être marquée dans toutes les réunions générales de la nation. Progrès important, cause et principe de tous les autres progrès.

Avantages et résultats de la liberté communale. — Le mouvement communal ne prépara pas seulement l'avènement du *tiers état*, il inspira aux habitants des villes affranchies les sentiments élevés du citoyen. Il semblait qu'on vît renaître les cités antiques. La cité devenait la patrie : on combattait et l'on mourait pour elle. C'était le patriotisme local sans doute, mais qui disposait les âmes aux sacrifices exigés par le vrai patriotisme. Le patriotisme local du reste subsistera même quand toutes les cités ne formeront qu'une seule patrie, et il enfantera des prodiges. Les mots de dignité, d'honneur, de dévouement, qui paraissaient réservés à la noblesse, deviennent familiers aux citoyens des communes. Si ces hommes ne comptent pas parmi les chevaliers, ils aspirent à en égaler le courage.

Dangers et décadence du mouvement communal. — L'attachement même des communiers à leur cité pouvait devenir dangereux. La France aurait pu se trouver partagée en petites républiques naturellement jalouses comme les républiques italiennes. L'unité politique pouvait être compromise.

Ce danger, les communes elles-mêmes le conjurèrent par leurs discordes. Si l'on pénétrait dans une commune, on la voyait en proie, dit un vieil auteur, Beaumanoir, « à moult de débats des uns contre les autres, comme des pauvres contre les riches, ou des riches même contre les riches, comme quand ils ne se peuvent accorder de faire majeur (maire) ou procureur, ou avocat, ou comme les besognes de la ville sont mauvaisement pour querelles qui s'engagent entre les familles ». Et ces discordes, quelqu'un les

attise, c'est le seigneur dont le château domine la ville, c'est l'évêque, rival du seigneur ou seigneur lui-même, c'est le chapitre fortifié dans son cloître comme l'évêque dans le palais. Juridiction, privilèges des nobles et des clercs, taille, commerce, droits féodaux, tout est prétexte à conflit ou à collision.

Les rois alors interviennent. Ils veulent aussi remédier aux désordres financiers. Peu à peu ils imposent leur tutelle et leurs officiers. Les communes perdent leur indépendance en gardant seulement quelques privilèges. Elles deviennent *villes prévôtales* ou *villes royales*. Elles finissent par faire bon marché de leur liberté orageuse pour développer sous la protection royale leur industrie et leur prospérité.

L'histoire des communes n'en reste pas moins une des pages les plus intéressantes de l'histoire de la France, et les traditions de ces vaillantes cités ne devaient pas être oubliées. Les bourgeois des communes ont été les ancêtres du tiers état et les premiers soldats de la liberté.

Les campagnes ; progrès des affranchissements ; les paroisses : l'ordonnance de Louis X le Hutin (1315). — L'adoucissement relatif des mœurs, dû à une pratique plus intelligente du christianisme, n'avait pu qu'être profitable aux campagnes. Les terreurs de l'an mille, l'enthousiasme des croisades, la participation des serfs et des vilains aux guerres saintes, amenèrent un grand nombre d'affranchissements des serfs. Les seigneurs du reste commençaient à comprendre qu'ils tireraient plus de profits du travail libre que du travail servile. Ils firent des contrats, les serfs devinrent des *abonnés*, des *francs-abonnés*. On les transformait en fermiers ou métayers.

A cette époque, la richesse c'était la terre : il n'y avait presque point de métaux précieux. Tous les services se payaient donc matériellement. Des contrats multiples se passaient entre les nobles et les paysans : le noble concédait un champ à charge de redevances. Ces propriétaires s'engageaient soit à donner une part des fruits, soit à payer une rente perpétuelle, soit à servir gratuitement le seigneur sui-

vant leur profession, ou de charretiers, de buandiers, de bergers, de porchers, de bouviers, de boulangers, de charrons, de maréchaux, etc. A côté des anciennes servitudes qui allaient sans cesse en diminuant, il s'en formait d'autres volontaires, limitées, précisées par un *bail*, et les archives des châteaux s'encombrèrent d'une foule de parchemins qui enchaînaient pour des siècles la liberté des paysans et devaient, plus tard, exciter tant de colères.

Déjà dans les campagnes l'Église avait créé des *paroisses* : les cabanes des paysans, groupées autour d'une modeste église due à la libéralité du seigneur, formaient donc une sorte de communauté. C'était une circonscription ecclésiastique : le curé l'administrait, y recevait les actes que nous appelons de l'*état civil*. Toutefois les seigneurs y eurent un surveillant, un intendant, souvent serf ou vilain lui-même. Cet intendant prenait conseil de quelques compagnons, et l'on vit se former dans les campagnes des *cours de vilains*, des justices rurales chargées de juger les paysans à peu près dans les mêmes formes que les justices féodales.

Enfin, au début du quatorzième siècle, *Louis X le Hutin*, fils de Philippe le Bel, affranchit par l'ordonnance de 1315 tous les *serfs du domaine royal*. Cette ordonnance proclamait *que, selon le droit de nature, chacun doit naître franc* : grand principe si opposé à celui qu'avaient sans cesse proclamé les philosophes grecs et les jurisconsultes romains; principe dont l'application n'était imposée à personne, mais qui devait de lui-même, par le seul rayonnement de sa lumière, faire reculer la servitude.

Origine des libertés publiques ; les États généraux en France (1302). — Le soulagement apporté à la misère des classes rurales, le développement des libertés des villes, l'aisance de la bourgeoisie, devaient contribuer à exciter les désirs de liberté générale qui se réveillent partout au treizième siècle et qui n'étaient pas contraires aux maximes féodales. Si les anciennes assemblées générales avaient disparu, dans chaque seigneurie se maintenaient les assemblées de vassaux. Les seigneurs se groupaient souvent autour de leurs suzerains, les assistant et les contenant tout à la fois. Or, à la

fin du treizième siècle et au début du quatorzième, le roi de France, en accroissant son domaine au point de reconstituer presque le royaume de Charles le Chauve, avait multiplié le nombre de ses vassaux, et leurs assemblées devinrent facilement des assemblées générales. L'importance des communes, le besoin que les rois avaient des subsides des villes pour suppléer à l'insuffisance des aides féodales, déterminèrent les princes à convoquer les bourgeois aussi bien que les nobles. Même dans quelques fiefs on trouve des assemblées particulières des trois ordres. Il devait donc suffire, pour que ces États particuliers se transformassent en *États généraux*, que le temps eût propagé le mouvement communal dans tous les grands fiefs, et que les fiefs se fussent centralisés entre les mains d'un seul suzerain. Ce moment coïncide bien avec le règne de *Philippe le Bel*, et voilà pourquoi les premiers États généraux (1302) datent de ce prince, moins novateur qu'on ne le pense.

Au quatorzième siècle, l'incurie et les prodigalités des Valois, les désastres de la guerre de Cent Ans amenèrent même une situation telle, que les *États généraux de* 1356 faillirent s'emparer du pouvoir et établir les principes des gouvernements modernes. Mais ils échouèrent, comme ils échoueront toujours sous l'ancienne monarchie, parce que les trois ordres, trop divisés, ne pourront jamais se concerter sérieusement pour contraindre la royauté à subir leurs lois. L'égoïsme des ordres privilégiés, plus préoccupés de conserver leur ascendant que de défendre les intérêts publics, empêchera les classes d'unir leurs réclamations et leurs menaces. Les rois les domineront à la faveur de cette division, qu'ils entretiendront habilement. Les États généraux ne brilleront que par éclairs dans l'histoire de l'ancienne France.

La Grande Charte en Angleterre (1215); le Parlement anglais (1258-1295). — En Angleterre, la liberté politique prit corps tout de suite dans le *Parlement*. Quoique ce nom ait subsisté en France, il n'y a aucune ressemblance entre les deux institutions, et le parlement politique des Anglais, tout à fait différent du parlement judiciaire des

Français, rappelle plutôt nos États généraux, consolidés, régularisés, armés de pouvoirs étendus et définis.

Les rois en Angleterre avaient été tout de suite les plus forts. Ils débutèrent par l'absolutisme, auquel les rois de France n'arrivèrent qu'après de longues luttes. Les barons anglais furent naturellement amenés à se coaliser pour se défendre contre l'oppression. Ils exigèrent du roi Henri Ier des *chartes*, qui furent renouvelées, sous les règnes suivants et développées dans la *grande charte* de 1215 que les seigneurs et le clergé imposèrent à Jean sans Terre. Bien que noyés dans une foule d'articles relatifs au règlement des droits féodaux, on y remarque deux articles principaux qui ont été le fondement des libertés publiques en Angleterre. L'un statuait que le roi ne pourrait lever aucun subside extraordinaire *sans le consentement du commun conseil du royaume*. C'était la *liberté politique*. L'autre garantissait la *liberté individuelle* en défendant d'arrêter aucun homme libre et de l'emprisonner *sans un jugement devant ses pairs*.

Les nobles anglais n'avaient pas seulement stipulé pour eux, ils faisaient bénéficier de la charte tous les hommes libres : devant l'injustice et l'oppression, ils ne voulaient plus voir la différence des classes. D'ailleurs les barons anglais n'avaient pu obtenir ces résultats considérables sans s'appuyer sur les classes inférieures. Quoique en Angleterre le souvenir de la conquête, la spoliation en masse des anciens propriétaires saxons parussent devoir, plus qu'ailleurs, creuser un abîme entre l'aristocratie normande et le peuple anglais, c'est au contraire en ce pays que le rapprochement s'opère entre les classes inférieures et supérieures. Les haines de races s'étaient presque éteintes dans l'espace d'un siècle et demi. L'intérêt, la politique avaient amené une fusion qui profita à la liberté générale.

Dans les longues luttes qui s'engagèrent, sous Henri III, entre les barons et la royauté, obligée d'accepter les *provisions d'Oxford* (1258), les seigneurs recherchèrent de plus en plus l'appui des villes et des chevaliers, même des petits tenanciers des comtés. Au parlement que convoqua le comte de Leicester, vainqueur à la journée de *Lewes* (1264), il

donna l'ordre aux shérifs de faire *élire* dans chaque comté deux chevaliers et demanda aux principales villes d'Angleterre d'envoyer des députés. Le système de l'*élection*, de la *représentation* d'un grand nombre par un petit nombre de délégués, était donc appliqué en Angleterre bien avant qu'il le fût ailleurs. Même après la défaite de Leicester, vaincu et tué à *Evesham* (1265), le roi Henri III maintint les parlements et la convocation des bourgeois.

Sous le règne d'*Édouard Ier* (1272-1307), les réunions du parlement devinrent plus fréquentes et se régularisèrent. Les *writs* du roi ordonnent aux shérifs de faire élire « dans chaque comté, cité, bourg et ville où se tenait un marché » quatre chevaliers et autant de bourgeois ayant pouvoir d'agir « pour toute la communauté ». En 1295, au moment où Édouard soutenait contre Philippe le Bel une guerre acharnée, il réunit un parlement, le plus complet qu'on eût encore vu, et c'est de cette époque qu'on peut considérer le *parlement anglais comme définitivement fondé*. Il fut convoqué *onze fois*, si ce n'est plus souvent, dans les douze dernières années du règne d'Édouard Ier.

Composée d'éléments divers, cette assemblée ne pouvait demeurer *une*. Elle comprenait les barons et les évêques représentant l'aristocratie et venant siéger en vertu d'un droit féodal, les délégués des chevaliers des comtés et des villes, *élus*, et ne venant point comme vassaux, mais comme mandataires d'une population nombreuse. Il se forma naturellement deux groupes, qui constituèrent bientôt *deux chambres*, probablement sous le règne d'Édouard III. Le gouvernement anglais se trouva ainsi, dès le quatorzième siècle, constitué selon la forme qui devait prévaloir dans tous les pays à l'époque moderne. Certes la victoire des libertés publiques n'était pas encore complète, et l'Angleterre devait éprouver bien des vicissitudes avant d'assurer cette victoire. Il n'en est pas moins vrai que l'Angleterre a montré et ouvert la voie. Moins imbu des idées romaines, ayant mieux conservé le caractère de fierté et d'indépendance, l'Anglais, avec son tempérament froid et son esprit pratique, retrouva le premier les conditions de la liberté,

non telle que l'avait connue l'antiquité, plutôt générale qu'individuelle, mais telle que le sentiment germanique de la personnalité la conciliait avec l'intérêt général et la puissance de l'État.

Les Cortès espagnoles. — On prêtait moins d'attention à ce qui se passait en Espagne, parce que cette péninsule se trouvait comme isolée du mouvement européen et absorbée dans sa croisade contre les Maures. L'Espagne pourtant avait précédé les autres contrées dans ce retour aux libertés primitives des Germains. Toujours au milieu de leur noblesse (les *ricos hombres*), ayant toujours besoin des *caballeros* ou *hidalgos* qui, à la charge du service à cheval, étaient exempts d'impôts, les rois de Léon et de Castille, de Navarre ou d'Aragon ne pouvaient se dispenser de consulter leurs armées, auxquelles ils demandaient de grands sacrifices. Les *cortès* se tenaient à la façon des anciens champs de mai. Aussi retrouve-t-on en Espagne, dès le onzième siècle, les assemblées des nobles, en même temps que les rois, pour repeupler les déserts faits par la guerre, attirent dans les *pueblos* les hommes de tous pays par des chartes ou des *fueros*. Les villes se reformant, se développant, ne tardèrent pas à participer à la vie politique de la nation. Les députés des villes siègent aux *cortès de Castille* dès 1169. Les *cortès d'Aragon* se divisaient en quatre ordres (*brazos*, bras) : les évêques et commandeurs d'ordres militaires religieux; les barons ou *ricos hombres*, les simples chevaliers ou *infanzones*, et enfin les députés des villes. Mais la division extrême des royaumes chrétiens, l'esprit d'indépendance des provinces attachaient surtout les Espagnols aux libertés locales. L'Aragon, la Catalogne, Valence, avaient leurs *cortès particulières*. L'unité était loin encore d'être faite, et, quand elle se fera, elle sera l'œuvre des princes qui détruiront, autant qu'ils le pourront, le pouvoir des cortès. Déjà *Alphonse X* de Castille, *le Savant* (1252-1284), essayait de préparer une législation générale par son code des *Siete partidas* (divisé en six parties), code qui excita bien des réclamations parce qu'il portait atteinte à la diversité des coutumes ou des *fueros*. Les libertés en Espagne seront surtout locales,

et, si fiers que soient les Espagnols envers les rois, ils n'arriveront point, dans les temps modernes, à cette pratique sérieuse du gouvernement libre qui fut l'apanage de la seule Angleterre.

RÉSUMÉ

Peu à peu, de la poussière des petits États féodaux, on vit se dégager de grands États. Ces royaumes sans doute se constituèrent selon le système féodal, mais ils devaient être le principe de la plupart des États modernes : France, Portugal et Espagne, Italie, Allemagne, Angleterre.

L'Église, dès le onzième siècle, avait réagi contre le désordre de la société par la *trêve de Dieu*, par les *excommunications*. La papauté s'était, dans la *grande querelle des investitures*, affranchie de la domination de l'empire Allemand. Les *croisades* montrèrent combien elle avait réussi à maintenir, au-dessus de la diversité des États, l'unité de la foi. Les croisades eurent d'importants résultats politiques, économiques, moraux. Elles ouvrirent l'Orient, développèrent la *chevalerie*, favorisèrent l'*affranchissement des communes*.

La papauté était si forte qu'elle tendit à dominer matériellement l'Europe, mais la rivalité du *Sacerdoce* et de l'*Empire* n'aboutit qu'à l'affaiblissement des deux puissances. L'Europe ne put demeurer unie sous le sceptre des empereurs non plus que sous celui des papes. La diversité des nations sera un des caractères les plus frappants de l'Europe moderne.

En France, la *royauté*, sous les Capétiens directs, sans cesser d'être féodale, s'éleva au-dessus des seigneurs et fit revivre ses traditions. En Angleterre, la royauté, d'abord toute-puissante avec Guillaume le Conquérant, s'affaiblit au contraire et se vit obligée d'accorder la *Grande Charte* (1215). En Allemagne, l'Empire, qui avait d'abord essayé de maintenir l'unité, déclina par suite de sa lutte avec la papauté, et la féodalité se développa. La croisade que les royaumes chrétiens soutenaient en Espagne contre les musulmans, rapprochait les classes, si divisées dans les autres pays, et empêchait le morcellement féodal. Ce morcellement fut au contraire poussé à l'extrême dans l'Italie, qui, délivrée du joug allemand au treizième siècle, ne sut pas arriver à l'unité.

Aux douzième et treizième siècles, les populations urbaines firent des progrès considérables : *communes* en France, *villes impériales* et libres en Allemagne, *républiques* en Italie. Dans les campagnes, les affranchissements se multiplièrent.

Ces progrès du *tiers état* amenèrent celui des *libertés publiques*. Au treizième siècle le *Parlement* se constitue en Angleterre, et, dans les remières années du quatorzième siècle, les *États généraux* sont convoqués en France ; l'Espagne a ses *cortès*.

CHAPITRE XX

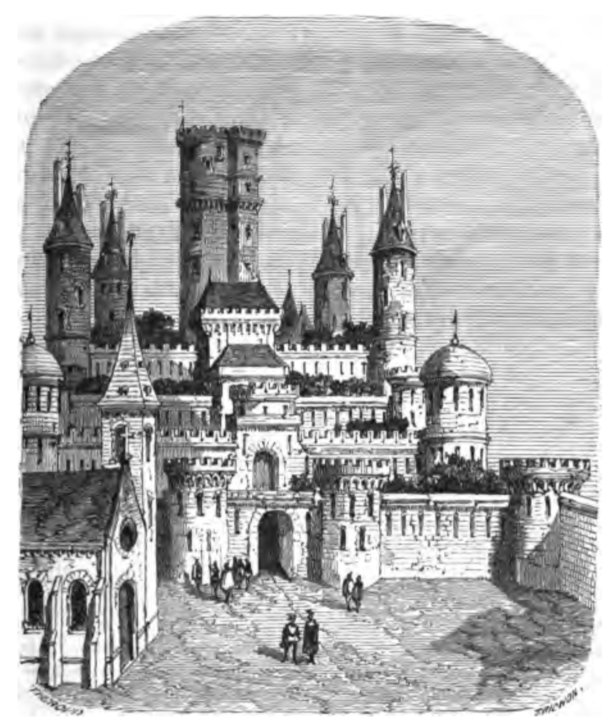
LA SOCIÉTÉ AU MOYEN AGE

Sommaire : La société au moyen âge.— La noblesse; les mœurs. — Les armoiries. — Les tournois. — Les repas. — La bourgeoisie. — La famille féodale. — Le droit d'aînesse. — Le gouvernement de l'Église; les conciles. — Les évêques. — Les monastères; nouveaux ordres religieux; les Chartreux. — Les Franciscains et les Dominicains. — Le culte; les fêtes religieuses. — Les superstitions. — Les hérésies. — L'industrie. — Les corporations. — Le commerce; la hanse parisienne; servitudes et impôts. — Les Juifs; la lettre de change. — Commerce maritime; Venise; Gênes; la ligue hanséatique. — Les voyages; Marco-Polo. — L'instruction; les écoles et l'Université de Paris. — L'enseignement; la scolastique. — Nominalisme et réalisme. — Philosophie et théologie; les grands docteurs. — Formation des langues; la langue française. — La poésie épique; les chansons de geste. — La poésie allégorique. — La poésie méridionale, les troubadours. — La naissance du théâtre. — La prose; l'histoire. — Le droit; renaissance du droit romain; le droit coutumier. — Les sciences; l'alchimie. — La langue et la poésie italiennes; Dante, Pétrarque. — Les arts en Italie. — L'art français; l'architecture militaire. — L'architecture religieuse; le style roman. — Le style ogival. — La sculpture. — La musique au moyen âge. — La civilisation au treizième siècle. — Le quatorzième siècle; déclin de la féodalité; transformation de la société.

Lectures : Une cour plénière de saint Louis. — Une princesse grecque à Venise. — La chambre d'une bourgeoise au quatorzième siècle. — Robert d'Arbrissel; l'abbaye de Fontevrault. — La fête des Fous. — Condition de l'industrie au treizième siècle. — Le commerce du Nord; richesse de la Flandre. — Les chansons de geste. — Saint-Marc de Venise. — L'architecture ogivale. — Le faste des ducs de Bourgogne.

La société au moyen âge. — Au point de vue politique, l'Europe était féodale et chrétienne, c'est-à-dire divisée en royaumes morcelés, et tellement unie cependant sous l'empire de la foi, qu'elle avait failli tomber sous le gouvernement des papes. De même, la société du moyen âge reproduisait ce double caractère : des seigneurs riches et redoutables, tout un monde de clercs et de religieux, aussi puissant que la société laïque; la religion mêlée à tous les usages de la vie, une société désordonnée et hiérarchisée, associant la foi chrétienne à la force brutale, l'indépendance à la servitude, brillante et pauvre, et, par-dessus tout, inégale, car. pour une classe qui bataille, chasse et festoie, les autres classes travaillent et souffrent.

La noblesse; les mœurs. — La société féodale, c'est encore la bande germanique, mais cantonnée dans d'énormes châteaux qui hérissent les collines, commandent les cours d'eau, surveillent les passages. Les guerres privées



Le château de Montlhéry.

diminuant, la barbarie primitive disparaissant, les seigneurs quittent volontiers les armures de fer pour revêtir les cottes, les manteaux d'étoffes précieuses. Dans l'intervalle des chasses bruyantes, les seigneurs se tiennent dans leurs salles, qu'ils ont ornées de sièges délicatement sculptés, d'un travail souvent ingénieux, et de coffres plus

ou moins élégants qu'on transforma, dès le quatorzième siècle, en *dressoirs*. Les murs, trop nus et trop humides, étaient garnis de *rameaux verts* ou de *nattes de joncs* qui présentaient des couleurs heureusement nuancées. Les *tapisseries* cependant commençaient à être en usage, et des mains royales ne dédaignaient pas d'y travailler, à l'exemple de la reine Mathilde d'Angleterre, fille de Henri I[er] et veuve de l'empereur d'Allemagne, Henri V, qui entreprit de reproduire sur une longue tapisserie (aujourd'hui conservée au musée de Bayeux) l'histoire d'Harold et de Guillaume le Conquérant. Peu de meubles dans ces vastes salles, mais ils étaient proportionnés : les lits, placés sur une estrade, avaient jusqu'à douze pieds carrés. Vivant comme à la guerre, les seigneurs partageaient volontiers leur lit avec leurs vassaux, qu'ils réunissaient dans leurs châteaux, et c'était là une marque d'honneur.

La fraternité d'armes écartait toute idée de servilité dans les fonctions domestiques que remplissaient les seigneurs à l'égard des princes comme les petits chevaliers à l'égard des seigneurs. Il leur semblait à tous au contraire que ce fût une marque de confiance du plus riche, et d'amitié du plus pauvre. Dès sa jeunesse, le noble, envoyé au château de son suzerain, servait en qualité de *page*, de *varlet*, de *damoiseau*, d'*écuyer*. Il versait à boire dans les festins, prenait soin de l'armure et des chevaux[1]. Il amenait les petits chevaux

---

1. **Lecture : *Une cour plénière de saint Louis*.** — « Après ces choses tint le roi une grande cour à Saumur en Anjou, et là je fus et vous témoigne que ce fut la mieux ordonnée que je visse oncques.

« A la table du roi mangeait, auprès de lui, le comte de Poitiers, qu'il avait fait chevalier nouveau; après le comte de Dreux, mangeait le comte de la Marche; après le comte de la Marche, le bon comte Pierre de Bretagne. Et devant la table du roi, en face du comte de Dreux, mangeait messire le roi de Navarre, en cotte et en manteau de satin, bien paré de courroie, de fermail et de chapeau d'or. Et je tranchais devant lui. Devant le roi servait du manger le comte d'Artois son frère; devant le roi tranchait du couteau le bon comte Jean de Soissons.

« Pour la table du roi garder était messire Imbert de Beaujeu, qui depuis fut connétable de France, et messire Enguerrand de Coucy, et messire Archambault de Bourbon. Derrière ces trois barons y avait bien



de voyage ou les *grands chevaux* de bataille, portait la lance ou l'*écu* (le bouclier) de son maître. Plus tard, élevé en dignité, *sénéchal*, commandant aux officiers de la maison, il *tranchait les viandes* pour son suzerain. Plusieurs ducs et comtes avaient des sénéchaux.

Les armoiries. — Au temps des croisades, parmi cette foule de chevaliers bardés de fer, il avait bien fallu adopter, avec les *noms de famille*, certains signes pour se reconnaître. Ces signes, peints sur le bouclier, remontaient probablement à une époque déjà ancienne, mais ils ne se multiplièrent qu'au douzième et au treizième siècle, et l'on fait partir de cette date l'usage des *armoiries*. C'étaient des croix, des tours, des ponts, des figures d'animaux. Ces emblèmes se compliquèrent par suite des alliances de famille, qui amenèrent comme des mariages d'armoiries. Il se créa une science qu'on appela le *blason*, et il fallut des *juges* et *rois d'armes* pour empêcher les usurpations et maintenir les droits de ceux qui possédaient des armoiries, marque visible, toujours présente, de la noblesse.

Les tournois. — Animés d'une ardeur fiévreuse, les sei-

---

trente de leurs chevaliers, en cottes de drap de soie, pour eux garder; et derrière ces chevaliers avait grande quantité de sergents vêtus des armes au comte de Poitiers, brodées sur taffetas. Le roi avait vêtu une cotte de satin de l'Inde et surcot et manteau de satin vermeil fourré d'hermines, et un chapeau de coton en sa tête, qui lui siéyait fort mal parce qu'il était alors jeune homme.

« Le roi tint cette fête aux halles de Saumur. A la paroi du cloître où le roi mangeait environné de chevaliers et de sergents qui tenaient grand espace, mangeaient encore à une table vingt évêques et archevêques, et encore, après les évêques et archevêques, mangeait près de cette table la reine Blanche, sa mère, au bout du cloître, du côté où le roi ne mangeait pas. Et servait à la reine le comte de Boulogne, qui depuis fut roi de Portugal, et le bon comte Hugues de Saint-Pol.

« Au bout du cloître d'autre part étaient les cuisines, les bouteilleries, les paneteries et les despenses; de ce côté on servait devant le roi et devant la reine de chair, de vin et de pain. Et en toutes les autres ailes et au préau du milieu mangeaient de chevaliers si grande quantité que je ne saurais les nombrer; et dirent beaucoup de gens qu'ils n'avaient onques vu autant de surcots ni d'autres garnitures de drap d'or et de soie à une fête, comme il y en eut là; et dit-on qu'il y eut bien trois mille chevaliers. » (Joinville, *Histoire de saint Louis*, XXI.)

gneurs, à mesure qu'ils se combattirent moins les uns les autres, se passionnèrent davantage pour les *jeux* ou *tournois* qui étaient l'image de la guerre. Ces jeux, fort anciens (on en retrouve au neuvième siècle), furent régularisés au onzième. « En l'année 1066, dit la Chronique de Tours, périt Geoffroy de Preully, auquel on doit l'invention des tournois. » Ces jeux d'ailleurs furent essentiellement français; les nations voisines les adoptèrent ensuite, et Richard Cœur de Lion les introduisit en Angleterre. Les armes devaient être émoussées, mais, en dépit des précautions, les combats simulés offraient souvent de réels dangers. Les papes interdirent les tournois, mais malgré leurs défenses, ces combats se perpétuèrent jusqu'au seizième siècle. Outre les tournois, il y avait encore : les *pas d'armes*, où un seul chevalier défendait contre plusieurs un *pas* ou passage étroit; les *combats de la barrière*, où deux troupes à pied s'attaquaient avec l'épée, la hache ou la masse d'armes, et luttaient jusqu'à ce que l'une des deux fût repoussée au delà d'une barrière; puis les *tables rondes*, joutes qui, croit-on, différaient des tournois en ce que les chevaliers combattaient homme à homme au lieu de combattre en troupe.



Armure du treizième siècle.

Les repas. — Cette vie de mouvement et de fatigues de-

vait disposer les guerriers à faire honneur aux repas abondants que le seigneur offrait à ses vassaux et qu'on annonçait à son de cor (ce qu'on appelait *corner l'eau*), parce qu'avant de s'asseoir on se lavait les mains. Ce fut au moyen âge qu'on disposa les convives par couples, homme et femme, et chaque couple n'avait qu'une assiette pour chaque mets, ce qui s'appelait *manger à la même écuelle*, et qu'un seul *hanap* (ou coupe) pour boire. C'était du reste une marque d'estime particulière de la part d'un prince d'offrir à boire dans sa propre coupe. Les anciennes libations païennes en l'honneur des dieux, proscrites par les conciles, avaient été transformées en *santés* que l'on portait à l'un des convives. Pour les princes, on *essayait* les vins et les viandes, car on se défiait, dans cette société pourtant si familière, des empoisonnements. L'échanson faisait l'essai du vin, le panetier celui du pain, l'écuyer tranchant celui des viandes. Jusque dans la vaisselle on retrouvait le luxe et la grossièreté[1]. Les

---

1. **Lecture : *Une princesse grecque à Venise*.** — Au onzième siècle, le doge Domenico Selvo épousa une jeune princesse grecque, fille d'un empereur de Constantinople. « Le luxe asiatique déployé à Venise par cette princesse étonna beaucoup les contemporains. Elle fit scandale en attendant d'être un modèle. Les chroniqueurs vénitiens rappellent les eaux parfumées qu'elle employait à sa toilette, les cuillers d'or dont elle se servait pour porter les aliments à sa bouche, l'odeur balsamique qu'exhalaient ses vêtements, les gants qui ne lui laissaient jamais les mains nues. Chaque matin ses nombreux serviteurs recueillaient la rosée, dont elle s'humectait pour donner une plus grande fraîcheur à son teint. L'abus des essences lui devint si funeste que la décomposition de son corps éloignait d'elle tout le monde. Une seule servante lui resta fidèle, *et ce ne fut pas sans le secours des parfums.* Encore avait-elle soin d'approcher vite et de s'éloigner en courant. C'est Pierre Damien qui nous apprend ces derniers détails. L'indignation crédule du pieux écrivain a de quoi nous faire sourire ; mais elle n'est pas moins instructive que plaisante. Quand il constate avec étonnement « que la princesse ne touchait pas les mets avec les mains, qu'elle les faisait couper en petits morceaux et qu'elle les approchait de ses lèvres avec des cuillers d'or et des fourchettes, il ne nous donne pas la plus haute idée des manières de ses contemporains ; et, tout en rendant justice au onzième siècle, on se demande s'il ne vaut pas mieux vivre au dix-neuvième et surtout y dîner ». (J. Armingaud, *Venise et le Bas-Empire, Archives des missions scientifiques et littéraires*, 2e série, t. IV, 3e liv., p. 357.)

princes et les riches seigneurs couvraient les tables de vaisselle d'or et d'argent, mais pour les plats seulement. Il n'y avait point d'assiettes : elles étaient remplacées par des morceaux de pain taillés en rond, qu'on appelait *pain tranchoir* et qu'on distribuait aux pauvres après le repas. Les cuillers étaient connues déjà, mais non les fourchettes, qui n'eurent d'abord que deux branches. La première mention de fourchettes se trouve dans l'inventaire de l'argenterie de Charles V. Les serviettes étaient rares également, et l'on n'en trouvait guère que dans les plus riches châteaux.

La bourgeoisie [1]. — Si la vie matérielle offrait dans les classes élevées une simplicité qui s'efforçait de devenir

1. **Lecture : *La chambre d'une bourgeoise au quatorzième siècle.*** — Christine de Pisan, dans son *Trésor de la cité des dames*, s'élève contre le luxe qu'elle trouve exagéré dans les classes moyennes. Elle signale entre autres l'ameublement de la femme d'un marchand, « non, dit-elle, de ceux qui vont oultre-mer, par tous pays ont leurs facteurs et sont appelés « nobles marchantz »; mais celle dont nous parlons achète en gros et vend à détail pour quatre sous de denrées (si besoin est) ou pour plus ou pour moins (quoiqu'elle soit riche et portant trop grand état) ». Malade, cette bourgeoise recevait de nombreuses visites : « avant qu'on entrât dans sa chambre, on passait par deux autres chambres moult belles où il y avait en chacune un grand lict bien et richement encourtiné, et en la deuxième un grand dressoir couvert, comme un autel, tout chargé de vaisselle d'argent. Et puis de celle-là on entrait dans la chambre de la malade, laquelle était grande et belle, tout encourtinée de tapisserie faite à la devise d'elle, ouvrée très richement en fin or de Chypre, le lict grand et bel, encourtiné d'un moult beau parement; et les tapis d'entour le lict mis par terre sur quoi on marchait, tous pareils à or, et étaient ouvrés les grands draps de parement qui dépassaient la couverture, de si fine toile de Reims qu'ils étaient prisés à 300 francs (aujourd'hui 3240 fr.); et par-dessus ladite couverture à or tissu était un autre grand drap de lin aussi délié que soie, tout d'une pièce et sans couture, qui est une chose nouvellement trouvée à faire et fort chère, qu'on prisait à 200 francs (2160 fr.) et plus : il était si grand et si large qu'il couvrait de tous côtés le grand lit de parement et passait le bord de ladite couverture, qui traînait de tous les côtés. Et en cette chambre était un grand dressoir tout paré, couvert de vaisselle dorée. Et en ce lit était la malade, vêtue de drap de soie teint en cramoisi, appuyée de grands oreillers de pareille soie à gros boutons de perles, atournée comme une damoiselle. » Christine ajoute : « Si fut rapportée cette chose en la chambre de la reine, qui guère plus n'en ferait ».



luxueuse, les bourgeois des villes tendaient aussi à se signaler par un accroissement de bien-être. Les plus riches embellissaient leurs maisons par des pignons sculptés ou des tourelles. Nos cités conservent encore quelques-unes de ces maisons du douzième et du treizième siècle, dont le premier étage fait saillie sur la rue comme pour la rétrécir encore, et dont les poutres, entre-croisées, souvent peintes, étaient ornées de figures sculptées représentant des généalogies bibliques. L'intérieur des maisons fut également orné, et, lorsque la place le permettait, les rampes de l'escalier étaient sculptées. Les progrès de l'industrie permirent aussi aux bourgeois de mieux s'habiller, sans toutefois qu'ils pussent enfreindre les lois somptuaires les condamnant à des étoffes grossières appelées *bureaux*. La richesse d'ailleurs était si peu considérable que les mœurs restaient primitives, et dans ces temps troublés la crainte d'être pillé disposait plus d'un bourgeois à ne point faire montre de son argent.

Quant aux campagnes, des siècles encore devaient s'écouler avant que le sort des paysans pût s'améliorer. Elles s'estimaient déjà heureuses que la servitude reculât.

La famille féodale. — La vie féodale influa beaucoup sur la famille, dont la religion avait déterminé les lois avec une rigueur même exagérée, puisque les mariages étaient interdits entre parents jusqu'à un degré fort éloigné. Les liens de la famille naturelle devinrent les plus puissants, tandis que chez les anciens c'étaient les liens de la famille civile. La femme, en l'absence du seigneur, était souveraine au château. Elle portait couronne de reine ou de duchesse ou de comtesse. Elle héritait des fiefs, et les mariages princiers n'étaient le plus souvent conclus qu'en vue de réunir des domaines séparés. On épousait la femme pour avoir la terre. Les rois de France ne gagnèrent pas autrement nombre de provinces, tout en exceptant leur couronne de cette loi d'héritage. Mais la loi salique ne fut appliquée qu'en France, et dans les autres pays les femmes régnèrent.

La femme, instruite, honorée, s'efforça par sa grâce et son sourire de retenir le seigneur au foyer domestique. Certes la vie de combats entraînait souvent celui-ci dans des

pays éloignés, mais l'hiver il demeurait au château, et les chevaliers ne songeaient qu'à mériter l'estime des dames auxquelles ils racontaient leurs exploits. Vaillantes d'ailleurs, celles-ci présidaient aux tournois, encourageaient les plus braves et distribuaient les prix. Ce fut bientôt parmi les guerriers une noble émulation de fixer sur eux les regards et d'enlever les suffrages de juges si gracieux. Ces maîtres si durs devenaient doux et se faisaient honneur des chaînes qui, dans le langage du temps, les attachaient au service de telle ou de telle noble dame. Les poètes exprimèrent les sentiments des chevaliers, et les chevaliers même ne tardèrent pas, sous cette magique influence, à devenir poètes, comme Thibaut de Champagne.

Le Midi, surtout avant la guerre des Albigeois, avait ses *cours d'amour*, tribunaux charmants où les dames, après avoir, dans les tournois, donné le prix de la bravoure, jugeaient et couronnaient l'esprit et la galanterie raffinée.

C'est là évidemment un des traits les plus saillants qui distinguent la société nouvelle de la société ancienne. L'influence de la femme donna à la chevalerie cette délicatesse de sentiments et cette politesse de manières qui devaient réagir peu à peu sur le reste de la société. Le Grec et le Romain semblent n'avoir vécu que de la vie politique : le chevalier du moyen-âge connut les plaisirs de l'âme, et le monde nouveau apprécia les joies intimes du foyer, auprès d'une femme dévouée rendant à l'homme en affection les égards qu'il avait pour elle, et au milieu d'enfants habitués à ne pas avoir peur de l'armure de leur père. La société antique avait dû recourir à la religion domestique et à des lois rigoureuses pour tenir serrés les liens de la famille : la société féodale et chrétienne les resserrait par une confiance mutuelle, un mutuel amour, une familiarité qui n'excluait pas le respect, en un mot par les instincts de la nature et les lois du cœur.

Le droit d'aînesse. — S'autorisant sans doute de quelques passages de la Bible et de quelques privilèges laissés à l'*aîné* chez les Hébreux, les nobles cependant en vinrent, dans un intérêt de caste, à laisser à l'aîné la succession

presque tout entière. C'était le moyen de conserver l'intégrité des fiefs, et le principe germanique de l'égalité des partages, jadis appliqué au royaume même, cessa de l'être aux plus minimes parcelles du territoire. Héritier du titre, des fiefs, de la gloire de la famille, l'aîné des fils devait transmettre cette gloire, ces fiefs, ce titre à l'aîné de ses enfants, en cherchant à les étendre, si faire se pouvait, par mariage ou conquête. C'est ainsi que se perpétuèrent les grands fiefs, les illustres familles, fortes en même temps des alliances contractées par les cadets et les filles. L'aîné devait en effet chercher à procurer à ses frères et à ses sœurs des dédommagements en les faisant entrer dans d'autres familles, ou dans l'Église, source presque inépuisable de bénéfices pouvant passer tour à tour dans toutes les familles, puisqu'ils n'appartenaient en propre à aucune.

Il faut ajouter que le *droit d'aînesse* n'existait point partout. En bien des pays (en France même, dans la Touraine, l'Anjou, le Maine, le Poitou, l'Angoumois, le Blaisois) on admettait le partage du fief. Mais l'autorité paternelle, fort étendue, la liberté absolue de tester, créaient ce droit d'aînesse là où il n'existait pas. Du reste la *substitution* aidait encore les nobles à perpétuer les grandes propriétés en permettant de transmettre les biens ou une partie des biens à un héritier du second ou du troisième degré. L'esprit féodal avait ainsi faussé les notions d'équité naturelle apportées de leurs forêts par les Germains.

Le gouvernement de l'Église; les conciles. — Comme nous l'avons dit, la religion catholique universellement adoptée, sinon toujours bien comprise et bien observée, était le lien de cette société du moyen âge, si fractionnée au point de vue politique. La religion avait en quelque sorte imprimé sa marque sur la royauté, les lois, les coutumes, et, comme nous le verrons plus loin, la littérature et les arts. L'Église dut cette puissance souveraine sur les corps et sur les âmes à son unité, à sa hiérarchie et à sa discipline

Il s'en fallait cependant que la papauté exerçât seule une autorité aussi redoutable. L'Église n'en était pas arrivée à être une monarchie absolue. Son gouvernement appartenait

alors aux *conciles*, qui se réunissaient fréquemment, universels ou œcuméniques, comme les quatre conciles de *Latran* à Rome (1125, 1139, 1179, 1215), les deux conciles de *Lyon* (1245, 1274), ou généraux, comme il s'en tint dans le cours des douzième et treizième siècles, à plusieurs reprises dans les villes de Paris, Troyes, Reims, Sens, Beauvais, Châlons-sur-Marne, Rouen, Vienne, Toulouse, Clermont, Bourges, Laon, Chartres, Tours, Arles, Valence, etc. Ces conciles, fort nombreux, n'étaient pas de simples conciles provinciaux occupés de la réforme de quelques abus locaux : ils traitaient des questions générales, comme celles des *croisades*, des *investitures*, des *excommunications* de princes, des *doctrines* plus ou moins conformes à l'orthodoxie, des *hérésies*, de la *réforme des monastères*, ou bien de *règlements somptuaires* et de questions relatives au culte ou à la vie civile. Il faut, pour se faire une idée de l'activité de l'Église, feuilleter l'énorme collection où ont été réunis les actes des conciles. Jamais peut-être ce que nous nommons le gouvernement délibératif ou constitutionnel n'avait été pratiqué comme il le fut dans l'Église, et les conciles purent servir de modèles aux assemblées féodales.

Les évêques. — Les évêques, depuis la réaction qui avait affranchi l'Église du joug des princes, étaient mieux choisis. Leur élection ne se faisait plus par le clergé et le peuple, mais par les *chapitres*, c'est-à-dire les *chanoines* ou prêtres, qui formaient comme le conseil de l'évêque. Ces chanoines, pourvus de riches prébendes, étaient indépendants. Sans doute ils ne pouvaient se soustraire à l'influence des princes et bien souvent se voyaient obligés d'élire le candidat imposé. Mais, sous le règne de monarques tels que saint Louis, les élections étaient libres, sincères, les titres et les vertus des candidats sévèrement examinés. Au douzième et et au treizième siècle, l'Église compta nombre d'évêques renommés pour leur science et pour leur piété.

Leurs marques distinctives étaient la *mitre*, sorte de bonnet, d'abord à peu près semblable à celui que portaient les pontifes hébreux, serré par une lame d'or qui entourait le front. On l'orna ensuite de broderies et de saintes images.

Encore très basse au douzième siècle et échancrée à la partie supérieure en forme de croissant, la mitre fut ensuite exhaussée et de plus en plus enrichie de pierreries et de fils d'or. Derrière pendaient deux bandelettes, représentant les cordons qui servaient à tenir autour de la tête cette coiffure dans son état primitif. Les évêques portaient aussi un bâton pastoral, en forme de houlette de berger, mais qui, dès le sixième siècle, fut orné d'or, ou même en or ou en argent massif.

Quelque sérieuse qu'eût été la réforme introduite dans l'Église par les papes depuis Grégoire VII, les évêques n'en demeuraient pas moins des seigneurs féodaux, ducs, comtes, princes, ayant à régir de vastes domaines, commandant à des vassaux, gouvernant des villes, ayant leurs tribunaux pour les crimes et délits commis dans leurs domaines, et les *officialités* pour les crimes et délits des clercs. Même dans les fiefs où ils n'avaient qu'un petit territoire, ils devenaient redoutables par l'esprit envahissant des juges des officialités, habiles à attirer à eux une foule de procès transformés en causes d'Église : usurpations favorisées d'ailleurs par les justiciables eux-mêmes, prompts à recourir à ces tribunaux moins rigoureux et à des juges auxquels le droit canonique interdisait de prononcer des sentences capitales. De là une foule d'abus que les rois s'efforcèrent de faire cesser, luttant avec énergie contre la justice ecclésiastique, non moins tenace à se défendre.

Les monastères ; nouveaux ordres religieux ; les Chartreux. — L'anarchie et la barbarie du neuvième et du dixième siècle avaient été aussi funestes aux monastères qu'aux églises. Envahis par des guerriers qui ne pensaient qu'à profiter de leurs richesses, ils s'étaient écartés du caractère de leur institution primitive. Les abbayes se réformèrent en même temps que les églises. Le mouvement partit de la célèbre abbaye de *Cluny*, qui, aux dixième et onzième siècles, s'appliqua à revenir à la pure règle de saint Benoît[1].

---

1. Le fondateur de Cluny fut saint Bernon (910) et sa réforme continuée par saint Odon. Parmi leurs successeurs on remarqua surtout Pierre le Vénérable.



Saint Bruno, à la fin du onzième siècle (1084), s'enfonça avec quelques compagnons dans le massif montagneux qui s'élève au nord de Grenoble et où le guida l'évêque de cette ville, saint Hugues. Montant par des sentiers à peine frayés, il arriva après une longue marche à un recoin très sauvage de ces solitudes alors affreuses : c'était le *désert*, que de sombres forêts de pins suspendus au bord des abîmes entouraient de tous côtés et qui, à 1000 mètres d'altitude, surplombé encore par le *Grand Som* (cime dépassant 2000 mètres), était bien isolé du monde. Là, dans un site grandiose dont la verdure en été voile la tristesse, et que tous les voyageurs veulent visiter, saint Bruno construisit quelques pauvres cabanes, où lui et ses compagnons menèrent la vie la plus dure et la plus austère, se condamnant au jeûne et au silence, domptant la nature et s'imposant des privations dont la rigueur n'a pas découragé ses disciples encore aujourd'hui fervents au monastère de la *Grande Chartreuse*. Les couvents de ces *chartreux*, entièrement morts au monde et se relevant chaque nuit pour chanter de longs offices, se multiplièrent en France, en Allemagne, en Italie. On ne pouvait opposer à la dissipation du siècle plus de recueillement et de mortification.

Les femmes elles-mêmes cherchèrent des retraites favorables à la prière, et *Robert d'Arbrissel* (1099) fonda l'abbaye de *Fontevrault* [1]. C'était partout un enthousiasme

---

1. **Lecture : *Robert d'Arbrissel ; l'abbaye de Fontevrault*.** — Robert d'Arbrissel, né aux environs de Rennes, avait quitté jeune encore la Bretagne pour se faire le disciple de Guillaume de Champeaux et d'Abélard. Mais bientôt, entraîné par le zèle de la prédication, il se mit, avec l'approbation du pape Urbain II, à évangéliser les campagnes de l'Anjou. Des populations entières s'attachaient à ses pas, écoutant ses douces et pathétiques exhortations. Hommes et femmes le suivaient, campant en plein air, ne vivant que de la charité publique, et fort à charge aux pays où ils passaient. Robert alors divisa cette foule entre ses disciples : il ne garda que ses meilleurs élèves et les femmes pour lesquelles il songea alors à fonder un monastère. Il obtint la concession d'un petit terrain sur les confins de la Touraine, de l'Anjou, près d'une source d'eau appelée la fontaine d'Evrault. Il traça trois quartiers selon l'âge et la condition des femmes qui l'avaient suivi, et

extraordinaire. *Norbert de Clèves* établissait à *Prémontré*, dans le diocèse de Laon, des moines auxquels il donnait une règle sévère puisée dans les écrits de saint Augustin (1120). *Saint Robert* avait cherché, à cinq lieues de Dijon, dans la forêt de *Cîteaux*, une solitude affreuse où s'éleva un couvent de bénédictins bientôt tellement peuplé qu'il envoya au loin des colonies (1110). *Saint Bernard*, le plus savant et le plus éloquent homme de son siècle, s'était enfoncé dans un désert qu'on appelait la *Vallée d'absinthe* et où il bâtit le monastère de *Clairvaux*.

Les Franciscains et les Dominicains. — Toutefois un grand nombre de ces abbayes, rapidement enrichies, se relâchèrent. Les envoyés de Cluny et de Cîteaux voyageaient avec un grand train de chevaux et d'équipages. Leurs prédications demeuraient stériles à l'heure où s'élevaient des hérésies menaçantes. A ce danger firent face des milices nouvelles. Deux ordres religieux se créèrent, non plus contemplatifs et isolés du monde, mais vivant au milieu du monde : les *Franciscains*, créés par *saint François d'Assise*, et les *Dominicains* par saint Dominique. Vêtus grossièrement, marchant pieds nus, faisant vœu de n'avoir aucune propriété commune, les Franciscains vivaient d'aumônes et opposaient leur absolue pauvreté à la richesse des autres ordres. Les Dominicains, non moins pauvres, s'imposèrent la tâche de la pré-

---

éleva trois églises. A l'origine la communauté se composa de trois établissements distincts : un couvent, un pénitencier, un hôpital. Pour faire cesser les calomnies auxquelles pouvait donner lieu sa vie au milieu d'un grand nombre de femmes, Robert d'Arbrissel donna à sa congrégation la règle la plus sévère. Il séquestra les religieuses et leur imposa le silence perpétuel. Il prescrivit qu'aucun religieux n'entrerait jamais dans l'enceinte habitée par les religieuses, pas même pour leur donner le viatique ou l'extrême-onction. Les religieuses malades et l'abbesse elle-même, à l'approche de la mort, devaient se faire porter à l'église. Ainsi les femmes étaient cloîtrées et priaient, les hommes travaillaient aux champs, desséchaient les marais, défrichaient les landes et restaient les serviteurs perpétuels des femmes. L'abbaye était gouvernée par une abbesse, et des femmes appartenant aux plus riches familles s'empressèrent d'accourir à Fontevrault pour y terminer leurs jours dans la pénitence.

dication et furent autorisés par le pape Innocent III (1216). Les Franciscains virent leur règle approuvée par Honorius III (1223). Se répandant partout, ces deux ordres mendiants devinrent les défenseurs les plus actifs de la foi, et ce fut aux Dominicains que fut confié le tribunal de l'*Inquisition*, organisé à Toulouse en 1229 pour rechercher les hérétiques albigeois qui avaient échappé à la terrible croisade dirigée contre eux. Enfin saint Louis, à son retour de la croisade, ramena à Paris en 1254 des religieux du mont Carmel, qu'on appelle *Carmes*, et un dernier ordre, les *Ermites de Saint-Augustin* (autorisés par Alexandre IV), compléta ce qu'on appela les *quatre ordres mendiants*.

Le culte; les fêtes religieuses. — Ces moines, par leur ardente piété, contribuèrent beaucoup à multiplier les pratiques du culte catholique, les formules de prières, les fêtes. Bien que remontant aux origines mêmes du christianisme, le culte de la Vierge Marie prit une place plus importante dans la religion. La plupart des nouvelles églises lui étaient dédiées, et plus d'une cathédrale s'éleva sous le vocable de *Notre-Dame*. La prière de l'*Ave Maria* fut complétée par le pape Urbain IV (1261). Les offices, les fêtes de la Vierge satisfirent les tendances mystiques et les affectueuses expansions du cœur des femmes. Marie eut des sanctuaires privilégiés qui donnèrent naissance à des pèlerinages.

Le culte des saints, des patrons d'église, des martyrs devenait aussi plus ardent. Les Mérovingiens et les Carolingiens avaient honoré comme patron de la Gaule saint Martin de Tours, et la chape de saint Martin avait été, dit-on, le premier étendard. Les Capétiens s'adressèrent surtout à saint Denis comme à leur protecteur : ils étaient ses vassaux et allaient prendre sur son autel l'*oriflamme* qui flottait en avant de l'armée.

L'Église avait d'ailleurs fait de sa liturgie comme une image de la vie, et ses fêtes correspondaient aux sentiments de l'homme éveillés tour à tour : à la Nativité, jour de *Noël*, la naissance du Sauveur, qui rappelait les joies de la famille, l'humble crèche qui consolait les pauvres; puis l'adoration des Mages ou l'*Epiphanie*, rendue populaire par le gâteau tradi-

tionnel *des rois*; puis, après un long temps de pénitence ou le *Carême*, les souvenirs lugubres de la *Passion* du Christ, excitant la pitié, la solennité de *Pâques*, ou la Résurrection, ravivant l'espérance d'un monde meilleur; les *Rogations*, qui précèdent la fête de l'*Ascension* et appellent les bénédictions du ciel sur les récoltes. Au treizième siècle on choisit l'été pour célébrer d'une façon spéciale, par une profusion de fleurs, la *Fête-Dieu* ou la fête du Saint-Sacrement. A l'automne, quand les feuilles tombent et que la nature semble mourir, on célébra la *Toussaint* et la commémoration des morts. L'année entière était ainsi coupée par des fêtes qui entretenaient le zèle religieux et qui même se multiplièrent au point d'amener de trop fréquents chômages.

La vie était comme enveloppée par la religion, et d'ailleurs les offices, commencés à *prime* (la première heure ou six heures du matin) et à *tierce*, avant la *messe* (neuf heures), se continuaient après la messe, à *sexte* (sixième heure, midi), à *none* (trois heures), puis par les *vêpres* (de *vesper*, soir), office qui fut ensuite reporté à l'après-midi. Longtemps encore le clergé célébra des offices de nuit auxquels le peuple assistait et que seuls chantent encore les Chartreux.

Les cérémonies pompeuses, la gravité du chant, la musique des orgues, connues depuis le neuvième siècle[1], l'éclat des processions, agissaient profondément sur l'imagination des hommes. Du reste les rigueurs du Carême étaient précédées d'une semaine de divertissements plus ou moins bizarres, le *carnaval*, qui rappelait les Lupercales et les Saturnales des païens. Même ces divertissements, à cette époque naïve, se mêlaient aux fêtes religieuses, et à certains jours l'église devenait le théâtre de scènes bruyantes et grotesques, restées célèbres sous le nom de *fête des Fous*. Le

---

1. C'est à Constantinople que Grégoire, prêtre vénitien, s'était initié à la fabrication des orgues. Il rapporta cet art nouveau à Venise au commencement du neuvième siècle et l'exerça avec un succès qui le fit bientôt connaître à l'étranger. Il vint en France sous Louis le Débonnaire.



clergé toléra pendant plusieurs siècles cette dérision, qui, en ces temps de foi profonde, ne paraissait point dangereuse, mais que les évêques éclairés et les conciles finirent par interdire[1].

Les superstitions. — Du reste, si l'Église comptait alors beaucoup d'hommes animés d'une piété sincère et intelligente, l'ignorance encore épaisse dans les classes populaires et même dans le clergé avilissait souvent la religion à la

---

1. **Lecture : *La fête des Fous*.** — La plus célèbre de ces étranges cérémonies était la *fête des Fous*, qui se célébrait de Noël à l'Epiphanie, notamment au jour de l'an et à laquelle se mêlait, à l'insu des célébrants, quelque souvenir effacé des saturnales de l'antiquité. Cette fête réjouissait fort les pauvres clercs, qui remplaçaient un moment les prêtres et les évêques, comme les esclaves à Rome prenaient aux saturnales la place de leurs maîtres. Ils élisaient un évêque des fous, lui remettaient la crosse et la mitre, et le conduisaient à l'église, qui devenait le théâtre des scènes les plus étranges. Les uns masqués, les autres le visage barbouillé, dansaient et chantaient, mangeaient et buvaient. Tout cela était même réglementé, couché par écrit. Un docteur en théologie, de 1182, Beleth, nous dit qu'il se faisait quatre danses dans l'église : celles des lévites ou diacres, des prêtres, des enfants ou clercs, et des sous-diacres; on conserve à la bibliothèque de la ville de Sens un manuscrit contenant l'office de la fête des Fous.

Le chant de la prose de l'Ane était une des principales cérémonies de cette fête : son objet était d'honorer l'humble et utile animal qui avait assisté à la naissance de Jésus-Christ et l'avait porté lors de son entrée à Jérusalem. L'église de Sens était une de celles où cette solennité se faisait avec le plus grand appareil. Avant le commencement des vêpres le clergé se rendait processionnellement à la porte de la cathédrale. Deux chanoines prenaient l'âne et le conduisaient à la table qui était le lieu où le préchantre lisait l'ordre des cérémonies et proclamait le nom de ceux qui devaient y prendre part. On couvrait le modeste animal d'une belle chape et on le menait au lutrin en chantant une prose bouffonne dont le refrain était :

Hez, sire âne, hez !

L'office était une véritable rapsodie de tout ce qui se chantait pendant le cours de l'année. Dans les intervalles des leçons on faisait manger et boire l'âne; enfin, après les trois nocturnes on le menait dans la nef, où tout le peuple, mêlé au clergé, dansait autour de lui ou tâchait d'imiter son chant. Ces coutumes insensées durèrent près de 400 ans malgré les efforts de la partie éclairée du clergé et les défenses des conciles qui essayaient de ramener le culte à la pureté qu'il doit toujours garder.

superstition. La crainte du *diable* était plus forte que l'amour de Dieu. La vertu attachée aux reliques, à certaines pratiques, à des pèlerinages, tenait lieu de la véritable vertu. L'homme matérialisait la religion catholique comme il avait matérialisé la religion païenne et l'eût déformée, faussée, sans le travail incessant des docteurs renommés et des religieux qui s'appliquaient à maintenir le caractère spiritualiste de la foi chrétienne et à élever les cœurs. Le vieux fonds de superstition que les temps anciens avaient laissé, subsistait sous des noms nouveaux, et les saints avaient chacun un don particulier de guérison en vue duquel on leur adressait des prières intéressées.

Les hérésies. — Si absolu que fût son empire, l'Église eut cependant à lutter contre des hérésies multiples : celle de *Bérenger de Tours* (onzième siècle), qui attaquait la *présence réelle* dans l'Eucharistie, puis celle de *Pierre de Bruys* (douzième siècle), plus hardie encore et reprise par l'ermite Henri : d'où le nom de *Henriciens* donné aux adeptes de ses doctrines.

Dans le midi de la France, l'Église se vit gravement compromise par les progrès d'une hérésie renouvelée des théories des Manichéens. Les *patarins*, qu'on appelait aussi *cathares* (ou purs), reprenaient la doctrine des deux principes divinisés du bien et du mal : ils enseignaient sans doute une morale rigide qui contrastait avec les désordres d'une société déjà élégante et déjà dissolue dans les provinces du Midi. Mais leurs théories aboutissaient au fatalisme et en tout cas ruinaient l'autorité des prêtres : les églises étaient abandonnées et dépouillées. Aussi le pape Innocent III, après avoir vainement employé pour ramener les patarins, qu'on désignait sous le nom général d'*Albigeois*, les prédications des moines de Cîteaux, puis des moines de Dominique, déchaîna-t-il sur ces provinces où fleurissait la *gaie science* et où souriaient les *cours d'amour*, la barbarie des seigneurs du Nord. Le Languedoc fut ravagé, ses seigneurs dépossédés, et le Midi se souvint longtemps des horreurs de la croisade des Albigeois (1208-1229), qui n'étaient nullement nécessaires pour rattacher la France du nord à celle du midi et prolon-

gèrent au contraire l'antipathie. Absolue maîtresse de l'Europe, l'Église retombait dans les erreurs reprochées aux empereurs romains. Elle employait la force des princes pour ramener les consciences, lorsqu'elle s'était établie au contraire par la victoire des consciences sur les forces des princes. Emportée par ce zèle de persécution, si contraire à son esprit, elle continua longtemps la croisade des Albigeois par le tribunal de l'*Inquisition*, dont la procédure secrète et les sentences cruelles ont mérité une réprobation universelle. L'Église, recrutée dans des populations encore très voisines de la barbarie, en avait pris la violence. Elle s'était façonnée à l'image de son temps, et, quelque progrès que l'on constate au treizième siècle, le monde n'en est pas moins encore au moyen âge.

L'industrie. — C'est surtout le progrès matériel qui était visible. Les croisades, les longs séjours des Européens en Asie avaient profité à l'industrie et au commerce. D'Orient on rapporta les tissus de *Damas*, le verre de Tyr, les moulins à vent, le *lin*, la *soie*. Par l'intermédiaire des Arabes on eut le *coton*, mais il fallut encore plusieurs siècles pour qu'il pût être vraiment utilisé. Les Vénitiens avaient appris à Rocca en Syrie la préparation de l'*alun*, à Constantinople, Alep, Alexandrie, le travail de l'*ivoire*. De l'Orient venaient encore les manufactures de *cinabre*, de *savon*, de *cire*, de *sublimate*. En Asie on avait appris à dorer les peaux et les cuirs. La Grèce, particulièrement l'Eubée et la Thessalie, avait fourni des artisans habiles à mêler la soie avec l'argent ou l'or.

Les républiques italiennes surtout montraient une activité industrielle qui n'avait d'égale que celle des Flandres.

Les corporations. — L'homme ne demandait qu'à travailler, mais, en cette société bizarre où l'oppression avait multiplié les entraves, le travail n'était pas libre. A l'origine la *corporation*, qui remontait aux derniers temps de l'empire Romain, fut une protection, une garantie, une force. Elle défendait les artisans non seulement contre le seigneur, mais contre les ouvriers étrangers. Elle limitait le nombre des ouvriers, leur assurait un monopole et leur permettait de s'enrichir plus vite. Dans l'enfance de l'industrie et le dés-

ordre de la société, cette protection était ce que fut plus tard pour le commerce la prohibition des marchandises étrangères, un précieux appui. De plus, la corporation reposait sur un principe excellent, que nous cherchons à faire revivre dans notre société trop divisée, l'association. Mais cette association devint étroite, égoïste, tyrannique, hostile à tout progrès, attachée à ses privilèges jusqu'au fanatisme, à ses règlements jusqu'à l'absurdité, à sa routine jusqu'à sa propre ruine.

La corporation ne pouvait [s'étendre. Le nombre des *apprentis* de chaque maître était fixé. L'apprentissage, pour lequel on devait payer, durait huit à dix ans dans certains métiers. L'apprenti devenait valet (ou ouvrier) et il restait ainsi jusqu'à ce qu'il pût obtenir la *maîtrise*. Or il fallait attendre la vacance d'une maîtrise, il fallait la payer : droit au seigneur, car les métiers ne s'appartenaient pas, c'était le roi ou un seigneur qui donnait la permission de les exercer ; droit à la corporation ; droit à chaque maître de la corporation. Plus tard même on obligea les ouvriers à faire, pour mériter la maîtrise, un travail long et coûteux, le *chef-d'œuvre*, qui ruinait l'ouvrier ou tout au moins l'endettait.

Le *métier* avait des chefs nommés par les maîtres ou par les seigneurs : c'étaient les *prud'hommes* ou les *jurés*, chargés de la police du métier et de l'exécution des règlements. Plus tard ces fonctions devinrent des offices payés fort cher et des sources de profits : les *jurandes*. Les jurés surveillaient le travail. Dans la bonne intention de prévenir les fraudes et de sauvegarder l'honneur de la corporation. on multiplia les règlements au point qu'ils devinrent non-seulement une gêne, mais encore un obstacle à tout perfectionnement, à toute amélioration. Des siècles furent nécessaires pour qu'on adoptât une innovation. On fixait aux artisans le poids, la longueur, la largeur des objets qu'ils devaient fabriquer ; on déterminait la qualité de la matière première, la manière de l'employer. Toute étoffe tissue, tout objet fabriqué en dehors des règles ordinaires, était détruit.

Les artisans, ne voyant au-dessus d'eux que des hommes

privilégiés, n'avaient d'autre idée que d'opposer « des privilèges à des privilèges ». On leur vendait le droit de travailler. Le roi avait concédé à chacun de ses officiers les revenus de certains métiers : au *grand panetier*, le métier des *boulangers* ; au *grand bouteiller*, celui des *taverniers* ; au *maréchal*, celui des *forgerons* ; au *grand chambrier*, celui des *drapiers*, des *merciers*, etc. Les artisans avaient à gagner pour eux et pour ceux dont ils dépendaient. Ils tuaient la concurrence, ne se demandant point s'ils ne tuaient pas en même temps l'industrie.

Le commerce; la hanse parisienne; servitudes et impôts. — Le commerce trouvait ainsi que l'industrie un ennemi dans le système féodal. Les marchands, à l'exemple des artisans, avaient formé des corporations tour à tour opprimées et oppressives[1]. A Paris la navigation de la Seine, au-dessus et au-dessous de la ville, appartenait exclusivement à une compagnie très ancienne, appelée la *marchandise de l'eau*. Nul bateau ne pouvait débarquer de denrées à Paris s'il n'était accompagné d'un membre de la corporation ou

---

1. **Lecture : *Condition de l'industrie au treizième siècle*.** — Les artisans de la même corporation se rapprochaient et demeuraient le plus souvent dans les mêmes rues : les tisserands dans la rue de la *Tisseranderie*, les maçons dans la rue de la *Mortellerie*, les charrons dans celle de la *Charronnerie*, les tanneurs dans celle de la *Tannerie*, etc. A Paris les mégissiers et les teinturiers se tenaient sur le bord de la Seine où il y avait le quai de la *Mégisserie*. Les métiers, d'ailleurs, étaient nombreux. On remarque dans le livre d'Étienne Boileau les métiers d'*orfèvres*, de *batteurs d'or*, d'*émailleurs sur or*, de *joailliers*. Plusieurs métiers façonnaient le cuivre, le laiton, le fer, l'acier et le plomb pour la serrurerie, la bouclerie, la harnacherie, l'épinglerie. Nous avons déjà cité les selliers, les bourreliers, les fabricants d'armures, qui travaillaient beaucoup pour les nobles, pour les chevaliers. « La draperie était une des principales industries des villes du nord de la France. Paris rivalisait avec Saint-Denis, Lagny, Beauvais, Cambrai, la Flandre. La tisseranderie en lin et en chanvre occupait un assez grand nombre de bras à Paris. » Il faudrait encore citer les brodeuses, les fripiers, les pelletiers, les merciers, etc. Les merciers étaient un des principaux métiers : ils vendaient une foule d'articles de parure et d'objets de luxe.

Les boutiques des artisans se pressaient dans les ruelles étroites qui composaient alors Paris ; le jour y pénétrait difficilement, le soleil

hanse parisienne, qui prélevait ainsi un bénéfice sur tous les approvisionnements de Paris et défendait énergiquement son privilège. Tout bateau qui contrevenait à ses règlements était saisi, confisqué. A Rouen, corporation analogue. Les privilèges ont cela de funeste, qu'ils se multiplient et s'autorisent les uns les autres. Chaque ville veut rendre à sa voisine le mal qu'elle lui cause ; chaque seigneur imitait les villes et retirait des profits de tout bateau qui passait en vue de son château.

Si tant de vexations attendaient les marchands sur les rivières, ces dons de la nature, « ces chemins qui marchent », que devaient être les droits exigés sur les routes de terre, sur ces chemins qui ne se sont point faits tout seuls et qui, même à cette époque de négligence, nécessitaient quelques travaux ? On traversait mainte seigneurie pour faire quelquefois un très court voyage, on rencontrait une ville fermée de murs, une rivière à franchir. Il fallait acheter le droit de passer et, pour ainsi dire, chaque parcelle d'une route, souvent bien mauvaise. Les péages se justifiaient mieux, car,

---

jamais. C'est là une des raisons qui obligeaient le maître et les ouvriers de travailler près d'une fenêtre, dans une boutique largement ouverte. On ne voulait pas d'ailleurs qu'ils eussent des secrets. L'orfèvre et le serrurier étaient tenus d'avoir leur forge dans leur boutique ; le tailleur ne pouvait pas coudre, le fabricant de boucles ne pouvait, même sous prétexte de former un apprenti, tourner ou limer son cuivre ailleurs que sur l'établi dressé près de sa fenêtre du rez-de-chaussée. De là des usages qu'ont gardés certains artisans jusqu'à nos jours sans en comprendre le sens.

Le soir, à la nuit tombante, toutes ces boutiques se fermaient dès que a cloche de l'église voisine sonnait l'angélus. On ne travaillait point le oir, comme nous l'avons dit. C'était une vie bien triste : on avait, pour l'égayer, les dimanches et les nombreux jours de fête, qui faisaient bien du tort à l'industrie, mais contre lesquels on ne murmurait pas encore : il y avait aussi les fêtes des confréries, associations particulières, mêlées de rites païens, souvent interdites par le clergé et par le pouvoir. Si à ce monde industriel il manquait l'air libre des campagnes, s'il étouffait dans ses maisons de bois, sculptées, peintes, mais sombres, humides, souvent délabrées; s'il souffrait des émanations souvent infectes et mortelles de son industrie, il gagnait davantage, il était mieux vêtu; chacun pouvait épargner quand il ne fréquentait pas trop la taverne; chacun avait l'espoir de devenir un bourgeois.

à cette époque où il n'y avait guère de travaux publics, les ponts étaient une propriété particulière [1].

Si le transport était onéreux, la vente n'en demeurait pas moins sujette à des impôts qui augmentaient le prix de la marchandise. On se perd dans ces droits de *hallage*, de *tonlieu*, de *pesage*, de *mesurage* et de *minage*, dans ces droits aussi variés que les marchandises elles-mêmes, multiples comme les juridictions dont relevaient les marchands et les marchés. A Paris le petit commerce devait, le samedi, cesser dans tous les quartiers pour se concentrer aux halles. « C'est là seulement que ce jour-là beaucoup de métiers pouvaient vendre les objets de leur industrie : obligés de fermer leurs boutiques et de se transporter aux halles, ils louaient, du hallier qui percevait le *tonlieu* au nom du roi, des étaux ou des huches pour l'étalage de leurs denrées ou marchandises ; les boulangers (ou talemeliers) du dehors y apportaient du pain, et les drapiers, les tisserands, les marchands de cordouan (cuir imité de Cordoue) des villes et des bourgs de la baillie de Paris, et même de plus loin, étalaient leurs draps, leurs étoffes [2]. »

Les fêtes du commerce étaient les *foires* ou grandes réunions de marchands de divers pays : il y en avait trois à Paris : la foire Saint-Germain, la Saint-Ladre, le Lendit. Le Lendit, la réunion la plus célèbre et la plus joyeuse, se tenait dans la plaine Saint-Denis. Ces foires duraient quinze jours ; créées par suite des pèlerinages à de grandes abbayes, elles devinrent le plus utile des encouragements au commerce et favorisèrent le rapprochement des populations. C'étaient les expositions universelles du temps.

Le commerce, nous l'avons dit, vivait comme l'industrie par le monopole. Ainsi, à Paris, la boucherie était concentrée entre les mains de certaines familles. Les étaux devinrent héréditaires, ni plus ni moins que les fiefs. La corpo-

---

1. Ce n'est que depuis 1848 que les derniers péages ont été supprimés à Paris : il y a quelques années seulement qu'on a racheté les péages des ponts de la Saône à Lyon. Aux environs de Paris, à Villeneuve-Saint-Georges, à Suresnes, à Argenteuil, etc., il y a encore des péages.

2. Depping. préface du *Livre des Métiers*.



ration des crieurs[1] avait le monopole de la publicité. A cette époque d'ignorance on ne pouvait se servir d'affiches; l'imprimerie d'ailleurs n'existait pas. Des crieurs annonçaient donc les marchandises. Non seulement ils allaient dans les rues annonçant le vin de la taverne à laquelle ils étaient attachés, mais ils en offraient aussi aux passants dans un hanap ou vase de bois. Pendant *le ban* du roi, c'est-à-dire dans le temps fixé pour la vente du vin du roi, les taverniers ne pouvaient rien vendre. Chaque seigneur de même avait son *ban*, son monopole.

Les Juifs; la lettre de change. — Cette histoire du commerce au moyen âge, si incomplète qu'elle soit, ne saurait passer sous silence la classe la plus active, bien que la plus persécutée, la plus riche, bien que la plus écrasée des commerçants, les Juifs. Les Juifs étaient sous le coup d'une perpétuelle excommunication. Ils pouvaient être impunément dépouillés, vexés, chassés. Tantôt on réglait la durée et le taux de leurs prêts; tantôt on leur défendait de prêter à intérêt, ou d'emprunter eux-mêmes; tantôt on abolissait une partie de leurs créances et on les obligeait à restituer cette partie à ceux qui s'étaient entièrement acquittés envers eux. Saint Louis, pour les distinguer du reste du peuple, les força à porter toujours deux grandes roues d'étoffe jaune sur la poitrine et dans le dos. Philippe le Hardi fit plus : il leur donna un costume particulier et une coiffure ridicule[2].

Sans cesse exilés et sans cesse rappelés, toujours odieux et toujours nécessaires, les Juifs, qui, faute de pouvoir se livrer à d'autres métiers, tenaient entre leurs mains presque tous les capitaux et pratiquaient le *change* ou commerce des monnaies, essayaient d'échapper aux exactions. Ils parvinrent souvent à soustraire leurs richesses à l'avidité royale. On raconte que les Juifs exilés mettaient en bonnes mains leurs métaux précieux et continuaient leur commerce

1. A la mort d'un *crieur*, ses camarades, en robe de confrérie, devaient porter son corps au cimetière, mais, en route, le convoi devait s'arrêter à tous les carrefours; on devait déposer le corps sur des tréteaux, et un crieur muni d'un beau hanap offrait à boire à tous les assistants.

2. Levasseur *Histoire des classes ouvrières*.



en donnant aux voyageurs des lettres secrètes pour ceux qui avaient reçu le dépôt de leurs richesses. Ce serait là l'origine des *lettres de change.* « Ils inventèrent des lettres de change, dit Montesquieu, et par ce moyen le commerce put éluder la violence et se maintenir partout, le négociant le plus riche n'ayant que des biens invisibles qui pouvaient être envoyés partout et ne laissaient de trace nulle part. » Ces lettres furent utilisées également en Italie par les Gibelins, lorsqu'ils étaient exilés par les Guelfes. Cet usage des lettres, qui supprimait le transport des monnaies, se répandit et donna un nouvel essor au commerce. Les relations commerciales ne se fondant alors que sur la confiance, ce fut le *crédit.*

Commerce maritime; Venise; Gênes; la ligue hanséatique. — Le commerce surtout profita des croisades. Il apprit le chemin que suivaient déjà les Vénitiens, les Pisans et les Génois. *Montpellier* atteignit à une grande prospérité. Elle avait des traités de commerce avec les États de la Méditerranée et avec les royaumes du Levant. Dans les villes d'Orient, les marchands de Montpellier avaient un quartier spécial : leur monnaie était acceptée partout, et même les Infidèles, à Alexandrie, à Tunis, respectaient leur pavillon [1].

Ce sont nos villes du Midi qui se développèrent surtout. Il se forma en Flandre et en Picardie, sous le titre de *hanse dite de Londres*, une grande association de vingt-quatre villes qui s'unirent pour faire le commerce avec l'Angleterre.

Venise, maîtresse de la Dalmatie et des îles Illyriennes, reine de l'Adriatique, possédait aussi les ports de la Grèce, des îles Ioniennes, des Cyclades, des Sporades. Les Vénitiens avaient pu s'intituler seigneurs d'un *quart et demi de l'empire grec*, ils furent longtemps les seuls à commercer avec les peuples des bords de la mer Noire. Les *Génois* leur disputèrent ce commerce, et il en résulta de longues guerres, dont la principale fut celle de Caffa. Venise se dédommagea du côté de la Syrie, de l'Égypte, de l'Afrique. Elle entretenait d'ailleurs aussi des relations par terre avec l'Allemagne. Les

1. Voir la savante *Histoire de la commune de Montpellier*, par M. A. Germain.



Allemands eurent un comptoir à Rialto. Enfin Venise s'efforçait déjà de remonter par mer jusqu'aux régions du nord de l'Europe, et en 1312 une galère vénitienne aborda pour la première fois à Anvers. Elle finit par écraser sa rivale *Gênes* et domina sans conteste la Méditerranée et toutes les mers qui en dérivent. Cependant en Espagne *Barcelone,* comme *Montpellier* en France, essayait de détourner à son profit une part de ce commerce immense.

Dans le Nord le mouvement commercial se dessinait aussi. Les villes allemandes avaient formé des ligues plus commerciales que politiques. La *ligue hanséatique*, la plus importante, était divisée en quatre quartiers : le *quartier vandale*, renfermant les villes situées le long de la Baltique, ayant *Lubeck* à sa tête ; le *quartier du Rhin*, dont *Cologne* était le chef-lieu ; le quartier de la *côte d'Allemagne*, dirigé par *Brunswick* ; et le quartier des villes de *Livonie*, qui l'était par *Danzig*. La ligue avait quatre grands comptoirs, établis à *Bergen* en Norvège, à *Novgorod* en Russie, à *Bruges* et

---

1. **Lecture : *Le commerce du Nord; richesse de la Flandre.*** — Le grand mouvement commercial eut lieu d'abord dans la Méditerranée et développa la civilisation des pays qui bordaient cette mer. Ce fut lui qui rendit si précoce et si brillante la prospérité de l'Italie et du Languedoc. Le reste du continent participait, quoique d'une manière bien faible encore, aux bienfaits de ce commerce. Les marchandises de l'Asie et du midi de l'Europe étaient portées des côtes méridionales de la France dans l'intérieur du pays ; de Gênes à Bruges pour la Flandre et les pays du Nord : de Venise à Augsbourg pour l'Allemagne. Mais bientôt il s'opéra une sorte de révolution maritime qui étendit singulièrement le commerce et qui lia l'Océan à la Méditerranee et le Nord au Midi. Cette révolution fut le passage du détroit de Gibraltar par les navigateurs de la Méditerranée, passage qui devint régulier vers la fin du treizième siècle et qui ajouta la route de mer aux routes de terre, si défectueuses et si longues.

« La Flandre fut le point de débarquement des navigateurs de la Méditerranée, et *Bruges* devient leur principal entrepôt. Les villes des côtes de la Baltique, qui s'adonnaient à la pêche du hareng, portèrent en Flandre le poisson salé des mers du Nord et toutes les denrées de l'extrémité septentrionale du continent, les bois, les goudrons, le chanvre, les pelleteries, etc. Elles reçurent en retour les denrées de l'Asie et du midi de l'Europe. L'échange de toutes les marchandises du monde se fit alors en Flandre, où furent apportés les épiceries de l'Inde,

à *Londres*. Elle comptait, outre les soixante-quatre villes qui la composaient, quarante-quatre villes confédérées et vingt villes alliées en France, en Angleterre, en Flandre, en Espagne et en Italie, indépendamment des villes sujettes. Partout le pavillon de la hanse était respecté, et les cités qui auraient lésé les droits d'une ville de la hanse auraient vu tous les marchands s'éloigner d'elle. Ce fut la plus puissante association commerciale qu'on eût jamais vue.

Les voyages; Marco-Polo. — Le commerce cherchait déjà de nouvelles routes et de nouvelles contrées. Au douzième siècle, un hardi voyageur, le juif *Benjamin de Tudela*, alla jusqu'à Samarcande et jusqu'à l'Hindoustan. Au treizième siècle, Jean du *Plan Carpin*, un franciscain, fut envoyé (1246) par Innocent IV chez les Tartares. Saint Louis envoya également (1253) chez ces peuples mal connus le cordelier *Rubruquis* (Ruysbroeck). Une famille de négociants vénitiens s'enfonça jusque dans la Mongolie : *Marco-Polo* résida plus de dix-sept ans en Chine, où il put s'instruire des mœurs et de la langue. Il revint à Venise par l'océan Indien, la Perse,

---

les soies, les aluns, les verreries, les fruits de l'Italie, les laines de l'Angleterre et de l'Espagne, les vins, le pastel, les fruits secs, le lin, le sel de la France, les fers de l'Allemagne, les pelleteries, les poissons secs, les goudrons, le chanvre de l'Europe septentrionale.

« Non seulement le trafic de ces diverses marchandises s'opéra en Flandre, mais ce fut dans le même pays qu'elles furent manufacturées, en sorte que les Flamands reçurent les matières brutes et les rendirent transformées par leur propre travail. Les villes s'élevèrent et s'agrandirent par enchantement. Aussi, dès le commencement du quatorzième siècle, Philippe le Bel, qui s'était momentanément emparé de la riche province de Flandre, ayant fait son entrée dans Bruges avec la reine sa femme, celle-ci, surprise du riche costume des bourgeoises de la ville, s'écria avec dépit : « Qu'est ceci ? Je pensais être seule reyne, et « j'en trouve ici par cent. » Les Pays-Bas, qui ne contenaient que douze villes et quelques camps sous les Romains et qui étaient presque couverts de forêts sur la totalité de leur surface, durent à la civilisation ecclésiastique d'abord et à la civilisation commerciale ensuite, c'est-à-dire aux moines qui défrichèrent le pays et aux bourgeois qui accrurent sa prospérité par leur industrie, de posséder dans le quinzième siècle 358 villes, parmi lesquelles il y en avait 208 de murées, 6300 villages à clocher, outre les villages moindres et les hameaux. » (Mignet, *Mémoires historiques Formation territoriale et politique de la France*.)

Trébizonde, Constantinople, puis tomba aux mains des Génois, et c'est dans sa captivité qu'il dicta son fameux *Livre des Merveilles du monde*, rédigé ensuite et publié en françis (1298). Ce livre fit connaître l'extrême Orient, donna des notions plus précises sur l'Asie, par suite sur l'étendue de la terre, et devint le texte étudié par les voyageurs qui, au quinzième siècle, firent de si admirables découvertes[1].

L'instruction; les écoles et l'Université de Paris. — La curiosité de savoir, le désir d'apprendre, avaient amené le réveil des écoles fondées jadis à l'ombre des cloîtres ou des églises : à Paris, celles du *Parvis-Notre-Dame*, de *Sainte-Geneviève*, de *Saint-Victor* attirèrent dès le onzième siècle une quantité d'élèves. La tribu studieuse, entassée d'abord au pied de la montagne Sainte-Geneviève, dans les rues Galande et du Fouarre, couvrit bientôt toute la montagne, où elle se pressait, parmi les haies verdoyantes et les arbres qui l'ombrageaient alors, autour de maîtres célèbres enseignant en plein air comme les philosophes anciens. Ces écoles confondaient dans un enseignement enore très vague toutes les branches des connaissances humaines : de là le nom d'*Université* donné à cette réunion d'écoles et qui fut confirmé par la charte de Philippe Auguste (1200), les bulles d'Innocent III (1209 et 1210) et les statuts du légat Robert de Courçon (1215)[2].

---

1. L'Anglais John Mandeville voyagea vers le milieu du quatorzième siècle et écrivit sa relation en anglais, en français et en latin.

2. L'Université de Paris se partagea en quatre nations : la nation *française* la nation *anglaise* (à laquelle fut substituée plus tard la nation allemande), la nation *picarde* et la nation *normande*. Ces nations eurent leurs province, et dans ces provinces on comptait même toutes les autres nations étrangères diversement groupées : les nations du Midi (Espagne, Italie, Constantinople et l'Orient), rangées dans la province de Bourges; les nations du Nord (Allemagne, Scandinavie, Pologne, Hongrie), dans la nation anglaise; des Pays-Bas, dans la nation picarde.

Les écoliers étaient libres, vivant misérablement dans les ruelles étroites qui environnaient la rue Galande, ou dans des *collèges* fondés et entretenus par des donations pieuses : collège de Saint-Thomas de Cantorbéry (ou du Louvre), collège des Dix-huit, collège des Anglais, des Danois, de Constantinople, des Bons-Enfants, d'Harcourt, de Chollet, de Calvi ; collèg s institués par les ordres religieux et dits des Mathu-

L'Université, dont les maîtres et la plupart des écoliers étaient *clercs*, faisait partie de l'Église. Le pape seul était son chef et son juge. Mais l'esprit féodal se retrouve dans l'indiscipline de cette foule d'écoliers de tout âge et de tout rang, qui, forts de leurs privilèges, se répandaient dans la ville, l'emplissaient du bruit de leurs plaisirs et la troublaient par leurs violences. Aussi peu à peu lassèrent-ils la patience des rois leurs protecteurs, et, quoique le prévôt royal jurât à son entrée en charge de respecter les droits de l'Université, il n'en devint pas moins redoutable à ces écoliers trop licencieux. Les conflits entre l'Université et la juridiction civile amenèrent plusieurs fois la suspension des cours et la dispersion des élèves. Mais, d'autre part, cette dispersion profita à plusieurs grandes villes où se retirèrent les maîtres et où se formèrent des universités également renommées[1]. La science gagnait ainsi de proche en proche.

En dépit de la vie pauvre qu'on menait dans les collèges et des désordres qui contrariaient les études, la célébrité des maîtres de l'Université y attirait tant d'élèves, qu'aux jours de procession le défilé était interminable. Tous les docteurs illustres des douzième et treizième siècles avaient suivi ses cours ou y avaient professé, et aucune réputation n'était achevée si elle n'avait été en quelque sorte consacrée à l'Université de Paris. Au treizième siècle on y avait entendu l'Ecossais Duns-Scot, l'Espagnol Raymond Lulle, l'Anglais Roger Bacon. L'Allemand Albert le Grand avait dû enseigner sur une place, qui prit et garda son nom de *Maître Albert* (Maubert). On vit à Paris Brunetto Latini et Dante.

L'enseignement; la scolastique. — L'enseignement de cette époque était pourtant bien aride et bien épineux.

---

rins, des Bernardins, des Carmes, de Saint-Denis, de Prémontré, de Cluny.

Au-dessus de tous ces collèges s'éleva plus tard celui qui avait été fondé pour l'étude de la théologie par Robert de Sorbon, chapelain de saint Louis, et qui prit son nom, la *Sorbonne*.

1. *Liste des principales universités :* Paris, 1200; Oxford, vers 1206; Valence, 1208; Salamanque, 1223; Naples, 1224; Vienne, 1226; Cambridge, 1231; Upsal, 1240; Montpellier, 1285; Lisbonne, 1290, transférée à Coïmbre en 1308; Orléans, 1305.

C'était en quelque sorte l'enveloppe de la science plutôt que la science. On s'en tenait toujours à la *grammaire*, à la *dialectique*, à la *rhétorique* (le « trivium ») ; à l'*arithmétique*, à la *géométrie*, à l'*astronomie* et à la *musique* (le « quadrivium »).

La *dialectique* ou l'art de raisonner, exagérant les principes d'Aristote, multipliant les règles du syllogisme, remplaçait la pensée par un cliquetis de mots et par des subtilités inintelligibles. A force de raisonner de la sorte, on perdait la raison. La science ne devenait plus qu'un fatras de déductions et qu'un labyrinthe de formules étiquetées sous des noms bizarres. La *rhétorique*, de même, ne consistait que dans l'emploi de figures prises dans les ouvrages des rhéteurs anciens, et qui donnaient à tous les discours un caractère ampoulé. Là encore la préoccupation exclusive de la forme contrariait le naturel, et la rhétorique tuait l'éloquence.

Cet esprit de subtilité était si bien l'esprit du temps, qu'il corrompit la philosophie, la théologie et qu'on lui a donné le nom de *scolastique* (*scola*, école). C'était le produit des disputes infinies de l'école où les élèves cherchaient à faire preuve d'un esprit aiguisé et d'une érudition indigeste. Le mot de *scolastique* est donc resté pour caractériser l'enseignement et la philosophie d'une époque où l'amour d'Aristote, mal traduit (car on négligeait encore l'étude du grec) et mal compris, avait faussé le jugement.

Nominalisme et réalisme. — La question qui divisa les philosophes et les docteurs fut la grave question du *nominalisme* et du *réalisme*. *Roscelin* de Compiègne soutint le premier que les idées générales, *genres*, *espèces*, n'étaient que des *mots*, des *sons de la voix*. Les *individus* seuls existaient. Il était entraîné par là à nier les idées abstraites répondant à des vérités morales ou aux affirmations de la religion révélée. Les *réalistes* s'insurgèrent et défendirent les idées, les *universaux* comme on disait. Ils se laissèrent aller, de leur côté, jusqu'à prétendre que les idées abstraites avaient une existence matérielle ; que l'*humanité* existait en dehors des hommes ; que le *temps absolu* existait indépendamment de la durée particulière de telle ou telle action ; que

la *couleur* était distincte des objets colorés. Saint Anselme, Guillaume de Champeaux soutinrent le réalisme. La querelle s'envenima parce qu'on en venait nécessairement à toucher aux doctrines théologiques. Les *nominalistes* furent accusés de glisser dans l'hérésie, et les *réalistes* défendirent l'orthodoxie; mais les uns comme les autres s'épuisaient en discussions qui dépassaient l'intelligence des populations ignorantes, même des écoliers. Et pouvons-nous, même encore aujourd'hui, leur jeter la pierre, lorsque la science, malgré ses immenses progrès, est encore embarrassée des débris de la scolastique? De nos jours aussi on discute sur des *mots*, on apprend des formules vides, plus ou moins sonores, qu'on déguise du nom de science, comme si l'écorce était le fruit même.

Philosophie et théologie; les grands docteurs. — Au fond de ces discussions, trop souvent oiseuses, se cachait pourtant la curiosité naturelle de l'esprit humain préoccupé de sa destinée. La scolastique n'était qu'une méthode défectueuse appliquée à des sciences élevées, telles que la philosophie et la théologie, toutes deux intimement unies sous la surveillance rigoureuse de l'Église, toutes deux absorbant les forces vives des plus éminents docteurs. *Lanfranc*, l'Italien, devenu archevêque de Cantorbéry ; *saint Anselme*, qui défendit la religion compromise par les subtilités de Roscelin et qui subordonnait la raison à la foi ; *Guillaume de Champeaux*, qui eut pour disciple et ensuite pour adversaire le fameux *Abélard*. Celui-ci se laissa entraîner au delà des limites que la religion traçait à la philosophie : il voulait tout examiner et discuter, même les dogmes. Aussi ses hardiesses, qui ne tendaient à rien moins qu'à soumettre à la *critique*, à l'*examen*, les doctrines religieuses, émurent-elles l'Église, qui lui opposa *saint Bernard*, si renommé pour son austérité et son éloquence, l'arbitre des différends entre les rois et les papes, le prédicateur de la deuxième croisade, saint Bernard en qui revivaient la science, la piété, la fougue des Pères de l'Église, athlète vigoureux et infatigable qui se dégageait des arguties scolastiques et entraînait ses auditeurs par sa parole ardente. *Pierre Lombard*, évêque de Paris (1159),

essaya à son tour de fortifier la théologie par un *Recueil de sentences extraites des Pères.*

Contenue dans les limites de l'orthodoxie, la *philosophie* fit plus que jamais, au treizième siècle, l'objet de l'étude des docteurs ecclésiastiques, toujours épris d'Aristote : *Guillaume d'Auvergne*, évêque de Paris, sous saint Louis, *Albert le Grand*, *saint Thomas d'Aquin*, *saint Bonaventure*[1]. Albert le Grand commença les discussions sur la *matière* et la *forme*, l'*essence* et l'*être*. Son disciple *saint Thomas d'Aquin* le surpassa et mérita d'être appelé le *Docteur universel et angélique*. Sa *Somme théologique*, œuvre prodigieuse, est un résumé complet, méthodique, une discussion approfondie de toutes les questions de théologie. Si les Dominicains étaient fiers de saint Thomas, les Franciscains le furent de *saint Bonaventure*, surnommé le docteur *séraphique* à cause de son mysticisme. Il ramenait toute science à la lumière venue d'en haut ou à l'illuminisme. *Duns-Scot* (Jean), né au delà de la Manche, mérita le surnom de docteur *subtil*. Il reprit la doctrine des réalistes contre les nominalistes et devint un adversaire de certaines opinions de saint Thomas, dont les partisans, ou *thomistes*, soutinrent les doctrines avec énergie. Cette querelle, incompréhensible pour nous, agita l'Europe chrétienne, divisée entre les *thomistes* et les *scotistes*. Enfin, *Vincent de Beauvais* sans tomber dans ces subtilités, recueillit, dans une vaste encyclopédie intitulée le *Miroir universel*, toutes

---

1. *Scolastiques et docteurs de l'Église.* — Onzième siècle : Lanfranc, mort en 1089; Roscelin de Compiègne, en 1090; saint Anselme, en 1109.

Douzième siècle : Yves de Chartres, mort en 1116; Anselme de Laon, en 1117 ; Guillaume de Champeaux, en 1121 ; Abélard, en 1142 ; Saint-Bernard, en 1152 ; Pierre Lombard en 1164 ; Pierre de Blois en 1200; Amaury de Chartres, en 1209.

Treizième siècle : saint François d'Assise, mort en 1226; saint Antoine de Padoue (Portugais, qui professa en Italie), en 1231 ; Guillaume d Auvergne, évêque de Paris, en 1248 ; Albert le Grand (de Souabe), en 1280 ; saint Thomas d'Aquin (dominicain, né à Rocca-Secca, près d'Aquino), en 1274 ; saint Bonaventure, franciscain, en 1274 ; Guillaume de Saint-Amour, en 1272 ; Vincent de Beauvais, en 1264; Roger Bacon (Anglais), franciscain, en 1292 ; Duns-Scot (Anglais), franciscain, en 1292 ; Raymond Lulle (Espagnol), fransiscain, 1315

les connaissances de son temps, dont il fit une classification raisonnée. Les disputes théologiques commençaient d'ailleurs à lasser : un contemporain de saint Thomas, le moine anglais *Roger Bacon*, avait déjà pris en dégoût les études de son temps et se tournait vers l'étude de la nature.

Formation des langues ; la langue française[1]. — Philosophes et théologiens discutaient, argumentaient, combattaient en latin. C'était la langue de l'Église. A côté, la société laïque avait sa langue, dite *romane*, formée du mélange des idiomes germaniques et du latin. Suivant les variétés de ce mélange, on distinguait, au Nord, la *langue d'oïl* et, au Midi, la *langue d'oc* (désignées ainsi du mot qui signifiait *oui*). Ce fut la langue d'oïl qui finit par l'emporter, le Midi ayant été, lors de la croisade des Albigeois, vaincu et dominé par le Nord. C'est de la langue d'oïl qu'est sortie, après une élaboration de plusieurs siècles, la *langue française*.

La poésie épique ; les chansons de geste. — Bien qu'à peine dégrossie, la langue d'oïl se plia, dès le onzième siècle, aux fantaisies des poètes. La société féodale et religieuse du moyen âge, enthousiaste en dépit de ses vices, ne pouvait manquer en effet de se refléter dans des poèmes qui ont du moins le souffle épique s'ils n'ont pas la perfection des poèmes antiques. Les grandes actions des Francs, la prodigieuse gloire de Charlemagne, avaient fortement impressionné les esprits. Aussi tout un premier cycle de poésies s'inspira-t-il de Charlemagne et de ses compagnons : c'était le *Cycle français* ou *carolingien*, non que les trouvères se bornent à célébrer le puissant empereur : ils remontent même plus haut, mais en travestissant l'histoire. Charlemagne lui-même est changé en empereur féodal, et une imagination sans limites résume en sa personne toutes les prouesses des guerriers féodaux. La plus remarquable, c'est la *Chanson de Roland*,

1. L'histoire de la littérature française ayant un programme distinct dans l'enseignement, nous nous bornerons à marquer sa place dans le développement général de la civilisation, et nous n'y insisterons pas comme nous l'avons fait pour les littératures anciennes.



considérée, à juste titre, comme le premier monument de la poésie française. Roland, grâce à ce poème, devint, dans le moyen âge, le type accompli du chevalier, du paladin, supérieur aux autres hommes, comme l'Achille d'Homère. De plus, ces chansons de guerre ou de *geste*, comme on disait (*gesta*, les faits, les actions), sont empreintes du caractère chrétien et de l'esprit des croisades. Les prouesses de ces brillants chevaliers sont surtout vantées parce qu'elles s'exercent contre les Sarrasins, les Musulmans, et l'on retrouve là un écho de la grande lutte qui passionna l'Europe chrétienne.

La féodalité s'anoblit et se purifia avec la chevalerie. La chevalerie eut à son tour sa poésie, dont les sujets, chose singulière, furent puisés dans d'anciennes légendes celtiques : ce fut le *Cycle armoricain*, dit encore le *Cycle d'Arthur*[1], personnage mythique des Bretons, qui devint, comme Charlemagne, le héros principal d'une foule d'aventures. Une chevalerie de convention, une mythologie chrétienne, un certain mysticisme et beaucoup de galanterie, tels furent les caractères de cette poésie, moins rude que celle de l'âge précédent[2] et dont nous connaissons mieux les auteurs, *Robert Wace*, *Chrétien de Troyes*.

L'épopée s'en prit ensuite aux traditions anciennes[3]. Le

---

1. Les principales chansons de geste du Cycle français ou carolingien sont : la *Chanson des Loherains*, de *Raoul de Cambrai*, le roman de *Berthe aux grands pieds*, la *Chanson de Roland*, *Gérard de Vienne*, les *Saxons*, les *Quatre fils Aymon*, *Ogier le Danois*, *Aimery de Narbonne*.

2. Les principaux romans de ce cycle sont : le roman du *Brut*, dont l'auteur est *Robert Wace*, clerc de Caen ; c'est le roman qu'on appelle aussi de la *Table ronde*, table autour de laquelle Arthur réunissait ses compagnons; le *Chevalier au Lion*, de Chrétien de Troyes; *Lancelot du Lac* et le *Saint-Graal*. Ces derniers sont en prose.

3. Les principaux romans de ce cycle sont ceux d'*Alexandre*, de *Troyes*, de *Thèbes*, etc.

Principaux trouvères : Robert Wace, mort en 1150; Chrétien de Troyes, Auboin de Sézanne, douzième siècle; Alexandre, 1202; Huon de Villeneuve, Gilbert de Montreuil, Marie de France, treizième siècle; Pierre Mauclerc, 1237; Thibault IV de Champagne, 1253; Guillaume de Lorris, 1266.

moyen âge avait un vague souvenir de l'antiquité et la travestit dans le cycle dit de *Rome la Grande*. Hector, Alexandre, Ulysse[1], deviennent des sujets que les trouvères n'épuisent

---

1. **Lecture** : ***Les chansons de geste.*** — « C'est dans ces longs récits, dit Ed. Quinet, que se retrouvent à leur place le monastère, les dames au clair visage, cueillant les fleurs de mai, ou du haut des balcons attendant les nouvelles; l'ermite au fond du bois qui lit son livre enluminé; la damoiselle sur son palefroi pommelé; les messagers, les pèlerins assis à table et devisant dans la salle parée; les bourgeois sous la poterne; le serf sur la glèbe; les pavillons tendus au vent, les enseignes brodées et dépliées, les chasses au faucon, les jugements par le feu, par l'eau, par le duel; les plaids, les joutes, les épées héroïques, la Durandal, la Joyeuse, la Hauteclaire; les chevaux piaffant et nommés par leurs noms, à l'instard d'Homère, le Bayard des fils Aymon, le Blanchard de Charlemagne, le Valentin de Rland; tout ce qui accompagnait et suivait les disputes des seigneurs, défis, pourparlers, injures, prises d'armes, convocation du ban et de l'arrière-ban, machines de guerre, engins, assats, pluies de flèches d'acier, famines, meurtres, tours démantelées; c'est-à-dire le spectacle entier de cette vie bruyante, silencieuse, variée, monotone, religieuse, guerrière; où tous les extrêmes étaient rassemblés en sorte que ces poëmes, qui semblaient extravaguer d'abord finissent souvent par vous ramener à une vérité de détails et de sentiments plus réelle et plus saisissante que l'histoire.

« Tous les sujets que pouvait fournir le moyen âge étaient ainsi traités par les trouvères; mais, dans ce grand nombre de thèmes principaux, il y en avait un auquel ils revenaient sans cesse; ils ne pouvaient ni l'épuiser, ni le quitter quand ils l'avaient touché; c'étaient les joutes et les batailles.... Le génie guerroyant de la France respire principalement dans ces valeureux poëtes. Avec cela leur langue de fer les secondait à merveille, pauvres en moralités, singulièrement riche et à l'aise quand il s'agit d'armures, de hauberts rompus et démaillés, de sang vermeil, de vassaux navrés et de cercelles répandues. Un enthousiasme sincère les possède; ils trouvent des lumières soudaines au plus fort de la mêlée. Des prouesses d'imagination les égalent à leurs héros; car ils sont eux-mêmes les chevaliers errants de l'art et de la poésie. Malgré toutes les difficultés d'un idiome embarrassé, leurs fières fantaisies éclatent par de grands traits, comme la Durandal hors du fourreau; sans le secours de l'art, ils combattent à proprement parler, nus et sans armes, et par la seule vaillance de la pensée ils s'élèvent à un sublime naïf que l'on n'a plus retrouvé depuis eux.... Vous respirez dans ces vers incultes le génie de la force indomptée, de l'orgueil suprême qui s'emparait de l'homme dans la solitude des donjons, d'où il voyait à ses pieds la nature humaine abaissée et corvéable; poésie non d'aigles de l'Olympe, mais de milans et d'éperviers des Gaules. » (Ed. Quinet, *Épopées françaises du douzième siècle*).

pas en des milliers et des milliers de vers. Alexandre a douze pairs, des barons, des paladins. L'histoire ainsi faussée par la poésie devient populaire, et les artistes du moyen âge, s'inspirant des poètes, représenteront souvent les héros de l'antiquité avec les armures des chevaliers.

La poésie allégorique. — En pleine féodalité pourtant cet enthousiasme tomba. La prépondérance de plus en plus grande que prenait l'amour de la discussion conduisit à la sécheresse, et le goût de la subtilité fit descendre la poésie à l'*allégorie*. Le *Roman de la Rose*, en vingt-deux mille vers, fut un poème sans doute, mais un poème avec des personnages abstraits : *Danger*, *Malebouche*, *Félonie*, *Bassesse*, *Haine*, *Avarice*. Certes il y a de la grâce dans plus d'un passage de cette œuvre de *Guillaume de Lorris* (mort vers 1260), continuée par *Jean de Meung* (mort vers 1320). Mais c'est déjà un esprit tout différent de celui des anciens trouvères. Sous des noms abstraits, les auteurs peuvent cacher plus d'un personnage vivant. Ils raillent, ils critiquent, ils censurent. Ils mettent à nu les plaies de la société féodale et religieuse sans qu'on puisse les accuser d'avoir attaqué la religion ou les princes. Leur esprit d'ailleurs et leur malice les mettent à couvert.

Le *Roman du Renard* était plus malicieux encore que celui de la Rose. Le trouvère *Rutebeuf* (1236) met en scène des animaux. Son roman n'est qu'un apologue, un *fabliau* comme on en voyait déjà beaucoup, une satire complète de la société du temps, et l'intérêt que les contemporains prenaient aux intrigues, aux fourberies du Renard, montre que la naïveté se corrigeait, que les illusions tombaient et que les préoccupations matérielles commençaient à l'emporter sur les rêveries mystiques.

La poésie méridionale ; les troubadours. — Dans le Midi la poésie n'avait pas eu un souffle de longue haleine. Elle n'avait pas été épique, mais lyrique. Grâce à son heureux climat, à ses mœurs plus douces, à sa langue plus voisine du latin, plus harmonieuse et plus sonore, le Midi avait surtout réussi à exprimer les sentiments tendres et délicats. Les *troubadours* étaient les poètes des cours

d'amour. Quelquefois cependant ils mêlaient aussi à leurs vers gracieux les chants de guerre, comme le fameux *Bertrand de Born*, qui exprimait si bien tout à la fois le sentiment de la nature, les émotions du cœur et l'ardeur belliqueuse, et qui joua dans les guerres des fils de Henri II contre leur père un rôle de poète et de soldat. Les chants de guerre s'appelaient des *sirventes*, les luttes poétiques devant les dames donnaient lieu à des *tensons*[1].

Les trouvères du Nord, d'ailleurs, imitèrent comme ils le purent les poésies lyriques des troubadours. *Quesne de Béthune*, *Thibaut IV*, comte de Champagne, s'appliquèrent à exprimer dans la langue d'oïl les sentiments du cœur : leurs vers, souvent gracieux, semblent comme un sourire dans la masse confuse et trop monotone des longs poèmes allégoriques ou épiques. Au siècle suivant, *Charles d'Orléans* atteindra déjà la beauté de la forme, et le poète princier prépare la voie au poète populaire du quinzième siècle, *Villon*.

La naissance du théâtre. — Le moyen âge vit aussi naître le théâtre en France. Chose singulière, le théâtre moderne naquit dans les églises, comme le théâtre ancien à côté des temples. Les *mystères* furent d'abord représentés devant les fidèles assemblés dans les vastes églises : c'était la religion mise en action et en tableaux. Dès le treizième siècle ces représentations des scènes religieuses séduisaient la foule, et *Adam de la Halle* put déjà transporter quelques scènes hors de l'église, particulièrement des facéties. Mais la vogue des *mystères* date surtout du quatorzième siècle, où des *confréries* s'organisèrent pour représenter avec un grand luxe de machines et de costumes la Passion du Christ.

La prose ; l'histoire. — La prose, quoique bégayant une langue qui n'est pas encore formée, a déjà ses chefs-d'œuvre. Nous ne pouvons qu'admirer les récits et les descriptions de

1. *Troubadours :* Guillaume de Poitiers, 1127 ; Arnaud Daniel, 1148 ; Rambaud d'Orange, 1173 ; Alphonse II d'Aragon, 1196 ; Richard Cœur de Lion, 1199 ; Bernard de Ventadour, Pierre Vidal, vers 1200 ; le Dauphin d'Auvergne, 1234 ; Blacas, 1235 ; Sordal de Mantoue, vers 1300, etc.

Geoffroy de Villehardouin, nous entraînant à sa suite à la conquête de Constantinople. L'histoire commence avec lui, se dégageant de l'aridité des chroniques latines. Les moines n'ont su que compiler des faits, les entasser sans ordre et sans critique. Le maréchal de Champagne s'abandonnant à ses souvenirs, racontant sans prétention, nous donne le premier un tableau animé d'une grande expédition. Et *Joinville*, n'écoutant que son amitié enthousiaste pour saint Louis, nous retrace en ses *Mémoires* inimitables cette vie si simple et si pure; lui aussi crée l'histoire sans y penser, l'histoire qui peint les caractères, qui fait revivre les batailles; sa naïveté donne un charme de plus à ces scènes qu'on ne se lasse pas de relire et où l'on admire à la fois le héros et son historien par cela même qu'il ne songe pas à mériter l'admiration[1].

Le droit; renaissance du droit romain; le droit coutumier. — L'activité des esprits est aussi attestée par les progrès de la science du *droit*. Enseigné avec éclat dans les écoles italiennes, le droit romain s'était acclimaté en France. On l'étudiait à Montpellier, à Orléans, à Angers, à Toulouse : il était du reste pratiqué dans les provinces méridionales, pays de *droit écrit* (ainsi appelé en opposition avec les pays du *droit coutumier*, non fixé, non écrit). Cette renaissance du droit romain ne fut pas sans influence sur l'amélioration des coutumes. Des jurisconsultes aussi savants que naïfs, comme *Pierre de Fontaine*, traduisaient dans la langue pittoresque du moyen âge les traités les plus sévères des juris-

---

1. *Principaux chroniqueurs et historiens des onzième et treizième siècles : France :* Raoul Glaber, mort en 1048; Suger, en 1152; Guillaume de Tyr, en 1194; Geoffroy de Villehardouin, en 1212; Mathieu Pâris, en 1259; Guillaume de Nangis, en 1306; Joinville, en 1318.

Allemagne : Dithmar, mort en 1028; Herman, en 1054; Adam de Brême, en 1090; Othon de Frisingue, en 1158.

Angleterre : Henri de Huntington, mort en 1154; Roger de Hoveden, en 1199.

Italie : Marco-Polo, géographe, mort en 1298.

Russie : Nestor de Kief, mort en 1115; Jean de Novgorod, en 1250.

Arabes : Édrisi, mort en 1186; El-Macin, en 1238.

Juifs : Benjamin de Tolède, mort en 1173.

consultes romains. On retrouve le droit romain dans les *établissements de saint Louis*, dans le *Livre de justice et de plet*. Puis paraît un vrai jurisconsulte. *Philippe de Beaumanoir*, bailli de Clermont (en Beauvaisis) et qui écrivit le beau livre des *Coutumes du Beauvaisis*. Ce fut une lumière du temps, et, dit Montesquieu, « une grande lumière »[1].

Les sciences ; l'alchimie. — Les sciences, moins avancées, s'essayaient pourtant. *Roger Bacon*, *Albert le Grand*, s'étaient occupés de la médecine, des *mathématiques*. L'*arithmétique* surtout faisait des progrès depuis que l'on connaissait les chiffres dits *arabes* (parce qu'ils furent apportés par les Arabes; mais ils avaient été empruntés aux Indiens)[2]. Roger Bacon comprenait et appliquait la *géométrie* et l'*algèbre*; mais l'astronomie était encore arrêtée par les superstitions de l'astrologie.

De même la chimie était arrêtée par l'obstination des savants à s'égarer dans les dédales sans issue de l'*alchimie*. La recherche de la *pierre philosophale*, qui devait donner le moyen de fabriquer l'*or*, ce métal qui, en tout temps, a tourné la tête des hommes, passionnait alors tous les érudits. Ils ne comprenaient pas que la vraie pierre philosophale, c'est le travail, c'est la science, qui, dans les temps modernes, ont créé des richesses infinies.

Il faut dire pourtant que ces tâtonnements, ces expériences mal conduites eurent néanmoins des résultats heureux. Elles habituaient la science à l'observation, à l'expérimentation et devaient plus tard lui ouvrir la véritable route. Roger Bacon, du reste, avait déjà, si l'on en croit des traditions plus ou moins certaines, connu la composition de la *poudre à canon*. Il parle des verres grossissants et prédit que les

---

1. Parmi les monuments du droit au moyen âge, il faut citer : les *Assises de Jérusalem*, le *Coutumier de Normandie*, les *Établissements de saint Louis*, le *Livre de justice et de plet*, la *Coutume de Beauvaisis* de Beaumanoir. En Espagne : le *Fuero Juzgo*; le code des *Siete Partidas*, par Alphonse X. En Allemagne : le *Sachsenspiegel* (droit saxon), vers 1280; le *Schwabenspiegel* (droit souabe), vers 1300.

2. Ces chiffres, dont nous nous servons, furent introduits en Europe au douzième siècle et furent employés en 1202 par Léonard Fibonacci de Pise dans un traité intitulé *Liber abaci*.

voitures marcheront sans chevaux, que l'homme se dirigera dans les airs. Son imagination exaltée semble avoir déjà entrevu les merveilles qui paraissaient alors des folies[1].

La langue et la poésie italiennes; Dante; Pétrarque. — Si ces merveilles ne devaient se réaliser que dans un lointain avenir, d'autres se produisaient dès cette époque en Italie, où le mouvement littéraire, non moins actif qu'en France, arrivait du premier coup à créer des chefs-d'œuvre. La langue italienne, née de la corruption du latin, avait déjà trouvé sa forme : c'était la langue de *si*. Bien qu'un des principaux auteurs du temps, *Brunetto Latini*, eût écrit en français son livre du *Trésor du monde* parce que le « parleure de France étoit le plus délittable », les Itatiens avaient déjà de nombreuses poésies en leur langue, imitées de celles des troubadours provençaux. *Dante Alighieri* (1265-1321) fixa cette langue par son beau poème de la *Divine comédie*, où l'on retrouve la pureté et l'élégance des anciens, unies à la profondeur de pensées du chrétien. Dante procède certainement de l'antiquité. Son œuvre est le premier fruit de ce commerce assidu avec les poètes latins qui devait en produire plus tard d'autres plus abondants sinon meilleurs. Dante se fait conduire aux enfers par Virgile. Mais ce qu'il va y contempler, ou plutôt ce qu'il y place, c'est la société de son temps, qu'il juge en moraliste impitoyable avec des accents d'une éloquence pénétrante. Ce poème admirable est le premier modèle de la littérature chrétienne. On y voit tout le chemin parcouru depuis Homère et depuis Virgile. « L'auteur est un homme, interprète de l'humanité : c'est un poète catholique dans toute l'étendue de l'expression. Son sujet nous saisit par la croyance la plus vivace, la plus innée, la plus humaine, la foi à l'immortalité de l'âme et à la justice inévitable de Dieu[2]. »

---

1. *Savants, médecins, physiciens, astronomes :* Gerbert (Français), mort en 1002; Avicenne (Arabe), en 1050; Aben Esra (Juif de Tolède), en 1174; Averroès (Arabe), en 1216; Albert le Grand (Allemand), en 1282; Alphonse X (Espagne), en 1284; Roger Bacon (Anglais), en 1294; Arnauld de Villeneuve, en 1314; Raymond Lulle (Espagnol), en 1315.

2. Demogeot, *Histoire des littératures étrangères.*

Au siècle suivant brilla *Pétrarque* (1304-1374). C'est le poète de la grâce, des *canzoni* (ou odes) et des sonnets. Pétrarque est un admirateur fanatique des auteurs anciens : il cherche, il découvre leurs œuvres oubliées. Il s'en inspire et mérite d'être placé à leur rang, d'être couronné au Capitole. Pétrarque nous annonce déjà la vraie Renaissance. L'Italie d'ailleurs eut aussi, au quatorzième siècle, un conteur spirituel mais trop licencieux. Elle eut également ses historiens, entre autres *Villani*.

Les arts en Italie. — En Italie la Renaissance du reste était déjà commencée pour les arts. Quoique fort éprouvé par les invasions, ce pays était sorti presque aussitôt de la barbarie. Les relations avec l'empire byzantin n'avaient jamais été interrompues, et les Italiens, les Vénitiens surtout, avaient pu admirer les monuments de Constantinople. Les ruines romaines et les églises grecques, voilà quels furent les modèles des architectes italiens. Ils adoptèrent la coupole, mais ils ajoutèrent les colonnes et les arcades romaines. Pise, dès le onzième siècle, vit s'élever ses monuments fameux : le *Dôme*, ou cathédrale, le *Baptistère*[1], la *Tour penchée* et le cloître du *Campo Santo*.

L'église Saint-Marc de Venise (commencée au dixième siècle) est tout entière dans le style byzantin. C'est la copie de Sainte-Sophie de Constantinople. L'église Saint-Antoine de Padoue, orientale d'aspect, réunit tous les styles, et l'on y voit aussi le gothique, qui, au treizième siècle, passa en Italie, le gothique qu'on retrouve à *Assise*, à *Sienne*, où la façade de l'église est une merveille. Mais le gothique ne devait pas s'acclimater en Italie, et la magnifique église de *Sainte-Marie-des-Fleurs*, à Florence, annonce déjà le style de la Renaissance, imité des anciens, mais embelli par la plus riche des imaginations. Le gothique pourtant se retrouve en partie dans le *Campa-*

1. Le Baptistère est un simple dôme isolé dont les murailles sont revêtues de colonnettes, et soutenu par des arcades corinthiennes.

La Tour penchée semble jeter un défi aux lois de l'équilibre. Un fil à plomb tombant du sommet à la base s'écarte d'environ quatre mètres. Les architectes s'étaient, paraît-il, mépris et s'en étaient aperçus, mais ils voulurent continuer malgré l'inclinaison. La tour a résisté.

nile, tour carrée qui accompagne l'église Sainte-Marie, et il devait surtout faire la beauté de la célèbre cathédrale de Milan (quatorzième siècle). Il faudrait encore citer parmi



Église Saint-Marc de Venise[1].

les monuments de la première Renaissance : les palais de Sienne, de Florence, les églises de Pérouse, d'Orviéto, la Chartreuse de Pavie, le palais ducal de Venise et une foule d'autres qui font de l'Italie entière un véritable musée.

---

1. **Lecture : *Saint-Marc de Venise*.** — « Saint Marc, c'est Sainte-Sophie en miniature, une réduction sur l'échelle d'un pouce pour pied de l'église de Justinien. Au-dessous de cinq coupoles coiffées de petits dômes à côtes, s'ouvrent les sept porches de la façade, dont cinq donnent dans un vaste atrium et deux dans des galeries latérales extérieures. La profondeur de ces portails est garnie de colonnes en cipolin, en jaspe, en pentélique et autres matières précieuses.... Des mosaïques sur fond d'or brillent sous tous ces porches, au milieu d'émaux et de figures de toute sorte qui se prolongent sur les autres faces de l'église en si grand nombre que nous ne pouvons suivre notre guide dans le détail qu'il en fait.

« Entrons maintenant dans la basilique. Rien ne se peut comparer à

L'art français : l'architecture militaire. — C'est surtout en France et dans les pays du nord que le moyen âge eut un art à lui, expression de son caractère féodal et chrétien. Le morcellement des royaumes, la vie belliqueuse de tous ces roitelets, amenèrent la construction d'une quantité de forteresses ou de châteaux dont on n'avait eu nul exemple dans les temps anciens. A l'origine, simple tour élevée sur une éminence ou sur une motte de terre, le château avait peu à peu étendu ses défenses et ses enceintes, comme au château de Montlhéry. Les tours avaient, de distance en distance, protégé les murs comme des citadelles avancées. Couronnées de pierres dentelées qui abritaient les archers, percées de meurtrières, ces tours se dressaient menaçantes et orgueilleuses, reliées entre elles par des *courtines*. Au-dessous des créneaux, une autre couronne de *mâchicoulis*, balcons de pierre, servaient aux hommes d'armes pour laisser tomber en bas la poix enflammée sur ceux qui seraient descendus dans le fossé. Ponts-levis, herses, obstacles de toute

---

Saint-Marc de Venise, ni Cologne, ni Strasbourg, ni Séville, ni même Cordoue avec sa mosquée : c'est un effet surprenant et magique. La première impression est celle d'une caverne d'or incrustée de pierreries, splendide et sombre, à la fois étincelante et mystérieuse. Les coupoles, les voûtes, les architraves, les murailles sont recouvertes de petits cubes de cristal doré, d'un éclat inaltérable, où la lumière frissonne comme sur les écailles d'un poisson et qui servent de champ à l'inépuisable fantaisie des mosaïstes. Où le fond d'or s'arrête, à hauteur de la colonne, commence un revêtement des marbres les plus précieux et les plus variés.... Au fond se déploie le chœur, avec son autel, qu'on entrevoit sous un dais, entre quatre colonnes de marbre grec ciselées comme un ivoire chinois par de patientes mains qui y ont inscrit toute l'histoire de l'Ancien Testament en figurines hautes de quelques pouces. Le retable de cet autel, qu'on appelle la *Pala d'oro*, est un fouillis éblouissant d'émaux, de camées, de nielles, de perles, de grenats, de saphirs, de découpures d'or et d'argent, un tableau de pierreries représentant des scènes de la vie de saint Marc. Il a été fait à Constantinople en 976. Enfin, dans la rondeur du cul de four, qui reluit vaguement derrière le grand autel, se dessine le Rédempteur, sous une figure gigantesque et disproportionnée, pour marquer, suivant l'usage byzantin, la distance du personnage divin à la faible créature. Comme le Jupiter Olympien, ce Christ, s'il se levait, emporterait la voûte de son temple. » (Théophile Gautier)

sorte, faisaient de ces châteaux des retraites en quelque sorte inaccessibles. Toute cette architecture était massive, colossale, parce qu'on y employait des blocs énormes; mais l'ensemble était grandiose.

L'architecture militaire, simple d'abord au dixième siècle, se développa surtout au onzième[1]. Au douzième siècle, on imagina les créneaux, et les villes s'entourèrent de fortifications semblables à celles des châteaux[2]. Les logements réservés au seigneur furent plus spacieux. Au treizième siècle, le style ogival modifia l'architecture militaire, comme elle avait transformé l'architecture religieuse, et l'on voit apparaître les créneaux, les voûtes, les fenêtres et les portes en ogive[3]. Enfin, au quatorzième siècle, le plan des châteaux devint plus régulier, l'habitation seigneuriale s'accroît, et au quinzième siècle l'art de la défense, obligé de se prémunir contre les effets de l'artillerie, produit le magnifique spécimen qu'on appelle le château de *Pierrefonds*.

L'architecture religieuse; le style roman. — Les églises mérovingiennes et carolingiennes avaient peu différé des anciennes basiliques : on imitait l'architecture romaine. L'influence de l'architecture orientale modifia sensiblement au onzième siècle le style latin et produisit le style *romano-byzantin*, appelé ainsi parce qu'il alliait certains principes de l'école byzantine avec ceux de l'école latine. Mais, sans faire cette distinction, on désigne en général, sous le nom de *style roman*, le style qui prévalut à partir du onzième siècle, alors que la France, selon l'expression de Raoul Glaber, « se couvrait d'une robe blanche d'églises », et que l'art

1. De cette époque datent les châteaux dont on voit encore les ruines : châteaux du Pin et de Falaise (Calvados); de Lithaire (Manche); de Nogent-le-Rotrou (Eure-et-Loir); d'Argues (Seine-Inférieure); de Loches (Indre-et-Loire); de Beaugency et d'Yèvre-la-Ville (Vienne) et de Domfront (Orne).

2. Du douzième siècle datent les châteaux de Gisors, le château Gaillard.

3. Au treizième appartiennent les enceintes d'Angers et de Carcassonne; les châteaux de Montlhéry (Seine-et-Oise); de Château-Thierry (Aisne); de Villandraut et de Lesparre (Gironde); de Castelnau-de-Bretenous (Lot), de Dieppe, de Montbard (Côte-d'Or), de Coucy (Aisne).

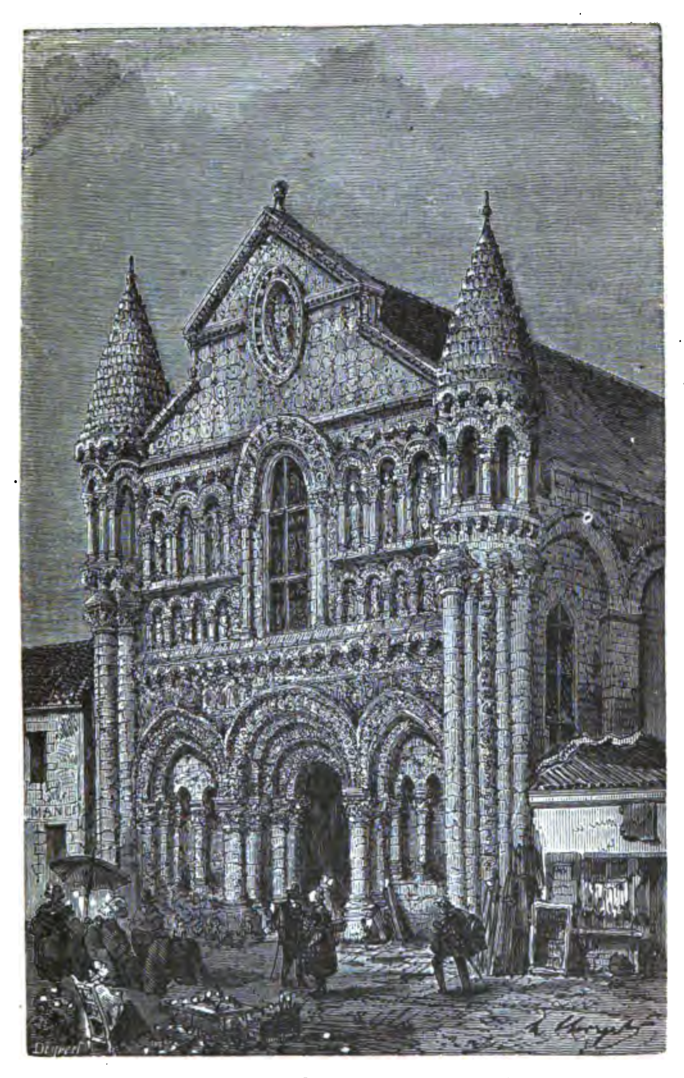
commençait à renaître. Ce fut alors aussi que se formèrent les premières associations de constructeurs, plus tard quifurent désignées sous le nom de corporation des *francs-maçons*.

Fenêtres romanes.

Le caractère de ces églises du onzième et du douzième siècle, c'est le *plein cintre* ou l'arcade romaine. Toutes les fenêtres, toutes les voûtes ont la forme arrondie, un peu lourde mais régulière. On décore de statues nombreuses les arcades des portails. Les pignons qui terminent les façades romanes sont l'expression de la couverture dont l'inclinaison ne forme pas un angle très aigu : ils sont décorés d'ornements peu saillants, disposés en forme de losanges, de cercles, comme on en voit à *Notre-Dame de Poitiers*. Les clochers, d'abord à peine distincts, s'élevèrent triomphants, comme à *Saint-Etienne de Caen*, ou se multiplièrent; il y en eut sur le portail et sur le transept. Ces clochers étaient le plus souvent des tours carrées percées d'arcades à plein cintre, à un, deux ou trois étages, et surmontées d'une toiture pyramidale. Parmi les églises romanes qui existent encore en France, il faut citer Notre-Dame de Poitiers, Saint-Paul d'Issoire en Auvergne, l'église de l'abbaye de Vézelay, Saint-Benoît sur Loire, la cathédrale de Châlons-sur-Marne, Saint-Sernin de Toulouse.

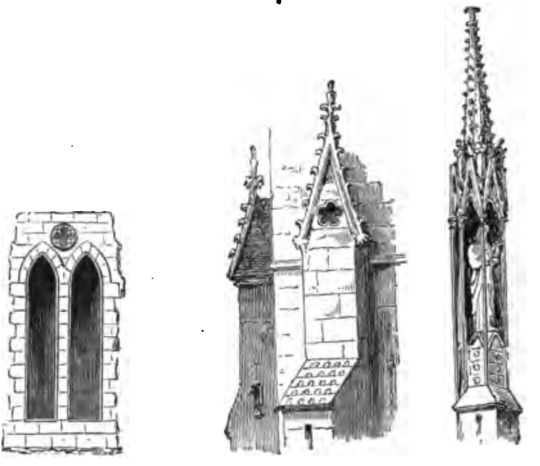
Le style ogival. — Bientôt, dans l'Ile-de-France surtout, ces constructions romanes furent allégées. Le plein cintre se brisa : l'arcade, divisée en deux parties formant un angle, donna naissance à l'*ogive*. D'abord les deux styles se greffèrent en quelque sorte l'un sur l'autre, comme dans les cathédrales de Noyon, de Senlis, l'église Saint-Remi de Reims, de Saint-Leu d'Esserent, de Saint-Denis, de Saint-Etienne de Beauvais, de Saint-Martin de Laon, de Saint-Pierre de Soissons, l'église ruinée de l'abbaye d'Ourscamps (Oise).

Appliqué presque exclusivement dans la France centrale et celle du nord, le style ogival fut essentiellement fran-



Façade de Notre-Dame-la-Grande de Poitiers (douzième siècle).

çais[1]. L'arc aigu se substitua donc à l'arcade parfaite, qui toutefois se conserva encore pour les petits arcs. La voûte s'éleva, et cette hardiesse fut compensée par la multiplicité des contreforts qui, au dehors, soutenaient l'édifice. L'église se composa alors d'un immense vaisseau, soutenu extérieurement par une sorte d'échafaudage en pierre, mais à l'intérieur large, aérien. La pensée religieuse trouve là son expression : elle élance les colonnes et les voûtes, elle



Fenêtre ogivale. Pyramides ogivales.

pousse la pierre, comme la prière, vers le ciel. Il semble d'ailleurs que les architectes du temps aient pris leurs modèles dans les forêts aimées des Germains. Les colonnes droites atteignent la hauteur des plus grands arbres, et les nervures des voûtes s'entrelacent comme des rameaux.

Massive à l'extérieur, dominant la cité serrée sous son ombre, mais qui en est fière, la cathédrale peut contenir

1. Tous les architectes célèbres de l'école gothique, *Robert de Luzarches*, *Pierre de Montereau*, *Eudes de Montreuil*, *Raoul de Coucy*, *Thomas de Cormont*, *Jean de Chelles*, *Pierre de Corbie*, *Villard de Honnecourt*, sont de l'Ile-de-France, de la Picardie ou des pays voisins.



Nef de la cathédrale d'Amiens.

tout un peuple ravi de l'ombre mystérieuse qu'y répandent les vitraux imagés, charmé des sculptures infinies qui rompent l'uniformité et figurent aux yeux toute l'histoire sacrée; elle est immense et sombre, grandiose comme pour rappeler la petitesse de l'homme, dont elle est pourtant l'ouvrage. Au dehors ses tours majestueuses ou ses clochers élégants, ses arcs-boutants qui semblent être la carapace d'un animal monstrueux, les milliers de statues qui décorent le portail et couronnent les saillants, les gargouilles à tête bizarre qui déversent les eaux, présentent un ensemble imposant qui étonne l'imagination et domine tout le pays d'alentour. La cathédrale d'ailleurs, c'est la maison de tous, bien plus encore que le temple antique. La foule y afflue et y tient à l'aise. Asile dans les calamités, théâtre aux jours de fête, de pieuses, quelquefois de folles cérémonies, temple où les inégalités sociales s'abîment dans l'égalité de la prière et de la pénitence, le peuple qui vit à ses pieds la considère comme sa véritable demeure, où il vient oublier les misères de la rude vie du moyen âge.

---

1. **Lecture** : ***L'architecture ogivale***. — « Les hommes ont pris dans les forêts la première idée de l'architecture : cet art a donc dû varier selon les climats. Les Grecs ont tourné l'élégante colonne corinthienne sur le modèle du palmier; les énormes piliers du vieux style égyptien représentent le sycomore, le bananier et la plupart des arbres gigantesques de l'Afrique et de l'Asie. Les forêts des Gaules ont passé à leur tour dans les temples de nos pères. Ces voûtes ciselées en feuillage, ces jambages qui appuient les murs et finissent brusquement comme des troncs brisés, la fraîcheur des voûtes, les ailes obscures, les passages secrets, les portes abaissées, tout retrace les labyrinthes des bois dans l'église gothique. Les deux tours hautaines, plantées à l'entrée de l'édifice, surmontent les ormes et les ifs du cimetière et font un effet pittoresque sur l'azur du ciel. Tantôt le jour naissant illumine leurs têtes jumelles, tantôt elles paraissent couronnées d'un chapiteau de nuages, ou grossies dans une atmosphère de vapeur. Les oiseaux même semblent s'y méprendre et les adopter pour les arbres de leurs forêts. Mais, tout à coup, des rumeurs confuses s'échappent de la cime de ces tours et en chassent les oiseaux effrayés. L'architecte, non content de bâtir des forêts, a voulu en imiter les murmures, et, au moyen de l'orgue et du bronze suspendu, il a attaché au temple gothique jusqu'au bruit des vents et des tonnerres qui roule dans la profondeur des bois. » (Chateaubriand.)



Notre-Dame de Paris; la magnifique cathédrale d'Amiens, dont la nef est un chef-d'œuvre; celle de Chartres, celle de Beauvais, dont le chœur seul est achevé; celle de Reims, dont le splendide portail compléterait, avec le chœur de Beauvais, la nef d'Amiens, les clochers de Chartres, un monument idéal; la cathédrale de Sens, un des plus purs modèles de l'art du treizième siècle; celles de Bourges, de Tours, etc.; la Sainte-Chapelle de Paris, magnifique châsse de pierre élevée par saint Louis pour abriter la châsse où était renfermée la couronne d'épines, sans parler d'une foule d'églises qui sont encore aujourd'hui l'orgueil de nos cités et quelquefois de nos villages, disent assez à quel degré de perfection l'art chrétien était arrivé. Bien que nous ne puissions nous faire une idée du nombre des temples de la Grèce et de Rome, il est douteux qu'il ait pu égaler celui de ces bijoux de pierre qui s'élevèrent partout, en France, en Angleterre, en Allemagne[1]. Ce fut comme une efflorescence admirable de cathédrales et d'églises, dont beaucoup ont été détruites, mais dont il nous reste d'assez beaux modèles pour qu'on se fasse une haute idée de la foi religieuse qui faisait sortir de terre tant de merveilles, et du génie de ces architectes, de ces maçons dont les noms nous sont souvent inconnus, tant ils ne songeaient qu'à travailler non pour leur gloire, mais pour la gloire de Dieu.

---

1. Après le treizième siècle, le style ogival passa à *Strasbourg*, à *Cologne*. Strasbourg, Cologne deviennent les écoles du style que nous avions créé. La France voit à son tour chez elle des artistes étrangers. Le style français passe pour allemand, l'Italie l'appelle *tudesque*, puis, par un contresens des plus bizarres, fait prévaloir pour le désigner l'absurde dénomination de *gothique*. Il faut se rappeler que les Barbares furent surtout connus à l'Italie par les Goths. *Gotico* devint synonyme de *barbaro*. Dans leur dédain pour cette architecture, qui n'était pas conforme aux ordres grecs et qui leur était profondément antipathique, les Italiens du quinzième siècle l'appelèrent *gotica* et ce nom fut d'autant mieux accepté plus tard en France, que le mot *gothique* avait pris en français, par suite de l'influence italienne, une nuance analogue (écriture gothique, les temps gothiques, etc.) De là à prétendre que les Goths avaient inventé ce style, il n'y avait qu'un pas. Vasari le franchit, et ce non-sens historique s'est maintenu dans la langue.

Ce désintéressement pourtant ne dura point. Les villes rivalisèrent bientôt pour avoir les églises non les plus belles, mais les plus ornées. L'arc se brisa davantage. L'ogive devint fleur. La grâce, l'afféterie tendirent à remplacer la majesté. Aux portails s'épanouirent des rosaces aux fines et délicates nervures, multipliées comme les pétales des roses. Les chapiteaux des colonnes s'ornèrent de feuillages variés; la pierre fut travaillée comme une dentelle, et les artistes cherchèrent à éblouir par le *style flamboyant* qui marqua au quatorzième et au quinzième siècle la décadence du style ogival. Comme toujours, en voulant mieux faire, l'homme gâta et corrompit le goût qui avait présidé à la construction des magnifiques églises du treizième siècle, simples dans leur grandeur, écrasantes par leur majesté sévère, poétiques par leur seule masse et leur seule élévation.



Fenêtre du style flamboyant.

N'oublions pas du reste que le style ogival ou gothique n'a guère dépassé les limites de la Loire. Le midi de la France resta fidèle à l'architecture romane.

La sculpture. — Ces églises ogivales sont en même temps des poèmes de pierre. Pour l'instruction du peuple, on multipliait les figures, les bas-reliefs, représentant des scènes historiques ou bibliques. Autant de bas-reliefs, autant de verrières, autant de leçons et de sermons. La cathédrale de Chartres est restée surtout comme un modèle de cet art de parler et d'instruire par la sculpture. Trois ou quatre milliers de figures reproduisent, aux différents portails, l'ordre analytique et chronologique des faits historiques tels qu'ils sont classés dans le *Miroir universel* de Vincent de Beauvais : la création du monde, la loi du travail, les travaux de la campagne et de la ville, les arts libéraux, les vertus que l'homme doit embrasser, puis l'histoire du monde. « Cette statuaire est bien, dans toute l'am-

pleur du mot, l'image et le miroir de l'univers[1]. » Ajoutons qu'à côté des sujets sérieux les artistes, quelquefois joyeux, mêlaient le bouffon au sévère. Près des figures sereines et calmes des saints grimacent des figures d'animaux et de singes. C'est là un des piquants contrastes qui plaisaient au moyen âge.

La musique au moyen âge. — La musique, comme l'architecture et la sculpture, fut surtout religieuse. La *notation* se faisait par des signes placés au-dessus des mots et appelés *neumes*[2]. Le degré d'intonation était représenté par la hauteur ou l'abaissement du signe. Ce système, tout imparfait qu'il fut, était donc préférable aux *lettres*, mais les erreurs des copistes étaient nombreuses.

Guido d'Arezzo, moine de Pompose, dont les ouvrages parurent vers le milieu du onzième siècle, imagina de placer les *neumes* dans un système de *lignes*, en se servant des *intervalles* que ces lignes laissaient entre elles, de manière à fixer la place que devait occuper chaque neume. Guido, en outre, traça *deux lignes* de différentes couleurs, une *rouge* et une *jaune* ou *verte*, alternativement avec les autres. La première de ces lignes en couleur indiquait ordinairement que la note placée dans son trajet était la note *la*, et la ligne jaune ou verte était réservée à l'*ut*; précédemment, une *lettre* au commencement de chaque ligne désignait le nom de chaque note[3].

L'ancienne routine d'ailleurs se prolongea longtemps encore, et ce n'est qu'à partir du treizième siècle que les traités de musique et la liturgie ecclésiastique présentent des *notes carrées* sur *quatre* ou *cinq lignes*. Il fallait des siècles pour que la musique prît une place importante parmi les arts. Elle n'était encore que secondaire.

---

1. Didron, *Iconographie chrétienne*.
2. Probablement du grec *pneuma*, souffle, son.
3. Les noms des notes furent empruntés par Guido d'Arezzo à des syllabes d'une hymne latine :

Ut queant laxis — *Re*sonare fibris
*Mi*ra gestorum — *Fa*muli tuorum,
*Sol*ve polluti; — *La*bii *rea*tum, etc.

La civilisation au treizième siècle. — Ces indications, quoique trop rapides, nous permettent de nous faire une idée de la civilisation au treizième siècle. La féodalité cache alors sous des dehors brillants ses misères, ses hontes et les causes de sa prochaine décadence. La royauté s'élève, principe d'autorité qui s'affirme au-dessus des privilèges sans les contester. L'humeur belliqueuse de la noblesse se corrige. Au sein de l'Église, qui bénéficie toujours de la féodalité, les ordres mendiants paraissent, et leur pauvreté compense ses richesses. Mieux protégés, excités par le mouvement des croisades, le commerce et l'industrie développent la prospérité des communes qui jouissaient de leur liberté jusqu'à la compromettre par l'abus. La culture améliore l'état des campagnes, moins ravagées, où de nombreux affranchissements faisaient reculer la servitude. Chacun semble respirer plus à l'aise malgré son étroit horizon : le serf moins misérable dans sa cabane où luit l'espoir d'une liberté prochaine; le bourgeois dans sa maison peinte et sculptée; l'artisan plus heureux dans sa corporation, qui réglemente mais assure son travail, et dans sa confrérie, qui l'égaye par des fêtes religieuses et païennes; le marchand moins pillé s'il délie sa bourse à chaque péage; le seigneur moins brutal dans son manoir embelli, où une châtelaine élégante encourage les doux propos; le moine plus studieux dans son cloître orné de colonnettes et de délicates ogives; l'évêque comte ou duc, moins turbulent et plus vénérable auprès de sa cathédrale, dont il se plaît à augmenter la hauteur ou la magnificence.

Le treizième siècle raisonne, discute et chante tout à la fois. La science est confuse mais prodigieuse. L'histoire s'essaye. La poésie se déroule en chants épiques et allégoriques ou aiguise de mordants fabliaux. Presque tous licencieux, poèmes et chansons présentent le tableau fidèle d'une société matérielle bien qu'elle eût de nobles aspirations, grossière bien qu'elle produisît des âmes délicates, naïve en dépit de son esprit, déréglée sous l'empire de lois et d'une religion sévères. Malgré l'anarchie qui subsiste dans les idées comme

dans l'état politique, on voit le treizième siècle rechercher la paix, la sécurité, le travail, manifester sa puissance intellectuelle et son sentiment moral. A observer cette société qui poursuit l'unité au milieu du morcellement, qui aperçoit au-dessus des intérêts particuliers des obligations générales, qui rêve l'idéal au milieu d'affligeantes réalités, qui atteint le beau malgré la licence de l'expression, et poursuit le bien en dépit de mauvais instincts; à lire les trouvères et les docteurs, à contempler les majestueux édifices, au spectacle des roturiers qui s'affranchissent et des nobles qui s'humanisent; en présence d'un saint Louis, exemple de tous, on ne peut s'empêcher de reconnaître que la société humaine renaissait déjà à la vie en renaissant à l'ordre, à la science et à la morale.

Le quatorzième siècle; déclin de la féodalité; transformation de la société. — Mais l'humanité, bien qu'en certains points elle eût regagné le terrain perdu, était encore loin d'avoir retrouvé l'éclat du monde ancien. Le travail commencé se continua au quatorzième siècle, époque laborieuse où la forme féodale, si brillante en apparence, si défectueuse au fond, tendit à se modifier; c'est une période de transition.

Au quatorzième siècle, des qualités chevaleresques qui disparaissent, il ne reste guère que la bravoure; l'enthousiasme tombe sans que la raison gouverne; le calcul se montre chez les souverains comme chez les guerriers sans que ce calcul soit honnête. C'est l'âge ingrat où la turbulence ne se fait plus pardonner grâce à la candeur et à l'ignorance du mal que l'on fait : l'intelligence se développe sans être assez forte pour régler la conduite : ainsi que l'enfant sur le point de devenir adulte, la société n'avait plus la sincérité des élans bons ou mauvais, sans avoir encore la conscience parfaite de ses devoirs et de l'ordre où elle tendait.

Au point de vue politique, les États se constituaient; la royauté s'élevait de plus en plus en Occident, principalement en France, au-dessus des seigneuries féodales. Mais le caractère méprisable d'un grand nombre de princes, les Philippe le Bel, les Jean le Bon, les Richard II en Angleterre, les

Charles IV et les Wenceslas en Allemagne; les ruses, les perfidies, les crimes déconsidéraient l'autorité sans l'ébranler, et les souverains ruinaient de plus en plus les libertés politiques. Le principe romain l'emportait sur les principes germaniques.

Le *grand schisme d'Occident* (1378-1449), la lutte scandaleuse des papes rivaux, la corruption du clergé portaient atteinte à la foi et préparaient la destruction de l'unité religieuse, toujours maintenue jusqu'alors en Europe en dépit des hérésies. Les guerres des *Hussites* en Allemagne (1419-1434) présageaient déjà les guerres religieuses.

Les *grands conflits entre les peuples* ont déjà commencé par la terrible guerre de *Cent Ans* entre la France et l'Angleterre (1328-1453). Le rôle important des *États généraux* en 1356 sous la direction d'*Etienne Marcel*, les révoltes des *Jacques* en France, les troubles du règne de Charles VI, l'insurrection de *Wat-Tyler* en Angleterre (1381), les continuelles agitations des villes de *Flandre*, dénotent dans les classes inférieures une volonté déjà arrêtée de s'affranchir définitivement.

Attaquée par en haut et par en bas, ruinée par les princes, menacée par les peuples, la féodalité oscille en quelque sorte sur sa base. L'esprit d'isolement et de localité s'affaiblit; les forces sociales tendent à l'unité dans chaque pays; car l'unité européenne devient impossible. Les *nationalités* s'accusent plus fortement, et la France a préféré subir toutes les misères plutôt que d'accepter un roi étranger.

En dépit des guerres sans fin et des massacres sans pitié, la société se livre au plaisir avec plus d'entrain qu'au treizième siècle; le luxe devient insensé; de petites cours, comme celle des ducs de Bourgogne, cherchent à éclipser les grandes[1]. La naïveté enthousiaste tombe, tuée par la

1. **Lecture** : ***Le faste des ducs de Bourgogne***. — « Olivier de la Marche et les comptes de la maison des ducs nous présentent d'étranges détails sur le luxe et les divertissements introduits dans les festins à la cour des puissants et riches ducs de Bourgogne. C'était, au milieu des buffets chargés d'or et d'argent, tantôt un dromadaire fait au

discussion. A certains indices on pourrait croire que la société va se dissoudre, parce qu'elle rejette les formes féo-

---

vif, portant panier plein d'oiseaux peints que son conducteur lâchait au milieu de l'assemblée; tantôt un lion plus gros qu'un cheval, qui chantait agréablement une ballade et faisait une révérence; d'autres fois c'était un loup jouant de la flûte, des sangliers sonnant de la trompette et un quatuor d'ânes chantant un motet; à quoi il faut joindre les montagnes de glaces ornées d'ours, les châteaux forts, les moulins à vent, les lacs, les baleines de soixante pieds de longueur, de la gueule desquelles sortaient nombre de sirènes et de chevaliers, qui, leur rôle joué, rentraient dans le ventre des monstres; les pâtés creux, renfermant une église avec ses moines et ses orgues et beaucoup d'autres inventions aussi miraculeuses qui, sous le nom d'entremets, descendaient du plafond sur des chariots peints d'or et d'azur, aux armes du duc et étaient présentées à l'admiration de l'assemblée.

« Cependant ces magnifiques automates n'étaient pas les seules délices que les ducs offrissent à l'ébattement de leurs convives. Le gibier de leurs forêts et le bon vin de leurs vignes de Pomard et de Montrachet en faisaient la principale richesse. Quant aux menus mets d'usage à leur table et spécialement destinés à affriander les dames, on trouverait dans les comptes de ces repas de curieuses nomenclatures : faisans à la poudre d'or, poules de l'Inde braisées dont la première fut offerte à la duchesse Marguerite le 12 novembre 1385, gelines au safran, pâtés de groseilles, tartelettes et confitures de poivre, anis et aulx confits servis dans de riches drageoirs, orge pilé, épinaches (épinards) au sucre, rosset, blé vert, oblies, pots de gingembre vert, verjus de pommes au girofle, noix musquettes, hypocras, vin d'épices et claret de Bourgogne, servi par les pages dans les hanaps d'or et que le duc buvait à longs traits dans le grand hanap de Jules César qui fut remis à neuf pour la venue du roi d'Arménie à Dijon. Après le service, des cure-dents d'argent étaient offerts aux convives, avec une brosse de bruyère et une queue de renard pour s'épousseter.

« C'était l'heure attendue où quelque ménestrel ou poète parasite, Thomas de Hédincourt en 1368, Jehan des Fossés en 1376, introduit dans la haute galerie de pierre qui dominait la salle, chantait, pour réjouir les dames, quelque complainte nouvelle; ou bien l'assemblée se tirait, près du foyer brûlant, les allumettes de jonc qu'il fallait, « sous peine de bailler gage, éteindre d'un coup sans tousser ». Les « almanacques et pronostications » copiées plus tard par *Nostradamus* et déjà célèbres et infaillibles comme depuis, servaient de passe-temps aux femmes et aux jeunes gens, tandis que le duc et ses barons devisaient des guerres de Flandre, de l'occision des Armagnacs, ou de leurs faits de chasse, un des passe-temps favoris du prince, qui n'avait pas moins de quatre cent trente veneurs de tout grade dans son équipage. » (Maillard de Chambure, *Dijon ancien et moderne.*)

dales et oublie les vertus chevaleresques. A d'autres, à l'inquiète ardeur des esprits, aux recherches de plus en plus curieuses des savants, au ton plus libre des satiriques, on reconnaît que la société ne périt point.

En Italie c'est le siècle où Pétrarque module ses doux *canzoni* et où *Boccace*[1] peint dans des tableaux spirituels, mais trop fidèles, la société corrompue de son temps. En France *Eustache Deschamps*[2] dans ses ballades aborde les plus hauts sujets de morale et de politique; l'éloquence de *Gerson*[3] illustrait l'Université de Paris; les *Basochiens*, les *Enfants sans souci* commençaient à peindre hardiment les vices et les vertus dans leurs moralités, leurs farces et leurs *soties*. *Froissart*[4] dans sa chronique animée, pittoresque, retentissant du cliquetis des armures brisées et où vibrent encore, après tant de siècles, le tumulte des combats et les cris des mourants, est bien l'historien féodal; mais déjà, à côté de lui, *Christine de Pisan*[5] se plaît mieux à deviser des sages réformes du roi Charles V, l'homme intelligent qui dirigea le bras de du Guesclin et reconquit, à force de prudence, un royaume perdu par la témérité de son père.

Les bombardes ont tonné à Crécy. Elles ont fait plus de peur que de mal, mais chaque péripétie de la guerre de Cent Ans révèle un progrès des armes à feu. Les Dieppois se lancent à la découverte des pays lointains, et *Jean de Béthencourt*[6] montre la route des mers d'Afrique aux Portugais, qui vont, dès le début du quinzième siècle, s'y engager avec ardeur. L'industrie des villes flamandes les enorgueillit au point de les exciter à tenir tête à la chevalerie française et

---

1. Boccace, auteur du *Décaméron* (1313-1375).
2. Eustache Deschamps (1320-1421)
3 Jean Chartier, dit *Gerson*, du nom du village où il était né 1363-1429). Auteur de traités théologiques et de sermons. On lui attribue le beau livre de l'*Imitation de Jésus-Christ*.
4. Froissart (1333-1410).
5. Christine de Pisan (1363-1430).
6. Jean de Béthencourt, gentilhomme normand, occupa les Canaries de 1402 à 1404.

bourguignonne. Elles expient sans doute à Roosebecke leur victoire de Courtrai, mais elles sont vaincues, non domptées. Le commerce se développe malgré les troubles de la société. Au milieu de la nuit qui succède à l'éclat du treizième siècle, on voit poindre les premières lueurs des temps modernes.

RÉSUMÉ

La société du moyen âge prend, au douzième et surtout au treizième siècle, une forme régulière en apparence : le *luxe de la noblesse*, l'*aisance de la bourgeoisie*, les *fêtes*, les *tournois* jettent un vif éclat sur cette époque. De nouveaux *ordres religieux*, chartreux, franciscains, dominicains, etc., rappellent l'*Église* à sa mission : elle domine réellement la société, présidant à la vie de tous les jours et même aux divertissements.

Les *croisades* ont donné une vive impulsion à l'*industrie*, organisée en *corporations*, qui alors étaient une protection. Le commerce avait ses associations, *hanse parisienne*, *ligue hanséatique*; il développait la prospérité de la Flandre et commençait celle de l'Allemagne, tandis que les riches *républiques italiennes* couvraient de leurs flottes la Méditerranée.

Les *études* florissaient et les *écoles de Paris* étaient célèbres dans le monde entier, bien que la science y fût fort aride et fort épineuse. La *scolastique* réduisait la philosophie et la théologie à de stériles discussions. Mais la poésie trouvait déjà des accents épiques dans les *chansons de geste*, tendres dans les vers des *troubadours* : elle était fine et mordante dans les *fabliaux*. L'*histoire* commençait avec *Villehardouin* et *Joinville*. Le *droit romain* se répandait, et les *sciences* s'essayaient dans les tâtonnements de l'*alchimie*.

L'Italie voyait déjà renaître les lettres et les arts. Elle s'honorait de *Dante*, de *Pétrarque*. Pise, Florence, Venise s'embellissaient de monuments. L'architecture religieuse, devenue grande et hardie avec le *style ogival*, particulier aux pays du Nord, multipliait les cathédrales, que des sculpteurs ornaient de milliers de statues. La civilisation se dégageait donc peu à peu de l'étreinte qui l'avait étouffée. Elle continua ce laborieux effort au quatorzième siècle, époque de *Gerson* et de *Froissart*, et dès lors il ne s'arrêtera plus.

Tableau synoptique de la civilisation au moyen âge.

SIÈCLES	POLITIQUE	LETTRES ET ARTS
5e siècle.	Les invasions. — Les idées germaniques. — Nouveau caractère de la famille, de la royauté ; les assemblées ou *malls* ; le principe de la personnalité. — Formation des royaumes des *Burgondes*, des *Wisigoths*, des *Vandales*, des *Francs*, des *Anglo-Saxons*, des *Ostrogoths*. — L'Eglise convertit les barbares ; sa puissance ; les conciles, l'excommunication. — Les monastères.	Déclin des lettres et des arts en Occident. — Les invasions ramènent l'ignorance. Quelques noms seuls peuvent être cités, entre autres celui de Sidoine Apollinaire, évêque de Clermont. En Italie : Boèce, Cassiodore.
6e siècle.	Eclat de l'empire d'Orient sous *Justinien* (527-565). — Chute des royaumes barbares (Burgondes, Vandales, Wisigoths, Ostrogoths). — Les Lombards en Italie. — Puissance du royaume des Francs. — Progrès de l'Eglise ; la papauté. — Grégoire le Grand.	Travail législatif sous Justinien. — Les *Pandectes*, les *Institutes*. — Monuments ; art byzantin ; église de *Sainte-Sophie*. — Décadence de la peinture ; la mosaïque. En Gaule : Grégoire de Tours, Fortunat. En architecture, le *style roman*, plein cintre.
7e siècle.	En Arabie, *Mahomet* prêche et impose sa religion (622-632). — Les Arabes conquièrent la Syrie, la Perse, l'Egypte, le nord de l'Afrique. — Suprématie militaire des Francs en Occident. — Dagobert (628-638). — Les Francs austrasiens ; leur alliance avec l'Eglise. — Pépin d'Héristal (687-714).	Mahomet. Le *Coran*, livre religieux et poétique.
8e siècle.	L'invasion musulmane est arrêtée par *Charles Martel* à *Poitiers* (732). Avènement des Carolingiens en Gaule. — Pépin le Bref (752). — Il fonde le *pouvoir temporel* des papes (755). L'empire Arabe se divise en deux califats (Bagdad et Cordoue) (755) ; éclat de ces empires musulmans. L'empire d'Orient subsiste. — L'empire d'Occident est reconstitué par Charlemagne.	Eclat de la civilisation arabe à Bagdad et à Cordoue. — Nombreux poètes. — Philosophes. — Savants. — Médecins. — Propagation des chiffres dits arabes. — Nouvelle architecture ; l'arc dentelé ; le trèfle. — Les arabesques. Renaissance latine à la cour de Charlemagne. Alcuin, Leidrade, Théodulphe, Raban-Maure, Angilbert, Pierre de Pise, Eginhart, etc.
9e siècle.	Démembrement de l'empire de Charlemagne (843-887). — Séparation des royaumes (Allemagne, France, Italie). — Invasions des Normands. — Commencement de la féodalité. — L'Eglise (qui a perdu l'Orient, schisme de l'Eglise grecque, 857) entre aussi dans le cadre de la féodalité. — Anarchie.	Hincmar, archevêque de Reims. — L'historien arabe *Amri*.

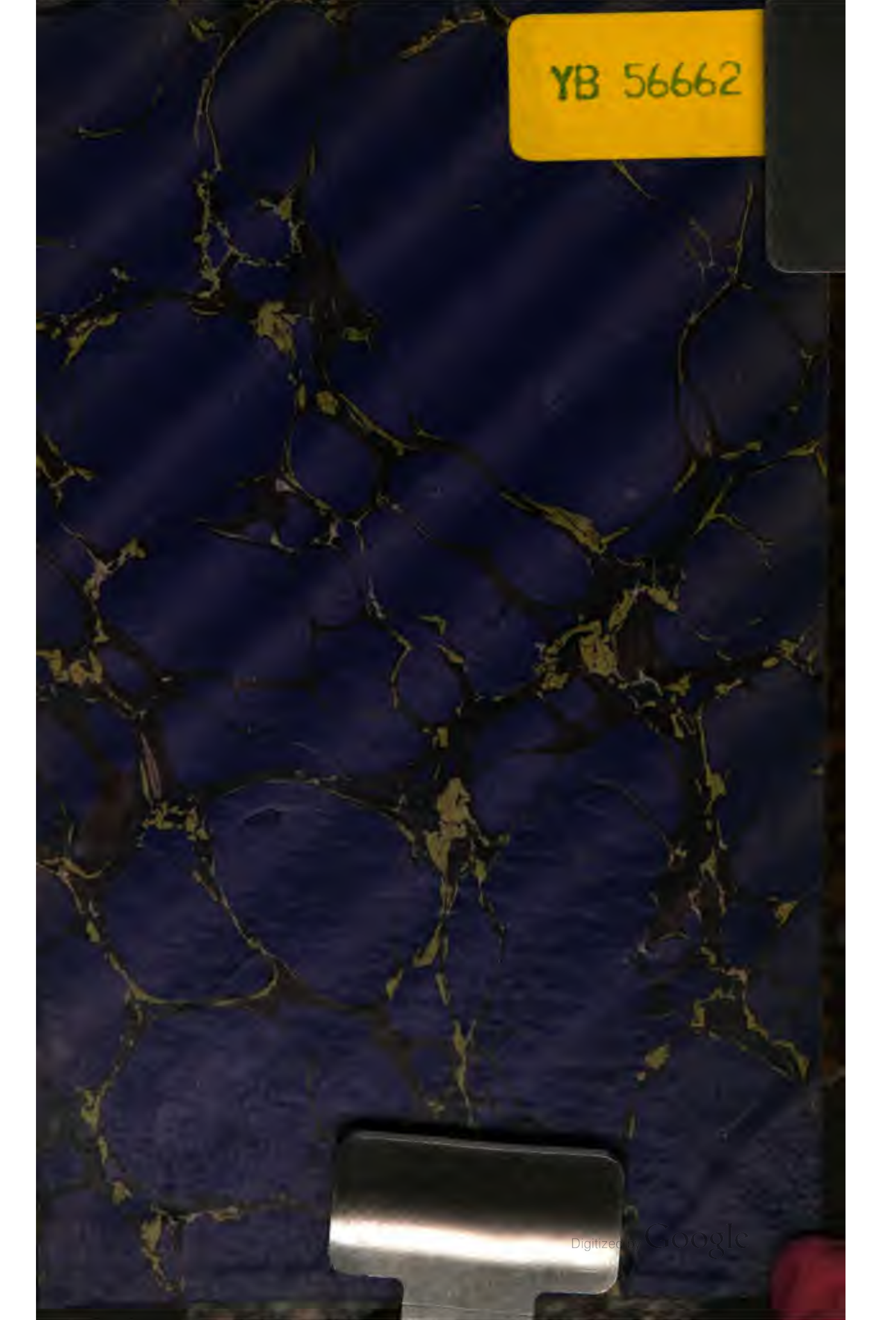
10ᵉ siècle.	Avènement des ***Capétiens*** en France (987). — Puissance du royaume d'***Allemagne***. — Otton Iᵉʳ relève le titre d'***empereur*** (962). — Décadence des califats arabes. — Développement général de la féodalité. — Guerres, misères, famines.	Gerbert ou Sylvestre II. — L'historien arabe Maçoudi. Construction des châteaux forts, architecture militaire lourde et massive.	
11ᵉ siècle.	La société cherche à se reconstituer. — La ***Trêve de Dieu*** (1040). — Affranchissement de l'Eglise; les ***investitures***; le pape ***Grégoire VII*** (1073-1085). Le royaume normand d'***Angleterre*** (1066). — Origines du royaume de ***Portugal*** (1095). — Les papes cherchent à établir l'unité politique et l'unité religieuse. — Grand mouvement des ***croisades*** (1095). — La chevalerie.	Développement des écoles de Paris. — Docteurs scolastiques. Lanfranc. — Roscelin de Compiègne. — Saint Anselme.	
12ᵉ siècle.	Guerre du ***Sacerdoce*** et de l'***Empire***. — ***Frédéric Iᵉʳ Barberousse*** (1152-1190) et ***Alexandre III***. Rivalités des rois de France et d'Angleterre. — ***Richard Cœur de Lion*** et ***Philippe Auguste***. — Progrès des classes inférieures. — Le mouvement communal.	Guillaume de Champeaux. — Abélard. — Saint Bernard. Chansons de geste. — Roman du Brut, Robert Wace. Chrétien de Troyes. Le troubadour Bertrand de Born.	*Italie.* Art byzantin. Eglises de Venise, de Pise, de Florence.
13ᵉ siècle.	Eclat de l'Europe féodale. — Progrès du pouvoir royal en France; ***Philippe Auguste***, ***saint Louis***. — Origine des libertés publiques en Angleterre; la ***Grande Charte*** (1215). Pontificat d'***Innocent III*** (1198-1216). La papauté, avec Innocent IV, triomphe de l'empereur d'Allemagne ***Frédéric II*** (1218-1250). Mais les deux puissances sortent également affaiblies de cette lutte. — L'unité ne pourra s'établir en Europe.	L'Université de Paris (1200). — Albert le Grand, saint Thomas d'Aquin, saint Bonaventure, Vincent de Beauvais, Roger Bacon, Duns-Scot, Raymond Lulle. Trouvères. — Légistes. — Historiens Villehardouin et Joinville. Italie : Brunetto Latini, Dante. Arabes : philosophe Averroès.	Architectures italienne et ogivale, cathédrales. Sculpture des cathédrales. Peinture italienne. Cimabue.
14ᵉ siècle.	Déclin de la puissance politique de la papauté : Philippe le Bel et Boniface VIII. ***Captivité de Babylone*** (1305-1377); le ***grand schisme*** d'Occident (1377-1449). — Ebranlement de la foi. Rivalité de la France et de l'Angleterre; guerre de ***Cent Ans***. — Nouvelles armes. — Les canons. Les républiques italiennes : leur activité politique et commerciale. — Les Turcs en Europe (1359).	Italie : Pétrarque. — Boccace. France : Eustache Deschamps. — Froissart. — Christine de Pisan. — Jean Gerson. — Alain Chartier.	Peinture flamande : Jehan de Bruges : Peinture italienne : Giotto.
15ᵉ siècle (1ʳᵉ moitié).	Fin de la guerre de Cent Ans; la nationalité française sort victorieuse (1453). — En Allemagne la couronne impériale est relevée par la ***maison d'Autriche***. — Les Portugais font leurs premières découvertes le long des côtes d'Afrique. — Les Turcs détruisent le dernier débris de l'empire Romain (1453).		

Tableau synoptique de la civilisation au moyen âge.

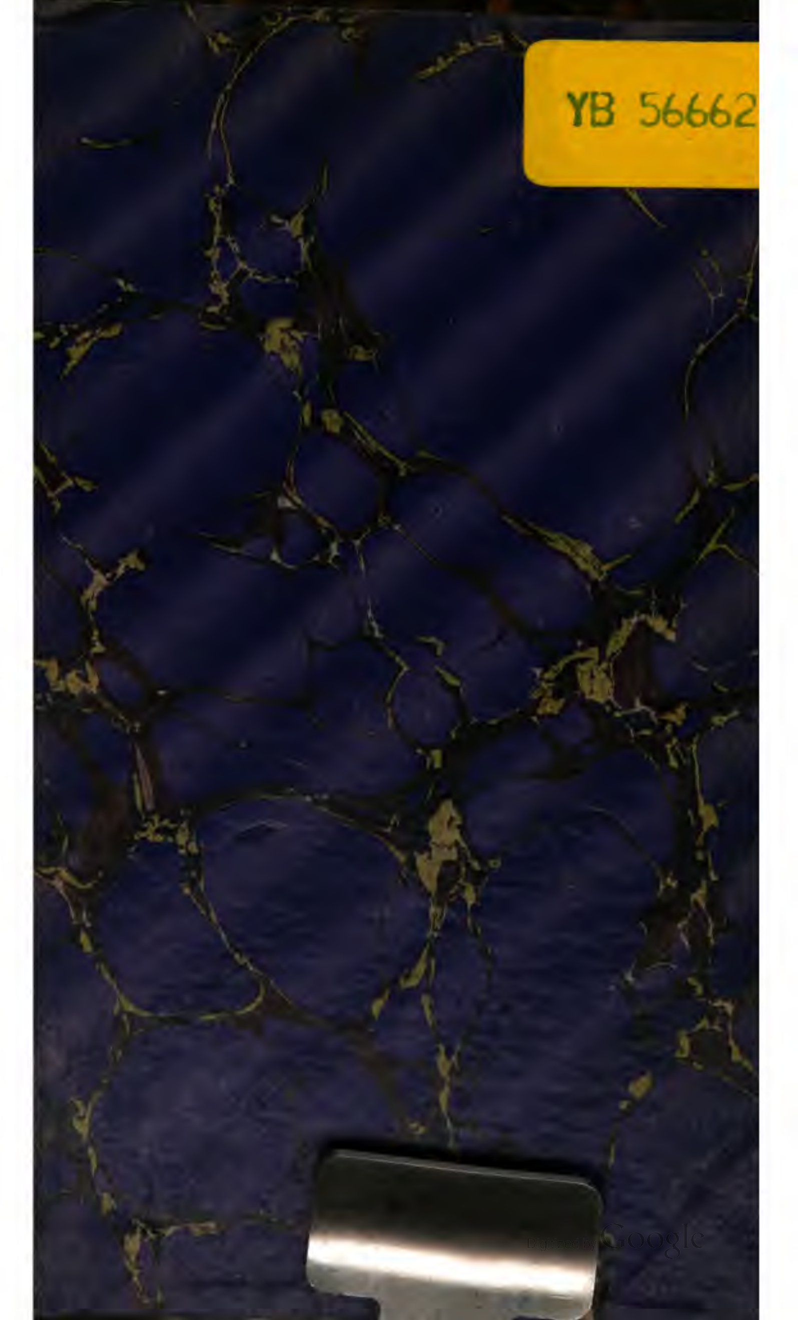
SIÈCLES	POLITIQUE	LETTRES ET ARTS
5e siècle.	Les invasions. — Les idées germaniques. — Nouveau caractère de la famille, de la royauté ; les assemblées ou *malls* ; le principe de la personnalité. — Formation des royaumes des *Burgondes*, des *Wisigoths*, des *Vandales*, des *Francs*, des *Anglo-Saxons*, des *Ostrogoths*. — L'Eglise convertit les barbares ; sa puissance ; les conciles, l'excommunication. — Les monastères.	Déclin des lettres et des arts en Occident. — Les invasions ramènent l'ignorance. Quelques noms seuls peuvent être cités, entre autres celui de Sidoine Apollinaire, évêque de Clermont. En Italie : Boèce, Cassiodore.
6e siècle.	Eclat de l'empire d'Orient sous *Justinien* (527-565). — Chute des royaumes barbares (Burgondes, Vandales, Wisigoths, Ostrogoths). — Les Lombards en Italie. — Puissance du royaume des Francs. — Progrès de l'Eglise ; la papauté. — Grégoire le Grand.	Travail législatif sous Justinien. — Les *Pandectes*, les *Institutes*. — Monuments ; art byzantin ; église de *Sainte-Sophie*. — Décadence de la peinture ; la mosaïque. En Gaule : Grégoire de Tours, Fortunat. En architecture, le *style roman*, plein cintre.
7e siècle.	En Arabie, *Mahomet* prêche et impose sa religion (622-632). — Les Arabes conquièrent la Syrie, la Perse, l'Egypte, le nord de l'Afrique. — Suprématie militaire des Francs en Occident. — Dagobert (628-638). — Les Francs austrasiens ; leur alliance avec l'Eglise. — Pépin d'Héristal (687-714).	Mahomet. Le *Coran*, livre religieux et poétique.
8e siècle.	L'invasion musulmane est arrêtée par *Charles Martel* à *Poitiers* (732). Avènement des Carolingiens en Gaule. — Pépin le Bref (752). — Il fonde le *pouvoir temporel* des papes (755). L'empire Arabe se divise en deux califats (Bagdad et Cordoue) (755) ; éclat de ces empires musulmans. L'empire d'Orient subsiste. — L'empire d'Occident est reconstitué par Charlemagne.	Eclat de la civilisation arabe à Bagdad et à Cordoue. — Nombreux poètes. — Philosophes. — Savants. — Médecins. — Propagation des chiffres dits arabes. — Nouvelle architecture ; l'arc dentelé ; le trèfle. — Les arabesques. Renaissance latine à la cour de Charlemagne. Alcuin, Leidrade, Théodulphe, Raban-Maure, Angilbert, Pierre de Pise, Eginhart, etc.
9e siècle.	Démembrement de l'empire de Charlemagne (843-887). — Séparation des royaumes (Allemagne, France, Italie). — Invasions des Normands. — Commencement de la féodalité. — L'Eglise (qui a perdu l'Orient, schisme de l'Eglise grecque, 857) entre aussi dans le cadre de la féodalité. — Anarchie.	Hincmar, archevêque de Reims. — L'historien arabe *Amri*.

10e siècle.	Avènement des *Capétiens* en France (987). — Puissance du royaume d'*Allemagne*. — Otton Ier relève le titre d'*empereur* (962). — Décadence des califats arabes. — Développement général de la féodalité. — Guerres, misères, famines.	Gerbert ou Sylvestre II. — L'historien arabe Maçoudi. Construction des châteaux forts, architecture militaire lourde et massive.	
11e siècle.	La société cherche à se reconstituer. — La *Trève de Dieu* (1040). — Affranchissement de l'Eglise ; les *investitures* ; le pape *Grégoire VII* (1073-1085). Le royaume normand d'*Angleterre* (1066). — Origines du royaume de *Portugal* (1095). — Les papes cherchent à établir l'unité politique et l'unité religieuse. — Grand mouvement des *croisades* (1095). — La chevalerie.	Développement des écoles de Paris. — Docteurs scolastiques. Lanfranc. — Roscelin de Compiègne. — Saint Anselme.	
12e siècle.	Guerre du *Sacerdoce* et de l'*Empire*. — *Frédéric Ier Barberousse* (1152-1190) et *Alexandre III*. Rivalités des rois de France et d'Angleterre. — *Richard Cœur de Lion* et *Philippe Auguste*. — Progrès des classes inférieures. — Le mouvement communal.	Guillaume de Champeaux. — Abélard. — Saint Bernard. Chansons de geste. — Roman du Brut, Robert Wace. Chrétien de Troyes. Le troubadour Bertrand de Born.	*Italie.* Art byzantin. Eglises de Venise, de Pise, de Florence.
13e siècle.	Eclat de l'Europe féodale. — Progrès du pouvoir royal en France : *Philippe Auguste*, *saint Louis*. — Origine des libertés publiques en Angleterre ; la *Grande Charte* (1215). Pontificat d'*Innocent III* (1198-1216). La papauté, avec Innocent IV, triomphe de l'empereur d'Allemagne *Frédéric II* (1218-1250). Mais les deux puissances sortent également affaiblies de cette lutte. — L'unité ne pourra s'établir en Europe.	L'Université de Paris (1200). — Albert le Grand, saint Thomas d'Aquin, saint Bonaventure, Vincent de Beauvais, Roger Bacon, Duns-Scot, Raymond Lulle. Trouvères. — Légistes. — Historiens Villehardouin et Joinville. Italie : Brunetto Latini, Dante. Arabes : philosophe Averroès.	Architectures italienne et ogivale, cathédrales. Sculpture des cathédrales. Peinture italienne. Cimabue.
14e siècle.	Déclin de la puissance politique de la papauté : Philippe le Bel et Boniface VIII. *Captivité de Babylone* (1305-1377) ; le *grand schisme* d'Occident (1377-1449). — Ebranlement de la foi. Rivalité de la France et de l'Angleterre ; guerre de *Cent Ans*. — Nouvelles armes. — Les canons. Les républiques italiennes ; leur activité politique et commerciale. — Les Turcs en Europe (1359).	Italie : Pétrarque. — Boccace. France : Eustache Deschamps. — Froissart. — Christine de Pisan. — Jean Gerson. — Alain Chartier.	Peinture flamande : Jehan de Bruges : Peinture italienne : Giotto.
15e siècle (1re moitié).	Fin de la guerre de Cent Ans ; la nationalité française sort victorieuse (1453). — En Allemagne la couronne impériale est relevée par la *maison d'Autriche*. — Les Portugais font leurs premières découvertes le long des côtes d'Afrique. — Les Turcs détruisent le dernier débris de l'empire Romain (1453).		




YB 56662




YB 56662

